FRANÇOIS REITEL

UN MASSIF CENTRAL RHENAN ET SES BORDURES

TOME I

Thèse présentée devant la Faculté des Lettres et Sciences Humaines de Strasbourg

Le 18 Juin 1970

SERVICE DE REPRODUCTION DES THESES
UNIVERSITE DE LILLE III
- 1973 -

FRANÇOIS REITEL

UN MASSIF CENTRAL RHENAN ET SES BORDURES

TOME I

La vie rurale dans l'Eifel, la vallée de la Moselle, le Maifeld, le Bitburger-Land et les Börden rhénanes.

SERVICE DE REPRODUCTION DES THESES
UNIVERSITE DE LILLE III
- 1973 -

UNIV.
LEIDEN
BIBL.

AVANT-PROPOS

C'est avec soulagement, mais aussi avec quelque inquiétude, que le chercheur, après de longues années d'investigation et de réflexion, passe à la rédaction de "son" ouvrage.

Au cours des dix années pendant lesquelles la recherche a été effectuée, les choses ont bien changé. Dans un pays aussi industrialisé que la République Fédérale Allemande, il pouvait paraître dérisoire de s'attacher à l'étude de régions encore rurales. Pourtant il n'y a rien à regretter. Malgré les difficultés et les obstacles, j'ai pu avoir accès à toutes les sources de renseignements.

L'oeuvre présente n'a pas la prétention d'être parfaite. Commencée dans l'enthousiasme elle a subi des hauts et des bas. La rapidité de l'évolution économique se répercute à tous les niveaux de la vie rurale. Les hautes terres eifeliennes, longtemps isolées, s'ouvrent rapidement aux influences rhénanes. A peine les résultats d'un recensement sont-ils exploitables, que l'évolution a déjà avancé d'un stade. Et cette évolution n'est pas conjoncture. En effet, le monde rural évolue profondément, rapidement, sur le plan des structures. Au moment de rédiger ces pages le mouvement n'est pas arrêté. Le sera-t-il jamais ? Ce n'est sans doute pas souhaitable. Mais l'embarras peut être grand quant à l'interprétation des données actuelles. Ce qui a été enregistré il y a une dizaine d'années est dépassé. En confrontant les documents réunis pendant une période de dix années, l'auteur, chercheur trop isolé, a souvent l'impression de faire de la géographie historique.

Ce travail repose, surtout, sur des travaux de recherches personnels de première main, menés dans les archives allemandes, françaises, luxembourgeoises. Les enquêtes auprès des autorités administratives m'ont permis de cerner la réalité statistique et humaine. Ma parfaite connaissance de la langue allemande, enfin, m'a permis de discuter aussi bien avec le haut fonctionnaire qu'avec l'agriculteur.

.../...

Sur le plan individuel l'enrichissement, cependant, a été considérable. Le sera-t-il autant pour le lecteur ? Si ces pages peuvent montrer à celui-ci combien l'évolution a été rapide dans des régions contrastées, la peine de l'auteur aura déjà été récompensée.

Qu'il me soit permis de remercier respectueusement et affectueusement Monsieur le Professeur Etienne Juillard. C'est lui qui a déterminé ma vocation de chercheur. Ses études magistrales sur l'Alsace, région rhénane s'il en est, m'ont incité à entreprendre ce travail consacré à une autre région rhénane. Sans son appui et sa sollicitude, ce travail n'aurait pas vu le jour.

Il m'est agréable de citer d'autres personnes, d'autres amis. Je regrette de ne pouvoir citer tous ceux qui m'ont permis la rédaction de cet ouvrage.

Monsieur le Ministre Otto Stübinger m'a autorisé à avoir accès à la documentation du Statistisches Amt de Rheinland-Pfalz. Qu'il veuille bien accepter l'expression de ma respectueuse gratitude.

Monsieur le Regierungsdirektor Dr. Pütz m'a accordé les mêmes facilités pour le Land Nordrhein-Westfalen et mérite à ce titre l'expression de mes remerciements les plus sincères.

Mes remerciements vont aussi à Monsieur le Dr. K. Zimmer, Directeur de la Landwirtschaftskammer Rheinland-Nassau. Grand ami de la France, administrateur et animateur hors pair, il renoue par son action les relations si anciennes entre la Rhénanie et la France, relations si fécondes à l'époque du mouvement physiocrate. Grâce au Dr. Zimmer et à son amicale compréhension j'ai pu pénétrer l'âme eifelienne.

Messieurs les Dr. Roos et Senftleben, au cours de nombreuses et fructueuses sorties, m'ont permis de mieux saisir les structures eifeliennes. Infatigable apôtre non seulement du progrès agricole, mais du progrès tout court, le Dr. Roos mérite bien la reconnaissance, que tous ceux qui l'ont approché, lui témoignent spontanément.

.../...

Les écoles d'agriculture jouent un rôle fondamental dans l'évolution du monde rural. J'ai toujours trouvé auprès de Messieurs les Directeurs l'accueil le plus sympathique. Que Monsieur le Dr. Schwarzkopf, Directeur de l'école de Hillesheim, et Monsieur Goeden, Directeur de celle de Neuerburg, trouvent ici l'expression de ma reconnaissance pour les renseignements qu'ils m'ont communiqués.

Je serais ingrat si je n'avais pas une pensée reconnaissante pour tous les agriculteurs et viticulteurs qui m'ont permis, à travers leur exploitation et leur labeur quotidien, de mieux comprendre la dure réalité du monde agricole. Lors des multiples conversations à bâtons rompus, il m'a été donné de réaliser que l'agriculture n'est pas une activité deshumanisée, mais le résultat des efforts conjugués d'individus multiples et différents.

Ma gratitude s'adresse également à Messieurs les Maires qui ont bien voulu répondre à mes questions, souvent indiscrètes, et qui ont accepté de remplir mon questionnaire.

Mes remerciements vont aussi à l'Institut de Géographie de Strasbourg où j'ai débuté comme étudiant. Je remercie tout particulièrement Monsieur le Professeur René Raynal, Directeur de l'Institut de Strasbourg et Monsieur le Professeur Jean Tricart, Directeur du Centre de Géographie Appliquée, pour la compréhension qu'ils ont manifestée à mon égard et les facilités de travail qu'ils m'ont accordées. Leurs conseils dans l'étude du milieu naturel m'ont été d'une grande utilité. Qu'ils trouvent, ici, l'expression de ma respectueuse gratitude.

Enfin, je remercie Madame Geneviève Lutz, Mademoiselle Simone Lion et Mademoiselle Claire Demenu, responsable du laboratoire de cartographie de l'Institut de Géographie de l'Université de Strasbourg, qui ont bien voulu se charger de mettre au net mes cartes et croquis.

INTRODUCTION

Des paysages et des hommes

Cette étude commence comme un devoir de vacances. Lorsqu'au cours de l'été 1957, après une année scolaire bien remplie, je visitais pour la première fois la vallée allemande de la Moselle, je fus charmé par le caractère grandiose du paysage qui s'offre aux yeux du visiteur curieux des choses de la terre.

La Moselle, fascinante, se frayant paresseusement un chemin à travers des hauteurs abruptes qui semblent lancer comme un défi, va de méandre en méandre jusqu'au "Vater Rhein". Son mépris pour la structure géologique ne fait qu'ajouter aux charmes de découvrir au débouché d'un méandre, d'une vallée affluente, un paysage nouveau, pittoresque. La monotonie n'assaille pas le voyageur qui, venant du Sud, se dirige vers Coblence en longeant la rivière qu'au Moyen Age on appelait à Metz la "MOUZEL" et que les riverains germaniques, dans leur parler local, continuent à appeler du même nom.

L'escalade des versants abrupts de la vallée de la Moselle réserve des surprises. En pleine crise d'essoufflement, arrivé sur le rebord du plateau, au sommet de ce que les indigènes de la vallée appellent le "Berg", l'étranger ne peut que lâcher un Ah! d'admiration. Pour peu que l'atmosphère soit limpide il découvrira des horizons ondulés, dominés par des échines aux couleurs vert foncé. Les teintes et demi-teintes de la forêt et des cultures se marient harmonieusement. Au mois d'août il s'y ajoute le jaune des céréales mûres. Si le voyageur traverse la région au printemps, le vert des forêts se mêle à l'ocre d'une terre lourde, amoureusement soignée par une population dont la discrétion n'a d'égale que son attachement à la terre. En automne des vents violents balaient les hautes surfaces arrachant des pins dont les racines ont de la peine à s'enfoncer dans le sol peu épais. Rien de plus impressionnant, alors, que de traverser les noires forêts où le hurlement des vents vous fait croire qu'à chaque détour de chemin vous allez vous trouver en face de Rübezahl, cet esprit de la montagne, dont les légendes issues des forêts germaniques sont si prolixes. L'hiver étend son manteau blanc, ne laissant percer que les cîmes boisées et les toits des maisons. L'uniformité de la région paraît alors totalement réalisée. Le paysage

.../...

semble calme, comme abandonné. Et pourtant les hommes sont nombreux, trop nombreux, pour une terre qui ne pèche pas par excès de générosité.

Le calme des hautes surfaces contraste avec le bourdonnement des ruches humaines que sont les régions industrielles de Rhénanie, de la Ruhr ou d'Aix-la-Chapelle.

Paysage changeant en l'espace d'une année, l'Eifel conquiert facilement celui qui est prêt à l'aimer. Malgré l'attrait de ses paysages grandioses et pittoresques, elle est une des cendrillons de l'Allemagne. Son sol ne recèle ni charbon, ni minerai en quantité considérable. Les seules ressources qu'elle peut offrir, les paysans doivent les lui arracher à la sueur de leur front. Et les déceptions sont grandes d'une année à l'autre. Il n'est pas étonnant de lire dans la littérature allemande, d'entendre dans la bouche des habitants, ces expressions qui reviennent comme un leitmotiv et sans lesquelles on ne comprend pas la région : "die rauhe Eifel, das rauhe Eifelvolk". La nature physique s'allie à la nature humaine pour donner une synthèse qui ne peut déplaire au géographe.

Combien paraissent favorisés la vallée viticole de la Moselle, le grenier à grains du Maifeld ou les plaines loessiques septentrionales !

Les hautes terres de l'Eifel s'individualisent nettement, encore que leurs limites ne puissent être précisées d'une manière rigoureuse. Historiens, linguistes et géographes ont essayé d'expliquer l'origine du nom Eifel. Parmi les 92 versions proposées aucune n'est définitivement admise. L'Eifel a gagné son individualité tant par la nature physique peu favorable que par la divergence de l'évolution humaine et économique des hautes terres par rapport aux régions périphériques.

Sujet et plan de l'étude

Le choix du présent sujet a été arrêté après quelque hésitation. En effet, à première vue, il était tentant d'étudier un ensemble paraissant plus homogène et comprenant l'Eifel, l'Ardenne luxembourgeoise, l'Ardenne belge et l'Ardenne française. L'étude aurait pu permettre de voir dans quelle mesure les

.../...

aspects nationaux se sont imposés dans un milieu naturel peu contrasté. Rapidement, les difficultés matérielles, notamment sur le plan de l'exploitation des statistiques, rendaient le travail malaisé. C'est alors que je décidai de comparer l'Eifel et ses régions périphériques. Celles-ci sont suffisamment variées, tant sur le plan physique qu'humain pour rendre l'étude intéressante. Bitburger Land, vignoble mosellan, Maifeld, Börden rhénanes fournissent bien des éléments différents. L'originalité de l'Eifel ne ressort que mieux. De la première intention il est resté des dossiers intéressants qui ont permis de faire des comparaisons d'un pays à l'autre. Le plan de l'ouvrage s'est imposé de lui-même.

Le livre premier décrit la situation du monde agricole au moment de l'enquête. On a volontairement laissé de côté les aspects urbains, industriels et démographiques qui sont reportés dans les livres II et III.

Dans le livre II l'accent est mis sur l'évolution historique. On ne comprendra rien à l'Eifel et aux régions rhénanes, stricto sensu, si l'on ne fait pas appel aux documents d'archives. Pendant de longs mois j'ai pu me familiariser, dans le Staatsarchiv de Coblence et le Landesarchiv de Düsseldorf, avec le passé des régions étudiées ici. Si l'Eifel présente un bilan humain et économique plus positif que les moyennes montagnes françaises, par exemple, ce n'est pas que le milieu physique y soit plus favorable, bien au contraire, la relative réussite est due aux hommes et à la politique agricole et économique qui a été pratiquée au profit des Mittelgebirge. Je me suis particulièrement attaché à étudier quelques structures originales qui ont permis aux hautes terres eifeliennes de ne point connaître le déclin définitif : le développement de l'enseignement agricole, le mouvement coopératif Raiffeisen. Phénomènes rhénans ces deux éléments, entre autres, ont contribué à la formation d'agriculteurs s'adaptant continuellement aux progrès. L'homme a pu dans une large mesure vaincre le milieu naturel ingrat. Les fortes densités humaines, le grand nombre d'agriculteurs, en témoignent. C'est pourquoi il me semblait tout à fait logique de placer l'étude rétrospective avant l'étude physique.

Le milieu physique n'est étudié que dans le livre troisième. Ce choix doit montrer combien, dans les moyennes montagnes germaniques, car l'Eifel n'est pas une exception, l'homme a su tirer le maximum de profit du milieu naturel.

.../...

L'étude physique montre que le massif ancien n'est pas du tout homogène. Plateaux ondulés, vallées encaissées, dépressions calcaires, plateaux de tufs volcaniques, coulées de basaltes, volcans tertiaires et quaternaires, tourbières, échines quartzitiques, plateaux schisteux saupoudrés de loess, introduisent de multiples nuances et dans le paysage morphologique et dans le paysage humain. Les conditions climatiques ne sont guère uniformes non plus. L'Eifel est une moyenne montagne océanique. Les Hautes Fagnes constituent un abri derrière lequel se développent, vers l'Est, des régions plus favorisées. Les micro-climats sont nombreux et permettent aux paysans de jouer sur les différences de versant. Dans la vallée de la Moselle cela ne trompe pas : les adrets sont toujours couverts de vignes. Le bilan physique peut se matérialiser à travers les Ertragsmesszahlen qui permettent, à partir de la classification des terres en fonction de leur fertilité supposée, de faire des comparaisons et de prévoir des solutions dans le domaine de la restructuration agricole.

Le livre quatrième s'ouvre sur la crise du monde agricole actuel. Le problème diffère cependant d'une région à l'autre. Börden et hautes terres n'ont pas les mêmes inquiétudes. De profonds changements sont en cours. Sans doute les autorités fédérales et régionales (Land) jouent-elles le rôle déterminant, mais on ne peut négliger le mouvement coopératif et bancaire Raiffeisen, qui structure l'agriculture. Les coopératives Raiffeisen, d'une diversité invraisemblable, de par leur organisation fédérale, constituent un véritable holding agro-industriel. Ce n'est pas le moindre intérêt de l'étude de l'évolution de l'agriculture allemande. Mais les caisses d'épargne, d'essence plus urbaines, ne sont pas absentes. Elles ont contribué puissamment à l'amélioration de la situation du monde rural. L'aide qu'elles apportent à l'industrialisation et au développement du tourisme est appréciable. Ce sont là deux facteurs, qui avec la nécessaire urbanisation, débouchent sur le plan de la régionalisation. Cette dernière est facilitée par l'organisation fédérale de l'Allemagne. Ainsi cette étude qui a débuté comme une recherche rurale, agricole, se termine sur des aspects spécifiquement régionaux. Ce qui était quasi imprévisible en 1957 est devenu naturel à partir de 1965.

.../...

L'ordonnance du plan choisi repousse l'étude du milieu physique dans le livre troisième. Afin de permettre au lecteur de connaître les grands traits du cadre naturel, il est convenable d'en présenter les principaux éléments dès l'introduction, sans anticiper, néanmoins, sur l'étude physique approfondie. (Fig. 1).

Les milieux physiques

Pour qui vient du Sud, de Trèves, les limites entre le Bassin de Paris et l'Eifel ne sont guère perceptibles. Le passage du bassin sédimentaire au massif ancien ne se marque par aucun accident topographique. Les seules nuances viennent de l'altitude et du manteau forestier qui devient plus dense et plus sombre, au fur et à mesure que l'on gagne vers le Nord.

Le Bitburger-Land marque la frange rhénane du bassin géologique de Paris. Il fait partie de la "baie géologique triasique de Trèves-Luxembourg" des géologues. Les couches triasiques et liasiques sont transgressives sur le Massif Schisteux. Le grès bigarré, dur, marque le contact avec les schistes dévoniens du massif ancien. De résistance peu différenciée, ces deux ensembles lithologiques ne donnent guère de dénivellations topographiques sensibles. Vers le Sud le grès est relayé par les calcaires coquilliers (Muschelkalk) et les marnes (Keuper). L'ensemble des couches en pente faible est recoupé par une surface d'érosion d'âge tertiaire, jalonnée par des formations superficielles résiduelles miocènes et pliocènes. La succession des grès, calcaires et marnes détermine du Nord au Sud, des éléments homogènes disposés en semi-auréoles. La pédogénèse, différente selon la nature des roches-mères, a accentué l'individualisation des affleurements géologiques. La zone des grès, essentiellement boisée, est le milieu le plus ingrat. Par contre les régions de calcaires, de marnes, ainsi que les vallées sont de bons pays.

La "baie de Trèves-Luxembourg" est un accident tectonique qui a son prolongement vers le Nord, à travers les dépressions calcaires de l'Eifel. De par son tracé Sud-Ouest - Nord-Est (direction : Longwy - Bollendorf - Bitburg - Kyllburg - dépressions calcaires - Düren - Zülpich) elle joue un grand rôle pour la traversée du Massif Schisteux. Les routes romaines empruntaient déjà cet axe tectonique.

L'Eifel n'est pas un ensemble homogène. Constitué par des roches dévoniennes d'une épaisseur de plusieurs centaines de mètres, le massif a été plus soulevé,

.../...

FIG.1 : LES PAYSAGES NATURELS.

au tertiaire, au Nord qu'au Sud. Le réseau hydrographique est largement divergent. Our, Prüm, Nims, Kyll, coulent vers le Sud apportant leurs eaux à la Moselle. Inde, Roer, Erft évacuent les leurs vers le Nord, les deux premières vers la Meuse, la troisième vers le Rhin. Moselle et Ahr ouvrent l'Eifel vers les pays du Rhin Moyen. L'allure du réseau hydrographique annonce les influences respectives des régions périphériques sur l'Eifel. La ligne de partage des eaux entre Our, Prüm, Nims, Kyll, d'une part, Inde, Roer, Erft, d'autre part, est capitale. Elle a été concrétisée dès l'époque romaine par la limite entre les provinces de Germania inferior, au Nord, et la Belgica, au Sud. Par la suite, les diocèses de Cologne et de Trèves ont repris cette frontière. Et en tout dernier le partage en Länder réaffirme la permanence des limites anciennes, puisque à quelques détails près, la frontière entre Rhénanie Nord-Westphalie et Rhénanie-Palatinat, reprend l'héritage antique. Ce ne sont pas les seuls aspects régionaux de l'Eifel. Le parcours des régions et l'examen des cartes géologiques, permettent de dégager des pays qui ont été souvent matérialisés par des entités historiques ou politiques.

L'Islek marque le prolongement de l'Islek luxembourgeois ou Ardenne luxembourgeoise. Les couches du dévonien inférieur forment des alignements de direction Sud-Ouest - Nord-Est dans lesquels les quartzites forment les chaînons les plus élevés. L'ensemble constitue un vaste plateau ondulé s'étalant entre 450 et 550 m. d'altitude. Les petites rivières, Irsen, Ens et Prüm s'encaissent jusqu'à une centaine de mètres de profondeur. Ces vallées en V ne présentent que des lambeaux de terrasses. Leur étroitesse fait que leur rôle, sur le plan agricole, est dérisoire. Il n'en va pas de même pour les communications. Aux différents types de schistes se mêlent les grauwackes dont les sols ne sont pas toujours favorables à l'agriculture.

L'Islek est limité à l'Est par la région sédimentaire secondaire de Bitburg, au Nord-Est par les dépressions calcaires, notamment celle de Prüm et au Nord par la Schneifel. Il constitue un vaste paysage ouvert interrompu seulement par les forêts qui couronnent les buttes sommitales du plateau et celles qui ourlent le plateau. Les horizons calmes ont entraîné une mise en culture plus précoce que dans les régions centrales. Les structures agraires sont très voisines de celles

.../...

du Luxembourg septentrional. Un passé commun en est la cause.

L'Eifel centrale ou Eifel de Daun, encore appelée la haute Eifel est plus complexe. Ce n'est pourtant pas la partie la plus élevée du Massif Schisteux à l'Ouest du Rhin. Le dévonien inférieur où schistes argileux et sableux, ainsi que Grauwackes, constituent l'ossature du massif ancien, voisine avec des formations volcaniques. Les altitudes deviennent plus sévères, dépassant fréquemment 600 m. La différence est nette lorsqu'on vient de l'Islek. Les épaisses forêts qui accompagnent de part et d'autre la haute Kyll, annoncent une nature plus rude. La région est plus heurtée, plus accidentée. Aux vallées encaissées s'ajoutent les Maare. La structure de détail montre une complexité croissante aux abords de ces derniers. Certains Maare sont installés dans des dépressions allongées en forme d'auge (Pulvermaar), d'autres occupent des dépressions circulaires (Meerfelder Maar, Schalkenmehrener Maar, Weinfelder Maar). Le géologue distingue de nombreux types de dépressions volcaniques. Les unes sont des entonnoirs où la matière expulsée se retrouve partiellement dans le voisinage (Maare de Daun). Certaines sont des volcans démolis par les explosions de gaz (Sprinker Maar). Un troisième type résulte de l'effondrement partiel du socle dévonien (Mosbrucher Maar). Enfin, un quatrième provient d'épanchement de laves accompagnées d'effondrements locaux (Meerfelder Maar). Des émissions de tufs ont pu accompagner ces divers mouvements. De tout cela il résulte une grande variété topographique, morphologique, lithologique et pédologique. Schistes, basaltes et tufs peuvent voisiner sur quelques centaines de mètres. Les Maare sont généralement situés à 50 à 100 m. en contrebas des reliefs encadrant. Il faut s'approcher de leur bordure, le plus souvent, pour les découvrir. Mais vu des hauteurs dominantes le spectacle est grandiose. Un mélange de collines, plateaux, forêts sombres, surfaces aquatiques scintillantes, champs bien cultivés, prés d'un vert vif, donne à la région des environs de Daun quelque chose d'irréel et de mystérieux. Les légendes locales en parlent en abondance. Certains Maare ont été asséchés. D'autres présentent des fonds tourbeux. La tectonique joue, ici, un rôle plus grand que dans l'Islek. Le socle a été porté à près de 600 m. L'activité volcanique a commencé au tertiaire mais s'est continuée jusqu'au Mindel.

L'altitude est cause de la rudesse du climat. Mais celle-ci est compensée par la beauté des paysages qui favorise l'essor du tourisme. Les mouvements

.../...

tectoniques ont persisté au quaternaire ancien. De nombreuses cassures ont donné naissance à des sources d'eau minérale (Säuerlinge). Une partie des eaux est utilisée. Daun est devenu une station de cure dont la réputation dépasse le cadre régional. A l'Ouest de la haute Eifel s'échelonne du Sud au Nord une dizaine de dépressions calcaires qui font contrastes avec les hautes terres schisteuses.

Les dépressions calcaires sont davantage des dépressions structurales que topographiques. Leurs limites ne sont pas franches. Nombre de communes se sont installées au contact de deux milieux naturels marqués plus par des différences pédologiques qu'altimétriques. Celle de Prüm est la plus méridionale, alors que celle de Sötenich est la plus proche des Börden. Leur longueur dépasse rarement une vingtaine de km. Leur largeur est toujours inférieure à 10 km. Leur disposition Sud-Ouest - Nord-Est, en échelon du Sud vers le Nord, facilite la traversée de l'Eifel. La carte géologique montre que c'est là le passage favorisé entre la Lorraine au Sud et les pays bas-rhénans de la région de Cologne. Aussi la mise en valeur des dépressions calcaires a-t-elle été plus précoce que celle des plateaux schisteux. Non seulement la toponymie, mais encore l'histoire en font foi. Celle de Prüm a joué un rôle historique considérable à l'époque carolingienne. L'abbaye de Prüm dotée de nombreuses terres dominait la région. Il faudra attendre la fin du Moyen-Age pour voir la prééminence de l'évêché de Trèves. Le réseau hydrographique ouvrant les alvéoles calcaires méridionales en direction du Sud explique les liens anciens avec la Lorraine voisine. Abbayes de Prüm et de Gorze (Lorraine) entretenaient des relations étroites. L'histoire de l'Eifel est née, en partie, dans la dépression de Prüm.

La nature physique avantage ces dépressions, véritables alvéoles intramontagnardes. Celle de Prüm peut servir de modèle. Les masses schisteuses encadrent la dépression à des altitudes voisines de 500 à 550 m. Celle-ci n'est pas à fond plat. Les couches calcaires, calco-marneuses, calco-sableuses et dolomitiques, légèrement ondulées, ont été entaillées par les petits cours d'eau nés sur les hauteurs schisteuses et se dirigeant vers la Prüm qui constitue le collecteur et l'axe de la dépression. Des failles perpendiculaires à la direction de cette dernière donnent une véritable marqueterie lithologique. Nulle part ailleurs, dans le massif schisteux, sur d'aussi faibles distances, on trouve une aussi grande variété de roches. Dans un massif où le calcaire est rare les dépressions constituaient

.../...

des zones d'attraction certaines. La multiplicité des versants a favorisé l'évolution périglaciaire. La pédologie se trouve enrichie par la variété lithologique. A cela il faut ajouter la présence d'un horizon ferrifère dans le calcaire de l'étage de Couvin (Gondelsheimer-Schichten : dévonien moyen). La proximité du plateau schisteux longtemps fortement boisé, permettait l'utilisation du bois à des fins sidérurgiques. Un dernier avantage vient de l'ombre pluviométrique, derrière les dorsales schisteuses, notamment la Schneifel et les Hautes Fagnes.

L'Eifel Septentrionale présente une plus grande variété de paysages qu'un coup d'oeil sur la carte ne le laisse supposer. En se dirigeant de la dépression de Prüm vers Aix-la-Chapelle, le voyageur traverse plusieurs régions originales. La région à l'Ouest des zones calcaires est appelée par certains la Haute-Eifel occidentale. En réalité c'est une zone indécise drainée par l'Our, vers le Sud et l'Olef, affluent de la Roer, vers le Nord. Les échines schisteuses gagnent en altitude. Elles se situent presque toujours au dessus de 600 m. L'Océan est à peine à 250 km, à vol d'oiseau ;le climat devient fortement océanique à cette altitude. Les chutes de neige sont fréquentes en hiver, donnant son nom à cette petite zone où la forêt exclut presque totalement l'agriculture. Les vallées encaissées de l'Our et de la Prüm accentuent le caractère sauvage et isolé de la Schneifel. La nature devenant plus ingrate les forêts gagnent en étendue. Ainsi le Losheimer Wald qui correspond au Losheimer Graben marque-t-il d'une manière définitive la limite entre régions méridionales et septentrionales. Mais un fait nouveau intervient en avançant vers le Nord. L'effort tectonique a connu, ici, son maximum. Les roches cambriennes, les plus anciennes du Massif Schisteux à l'Ouest du Rhin, sont portées à plus de 600 m. d'altitude dans les Hautes Fagnes. Ce plateau à peine entaillé par l'érosion s'étend en direction Sud-Ouest - Nord-Est. Il détermine, à l'Est, une zone qui profite de son ombre pluviométrique. Cet ensemble de hautes terres, morcelé par la Roer et ses affluents, est souvent appelé Rur-Eifel (Eifel de la Roer). Cette dernière est constituée par des plateaux, à peine ondulés, formés de schistes et de grauwackes du dévonien inférieur. Les accidents du relief, mis à part les vallées, sont dûs aux différences de résistance des roches, comme dans le reste de l'Eifel schisteuse. Les alignements de quartzites forment de véritables Härtlinge, couverts de forêts. La région de Monschau est typique de cette Eifel septentrionale, vivant à l'abri

.../...

des Hautes Fagnes. Le climat océanique est mâtiné d'influences montagnardes. L'eau est abondante, la neige fréquente. Les sports d'hiver deviennent possibles sur les longues pentes schisteuses. L'agriculture recule au profit de la culture de l'herbe.

Les Hautes Fagnes avec le soubassement cambrien et leurs énormes tourbières constituent le milieu le plus original, voire le plus étonnant de tout le massif schisteux. Les tourbières se retrouvent de part et d'autre de la frontière belgo-allemande. La nature n'a pas tracé de limite précise. La frontière linguistique a dû s'établir, ici, à la suite du manque de souffle des mouvements colonisateurs wallon et germanique. Les plus grandes tourbières ont plusieurs kilomètres de long. La frontière court à travers la "Wallonisches Venn" (Fagnes wallones). La route de Monschau (Trèves) à Aix la Chapelle traverse sur 4 km la tourbière d'Hoscheit permettant d'avoir une vue synthétique sur ce milieu original. L'horizontalité des tourbières surprend. Les Hautes Fagnes n'ont de montagnardes que l'altitude, non les formes de relief. Sur le plan phytogéographique elles appartiennent au domaine boréo-atlantique des tourbières et des landes. Leur aspect actuel s'explique plus par le climat que par la géologie. Aix-la-Chapelle, symbole des régions basses industrieuses, n'est qu'à une quinzaine de kilomètres, à vol d'oiseau, des tourbières des Hautes Fagnes. C'est dire les différences qui se présentent sur quelques kilomètres. La descente des Hautes Fagnes vers la cité de Charlemagne se fait le long d'un grand plan incliné, un glacis topographique recoupant les couches allant du précambrien au carbonifère. Le piémont fagnien recèle d'importantes richesses houillères, exploitées dans la vallée de l'Inde, autour de Stollberg et Eschweiller. Par là les basses terres contrastent avec les hautes surfaces dépourvues de richesses minières. Vers le Nord et le Nord-Est, les Hautes Fagnes tombent brusquement. Des failles perpendiculaires aux plis du Massif Schisteux entraînent des dénivellations considérables amenant en quelques kilomètres la disparition du massif ancien. Le Münstereifelerland marque cette rapide transition. La bordure Nord-Est de ce dernier est transgressée par le grès bigarré triasique qui constitue l'essentiel du pays de Nideggen. Les couches triasiques, plongent en direction Nord-Est. La partie moyenne de la Roer semble être en relation avec la limite des affleurements gréseux. Mais au Sud de Zülpich (Tolbiac) les grès se raréfient et le massif ancien proprement dit

.../...

détermine le relief. A l'approche du Rhin les fractures se font plus nombreuses amenant une descente du plateau par marches d'escalier successives. Petit à petit, on passe à travers l'avant-pays bonnois, à l'Ahreifel, où les compartiments affaissés sont recouverts par les terrasses rhénanes et saupoudrés de loess. Ce dernier se retrouve jusqu'à près de 300 m. d'altitude et sert à délimiter d'une manière très nette les hautes et basses terres, du moins sur le plan agricole. Le milieu physique, en allant vers l'Est a complètement changé. Le massif ancien, morcelé, détermine encore les macroformes, mais la vie agricole découle d'autres facteurs. Les formations caillouteuses rhénanes (Obere-Mittlere-Untere-Terrasse), les loess quaternaires, les précipitations plus rares, indiquent qu'on est proche du milieu rhénan. Avec le Maifeld on y est tout à fait.

Le Maifeld se situe au confluent de la Moselle et du Rhin. Il se trouve à un véritable carrefour géologique. L'évolution morphologique y est d'une rare complexité. Le massif ancien est faillé, descendant par paliers vers la vallée actuelle du Rhin. Celle-ci, à partir du confluent avec la Moselle s'élargit en un vaste bassin tectonique, dont le Maifeld peut être considéré comme un des éléments. Au Nord de Coblence la vallée du Rhin s'élargit pour donner naissance au bassin tectonique de Neuwied. L'amorce de la dépression se situe au miocène inférieur, comme en témoignent les sables argileux qu'on retrouve, en lambeaux, un peu partout dans le bassin. La partie la plus déprimée au Nord du confluent du Rhin et de la Moselle forme la Pellenz-Senke. Les mouvements ont continué au pliocène et au quaternaire. Cependant, à partir du pliocène d'autres facteurs s'y ajoutent. Coulées de basaltes tertiaires, tufs, cendres volcaniques fossilisent les reliefs prévolcaniques. A certains endroits, au Nord de Mayen, dans les environs du Lac de Maria-Laach les coulées de basaltes pliocènes ont amené de belles inversions de relief. Au Quarternaire la construction des terrasses du Rhin et de la Moselle inférieure entraîne une nouvelle évolution. La haute terrasse (quaternaire ancien) s'étend non loin, vers l'Ouest, de la limite du massif ancien. Mais la formation du loess, élaboré principalement à partir du matériau des terrasses quaternaires, couvre d'un manteau plus ou moins discontinu, toutes les régions basses. En même temps que se dépose la couverture loessique, des émissions de tufs (Bims) à partir des Maare de la région de Maria-Laach, à proximité du massif ancien à l'Ouest, recouvrent de vastes étendues. Les émissions de tufs

.../...

ont continué jusqu'à l'Allröd et ont été contemporaines de l'installation des premiers hommes. Si la topographie est calme, par contre la pédologie est très variée. Les tufs, remaniés ou non par les eaux de ruissellement sont très poreux, mais riches en minéraux siliceux. Ils ont été accumulés, surtout, dans les parties en creux, alors que les loess, remaniés également, constituent de préférence le haut des versants. Mais à bien des endroits l'érosion a dégagé le socle dévonien qui fournit des sols argileux d'altération. Enfin, il faut y ajouter les sols dérivés des formations tertiaires ou des terrasses rhénanes. Tout cela donne une très grande variété de terroirs. La superposition de loess-tufs-loess-tufs, très fréquente, est assez favorable pour le bilan hydrologique des sols. Le Maifeld, à l'abri des hauteurs eifeliennes, ne connait que 5 à 600 mm. de précipitation avec une répartition favorable à la culture des céréales. Sa richesse vient, sans doute, de la fertilité naturelle des sols, mais il convient de ne pas oublier le rôle joué par les deux artères maîtresses que sont la Moselle et le Rhin.

L'Eifel Mosellane forme une bande étroite accompagnant, sur sa rive gauche, la Moselle depuis le Maifeld jusqu'au Bitburger-Land. Le soubassement est totalement et uniformément constitué de schistes. Ceux-ci se présentent tantôt sous la forme de schistes du Hunsrück, de schistes micacés ou schistes argileux. Il s'agit d'un vaste plateau, entaillé par de nombreux petits cours d'eau, s'inclinant en pente douce vers la vallée de la Moselle. Le tracé de la Moselle est incontestablement en relation avec cette espèce d'ensellement structural où la tectonique joue un rôle prépondérant. Les schistes redressés souvent à la verticale ont été arasés formant des interfluves en vastes glacis propices au développement de l'agriculture. L'altitude qui était supérieure à 500 m. dans la région de Daun s'abaisse à environ 300-400 m. aux abords de la Moselle, dans la partie Sud (au-dessus de Neumagen - région de la Moselle moyenne) et seulement 250 à 300 m. dans la partie inférieure de la Moselle. De ce fait la dénivellation par rapport à la Moselle s'atténue progressivement du Sud vers le Nord. Située dans l'ombre pluviométrique des hautes terres centrales, l'Eifel mosellane forme une sorte de gigantesque adret tourné vers l'Est. La pédologie est moins variée. Sur le socle schisteux on trouve des sols issus de l'altération des schistes. A l'approche du Maifeld quelques placages loessiques donnent plus de fertilité. Mais à l'approche de la vallée de la Moselle les restes des terrasses

.../...

anciennes fournissent des sols plus caillouteux et plus légers. L'occupation romaine a vu la mise en valeur de ces derniers, de préférence aux sols argileux. La dépression de Wittlich, vaste couloir en croissant, rejoignant par ses deux extrémités la vallée de la Moselle, forme transition entre l'Eifel Mosellane et la vallée proprement dite. Limitée de part et d'autre par des failles, la dépression a été fonctionnelle à deux époques : au Permien et au Tertiaire. Le grès permien et les argiles schisteuses constituent encore le fond du bassin d'effondrement. Des grès triasiques en discordance sur les éléments plus anciens sont présents par lambeaux. Les éléments fluviatiles tertiaires forment les éléments superficiels. Leur abondance est telle que l'on admet que la dépression, parcourue à un moment par la Moselle, a comblé tout le bassin avant que le cours d'eau ne s'installe dans la vallée actuelle. Les bordures de la dépression sont constituées d'éléments de terrasses souvent mieux conservés que dans la vallée actuelle. Le bassin de Wittlich a certains endroits semble être un frère jumeau du couloir mosellan. La ressemblance est encore plus frappante lorsqu'on voit les bordures couvertes par une mer de vignes, comme dans la vallée de la Moselle. Le déblaiement du bassin n'est pas complet, mais suffisant pour priver à cette latitude la vallée de la Moselle de la fonction de passage, d'autant plus que le trajet Trèves-Wittlich-Coblence, permet d'éviter les très nombreux méandres qui allongent le parcours. La ligne ferrée principale quitte la vallée de la Moselle pour emprunter la dépression. La morphologie, imitée en cela par la climatologie, fait que sur le plan humain les relations entre les deux milieux ont été précoces et suivies.

La vallée de la Moselle constitue incontestablement, par rapport aux hautes terres, un milieu privilégié. Pourtant la vallée n'est jamais très large. C'est au Sud, dans la région de Trèves qu'elle atteint la largeur maximum. Lithologie et tectonique s'y combinent pour donner à cette zone une allure de bassin. En effet, la Moselle coule au contact du grès bigarré et des schistes dévoniens. Des failles plus ou moins parallèles au cours d'eau ont favorisé le creusement et l'élargissement. Mais à partir de Schweich, 10 km. au Nord de Trèves, la rivière s'est enfoncée dans le socle dévonien. Sur près de 50 km. à vol d'oiseau, la Moselle déroule une dizaine de méandres majestueux qui font l'originalité de la région de la moyenne Moselle. Par endroits, la vallée prend des allures grandioses, rehaussées par son parement.

.../...

de vignes accrochées aux flancs. L'encaissement, par rapport au plateau eifelien, est, ici, maximum ; il dépasse couramment 200 m. Les versants qui en découlent sont raides ; tellement raides que la culture ne peut s'y faire sans aménagement de terrasses. Les adrets s'opposent nettement aux ubacs. Ces derniers constitués de chicots rocheux, armés de filons de quartz, par endroits, ont une pente qui se confond avec l'allure des plans de schistosité des roches redressées à près de 70°. Les paysages ne sont pourtant pas monotones. Les pentes sont souvent si fortes que les restes des terrasses fluviales ont été emportées par l'érosion. Celles-ci subsistent sur les grands glacis-terrasses enserrés par les grands méandres. Les glacis-terrasses de Trittenheim et Minheim sont constitués par les restes des terrasses moyennes et inférieures. Ces plans inclinés dépassent 5 km. de long et, du fait de leur exposition au Sud, forment de gigantesques adrets propices à la vigne. La renommée des vins de la moyenne Moselle est largement liée aux conditions morphologiques.

Vers le Nord, le cadre montagneux s'abaisse progressivement, pour disparaître aux approches de Coblence. Les terrasses de la Moselle plongent en direction du Nord, en parallélisme avec celles du Rhin. Mais ce qui caractérise cette partie de la vallée c'est l'absence de grands méandres et de glacis terrasses. Ainsi la vallée de la Moselle introduit des caractères presque méridionaux. Sur le plan économique elle est aussi ouverte que les Börden.

Les Börden contrastent profondément avec les plateaux eifeliens. Le massif schisteux franchi, l'on est étonné de trouver à ses pieds, au Nord, des régions riantes et aussi prospères. La nature n'y est certes pas variée. Les couches secondaires, gréseuses et calcaires qui constituent le flanc Nord-Est de l'Eifel, ainsi que les roches schisteuses et houillères qui forment le Nord, plongent rapidement sous la couverture tertiaire. Le Bassin d'Aix-la-Chapelle doit sa particularité aux collines de sables crétacés que l'érosion n'a pas déblayés totalement. Le raccord entre les Hautes Fagnes et les pays aixois se fait par un gigantesque plan incliné. Ailleurs les couches plongent rapidement, le contact entre hautes terres et Börden se faisant assez brutalement. Le pays bonnois est constitué par un élément de la basse terrasse rhénane, des lambeaux de plateaux loessiques ainsi que, au Sud, des premiers contreforts dévoniens du Mittelgebirge. Les Börden commencent là où les dépôts de loess

.../...

sont importants. Ils masquent les formations tertiaires très épaisses et très variées. Les régions basses d'Aix-la-Chapelle à Cologne font partie des bas pays rhénans. Région d'effondrement ("baie" géologique de Cologne), la zone qui nous concerne n'est qu'un élément d'un ensemble plus vaste. Amorcée dès le début du tertiaire la subsidence s'est continuée jusqu'au quaternaire. L'effondrement n'a pas été uniforme. Il a déterminé la formation de horsts et de grandes fosses d'avant-pays qui ont vu l'accumulation au Miocène, de gigantesques quantités de produits végétaux transformés en lignites. Ceux-ci ont pu être exploités dans le massif de Ville, horst allongé entre Erft et Rhin, mais d'autres gisements existent en profondeur croissante en allant vers l'Ouest. L'extraction des lignites a permis aux Börden et aux régions rhénanes de disposer d'une matière énergétique bon marché. Mais l'exploitation bouleverse la géographie de ces régions.

Le loess recouvre presque uniformément l'ensemble des Börden. Les régions qui tranchent sont les vallées, Inde, Roer, Erft, dont le fond alluvial plat constituait à l'origine un milieu amphibie, mal drainé, donc hostile à l'homme. Quant aux interfluves elles forment de bons pays. La qualité du loess est variable. Les remaniements par les eaux de ruissellement et d'infiltration ont appauvri les loess les plus anciens. Les plus riches, naturellement, sont les loess würmiens. La monotonie des zones loessiques n'est troublée, en dehors des vallées alluviales, que par la présence de cônes d'éboulis (Schotter) à proximité des premiers contreforts de l'Eifel et de restes de terrasses fluviales rhénanes. A l'approche du Rhin la vallée actuelle voit s'étaler la basse terrasse dépourvue de loess. La régionalisation morphologique dans les Börden est plus simple qu'ailleurs. Les limites des petits pays sont constituées par les vallées, jadis très marécageuses. La distinction de petites unités régionales, par exemple le pays de Jülich (Juliers), doit cependant, autant à l'évolution historique qu'aux particularités morphologiques.

De l'agriculture à la régionalisation

Région centrale par rapport à l'Europe de l'Ouest, l'Eifel est une contrée périphérique comparée à l'Allemagne et au monde germanique. Sa situation a proximité d'une frontière linguistique et politique ne peut être ignorée du géographe. Tournant le dos aux régions actives de la Rhénanie elle a longtemps vécu isolée. Pourtant à l'époque romaine, elle faisait partie d'un vaste ensemble. L'empire Carolingien

.../...

est en partie axé sur les terres eifeliennes. Au Moyen-Age, les hautes terres se répartissent en une poussière de petits états dont le rôle de tampon subsistera jusqu'à la fin du XVIIIe siècle. Malgré cela, ou à cause de cela, les influences tant méridionales que proprement germaniques, ont pénétré la région. L'action des préfets français après l'occupation par les armées révolutionnaires a été efficace. L'installation de la Prusse, en 1815, dans les provinces rhénanes, a eu des conséquences géographiques importantes. Aussi l'évolution contemporaine se heurte-t-elle à l'héritage du passé.

Pays de petits propriétaires, essentiellement polyculteurs, le vignoble mis à part, les hautes terres sont placées devant des problèmes difficiles. La situation frontalière a pendant longtemps entravé l'évolution. Le développement des grands foyers d'activités que sont la Rhénanie, la Ruhr ou le "Aachener Revier" (région d'Aix-la-Chapelle) a accentué le retard des hautes terres. Leur isolement n'a été rompu qu'à une date récente.

Alors que la civilisation urbaine et industrielle progresse à grands pas, le sort d'une région essentiellement rurale pouvait être mis en question. Le renouveau est venu, en partie, de la paysannerie indigène. Mais il est largement favorisé par l'Etat et les autorités régionales (Land). En effet, toutes les terres situées au-dessus de 300 m. d'altitude, ainsi que celles où la structure économique est défavorable, ont été classées en zone à développer (Fördergebiet).

L'étude des hautes terres eifeliennes est pleine d'enseignements utiles. Elle a été abordée sans préjugé. La rudesse du milieu physique, la proximité des grands foyers industriels et urbains, extraordinairement attractifs, peuvent faire paraître désuète une étude de géographie rurale. Un des moindres intérêts d'une telle étude n'est pas de saisir les différences considérables sur le plan des activités et des revenus entre région rurale et région urbanisée et de poser ainsi le problème de l'avenir d'un vaste ensemble. Alors que jadis l'agriculture présentait une certaine homogénéité régionale, l'étude approfondie a révélé qu'une place de plus en plus importante revient à l'exploitation agricole en tant qu'unité de production. C'est tellement vrai que dans un même village des différences considérables apparaissent, non seulement quant à la taille des exploitations, mais encore quant à l'utilisation du sol et à la structure économique. L'agriculture devient ainsi le fait des individus

.../...

où les qualités humaines et professionnelles jouent dorénavant un rôle de première importance.

Je n'ai pas jugé utile de réaliser une partie spéciale consacrée aux aspects régionaux, puisque à l'intérieur de chaque secteur ces derniers sont évoqués. A côté d'inévitables redites, cela aurait masqué une évolution qui est un des leitmotive de ce travail : l'urbanisation et l'industrialisation amènent la prédominance des facteurs économiques sur ceux plus purement régionaux. L'étude des petites unités homogènes, des "Kulturlandschaften", risquerait ainsi de fausser le sens de l'évolution. Sans doute des nuances régionales existent-elles, mais le jeu des facteurs économiques globaux atténue leur action.

Les activités agricoles ne peuvent être isolées de leur contexte humain et économique général. A une époque où tous les phénomènes "convergent", pour reprendre une idée de Teilhard de Chardin, le chercheur se doit d'étudier les interférences entre les faits physiques et humains, ruraux et urbains, agricoles et industriels. C'est pourquoi cette étude, qui porte sur une région encore largement rurale, agricole ne peut se tenir à une simple description des faits ruraux et agricoles. La crise du monde rural oblige à poser des questions sur l'avenir de ce dernier, ce qui implique la recherche de solutions nouvelles. Sans jouer au prophète, le géographe se doit, après avoir étudié les problèmes, de signaler les possibilités de solution et les moyens permettant l'établissement d'un équilibre nouveau. C'est à ce titre que la géographie constitue un maillon important de la chaîne qui relie le passe à l'avenir en passant par le présent.

Au cours de l'étude, des changements importants sont intervenus. Dans une Allemagne Fédérale les préoccupations régionales sont très vives. L'Etat de Rhénanie-Palatinat a pris l'initiative de réaliser le premier programme régional. Le but est d'améliorer les conditions de vie, d'augmenter le produit brut des régions rurales et, en particulier, des montagnes moyennes. Pour arriver à ces fins, la politique agricole ne suffit pas. Il faut une stratégie globale concernant tous les secteurs de l'économie. En vue d'une perspective d'amélioration de la situation dans les régions agricoles, une politique d'urbanisation, de développement de centres urbains, est absolument nécessaire. Ainsi les préoccupations régionales se sont-elles précisées au fur et à mesure de l'avancement des recherches. Il ne faut pas s'étonner si ce

.../...

travail s'achève sur des perspectives régionales. Il est vrai que l'Etat de Rhénanie-Palatinat, encore largement rural, s'y prétait bien. Quant aux régions relevant de l'Etat de Rhénanie Nord-Westphalie, les données se présentent autrement. Plus riche Land de la R.F.A. Rhénanie Nord-Westphalie est aussi celui qui est le plus industrialisé et le plus urbanisé. Les structures y sont plus avancées. La partie septentrionale de l'Eifel qui relève de cet Etat en a profité depuis longtemps. Les problèmes agricoles s'y posent avec moins d'acuité. Le voisinage des grandes régions industrielles et urbaines y a favorisé l'essor précoce du tourisme. L'habitat rural diffère assez considèrablement du Nord au Sud. Le massif eifelien est ainsi traversé par une frontière intérieure, où les structures divergent de part et d'autre. A travers cette évolution il est possible de saisir combien les influences rhénanes pénètrent la montagne. En définitive, ce travail permet d'entrevoir la place d'une région de moyenne montagne dans un pays hautement industrialisé et urbanisé (Fig. 2).

-:-:-

FIGURE 2 : LES CIRCONSCRIPTIONS ADMINISTRATIVES

LIVRE PREMIER

PETITS EXPLOITANTS EIFELIENS ET MOSELLANS, FERMIERS RHENANS.

CHAPITRE PREMIER : PREDOMINANCE DE LA PETITE EXPLOITATION SUR LES HAUTES TERRES, DE LA MOYENNE DANS LES BORDURES LOESSIQUES.

A. Statistique et réalité : Problème de méthode et de définition.

Saisir la réalité agricole n'est pas chose facile. La statistique permet des classifications assez précises, quant à la taille des exploitations, mais ne permet pas de dire si les revenus provenant de l'exploitation agricole constituent l'essentiel des ressources d'une famille d'agriculteurs. Aussi, l'enquêteur doit-il rester prudent et considérer, en fonction de la taille de l'exploitation, les systèmes de cultures pratiqués.

Les recensements agricoles réalisés en 1949, 1960 et 1965 constituent la principale, pour ne pas dire l'unique, source d'information statistique globale (1). Tous les services s'occupant de l'agriculture, Administrations, Chambres d'Agriculture, Sociétés d'aménagement foncier, caisses d'assurances, enquêteurs de toutes sortes, utilisent les données relevées par le "Statistiches Amt" de chaque Land.

Au cours des nombreuses enquêtes l'exactitude des données des "Statistischen Ämter" a pu être vérifiée. Cependant, il existe quelques différences d'un Land à un autre. En Rhénanie Palatinat on distingue entre 5 et 10 ha. deux catégories d'exploitations : celles de 5 à 7,5 ha. et celles de 7,5 à 10 ha. Par contre, les autorités de Rhénanie-Nord-Westphalie rassemblent ces deux catégories en une seule. Pour le géographe qui a le souci d'établir des cartes c'est une gêne que de ne pas disposer de données équivalentes d'une région à l'autre. Cette nuance dans l'établissement des statistiques s'explique par l'économie prédominante de chaque Land. Rhénanie Palatinat est beaucoup plus agricole que Rhénanie Nord-Westphalie. Dans ce dernier Land, une exploitation agricole de moins de 10 ha. est presque toujours, sauf dans le cas de cultures spécialisées à très haut rendement, une exploitation d'appoint. En revanche, en Rhénanie-Palatinat, les exploitations entre 7,5 et 10 ha. sont fréquemment à temps complet et, de plus, celles qui accroissent depuis 1949 leur surface agricole, pouvant devenir des exploitations plus rentables, car utilisant au maximum leur main-d'oeuvre.

.../...

familiale. Ainsi on arrive à la notion de seuil, qui est capitale non seulement pour l'étude de la réalité agricole, mais encore pour supputer le sens de l'évolution des années à venir (2).

On peut considérer qu'en Rhénanie-Palatinat les exploitations inférieures à 7,5 ha, si elles ne pratiquent aucune culture intensive, sont des exploitations marginales où une partie importante des revenus familiaux provient d'activités extra-agricoles. En Rhénanie Nord-Westphalie, le seuil se situerait aux alentours de 10 ha. Il est évident que dans le vignoble et dans les zones arboricoles, les chiffres sont nettement plus bas. Dans la vallée de la Moselle, le seuil de l'exploitation viticole à temps complet se place vers 1,5 à 2 ha. de vignes. Pour les exploitations arboricoles les chiffres sont plus élevés, oscillant entre 4 et 6 ha. Ces chiffres, en somme ne sont que des minima. Ils ne signifient pas qu'avec 7,5 ha. l'exploitant de l'Eifel vive confortablement. Ils expriment simplement la réalité du moment. Il est évident qu'avec un tel nombre d'hectares, le paysan eifelien ne puisse pas compter sur des revenus comparables à ceux de l'ouvrier spécialisé des grandes cités rhénanes voisines. Il serait tentant d'éliminer les exploitations marginales, les microexploitations de moins de 7,5 ha. et à plus forte raison celles de moins de 2 ha. Ce serait une erreur. Et pour plusieurs raisons. La principale paraît fondamentale au géographe. Elle vise le comportement de l'homme implanté dans un milieu rural agricole. L'exploitant d'une superficie de 5 ha. ou moins peut se sentir durablement attaché à la glèbe, bien que tirant l'essentiel de ses revenus d'une activité industrielle ou autre. Cet homme présente des attaches doubles et intéressantes : et avec la société rurale dont il est issu et avec la société industrielle dont il tire l'essentiel de ses revenus ; c'est un agent d'urbanisation des campagnes. L'importance de cette catégorie d'hommes illustre un des aspects des relations entre villes et campagnes, entre société agricole et société industrielle. Sans doute l'homme évolue-t-il, ne serait-ce que parce qu'il vieillit. L'augmentation de la catégorie des exploitations à temps complet est étroitement liée à la diminution des exploitations précédentes. L'exploitation de moins de 10 ou 7,5 ha. sera-t-elle reprise par le fils ou le gendre, lors de la mort de son propriétaire ? Cette question est importante, car dans une région comme les hautes terres eifeliennes, où les superficies occupées par les exploitations inférieures à 7,5 ha. sont encore très importantes, l'avenir d'une agriculture viable et compétitive,

.../...

dans le cadre de la C.E.E., dépend de la disparition d'une partie des petites exploitations, permettant par là l'augmentation d'un certain nombre d'autres. Ces constatations n'enlèvent rien à la précision du recensement agricole de 1960. Il a l'avantage, d'autre part, de saisir les exploitations, c'est-à-dire d'englober aussi bien les terres possédées en propre que celles prises en location. Enfin, l'ensemble de ces terres peut ne pas être situé sur le territoire de la même commune (3). Les statistiques doivent donc être nuancées par la réalité socio-économique, c'est-à-dire par l'origine des ressources des familles. C'est pourquoi l'on peut citer la terminologie allemande se rapportant à la description des types d'exploitation, terminologie qui est très proche de la réalité (4).

Essai de classification des exploitations agricoles.

Le recensement de 1960 englobe toutes les exploitations à partir d'une surface agricole de 0,01 ha. Jusqu'à 0,5 ha., l'exploitation peut être considérée comme "foyer rural" ou "ländliche Heimstätte". La catégorie de 0,5 à 2 ha. est à classer dans les exploitations de "fin de journée" (de travail) ou Feierabendbetrieb. L'autoconsommation est la raison essentielle de cette catégorie. La terminologie usuelle appelle les exploitations oscillant entre 2 et 5 ha. exploitations à revenus accessoires ou "Nebenerwerbsbetrieb". Celles de 5 à 7,5 ha, sont appelées exploitations d'appoint ou Zuerwerbsbetrieb (5).

Le géographe qui a l'habitude des structures agricoles des grandes plaines du Bassin Parisien, ou d'autres régions où la grande propriété domine, pourrait sourire de ces nuances subtiles. Il convient, cependant, de dire qu'au XIXe siècle les exploitations de 5 à 7,5 ha. faisaient figures d'exploitations valables, enviables, dans l'Eifel, alors que la masse des exploitants vivant exclusivement des ressources de la terre devait se contenter de surfaces bien inférieures. Dans bien des régions où les conditions naturelles, mais aussi les conditions de marché, sont favorables, la catégorie des exploitations d'appoint risque de se maintenir alors que les exploitations de taille inférieure ont tendance à se réduire.

Un petit aperçu général peut, dès maintenant, illustrer ce qui précède. Dans les Regierungsbezirke de Coblence et Trèves les exploitations de moins de 2 ha. de S.A.U. ont évolué de la manière suivante :

.../...

- 33.081 en 1949 avec une S.A.U. de 38.600 ha, à
- 29.397 en 1960 avec une S.A.U. de 30.700 ha, et enfin
- 21.074 en 1965, représentant une S.A.U. de 21.000 ha. (6)

En d'autres termes, dans une région essentiellement agricole, 12.000 micro-exploitations ont cessé tout travail de la terre. Les terres ainsi mises à la disposition des agriculteurs restant se chiffrent à près de 8.000 ha. pour la période 1949-60 ; et à environ la même superficie pour la période plus courte 1960-1965. Un calcul théorique permet de dire qu'avec les surfaces ainsi dégagées, entre 1949 et 1960, 400 exploitations nouvelles de 20 ha. chacune auraient pu être crées, ou encore, que 800 exploitations existantes de 10 ha. auraient pu être augmentées d'autant, ce qui leur permettrait d'atteindre un degré de rentabilité plus élevé. Il va sans dire que la réalité est tout autre, car la répartition des terres provenant des exploitations disparues ne s'est pas faite au profit d'une seule catégorie d'exploitation. Cet exemple était destiné à montrer la complexité de la réalité et de l'évolution ainsi que la prudence dont doit s'entourer l'enquêteur. On ne peut traiter des seules exploitations à temps complet. L'expérience montre que certaines exploitations de taille respectable et suffisante pour faire vivre une famille de 4-5 personnes, sont effectivement des entreprises "malades" du fait de leur mauvaise gestion, alors qu'une exploitation de moins de 10 ha. de par la qualité humaine et professionnelle de son chef pourrait devenir une entreprise viable et dynamique, à condition de lui permettre d'augmenter les surfaces cultivées. Et pourtant la statistique pourrait faire penser au contraire.

Ainsi arrive-t-on au problème de la définition de l'exploitation agricole. Diverses définitions ont été avancées (7). Presque toutes mettent l'accent sur l'exploitation de la terre ainsi que sur les caractères techniques originaux, montrant par là l'unité de la cellule de base de la vie rurale qu'est l'exploitation agricole.

La définition de l'exploitation agricole dépend ainsi de critères socio-économiques que seules des statistiques précises relatives aux revenus peuvent cerner avec précision. Aussi peut-on dire en ce qui concerne l'agriculture d'un pays hautement industrialisé, comme c'est le cas de l'Allemagne, qu'une exploitation agricole est une entreprise dont les revenus tirés directement de la production des plantes ou la transformation de celles-ci par le bétail, ou par un autre procédé, constituent sinon la totalité du moins plus de la moitié des revenus réguliers d'une famille ou d'un groupe

.../...

de personnes (8)

Alors qu'un des problèmes fondamentaux dans une société industrielle est l'équivalence des revenus entre ruraux et citadins, l'aspect financier devient un critère fondamental pour la définition d'une exploitation. Malheureusement les données financières sont insuffisantes pour décider dans tous les cas si telle cellule rurale est en vérité une exploitation agricole véritable. Il ne suffit pas que les bâtiments aient un aspect rural, que l'on compte une dizaine d'hectares exploités, pour qu'automatiquement l'ont ait affaire à une exploitation agricole. Cette méthode entraînerait des dangers graves en ne distinguant pas les exploitations ayant une production commercialisée, de celles où la partie destinée à l'autoconsommation est prédominante.

Aussi les responsables des problèmes agricoles, les directeurs des écoles d'agriculture, les sociologues, s'efforcent-ils de généraliser la comptabilité paysanne, de fixer un seuil de rentabilité, une Richtgrösse ou Mindestgrösse, pour arriver à la construction d'exploitations qui ne vivent que des activités de la terre, que la définition allemande appelle "Hauptberuflichbewirtschafteter Betrieb" c'est-à-dire exploitation à temps complet.

En tenant compte de ces considèrations l'on arrive à une classification plus claire et plus réaliste des exploitations.

Au sommet de la hiérarchie on trouve l'exploitation agricole vraie, dépassant 50 ha. Les exploitations de 20 à 50 ha., en polyculture, expriment la moyenne paysannerie. Elles constituent avec le groupe des 10 à 20 ha. le noyau de l'agriculture allemande. Le groupe de 7,5 ha. ou 10 à 20 ha. forme la plus grande masse des exploitations des régions étudiées. En Rhénanie-Palatinat, l'agriculture commerciale repose essentiellement sur ce groupe. Et en Rhénanie Nord-Westphalie, numériquement, il fournit le plus grand nombre d'exploitants à temps complet. C'est aussi ce groupe qui retient le plus l'attention des autorités car, dans une certaine mesure, il est marginal. Selon que l'exploitant est dynamique et a des possibilités d'extension, il peut consolider son exploitation et en faire une à temps complet. Autrement, il ne lui reste qu'à diminuer ses cultures et à chercher un travail dans une autre branche que l'agriculture. Sur le plan de la production agricole commercialisée, les exploitations inférieures à 7,5 ha. en Rhénanie-Palatinat, 10 ha. en Rhénanie Nord Westphalie, peuvent ne jouer qu'un rôle secondaire, sauf si elles sont spécialisées dans la viticulture ou l'arboriculture. Par contre, sur le plan socio-économique, elles jouent un rôle qu'on ne peut ignorer. Ce rôle se répercute également sur le plan démographique

.../...

- 33.081 en 1949 avec une S.A.U. de 38.600 ha, à
- 29.397 en 1960 avec une S.A.U. de 30.700 ha, et enfin
- 21.074 en 1965, représentant une S.A.U. de 21.000 ha. (6)

En d'autres termes, dans une région essentiellement agricole, 12.000 micro-exploitations ont cessé tout travail de la terre. Les terres ainsi mises à la disposition des agriculteurs restant se chiffrent à près de 8.000 ha. pour la période 1949-60 ; et à environ la même superficie pour la période plus courte 1960-1965. Un calcul théorique permet de dire qu'avec les surfaces ainsi dégagées, entre 1949 et 1960, 400 exploitations nouvelles de 20 ha. chacune auraient pu être crées, ou encore, que 800 exploitations existantes de 10 ha. auraient pu être augmentées d'autant, ce qui leur permettrait d'atteindre un degré de rentabilité plus élevé. Il va sans dire que la réalité est tout autre, car la répartition des terres provenant des exploitations disparues ne s'est pas faite au profit d'une seule catégorie d'exploitation. Cet exemple était destiné à montrer la complexité de la réalité et de l'évolution ainsi que la prudence dont doit s'entourer l'enquêteur. On ne peut traiter des seules exploitations à temps complet. L'expérience montre que certaines exploitations de taille respectable et suffisante pour faire vivre une famille de 4-5 personnes, sont effectivement des entreprises "malades" du fait de leur mauvaise gestion, alors qu'une exploitation de moins de 10 ha. de par la qualité humaine et professionnelle de son chef pourrait devenir une entreprise viable et dynamique, à condition de lui permettre d'augmenter les surfaces cultivées. Et pourtant la statistique pourrait faire penser au contraire.

Ainsi arrive-t-on au problème de la définition de l'exploitation agricole. Diverses définitions ont été avancées (7). Presque toutes mettent l'accent sur l'exploitation de la terre ainsi que sur les caractères techniques originaux, montrant par là l'unité de la cellule de base de la vie rurale qu'est l'exploitation agricole.

La définition de l'exploitation agricole dépend ainsi de critères socio-économiques que seules des statistiques précises relatives aux revenus peuvent cerner avec précision. Aussi peut-on dire en ce qui concerne l'agriculture d'un pays hautement industrialisé, comme c'est le cas de l'Allemagne, qu'une exploitation agricole est une entreprise dont les revenus tirés directement de la production des plantes ou la transformation de celles-ci par le bétail, ou par un autre procédé, constituent sinon la totalité du moins plus de la moitié des revenus réguliers d'une famille ou d'un groupe

.../...

de personnes (8)

Alors qu'un des problèmes fondamentaux dans une société industrielle est l'équivalence des revenus entre ruraux et citadins, l'aspect financier devient un critère fondamental pour la définition d'une exploitation. Malheureusement les données financières sont insuffisantes pour décider dans tous les cas si telle cellule rurale est en vérité une exploitation agricole véritable. Il ne suffit pas que les bâtiments aient un aspect rural, que l'on compte une dizaine d'hectares exploités, pour qu'automatiquement l'ont ait affaire à une exploitation agricole. Cette méthode entraînerait des dangers graves en ne distinguant pas les exploitations ayant une production commercialisée, de celles où la partie destinée à l'autoconsommation est prédominante.

Aussi les responsables des problèmes agricoles, les directeurs des écoles d'agriculture, les sociologues, s'efforcent-ils de généraliser la comptabilité paysanne, de fixer un seuil de rentabilité, une Richtgrösse ou Mindestgrösse, pour arriver à la construction d'exploitations qui ne vivent que des activités de la terre, que la définition allemande appelle "Hauptberuflichbewirtschafteter Betrieb" c'est-à-dire exploitation à temps complet.

En tenant compte de ces considèrations l'on arrive à une classification plus claire et plus réaliste des exploitations.

Au sommet de la hiérarchie on trouve l'exploitation agricole vraie, dépassant 50 ha. Les exploitations de 20 à 50 ha., en polyculture, expriment la moyenne paysannerie. Elles constituent avec le groupe des 10 à 20 ha. le noyau de l'agriculture allemande. Le groupe de 7,5 ha. ou 10 à 20 ha. forme la plus grande masse des exploitations des régions étudiées. En Rhénanie-Palatinat, l'agriculture commerciale repose essentiellement sur ce groupe. Et en Rhénanie Nord-Westphalie, numériquement, il fournit le plus grand nombre d'exploitants à temps complet. C'est aussi ce groupe qui retient le plus l'attention des autorités car, dans une certaine mesure, il est marginal. Selon que l'exploitant est dynamique et a des possibilités d'extension, il peut consolider son exploitation et en faire une à temps complet. Autrement, il ne lui reste qu'à diminuer ses cultures et à chercher un travail dans une autre branche que l'agriculture. Sur le plan de la production agricole commercialisée, les exploitations inférieures à 7,5 ha. en Rhénanie-Palatinat, 10 ha. en Rhénanie Nord Westphalie, peuvent ne jouer qu'un rôle secondaire, sauf si elles sont spécialisées dans la viticulture ou l'arboriculture. Par contre, sur le plan socio-économique, elles jouent un rôle qu'on ne peut ignorer. Ce rôle se répercute également sur le plan démographique

.../...

car ces petites exploitations retiennent dans les campagnes des populations nombreuses. Elles contribuent à ralentir l'exode rural (9). En dessous de 7,5 à 10 ha. la distinction a surtout une valeur sociologique et la classification citée plus haut peut être retenue.

Statistiquement les choses paraissent claires. Au paysan il est sans doute plus difficile de se retrouver dans telle ou telle catégorie. Dans les régions des hautes terres, le surpeuplement fait que de purs agriculteurs exploitent moins de 10 ha. Le problème est alors de savoir s'ils peuvent espérer intégrer la catégorie supérieure ou s'ils sont condamnés à végéter ou disparaître.

B.- Prédominance de la petite exploitation familiale dans l'Eifel.

1. Répartition des exploitations

Il serait erroné de procéder à une étude globale car elle négligerait les aspects régionaux qui sont toujours très importants. La nature et l'histoire ont introduit des nuances qu'il s'agit de dégager dès le début (10).

L'Eifel, considérée comme un Mittelgebirge, une montagne moyenne déroulant ses surfaces agricoles entre 200 et 650 m., ne présente pas pour l'investisseur, citadin ou industriel, le même intérêt que les bordures loessiques de Düren, Zülpich ou Jülich, ou à plus forte raison les bonnes terres aux portes d'Aix-la-Chapelle, Bonn et Cologne.

Dans les vignobles, les conditions d'exploitation ainsi que les contraintes topographiques se répercutent sur le mode d'exploitation qui ne s'accommode guère du fermage. Aux facteurs naturels et techniques, s'ajoute l'héritage historique. La quasi totalité de l'Eifel pratique depuis des siècles le droit successoral égalitaire, ce qui a amené un amenuisement considérable des propriétés. Par contre, dans le Bitburger Land où l'influence du Luxembourg voisin est toujours restée vive, les grandes ou moyennes exploitations ont presque toujours passé à un seul héritier. Ce fut aussi le cas de la région de Prüm.

Dans les régions loessiques d'Aix-la-Chapelle et Bonn, la grande propriété a connu dès le Moyen Age une extension considérable, favorisant le développement du fermage. Ainsi, dès maintenant, il faut souligner qu'à côté des facteurs purement naturels, topographique, climatique, pédologique, les facteurs humains et historiques ont joué un rôle déterminant. On peut même dire que ces facteurs humains sont aujourd'hui

.../...

plus décisifs que jamais, en plaçant à proximité des régions essentiellement agricoles des zones où les densités humaines sont les plus fortes de toute la République Fédérale Allemande.

Si l'on considère, selon les normes françaises courantes, que la moyenne exploitation commence au-delà de 20 ha., force est de dire que celle-ci est très rare dans l'Eifel (Fig 3).

Au recensement de 1960, les quatre arrondissements typiquement eifeliens ne comptaient que 4,5 % de toutes les exploitations ayant une superficie supérieure à 20 ha. (11). La catégorie des exploitations inférieures à 2 ha. totalisait 23,4 %, celle de 2 à 5 ha. 31,8 % et celle de 5 à 10 ha. 24,7 %. En somme, 79,9 % des exploitations pouvaient être à peine considérées comme étant viables, de prime abord (Fig 4).

Quant aux autres catégories, elles se présentaient de la manière suivante :

10 à 15 ha ..... 10,5 %

15 à 20 ha. ..... 5,1 %

plus de 20 ha. ..... 4,5 %

Si la taille des exploitations ne permet pas toujours de préciser la nature exclusivement agricole de celles-ci, la répartition de la surface occupée par chaque catégorie est déjà plus significative. C'est ainsi que sur les plateaux schisteux et volcaniques de Daun et Prüm, qui sont à considérer comme le coeur de l'Eifel, les exploitations de moins de 7,5 ha. occupent respectivement 49 et 24 % du total de la superficie agricole utile (Fig. 5). Cette différence du simple au double peut étonner. Elle s'explique pourtant, à la lumière des facteurs naturels et historiques. L'arrondissement de Daun s'étend sur des terres essentiellement schisteuses et volcaniques aux sols pauvres, naturellement. Par contre, celui de Prüm compte aussi quelques bons pays, à savoir les dépressions calcaires (Kalkmulden). Sur les terres schisteuses dès, au moins, le XVIIe siècle, la structure de la propriété a été plus émiettée ; le droit successoral a été égalitaire. Dans la région de Prüm régnait, jusqu'à la prise de possession par la France en 1794, le droit d'aînesse (Ahnerbenrecht), ce qui empêchait la pulvérisation de la propriété (12). A l'heure actuelle, ce dernier prend une forme nouvelle : l'association des frères et soeurs ou Geschwisterwirtschaft. Ainsi s'explique la différence de répartition des exploitations à l'intérieur d'une zone qu'on pourrait penser homogène. Dans le détail les nuances apparaîssent encore mieux.

.../...

FIG. 3 REPARTITION DES EXPLOITATIONS SUR LES HAUTES TERRES DE L'EIFEL

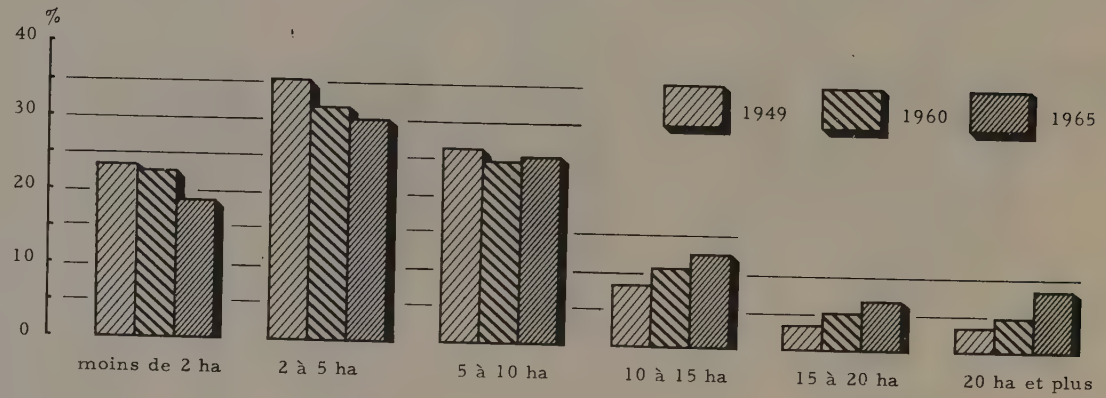
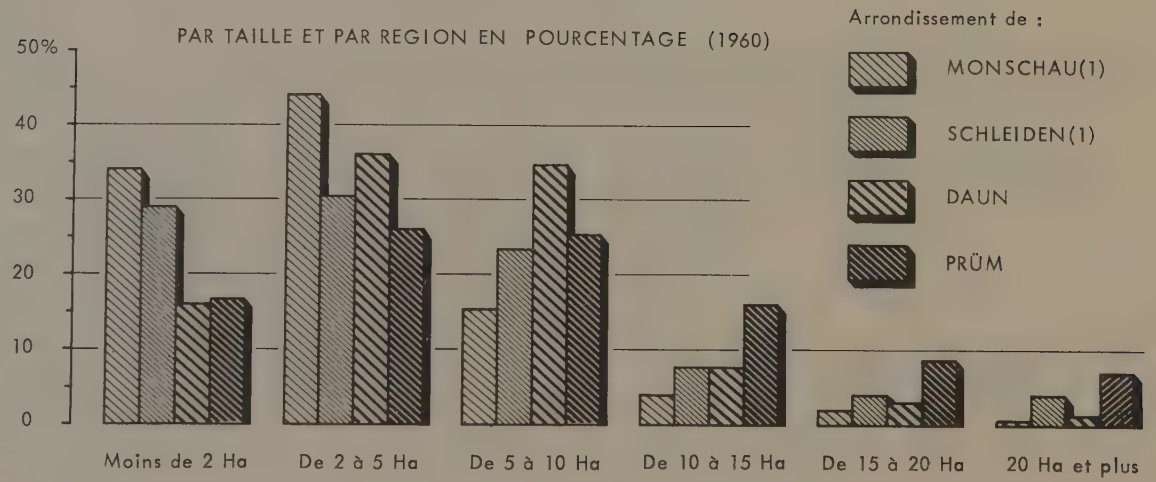


Fig. 4 EIFEL : REPARTITION DES EXPLOITATIONS

PAR TAILLE ET PAR REGION EN POURCENTAGE (1960)



(1) Il ne s'agit que des communes eifeliennes de cet arrondissement

SURFACE AGRICOLE UTILE ET TAILLE DES EXPLOITATIONS

EIFEL (Arr. Daun, Prüm, Monschau, Schleiden)

116.200 ha - 15.718 exploitations

Fig. 5

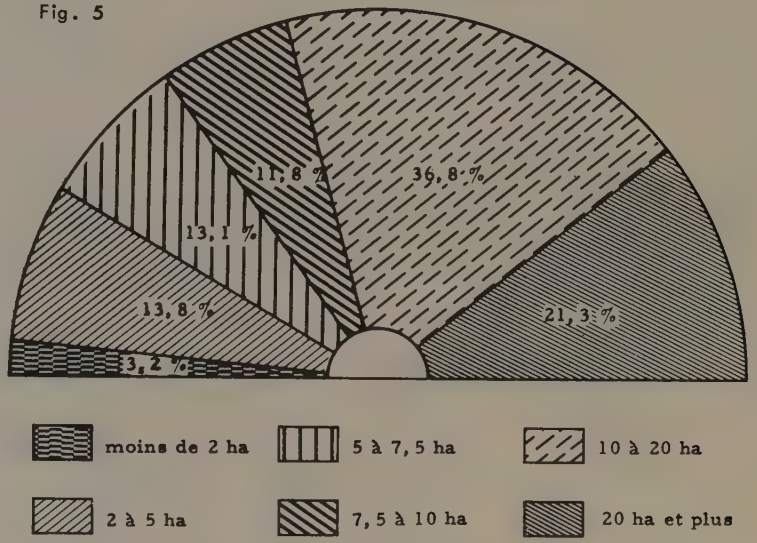


Fig. 6

Pourcentage

REPARTITION DES EXPLOITATIONS AGRICOLES
DEPRESSION CALCAIRE DE PRÜM (alt.440-550m)

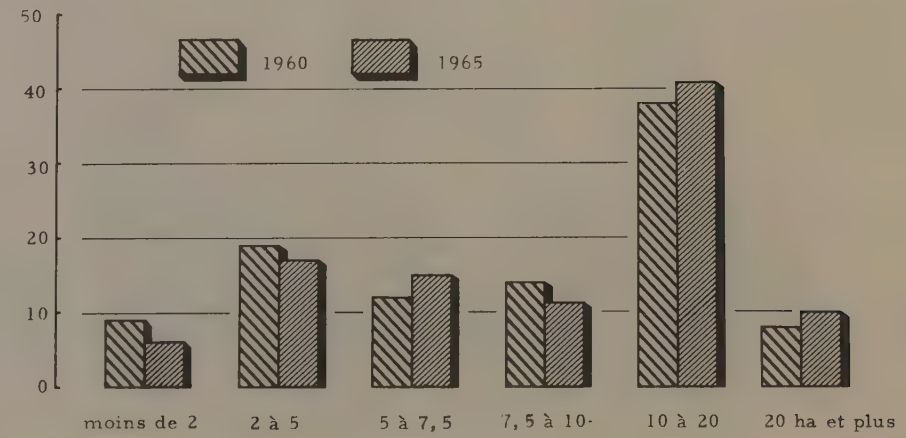
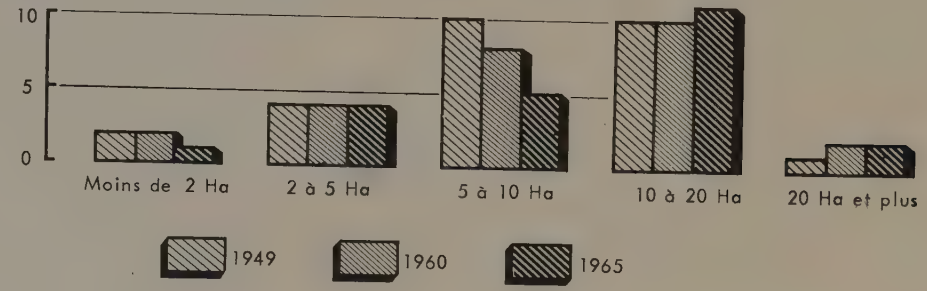


Fig. 7 COMMUNE DE GONDELSHEIM (Dépression calcaire de Prüm ; alt.550m)
REPARTITION DES EXPLOITATIONS EN 1949, 1960 et 1965.



2. Les dépressions calcaires

L'originalité des dépressions calcaires ne date pas d'aujourd'hui. Véritables alvéoles intramontagnardes, leur situation à l'ombre pluviométrique des Hautes Fagnes abaisse les précipitations jusqu'aux environs de 800 mm. alors que leurs bordures montagneuses reçoivent plus de 1.000 mm. par an.

La structure agraire des bons pays calcaires contraste avec celle des terres schisteuses. Qu'ils soient installés sur le fond ou sur la bordure de la dépression calcaire, les villages des "Kalkmulden" présentent une structure plus évoluée, un morcellement moindre. Dans les dix villages de la dépression calcaire de Prüm, qui s'étend sur 89,6 km^2, les exploitations inférieures à 2 ha. ne sont qu'au nombre de 23, c'est-à-dire 6 % du total, contre 18,8 % pour toute l'Eifel en 1965. A l'autre bout, celles de 10 à 20 ha. forment 41 % contre 19,6 % pour l'ensemble des hautes terres eifeliennes. De même le pourcentage des exploitations de plus de 20 ha. dépasse le taux eifelien avec 10 % contre 8,6 % (Fig. 6).

Cette structure plus saine est un héritage du passé. Le droit d'aînesse pratiqué ici l'a également été dans certains villages des plateaux schisteux immédiatement voisins. Cela explique que les hautes terres schisteuses de l'Eifel occidentale, surtout dans l'arrondissement de Prüm, présentent une structure des exploitations nettement différente de celle des terres schisteuses et volcaniques des environs de Daun (Fig. 7).

3. L'Islek

Cette petite région, aujourd'hui frontalière, continue par ses aspects agricoles et ruraux l'Islek luxembourgeois, dont il a été séparé par les vicissitudes historiques. L'allure de plateau domine, bien que les vallées encaissées provoquent un certain morcellement. Avec un taux de boisement inférieur à 30 % cette région présente des paysages plus ouverts que le coeur de l'Eifel. Par contre, sur le plan de la taille des villages, l'analogie avec cette dernière est frappante. Ainsi dans l'Amt de Neuerburg, qui peut être considéré comme typique de l'Islek, sur les 26 villages qui constituent la circonscription administrative, seulement trois comptent plus de 200 habitants. Les villages de structure aérée, possèdent comme au Luxembourg, de nombreuses fermes intercalaires. Celles-ci sont des "Bauernhöfe" héritières de voueries médiévales. Aussi ne doit-on pas être étonné de trouver une structure agraire plus favorable qu'au coeur de l'Eifel. Dans l'Amt de Neuerburg on dénombrait, en 1949, sur un total de

.../...

537 exploitations, 71 de plus de 20 ha. Si on défalque celles de moins de 7,5 ha. au nombre de 250, force est de constater que la structure est plus saine ici que dans les arrondissements typiquement eifeliens. Rares ailleurs, les exploitations supérieures à 50 ha. sont au nombre de 8 ici. Cette situation, relativement satisfaisante est un leg de l'histoire. En 1960 les exploitations de moins de 7,5 ha. totalisaient moins de 20 % de la S.A.U. dans l'Islek, alors qu'à la même époque, dans l'arrondissement de Daun, cette catégorie rassemblait 49 % des terres agricoles. Pourtant la circonscription de Neuerbourg, sur 2600 actifs comptait encore 68 % d'actifs agricoles, femmes comprises. La vie agricole marque profondément l'Islek. La population éparpillée dans des petites communes et fermes dispersées, vit assez loin des villes. La seule commune qui ait un caractère urbain est Neuerburg. Mais avec ses 1590 habitants elle ne figure pas dans les statistiques urbaines. Il est vrai que le caractère urbain ne lui a été reconnu que récemment par une décision gouvernementale. Il est incontestable que le tracé de la frontière, datant de 1815, en faisant de l'Islek une zone marginale, a favorisé la conservation de son caractère agricole. Il en a été de même pour son vis-à-vis luxembourgeois.

4. Au coeur de l'Eifel (Haute Eifel)

Mais qu'on se dirige vers le coeur de l'Eifel et la structure change complètement. L'amt de Daun groupe 26 villages, d'une superficie agricole utile de 7.198 ha. en 1965. Cette dernière était répartie entre 1.071 exploitations lors du recensement de 1960. Pour bien montrer le caractère encore nettement agricole de ce petit pays, l'on ajoutera qu'à la même date, 41 % de la population active relevait du secteur agricole, soit 2100 travailleurs. Le petit tableau suivant, montrant l'évolution entre 1949 et 1965, donne une idée de l'émiettement de la propriété agricole.

.../...

Tableau 1

EVOLUTION DES EXPLOITATIONS AGRICOLES DANS L'AMT DE DAUN ENTRE 1949 ET 1965

Taille des exploitations	1949		1960		1965	
	Nombre	%	Nombre	%	Nombre	%
Moins de 2 ha.	178	15	151	14	106	11
2 à 5 ha.	504	42	449	42	330	35,5
5 à 7 ha.)			246	23,2	211	22,5
(						
7,5 à 10 ha.)	450	37	135	12,6	124	13,5
10 à 20 ha.	59	5	82	7,5	152	16,5
Plus de 20 ha.	14	1	8	0,7	9	1
	1205	100	1071	100	932	100

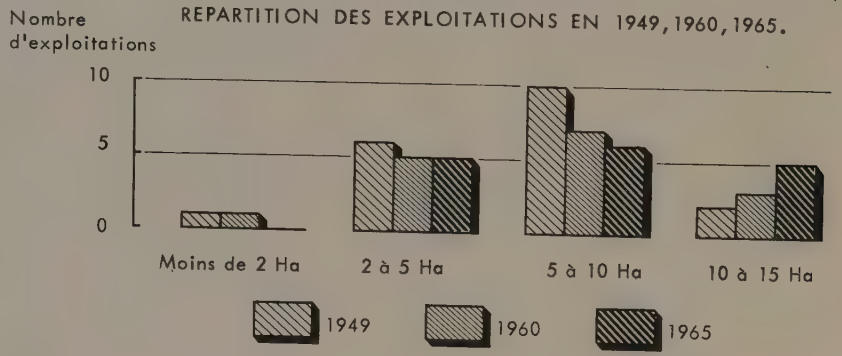
Les villages les plus bas cherchent abri sur les versants, vers 400 m. d'altitude. Certains sont installés à 550 m. et connaissent toutes les rigueurs du climat eifelien. La pulvérisation de la propriété fait d'autant mieux ressortir les difficultés des familles paysannes qu'à la tyrannie du climat s'ajoute la pauvreté naturelle des sols bruns, dérivés des schistes, ou des sols bruts issus des tufs volcaniques quaternaires où la pédogénèse à peine à débuter. Cette prédominance de la petite propriété, qui persiste en 1965, avec 69 % des exploitations inférieures à 7,5 ha. dont 22,5 % entre 5 et 7,5 ha., montre bien la dualité de la vie agricole : juxtaposition d'une petite paysannerie vivant exclusivement de la terre et d'ouvriers-paysans qui ne veulent se séparer de leur patrimoine (Fig. 8).

Quant aux grandes exploitations elles sont rares. En 1949 l'arrondissement de Daun, malgré ses 27.431 ha. de S.A.U. ne comptait que 16 exploitations de plus de 50 ha. En 1965 on ne compte plus que cinq exploitations de plus de 50 ha. Par contre, celles entre 20 et 50 ha. ont considèrablement augmenté, passant de 38 en 1949, à 104 en 1965. L'évolution récente de la région de Daun permet de dégager les caractères fondamentaux actuels de la structure eifelienne : maintien de la très petite exploitation, amenuisement de la grande exploitation, développement rapide de la moyenne exploitation.

La concentration se fait essentiellement au profit des exploitations de 10 à 30 ha., la moyenne se situant aux alentours d'une vingtaine d'ha.

.../...

Fig. 8 Commune type de l'Eifel (Beinhausen ARR.de Daun 510m d'alt.)



5. L'Eifel mosellane

Plus basse en altitude elle paraît plus favorisée par la nature. Les plateaux schisteux, parfois saupoudrés de lehm ou loess, fortement lessivés, déroulent leurs ondulations entre 250 et 400 m. La proximité de la vallée de la Moselle réduit l'isolement et constitue un facteur d'évolution favorable. Malgré cela, la structure des exploitations présente beaucoup d'analogie avec celle des hautes terres de la région de Daun.

La région de Kaisersesch dont l'homogénéité avait déjà été remarquée par J.N. Schwerz au début du XIXe s., sur un total de 431 exploitations, ne comptait en 1949, que 36 supérieures à 10 ha. dont 2 de plus de 50 ha. (13). 326 cultivaient entre 5 et 10 ha., et 565 entre 2 et 5 ha. Sans doute le climat plus favorable permet-il des assolements plus intensifs que sur les plateaux schisteux et volcaniques de Daun. Mais, malgré cela les plateaux bordant le vignoble mosellan gardent leur caractère ancestral : domination d'une petite paysannerie.

Le recensement de 1960 a permis de constater le rapide essor des exploitations de 10 à 20 ha. qui sont alors au nombre de 56. Mais pour 5.282 ha. de S.A.U. on ne compte qu'une exploitation supérieure à 20 ha. Cinq ans après la situation révèle l'état suivant :

Exploitations inférieures à 2 ha.	235	ou	26 %
" de 2 à 5 ha.	243	ou	26,5 %
" de 5 à 7,5 ha.	158	ou	17,5 %
" de 7,5 à 10 ha.	97	ou	10,5 %
" de 10 à 20 ha.	159	ou	17,5 %
" de plus de 20 ha.	17	ou	2 %
	909		100 %

On reste frappé par cette structure où prédomine la petite, sinon la très petite exploitation. 176 exploitations, seulement, dépassent 10 ha.

En comparaison avec les résultats globaux de l'Eifel, ceux de l'Eifel mosellane révèlent donc un émiettement encore plus considérable des exploitations. L'origine de ce fait doit être recherchée dans le grand nombre d'ouvriers-paysans et paysans-ouvriers, plus nombreux qu'à l'intérieur des hautes-terres.

.../...

6. L'Eifel Septentrionale (Schneifel, Hautes Fagnes)

Les hautes terres de l'Eifel sont traversées par une frontière intérieure, celle séparant le Land Rhénanie-Palatinat du Land Rhénanie Nord-Westphalie. Cette frontière consacre-t-elle des différences ? La législation différente de part et d'autre de celle-ci, ainsi que l'évolution économique différenciée, exercent-elles une influence sur la structure agraire ? L'arrondissement de Monschau constitue la retombée Nord des hautes terres du Massif Schisteux Rhénan. En 1949, la répartition des exploitations n'y était guère différente de celle des autres régions eifeliennes : les exploitations de moins de 2 ha. constituaient 34,1 % de l'ensemble, celles de 2 à 5 ha. 46,9 %. Le recensement mêlait alors dans une même catégorie, sensée viable, les exploitations entre 5 et 20 ha. ; elles groupaient 18,7 % du total. Les huit exploitations qui dépassaient 20 ha. ne formaient que 0,3 % de toutes les exploitations. Et pourtant la surface agricole utile de l'arrondissement s'étend sur 10.308 ha.

L'évolution, entre temps, s'est faite dans le même sens qu'ailleurs, mais avec plus de lenteur :

Tableau 2

EVOLUTION DES EXPLOITATIONS DANS L'ARRONDISSEMENT DE MONSCHAU

Taille des Exploitations	1960		1965	
	Nombre	%	Nombre	%
Moins de 2 ha.	874	34	682	30
de 2 à 5 ha.	1168	46,5	967	43
de 5 à 10 ha.	310	13	378	17
de 10 à 20 ha.	156	6	203	9
de plus de 20 ha.	13	0,5	22	1
	2521	100	2252	100

Plus que dans les autres régions eifeliennes la petite propriété domine d'une manière tyrannique. En 1965, les exploitations de moins de 10 ha. occupent encore 6534 ha. sur un total de 9.989 ha. L'arrondissement ne compte aucune exploitation de plus de 100 ha., une seule se place dans la catégorie de 50 à 100 ha. Cette structure semble d'autant plus archaïque qu'au Nord de Monschau se trouvent les énormes tourbières, ce qui indique le caractère répulsif de la région qui n'est favorisée que sur le piémont Nord à l'approche d'Aix-la-Chapelle ainsi qu'à l'Est, à l'ombre pluviométrique des Hautes Fagnes. C'est là, autour de Simmerath, Lammersdorf,

.../...

Vossenack que la structure est quelque peu plus favorable (14). 8 des 16 exploitations de plus de 20 ha. de l'arrondissement, sont situées dans ces trois communes qui comptent en outre 78 des 203 exploitations entre 10 et 20 ha. Ainsi une certaine logique est prise en défaut. La partie au vent, les Hautes Fagnes, présentent un émiettement plus considérable que la partie Est qui est déjà un adret plus favorable à l'agriculture. On pouvait s'attendre à voir les exploitations les plus grandes dans les Hautes Fagnes humides. Il n'en est rien.

7. Le Münstereifelerland : un pays de transition, mais qui garde des caractères eifeliens.

La petite région du Münstereifelerland marque la transition entre les hautes terres eifeliennes et la Zülpicher Börde. Morphologiquement et historiquement elle appartient encore à l'Eifel, bien que s'ouvrant au Nord, sur les régions loessiques. La structure des exploitations est plus voisine de l'Eifel que des bordures loessiques, quoique les sols, en partie limoneux, soient plus favorables que ceux des hautes terres.

En 1949, 39,7 % de la population étaient actifs dans l'agriculture. L'émiettement des exploitations rappelle les régions étudiées. 532 exploitations comptaient moins de 5 ha., 324 entre 5 et 20 et seulement 5 plus de 20 ha.

Au recensement de 1960 le nombre des exploitations de plus de 20 ha. avait doublé, mais celles de moins de 5 ha. étaient encore au nombre de 461. Seulement 67, sur un total de 754, comptaient entre 10 et 20 ha. 72 % de la surface agricole utile appartenaient à des exploitations de moins de 10 ha. Comme au coeur de l'Eifel, la petite propriété prédomine.

Cinq ans plus tard, la situation montre une légère réduction du total des exploitations, qui ont passé à 734. Mais la catégorie des petites exploitations de moins de 5 ha. montre une forte résistance puisque ces dernières sont encore au nombre de 447 contre 532 en 1949. Celles de 5 à 10 ha. sont 130 contre 216 en 1960. La concentration de la terre s'est faite ici comme dans presque toutes les régions eifeliennes au profit des catégories immédiatement supérieures. Ainsi le nombre des exploitations de 10 à 20 ha. a augmenté de près de 20 % entre 1960 et 1965, passant de 67 à 80 unités. La catégorie de plus de 20 ha. se monte à 13 exploitations, soit un gain de 160 % par rapport à 1949.

.../...

Le rythme de l'évolution n'a guère été rapide dans cette région située non loin des grands foyers industriels et urbains rhénans. La petite propriété marque profondément de son sceau ce petit pays dont les caractères se retrouveraient, sans grandes différences, sur toute la retombée septentrionale de l'Eifel.

Mais dès que l'on a descendu le piémont pour s'engager dans les riches plaines limoneuses, la structure change complètement. L'étude préalable de la situation du vignoble, où la pulvérisation des exploitations est extraordinaire, ne fera que mieux ressortir l'originalité des Börden.

C. - Le vignoble : Prédominance écrasante de la petite propriété.

Si le vignoble tranche dans le paysage du Massif Schisteux Rhénan par sa localisation sur des versants abrupts ainsi que par les contrastes culturaux avec les régions polyculturales, il tranche aussi nettement par l'originalité de ses structures foncières.

La grande exploitation est l'exception. La moyenne propriété est rare. Plus encore que sur les hautes terres la petite exploitation continue à dominer tyranniquement (15).

Que la superficie en vigne ne soit jamais considérable, le tableau suivant le met en évidence :

Tableau 3 - Les exploitations viticoles (1961)

REGION VITICOLE	Nombre d'exploit. viticoles (1)	EXPLOITATION AYANT ... ha. DE VIGNES						
		- de 0,2 ha	0,2 à 0,3 ha	0,3 à 0,5 ha	0,5 à 1 ha	1 à 2 ha	2 à 5 ha	+ de 5 ha
Haute Moselle	1295	280	230	319	319	123	←24→	
Sarre	1357	258	240	317	373	114	←55→	
Ruwer	475	135	100	120	70	25	13	12
Moselle Moyenne	7338	1248	1294	2075	2080	509	100	32
Moselle Inférieure	4607	505	747	1396	1510	389	54	6
Ahr	1031	140	222	317	276	62	14	

(1) Il s'agit d'exploitations avec production commercialisée.

.../...

Le tableau pourrait faire croire à la prédominance d'une polyculture dans laquelle la vigne occuperait une place importante. Si, effectivement, il existe des exploitations de ce genre, ces dernières sont relativement rares. L'intensité de l'exploitation est ici plus importante qu'ailleurs. Alors qu'on compte un travailleur permanent pour une superficie viticole de cinq à sept hectares dans le Languedoc, trois en Bourgogne, il faut compter un travailleur pour 0,6 à 1 ha. de vignes, dans les vignobles de Moselle - Sarre-Ruwer - Ahr (16).

1. Diversité des exploitations

La structure du vignoble est complexe. Les exploitations de moins de 0,5 ha. de vignes sont presque toujours entre les mains de travailleurs-vignerons, c'est-à-dire de personnes qui cherchent dans la viticulture un appoint.

L'exploitation à temps complet (Vollerwerbbetrieb) commence avec 0,5 ha. de vignes. Le caractère familial prédomine. La grande exploitation viticole débute avec 5 ha. de surface viticole. Ici, le caractère familial s'estompe. Le plus souvent il s'agit de deux types de propriétés :

- 1) ancienne propriété noble ou ecclésiastique qui s'est conservée ; quelques exemples typiques se trouvent dans la vallée de la Moselle ;
- 2) grands domaines liés au négoce des vins ; ce dernier type se trouvant dans la vallée de la Moselle moyenne, coeur du vignoble mosellan (17).

Quant à l'exploitation familiale typique, elle possède généralement 1,5 à 2 ha. de vignes, rarement plus, car la superficie ne serait plus compatible avec la main d'oeuvre familiale disponible.

Les villages installés sur les vastes glacis-terrasses cernés par les méandres de la Moselle, possèdent des surfaces importantes abandonnées ou réservées à d'autres cultures. Nombreuses, par ailleurs, sont les communes qui possèdent des surfaces agricoles sur le rebord du plateau dominant la vallée de la Moselle. De ce fait certaines communautés rurales disposent de plusieurs centaines d'hectares de terres de labours, il est vrai, situées à des distances souvent considérables du village. Terres de labours et terres à vignes peuvent être associées ou dissociées, au sein des exploitations, si bien que deux types d'exploitations se présentent quant à l'utilisation des terres labourables. Le premier est le type mixte associant par exemple 1 à 2 ha. de vignes et 2 à 5 ha. de terres de labours. Bien sûr la vigne imprime son caractère à

.../...

l'exploitation agricole, mais on conçoit aisément que le calendrier agricole soit très chargé à certaines époques. Ce type est très répandu. On le trouve surtout dans les parties de Haute et Moyenne Moselle, ainsi que dans les dépressions de Wittlich. Les communes viticoles de Neumagen, Dhron, et Niederemmel en fournissent d'excellents exemples (1960).

Tableau 4

Répartition des exploitations
dans trois communes viticoles

COMMUNES	S.A.U. ha	Total des exploitations	- de 2 ha	2 à 5 ha	5 à 7,5 ha	7,5 à 10 ha	10 à 20 ha	+ de 20 ha
NEUMAGEN.....	336	177	115	56	4	-	2	-
DHRON.....	357	183	106	74	3	-	-	-
NIEDEREMMEL....	584	231	106	115	7	2	1	-

Ces chiffres montrent l'extraordinaire pulvérisation des exploitations. On serait tenté, peut-être, de considérer la majorité des exploitations comme un appoint à d'autres ressources. Il faut se détromper. Si dans la catégorie de moins de 2 ha. on trouve beaucoup d'exploitations d'ouvriers-vignerons, on y compte aussi maintes familles qui tirent l'essentiel de leurs ressources de ces exploitations-naines (Zwergbetriebe). Si statistiquement il fallait une démonstration le nombre des travailleurs permanents et celui de la population active agricole suffiraient. En 1960, 61 % de la population de Dhron vivaient de l'agriculture ; les pourcentages étaient de 36 % à Neumagen et 41 % à Niederemmel. Quant aux travailleurs, on notait que l'exploitation était extrêmement intensive puisque à Dhron on comptait un travailleur familial pour moins de un hectare de S.A.U. contre 1,10 ha. à Neumagen et Niederemmel. Cela montre combien la micro-exploitation familiale joue un rôle important dans la société viticole.

Le deuxième type d'exploitation n'a plus rien à voir avec la viticulture. Il s'agit presque toujours d'anciennes propriétés ecclésiastiques ou nobiliaires, plus ou moins démembrées, installées sur le territoire des communes viticoles mais localisées sur le rebord du plateau, dominant la Moselle. Elles sont entièrement tournées vers l'agriculture et la mentalité des exploitants est très différente de celle des vignerons.

.../...

Le tableau pourrait faire croire à la prédominance d'une polyculture dans laquelle la vigne occuperait une place importante. Si, effectivement, il existe des exploitations de ce genre, ces dernières sont relativement rares. L'intensité de l'exploitation est ici plus importante qu'ailleurs. Alors qu'on compte un travailleur permanent pour une superficie viticole de cinq à sept hectares dans le Languedoc, trois en Bourgogne, il faut compter un travailleur pour 0,6 à 1 ha. de vignes, dans les vignobles de Moselle - Sarre-Ruwer - Ahr (16).

1. Diversité des exploitations

La structure du vignoble est complexe. Les exploitations de moins de 0,5 ha. de vignes sont presque toujours entre les mains de travailleurs-vignerons, c'est-à-dire de personnes qui cherchent dans la viticulture un appoint.

L'exploitation à temps complet (Vollerwerbbetrieb) commence avec 0,5 ha. de vignes. Le caractère familial prédomine. La grande exploitation viticole débute avec 5 ha. de surface viticole. Ici, le caractère familial s'estompe. Le plus souvent il s'agit de deux types de propriétés :

- 1) ancienne propriété noble ou ecclésiastique qui s'est conservée ; quelques exemples typiques se trouvent dans la vallée de la Moselle ;
- 2) grands domaines liés au négoce des vins ; ce dernier type se trouvant dans la vallée de la Moselle moyenne, coeur du vignoble mosellan (17).

Quant à l'exploitation familiale typique, elle possède généralement 1,5 à 2 ha. de vignes, rarement plus, car la superficie ne serait plus compatible avec la main d'oeuvre familiale disponible.

Les villages installés sur les vastes glacis-terrasses cernés par les méandres de la Moselle, possèdent des surfaces importantes abandonnées ou réservées à d'autres cultures. Nombreuses, par ailleurs, sont les communes qui possèdent des surfaces agricoles sur le rebord du plateau dominant la vallée de la Moselle. De ce fait certaines communautés rurales disposent de plusieurs centaines d'hectares de terres de labours, il est vrai, situées à des distances souvent considérables du village. Terres de labours et terres à vignes peuvent être associées ou dissociées, au sein des exploitations, si bien que deux types d'exploitations se présentent quant à l'utilisation des terres labourables. Le premier est le type mixte associant par exemple 1 à 2 ha. de vignes et 2 à 5 ha. de terres de labours. Bien sûr la vigne imprime son caractère à

.../...

l'exploitation agricole, mais on conçoit aisément que le calendrier agricole soit tr chargé à certaines époques. Ce type est très répandu. On le trouve surtout dans les parties de Haute et Moyenne Moselle, ainsi que dans les dépressions de Wittlich. Les communes viticoles de Neumagen, Dhron, et Niederemmel en fournissent d'excellents exemples (1960).

Tableau 4

Répartition des exploitations
dans trois communes viticoles

COMMUNES	S.A.U. ha	Total des exploitations	- de 2 ha	2 à 5 ha	5 à 7,5 ha	7,5 à 10 ha	10 à 20 ha	+ de 20 ha
NEUMAGEN.....	336	177	115	56	4	-	2	-
DHRON.....	357	183	106	74	3	-	-	-
NIEDEREMMEL....	584	231	106	115	7	2	1	-

Ces chiffres montrent l'extraordinaire pulvérisation des exploitations. On serait tenté, peut-être, de considérer la majorité des exploitations comme un appoi à d'autres ressources. Il faut se détromper. Si dans la catégorie de moins de 2 ha. trouve beaucoup d'exploitations d'ouvriers-vignerons, on y compte aussi maintes fami les qui tirent l'essentiel de leurs ressources de ces exploitations-naines (Zwergbe triebe). Si statistiquement il fallait une démonstration le nombre des travailleurs permanents et celui de la population active agricole suffiraient. En 1960, 61 % de l population de Dhron vivaient de l'agriculture ; les pourcentages étaient de 36 % à Neumagen et 41 % à Niederemmel. Quant aux travailleurs, on notait que l'exploitation était extrêmement intensive puisque à Dhron on comptait un travailleur familial pour moins de un hectare de S.A.U. contre 1,10 ha. à Neumagen et Niederemmel. Cela montre combien la micro-exploitation familiale joue un rôle important dans la société vitic

Le deuxième type d'exploitation n'a plus rien à voir avec la viticulture. Il s'agit presque toujours d'anciennes propriétés ecclésiastiques ou nobiliaires, plus moins démembrées, installées sur le territoire des communes viticoles mais localisée sur le rebord du plateau, dominant la Moselle. Elles sont entièrement tournées vers l'agriculture et la mentalité des exploitants est très différente de celle des vignerons.

.../...

2. Lenteur de l'évolution des structures foncières

Contrairement aux autres régions rurales l'évolution des structures a été moins rapide dans le vignoble. Il est évident que bien des exploitations inférieures à 1 ha. sont marginales. Aussi l'évolution économique générale a-t-elle entraîné, entre 1960 et 1965, la disparition de bon nombre de ces micro-exploitations. A Neumagen, à cette dernière date, on ne comptait plus que 95 exploitations de moins de 2 ha. Celles entre 2 et 5 ha. étaient pratiquement restées inchangées : 55 contre 56 en 1960. Le groupe des exploitations entre 5 et 7,5 ha. a gagné deux unités, celui des exploitations de plus de 20 ha., par contre, a perdu une unité. A Dhron, la seule catégorie bénéficiaire est celle de 5 à 7,5 ha. qui passe de 4 à 11 unités, entre 1960 et 1965. Dans la commune de Niederemmel, la concentration s'est faite au profit des catégories supérieures à 5 ha. ; celle de 5 à 10 ha. gagne 15 exploitations, celle de 10 à 20 ha. deux exploitations. D'une commune à l'autre, l'évolution peut paraître légèrement divergente. Ce n'est qu'une apparence. L'augmentation du nombre des exploitations de plus de 10 ha. n'est pas toujours imputable aux exploitations viticoles. La spécialisation a fait de rapides progrès, entraînant en relation avec la politique de restructuration agricole, une séparation de l'exploitation viticole de l'exploitation purement agricole. Ainsi les exploitations de plus d'une dizaine d'hectares, dans les communes viticoles, sont rarement des exploitations viticoles. Situées souvent en dehors du village elles sont essentiellement agricoles, polyculturales. Par contre, les exploitations de taille inférieure à 10 ha. sont presque toujours essentiellement viticoles, même si elles ont 6 à 8 ha. de terres labourables ou de prés. L'essentiel de l'attention est consacré à la vigne dont les revenus constituent la part écrasante des ressources de l'exploitation.

Les villages exclusivement viticoles ne sont pas rares. Il faut entendre par là des communes qui, bien que possédant des terres de labours sur leur territoire, ne les exploitent guère ou alors peu intensivement. Ces terres sont souvent louées à des exploitants du plateau, le travail de la vigne absorbant toute l'énergie.

Dans ce type de communes, la structure est particulière et peut présenter deux aspects : prédominance exclusive de la petite propriété ; juxtaposition de quelques grands domaines viticoles et d'une masse de petites propriétés. Ces deux aspects caractérisent les régions typiquement viticoles, les "Kerngebiete" du vignoble, les parties les plus anciennes et les plus réputées des vignobles de Moselle et de l'Ahr.

.../...

La monoculture viticole est liée à cette répartition des exploitations ; la concentration du négoce vinicole à Bernkastel, Traben-Trarbach, Zell, Cochem, explique la localisation de la monoculture de la vigne autour de ces centres urbains. C'est dans leurs environs qu'il n'est pas rare de trouver des villages exclusivement viticoles où l'on ne compte aucune exploitation supérieure à 7,5 ha.

La Moyenne Moselle totalise plus d'une dizaine de communes viticoles ne comptant aucune exploitation au-dessus de 10 ha. Elles sont toutes situées à proximité des foyers actifs du négoce vinicole de Zell, Bernkastel et Traben-Trarbach.

Six autres communes autour de Cochem, sur la basse Moselle, sont dans la même situation. Deux d'entre elles, avec un total de 253 exploitations, n'ont aucune exploitation supérieure à 5 ha. !

3. Le vignoble de l'Ahr

De par son orientation historique et économique le petit vignoble de l'Ahr présente quelque originalité. Le drainage de la vallée de l'Ahr l'oriente vers les pays proprement rhénans, et notamment vers Bonn. La proximité des grandes cités rhénanes, aux activités secondaires et tertiaires plus diverses et intenses que dans la vallée de la Moselle, ont provoqué une évolution plus précoce de sa structure. L'abandon de la viticulture, dans certaines communes, a pris une allure de catastrophe viticole, ce qui le différencie nettement du vignoble mosellan. Néanmoins, la petite propriété, ainsi que la petite exploitation, l'emportent nettement (18).

Lors du recensement complémentaire viticole de 1965, on n'a relevé que les exploitations ayant une production vinicole commercialisée. La comparaison avec les chiffres de 1949 et 1958 n'est donc plus possible ; cependant les résultats sont impressionnants par l'importance et le maintien de la petite propriété.

Tableau 5

Répartition des exploitations viticoles dans la vallée de l'Ahr

Exploitations ayant .... ha. de vignes	1949	1958	1965 (1)
Moins de 0,5 ha.	889	679	60
de 0,5 à 1 ha.	271	276	132
Plus de 1 ha.	67	76	74
TOTAL.....	1.227	1.031	266

(1) Lors du rencensement complémentaire effectué par l'école d'agriculture d'Ahrweiler seules les exploitations à temps complet ont été notées.

.../...

Ces indications ne concernent que la part de la vigne à l'intérieur des exploitations. On pourrait penser que ces dernières sont mixtes, c'est-à-dire, juxtaposant une importante surface de labours ou de prés à la faible étendue de vignes. Il n'en est rien, le plus souvent.

La faible concentration du vignoble peut étonner. L'explication vient largement du facteur topographique. Comme pour le vignoble mosellan l'aménagement en terrasses rend l'exploitation difficile et coûteuse. Le morcellement parcellaire est considérable. Dans ces conditions, rares sont les vignerons à acheter les vignes abandonnées, car les investissements, avant un remembrement et un aménagement modernes, seraient trop lourds. Il est plus facile de trouver une activité rémunératrice dans les villes voisines, l'industrie, voire l'hôtellerie, qui a connu un essor rapide.

D. - Importance de la moyenne propriété dans le Bitburger Gutland et le Maifeld

1. Le Bitburger Gutland

Son individualité physique est manifeste, bien que la région ne soit pas homogène.

Constitué par la couverture sédimentaire secondaire, le Gutland forme transition entre les hautes terres argileuses et les régions de plateaux qui mènent vers la Haute Moselle et la Lorraine. La nature semble plus généreuse, mais les sols riches ne sont pas exclusifs.

Aux pelosols et sols bruns sur les roches du Keuper s'opposent les rendzines sur le Muschelkalk. Il faut encore y ajouter les "Auenböden" des vallées. La variété pédologique est donc plus grande que sur les hautes terres. Mais ce n'est pas elle qui explique la différence de structure. L'histoire y a sa part. Le droit d'aînesse fut pratiqué très anciennement sur ces terres, tout comme au Luxembourg voisin. Et encore aujourd'hui on hésite à morceler une exploitation (18). Est-il étonnant, dans ces conditions, de constater que l'arrondissement de Bitburg, qui correspond assez bien au Bitburger-Land, compte le plus grand nombre d'exploitations de plus de 20 ha. de tous les arrondissements de Rhénanie-Palatinat ? Leur nombre était déjà de 344 en 1949, de 408 en 1960, mais est de 473 en 1965. Les grandes exploitations sont rares. On ne compte en effet que 25 de plus de 50 ha. en 1965. Mais ce qui frappe, c'est l'importance de la moyenne paysannerie qui est profondément enracinée ici. Sur un total de 5.111 exploitations, 1.157 avaient, en 1965, entre 10 et 20 ha. Au total 1.630 exploitations

.../...

ont plus de 10 ha. c'est-à-dire 31 %, pourcentage rarement atteint dans une autre région de Rhénanie-Palatinat. Le contraste est grand avec l'Eifel. Rares sont les villages de la région de Bitburg où l'on ne trouve pas au moins une exploitation supérieure à 20 ha. alors que le fait est courant sur les hautes terres. Nombreux sont ceux qui en comptent 4 ou 5 (Fig. 9). A l'autre bout de l'échelle les exploitations de moins de 2 ha. sont aussi nombreuses qu'ailleurs : 20,4 % contre 18,8 % pour l'Eifel. Celles de 2 à 5 ha. par contre, sont moins nombreuses, 25,1 contre 30 %. (Fig. 10). Il faut souligner cependant le relatif maintien de celles de 5 à 10 ha. De 1949 à 1965 cette catégorie a perdu 293 unités, c'est-à-dire 20 %, mais son pourcentage est resté pratiquement inchangé, 22,5 contre 22,7 %. Cette évolution s'explique par deux facteurs. En premier parce que ce type d'exploitation est souvent entre les mains d'ouvriers-paysans ou de paysans-ouvriers. Ceux-ci sont nombreux. Les uns travaillent dans les industries bitbourgeoises, les autres, au nombre de plusieurs centaines, sont employés par les grandes bases de l'armée des U.S.A. de Bitbourg et ses environs. Bien sûr ces travailleurs concernent également d'autres catégories d'exploitation, mais le travail sur une base militaire n'est pas l'équivalent, sur le plan psychologique et sociologique du travail dans une usine, un commerce ou l'administration. La fragilité de l'implantation militaire tend à provoquer un réflexe conservateur chez le paysan qui n'abandonne pas sa terre. Au besoin, il loue ce qu'il n'arrive pas à cultiver, mais le plus souvent il continue à en cultiver une part. En second lieu, on a pu constater que nombreuses étaient les exploitations de cette espèce à passer dans la classe supérieure, soit par achat de terres, soit par location de terres appartenant à des membres de la famille ou des travailleurs du groupe précité.

2. Le Maifeld

Par sa structure le Maifeld rappelle le Gutland de Bitburg. Pourtant la nature physique et l'évolution historique n'ont pas été semblables.

Région de loess et de tufs volcaniques quaternaires, le Maifeld a passé depuis des siècles pour un grenier à grains. Sur le loess ces derniers ont toujours donné de bons rendements. Les tufs d'âge dryasique, où la pédogénèse est à peine amorcée, n'ont pu être valorisés que grâce à l'utilisation des engrais chimiques.

Dès le Moyen Age, la propriété et, partant, les exploitations, étaient plus grandes dans le Maifeld que dans l'Eifel voisine. La structure foncière actuelle en

.../...

Fig. 9 GUTLAND DE BITBURG

REPARTITION DES EXPLOITATIONS

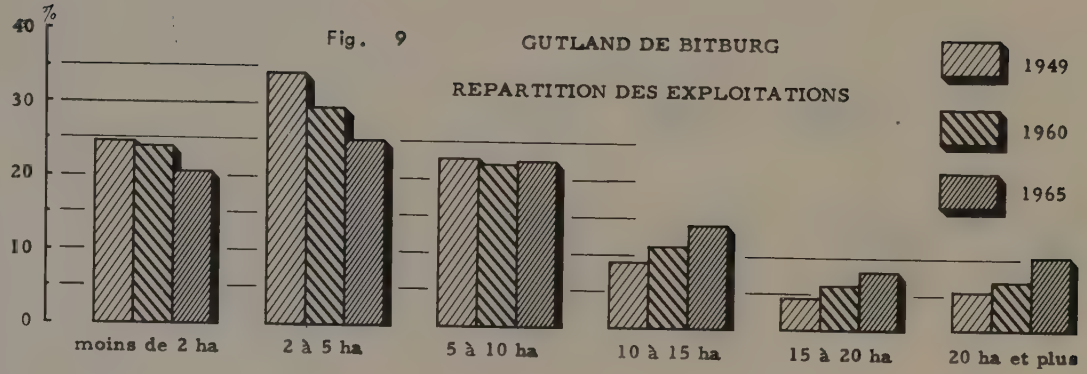
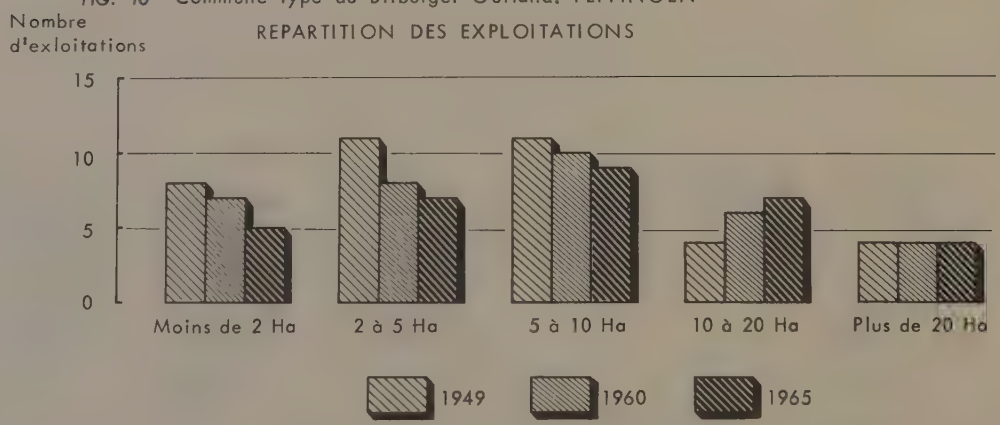


FIG. 10 Commune type du Bitburger Gutland: PEFFINGEN



porte encore les traces. En 1949, on comptait 161 exploitations supérieures à 20 ha. Onze ans après, ce chiffre avait grimpé à 256. Et en 1965, on en comptait 423.

La situation de départ était meilleure qu'ailleurs. Mais la concentration au profit de la moyenne exploitation a été plus rapide que dans bien d'autres endroits. Cela est dû à l'esprit ouvert de la paysannerie du Maifeld, toujours apte à saisir les innovations.

En 1949, les exploitations inférieures à 2 ha. étaient encore au nombre de 2068. Seize ans après, ce chiffre était tombé à 983, ce qui montre bien le sens de l'évolution. La catégorie de 2 à 5 ha. a passé, au cours de la même période, de 1402 à 1043 diminuant moins rapidement. Quant à celle de 5 à 10 ha. le total a passé de 2022 à 1220. On retrouve là une évolution constatée dans bien d'autres régions. Les micro-exploitations, inférieures à 2 ha. ont diminué à un rythme plus rapide que celles de 2 à 5 ou de 5 à 10 ha. (Fig. 11).

Quoiqu'il en soit la moyenne exploitation joue, ici, un rôle de plus en plus considérable. En 1965, 33 % de la S.A.U. étaient occupés par les exploitations de plus de 20 ha. et 40 % par celles de 10 à 20 ha. ; 27 % continuèrent à être travaillées par des petites exploitations inférieures à 10 ha. (Fig.12). Ce pourcentage est encore relativement important et permet de poser la question : la très petite propriété se maintiendra-t-elle ou disparaîtra-t-elle au profit de l'exploitation moyenne ? On tâchera de répondre ultérieurement à cette question dont l'importance ne doit pas être négligée.

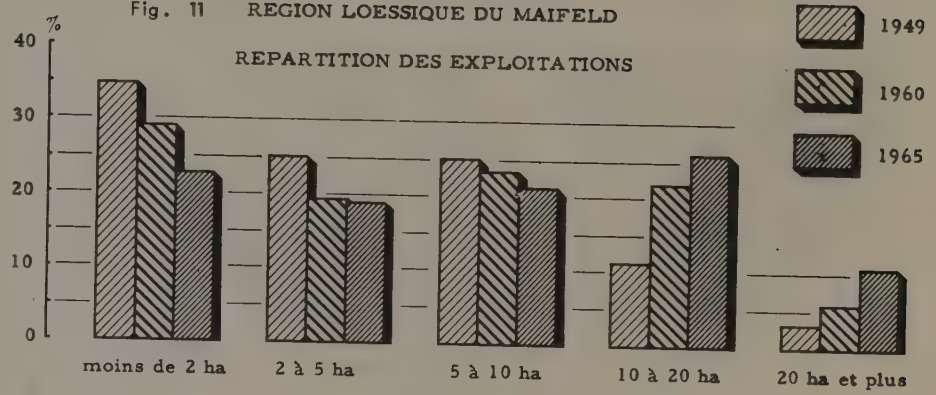
E. - Les approches des grandes cités rhénanes et les Börden

A peine a-t-on quitté l'Eifel pour les plaines du Bas-Rhin que non seulement le paysage change, mais encore la structure agraire. La moyenne exploitation est largement répandue. Et la très grande propriété n'est pas absente. D'une manière générale on peut affirmer que l'exploitation de plus de 15 ha. se partage la plus grande partie des terroirs agricoles. Il est même fréquent de compter plusieurs exploitations supérieures à 100 ha. La différence avec les terres eifeliennes tient donc en premier lieu à la taille plus grande des exploitations. Mais la nature de ces dernières est également plus originale. Alors que la propriété paysanne est quasi exclusive sur les hautes terres, le fermage joue un grand rôle dans les pays bas-rhénans. Mais l'histoire, et surtout l'influence des grandes villes rhénanes, ont introduit des nuances dans la structure de la propriété.

.../...

Fig. 11 REGION LOESSIQUE DU MAIFELD

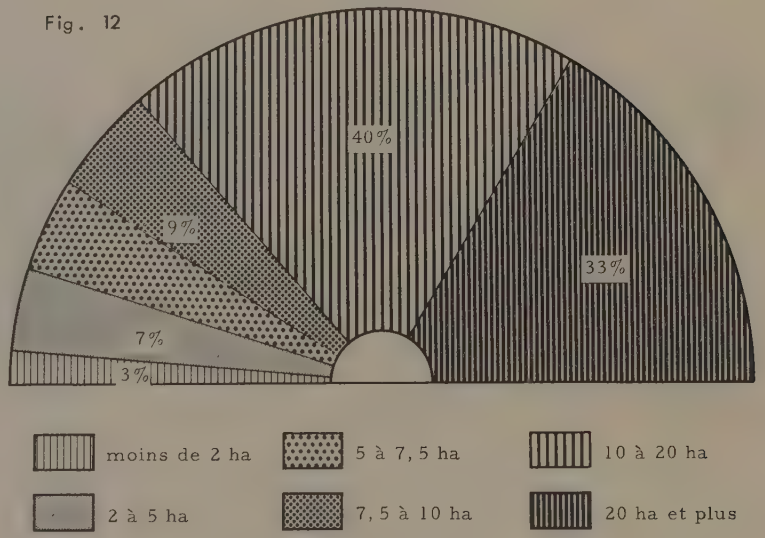
REPARTITION DES EXPLOITATIONS



SURFACE AGRICOLE UTILE ET TAILLE DES EXPLOITATIONS

REGION DU MAIFELD - 1965
(25.127 ha - 2733 exploitations)

Fig. 12



1. Le pays Bonnois

Son cas est original. Sur le plan du relief il est assez fragmenté, contrairement aux plaines loessiques, rassemblant un ensemble de petites zones plus ou moins homogènes : plaine rhénane de Bonn et Godesberg, plaine loessique de Duisdorf, alignement du Vorgebirge, de la Ville, ce dernier limitant son extension vers l'ouest. L'ensemble est composé d'une quarantaine de villages. Malgré une urbanisation avancée l'agriculture garde ses droits. En 1949, la population active agricole ne formait plus que 13,8 % de la population active totale. Ce pourcentage était tombé à 8 % en 1960 et se situe cinq ans après, aux alentours de 5 %. Cette diminution ne doit pas faire penser à un déclin définitif de l'agriculture.

La structure des exploitations subit l'influence de la ville et notamment des possibilités d'écoulement de certains produits. Le climat très favorable permet le développement de l'arboriculture qui s'est solidement implanté dans les environs immédiats de Bonn, autour de Duisdorf et Meckenheim, où les pentes loessiques ne cessent de se couvrir de jeunes plantations arbustives. Ces dernières s'accommodent d'exploitations de taille réduite, souvent inférieures à la dizaine d'hectares. Le ravitaillement de Bonn en lait favorise, par contre, le développement des exploitations polyculturales d'une vingtaine d'hectares. Enfin, sur les surfaces loessiques, la grande exploitation mécanisée se sent à l'aise. Ainsi la région bonnoise présente essentiellement trois types d'exploitation étroitement liés et aux conditions naturelles et aux conditions de marché offertes par les cités rhénanes. En 1965, plus des deux tiers de la S.A.U. étaient occupés par les exploitations de plus de 10 ha. qui pourtant ne formaient que 21 % des exploitations. Mais on aurait tort de considérer les exploitations inférieures à 10 ha. comme des micro-exploitations non rentables. Les environs immédiats de Bonn comptent plus de 2.900 ha. de plantations fruitières, dont une bonne partie est le fait d'exploitations de moins de 10 ha. La tendance n'est pas à la disparition de ce type d'entreprise bien au contraire. Au cours des 2 ou 3 dernières années, plus de 500 ha. d'arbres fruitiers ont été plantés, permettant à un bon nombre d'exploitations entre 5 et 10 ha. d'intensifier leur production, donc de subsister. Cette dernière évolution explique qu'entre 1960 et 1965, le nombre des exploitations de cette catégorie n'est tombé que de 128 unités, passant de 569 à 441, proportion plus faible qu'en d'autres endroits. L'arboriculture permettant de valoriser davantage la terre explique la relative stabilité de la catégorie de 10 à 20 ha.

.../...

La structure des exploitations est donc étroitement liée aux modes de cultures.

2. La plaine colonaise, région des moyennes et grandes exploitations

L'influence urbaine est, ici, encore plus manifeste mais s'exerce dans un sens différent, car les conditions climatiques ne favorisent plus l'arboriculture.

La structure des exploitations est plus simple, étroitement adaptée aux conditions locales et générales.

Si en 1965, on compte encore 275 exploitations de moins de 5 ha., ces dernières n'occupent que 4 % de la S.A.U. Celles de plus de 50 ha. couvrent par contre, plus de 47 %. On a une répartition analogue à celle de la région de Bonn, avec cette particularité que les exploitations inférieures à 5 ou 10 ha. sont souvent tournées vers la production de légumes de plein-champ ; certains utilisent déjà les serres.

Les propriétés ou exploitations de plus de 50 ha. sont orientées vers la culture de la betterave sucrière, les céréales, quelques unes seulement vers la production laitière ou l'élevage pour la viande. Cette structure plus évoluée est relativement ancienne et se trouvait, partiellement, déjà au XVIIIe s. Aussi, la concentration a-t-elle fait ici moins de progrès que dans certaines régions plus éloignées des grandes villes du Rhin. En 1949, les exploitations de plus de 20 ha. étaient au nombre de 226 alors qu'en 1965 elles ne sont plus que de 214. Cette évolution n'a pas empêché cette catégorie d'augmenter sa part dans la S.A.U.

Il convient de signaler la stagnation de la concentration aux environs des villes, phénomène significatif de l'intensification de la mise en valeur. Cette structure foncière s'adapte à des densités brutes très élevées, qui étaient de 395 habitants au km2 en 1939 et de 672 en 1960.

3. La région d'Aix-la-Chapelle

Les pentes du piémont du Massif Schisteux en partie recouvertes de loess plus ou moins lehmifié et les collines crétacées et tertiaires du Bassin d'Aix présentent un paysage où les éléments urbains, industriels et agricoles se mêlent étroitement. L'agriculture joue un rôle secondaire, dans cette région hautement industrialisée et urbanisée. Les dix neuf villes ou communes qui constituent la région du "Aachener Hügelland" voient les terrains agricoles se rétrécir comme une peau de chagrin. De 1949 à 1965, elles ont perdu plus de 2000 ha. de terres agricoles, ce qui fait 15 % du total.

.../...

L'urbanisation et l'industrialisation n'ont cependant pas empêché la concentration. Certes, il existait dès le Moyen-Age un grand nombre d'exploitations de moyenne importance. Mais leur nombre était relativement faible. La concentration a été favorisée par l'essor récent. Malgré la disparition d'une grande partie des exploitations viables, victimes de l'évolution moderne, le total de celles supérieures à 20 ha. a passé de 169 à 199, entre 1960 et 1965. Les très grandes exploitations sont rares. L'agriculture est ici le fait de celles de 15 à 50 ha., groupe qui totalise seulement 28 % des exploitations mais occupe 63 % de la S.A.U.

Cette structure agricole se place dans un milieu original puisque l'agriculture dans l'ensemble des 19 communes, n'absorbe que 2,5 % de la population active en 1960. Les petites exploitations inférieures à 5 ha. sont, ici, fréquemment tournées vers la production de légumes, ce qui ne doit pas les faire considérer, sur le plan socio-économique comme des micro-exploitations (20).

4. Les Börden loessiques, domaine de la moyenne et grande exploitation

De la "Baie" de Cologne à la région d'Aix se déroule une plaine monotone, mais aux sols riches. Le Duché de Juliers (Jülich) avait déjà au XVIe s. la réputation d'être un grenier à grains, ravitaillant aussi bien les pays rhénans allemands que la Hollande voisine. C'est cet intérêt pour une terre naturellement productive qui explique la mainmise des instituts religieux et des bourgeois sur la terre du Duché. La conséquence en fut le développement et le maintien de la moyenne et grande propriété. Ce trait caractérise encore la Börde de Jülich. Rarement on trouve une région aussi homogène, formant une "Kulturlandschaft" aussi individualisée. Seule la vallée de la Roer avec ses sols jadis mal drainés, amène une nuance qui n'altère pas l'aspect d'ensemble. Le pays de Jülich est resté un pays de labours. Et pour une fois l'étude statistique peut s'accomoder du cadre administratif fourni par l'arrondissement (Kreis) de Jülich. Les 24.000 ha. de S.A.U. sont exploités, en 1960, par 1925 exploitations. Celles de moins de 10 ha. occupaient 19,4 %, celles de 10 à 15 ha. 20 % de la S.A.U. (Fig. 13-14).

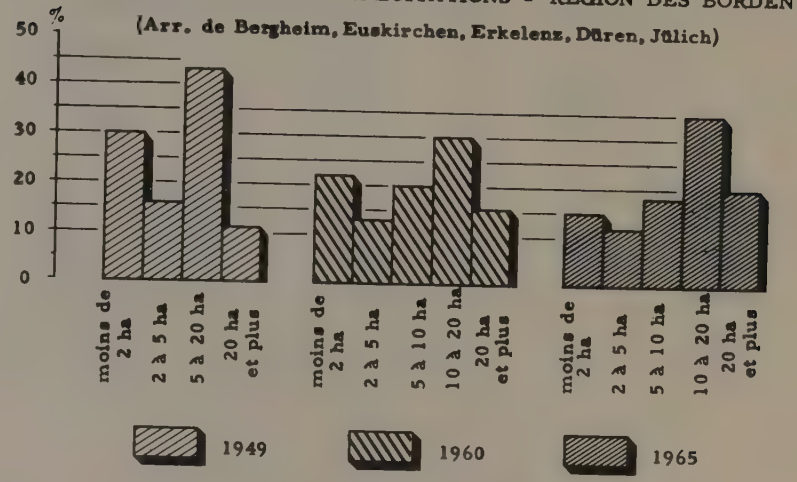
Depuis 1949, le groupe des moins de 15 ha. a perdu 446 unités totalisant 1680 ha., soit une surface moyenne inférieure à 4 ha. par exploitation. Par contre, le groupe entre 15 et 50 ha. a gagné 77 exploitations, soit 20 % de son effectif de 1949, avec une surface agricole de 1612 ha. Malgré une situation plus favorable que sur les hautes terres, la restructuration des exploitations ne cesse de continuer. En l'espace de

.../...

Fig. 13

REPARTITION DES EXPLOITATIONS - REGION DES BORDEN

(Arr. de Bergheim, Euskirchen, Erkelenz, Düren, Jülich)

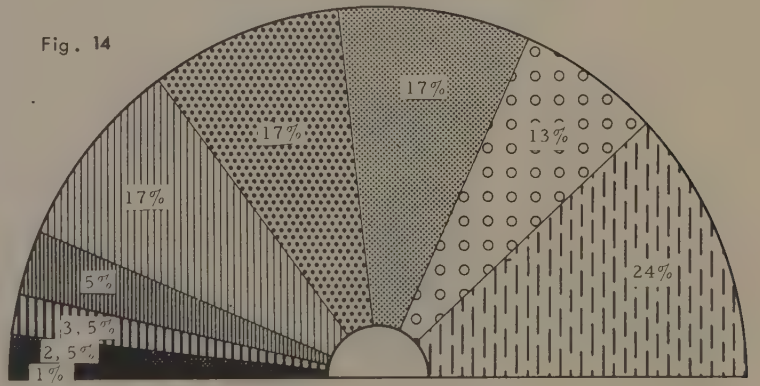


SURFACE AGRICOLE UTILE ET TAILLE DES EXPLOITATIONS

REGION DES BÖRDEN

(9.153 exploitations - 133.830 ha de S.A.U.)

Fig. 14



moins de 2 ha

2 à 5 ha

5 à 7,5 ha

7,5 à 10 ha

10 à 15 ha

15 à 20 ha

20 à 30 ha

30 à 50 ha

50 ha et plus

Tableau 6

REPARTITION DES EXPLOITATIONS ET DES SURFACES AGRICOLES DANS LA BÖRDE DE JÜLICH

TAILLE DES EXPLOITATIONS	1960			1965			VARIATION PAR RAPPORT à 1960	
	Nbre d'exploit.	S.A.U.	%	Nbre d'expl.	S.A.U.	%	Var. nbre d'expl.	Variat. S.A.U. en ha.
0.01 - 2 ha.	327	357	1,5	223	230	1,0	- 104	- 127
2 à 5 ha.	216	734	3,0	149	522	2,2	- 67	- 212
5 à 7,5 ha.	235	1 499	6,2	161	1027	4,3	- 74	- 472
7,5 à 10 ha.	240	2 093	8,7	183	1601	6,7	- 57	- 492
10 - 15	395	4 879	20,3	388	4865	20,5	- 7	- 14
15 - 20	231	3 937	16,4	242	4149	17,4	+ 11	+ 212
20 - 30	152	3 666	15,2	162	3843	16,2	+ 10	+ 177
30 - 50	63	2 433	10,1	80	3048	12,8	+ 17	+ 615
50 et plus	57	4 565	18,6	58	4501	18,9	+ 1	+ 36
	1916	24 063	100	1646	23 786	100	- 270	- 277

cinq ans, de 1960 à 1965, leur nombre a passé de 1925 à 1646, soit une perte de 14 %. La diminution a été inégale selon les catégories. La catégorie de moins de 15 ha. a perdu 309 unités, alors que celle de plus de 15 ha. en a gagné 39. Rapportées à la S.A.U. les exploitations du premier groupe ont perdu 1320 ha., celles du second ont gagné 1040 ha. Enfin, du fait de la construction d'immeubles et de route, la S.A.U. a diminué de 280 ha. (21). La paysannerie moyenne donne son caractère à ce pays. Mais la grande exploitation n'est pas absente. En 1960, sept exploitations dépassaient 100 ha. avec un total de 949 ha. soit une moyenne de 136 ha. Ces dernières sont le plus souvent de grandes fermes dispersées, marquant par leurs bâtiments groupés autour d'une cour carrée, le paysage de champs ouverts de cette Börde. Alors que les exploitations de moins de 50 ha. sont de type familial, celles-ci emploient toujours une abondante main-d'oeuvre salariée. La cinquantaine de grosses exploitations entre 50 et 100 ha. totalisant 3.500 ha. présente des caractères intermédiaires, mais se situe plus près des exploitations à main-d'oeuvre salariée, que du type purement familial.

Il serait fastidieux d'étudier dans le détail la situation des plaines loessiques de Düren, Zülpich, Euskirchen et Bergheim. Elles présentent des caractères identiques à la Börde de Jülich (Fig. 15-16). Partout la moyenne propriété est bien développée, l'essentiel de la surface étant occupée par les exploitations de plus de 20 ha. Comparativement aux hautes terres et à la situation moyenne de l'Allemagne, les Börden font figure de pays de grandes propriétés et grandes exploitations.

Ce qui frappe dans ces régions loessiques, c'est la faible part de la très petite exploitation (Fig. 17). Dans l'ensemble des Börden, celles de moins de 5 ha. ne représentent que 26 % du total avec moins de 4 % de la surface agricole utile. Il arrive même que certains villages n'aient aucune exploitation inférieure à 2 ha. D'autres n'ont que deux ou trois exploitations inférieures à 10 ha. Kleinbüllesheim, dans la Börde de Bergheim, compte six exploitations. La plus petite a plus de 20 ha. Et ce n'est pas un exemple isolé.

.../...

SURFACE AGRICOLE UTILE ET TAILLE DES EXPLOITATIONS EN 1965

REGION LOESSIQUE DE BERGHEIM
(1129 exploitations - 22.911ha de S.A.U.)

Fig. 15

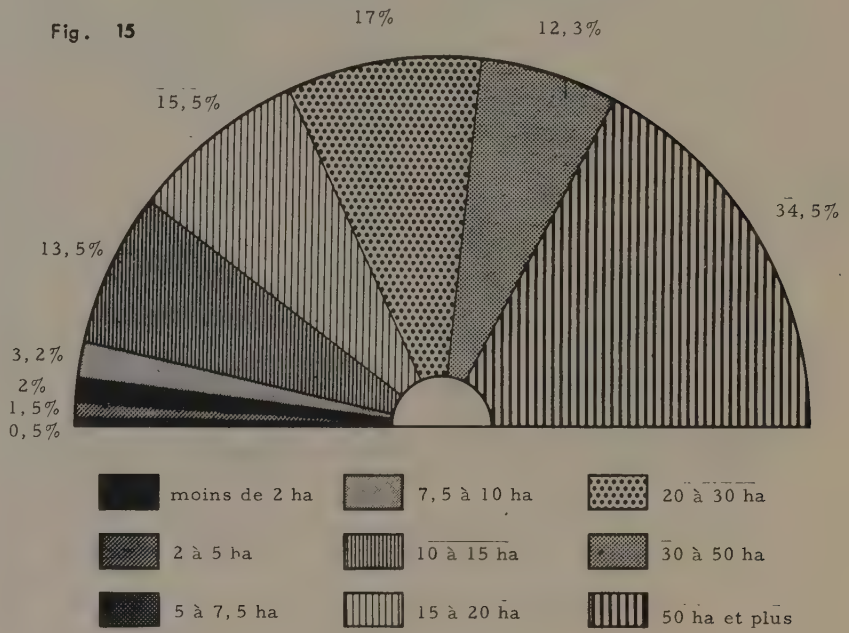


Fig. 16
REPARTITION DES EXPLOITATIONS, EN 1960 ET 1965
DANS LA BORDE DE BERGHEIM. (En pourcentage .)

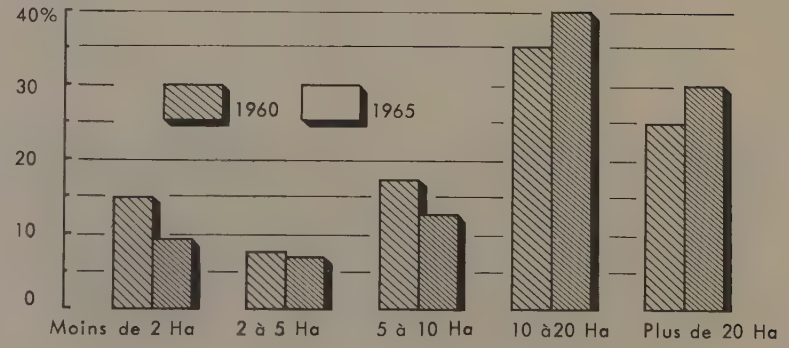
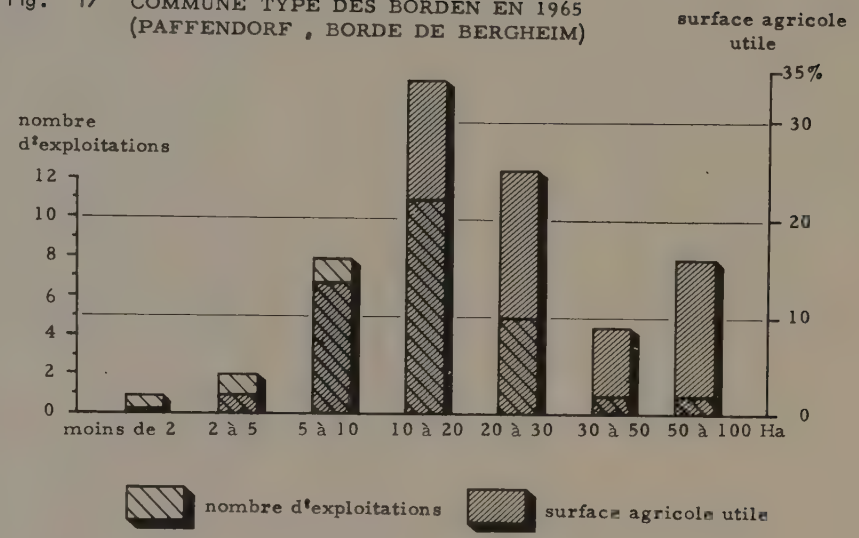


Fig. 17 COMMUNE TYPE DES BORDEN EN 1965
(PAFFENDORF , BORDE DE BERGHEIM)



On peut dire que l'évolution des Börden est en avance d'un stade sur les terres eifeliennes. L'ouvrier paysan a disparu complètement dans de larges secteurs des régions plates où la ville et l'usine ne sont jamais très loin.

NOTES DU CHAPITRE I

1. - Les renseignements utilisés ont été recueillis auprès des Offices statistiques de Rheinland-Pfalz, à Bad-Ems, et de Nordrhein-Westfalen, à Düsseldorf. Les bandes mécanographiques du recensement de 1960 et du recensement complémentaire (Zwischenerhebung) de 1965 nous ont été aimablement communiqués par MM. les Dr. KUCH et SCHON.

2. - Strukturwandel im Land der Reben und Wälder. Ouvrage collectif édité par : Gesellschaft für Agrarsoziologie Göttingen 1966. p. 23.

3. - Cependant les propriétaires d'exploitations multiples ne sont pas concernés par cette méthode qui ne permet pas de saisir la totalité de la grande propriété. Le recensement a eu lieu dans la commune où se trouvent les bâtiments d'exploitation.

4. - H. ROHM - Problem einer sozialökonomischen Klassifikation der landbesitzenden Familien. Bericht über Landwirtschaft, Bd XXXV 1957 Heft 1.

5. - Agrarstrukturelle Rahmenplanung Rheinland-Pfalz - Ministerium für Landwirtschaft - 1966 - Mayence.

6. - D'après le recensement complémentaire effectué en 1965 on ne note que 18.501 exploitations de moins de 2 ha. ayant une production commercialisée de plus de 1000 DM.

7. - M. AUGE - LARIBE - Essais de définition des termes usuels de l'économie rurale B.S.F.E.R. - vol. III n° 2 - Mai 1951.
P. COUTIN - Les exploitations agricoles en France - Revue de l'action populaire - Nov. 1951. p. 583 et 19.
L. MALASSIS - Economie des exploitations agricoles. A. COLIN - Paris 1958. p. 1.

8. - Le comité scientifique adjoint au Ministère Fédéral pour l'Alimentation, l'Agriculture et les Forêts, a défini l'exploitation familiale "comme devant assurer à une famille le plein emploi ainsi qu'un revenu acceptable provenant exclusivement de l'agriculture" (Der bäuerliche Familienbetrieb soll einer Familie volle Beschäftigung und ein angemessenes Einkommen allein aus der Landwirtschaft bieten).

9. - H. CRAMER - Materialen zur regionalen Wirtschaftsentwicklung in Mittelgebirgslagen der Bundesrepublik Deutschland : EIFEL - Hunsrück Forschungsgesellschaft

.../...

für Agrarpolitik und Agrarsoziologie - Bonn 1966.

10. - W. KULS. Wandlungen in der Landwirtschaft und Agrarlandschaft des Mittelrheinischen Raumes - In "Die Mittelrheinlande", Festschrift zumm XXXVI. Deutschen Geographentag Badt-Godesberg 1967 p. 63.

11. - Die Wirtschaftliche Entwicklung in den Fördergebieten des Bundes Band 1 - EIFEL - Inst. F. Raumforschung - Bad Godesberg 1963.

12. - A. SCHUTTLER - Kulturgeographie der Mitteldevonischen Eifelkalkgebiete - Bonn 1939 p. 107.

13. - J.N. SCHWERZ - Beschreibung der Landwirtschaft in Westfalen und Rheinpreussen 1836.

14. - H. WINTER - Die Entwicklung der Landwirtschaft und Kulturlandschaft des Monschauer Landes - Forsch. zur Deut. Landeskunde Band 147.

15. - H. HAHN - Die deutschen Weinbaugebiete, Bonner Geog. Abhandl. Heft 18 - 1956 - p. 146.

16. - Jahresbericht der Landwirtschaftskammer Rheinland-Nassau - 1962 - 1964 - p. 182. Coblence 1965.

17. - MARIA DO CARMO CORREA GALVAO - Das Ruwergebiet - Landschaftswandel und Sozialstruktur Arbeiten zur Rhein. - Landeskunde Heft 21 - 1964.

18. - W. WENDLING Sozialbrache und Flurwüstung in der Weinbaulandschaft des Ahrtals - Forsch. z. Deut. Landeskunde - Band 160 - 1966.

19. - Ernst BARNERS - Landnutzung und agrargeographische Struktur des Bitburger Landes - Arbeiten zur Rhein. Landeskunde - Heft 8 - 1955.

20. - Der Regierungsbezirk Aachen - Ouvrage collectif - Editions : G. Stalling - Oldenburg 1965 - M. FREY - Land-und Forstwirtschaft.

21. - Statistische Rundschau für den Landkreis Jülich. Stat. Landesamt NRW Düsseldorf 1967.

*
* *
*

CHAPITRE II : LES MODES D'EXPLOITATION

A. - Le faire valoir

Le capitalisme urbain ne s'est guère intéressé aux terres argileuses de l'Eifel. Et pour cause ! Une terre pauvre ne peut tenter celui qui cherche des revenus constants et élevés. Il n'est donc pas étonnant d'y constater la prédominance écrasante du faire valoir direct. Le métayage a complètement disparu et le fermage ne concerne que des surfaces réduites. Les exploitations affermées en bloc sont rares. Pour l'ensemble des hautes terres le fermage ne touche que 13 % des terres. Encore les forêts sont-elles comprises dans ce chiffre. Les exploitations affermées en bloc ne représentent que 2,5 % du total des exploitations. Mais la répartition des exploitations affermées montre que les grandes unités données en location sont rares. Dans les arrondissements typiquement eifeliens de Daun, Prüm, Monschau et Schleiden on ne compte que 68 exploitations de plus de 20 ha. affermées en bloc. Là-dessus la région de Prüm en totalise à elle seule 37, mais sur ce chiffre 36 relèvent du fermage familial, ce qui oblige à poser la question de savoir ce que l'on entend exactement par fermage.

1. Nature du fermage

Le fermage recouvre une grande diversité de forme de location de la terre.

Le fermage d'origine bourgeoise ou citadine (1)

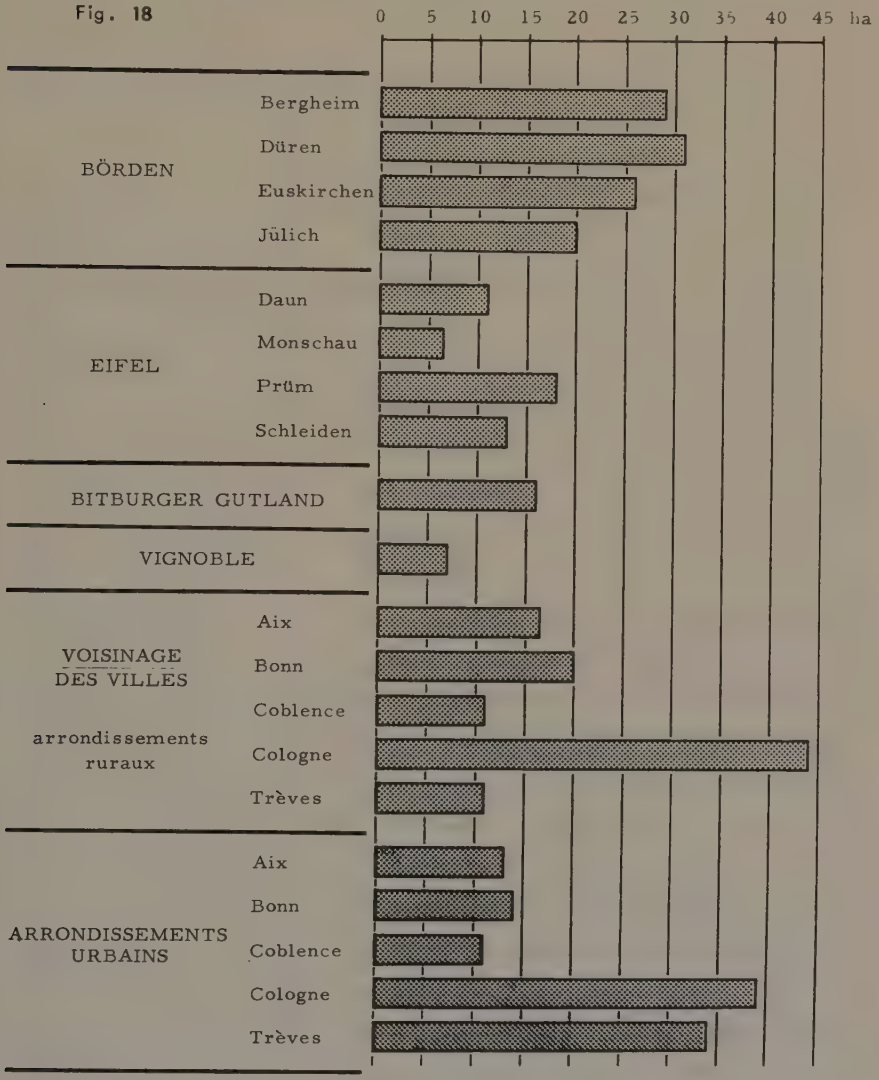
Le plus typique est celui des propriétés bourgeoises ou citadines louées à des familles d'agriculteurs. Quelle est l'importance de ce groupe ? Dans l'Eifel proprement dite elle est infime. En dehors de quelques grandes exploitations appartenant à des institutions religieuses installées en ville on ne compte certainement pas une dizaine de propriétés urbaines de quelque importance exploitées en fermage dans cette dernière région. Il existe, dans le Nord de l'Eifel, quelques grandes exploitations affermées comprenant d'importantes étendues de forêts, appartenant aux grandes sociétés industrielles de la Ruhr et de la région d'Aix-la-Chapelle, et dont le rôle essentiel est d'être des terrains de chasse pour les clients et invités de marque.

Le fermage citadin est plus important dans les plaines loessiques (Fig. 18). Un sondage fait dans les communes de ces dernières donne des indications intéressantes. Il semble que dans la catégorie du fermage bourgeois les industriels arrivent en tête. A Froitzheim (Börde de Düren) sur 5 fermes, 3 appartiennent à cette catégorie, une à l'Eglise, la dernière à un citadin sans profession précise. A côté de ce fermage on

.../...

TAILLE MOYENNE DES EXPLOITATIONS AFFERMEES EN BLOC EN 1960

Fig. 18



peut citer celui ayant trait aux biens nobles qui subsistent encore dans ces régions. Ce qu'on appelle un "Gut" est presque toujours une grande exploitation d'origine nobiliaire. D'après un sondage fait dans une quarantaine de communes des plaines loessiques, la propriété aristocratique est encore bien vivante. Sur 45 exploitations totalement en fermage on en compte au moins 5 appartenant à des familles nobles. La plupart sont situées à proximité des grandes cités rhénanes, notamment Bonn et Cologne, ainsi qu'Aix-la-Chapelle. Il est logique d'englober ces propriétés dans le fermage "urbain", les propriétaires vivant le plus souvent en ville et ayant des intérêts urbains et industriels importants. Vu le prix élevé de la terre le fermage urbain serait sans doute le plus pratiqué, mais la loi interdit au non-agriculteur d'acquérir des terres agricoles, sauf exception et autorisation spéciale. Ce n'est que s'il désire les exploiter lui-même que le candidat acheteur obtiendra de l'administration l'autorisation d'achat. De même l'acquisition de terres agricoles en vue d'implantations industrielles ou autres est soumise à autorisation, afin de ne pouvoir contourner la législation anti-accaparatrice établie au profit de la paysannerie.

Le fermage urbain devient donc un fermage relique, puisque découragé par la loi (2).

Le fermage municipal

A ce fermage d'origine urbaine il faut ajouter les terres agricoles appartenant aux grandes villes, plus précisément aux municipalités. Celles-ci, à la suite des vicissitudes historico-politiques, ont hérité un patrimoine foncier non négligeable. Il s'agit de plusieurs types de propriétés. Les domaines fonciers, tombés dans le patrimoine municipal après 1815, à la suite de la nationalisation des biens religieux, consécutive à la prise de possession de la Rhénanie par la France, constituent une première catégorie. Les propriétés invendues lors de l'installation de la Prusse en 1815 ont souvent été attribuées aux administrations municipales, afin d'alimenter les budgets urbains.

Une deuxième catégorie vise les donations faites par des familles aisées. Cette pratique était fréquente dans les milieux rhénans, mais se perd de nos jours. De ce fait, les villes possèdent toujours une part importante du sol municipal. A Cologne, la municipalité possède 783 ha. de surface agricole utile à l'intérieur du périmètre urbain et 450 ha. à l'extérieur. Environ le 1/7 de la S.A.U. à l'intérieur des limites urbaines, appartient à la ville. Celle-ci est propriétaire de 31 % de la superficie totale de la cité, surfaces bâties, parcs, etc... compris. Ce cas n'est pas une exception. A Aix-la-

.../...

Chapelle, la ville possède 65 % d'un total de 5851 ha., dont 1084 ha. de terres agricoles et forêts. Rien qu'à l'intérieur des limites municipales, la municipalité possède 15 exploitations agricoles, allant de 2 à 33 ha. Une partie des 1084 ha. est louée à des exploitants qui cultivent encore leurs terres propres, les 15 exploitations étant affermées en bloc. La propriété foncière de la ville d'Aix dépasse le cadre urbain. Par le jeu des donations, fondations, achats et échanges, la municipalité possède encore 19 exploitations avec un total de 592 ha. dans l'arrondissement rural d'Aix-la-Chapelle. Enfin, elle possède 209 ha. de riches terres réparties en quatre exploitations de 65, 61, 61 et 22 ha. dans les arrondissements plus lointains de Geilenkirchen, Kleve et Kempen-Krefeld. Au total la ville possède 38 exploitations avec 987 ha. ; 16 % de ces biens appartiennent directement à la ville, les 84 % restants relevant de fondations gérées par la ville et susceptibles de recevoir des donations.

Ces quelques indications illustrent un caractère bien rhénan : l'importance du patrimoine foncier des villes. Ce dernier est l'héritage d'un passé pas trop lointain, mais concerne aussi bien les surfaces agricoles que les surfaces bâties. L'essor des villes n'eût pas été aussi rapide sans l'existence de surface à bâtir permettant l'implantation de lotissements de taille considérable. Si une bonne partie des surfaces agricoles, surtout les exploitations possédant leurs bâtiments, provient de biens d'Eglise, l'agrandissement du périmètre urbain a été réalisé par l'annexion (Eingemeindung) des villages suburbains, permettant à la ville d'accaparer les biens communaux de l'ancien village. Ce processus est largement responsable de l'urbanisation, sur le plan architectural, des campagnes colonaises, bonnoises, aixoises et coblenciennes (3). Enfin, les exploitations appartenant à la collectivité urbaine, et dont les surfaces sont d'un seul tenant, constituent des réserves foncières intéressantes, aussi bien à l'intérieur qu'à l'extérieur du périmètre urbain. Dans l'impossibilité d'être utilisées à des fins de construction elles peuvent toujours servir de moyens d'échanges pour obtenir des terrains plus intéressants, aux fins désirées.

La municipalité de Coblence possède 405 ha. de surface agricole à l'intérieur de l'espace municipal et 54,5 ha. dans les villages des environs. Toutes les terres sont données en fermage (4).

La situation de Trèves est analogue. La ville possède 420 ha. dont plus de la moitié consiste en terres agricoles affermées. Mais il faudrait y ajouter la possession des "Vereinigten Hospitien" (Hospices Réunis). Ces derniers possèdent, en 1967, un total

.../...

de 1500 ha., dont 550 ha. de forêts. Les biens sont répartis sur 32 communes et l'administration des Hospices Réunis a signé près de 1300 baux de fermage. Une seule grande propriété, le Hofgut Schloss Monaise, d'environ 100 ha., situé près de Trèves, est en exploitation directe. L'histoire de ce domaine reflète bien l'évolution générale des biens urbains. En effet, c'est en 1907, en échange d'un autre grand domaine situé dans la Wittlicher Senke, que le Schlossgut Monaise fut acquis. La fondation possède 34 ha. de bonnes vignes situées en partie, au coeur même du vignoble mosellan (300.000 pieds de vignes). L'essentiel de ces surfaces viticoles est exploité par 6 domaines donnés en fermage. La commercialisation de la production reste, cependant, entre les mains de la direction des Hospices. La renommée de ses vins a été consacrée par l'attribution de très hautes distinctions, notamment le "Grosser Rheinischer Weinpreis, 1963". Les vins des six domaines de Serrig, Wiltingen Scharzhofberg, Kansem, Trèves et Piesport sont affinés dans la cave centrale des Hospices à Trèves (5). Les Hospices Réunis sont issus des biens des hôpitaux trévirois sécularisés par la France en 1794. A l'heure actuelle, ils constituent une fondation de droit public abritant 600 pensionnaires. Leur importanc reflète la puissance territoriale et économique de quelques institutions religieuses d'avant 1789.

Dans les régions loessiques périphériques le fermage bourgeois ou urbain concern entre 30 et 50 % des terres louées. Il se distingue des autres genres de fermage en ce sens qu'il touche surtout les grandes et moyennes exploitations et notamment très fréquemment les grandes fermes isolées des Börden. Le langage populaire les distingue très nettement, les appelant "Gut", bien noble ou bourgeois, par opposition au "Hof", ou propriété paysanne.

Les biens d'Eglise ou de paroisse sont totalement en fermage.

Reste une troisième forme de fermage, celle concernant les biens d'Eglise ou de paroiss et qui ne sont pas groupés autour d'une exploitation. Il s'agit de biens en parcelles éparses, regroupées seulement à la suite des remembrements. On distingue le Kirchengut, ou bien d'Eglise, du Pfarrgut ou bien de paroisse. Les revenus du premier vont à l'évêc ceux du second à la paroisse. Leur importance varie d'une paroisse à l'autre, en fonct des facteurs locaux. Ils sont l'héritage des biens paroissiaux destinés à l'entretien du curé et de legs des paroissiens. Dans telle commune ils peuvent atteindre plus de 20 ha., dans telle autre ils ne sont que de l'ordre de 2 à 5 ha. Ils sont loués aux paroissiens, au même tarif que les autres biens. Dans la vallée de la Moselle, ils

.../...

comportent aussi bien des vignobles que des terres de labours. Il est difficile d'avancer un chiffre global quant à leur importance, mais certains témoignages permettent de dire que l'évêché de Trèves est le plus grand propriétaire foncier de Rhénanie-Palatinat. L'Eifel et la vallée de la Moselle étant presque entièrement catholique, les biens d'Eglise et de paroisse y sont nombreux.

Le fermage familial. L'industrialisation et l'urbanisation ont bouleversé les conditions économiques et sociales. Pour être viable l'exploitation doit être maintenue entière. Aussi, un nouveau type de location s'est-il développé : le fermage familial.

Ce dernier recouvre plusieurs aspects. Il peut s'agir d'exploitations cédées à un seul héritier qui remboursera ses frères et soeurs ayant abandonné la terre. Sorte de droit d'aînesse nouvelle formule, ce type s'accommode des conditions modernes, d'autant plus que les taux de fermage sont toujours élevés et constituent un revenu non négligeable pour les bénéficiaires. Un autre aspect, plus récent, découle de la législation sociale qui incite les agriculteurs de plus de 65 ans à abandonner la terre au profit de la génération plus jeune. Pouvant bénéficier de conditions pécuniaires avantageuses, les parents, oncles ou tantes, profitent fréquemment de cette disposition légale en louant, par contrat, l'exploitation à un de leurs enfants, neveux ou nièces. Le fermage dans ce cas n'est que formel, les parents continuant à vivre et travailler sur leurs terres. Les autorités connaissent très bien cette pratique, mais laissent faire. Pourquoi ? le nouvel exploitant est un homme jeune. Plus ouvert au progrès, il fournit également des garanties supérieures, si bien que les organismes officiels, caisses de crédit mutuel, d'épargne ou banques, lui avancent plus volontiers des sommes importantes. Le fermage familial, encouragé même par certains responsables, devient ainsi un élément dynamique dans la politique de restructuration du monde agricole. Dans ces conditions, il n'est pas surprenant que le fermage familial concerne selon les régions, entre un tiers et 4/5 des exploitations affermées en bloc.

Dans la zone d'Aix-la-Chapelle, le fermage familial ne touche que 105 des 313 exploitations louées en bloc. Par contre, dans la Börde de Jülich, ce sont 118 sur 171 et dans l'Eifel septentrionale, 164 sur 232 exploitations qui sont concernées par ce système. D'une manière générale on constate que le système est plus pratiqué sur les hautes terres, le vignoble, le Bitburger Gutland et le Maifeld, que sur les terres loessiques. Ces dernières ne comptent que 636 exploitations affermées à des membres de la famille contre 1398 pour les autres régions. Mais dans ces dernières la taille des

.../...

Fig. 19 EIFEL 1960 : Surface en fermage par catégorie d'exploitation (en pourcentage)

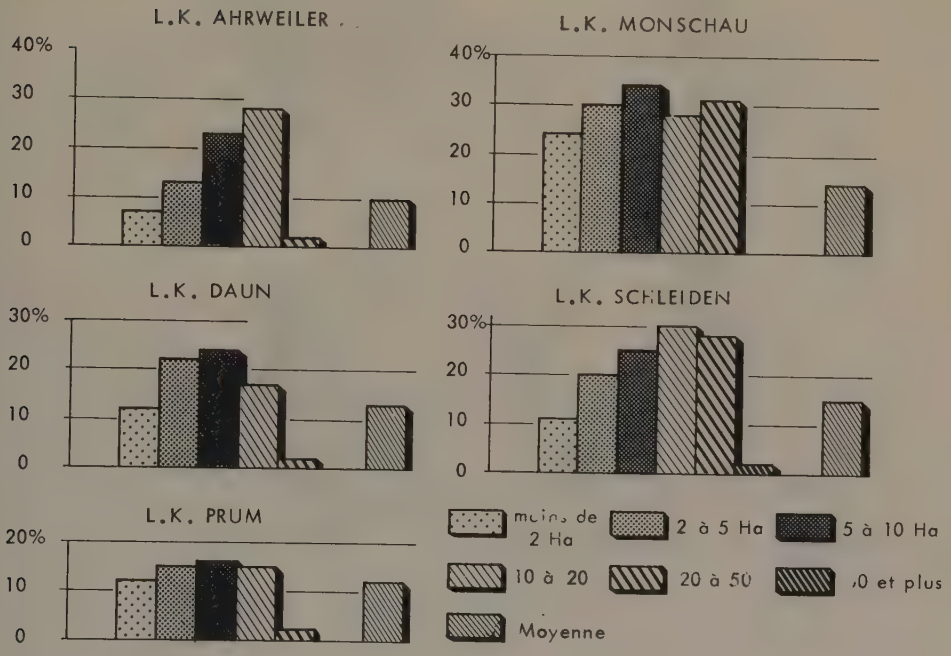


Fig. 20 RHENANIE - PALATINAT

Surface en fermage par catégorie d'exploitation en 1960

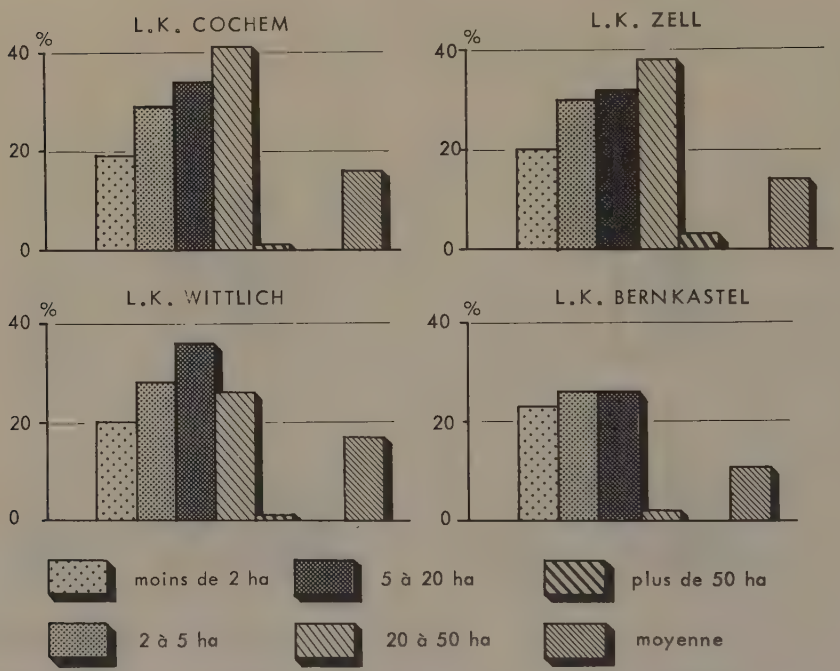
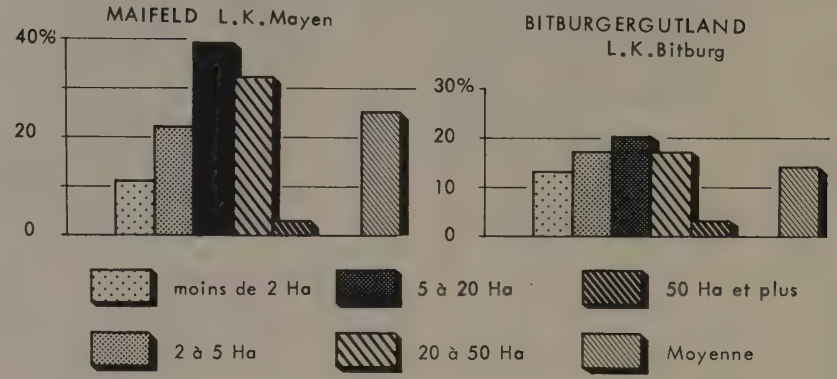


Fig. 21 SURFACE EN FERMAGE PAR CATEGORIE D'EXPLOITATION EN 1960 (en pourcentage)



exploitations concernées n'est jamais très considérable. Dans l'arrondissement de Monschau on ne compte aucune exploitation supérieure à 20 ha. touchée par le fermage familial. Le plus fort nombre se situe dans le groupe des exploitations ayant 10 à 20 ha., reflétant en cela la structure des exploitations de ces régions.

2. Le fermage varie en fonction de la taille des exploitations

S'il est intéressant de constater de grandes diversités locales ou régionales sur le plan de la répartition du fermage, il peut être tentant d'analyser cette dernière en fonction de la taille des exploitations. On constate alors que la moyenne recouvre une assez grande diversité de situations.

Un coup d'oeil sur les histogrammes figurant l'importance du fermage en fonction de la taille des exploitations permet de faire plusieurs constatations (Fig. 19-20-21).

Le fermage est presque toujours faible dans la catégorie des exploitations de moins de 2 ha. Le pourcentage dépasse rarement 20 % sur les hautes terres. Il dépasse légèrement 37 % dans la Börde jülichienne, mais n'atteint jamais un chiffre important dans les régions périphériques. On pourrait penser que les petites exploitations sont presque en totalité exploitées en faire valoir direct. Il n'en est rien, car tombent dans cette catégorie les terres communales louées aux "Bourgeois" du lieu, contre une faible rétribution annuelle.

A l'autre extrémité on note une faible importance du fermage dans la catégorie des exploitations de plus de 50 ha., sauf dans les régions où la grande propriété est importante, c'est-à-dire dans les plaines du Nord (Fig. 22). Dans la Börde de Jülich les exploitations affermées de plus de 50 ha. couvrent 32 % de la S.A.U. occupée par l'ensemble des exploitations de plus de 50 ha. Dans les plaines de Düren, Bergheim et Euskirchen ce pourcentage est de, respectivement : 24, 34 et 21 %.

Dans les arrondissements urbains et les périmètres urbains la situation est variable, montrant par là même, partiellement, les différences de la pénétration urbaine dans les proches campagnes (Fig. 23).

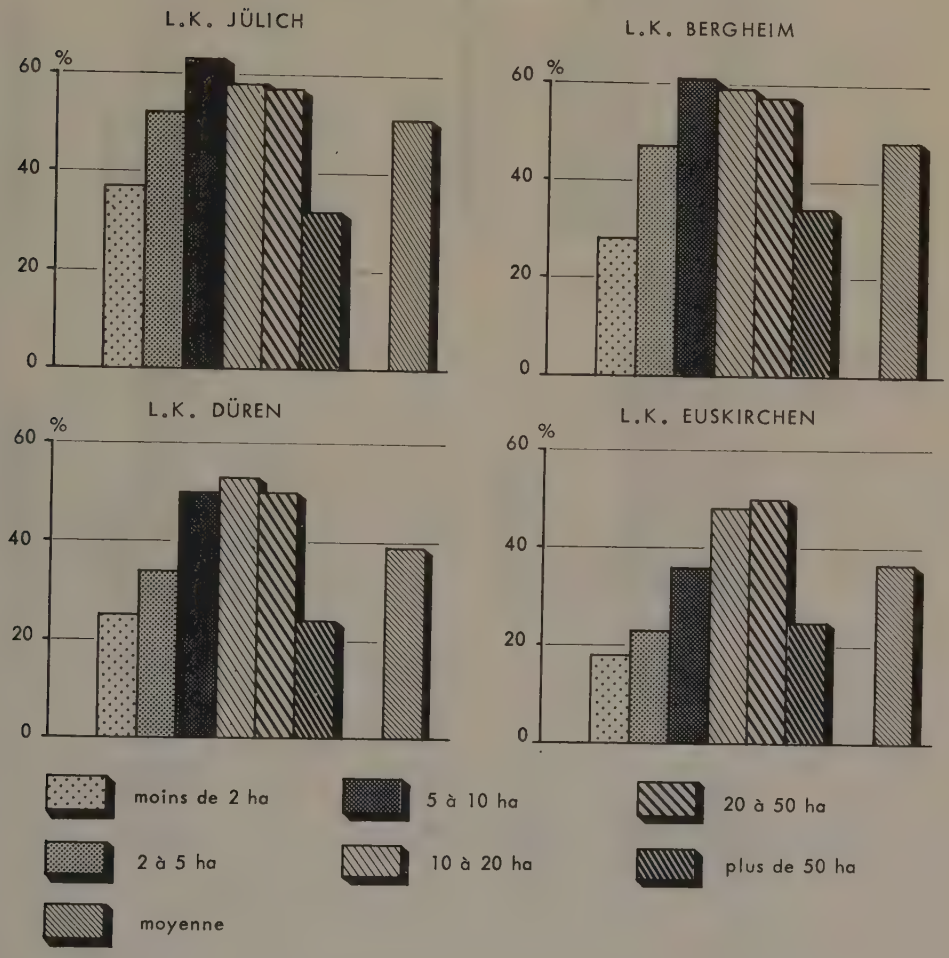
Dans la ville de Cologne le pourcentage est de 58 % contre 83 % à Aix et 58 % à Bonn. A Trèves il est de 24 % tandis qu'à Coblence il tombe à 15 % (Fig. 24).

Ces différences s'expliquent sans doute par les facteurs locaux et historiques. Dans les régions proches des grandes cités rhénanes, le fermage a toujours été plus important qu'autour de Trèves et Coblence (Fig. 25).

.../...

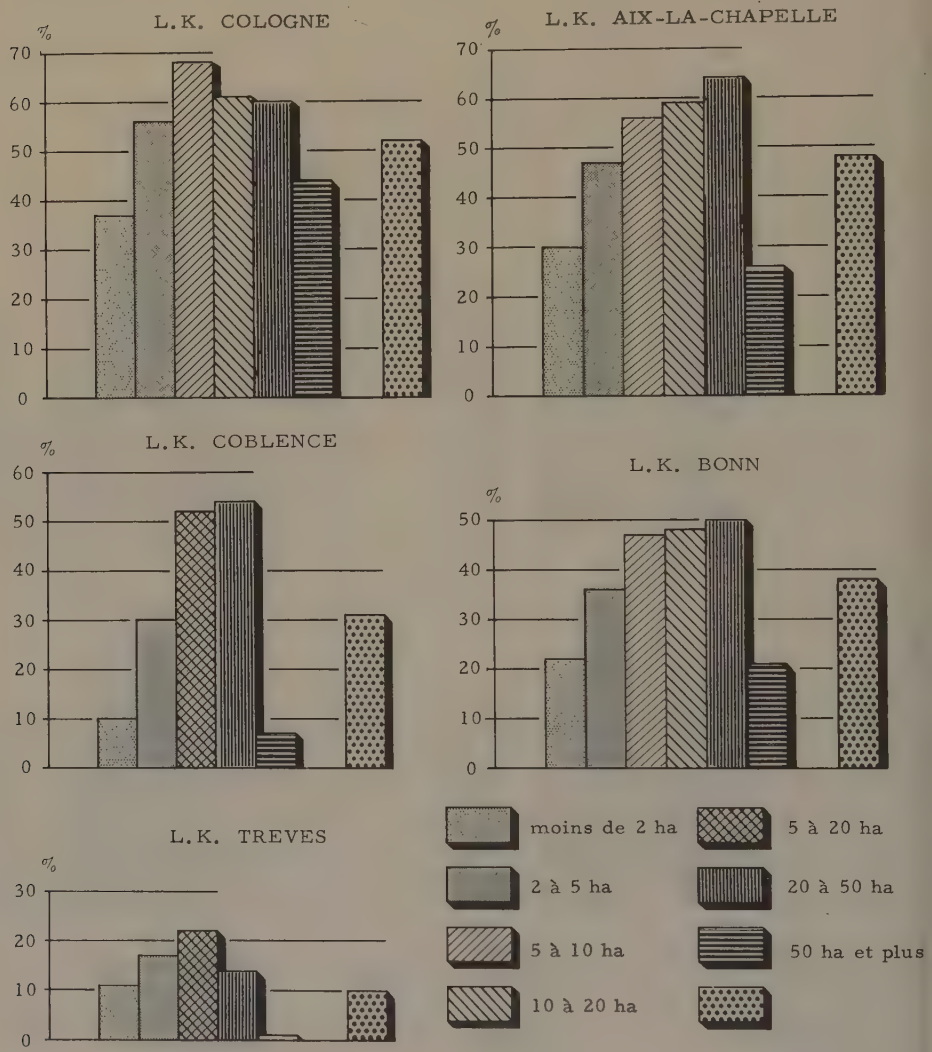
Fig. 22 RHENANIE NORD - WESTPHALIE

Surface en fermage par catégorie d'exploitation en 1960



IMPORTANCE RELATIVE DU FERMAGE PAR CATEGORIE D'EXPLOITATION

Fig. 23



L'explication à cette situation réside dans plusieurs éléments. Dans la région de Cologne les grandes exploitations ont toujours été relativement nombreuses. Vu la cherté de la terre et les possibilités d'écoulement de la production agricole, la main-mise urbaine sur les grandes exploitations céréalières ou betteravières a longtemps été importante dans un passé proche. Dans la catégorie des exploitations supérieures à 50 ha on trouve toujours un nombre non négligeable, en proportion, de fermes louées en bloc. Ainsi dans la Börde de Jülich sur 64 exploitations de plus de 50 ha. 21 sont affermées en bloc, dans l'arrondissement d'Euskirchen c'est 29 sur 134 et dans la Börde de Düren 30 sur 120. Dans l'arrondissement, homogène, de Jülich les terres agricoles des exploitations affermées de plus de 50 ha. ne constituent que 2423 ha. sur les 7428 ha. que rassemblent toutes les exploitations de cette taille, qu'elles soient en fermage ou en faire valoir direct. Mais sur les 2.423 ha. loués, les exploitations affermées en bloc réunissent à elles seules 1399 ha. La situation est semblable dans la börde de Bergheim où sur 4.031 ha. loués par les fermes de plus de 50 ha. 2.148 ha. reviennent aux fermes de plus de 50 ha. et affermées en totalité. Cette situation est particulière aux régions loessiques où le fermage touche les moyennes exploitations, surtout. Cependant, il faut ajouter qu'à partir de 100 ha. le fermage diminue. Les statistiques officielles ne permettent pas d'étudier le phénomène, mais les enquêtes sur place le prouvent bien. Il semble que vers 50 à 100 ha. dans les conditions actuelles, allemandes, se situe, en fonction bien sûr du système d'assolement, un optimum de rentabilité. L'explication n'est plus d'ordre régional, mais économique, donc général. Sur les exploitations de plus de 50 ha., la main-d'oeuvre familiale diminue d'importance. Cette catégorie d'exploitation était jadis appelée "Gesindebetrieb", ou exploitation à domestiques. A l'heure actuelle les frais des exploitations de plus de 100 ha. semblent proportionnellement plus élevés que ceux des exploitations de 50 à 100 ha. Les systèmes d'utilisation du sol intensifs, pratiqués par les exploitants de plus de 50 ha. malgré une mécanisation très poussée, nécessitent une main-d'oeuvre salariée importante. Celle-ci coûte cher. Aussi l'exploitant, s'il est fermier, hésitera-t-il à garder une exploitation trop vaste et à prendre une main-d'oeuvre chère dont les frais s'ajoutent au haut fermage. Les hauts salaires agricoles font que les exploitations de plus de 100 ha. en fermage sont assez peu nombreuses, leur rentabilité risquant d'être mise en question.

.../...

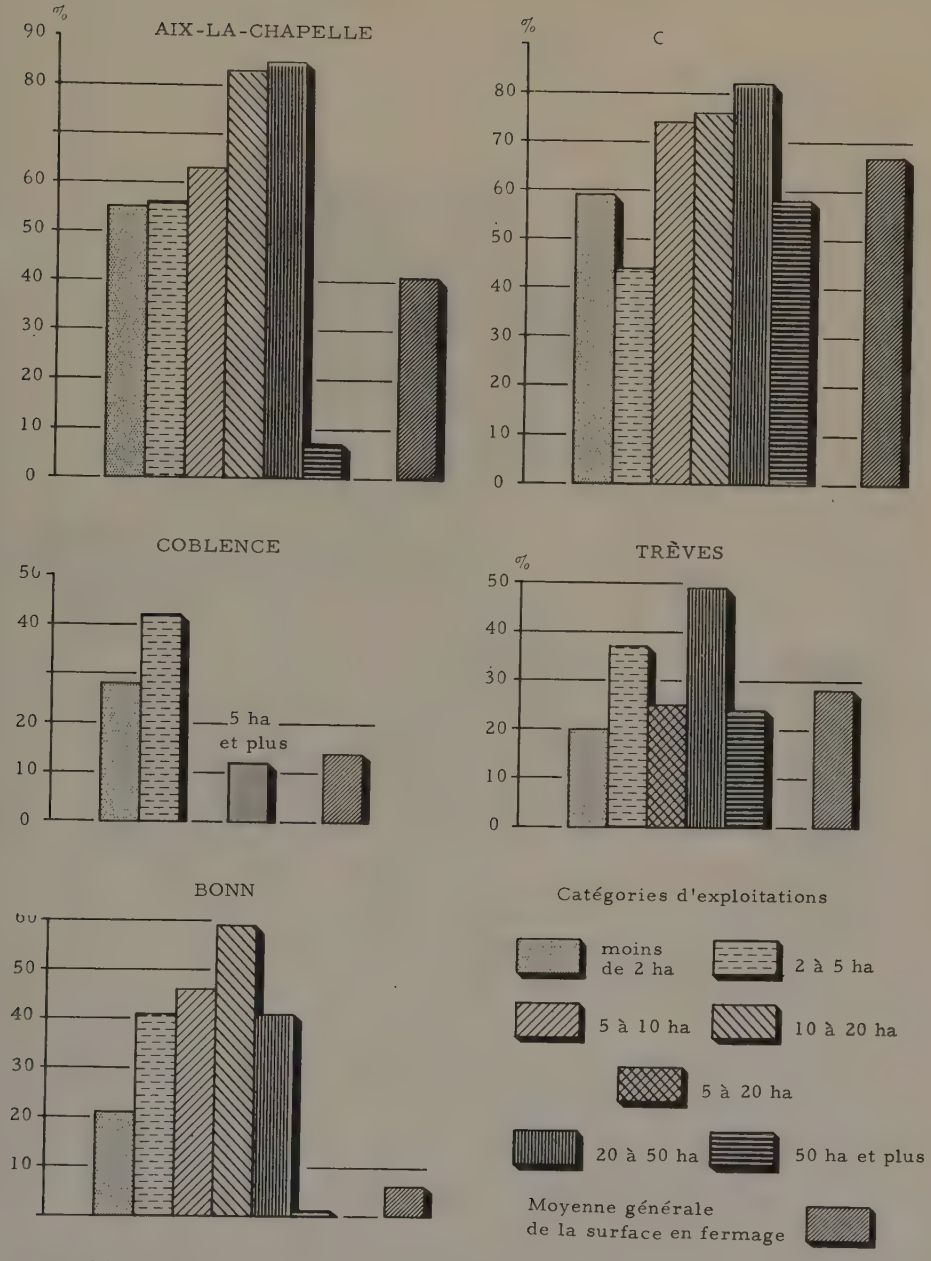
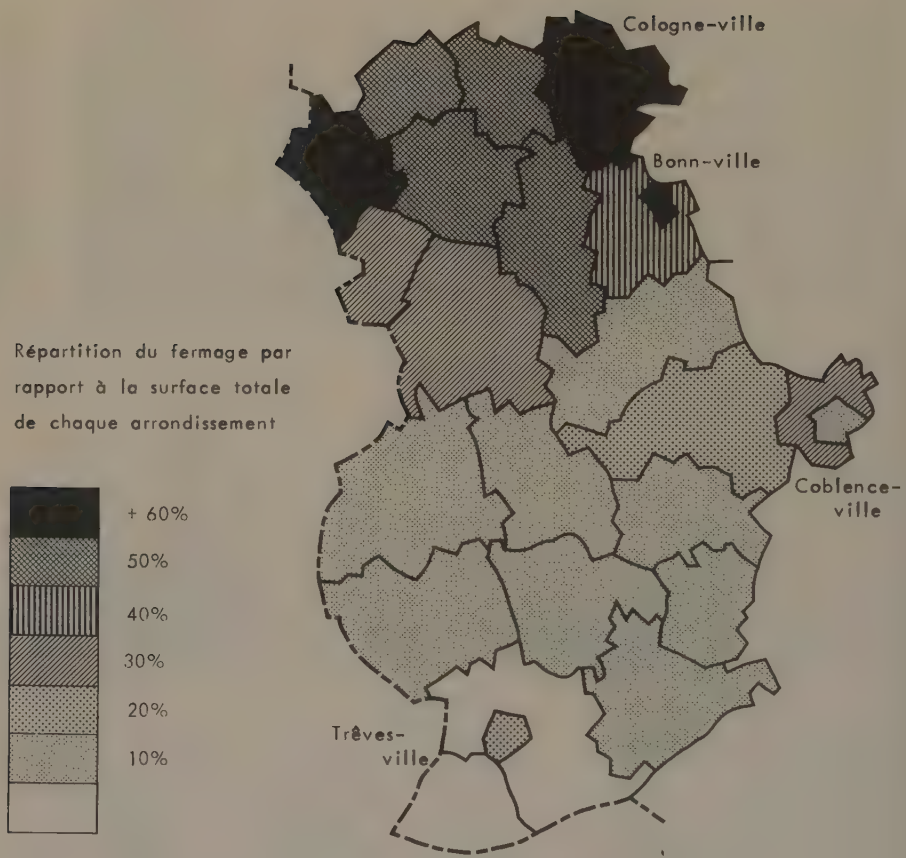


Fig. 24

IMPORTANCE RELATIVE DU FERMAGE PAR CATÉGORIE D'EXPLOITATION

Fig. 25 LE FERMAGE



En effet, aux frais de personnel s'ajoutent des investissements importants en matériel qui sont peut être moins lourds à l'ha. que dans les exploitations plus réduites, mais qui sont toujours globalement très élevés. Restent les catégories intermédiaires de 20 à 50 ha. où le fermage joue toujours un rôle important. C'est dans la catégorie de 10 à 20, voire 20 à 50 ha., que le fermage familial détient le pourcentage le plus élevé.

Dans la grande région d'Aix, les exploitations de 10 à 30 ha. sont celles qui prennent le plus de terres en location : 49 % du total des terres en fermage. Et la situation est identique autour de Cologne où ce pourcentage se monte à 48 %. Sur 5946 ha. en fermage dans l'arrondissement d'Ahrweiler 3832 sont détenus par les exploitations entre 5 et 20 ha. La même catégorie détient dans la région de Daun 4842 ha. sur 6836 ha. et, dans celle de Prüm, 4683 ha. sur un total de 9040 ha. Les exemples pourraient être multipliés à travers d'autres arrondissements. Le résultat ne serait guère différent. l'inégalité du fermage à travers les différentes tailles d'exploitations est intéressante. Elle permet de constater que ce mode de faire valoir n'est pas forcément un archaïsme, mais un moyen de promotion paysanne. A défaut de pouvoir acheter des terres dont le prix ne cesse de s'élever, le fermage permet d'agrandir l'exploitation, donc de la rendre viable. Aussi ne faut-il pas s'étonner si le fermage persiste. Il permet d'éviter des investissements fonciers qui risqueraient de ne pas être rentables. Bien des exploitations fonctionnent avec seulement un tiers de terres détenues en propre. On pourrait citer de nombreux cas où un exploitant ne possède que 4,5 ou 6 ha. mais qui a loué auprès de plusieurs petits propriétaires, au total une dizaine ou une douzaine d'hectares. Et celà même dans le cadre des opérations de restructuration (Aussiedlung).

L'urbanisation des campagnes favorise le fermage. De nombreux ouvriers, employés ou fonctionnaires issus des milieux agricoles, ont abandonné tout travail de la terre. Mais il ne vendent pas pour autant leurs terres. Ces dernières sont données en location, sans contrat écrit, généralement pour une année. Le contrat est reconduit tacitement, aussi longtemps que le propriétaire n'éprouve point le besoin de recultiver sa terre. L'absence de contrat écrit marque la méfiance des petits propriétaires à l'égard de la situation économique générale. Le fermage devient ainsi l'expression moderne de la mobilité foncière.

.../...

B. - Le manque de terre explique sa cherté

1. Mobilité foncière et fermage

La mobilité foncière est difficile à étudier d'une manière précise, cependant on possède suffisamment de données pour avancer quelques indications.

La loi interdit à l'heure actuelle tout achat de terres agricoles par un non agriculteur. Or, il est évident qu'un citadin ou autre non agriculteur ne prend que rarement des terres en fermage pour les exploiter lui-même. La mainmise urbaine ou non agricole sur le patrimoine foncier tend à diminuer de jour en jour sous sa forme traditionnelle, c'est-à-dire sous la forme de la possession du sol. Cette emprise prend de nos jours d'autres formes dont il sera question ultérieurement.

Les ventes de terres sont assez peu fréquentes. Ce n'est que lors des remembrements que la mobilité s'accélère, surtout dans les régions de plaines.

Dans la vallée de la Moselle sur une moyenne de plusieurs villages, les ventes sont de l'ordre de 1 % par an, du patrimoine foncier. Il faudrait donc un siècle pour que toutes les propriétés aient changé de mains. Les parcelles de vignes changent moins facilement de propriétaires que d'exploitants. Alors que dans des communes de 90 ha. de vignes quelques dizaines de parcelles seulement sont vendues chaque année, la superficie donnée annuellement en fermage peut concerner quelques hectares. Bien des héritages ne sont réglés qu'à la seconde génération, ralentissant ainsi la mobilité foncière.

Sur les hautes terres la mobilité est, depuis quelques années, plus forte que dans le vignoble. Incontestablement la restructuration accélère le mouvement. La politique agricole fédérale consistant à renforcer les exploitations viables au détriment de la petite exploitation, amène une fluidité plus grande de la propriété foncière. La législation actuelle favorise ce mouvement puisqu'un décret ministériel de 1956, complété par un autre de 1963, libère l'acquéreur d'une surface maximum de 5 ha., aux fins de consolider son exploitation, du paiement de l'impôt sur les mutations foncières (Grunderwerbsteuer).

Il est difficile d'avancer des chiffres globaux quant à la mobilité foncière. Mais l'étude des changements intervenus dans la répartition des exploitations entre 1949 et 1965 montre le rythme de l'évolution. Ce dernier doit distinguer les changements dûs aux achats de terres et ceux dûs à la prise en fermage de biens fonciers. La réalité économique ne se calque pas toujours sur la réalité juridique. Caractéristique de la mobilité foncière est la volonté de la grande masse des agriculteurs à temps complet, excep-

.../...

tion faite du vignoble, de vouloir augmenter leurs surfaces exploitées. A Pingsheim et Erp, deux villages situés dans l'arrondissement d'Euskirchen, sur des sols de loess lehmifiés, le remembrement intervillageois réalisé en 1965-66 a été l'occasion d'une mobilité foncière subitement accrue (6). A Erp, sur 55 exploitants 50 se déclaraient prêts à vouloir augmenter la taille de leur exploitation, dont 50 % par fermage. A Pingsheim, commune plus petite, 10 des 14 exploitants étaient désireux de prendre en location des terres, 8 étant prêts à en acheter. Pingsheim et Erp ne sont pas des cas isolés. Mutscheid situé dans le "Münstereifeler-Land", zone de transition entre les hautes terres et les pays limoneux, possède des sols lourds, moyennement appauvris, provenant de l'altération du socle schisteux. La commune actuelle résulte de la fusion de quatorze petits villages et hameaux, avec une superficie agricole de 1.188 ha. L'ensemble de celle-ci a été remembrée. L'association ad hoc (Zweckverband), formée par la communauté des villageois, pour résoudre le problème du remembrement, a acheté 75 ha. afin de pouvoir agrandir certaines exploitations de manière à en faire des exploitations à temps complet. Il faut dire que lors des remembrements les achats se font surtout par l'intermédiaire des Zweckverbände ou des associations d'aménagement foncier (Siedlungsverbände). Les ventes de particulier à particulier ne sont pas les plus importantes, ce qui prouve un certain esprit communautaire et, d'autre part, le faible désir de spéculer (7). Mais que le remembrement soit terminé et le marché foncier retrouve son calme presque séculaire.

Les villages d'Ingendorf - Dockendorf, dans le Bitburger-Gutland, sont l'objet d'un remembrement intercommunal en 1967. Les conditions naturelles ne sont pas extraordinairement favorables. Les sols sont certes diversifiés, mais 60 % sont à dominante argileuse, le reste est plus sablonneux. Et pourtant 11 des 33 exploitants ont exprimé le désir d'augmenter la surface agricole. Afin de porter ces 11 exploitations à la surface souhaitée de 20 ha. il faut 75 ha. Cette surface n'a pas été entièrement trouvée par achat ou location. Pour arriver au but fixé on a défriché plusieurs hectares de taillis et de forêts, les aménageant en labours et prés. Ces dernières terres n'appartenaient pas aux exploitants les travaillant.

Partout on trouve une situation analogue : un désir de mobilité foncière, mais les terres disponibles sont insuffisantes si bien qu'on défriche encore des forêts communales, entre autres, afin d'assouvir la faim de terres qui règne aussi bien sur les hautes terres que dans les bas pays plus riches.

.../...

2. Une faim de terres inassouvie

Des hautes terres aux plaines loessiques la variété des sols est grande et la valeur des terres présente des inégalités qui reflètent les différences pédologiques et climatiques. Cependant un caractère commun marque le marché foncier : la cherté de la terre.

Les hauts prix de la terre sont l'expression de la faim de terres qui règne partout.

L'enquêteur français est étonné par les hauts prix exigés pour la possession d la terre. Ces derniers s'expliquent par la faim de terres qui sévit aussi bien dans l'Eifel que dans les communes du pourtour, pourtant fortement industrialisées, par les hauts rendements obtenus et, enfin, la proximité des grands centres urbains et des régions de fortes densités qui permettent de rentabiliser une terre, fût-elle eifelienne.

Une enquête personnelle réalisée par sondage, en 1967, auprès des maires dans plus de 200 communes, permet les constatations suivantes (8).

Sur les hautes terres schisteuses de l'arrondissement de Prüm, dans des villag situés à 500 m. d'altitude, le prix d'un hectare de terres de labours se situe aux envi rons de 8.000 DM, un hectare de pré à 7.000 DM. Dans l'arrondissement de Schleiden les plus mauvaises terres de labours valent 4.000 DM, alors que les bonnes valent 12.000 DM l'ha. Le chiffre de 4.000 DM semble être un minimum. Sur plus de 200 sondages le chiffr de 4.000 DM n'est revenu que très rarement. Une seule fois seulement, pour l'Eifel, le chiffre de 3.000 DM par ha. a été relevé. D'une manière générale la terre est très chèr dans l'Eifel, et cela même à 5 et 600 m. d'altitude. Les prix les plus courants tournen autour de 8 à 10.000 DM. Dans les parties plus basses, dans les dépressions calcaires, ce dernier chiffre peut même être dépassé. L'hectare de terre vaut entre 8.000 et 22.000 DM dans les villages de la dépression de Wittlich. Ce dernier chiffre tient au fait que sur certaines terres on pratique la culture du tabac ou des betteraves à sucre

Dès qu'on quitte les hautes terres les prix ont tendance à augmenter considéra blement. Le Maifeld présente une gamme de prix voisine de celle des plaines loessiques. A Pillig, au coeur du Maifeld, le journal (Morgen) peut atteindre sur les meilleurs ter roirs de loess 6.000 DM, c'est-à-dire 24.000 DM l'hectare. Les terres les plus médiocre valent encore 8.000 DM l'ha. Caractéristique est le fait que le prix se rapporte presqu toujours au Morgen, ce qui permet de penser que les achats de grandes surfaces sont rares. Quelques kilomètres plus loin à Mertloch la fourchette des prix se situe entre

.../...

25.000 et 35.000 DM par ha. Il s'agit des meilleures terres céréalières, produisant également betteraves à sucre ou pommes de terre de qualité.

Il est rare que dans les Börden le prix soit inférieur à 20.000 DM l'hectare. Dans ce cas il s'agit des terres les plus médiocres. Le prix moyen résultant du sondage dans cette région indique un prix de 40.000 DM par ha. On peut comparer ces terres à celles des plateaux limoneux du Bassin Parisien. Productrice de froment et, surtout, de betteraves à sucre, elles connaissent des rendements moyens très élevés. Quant aux terres arboricoles des environs de Bonn leur prix est supérieur à 50.000 DM l'hectare.

Les prix les plus élevés sont atteints dans le vignoble, ce qui est normal. La valeur d'une vigne est étroitement liée à l'exploitation. Aussi les prix sont-ils variables à l'intérieur d'une même commune. Mais la valeur est également liée aux facteurs humains et historiques, les vignobles les plus réputés étant les plus anciens. La moyenne vallée de la Moselle autour de Zell, Traben-Trarbach et Bernkastel, est le "Kerngebiet" du vignoble mosellan (9). Là, les prix atteignent leur valeur maximum, ces prix ayant valeur de référence pour le reste du vignoble. Les meilleurs crus dépassent 200.000 DM à l'ha., le "Bernkasteler Doktor" étant estimé à plus de 300.000 DM l'ha. ! Mais ces crus ne sont guère à vendre, se transmettant de génération en génération. Le label à lui seul, est garantie d'une belle rente.

En dehors de ces crus exceptionnels, le prix dans les villages de renommée moyenne est encore important. Presque toujours on évalue le prix en pieds de vignes, quelques fois en mètres carrés. Il oscille entre 5 et 20 DM par m2. A Pommern, village vigneron-type de la basse vallée de la Moselle, le prix des terrains est de 5 DM par pied. Mais le vin "Sonnenuhr" vaut 10 DM le m2 "driesch" c'est-à-dire en jachère et 20 DM s'il est planté de jeunes vignes. On voit qu'on n'est pas très loin des prix de la moyenne vallée de la Moselle.

3. Le prix du fermage est toujours élevé

Ces hauts prix expliquent la cherté du fermage. Certes les prix de location de la terre ne sont pas uniformes. Les causes en sont multiples : variations de l'offre et de la demande, qualité des sols, durée du bail, qualité du bailleur.

Les terres communales sont toujours les moins chères. Dans l'Eifel, l'ha. se loue aux alentours de 80 à 100 DM par an. Mais les communes riches des Börden sont plus exigeantes : 3 à 400 DM à l'ha. aux abords d'Aix, 320 à 520 DM dans la plaine d'Euskirchen

.../...

Les prix les plus élevés se rencontrent aux alentours des grandes villes, Bonn, Aix, Cologne et dans la région de Frechen où l'extraction du lignite entraîne la perte de riches terres de culture qui ne peuvent être recultivées que plusieurs années après. La moyenne y est de 420 DM par ha. L'avantage des terres communales est qu'elles sont louées pour une durée assez longue : 3, 6, 9 ou 12 ans. Les systèmes de location diffèrent. Dans certaines communes seuls les "bourgeois" du lieu peuvent prétendre à ces terres, contre un paiement de droit de bourgeoisie minime. D'autres communes les louent aux plus offrants.

Nombreuses cependant, sont les communes ne possédant plus de terres propres. Le cas le plus fréquent se présente dans les Bördén où dès le XVIIIe siècles les riches agriculteurs avaient exigé et obtenu le partage des communaux. Le résultat, à l'heure actuelle, est que le prix de fermage des autres terres y est plus élevé. La situation de l'Eifel est différente, les terres communales présentant encore quelque importance, quoique les communes ayant tendance à s'en défaire au moment des remembrements. La période 1960-1965, dite du "miracle économique" a connu une augmentation régulière du prix du fermage. Les fermages communaux sont des minima qui sont toujours dépassés sur le "marché libre". Sur les hautes terres eifeliennes un fermage moyen de 2 - 300 DM par ha. est courant. Dans les plaines loessiques il est de 4 à 600 DM l'ha. Le prix élevé s'explique par la culture des betteraves à sucre qui permet de telles dépenses. La location des biens d'Eglise se situe entre les prix communaux et ceux du marché libre en général. Ainsi les terres d'une fondation religieuse à Mertloch, dans le Maifeld, comprenant 30 ha., sont louées pour un total de 10.000 DM. Cette fondation s'est conservée depuis le XVIe s à travers toutes les vicissitudes.

Dans le vignoble le fermage prend une autre forme. Le réglement en espèces est remplacé par le réglement en nature. Une vigne donnée en fermage rapporte un tiers à la moitié à son propriétaire, le restant revenant à l'exploitant. Le taux y est donc bien plus élevé que dans les autres régions. Ce système est propre à la viticulture et rappelle le "Halbpacht" ou métayage de jadis. Ailleurs, il a complètement disparu.

.../...

C. - Absence de friches sociales

Ce qui frappe le voyageur qui traverse l'Eifel et les terroirs loessiques, c'est l'absence de friches sociales. Partout le paysage soigné, les champs bien cultivés, les prés bien entretenus flattent l'oeil de l'observateur qui peut constater avec quel amour, mais aussi avec quelle dépense d'énergie, des terroirs difficiles sont maintenus en exploitation. Rares sont les parcelles où la végétation trahit l'abandon. L'enquête par questionnaire, ainsi que les investigations personnelles qui, elles, se sont déroulées sur plusieurs années, montrent l'absence presque totale de la friche sociale. Son pourcentage est inférieur à 1 % de la S.A.U. Localement, seulement, ce pourcentage est dépassé.

1. Peu de friches dans l'Eifel

Il convient de souligner l'absence quasi totale de terres abandonnées dans l'Eifel. Si la surface agricole a diminué entre 1949 et 1960 ce n'est pas le fait de l'abandon des terres, mais de l'extension des communes, des installations industrielles ou de la construction de routes et chemins. Ainsi, l'arrondissement de Daun a perdu 1522 ha. de S.A.U. Mais la population a augmenté, entre 1950 et 1960, de 1.400 personnes. Pendant la même période, on a construit 2.877 maisons, soit 28 % du total des maisons existantes en 1960 ! Ce chiffre montre le dynamisme d'une région dite sous-développée et explique le faible recul de la surface agricole. Bien au contraire, dans de nombreux villages on défriche des forêts, des taillis ; on draîne des fonds marécageux. Les terres occupées par la Wehrmacht dans la zone du Westwall (ligne Siegfried) ont été rendues à la culture. L'emplacement du terrain d'aviation d'Ahrbruck créé à la veille de la guerre de 1939 a été recolonisé d'une manière complète. Et j'ai vu, en 1967-1968, des communes demander le défrichement de parcelles qu'en d'autres pays l'on aurait abandonnées à elles-mêmes. Ainsi à Borler les membres de la Weidegenossenschaft, ont demandé le drainage et la mise en herbes d'une parcelle d'une dizaine d'hectares, localisée dans un bas fonds marécageux situé à près de 600 mètres d'altitude. Les paysans du village se déclarent prêts à procéder au drainage pourvu que les autorités les aident en mettant à leur disposition le matériel nécessaire. L'affaire a été entreprise en 1968.

Le prix élevé de la terre et du fermage, les opérations de défrichement, expriment bien la faim de terres, qui règne dans toutes les régions étudiées. Les opérations de remembrement ont presque partout amené la disparition totale des friches en permettant l'accès aux parcelles les plus éloignées. Cela est confirmé par toutes les observations,

.../...

toutes les enquêtes. La phrase du maire de la commune de Pesch, dans l'Eifel septentrionale exprime bien la réalité : "Brachland (Sozialbrache) war bis zur Flurbereinigung eine Seltenheit, danach gab es keines mehr".

2. Friches sociales ou simple recul de la vigne ?

La seule région où la friche a quelque importance est le vignoble. Mais à l'intérieur de celui-ci il faut distinguer la vallée de l'Ahr et la vallée de la Moselle. Le problème de la friche se pose dans la totalité de la première. Dans la seconde il ne se pose que dans la partie inférieure de la vallée.

La localisation de ces deux vignobles montre que nous sommes sur la marge septentrionale extrême du vignoble en Europe, où la vigne donne de bons résultats une année sur quatre. Et si les viticulteurs ne pouvaient compter sur les apports de la chimie, bien des récoltes seraient invendables.

Le recul de la vigne peut être chiffré d'une manière précise entre 1949 et 1960. Dans la vallée de l'Ahr il a diminué de 22 ha. c'est-à-dire d'environ 5 % en 11 ans. Le vignoble mosellan, lorsqu'on l'examine globalement, a gagné, quant à lui, 801 ha., mais si on l'étudie dans ses aspects régionaux de grandes différences éclatent au jour. Les vignobles de la moyenne et haute vallée de la Moselle ont passé de 6.367 ha. à 7.289 ha. alors que le vignoble de la partie inférieure est tombé de 1.475 à 1.354 ha. L'un a augmenté de 14 %, l'autre a diminué de 8,5 %.

La diminution est à mettre en relation avec le développement des friches. Là où il y a eu recul de la vigne il y a eu développement des friches, car elle n'a été remplacée par aucune autre culture. Les conditions topographiques sont en partie responsables de l'abandon de certaines parcelles. La difficulté de leur accès, le caractère aléatoire des rendements, les coûts énormes d'exploitation, tout cela explique que la vigne se retire sur les terres les plus aptes à son développement. Aussi les terrasses et terrassettes les plus hautes et les plus éloignées ont-elles été abandonnées en premier. Les vignes se replient sur les meilleurs terroirs, où la pente est moins forte et où les coûts d'exploitation sont moins élevés. D'année en année, depuis 1957, on a pu ainsi voir les parcelles abandonnées se multiplier, ce qui se marque dans le paysage par le développement d'une végétation herbacée, dont le jaune contraste avec le vert des vignes bien soignées.

Mais ces friches viticoles sont de deux natures. Les véritables friches, qui deviendront vraisemblablement des incultes ou des zones à reboiser, sont étroitement

.../...

localisées : microparcelles appuyées sur des terrasses minuscules, aux sols squelettiques, à l'accès difficile, situées assez loin du village et dans les parties les plus élevées du finage. Il convient d'y ajouter les vignes des vallées affluentes de la Moselle et où la vigne a été développée aussi longtemps que les prix étaient intéressants.

Le second type de friches est plus subtil. Il s'agit de parcelles de vignes arrachées, parce que trop vieilles, par leurs propriétaires. Ces derniers peuvent avoir abandonné le travail de la vigne, mais ils ne veulent pas se défaire de la propriété de parcelles bien situées. Comme il serait trop coûteux de les replanter on laisse la terre en friches. Les donner en fermage serait une solution, mais aucun exploitant ne veut les replanter, vu le coût, à moins d'avoir un bail d'au moins 12 ans. Ainsi de très bonnes parcelles, situées dans les meilleurs crus, peuvent rester en friches. Personne ne peut dire la durée de ces friches, car cela dépend des conditions extérieures au vignoble. Il suffit qu'un enfant de la famille se marie pour qu'on vende le bien. Le vigneron ou son fils qui vient de quitter la terre, hésite à liquider le patrimoine, la sécurité de l'emploi ne lui paraissant pas assurée s'il n'est pas fonctionnaire. Et puis il y a cette hantise : "que deviendrons-nous en cas de guerre ? Si on a un morceau de terre on peut toujours en tirer quelque chose". Ces observations reviennent souvent, car la génération adulte a été traumatisée par le problème du ravitaillement, non seulement pendant la guerre, mais encore après.

Dans la vallée de la Moselle inférieure le recul du vignoble est récent et se traduit par l'extension des friches, mais, dans l'ensemble, il est difficile de parler de friches sociales.

3. Les friches sociales du vignoble de la vallée de l'Ahr

La vallée de l'Ahr a connu une évolution plus précoce. De près de 800 ha. en 1820 la superficie viticole est tombée à 461 ha. en 1960. Le déclin a commencé à la fin du XIXe s. pour s'accélérer au début du XXe. La vigne ne s'est maintenue que dans les gros villages viticoles ou les bourgs : Heimersheim, Wadenheim, Ahrweiler, Dernau, Rech, Mayschoss, Altenahr. Dans 10 villages la vigne a complètement disparu. Le développement des friches est ici un phénomène qui date d'un demi-siècle. C'est cela qui a incité W. Wendling a étudier la friche sociale sous l'angle botanique. La méthode est

.../...

intéressante car à travers le développement et la succession des formations végétales, faisant suite à l'abandon de la vigne, il a pu établir différents stades de friches, le dernier étant l'abandon pur et simple ou Flurwüstung (11). Quatre ans après l'abandon la vigne ne pourrait plus être recultivée. Les hautes herbes maintiennent une certaine humidité, favorisant l'extension du peronospora. L'association végétale est à dominante d'épilobes (Epilobium collinum et Epilobium angustifolium). Une parcelle abandonnée depuis 7 ans présente une formation herbacée où domine l'avoine sauvage (Arrhenaterum elatius). Après 10 ans d'abandon le genêt et les haies de mûrs (Sarothmanus Scoparius et Rubus fruticosus) associés à l'avoine sauvage, dominent largement et constituent déjà une végétation buissonnante. Le passage à la formation arbustive est achevé au bout d'un abandon de 60 ans. Pruniers (Prunus mahaleb et spinosa), merisier (Prunus avium), noisetier et d'autres formations arbustives ont pris le dessus. A ce dernier stade la parcelle est totalement détruite, les murs des terrasses étant effondrés et le sol emporté. Seul un défrichement peut à nouveau permettre une culture. L'abandon de la viticulture amène un processus de Flurwüstung. L'auteur distingue trois stades vers cette évolution :

1) stade de la friche avec végétation de mauvaises herbes.
2) stade de "l'oisiveté" (Müssig Stadium) végétation herbacée.
3) stade de "l'inculte" (Wüst-Stadium) végétation arbustive.

Dans les villages qui ont abandonné la viticulture les stades 2 et 3 prédominent. Là où l'abandon est récent le premier stade est atteint, c'est-à-dire, une recultivation serait encore possible, le sol n'étant pas encore détruit.

Malheureusement, dans les régions à topographie trop accidentée la marche vers le 3me stade est sinon certaine, du moins amorcée.

.../...

NOTES DU CHAPITRE II

1. - Par fermage d'origine bourgeoise ou citadine, il faut entendre les exploitations appartenant à des rentiers, hommes d'affaires, industriels ou autres personnes habitant la ville et donnant leurs terres en fermage.

2. - Jahresberichte 1959-61, 1962-64, Landwirtschaftskammer Rheinland-Nassau, Coblence.

3. - Voir aussi pour Karlsruhe l'article : F. REITEL - Karlsruhe, une fantaisie princière du XVIIIème siècle devenue métropole rhénane. Bulletin de la Faculté des Lettres de Strasbourg - Mars 1967. On n'oubliera pas le cas de Strasbourg où l'Hôpital Civil possède 6.000 ha. de terres - in : E. JUILLARD : la vie rurale dans la plaine de Basse-Alsace - 1953.

4. - Les renseignements concernant Aix, Cologne, Bonn, Coblence, Trèves, ont été directement fournis par Messieurs les Oberbürgermeister de ces villes que nous remercions cordialement. La situation est celle de 1967. Il y a quelques années le patrimoine foncier était encore plus important. Le recul est dû aux lotissements.

5. - Les renseignements sont dûs à l'obligeance du Dr. SCHNEIDERS, Directeur du Domaine des Hospices Réunis - Qu'il en soit remercié ici.

6. - A. OEDEKOVEN - Kritische Betrachtungen zu geplanten Massnahmen der Mobilisierung von Land für Aufstockungszwecke in der Flurbereinigung Erp, Kreis Euskirchen. Landwirtschaftsschule Euskirchen 1964 - Exemplaire dactylographié.

7. - P. KLUNTER - Struktur und Leistungstand der Landwirtschaft in der Gemeinde Mutscheid vor der Flurbereinigung.
Institut für landw. Betriebslehre. Univ. Bonn 1960.

8. - Plusieurs centaines d'un questionnaire de 20 questions ont été adressées aux Maires d'une série de communes typiques choisies dans les différentes régions. Le taux des réponses dépasse 50 % pour les Börden et atteint 45 % pour les autres régions. Un peu plus de 200 questionnaires ont été retournés dûment remplis. L'exploitation de ce questionnaire a servi à la rédaction de nombreux chapitres. En plus, les fiches d'exploitations consultées donnent des renseignements très précieux.

9. - H. Hahn. Die Deutschen Weinbaugebiete. Bonner geog. Abhandl. Heft 18.1956 p. 33 et suivantes.

10. - Correspondance particulière. De nombreuses lettres de maires s'expriment de la même manière.

11. - W. Wendling Sozialbrache und Flurwüstung in der Weinbaulandschaft des Ahrtals. Forsch. z. Deut. Land. Band 160 - 1966

.../...

CHAPITRE III : LES SYSTEMES DE CULTURES

Mises à part quelques petites zones, l'assolement triennal dominait jadis aussi bien sur les hautes terres que sur les sols loessiques. Aujourd'hui, les systèmes agricoles accentuent l'opposition entre hautes et basses terres. Mais partout, compte tenu des conditions naturelles, les labours tiennent une grande place. C'est le cas en particulier des hautes terres.

A. - Les hautes terres

1. Les systèmes à base de plantes fourragères de l'Eifel du Nord et Nord-Ouest

La carte de l'utilisation du sol permet de distinguer plusieurs régions aux paysages homogènes assez étendus. Les cultures fourragères, culture de l'herbe comprise, dominent dans l'Eifel du Nord et du Nord-Ouest. 60 % du sol au moins sont occupés par ces dernières. Mais les communes où les cultures fourragères dépassent 80 % du finage cultivé ne sont pas rares. Elles correspondent aux régions les plus élevées et les plus pluvieuses. Les critères physiques ne sont pas exclusifs. Le piemont du plateau des Hautes Fagnes de la région d'Aix est entièrement englobé dans la zone des cultures fourragères. Pourtant, les conditions climatiques et pédologiques sont plus favorables que sur les hauteurs autour de Monschau. La proximité du marché urbain aixois est déterminante dans la répartition des cultures fourragères.

Cette zone englobe les régions typiquement eifeliennes du Nord et du centre du massif : arrondissements de Monschau, Schleiden, la plus grande partie de celui de Daun et la partie septentrionale de celui de Prüm.

Quelle est la place de l'herbe dans ce système ? Elle est importante sinon prédominante. Elle varie en fonction de l'altitude mais aussi de la taille des exploitations. Dans la Schneifel à 5 - 600 m. d'altitude la part des cultures fourragères dans une exploitation de 18 ha. est de 91,6 % de la S.A.U., seulement 1,5 ha. est réservé aux céréales et cultures sarclées. Les prés sont utilisés de manière différente : 10 ha. sont des prés de fauche réservés au foin et à l'ensilage, 6,5 ha. constituent les pâturages divisés en "Koppeln". Une telle utilisation n'est pourtant pas extensive. Sur les 18 ha. on nourrit 12 vaches laitières et 17 jeunes bovins, soit 20,5 unités de gros bétail, ce qui fait une densité de 117 unités de G.B. pour 100 ha. de S.A.U. L'altitude entraîne évidemment des conséquences non négligeables sur le plan climatique, en même temps que phytogéographique. La zone de transition menant vers les Börden exprime bien

.../...

cette réalité. On peut dire qu'au-dessus de 400 m. la Feldgraswirtschaft qui a tendance à devenir simplement la culture de l'herbe tend à l'emporter. Par contre, à partir de cette altitude en descendant vers les Bördens, les labours augmentent. La surface toujours en herbe varie d'une exploitation à l'autre, tout en restant très importante dans les zones au-dessus de 400 m. et exposées aux vents d'ouest. Sur les sols argileux du Nord de l'arrondissement de Prüm, à Hallschlag, situé à 560 m. d'altitude, une exploitation de 29 ha. de S.A.U. possède encore 4,5 ha. de labours, le reste étant en herbes. Les céréales d'été l'emportent avec 70 % des labours, pommes de terre et trèfle n'occupant que 30 %. L'exploitant accorde plus d'importance aux herbages permanents qu'aux terres de labours.

Les communes des dépressions calcaires s'individualisent par une moindre surface en herbe. En 1960, dans bien des communes elle était inférieure à 60 % de la S.A.U., avec cependant tendance à l'augmentation dans les grandes exploitations. Les cultures sarclées occupaient entre 10 et 15 %, les céréales 20 à 30 %. Là où les labours ont encore quelque importance le vieil assolement triennal se maintient, avec, bien sûr, quelques améliorations, mais aussi quelque liberté dans son application. Aux céréales d'hiver, froment, seigle, on fait succéder des céréales de printemps, avoine, orge ou froment. La troisième année est abandonnée aux betteraves, à la luzerne ou toute autre légumineuse. Ce schéma classique subit quelque accroc en fonction des conditions atmosphériques, du calendrier de travail, des possibilités financières et des besoins de l'exploitation. C'est dire qu'une troisième année peut être consacrée aux céréales, en apportant force engrais chimique. De même les cultures sarclées ou fourragères peuvent être prolongées d'une année. La précocité de l'automne, avec ses pluies, rendant les sols difficiles à travailler, la quantité de main-d'oeuvre disponible à cette époque, expliquent généralement les variations du système agricole.

Pour illustrer le cas des dépressions calcaires, une exploitation de 26 ha. située à Dingdorf, dans la "Kalkmulde" de Prüm, à 480 m. d'altitude, peut servir d'exemple. 62,5 % de la S.A.U. sont en herbes, 37,5 % en labours. Les céréales occupent 7,5 ha. c'est-à-dire 76,9 % des labours, les cultures sarclées seulement 23,1 %. Céréales et plantes sarclées sont presque entièrement destinées à l'exploitation, puisque sur un total de vente de 45.000 DM les produits végétaux ne s'élèvent qu'à 1.968 DM. Le système de cultures, de l'aveu de l'exploitant, tout en s'adaptant aux conditions physiques de

.../...

la région est déterminé en fonction des besoins de l'exploitation, c'est-à-dire, de la production de fourrages de toutes sortes au meilleur prix.

2. Les assolements intensifs de l'Islek

Cette région fait suite à la précédente et à l'Islek luxembourgeois. L'altitude moyenne des villages est encore élevée, 400 à 550 mètres, mais l'allure de plateau domine, contrairement à la région précédente, où de longues échines de direction Sud-Ouest, Nord-Est, telle la Schneifel, en provoquant des pluies de relief sur leur versant occidental, contribuaient à rendre la région plus rude. Ici les précipitations tournent autour de 750 à 800 mm. par an. La température moyenne annuelle dans la région de Neuerburg est de 7,7°. Les conditions ne sont pas trop favorables à la céréaliculture. Et pourtant la vie agricole est intense, le paysage très soigné.

Alors qu'au XIXe s. le système agricole était pratiquement le même partout, une grande diversification s'est établie au cours des vingt dernières années (1). La rotation triennale classique était la suivante :

1 - seigle ou froment
2 - avoine ou orge
3 - pommes de terre ou betteraves ou trèfle

C'est l'assolement triennal amélioré où le rapport des céréales aux cultures sarclées est de 2 à 1. Ce système se maintient dans les parties les plus élevées. Les zones plus basses connaissent une rotation sur quatre années.

1 - seigle ou froment
2 - pommes de terre, betteraves
3 - avoine, orge de printemps
4 - trèfle, légumineuses fourragères

Ce dernier système, pratiqué dans l'Amt de Niederstadtfeld, est plus équilibré puisque le rapport des plantes à épis et à feuilles est de 2 à 2. Son caractère intensif doit être souligné. Les assolements ne sont pas stables. L'évolution des conditions économiques générales se répercute sur leur composition. Au lendemain de la guerre, les difficultés alimentaires de l'Allemagne avaient poussé à la production de pommes de terre si bien qu'on pouvait constater des rotations où, sur trois années, la pomme de terre revenait deux fois, la troisième plante étant le froment ou le seigle. Des cas extrêmes voyaient sur les champs bien fumés, à proximité du village, une rotation triennale exclusivement consacrée à la pomme de terre. A l'heure actuelle la culture des pommes de terr est en recul très net. Elle a été remplacée, partiellement, par celle de la betterave

.../...

fourragère qui, elle aussi, a tendance à décliner. Les causes sont d'ordre économique et démographique : ces deux cultures absorbent trop de main-d'oeuvre. Cette observation mérite toutefois d'être pondérée. Dans les exploitations inférieures à 10 ha. l'abondance de main-d'oeuvre ralentit cette évolution, alors que dans celles de plus de 10 ha. elle est déjà très avancée. Là où les conditions climatiques le permettent, c'est-à-dire dans les vallées abritées ou sur les plateaux moins balayés par les vents, la culture du maïs-fourrage progresse. Aussi trouve-t-on de plus en plus dans ce pays d'assolement triennal classique la rotation suivante :

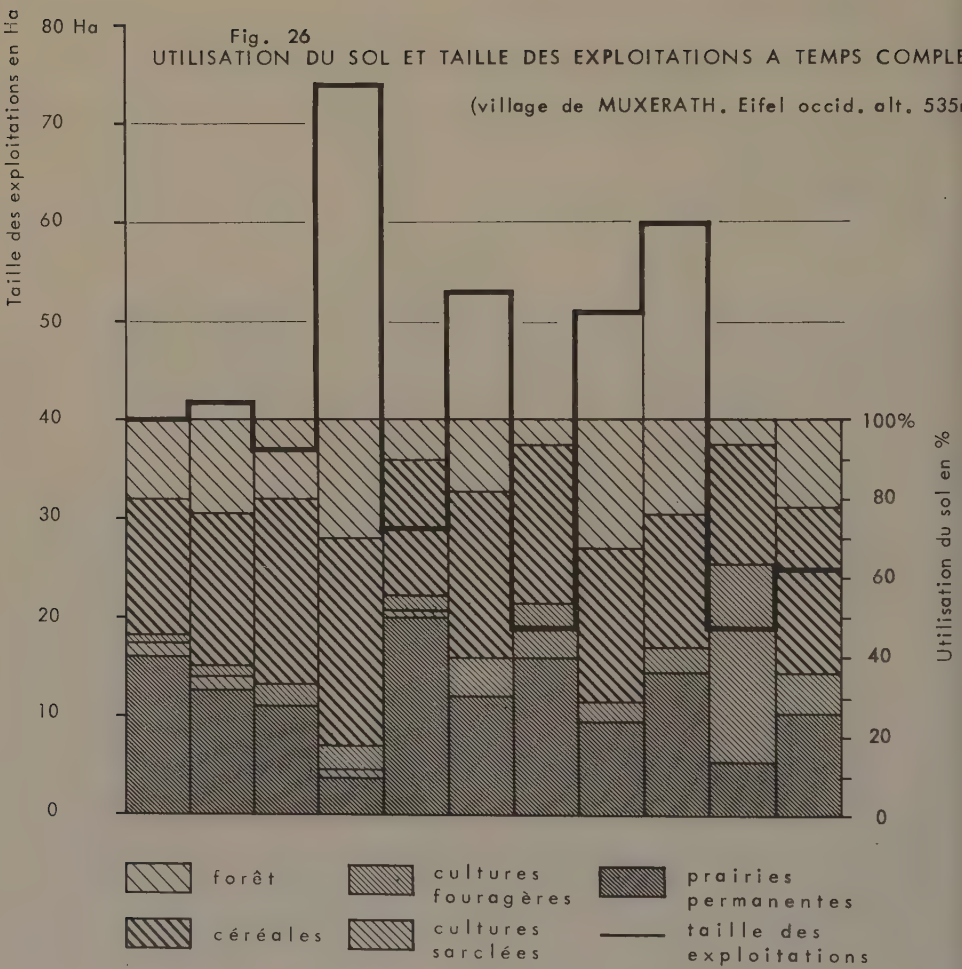
1 - seigle, froment
2 - avoine
3 - orge de printemps
4 - trèfle, plantes fourragères, maïs.

Le rapport des plantes est nettement en faveur des céréales. Cela peut étonner dans une région où les conditions naturelles semblent plutôt favorables à la "vocation herbagère". Il convient de souligner cet accroc fait au déterminisme géographique. On pourrait l'illustrer par des exemples précis. Le village de Muxerath est situé à 535 m. d'altitude et reçoit 760 mm. de précipitations. Les 371 ha. de surface agricole se répartissent, en 1965, en 239 ha. de labours et 131 ha. de surfaces toujours en herbes. En 1949 la surface agricole n'était que de 352 ha : les labours s'étendaient alors sur 236 ha. les prairies permanentes sur 116 ha. Somme toute l'évolution a été peu significative sur le plan de la répartition des labours et des prés. L'augmentation de ces derniers s'explique par le défrichement de bois et de haies. Si le rapport labours-prés est resté à peu près constant il n'en a pas été de même du rapport des différentes plantes cultivées. Ainsi, en 1949, les céréales totalisaient 96 ha. c'est-à-dire 27 % de la S.A.U. contre plus de 42 % en 1967. Encore ce dernier chiffre ne reflète-t-il qu'une moyenne arithmétique. Une exploitation de 32 ha. de S.A.U. sur 16 ha. de labours en plante, 14,25 en céréales, 0,50 en pommes de terre et 1,25 en betteraves. Pourtant l'exploitation est entièrement orientée vers l'élevage, avec 17 vaches laitières et 25 élèves, au total l'équivalent de 30,1 unités de gros bétail. Par contre, une exploitation de 28 ha. de S.A.U. plante 16 ha. de céréales sur ses 18 ha. de labours. La proportion des céréales est donc, ici, de 56 % de la S.A.U., contre 44 % dans le cas précédent. L'homogénéité, voire l'uniformité des exploitations sur le plan de l'utilisation des sols et des assolements ne doit pas être exagérée. A l'intérieur d'un finage les aspects agrologiques peuvent présenter une certaine variété (Fig. 26). Les cultures sarclées qui totalisaient encore 31 ha. pour le village en 1960 sont inférieures en 1967 à une dizaine d'hectares et se concentrent

.../...

Fig. 26
UTILISATION DU SOL ET TAILLE DES EXPLOITATIONS A TEMPS COMPLET

(village de MUXERATH. Eifel occid. alt. 535m



sur les exploitations d'autoconsommation détenues par les ouvriers-paysans.

3. L'Eifel mosellane : persistance de l'assolement triennal amélioré et des cultures sarclées

La traversée des plateaux dominant la vallée de la Moselle fait éclater l'importance des cultures sarclées associées aux céréales. Les prés permanents sont réduits. Ils se concentrent dans les vallées ou quelques terroirs plus humides, où les céréales d'hiver risquent de geler. Champs de blé, seigle, avoine, pommes de terre, betteraves fourragères, s'associent en des proportions variables et déterminent le paysage agricole. La mosaïque des plantes cultivées tranche sur le vert foncé des forêts qui soulignent l'allure de clairières des étendues cultivées.

L'assolement triennal s'est maintenu plus qu'ailleurs. La jachère est, bien sûr, bannie, mais le rapport entre céréales et cultures sarclées et cultures fourragères est presque toujours voisin de 2 à 1. Ce rapport ne doit pas signifier, cependant, que toutes les exploitations pratiquent le même assolement. Et même si l'assolement est le même, l'utilisation qu'on fait des produits peut varier considérablement.

Comme dans les autres régions les microexploitations des ouvriers paysans pratiquent les assolements les plus simples, mettant l'accent sur les produits d'autoconsommation : pommes de terre et céréales panifiables.

Les exploitations entre 10 et 20 ha. utilisent l'assolement triennal amélioré :

1 - froment, seigle
2 - avoine, orge fourragère ou céréales mixtes
3 - pommes de terre, betteraves, luzerne, trèfle.

La place des plantes sarclées est toujours plus importante dans les exploitations de taille moyenne et correspond, comme ailleurs, à la disponibilité d'une main-d'oeuvre familiale. Là aussi un exemple sera plus parlant. Une exploitation de 20 ha. possède 65,7 % de terres de labours et 34,3 % de prairies permanentes. Les labours se répartissent de la manière suivante : céréales 60,9 %, cultures sarclées 25,9 %, cultures fourragères 13,2 %. La proportion des céréales est un peu moindre que dans la rotation triennale classique. Dans d'autres exploitations elle peut par contre dépasser 70 %. Ainsi une exploitation de même taille, dans la même commune, cultive des céréales sur 75,9 % des labours, contre seulement 24,1 % aux plantes sarclées. Cette différence est d'autant plus remarquable que les deux exploitations sont toutes spécialisées dans l'élevage bovin pour la viande, la première ayant 1,35 d'U.G.B. par hectare de S.A.U., la seconde même 1,8. Comment expliquer cette variété dans un milieu pourtant homogène ? Deux arguments

.../...

peuvent être avancés. L'initiative personnelle joue un rôle important, l'exploitant décidant lui-même, contrairement à jadis, du plan de campagne. Sorti d'une école d'agriculture il tente des essais, des expériences, afin de faire coïncider son potentiel de main-d'oeuvre avec la structure et la taille de son exploitation. Le deuxième facteur vient précisément de la disponibilité en main-d'oeuvre. La première exploitation dispose de deux travailleurs permanents, contre un pour la seconde. Les cultures sarclées "mangeuses" de travailleurs se maintiennent davantage là où la main-d'oeuvre, surtout familiale, ce qui est le cas ici, est abondante. Les cultures sarclées correspondent aux régions à population rurale dense.

B. - Bitburger-Land et Maifeld

1. Le cas du Bitburger-Land : des assolements intensifs marquent la place prépondérante de l'élevage

Le Bitburger-Land a toujours passé pour une région de solide tradition paysanne ce qui n'exclut pas la recherche des nouveautés. Pourtant la région n'est pas homogène. Les types de sols sont plus différents que sur les hautes terres schisteuses. Grès, calcaires, argiles, marnes et dolomies, donnent des sols variés. Rendzines et terres brunes abondent. Au Sud-Est de Bitburg les limons loessiques donnent d'excellents terroirs. Sur les argiles les sols sont plus lourds allant jusqu'aux gleys. Malgré cette diversité physique le Bitburger Gutland présente des caractères communs.

L'assolement triennal classique se maintient largement : la céréaliculture garde une extension considérable alors que la part des cultures sarclées se réduit. Enfin, grâce aux sols argileux, les surfaces toujours en herbes ont une certaine importance. Les labours occupent toujours une place prépondérante malgré une orientation générale vers l'élevage. Dans l'ensemble les labours couvrent 66 % de la surface agricole, ce pourcentage pouvant varier en fonction de la nature du sol, mais aussi de l'orientation donnée à l'exploitation par son chef. Sur les terres loessiques au Sud-Est de Bitburg 69 % des terres sont consacrées aux labours. Dans l'Amt de Wolsfeld où les terres loessiques sont encore très étendues les labours atteignent même 74 %. Par contre, sur les rankers et podsols de la région de Kyllburg, dans la partie septentrionale du Bitburger-Land, le pourcentage descend à 53 %, chiffre le plus bas. Les céréales occupent toujours la plus grande partie des labours, continuant en celà une tradition séculaire. En moyenne les céréales occupent 62 % des terres labourables, pourcentage légèrement inférieur au rapport céréales-cultures sarclées dans le cadre de l'assolement triennal amélioré. Ce rapport varie à l'intérieur de la région, les céréales occupant une place inégale.

.../...

Cependant ces différences ont moins des causes régionales que particulières. La taille de l'exploitation importe plus que la localisation. De même les conceptions agricoles de l'exploitant sont souvent plus décisives que les données pédologiques ou climatiques. Ainsi une exploitation de 84 ha. dont 17 ha. de forêts, possède 53 ha. c'est-à-dire 76 % de la S.A.U. en labours, contre 24 % pour les herbages, en excluant les surfaces boisées. Sur les 53 ha. les céréales en mobilisent 42,75 ha., les pommes de terre 0,25, les betteraves fourragères 1,50, les betteraves sucrières 1, la luzerne 6 et la maïs fourrager 1,50. Les prairies permanentes servent essentiellement comme prairie de fauche. L'élevage bovin constitue la principale source de revenus de l'exploitation avec 23 vaches laitières, 17 veaux de moins de 1 an, et 22 élèves de 1 à 2 ans, 5 génisses de plus de 2 ans et un taureau, soit au total 50 unités de gros bétail. La densité de bétail est très élevée puisqu'on a une unité de gros bétail pour 78 ares de S.A.U.

Comme partout ailleurs les assolements n'expriment plus la réalité économique de l'exploitation. Aussi, les assolements peuvent-ils trouver des aménagements, tout en rappelant fortement leur caractère triennal.

A Irrel en plein pays de Bitburg l'assolement est le suivant :

1 - cultures sarclées : pommes de terre ou betteraves fourragères
2 - froment d'hiver
3 - avoine ou orge de printemps
4 - luzerne pendant 2 à 3 années
5 - avoine

Cet assolement appelé "assolement du Nimstal" est répandu dans de nombreuses communes non seulement de la vallée de la Nims mais encore du plateau. Son caractère montre qu'il est dérivé de l'assolement triennal, les céréales y tenant une place encore notable (2). Mais il ne peut être isolé de son contexte général, à savoir que l'économie rurale est essentiellement axée sur l'élevage bovin. Les jeunes bêtes sont mises au paturage au début de mai et y restent jusqu'en octobre-novembre. Les vaches laitières, par contre, broutent l'herbe des prairies proches du village. Elles sont ramenées à l'exploitation tous les soirs.

En conclusion, on constate la survivance à travers les nombreuses variétés de l'assolement triennal adapté à la structure économique de chaque exploitation. Dans les grandes exploitations le recul de la culture de la pomme de terre est net. La betterave perd également du terrain, par contre, maïs et colza entrent dans l'assolement sans altérer ce dernier. Leur introduction s'explique par l'extension de la mécanisation

.../...

consécutive au manque de main-d'oeuvre.

Enfin, on retiendra le développement des cultures intercalaires (Zwischenfruchbau) dans une région où elles ont été longtemps négligées. Choux, céréales, raves, sont destinés à l'élevage. Leur culture n'est possible que grâce à l'emploi poussé des engrais artificiels. La généralisation des cultures intercalaires accentue le caractère intensif de l'agriculture, tout en risquant d'amener l'altération des assolements classiques.

2. La situation intermédiaire du Maifeld

On ne quitte pas le région d'assolement triennal en traversant le Maifeld, bien que ce dernier ait connu au XVIIIe l'assolement biennal. Au coeur du Maifeld, sur les sols loessiques, les céréales constituent toujours plus de 60 % de la S.A.U. A Mertloch elles occupent 60,8 %, à Kollig plus de 65 %. Le pourcentage général est voisin, en 1960, de 62 %.

Pays de labours, le Maifeld n'a que très peu de prairies permanentes. C'est que le vrai pays du Maifeld est constitué par les sols de loess et de tufs quaternaires. Ces derniers n'ont été que faiblement transformés par la pédogénèse et leurs éléments grossiers les rendent très perméables, peu aptes à la culture de l'herbe. Par contre, l'utilisation des engrais artificiels permet de les valoriser hautement par la céréaliculture. Pour l'ensemble du Maifeld, les prairies permanentes représentent moins de 10 % de la surface agricole, mais au coeur de la région, dans l'Amt de Polch, le pourcentage tombe à 2,2 % ; les céréales triomphent.

L'originalité du Maifeld consiste dans le fait qu'il se place, sur le plan de l'utilisation du sol et des rendements, entre le pays de Bitburg et les Börden.

La céréaliculture y a toujours été intensive. A elle, il faut ajouter des cultures sarclées dont, surtout, la pomme de terre et la betterave à sucre. C'est l'importance de la pomme de terre qui a permis, en 1960, de classer les communes du Maifeld dans la catégorie des communes où les cultures sarclées et notamment les pommes de terre, occupent une place très importante. Le critère de classement a été fait sur l'ensemble des cultures sarclées, les pommes de terre constituant au minimum 50 % de ces dernières. L'importance des pommes de terre ne doit pas faire négliger la part des céréales. Dans le Maifeld, peut-être plus que dans les régions précédentes, l'évolution a été rapide entre 1949 et 1960.

.../...

En 1949, dans l'Amt de Polch, on cultivait 3.703 ha. de céréales contre 5.157 ha. en 1960 ; l'augmentation a été de 39 % en 11 ans. En 1967, les céréales doivent approcher 6.000 ha. L'extension des céréales se fait au détriment, surtout, des plantes fourragères qui ont passé de 1.959 ha. à 903 ha. dans ce même Amt, entre 1949 et 1960 ; par contre, les cultures sarclées ont gagné légèrement, passant de 2.745 ha. à 2.833 ha. dans la même circonscription. Les pommes de terre viennent très bien dans les sols tufiques légers. La perte des Börden de l'Allemagne moyenne a favorisé l'extension de la culture de la betterave à sucre sur les riches terroirs du Maifeld, si bien qu'en 1960 environ 535 exploitations plantaient, au total, 712 ha. de betteraves à sucre. Techniquement, l'insertion de cette plante ne posait pas de problème. En retour, elle tendait à consolider l'assolement triennal. Mais parmi les cultures sarclées les pommes de terre continuaient à occuper la première place avec 5.157 ha.

La situation a bien évolué entre 1960 et 1967. Il suffit de traverser la région pour avoir une idée de l'ampleur du recul des pommes de terre. A Mertloch, elles n'occupent plus que 12,6 % de la surface agricole, c'est-à-dire, moins de 50 % des cultures sarclées. A Kuttig, les cultures sarclées ne représentent plus que un tiers de la S.A.U. mais les pommes de terre n'y participent que pour un tiers contre 2 tiers aux betteraves sucrières.

En d'autres termes, la carte montrant l'utilisation du sol en 1960 exprime un état passé, au moins pour le Maifeld.

Malgré l'allure moderne de sa structure, l'agriculture maifeldienne reste basée sur l'assolement triennal amélioré. Le type classique est le suivant :

1 - froment, seigle (automne)
2 - avoine, orge, froment (printemps)
3 - betteraves à sucre, betteraves fourragères, pommes de terre.

Cette forme se retrouve partout avec, en fonction de la taille de l'exploitation, une part plus grande de telle ou telle plante. Dans certaines communes, l'assolement peut être quadriennal :

1 - froment, seigle
2 - froment, orge
3 - avoine, orge
4 - pommes de terre, betteraves, trèfle.

La tendance est à se faire succéder de plus en plus brièvement les céréales. On peut

.../...

dire que les cultures sarclées sont maintenues pour des raisons techniques, agrologiques mais non économiques.

Il n'est nullement exagéré de parler de "céréalisation" du Maifeld (Vergetreidung). Les réponses à l'enquête montrent l'ampleur du mouvement, certaines exploitations ayant déjà 80 % de leur S.A.U. en céréales, qui marquent de plus en plus le paysage.

Mais il serait erroné de croire que le paysage agraire reflète exactement la structure de l'économie paysanne. Pour une S.A.U. de 44.141 ha. l'arrondissement de Mayen compte 41.736 bovins, dont 19.391 vaches laitières, 2.195 chevaux et 26.616 porcins, soit environ 1,3 ha. de surface agricole pour une unité de gros bovin.

Le Maifeld de 1967 est très loin de celui du XVIIIe qui voyait la prédominance de l'assolement biennal.

C.- Les adaptations des zones de transition : Munstereifeler-Land et région de Nideggen.

La transition entre hautes terres schisteuses et pays du loess se marque nettement et sur le plan de l'utilisation du sol et sur celui des assolements. C'est pourquoi historiquement et géographiquement, ces petites régions se sont très tôt individualisées. Elles ont nom : Münstereifeler-Land, pays de Nideggen, Mechenicher Voreifel, Rheineifel. La forme de plateau tend à disparaître au profit de celle de collines ou de grands glacis où se retrouvent des sols de nature différente : sols lourds argileux, terres limoneuses ressemblant aux loess des Börden. Ces zones de transition sont cependant étendues en surface.

Une des plus typiques est le Münstereifeler-Land. Labours et prairies permanent se partagent à égalité la surface agricole : 1884 et 1870 ha. Les prairies sont installées dans les vallées ou sur les versants, les labours par contre se trouvent sur les pa ties plus élevées. Parmi les labours les céréales dominent, occupant 72 % de ces dernier Les cultures fourragères ne s'élèvent qu'à 6 %, les cultures sarclées à 22 % de la surface labourée. Mise à part l'importance des prairies permanentes la répartition des labours montre un rapprochement des conditions de la plaine beaucoup plus que de l'Eifel. Cependant l'extension des prés ne doit pas faire conclure à un système cultural extensif Les prairies remarquablement soignées et fumées donnent des rendements en argent aussi élevés que les labours dans certaines régions de céréaliculture. Plus vers l'Est, le petit pays de Nideggen constitue la descente (Abdachung) vers les plaines. L'altitude moyenne oscille entre 300 et 200 m. Les prairies permanentes ne représentent plus que 19 % de la superficie agricole. Les labours augmentent en importance. Plus que nulle

.../...

part ailleurs les céréales monopolisent les labours. Elles couvraient 80 % des labours en 1960 et en 1967 ce pourcentage ne doit guère être changé. Selon ce chiffre on constate que l'assolement triennal classique n'est pas appliqué intégralement. C'est le cas de toute la bordure montagneuse.

L'assolement est différent et des hautes terres et des terres basses. Il s'adapte à la qualité des sols, à l'intérieur de chaque commune et aux conditions économiques.

Dans la région de Münstereifel la plupart des villages connaissent deux assolements :

1 - pommes de terre, betteraves	1 - trèfle
2 - froment	2 - avoine
3 - seigle	3 - orge
4 - avoine, orge	4 - seigle

Théoriquement, il existe un petit décalage entre l'étendue réelle des céréales et leur surface théorique. Cette dernière devrait être de 75 % contre 80 % en réalité. Cette légère disproportion provient du fait que les exploitations d'autoconsommation pratiquent plus la culture des plantes sarclées qur les exploitations à temps complet. Dans les grandes exploitations, par contre, il arrive que la culture céréalière domine d'une manière tyrannique.

Quoiqu'il en soit, ces assolements ne sont pas vraiment des "Fruchtwechsel", c'est-à-dire des rotations où alternent plantes à épis et plantes à feuilles, mais des extensions du système triennal bonifié. Le caractère intensif ressort de l'importance de la main-d'oeuvre agricole qui est de 1 travailleur permanent pour 4 ha. dans la région de Nideggen. Ce chiffre est d'autant plus élevé qu'il n'y a pas de cultures spécialisées, sauf, par endroit, des betteraves sucrières.

La région de Nideggen est nettement une zone de transition. L'adaptation y est plus souple comme en témoignent les rotations culturales.

Il est fréquent de rencontrer dans un même village plusieurs types d'assolements. Ainsi à Kreuzau et les villages voisins où l'on trouve trois grands types sur les :

MEILLEURES TERRES	BONNES TERRES	TERRES MOYENNES
1 - froment d'hiver	1 - froment d'hiver	1 - seigle d'hiver
2 - orge d'hiver ou seigle	2 - orge de printemps	2 - orge de printemps
3 - betteraves, en partie, à sucre	3 - seigle d'hiver	3 - seigle d'hiver
	4 - avoine	4 - orge de printemps
		5 - pommes de terre

.../...

Cette diversité montre la complexité du travail de la terre. Les bonnes terres connaissent une exploitation intensive puisqu'on y plante des betteraves à sucre. Le rapport céréales-plantes sarclées est de 2 à 1. Ce rapport change considérablement sur les terres moins bonnes. Il peut même s'agir de culture céréalière continue avec un simple changement de la sorte de céréales. Sur les meilleures terres, les céréales dominent dans la proportion de 2 à 1, alors que sur les terres moyennes, elles, l'emportent dans la proportion de 4 à 1 au détriment des plantes sarclées.

Il est assez curieux de constater la "céréalisation" des terres moins bonnes, tandis qu'au XIXe s. régnait ici l'assolement triennal avec jachère nue. Cette "céréalisation" est rendue possible grâce à la succession céréale de printemps à céréale d'hiver et à l'apport massif d'engrais artificiel, sans compter que le travail de la terre se faisant par tracteur, ceci fait gagner du temps pour les semailles. Et, lors des automnes humides, cela est important.

D. - Les régions basses septentrionales

1. Les Börden : triomphe de l'assolement rhénan à base de betteraves sucrières

Les Börden sont, par excellence, des pays de labours. Les prés n'occupent que des surfaces faibles. Dans l'ensemble des Börden de Bergheim, Euskirchen, Düren et Jülich les labours représentent 86 % de la S.A.U. ou 99.600 ha. sur 116.000.

Leur vocation céréalière se maintient, puisque 66 % des labours sont consacrés aux céréales en 1960. Les cultures sarclées occupent 30 % du sol, les cultures fourragères seulement 4 %.

Lorsqu'on pousse l'analyse un peu plus loin on constate des nuances qu'il s'agit de ne pas négliger. Elles expriment l'opposition entre les plateaux loessiques et les vallées alluviales de l'Inde, Roer, Wurm et Erft ainsi que leurs affluents, d'importance négligeable cependant. Ces cours d'eau découpent le bas pays en un certain nombre de plateaux que les populations locales ont individualisés : la Brühler Loessterrasse entre la basse plaine du Rhin et la forêt de la Ville, la Rheinbacher Lössplatte au pied de la Münstereifel, la Zülpicher Börde, plus au Nord entre Erft et Roer, la Aldenhovener Lössplatte entre Inde-Rur et Wurm, la Jülicher Börde au Nord des deux précédentes, enfin la Bergheimer Börde entre la plaine de Cologne et la Jülicher Börde. Le parler local distingue fréquemment des subdivisions : Dürener Börde, Euskirchener Börde, etc... Sur le plan géographique ces multiples subdivisions ne signifient pas grand chose. L'opposition essentielle vient des vallées et des plateaux, encore qu'elle s'atténue rapidement quan

.../...

à l'utilisation du sol. Au siècle dernier la vallée de l'Erft était encore un véritable "Bruch" où la céréaliculture n'était possible que sur les terres égouttées de la périphérie. Les opérations de drainage entreprises dans la seconde moitié du XIXe s. ont permis de gagner à la culture des terres jusque là marécageuses. De ce fait, l'utilisation du sol dans la "Erftniederung" présente quelque différence avec les plateaux loessiques. Pour l'ensemble des Börden les prairies permanentes représentent 14 % de la surface agricole. Dans la vallée, notamment celle de l'Erft, ce pourcentage est plus élevé. Ainsi à Quadrath-Ichtendorf les prairies permanentes constituent 26 % de la S.A.U. Dans d'autres communes, le pourcentage se situe aux alentours de 15 à 20 %. Mais ce chiffre tend à diminuer, les champs de betteraves à sucre étant installés jusqu'aux bords de l'Erft. En 1859, on comptait 3.433 ha. de prés dans la vallée de l'Erft (4). Ce chiffre était tombé à 2.810 ha. en 1931 et 1.220 ha. en 1946. A l'heure actuelle un millier d'hectares environ sont réservés aux prés.

Dans les vallées de l'Inde et de la Roer, on trouve les mêmes variations. La ville de Jülich installée sur le rebord loessique dominant la Roer possède de nombreux prés : 22 % de la S.A.U. sont en prairies permanentes. Les communes qui s'étendent sur la vallée de l'Inde, telle Altdorf, présentent le même pourcentage. Comme les communes à s'étendre uniquement sur un fond de vallée sont rares, les pourcentages de surfaces toujours en herbes restent finalement faibles. Du moins de nos jours. Les nuances sur le plan communal sont beaucoup moins significatives que celles sur le plan des exploitations. L'habitat dispersé prend quelque importance dans les Börden. Celles-ci se prolongent vers le Nord par une région d'habitat dispersé et d'élevage intensif. Les vallées de l'Erft, Inde, Roer et Wurm font transition avec cette zone et présentent un assez grand nombre de "Höfe" dispersés, exploitant les pâturages des fonds de vallées. Certaines ne possèdent que peu de terres de labours, d'autres associent labours et prairies permanentes. Deux catégories d'exploitations sont à distinguer : 1) à cultures céréalières et cultures fourragères, 2) à cultures sarclées associées aux plantes fourragères. Si dans la répartition des plantes on constate quelque différence, celle-ci disparaît sur le plan économique. Toutes les exploitations des vallées sont tournées vers l'élevage, même si certaines plantent quelque surface en betteraves sucrières. Alors que la culture du trèfle est rare sur le loess, elle réapparaît dans les vallées plus humides, notamment celle de la Roer.

Dès qu'on quitte les vallées on entre dans le domaine des céréales et des

.../...

betteraves sucrières. Jadis pays du seigle, aujourd'hui, les Börden sont de gros producteurs de froment. Ce dernier constitue 46 % de toutes les céréales dans la Börde de Bergheim, 42 % dans celle d'Euskirchen, mais 50 % dans celle de Jülich.

L'importance du froment ressort mieux lorsqu'on constate que les céréales occupent les deux tiers des labours. Le seigle vient en deuxième position avec 28 % de la surface dans la région de Bergheim, 26 % dans celle d'Euskirchen et 25 % dans celle de Jülich.

Froment et seigle forment donc un couple qui donné à la céréaliculture des Börden son visage particulier. L'orge d'hiver a encore quelque importance, par contre, rares sont les exploitations qui ensemencent plus de 4 ha. d'avoine. Pourtant au siècle dernier, celle-ci constituait l'autre élément céréalier de l'assolement triennal.

Parmi les cultures sarclées, la betterave sucrière domine incontestablement sur les sols de loess. Elle entre pour 68 % dans les cultures sarclées de l'arrondissement d'Euskirchen, pour 74 % à Düren, 77 % à Jülich et même 80 % dans la Börde de Bergheim. Dans toutes ces régions la place de la pomme de terre est réduite, ne dépassant qu'exceptionnellement 5 % de la S.A.U.

Si le paysage présente une certaine homogénéité, il n'en est rien sur le plan des exploitations. Sans doute la culture de la betterave à sucre est-elle pratiquée dans presque toutes les exploitations. Cela ne signifie, pourtant, pas que ces dernières ont la même orientation économique, la même source de revenus. Dans la région de Bergheim 78 % des exploitations cultivent au moins 50 % de betteraves à sucre parmi leurs cultures sarclées. 22 % des exploitations, dans une région de sols pourtant très homogènes, ont une autre orientation agrologique. La zone la plus homogène est celle de Jülich où 80 % des exploitations sont définies par les services agricoles comme exploitations sucrières. Ce chiffre tombe, cependant, à 28 % dans la Börde d'Euskirchen et ne remonte qu'à 36 % dans celle de Düren. Une fois de plus, le déterminisme géographique est pris en défaut. Dans une même commune des exploitations d'orientation différente peuvent voisiner. Là où la betterave à sucre est cultivée elle détermine la rotation culturale. D'une manière générale l'assolement rhénan domine. Celui-ci marque l'association étroite entre céréales et betteraves sucrières. Sa composition est la suivante :

1 - betteraves à sucre
2 - froment
3 - orge d'hiver, seigle, avoine.

.../...

Cette succession est extrêmement intensive et épuiserait rapidement les sols si des quantités considérables d'engrais artificiels n'étaient apportés chaque année. Le contingentement des betteraves à sucre amenant une réduction de la culture de ces dernières, se répercute immédiatement sur l'assolement. C'est pourquoi on peut trouver deux autres rotations :

1 - froment d'hiver	1 - orge d'hiver
2 - seigle d'hiver	2 - seigle d'hiver
3 - orge d'hiver, avoine	3 - betteraves à sucre
4 - betteraves à sucre, pommes de terre	4 - froment d'hiver

Malgré sa répartition sur quatre années cette rotation peut être rapprochée de la rotation triennale rhénane classique dont elle est directement issue. L'assolement rhénan est pratiqué dans les arrondissements de Düren, Euskirchen, Bergheim, et Jülich. Sa stabilité s'explique par les hauts rendements qu'il permet. Mais sans travail intensif et apport d'engrais il ne se maintiendrait guère. Là où la betterave à sucre n'est plus cultivée, l'assolement triennal n'en est pas pour autant absent. La betterave fourragère, le maïs, la pomme de terre, les légumes, voire les tulipes ou autres plantes à oignons prennent la place de la betterave à sucre.

2. La région de Bonn : le passage de la polyculture à l'arboriculture

Dans les pays rhénans il est toujours difficile de tracer des limites nettes aux régions rurales, agricoles, surtout à proximité des grands centres urbains. Tel est le cas de la région de Bonn. Le cadre de l'arrondissement rural serait commode pour l'étude mais ne correspond à aucune limite naturelle. La région bonnoise est faite d'éléments hétéroclites : plaine du Rhin, Brühler Lössterrasse, Drachenfelser Ländchen, correspondant aux contreforts atténués de l'Eifel, forêt de la Ville, éléments orientaux de la Rheinbacher Lössplatte. Il s'agit plutôt de la région où l'influence de la ville est directe, voire tyrannique.

L'utilisation du sol exprime, dans une certaine mesure, cette diversité physique. En effet, la différenciation des cultures est un fait assez récent, ou du moins son accentuation. Les documents du début du XIXe s. montrent encore une grande homogénéité dans les types d'occupation du sol.

Dans le Drachenfelser Ländchen, correspondant à la zone schisteuse de l'Eifel qui plonge vers le Nord, l'intensité des cultures se marque par la faible extension des prés et le fort pourcentage des cultures sarclées. Les conditions physiques, la

.../...

présence de loess sur certains éléments de plateau, n'ont pas à elles seules, déterminé le choix des plantes. La proximité des villes, Bonn, Bad-Godesberg, Beuel, y est pour beaucoup. L'assolement prédominant s'inspire de l'assolement rhénan :

1 - cultures sarclées
2 - froment d'hiver
3 - seigle d'hiver
4 - orge d'hiver
5 - trèfle.

Le recul des pommes de terre fait que l'assolement se simplifie en favorisant l'extension des céréales. L'apparition du trèfle est à souligner. Cependant, lui aussi, après quelques années, recule, à la suite du développement des techniques d'ensilage.

Ainsi cette agriculture est simplement le support d'un élevage tourné vers la production laitière, le cheptel bovin étant composé pour 48 % de vaches laitières. Cette petite zone pourrait être considérée comme la banlieue laitière, formant la partie Sud du cercle laitier de Bonn selon les théories de Van Thünen. Vers le Nord ce dairy belt est interrompu par une zone à activité bien spéciale et qui donne à la région bonnoise toute son originalité : la zone d'arboriculture. Celle-ci englobe la ville de Bad-Godesberg, les Ämter de Duisdorf, Bornheim et Meckenheim. C'est la deuxième zone annoncée plus haut. En 1960, plus de 1.300 ha. de cultures fruitières étaient plantés dans cette zone. Neuf communes contiguës à la ville de Bonn ont, en 1960, plus de 20 % de leur surface agricole occupée par les cultures arbustives, notamment les plantations de pommiers et poiriers. Ce vieux pays d'openfield s'est transformé en pays de vergers. L'évolution postérieure à 1960 a encore accentué ce caractère. A présent, dans bien des communes, plus de 30 % de la surface agricole sont plantés en arbres fruitiers. Et le mouvement continue.

3. La région d'Aix : un véritable carrefour agronomique

Le Bassin d'Aix est un ensemble d'une morphologie complexe (5). Sur le plan pédologique il s'agit d'une mosaïque aux nombreuses variétés de sols. Vers le Sud-Est les sols sableux sont fortement podzolisés. Ils voisinent avec les limons pierreux. Les loess s'étendent vers le Nord et l'Est ce qui permet de rattacher cette zone aux Börden loessiques.

Les prairies permanentes l'emportent, globalement, dans la région aixoise. Dans le détail, cependant, on peut discerner plusieurs aspects régionaux. Alsdorf, Eschweiler,

.../...

Herzogenrath, Bardenberg, Broichweiden, Hoengen, Kinzweiler, Hohlscheid, Merkstein, Richterich, malgré leur appartenance à l'arrondissement d'Aix-campagne, peuvent encore être rattachés à la Aldenhovener Lössplatte et aux Börden. Les labours y sont toujours plus importants que les prés. Dans l'ensemble de ces communes, dont la plus petite compte 2.600 habitants et la plus grande 39.600, les prés permanents n'atteignent que 35 % de la surface agricole.

Les communes de Stolberg, Würselen, Brandt, Eilendorf, Gressenich, Kornelimünster et Walheim sont situées immédiatement à l'Est ou au Sud d'Aix et font pratiquement partie de l'agglomération aixoise. 85 % de leur surface agricole sont consacrés à l'herbe.

La carte de l'utilisation du sol dégage bien l'originalité de la région d'Aix. Véritable carrefour agronomique on y rencontre quatre types de communes, selon l'utilisation du sol :

1) les communes herbagères ou règne le bocage
2) les communes céréalières
3) les communes où domine l'association cultures sarclées-céréales
4) les communes pratiquant la culture de la betterave à sucre.

Ces quatre aspects traduisent des pratiques culturales particulières. On ne retiendra que le premier type qui marque l'originalité de la région aixoise.

Les communes herbagères sont de deux types. Le premier peut être appelé eifelien ou vennien. Il s'agit des communes situées sur le piemont des Hautes Fagnes. Walheim, Kornelimünster, Brand et Stolberg sont de cette catégorie. L'extension des herbages correspond à une certaine adaptation aux conditions physiques. Le bocage herbager est orienté vers l'élevage bovin et plus précisément la production de lait. Les vaches laitières, dans ces communes, constituent 45 à 50 % des effectifs bovins. Les prés sont de deux ordres : les "Wiesen" destinés à la fauche, tandis que les "Weiden" sont pâturés. Les seconds sont généralement clôturés de haies vives alors que les premiers sont ouverts. Cette économie herbagère est également l'expression d'un habitat dispersé intercalaire. Le second type, moins développé, est celui du bas pays qu'on pourrait appelé aixois ou néerlandais. Il se traduit par un bocage qui est le même de l'autre côté de la frontière de Vals jusqu'à Herlen et Maastricht. Ce bocage ne s'explique pas uniquement par des conditions pédologiques et climatiques. Mais contrairement au type précédent l'habitat dispersé s'exprime par de grosses exploitations situées dans le bassin aixois. Les abords immédiats de la ville d'Aix illustrent cet aspect. Cela est valable également pour la ville où 80 % de la surface agricole sont constitués par des prés permanents.

.../...

A Eilendorf, commune herbagère de l'agglomération aixoise, on trouve en 1967, l'assolement suivant :

1 - pommes de terre, betteraves fourragères
2 - seigle, froment, avoine, orge.

Cet assolement d'allure biennale doit se replacer dans l'économie générale de la commune qui n'a que 30 % de labours contre 70 % d'herbages. Les cultures fourragères sont, en dehors des betteraves, totalement absentes.

4. La plaine colonaise : des assolements voisins de ceux des Börden.

La plaine colonaise présente un milieu physique hétérogène. De l'Est à l'Ouest, en bandes allongées N-S, on peut distinguer la basse terrasse rhénane, la Brühler Loess-terrasse, le Braunkohlenrevier de la Ville qui se termine sur les bords de l'Erft (6). Malgré cette différenciation en trois ou quatre milieux physiques les aspects agricoles sont à la fois plus simples et plus complexes, car les conditions économiques déterminées par la proximité de Cologne incitent à des valorisations différentes en partant de productions agricoles et donc d'assolements similaires. D'une manière générale, on trouve trois grands types d'exploitations. Le premier s'adonne à la culture betteravière et comprend 188 des 535 exploitations du Landkreis de Cologne. Elles prédominent sur la Brühler loessterrasse, mais sont également présentes ailleurs, notamment dans les terres recultivées des zones d'extraction de lignite. La culture betteravière s'est même répandue dans la vallée de l'Erft, rejoignant ainsi les Börden occidentales. La betterave à sucre est surtout le fait des exploitations de plus de 20 ha. L'assolement est proche de celui des Börden. Mais parmi les céréales celles d'hiver ont tendance à prédominer. A Frechen, dans le Braunkohlerevier l'assolement le plus répandu est le suivant :

1 - betteraves à sucre
2 - froment d'hiver
3 - orge d'hiver
4 - seigle d'hiver

Ce système s'étend de plus en plus à la suite de la limitation de la culture betteravière. Il évince totalement les cultures intercalaires d'automne par l'adoption des cérales d'hiver. Ce système rhénan modifié marque assez nettement la transition entre économie betteravière et économie céréalière. En effet, les terroirs loessiques comptent quelques grosses exploitations de plus de 100 ha. , presque exclusivement tournées vers la production de céréales. Elles ont abandonné l'élevage, afin d'économiser une main-d'oeuvre devenue rare et chère. Ce deuxième aspect est le moins répandu des trois. Sur les

.../...

exploitations plus réduites, la betterave sucrière peut prendre une place plus importante, au détriment des céréales. Les exploitations associant plantes sarclées et céréales sont les plus nombreuses. Elles correspondent à une polyculture intensive mais où l'élevage mixte, pour le lait et la viande, constitue l'essentiel des revenus. L'élevage laitier tend à reculer devant l'élevage bovin pour la viande. La plupart des exploitations entre 20 et 30 ha. s'adonnent encore à l'élevage porcin, soit pour la viande, soit pour la reproduction. Ce troisième type d'exploitation tourné vers les cultures sarclées est localisé, avant tout, sur la basse terrasse du Rhin. Mais les plantes sarclées ont tendance à reculer au profit des céréales ; par là, la plaine de Cologne s'individualise de moins en moins, alors que jadis il existait plus que des nuances avec les Börden voisines (7).

.../...

NOTES DU CHAPITRE III

1. - M. GOEDEN - Die volks-und betriebswirtschaftliche Bedeutung des Wildschadens in der Hocheifel, dargestellt an den Verhälnissen des Kreises Daun. L'auteur montre que les dégâts causés par le grand gibier, les hardes de sangliers, peuvent atteindre 30 % de l'ensemble des récoltes. Pour éviter ces dégâts, de nombreux paysans avaient "ramené" leurs champs de pommes de terre à proximité du village. L'abondance du gibier a perturbé, dans toute l'EIFEL boisée, les assolements.

2. - E. BARNERS - op. cit. p. 62

3. - Communication écrite de Monsieur le Maire de Wollersheim.

4. - J. ZIMMERMANN - Bodenkultur und Landschaft der Erftniederung. Bonner geogr. Abhandl. Heft 3 - 1949

5. - H. OVERBECK - Das Werden der Aachener Kulturlandschaft. 1928 - p. 3

6. - Heimatatlas : Köln, par H. WELTERS et CH. LUBBERT. Editions Harms 1966.

7. - R. ZSCHOCKE - Siedlung und Flur der Kölner Ackerebene zwischen Rhein und Ville - Kölner Géog. Arbeiten - Heft 13 - 1953.

-=-=-=-=-=-

.../...

CHAPITRE IV : STRUCTURE AGRAIRE ET PAYSAGE AGRAIRE

A. - Le paysage ouvert

Hautes terres et régions périphériques présentent un paysage dominé par les champs non clos. Cependant, les parcellaires sont bien différents, reflètant une structure et une évolution différentes. L'aspect bocager est peu développé, se limitant à quelques cantons des hautes terres occidentales de la région de Monschau et Schleiden, notamment les Hautes Fagnes.

1. Prédominance des microparcelles sur les hautes terres

L'Eifel peut être considérée dans son ensemble comme une terre d'openfield extrêmement morcelée, expression d'une petite paysannerie dominante. On pourrait presque parler d'openfield prolétarien, tellement les parcelles sont réduites, avant remembrement. Il convient, cependant, de dire que la situation est en rapide évolution, ce qui entraînera l'obligation de parler plus longuement des transformations en cours à une autre place.

La situation actuelle est donc une situation de transition, et les quelques pages qui suivent sont essentiellement destinées à décrire l'état présent.

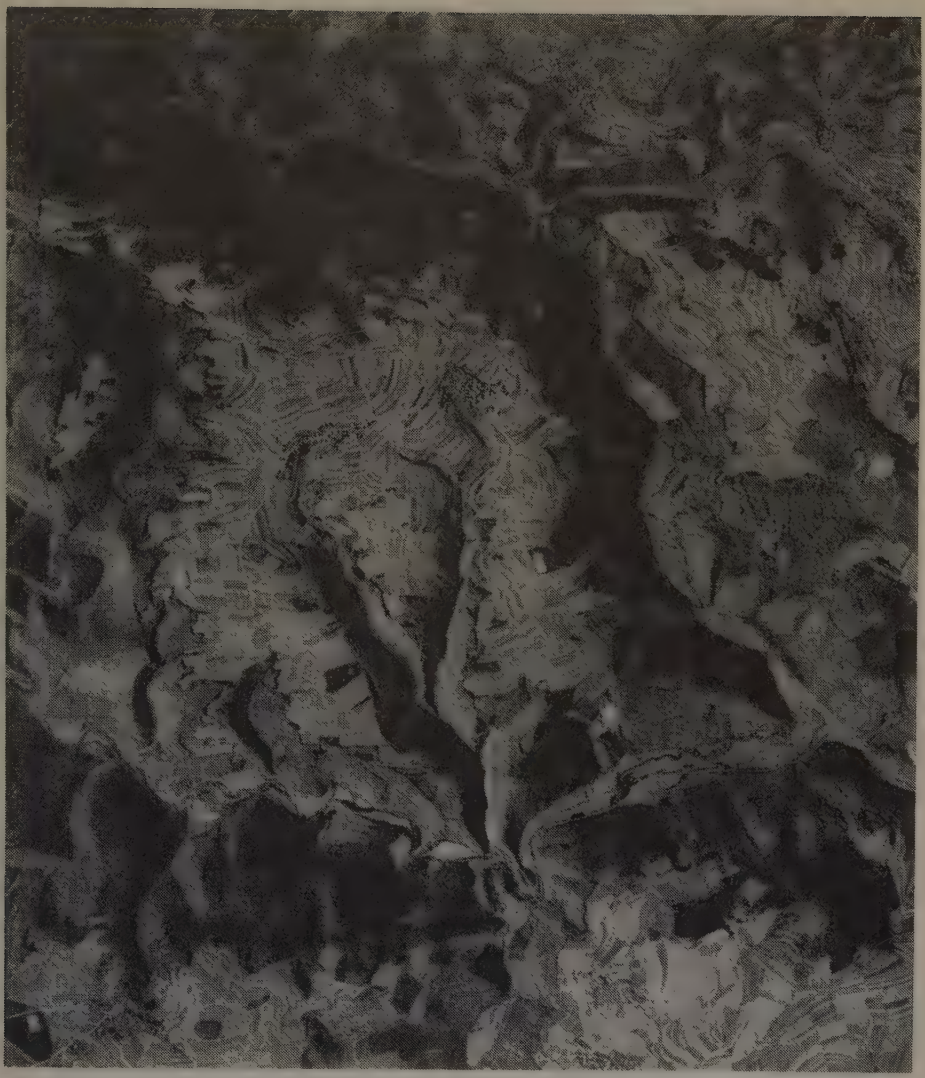
Certaines communes présentent encore un parcellaire tel que nous le montrent les cadastres du milieu du XIXe s. Les éléments dominants sont la Kurzstreifenflur dans le cadre d'une Gewannflur. Rarement, les parcelles dépassent une longueur de 300 m. La largeur moyenne est de l'ordre de 15 mètres. Le nombre de parcelles cadastrales par exploitation ne signifie pas grand chose. Celui du nombre de parcelles de cultures est plus expressif. Il y a 20 ans, une exploitation d'une dizaine d'hectares possédait plus de 80 parcelles formant environ 40 îlots de cultures. A l'heure actuelle, le morcellement est moindre, depuis les remembrements. D'une commune à l'autre, la situation peut varier, en fonction des remembrements. La superficie moyenne par parcelles de cultures est très significative du morcellement eifelien. Par parcelle de culture, il faut entendre, selon la définition officielle allemande : "toute parcelle d'un seul tenant, n'étant pas séparée par une parcelle appartenant à un autre exploitant, mais où chemin ou fossé ne sont pas considérés comme une séparation" (1). Cette dernière précision est importante car en réalité elle augmente la surface moyenne des parcelles de cultures. Il faudra donc en tenir compte. Le calcul de la surface moyenne par commune est moins significatif que celui par Amt, comprenant une dizaine de communes, ou par arrondissement .

.../...

Le village eifelien. Commune de Kürrenberg, en haut, de Reudelsterz, en bas. Finages typiquement eifeliens situés à l'Ouest du Maifeld. La limite entre les deux communes soulignée par le tracé de la route est, vraisemblablement, une ancienne voie romaine. Finage de clairière nettement visible pour Kürrenberg. Polyculture à base céréalière. Communes en partie déjà remembrées.

Cliché Armée de l'Air française. Autorisation N° 64/DN/ORG/AES du 24.2.66.

Echelle 1 : 30.000



Le rebord du Massif Schisteux à l'approche du Maifeld. Au centre, les communes de Kirschesch et Waldesch. Les villages ont été fondés au cours de la période de colonisation médievale postérieure à l'an mille. Malgré le suffixe ces communes ne présentent pas de "Esch".

Cliché Armée de l'Air française, autorisation N° 64/DN/ORG/AES du 24.2.66.

Echelle 1 : 30.000

Au coeur de l'Eifel, dans l'arrondissement de Daun la superficie moyenne est de 0,33 ha. par parcelle ou unité d'exploitation. Mais dans l'Amt de Gillenfeld elle n'est que de 0,23 ha. L'arrondissement de Prüm, pourtant eifelien, a une moyenne de 0,88 ha., donc un chiffre bien supérieur à celui de la région de Daun. Cette différence s'explique par les facteurs historiques : la prédominance du droit d'aînesse et l'existence de fermes ayant leurs terres groupées.

Les dépressions calcaires s'originalisent à nouveau. Le morcellement y est moindre. Dans la "Kalkmulde" de Prüm dès avant les remembrements récents la moyenne était voisine de 1 ha.

Dans les parties eifeliennes relevant de Rhénanie Nord-Westphalie la superficie moyenne est de 0,7 ha. pour l'ensemble de l'arrondissement de Schleiden. Cette moyenne reflète des nuances régionales. L'intérieur de l'arrondissement qui comprend des villages situés sur le plateau schisteux à 5-600 m. connaît une moyenne de 0,40 à 0,50 ha. Par contre la Mechenicher Voreifel, qui constitue la retombée septentrionale des hautes terres, où les sols loessiques font leur apparition, a une moyenne de 1,63 ha. Les différences reflètent ainsi une réalité géographique bien précise. La structure agraire des zones de contact est fréquemment plus évoluée que celle des hautes terres. La région de Monschau appartient à la fois aux hautes terres par sa partie méridionale et au piedmont des Hautes Fagnes par ses contours septentrionaux. L'intérêt de cette région est d'autant plus grand qu'il s'agit de la seule région de bocage concernant les zones étudiées. Là aussi le caractère eifelien ressort très bien, car la superficie moyenne n'est que de 0,6 ha. par parcelle d'exploitation, tombant même à 0,31 dans l'Amt de Kestenich. Sur le plan parcellaire le bocage ne présente donc guère de différence avec les régions de champs non clos, (cf. photo aérienne). Le morcellement est d'autant plus significatif que le système de culture pratiqué jadis, la Feldgraswirtschaft, semblait s'accomoder des parcelles plus grandes. La Wildlandwirtschaft, ou culture sur brûlis, pouvait jouer dans le même sens. Il n'en est rien. Les régions d'élevage de l'Eifel occidentale présentent à peu près le même effritement parcellaire que le reste des hautes terres.

2. Un moindre parcellement dans les Börden.

Les parcellaires des Börden ne sont ni homogènes, ni uniformes. Mais l'émiettement parcellaire est bien moindre que sur les hautes terres du Massif Schisteux. Aussi le nombre de parcelles est-il restreint dans les exploitations de ces régions. Dans la Börde de Jülich la surface moyenne par parcelle d'exploitation est de 1,35 ha., ce chif

.../...

cachant quelques inégalités allant de 0,98 à 1,89 ha. selon les Ämter. La Börde de Bergheim présente une moyenne nettement supérieure : 2 ha. A vrai dire de fortes différences se révèlent à l'intérieur de cette dernière région. Ces différences varient du simple à plus du triple, de 0,87 à 3,13 ha. Les facteurs historiques sont déterminants quant à ces grandes variations. Là où les propriétés de plus de 50 ha. sont importantes la superficie moyenne est élevée. C'est précisément le cas de l'Amt de Bedburg où sur 89 exploitations 12 ont plus de 50 ha. dont quatre ont plus de 100 ha. Comme ces grandes exploitations isolées ont une bonne partie de leurs terres groupées autour des bâtiments d'exploitation, la moyenne par parcelle d'exploitation de cet Amt atteint 3,13 ha. En d'autres termes une exploitation d'une vingtaine d'ha. possède, en moyenne, une demi-douzaine de parcelles.

Sur le plan de la rentabilité les Börden sont donc mieux placées. Mais on notera tout de même que la superficie moyenne ne dépasse guère 3 ha., ce qui semble indiquer, dans une région où la moyenne propriété domine, que le parcellement est encore la règle générale. Cette affirmation devra, cependant, être pondérée par l'analyse du nombre de parcelles par catégorie d'exploitation.

3. La situation de la région de Bonn.

Aux abords des villes l'émiettement parcellaire s'explique par le caractère intensif des cultures pratiquées et la cherté de la terre. Cultures légumières et arbustives s'accomodent de champs plus réduits. C'est le cas aux approches de Bonn où la superficie moyenne par parcelle d'exploitation n'excède jamais 1,39 ha. mais se tient généralement en dessous de 1 ha. dans la plupart des communes. Ce chiffre assez élevé est dû à la combinaison d'un certain nombre de facteurs : existence de quelques grandes propriétés, remembrements récents.

Le Maifeld, sous cet aspect, n'est guère différent de l'Eifel. Pour l'ensemble de la région la moyenne est de 0,4 ha., alors que pour le coeur du Maifeld elle atteint péniblement 0,65 ha.

Cette moyenne assez basse s'explique par la multitude de petites exploitations dont le nombre de parcelles est toujours considérable. Mais le nombre de parcelles des exploitations à temps complet est toujours réduit.

.../...

4. L'émiettement dans le vignoble.

A l'émiettement parcellaire du vignoble s'ajoutent les fortes dénivellations résultant de l'exploitation de versants allant jusqu'à 45°. Une parcelle du vignoble peut donc présenter plus de difficultés d'exploitation que les autres terres vu le grand nombre de terrasses interrompant la continuité topographique. Ainsi le chiffre moyen de la superficie de chaque parcelle d'exploitation ne rend-il pas exactement compte de l'émiettement physique, une parcelle de 10 ares pouvant être fractionnée en une dizaine de terrasses, le tout ayant une dénivellation de 30 à 40 m., voire plus.

Une étude d'ensemble du morcellement est difficile. Certains villages viticoles sont presque totalement démunis de terrasses. C'est le cas d'un grand nombre de communes de la moyenne vallée de la Moselle installée sur les glacis-terrasses cernés par les grandioses méandres de la Moselle. D'autres villages, par contre, ont des aménagements en terrasses énormes, rappelant certaines régions méditerranéennes. Un des cas les plus frappants est celui de la grosse commune viticole de Winningen près de Coblence, où certaines parcelles sont morcelées en une dizaine de terrassettes ne portant chacune que quelques pieds de vignes. Les pentes sont si fortes que même un remembrement n'améliorerait guère la situation. Le fractionnement du parcellaire varie de village à village, si bien que l'établissement d'une moyenne est difficile. A Pommern la superficie moyenne par parcelle d'exploitation est de 12 ares. Mais dans ce calcul sont comprises les terres de labours dont la superficie est plus grande que celle des vignes. Au coeur du vignoble autour de Zell-Bernkastel la moyenne est du même ordre. A Winnigen elle est de 10 ares. Mais ces calculs englobent toujours les terres de labours et les près. En réalité le fractionnement du vignoble est beaucoup plus considérable. Des observations et calculs personnels permettent d'affirmer que la surface moyenne est de l'ordre de 5 ares.

Helmuth Hahn a étudié le nombre de parcelles par ha. de vignes en fonction de la taille des exploitations pour l'année 1927. (2). Il arrive à des chiffres étonnants.

Tableau 7

Nombre de parcelles par ha. de vignes dans les exploitations de ... vignes
Vallées de la Moselle et de la Sarre, selon H. HAHN

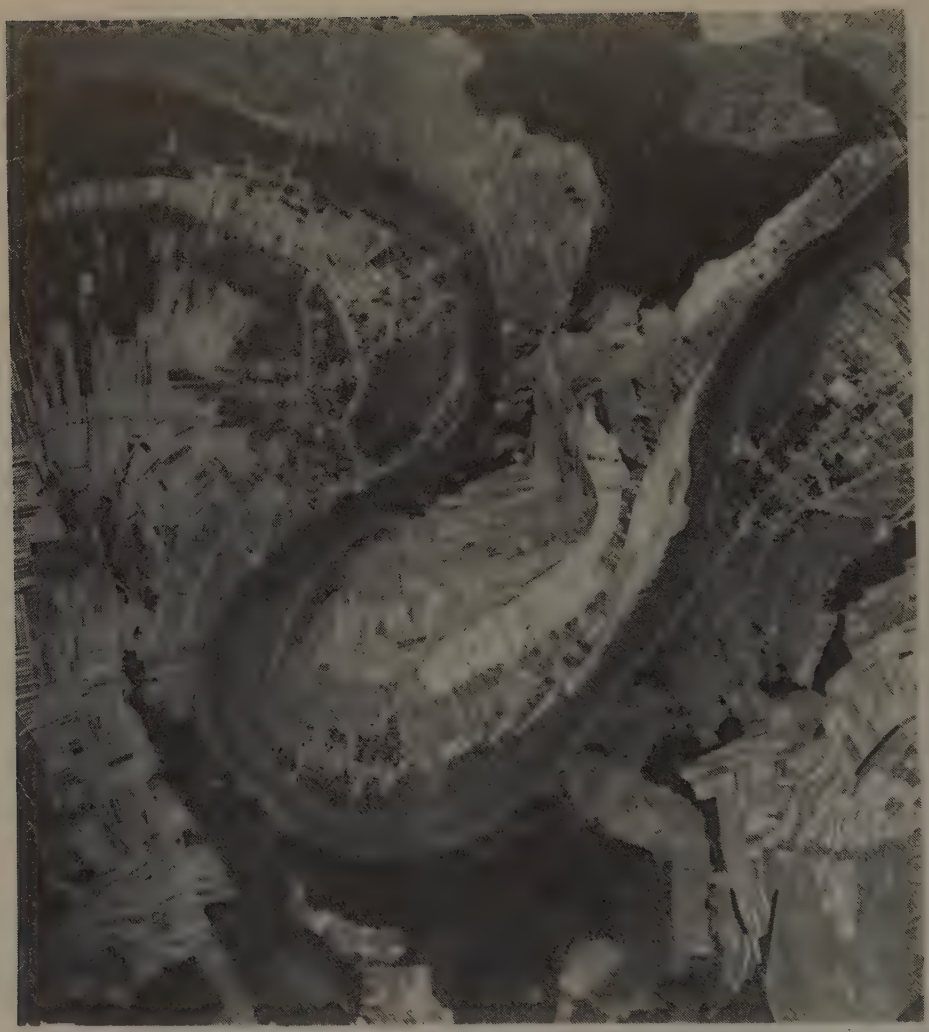
Communes	0,01 à 0,25 ha.	0,25 à 0,5 ha.	0,5 à 1,0 ha.	1,0 à 1,5 ha.	+ de 1,5 ha.
Müden	29	26	22	18	-
Enkirch	45	42	29	16	8
Neumagen	27	22	20	13	5
NITTEL	41	16	12	8	5
Ockfen	50	36	26	18	2
Casel	38	29	18	-	1,5

.../...

Région bonnoise. Juxtaposition d'un openfield contrasté et d'une véritable Einzelflur traduisant la survivance de la grande propriété. Les moyennes et petites exploitations s'orientent vers l'arboriculture, signe d'intensification des systèmes de cultures, alors que les grandes exploitations pratiquent la céréaliculture associée à la culture des betteraves. (Village de Wormersdorf, arrond. de Bonn-campagne)

Cliché Hansa-Luftbild.

Echelle 1 : 12.000



Vallée de la Moselle moyenne, région de Neumagen-Niederemmel, coeur historique du vignoble mosellan. La topographie enserrée par le méandre est un glacis-terrasse qui porte le village de Minheim. Le micro-openfield de ce dernier a été gagné à la vigne à la suite du remembrement qui est intervenu depuis. Les parcelles des vignes sont foncées. Opposition caractéristique entre plateau et vallée.

Cliché de l'Armée de l'Air française. Autorisation n° 64/DN/ORG/AES du 24.2.66

Echelle 1 : 21.000

Tableau 8.

TAILLE DES EXPLOITATIONS ET MORCELLEMENT PARCELLAIRE (1966)

REGIONS	taille exploitation	système de cultures	Nombre parcelles d'exploitation	Superficie en forêt	superficie moyenne par parcelle d'exploitation sans la forêt
EIFEL OCCIDENTALE	40 ha.	cér. élev. lait	5	8 ha.	8 ha.
	42 ha.	cér. élev. mixte	23	8 ha.	1,7 ha.
	35,5 ha.	cér. élev. mixte	14	7 ha.	2,7 ha.
	74 ha.	cér. élev. mixte	24	11 ha.	3,7 ha.
	29 ha.	cér. élev. mixte	25	2,5 ha.	1,2 ha.
	52,5 ha.	cér. élev. bov.	25	9,5 ha.	2,2 ha.
	19 ha.	cér. élev. mixte	6	1,5 ha.	3,8 ha.
BORDE DE JULICH-BERGHEIM	20,5 ha.	cér. bet. élev. bov.	7	-	2,9 ha.
	32,5 ha.	cér. bett.			
		élev. bov.	18	-	1,8 ha.
	17,3 ha.	cér. bet. élev. bov.	11	-	1,5 ha.
	14 ha.	cér. bet. sucre	8	-	1,7 ha.
	16,75 ha.	cér. élev. bov. bet.	8	-	2 ha.
	23,4 ha.	cér. bet. élev. bov.	12	-	1,9 ha.
	23,8 ha.	" "			
		élev. porcs.	6	-	3,9 ha.
	25 ha.	cér. bet. sucre	11	-	2,2 ha.
	50,6 ha.	céréales	3	-	16,8 ha.
	29,5 ha.	élev. porcs	4	-	7,3 ha.
	24,5 ha.	mixte. céréales élevage	11	-	2,2 ha.

.../...

Le même auteur a étudié la superficie moyenne de chaque parcelle d'exploitation de tous les viticulteurs de la commune de Kues, aujourd'hui incorporée à la ville de Bernkastel, située au coeur des vignobles les plus réputés. La superficie la plus considérable atteint 7,83 ares, la plus minime 1,06 are, la moyenne étant de 2,08. Ces chiffres ont été calculés pour l'année 1939, mais sont toujours valables, la situation ayant peine évolué sur le plan du parcellaire. Seules quelques grandes propriétés, héritages mobiliaires, ont des parcelles dépassant un hectare dans certaines communes. On continue à compter en pieds de vignes dans tout le vignoble, ce qui indique que les surfaces sont toujours réduites. Ce n'est que depuis quelques années que débute le remembrement dans les villages viticoles. De là le retard sur les autres régions.

5. Le morcellement varie en fonction de la taille des exploitations

Les parcellaires ne sont pas uniformes, ni dans l'Eifel , ni dans les Börden. Le nombre de parcelles cadastrales ne répond pas toujours à la vérité agraire. Dans les régions non remembrées bien des propriétaires disposent d'un nombre de parcelles d'exploitation inférieur au nombre de parcelles cadastrales. Achats, échanges, locations ont permis d'arrondir les parcelles initiales. Plus l'exploitation est grande plus l'agriculteur désire avoir des surfaces considérables d'un tenant, afin de pouvoir réduire au minimum les déplacements. La mécanisation et la motorisation agissent dans le même sens. L'étude par exploitation est donc intéressante, car elle montre un degré de morcellement très variable. Cependant, il faut toujours s'aviser si la commune a été remembrée ou non.

Dans l'Eifel occidentale une exploitation d'une vingtaine d'hectares disposait, avant remembrement, de près de 100 parcelles cadastrales. Rares étaient, sauf dans l'Islek, les exploitations d'un seul tenant. Ce n'est qu'à une date plus récente que les opérations de restructuration agraire créent des "Einzelflur". Quelques exemples illustrent la diversité des situations.

- Tableau 8 -

Toutes ces exploitations sont à temps complet. Les différences sont grandes, mais ne permettent guère de déceler des nuances régionales, au niveau des exploitations à temps complet. Les villages d'où sont tirées les exploitations des Börden sont tous remembrés, alors que ceux relatifs à l'Eifel occidentale ne le sont pas tous encore et que certains ont connu le droit d'aînesse. Si la tendance est à l'augmentation de la superfic

.../...

moyenne, elle n'est tout de même pas absolue, des exploitations de 29,5 ha. pouvant avoir des parcelles plus grandes que des exploitations de 35 ou 40 ha. Sur le plan des exploitations à temps complet on ne peut donc pas opposer d'une manière formelle l'Eifel aux riches terroirs périphériques. Et pourtant l'opposition existe en ce qui concerne les parcellaires. C'est que le pullulement des très petites exploitations sur les hautes terres diversifie beaucoup les parcellaires, si bien que la petite parcelle domine. Le parcellaire eifelien actuel exprime à la fois l'héritage du passé et la prédominance des petits agriculteurs, paysans-ouvriers et ouvriers-paysans. Lorsqu'on enlève les exploitations à temps complet on arrive dans maint village eifelien à une superficie moyenne par parcelle d'exploitation, d'une vingtaine d'ares, souvent moins encore. La rareté de la très petite propriété dans les Börden fait que la superficie moyenne n'est pas seulement une expression mathématique, mais qu'elle correspond à une certaine réalité. En conclusion on peut constater une réelle différence entre hautes et basses terres sur le plan d'ensemble, mais au niveau des exploitations à temps complet la structure parcellaire présente quelque analogie de part et d'autre. Cependant la fréquence accrue des remembrements altère rapidement la situation.

B.- Les types de parcellaires : Openfield "prolétarien" des hautes terres et Openfield rhénan à éléments différenciés.

La structure de la propriété et de l'exploitation se reflète assez bien à travers le dessin parcellaire. Beaucoup plus que les conditions physiques ce dernier traduit des conditions sociales, économiques et historiques différentes.

L'Eifel avec ses terres naturellement peu fertiles est paradoxalement le pays où les terroirs sont les plus morcelés. Le déterminisme physique est, ici, pris en défaut car on devrait s'attendre à trouver de grandes propriétés basées sur de grandes parcelles. C'est le contraire qui est vrai.

1. Territoires agricoles et parcellaires.

La situation actuelle ne reflète plus l'état originel. De nombreuses petites communauté ont été intégrées à d'autres. Les fusions de villages ont été surtout nombreuses dans les cantons situés dans le Land Rhénanie Nord Westphalie. Par contre les regroupements ont encore été peu nombreux dans l'Eifel relevant de Rhénanie-Palatinat où la superficie des communes doit être assez proche de la situation originelle.

Sur les 98 communes que compte l'arrondissement de Daun, 14 seulement ont une superficie totale supérieure à 1000 ha. et 43 ont de 500 à 1000 ha. La surface agricole

.../...

utile est toujours restreinte :

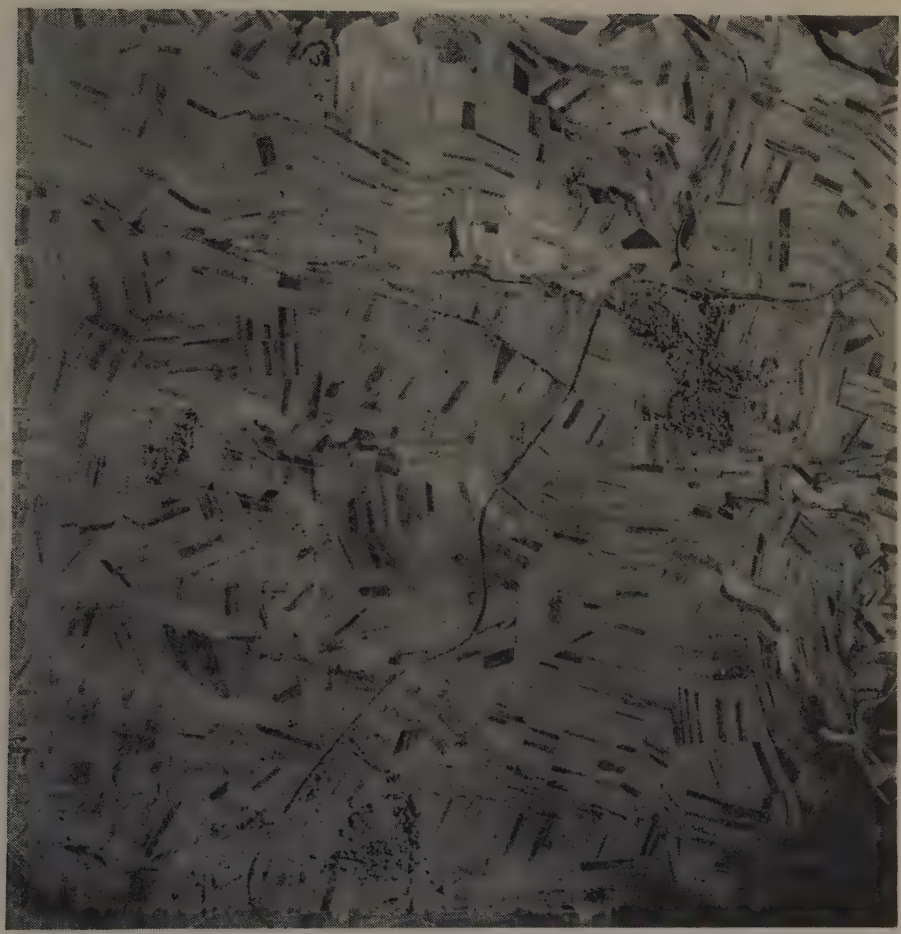
- 35 communes ont moins de 200 ha. de S.A.U.
- 28 " ont de 200 à 300 ha. de S.A.U.
- 31 " ont de 300 à 500 ha. de S.A.U.
- 4 " ont de 500 à 700 ha. de S.A.U.

La forêt occupe toujours une grande place. En moyenne elle s'étend sur plus de 30 % du finage. Les dépressions calcaires présentent dans l'ensemble, des finages plus étendus. La Prüm Mulde compte, sur 11 villages, cinq d'une superficie agricole supérieure à 500 ha. donc une proportion plus élevée que dans les zones schisteuses. La précocité de la vie agricole sur les terroirs calcaires et l'extension sur les terres schisteuses voisines expliquent la taille plus grande et des finages et des exploitations.

Le Maifeld présente une image quelque peu différente de l'Eifel. Les villages de la périphérie, installés en partie sur le socle schisteux, ont pratiquement les mêmes caractères que les finages eifeliens. Mais ceux du coeur du pays groupés autour de Münstermaifeld et Polch sont nettement plus étendus. Sur 25 communes, 12 ont une superficie totale supérieure à 500 ha. ce qui donne une proportion nettement supérieure aux villages eifeliens. La moyenne des villages compte 400 à 500 ha. La superficie agricole groupe environ 85 % de la surface totale. Dans ce paysage ouvert, la forêt occupe une place réduite, les terroirs cultivés étant presque toujours contigus, alors que dans l'Eifel la forêt cerne les terroirs cultivés.

Le vignoble connaît des densités humaines très fortes sur des surfaces très réduites. Les finages viticoles sont plus contrastés. Les terroirs viticoles, confinés aux versants s'opposent aux labours des plateaux et aux prés des fonds de vallées. Sur les ubacs les versants présentent de larges traînées de taillis ou de forêts de conifères. Certains finages peuvent être étendus. Briedel, dans la vallée moyenne de la Mosel s'étend sur 2.661 ha., mais la surface agricole utile ne compte que 814 ha. Le village est un des plus célèbre du vignoble mosellan, cependant il ne possède que 107 ha. de vignes, qui constituent la principale ressource des 1.627 habitants. A l'opposé des autres régions le vignoble comprend donc des finages cultivés relativement réduits. La forêt ou les taillis peuvent occuper plus de 50 % du territoire. Ainsi Pommern sur ses 566 ha. ne compte que 128 ha. de S.A.U. ; Briedel compte 46 % de forêts et taillis sur son finage. Et à Kroev sur un total de 1.477 ha. la forêt en occupe 633, la vigne 159, le reste étant occupé par les labours, les prés et les jardins. Il n'est pas étonnant que la partie cultivée soit si morcelée.

.../...



Le Maifeld. Au centre, à droite, le gros bourg de Polch, situé au coeur du Maifeld. Pays entièrement découvert sur le plateau où les tufs quaternaires et le loess sont étroitement associés. Habitat groupé avec quelques grandes fermes intercalaires, le plus souvent d'origine gallo-romaine. Prédominance des cultures céréalières et sarclées. Rareté des prés.

Cliché Armée de l'Air française. Autorisation n° 64/DN/ORG/AES du 24.2.1966

Echelle 1 : 30 000

Bitburger-Land. Openfield très laniéré, où la longueur des parcelles n'est jamais très considérable. Les champs sont souvent plantés d'arbres fruitiers. Au centre, légèrement à droite, commune de Dudeldorf. Sur le plateau la polyculture l'emporte ; les vallées voient l'extension des surfaces herbagères.

Cliché Landesvermessungsamt Rheinland-Pfalz.Coblence.

Echelle 1 : 25 000

Un simple regard sur une carte des communes montre que dans les parties limoneuses au pied du Massif Schisteux Rhénan la taille des communes est nettement plus grande. Une exploitation générale des données fournies par les recensements n'est cependant pas possible car, ainsi qu'il a été dit plus haut, les remaniements territoriaux ont amené, dès le XIXe s. de nombreuses fusions de communes. Certaines communes qui semblent d'étendue considérable, à la lumière de l'étude historique, apparaissent comme le résultat de regroupements. Le cas est fréquent sur la retombée septentrionale de l'Eifel dans les arrondissements de Monschau, Schleiden et Euskirchen. La dispersion y est beaucoup plus grande que dans l'Eifel méridionale. Au sud de Schleiden, sur les hauteurs dominant la vallée supérieure de l'Olef, l'habitat présente des villages, des hameaux et de nombreuses fermes isolées.

2. L'Openfield eifelien : un openfield de clairières.

Que l'on traverse les hautes terres eifeliennes ou que l'on examine la région à travers les photographies aériennes, l'impression dominante est celle d'un paysage agraire cerné par la forêt, une civilisation agraire développée au détriment de la forêt par une paysannerie nombreuse et besogneuse.

a) L'organisation du finage eifelien traditionnel.

A l'heure actuelle ce dernier n'a rien d'extraordinaire par son organisation. Trois éléments le composent : terres de labours, prés, forêts.

D'une manière générale, les terres de labours sont situées près des villages, mais l'on peut rencontrer partout de magnifiques champs de céréales ou de pommes de terre au pied des sapins ou hêtres qui marquent le début de la forêt. Les prés se trouvent soit près des fermes, ce sont les "Pesch", soit dans les fonds de vallée ou à l'extrémité de la Feldmark. Ce sont les "Wiesen" lorsqu'ils sont fauchés ou les "Weiden" lorsqu'ils sont uniquement pâturés. La forêt occupe les terres ou trop lourdes ou trop ingrates des plateaux ou des versants trop raides pour être gagnés à la culture. L'extraordinaire émiettement du finage est bien l'originalité du village eifelien. Un finage de 300 ha. de S.A.U. est fréquemment réparti en plus de 2.000 parcelles. Les champs sont regroupés en cantons ou Flur qu'il ne faut pas confondre avec sole; les cantons sont toujours de taille réduite. Ils n'atteignent que rarement 5 ha., si bien qu'un finage peut être réparti en plus de 100 cantons ou Fluren. La Kurzstreifenflur domine; l'inconvénient majeur de cette organisation résulte de l'émiettement et du manque d'accès. Malgré la

.../...

construction de chemin de servitude au cours de XIXe s., bien des cantons ne peuvent être atteints qu'en traversant les champs voisins. Cette situation maintient certaines pratiques communautaires : adoption du même assolement par les exploitants de certains cantons, accès par les champs limitrophes. L'assolement collectif est tacitement maintenu par les paysans sur les quartiers des communes non remembrées et où l'accès des parcelles est difficile. Sur les terres communales, lorsqu'elles sont groupées, ont peut encore voir des cantons soumis à un assolement qui n'est plus que la survivance d'une mentalité ancienne. Le pâturage communautaire est encore pratiqué là où un remembrement n'a pas encore permis de rompre avec les pratiques anciennes. Ces pratiques deviennent de plus en plus rares à la suite de l'accélération des opérations de remembrement depuis 1945.

Le sondage qui a été opéré dans plus de 200 communes a permis de constater que les contraintes d'assolement n'ont été abolies, dans de nombreux villages, qu'à une date récente, en 1929 à Freilingen, 1933 à Kall, 1936 à Tondorf, 1935 à Dollendorf, 1944 à Lindweiler, toutes ces communes étant situées dans l'arrondissement de Schleiden qui n'est pas un des plus archaïques. Le retard de ces communes de l'Eifel schisteuse septentrionale ressort mieux lorsqu'on constate que les contraintes de soles ont été abolies dès 1815 dans les communes des dépressions calcaires (ex. Blankenheim). L'Eifel traditionnelle se meurt avec les remembrements. Partout ils bouleversent non seulement les habitudes mais encore la technique. Et la réponse que nous a adressée le Maire de Putzborn, commune eifelienne s'il en est, est valable pour l'ensemble des hautes terres : "Vor der Zusammenlegung war nach der Ernte ein allgemeiner Weidgang üblich. Seit der Umlegung (1933) wird das Ackerland nicht mehr flurmässig bebaut". Par contre, à Savenig, dans l'Islek, l'assolement est encore respecté en 1967. Certains îlots d'archaïsme subsistent donc. Ils sont l'illustration du morcellement très poussé des parcelles. Ainsi la situation diffère d'un village à l'autre. On pourrait multiplier les cas où le remembrement a mis fin à ce qu'on pourrait appeller la situation d'ancien régime. Le remembrement est donc une étape capitale dans l'évolution des campagnes des hautes terres. L'abolition de chemins, beaucoup plus que la taille des parcelles, explique le retard de bien des villages eifeliens.

b) Le village eifelien actuel.

S'il porte encore les traces des structures passées il a été largement remodelé par les remembrements des 20 dernières années. Au cours de cette période il a subi d

.../...

changements importants : accroissement de la superficie moyenne des parcelles, desserte des parcelles par des voies larges, drainage des zones humides, changement dans la composition des rotations culturales. Les parcelles plus grandes reflètent une orientation vers la moyenne propriété. Le développement rapide des parcs à bétail, grâce au fil de fer barbelé et à la clôture électrique, fait reculer partout l'aspect du paysage d'open-field. Mais le village actuel n'a pas encore retrouvé sa stabilité. Il est encore à la recherche d'un nouvel équilibre qui ne dépend pas uniquement du monde rural. C'est pourquoi il conviendra de saisir ce problème ultérieurement, le parcellaire évoluant plus vite que l'habitat.

3. Le vignoble présente le plus d'archaïsmes.

Victime de sa prospérité économique le vignoble ne s'est ouvert aux réformes de structure qu'à une date récente.

L'émiettement parcellaire invraisemblable répond à un souci d'équilibre et de prudence. De tous temps le vigneron a varié la localisation de ses vignes afin d'obtenir une production de qualité mais aussi d'éviter une perte totale, si par malheur un orage s'abattait au-dessus d'un terroir réputé. Le finage viticole est complètement inadapté aux conditions actuelles. Orientés vers la monoproduction du vin les villages ont presque tous abandonné la culture des champs et l'exploitation des prés. Ou, si on continue à les exploiter, on le fait avec beaucoup moins de conviction que ne le ferait un paysan ; c'est en partie pour ne pas être obligé de se défaire des terres. De ce fait le finage de bien des communes viticoles est trop grand. Il porte plus encore que le village eifelien les traces de sa structure ancienne. Les champs sont situés loin du village, souvent sur le plateau. Les prés extrêmement morcelés, fréquemment plus que les parcelles de vignes, s'égrènent le long de la Moselle, l'Ahr ou leurs affluents qui pénètrent loin à l'intérieur du massif. Leur morcellement sur les cadastres est invraisemblable. A Pommern la superficie moyenne n'atteint pas cinq ares. Le sommet des versants et quelques éléments du plateau sont recouverts d'une forêt issue de reboisements récents. Là se trouvaient les emplacements des cultures sur brûlis : Schiffelland ou Wildland. La forêt, si le feu en épargnait quelques lambeaux, fournissait les échalas au vignoble.

Tout cela a perdu en partie sa raison d'être. Dans des villages où en 1900 on comptait encore 105 vaches et boeufs, il n'en subsiste, en 1967, que deux, La culture de la vigne l'a emporté sur tout le reste. Une certaine forme d'économie est morte, mais le support parcellaire de celle-ci demeure.

.../...

L'extension du vignoble s'est faite sans plan d'ensemble. L'exploitation du moindre emplacement, afin d'y planter quelques pieds de vignes, a entraîné la multiplication des terrasses et terrassettes, si bien que le paysage réel est beaucoup plus morcelé que ne l'indique le cadastre. Les parcelles de vignes les plus étendues sont celles qui jadis servaient aux labours mais qui ont été plantées de vignes au début du XXe s. Elles ne se trouvent pas aux meilleurs endroits. Cet aménagement spontané a négligé l'établissement de chemins de desserte. Dans la région du coeur du vignoble, autour de Bernkastel, on peut voir des versants d'une longueur supérieure à 1.000 m., d'un commandement de 150 m., desservis par un ou deux chemins parallèles aux courbes de niveau. Comme les parcelles sont courtes il arrive que quatre ou cinq d'entre elles soient orientées dans le sens de la pente, sur la même voie d'accès. La motorisation est délicate. Le tracteur est obligé de s'arrêter sur les chemins d'accès. Les labours se font au treuil. Et lorsqu'arrive la période des traitements chimiques de la vigne on voit des colonnes de tracteurs, avec leur remorque chargée de la préparation anticryptogamique, arrêtées le long de la route principale, dans les meilleurs cas sur les rares voies traversant les vignes, les vignerons déroulant alors quelques centaines de mètres de tuyau, grâce auxquels ils arrivent à traiter les parcelles les plus reculées. Tout cela n'est possible qu'en franchissant les propriétés d'autrui. L'évacuation des vendanges entraîne les mêmes nécessités d'utiliser les parcelles limitrophes.

Ainsi l'aspect du vignoble est trompeur. La mer de vignes qui coule du haut des versants aux abords de la Moselle donne l'impression de terroirs contigus où seules les terrasses amènent une coupure. Il faut avoir l'oeil expert pour y déceler les limites des parcelles. Et pourtant le morcellement est considérable. La technique moderne avec ses engins perfectionnés se heurte à l'héritage du passé qui, ici, résiste plus qu'ailleurs, car élargir un chemin, en créer un nouveau, c'est sacrifier quelques milliers de pieds de vignes. "Que diraient nos ancêtres, s'ils voyaient cela ?". Cette réflexion n'est pas du tout inventée. Certes, de nombreux viticulteurs avisés poussent à l'aération du vignoble. Mais, là aussi, seul le remembrement peut améliorer d'une manière fondamentale une structure qui est celle de siècles passés.

4. L'openfield rhénan.

C'est avec une certaine jalousie, teintée d'envie, que le paysan eifelien évoque lorsqu'on discute avec lui, la richesse et la structure des Börden. Paysage complète-

.../...

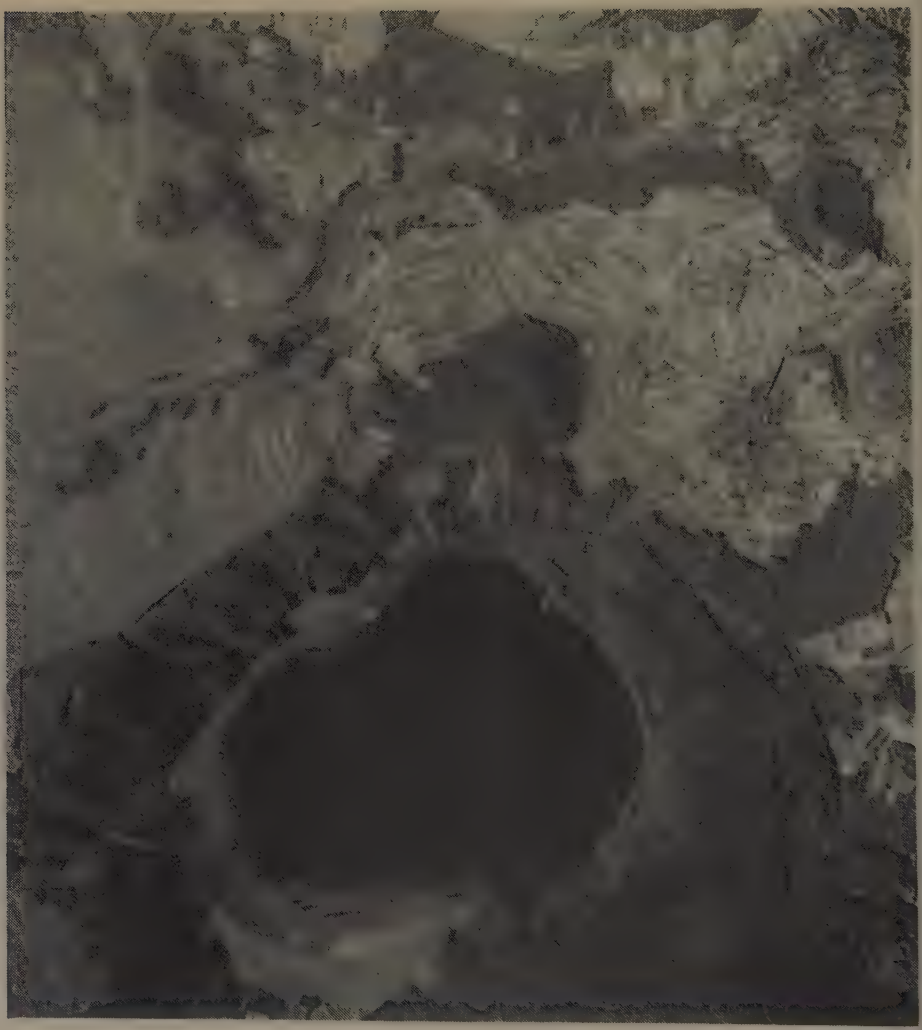
ouvert sur des dizaines de kilomètres, les Börden sont pour l'Allemagne ce que sont les plaines et plateaux céréaliers du Bassin Parisien pour la France. Des rendements élevés s'allient à une structure évoluée. La grande propriété, à l'échelle de l'Allemagne, s'était exprimée dès les siècles passés à travers un parcellaire nettement plus différencié que celui des hautes terres. Son évolution sera expliquée plus loin. Mais l'aspect actuel est l'expression d'une évolution récente. 1885 est un tournant dans l'histoire économique des campagnes rhénanes. Le 24 Mai 1885 est votée au Landtag de Prusse la première loi relative au remembrement des régions de droit rhénan. L'évolution actuelle procède de cette loi qui a été amendée à différentes reprises. Son succès fut important puisque en 1920 254.000 ha. avaient été remembrés en Rhénanie (3). A l'heure actuelle la quasi totalité des Börden a été remembrée. Mais la nécessité d'un deuxième remembrement se fait sentir dans de nombreuses contrées. Quelles en sont les raisons ? Elles tiennent aux caractères particuliers de l'openfield rhénan. Les grandes fermes isolées ne sont jamais prédominantes. Leurs terres ne sont pas toujours groupées autour de l'exploitation. La grande ou moyenne exploitation rhénane est donc généralement un "Parzellenbetrieb" (exploitation parcelée), les parcelles étant dispersées, ou en "Gemenlage". Les champs sont disposés en quartiers. L'allure rubannée est peu nette car la largeur des parcelles est souvent très développée. La cohabitation de la petite, de la moyenne et de la grande propriété donne donc un parcellaire différencié. Lors des remembrements antérieurs à 1920 les petits paysans estimaient qu'une parcelle d'exploitation d'un quart d'hectare (un Morgen) était une unité de taille suffisante. Les propriétaires ou exploitants moyens désiraient une surface supérieure : un, deux, trois hectares. Quant aux grands propriétaires dont les exploitations étaient orientées vers la monoculture céréalière ou l'élevage bovin, leurs désirs allaient vers un regroupement plus audacieux, autorisant une rationalisation plus poussée. Ceux qui s'orientaient vers l'élevage poussaient à la formation de grandes parcelles pouvant être subdivisées en "Koppeln", permettant la rotation du troupeau. La mécanisation qui gagne les grandes exploitations à partir de 1930 avait montré la justesse des conceptions des grands exploitants. Malheureusement, les premiers remembrements, ici comme ailleurs, n'avaient pas mis l'accent sur les voies d'accès dont l'aménagement s'avèrera de plus en plus nécessaire avec, d'une part, l'essor de la betterave à sucre, et avec, d'autre part, la mécanisation.

.../...

Le bocage eifelien.
Höfen, commune située sur le plateau schisteux, au Sud de Monschau, à 550 m d'altitude. Juxtaposition d'un paysage de bocage et d'un paysage d'openfield. Les parcelles sont de taille irrégulière et à peine groupées en quartiers. Celles qui sont entourées de haies sont essentiellement des prés de fauche. Les haies sont fréquemment discontinues et servent, surtout, à briser la violence du vent.

Cliché Hansa-Lufbild. Münster/Westphalie.

Echelle 1 : 12 000



Lac de Maria-Laach.Maare volcanique entouré de tuf quaternaire (dryasique) où la pédogénèse est peu avancée. Sols très perméables. Traces de ravinement au Nord-Ouest du lac. Openfield eifelien avec champs de petites dimensions, parsemés de pommiers et de poiriers. Polyculture prédominante. A gauche, l'abbaye dont le rôle colonisateur a été grand au Moyen-Age.

Cliché Armée de l'Air française. Autorisation n° 64/DN/ORG/AES du 24.2.66

Echelle 1 : 30 000

L'openfield rhénan traditionnel est formé de pièces contrastées. La Kurzstreifenflur est dominante, mais une Kurzstreifenflur aménagée. Les champs n'atteignent jamais des longueurs énormes. 300 mètres semblent une moyenne générale. Sur les grandes exploitations une longueur de 5 - 600 m. peut être atteinte. La largeur varie beaucoup plus. Elle peut être de 10 ou 20 mètres, tout comme elle peut être presque égale à la longueur, donnant alors une forme presque carrée. De ce fait quelques éléments de Breitstreifenflur s'insèrent dans la Kurzstreifenflur. L'Einzelflur n'est pas absente, mais ressort assez difficilement dans le paysage, du fait que l'exploitation d'un seul tenant diversifie ses cultures sur ces terres regroupées.

La juxtaposition de champs étroits et champs plus larges est une caractéristique de l'openfield rhénan. C'est ce qu'exprime la superficie moyenne des parcelles de cultures. Dans la Börde de Jülich la moyenne oscille aux alentours de 1,5 ha. contre plus de 3 ha. au coeur de la région betteravière autour de Bedburg.

c) Les aspects bocagers du Monschaueur-Land

Les haies donnent au Monschaueur-Land son aspect particulier. Elles sont présentes, surtout sur les surfaces tabulaires balayées par les vents d'Ouest ; elles sont absentes des vallées protégées comme la vallée supérieure de la Roer ou de la Vicht. Le Monschaueur-Land fait bien partie des "Heckenlandschaften" où les formes parcellaires contrastent avec celles des pays de champs ouverts. Mais son originalité est accentuée par le caractère mixte du paysage. L'aspect bocager n'est pas exclusif. Le paysage ouvert n'est pas absent. Et selon que l'on se place à tel ou tel endroit du finage, l'un ou l'autre aspect prédomine (4). D'une manière générale le bocage domine autour des villages. Ses mailles sont d'autant plus fines que l'utilisation herbagère est plus intensive. L'aspect bocager s'atténue de l'Ouest à l'Est. Le bocage du Monschaueur-Land est en continuité avec celui de la région d'Eupen dont il a les caractères. Il correspond à la zone recevant plus de 1000 mm. de précipitations. Là où les précipitations sont inférieures, l'aspect bocager s'atténue rapidement.

1. Les éléments du bocage

La clôture végétale, la haie vive, domine d'une manière écrasante. Rarement voit-on une clôture faite de plusieurs rangées de pieux ou de pierres sèches. En réalité on rencontre deux types de haie : la Scherhecke et la Schlaghecke. La première est une haie basse et régulièrement taillée. Sa hauteur ne dépasse guère 1,20 m et sa largeur atteint

.../...

généralement 0,30 m. La Schlaghecke atteint plusieurs mètres de haut, trois à six, mais e plus large car composée et de haies basses et de taillis. Les Scherhecken ou haies basses sont taillées régulièrement chaque année en août-septembre. Au printemps d'éventuelles lacunes sont bouchées en replantant de jeunes pousses. Ce type de haie, qui ressemble aux haies d'ornementation, délimite les champs le long des chemins et des routes. Les haies hautes ou Schlaghecken étant formées de deux étages de végétation, subissent un traitement différent. Les haies basses sont coupées annuellement comme les Scherhecken. Par contre, la partie haute ou taillis, est coupée tous les dix ans (5). Les branches et troncs récupérés servent à boucher d'éventuels trous dans la clôture. Pour qui ne connaît pas les pratiques du pays l'opposition des couleurs vert et rouille des plantes vives et des parties mortes, laisserait à penser que la haie connaît un déclin général. L'élément essentiel de la haie est constitué par le hêtre.

Un troisième type de haie est formé par les "Haushecken" entourant les habitations (6). Elles sont très épaisses et sont méticuleusement soignées par les propriétaires. Taillées, on pourrait dire tondues, régulièrement, elles sont plantées à 3 ou 4 mètres de la maison, de préférence du côté des vents dominants. Leur taille peut atteindre 8 m. et dépasser la hauteur du toit. Vers la rue on aménage une ouverture sous forme de porche végétal, à travers lequel on peut apercevoir la maison typique des Hautes Fagnes, à colombage et à couleur très claire. Le tout donne une impression de beauté et de grands soins apportés à la demeure et à son environnement végétal.

2. La forme des parcelles

Il est impossible de dire que telle ou telle forme prédomine dans l'ensemble de la région bocagère. Autour de la commune d'Imgenbroich la forme rectangulaire l'emporte. La photographie aérienne permet de constater que jamais la longueur dépasse 220 m. Dans le cas d' Imgenbroich on trouve des parcelles clôturées de mêmes formes que celles qui ne le sont pas. Le parcellaire est très contrasté. Les formes trapues voisinent avec les formes allongées ou carrées. Cette irrégularité est un caractère général des parcellaires de la région et va de pair avec un habitat groupé, certes, mais très aéré.

Du fait de la très grande variété du dessin parcellaire les limites des tiers se dégagent très mal. Par opposition aux parcellaires des hautes terres à champs

.../...

ouverts on a l'impression, ici, d'un certain désordre qui contraste nettement avec l'habitat qui, lui, semble présenter un certain aménagement rationnel. Imgenbroich est un village allongé, très étiré le long de la route Monschau - Aix-la-Chapelle. A Röhren, au Sud de la Roer, à quelque distance d'Imgenbroich, l'aspect bocager change quelque peu. Dans toute la partie Nord-Ouest du village les champs clôturés présentent des limites sinueuses. Les formes sont allongées, mais rarement la clôture est en ligne droite. Pourtant le relief ne présente aucun obstacle. Par contre dans le Sud-Est du finage la forme rectangulaire domine. Il semble donc qu'on ait affaire à plusieurs générations de haies. La délimitation des quartiers est, cependant, aussi difficile qu'à Imgenbroich. Quant au village voisin de Höfen les petites formes trapues sont les plus fréquentes. Mais ici la forme bocagère est limitée assez étroitement au voisinage des habitations (7). Un aspect beaucoup plus géométrique est présenté par les régions de colonisation récente. Sur le plateau des Hautes Fagnes, à Mützenich, des aménagements récents présentent un maillage bien plus aéré. La longueur des parcelles peut atteindre 350 m. La forme rectangulaire domine, mais les formes carrées ou trapézoïdales ne sont pas absentes. Le bocage fagnien n'est donc nullement comparable à celui de la France de l'Ouest. Le talus est toujours absent. On ne rencontre jamais de mur construit. Et le cheintre est inconnu. Il ressemble beaucoup plus à celui du pays d'Eupen (8). Mais tel quel il s'oppose au paysage ouvert du reste de l'Eifel.

3. L'utilisation des enclos

L'originalité du bocage fagnien est liée au fait qu'il est essentiellement localisé à proximité des villages. Les parties périphériques du finage sont généralement occupées par des champs dépourvus de clôtures. La disposition en quartier est peu nette. L'interprétation photographique révèle qu'à l'heure actuelle le bocage est essentiellement herbager. En général moins d'un dixième des parcelles clôturées sont labourées. Les contrastes de paysages reflètent également des contrastes de mise en valeur. La Felgraswirtschaft en est la victime. En effet, les parcelles encloses deviennent des prairies permanentes, grâce à une utilisation intensive d'engrais chimiques. Par contre, les parcelles non encloses sont presque exclusivement réservées aux labours, si bien que la Feldgraswirtschaft n'est plus guère possible dans ces conditions (9). Cette dissociation du champ et du pré mérite d'être soulignée dans une région où il semblait que les conditions climatiques favorisent la Feldgraswirtschaft.

.../...

PL.IX

Commune de Meckenheim, région de Bonn. Openfield rhénan remembré en voie d'être gagné à l'arboriculture. La petite et moyenne exploitation trouve ainsi le moyen de survivre.

Cliché Hansa-Luftbild

Echelle 1:12.000

Börde de Zülpich (Tolbiac). Au centre, à gauche, village de Merzenich, d'origine gallo-romaine, selon la toponymie. La voie qui court Nord-Sud et qui passe à droite du petit lotissement construit à droite du village est l'ancienne voie romaine Trèves-Cologne. Le loess est fortement lehmifié si bien que certaines parcelles ont été drainées (cf. les stries claires au Sud-Ouest de Merzenich). Les villages de la région ont été reconstruits, au moins partiellement, après les guerres du XVII e. s.

Cliché Hansa-Luftbild. Münster/Westphalie.

Echelle 1:12.000

d) Prédominance de l'habitat groupé

Hautes terres, régions périphériques et vignoble, sont considérés comme des régions d'habitat groupé. L'analyse révèle cependant quelques nuances. Certes le groupement l'emporte, mais dans de nombreuses régions l'habitat dispersé n'est pas absent. On peut même dire que là où il existe il correspond toujours à de grosses exploitations, à l'échelle de la région, plus importantes que celles qui se trouvent dans les villages. C'est vrai aussi bien pour les hautes terres que pour les Börden.

1. Les formes de groupement

Deux types de groupement peuvent être schématiquement distingués : le gros village (Grossdorf), le petit village (Kleindorf). Le premier est répandu dans les Börden et dans le vignoble. Il ne s'agit pas de définir, ici, des formes génétiques d'habitat, mais de dégager l'importance du groupement. Peut être considérés comme Grossdorf, selon la définition de W. Müller-Wille, toute agglomération rurale présentant un aspect très serré analogue à l'habitat urbain (10). La définition n'est peut-être pas très précise, mais elle a l'avantage d'être souple. On considèrera comme Grossdorf toute agglomération où la population groupée dépasse 500 habitants. Par contre, le Kleindorf compte entre 500 et 100 habitants. Son aspect est différent du premier. Les maisons sont rarement accolées. La forme en tas prédomine. La maison rurale l'emporte. Ces définitions peuvent paraître arbitraires, car elles ne dégagent pas les formes de transition. Le but de cette méthode est de délimiter les grandes zones, afin de signaler les originalités et de pouvoir poser les problèmes quant à l'origine de ces formes différentes.

Il serait intéressant de pouvoir cartographier ces nuances. Malheureusement les données des différents recensements ne permettent pas de calculer l'importance exacte du groupement. Seul le nombre d'immeubles par commune est donné dans les renseignements du recensement de 1961. Ainsi il est possible de ne voir qu'approximativement l'importance de l'habitat rural en confrontant ces chiffres avec les cartes topographiques. L'enquête sur place permet de compléter ces données.

Börden et vignoble sont les deux régions où le nombre d'immeubles par village dépasse généralement 100. La constatation n'est pas générale. En effet, il faut tenir compte des regroupements de villages, surtout dans le Land Rhénanie Nord-Westphalie. Là, souvent, une dizaine de hameaux, quelques petits villages jadis autonomes, ont été rattachés à un village de taille plus grande. L'ensemble de la population peut dépasser 1500 habitants. La "Stadtähnliche Dorfanlage" de W. Müller-Wille n'en est pas réalisée

.../...

pour autant. Ceci doit permettre d'indiquer que les zones à habitat absolument homogènes sont rares. Certes, le gros village est dominant dans les plaines loessiques et surtout dans le vignoble, mais les hameaux, les écarts, les fermes isolées ne sont jamais totalement absents à l'échelle d'une zone. Ainsi, dans le Maifeld, que W. Müller-Wille considère comme faisant partie de la zone des gros-villages, on dénombre 46 villages comptant plus de 100 immeubles chacun ; mais 42 en ont moins de 100. Au coeur du Maifeld dans les deux cantons de Münstermaifeld et Polch, seulement treize agglomérations dépassaient 100 immeubles, alors que 16 étaient en dessous de ce chiffre, onze communes ayant moins de 30 habitants. De par les chiffres les gros villages l'emportent néanmoins, car les agglomérations à fortes densités concentrent la plus grande partie de la population. Il n'est donc pas erroné de considérer le Maifeld comme faisant partie de la zone des gros villages. Mais dans le tissu des établissements humains, gros, moyens et petits villages ainsi que hameaux et fermes isolées sont représentés.

Par contre les plateaux schisteux de Daun donnent une autre image. Sur les 97 communes de cet arrondissement seulement 25 dépassent 100 immeubles. Douze n'atteignent même pas 25 maisons et 29 ont entre 25 et 50 immeubles. On peut donc dire que certains villages sont plus près de la forme de hameau que du village. Il est vraisemblable que si le groupement, dans ces cas, n'était pas intégral l'autorité administrative aurait fait procéder à des regroupements. Ces derniers, fréquents dans l'Eifel septentrionale, posent le problème de la dispersion de l'habitat.

2. La dispersion dans les zones d'habitat groupé

Là où les statistiques globales semblent indiquer un groupement, en réalité la dispersion peut l'emporter. C'est le cas des zones septentrionales de l'Eifel où fréquemment le pourcentage de la population dispersée l'emporte sur celui de la population totale (P' étant la population éparse, P la population totale, le rapport $\frac{P'}{P}$ pouvant dépasser 0,5). Cependant, il conviendrait de préciser ce que l'on entend par population éparse, l'imprécision de cette notion tendant à fausser complètement la réalité socio-économique. Aussi la formule de J.F. Gay paraît-elle plus séduisante en introduisant la notion de nombre d'écarts ainsi que la superficie de la commune : $\frac{P' \times 10\ ne}{P \times S}$ (10 étant un coefficient de pondération, ne le nombre d'écarts, P' la population éparse, P la population totale et S la superficie de la commune) (11). La formule pourrait être améliorée, si à la place de la superficie totale on substituait celle de surface agrico Dans les régions purement agricoles cette substitution donnerait des résultats plus

.../...

intéressante. Mais telle quelle, la formule présente un autre inconvénient : elle n'arrive pas à distinguer l'importance relative des différents écarts, tel hameau pouvant être aussi peuplé que le chef-lieu du village, alors que la masse des écarts est de taille plus réduite. Appliquée aux communes où la dispersion semble la plus importante l'on obtient avec cette formule les résultats suivants. La commune de Hellerath compte sur ses 3.180 ha. , 1.605 hab. répartis au chef-lieu du village ainsi que dans 7 écarts et dans quelques fermes isolées. Sur les 356 immeubles que compte la commune, plus de 110 sont groupés au chef-lieu c'est-à-dire à Hollerath. Le plus petit écart compte une vingtaine de maisons (Miescheid), tous les autres approchent la trentaine de maisons. Trois hameaux possèdent une chapelle, deux une église. Selon la formule de J.F. Gay, l'indice de dispersion est légèrement supérieur à 1. Il est faible par rapport au pays d'habitat dispersé (12). Or, le village choisi est extrêmement typique de la dispersion qui règne dans les Hautes Fagnes et ses environs.

Les chiffres obtenus pour une quinzaine de communes de la partie Nord de l'Eifel sont très voisins de celui de la commune de Hollerath. Le seul cas original est celui de la commune de Wahlen qui compte 2.193 habitants pour une superficie totale de 3.272 ha. La densité brute y est de 68 habitants, chiffre élevé pour un plateau venteux et humide situé à plus de 550 m. d'altitude. La population est répartie en quatorze écarts, sans compter le chef-lieu de la commune. Les écarts vont de 6 maisons et 25 habitants à plus de 40 maisons et 270 habitants. D'ailleurs certains hameaux sont presque contigus, des maisons intercalaires faisant la jonction entre les deux noyaux d'habitat. Faut-il les compter comme un seul hameau ? En utilisant la formule de J.F. Gay l'indice de dispersion s'élève à 2,8, ce qui est comparable aux régions d'habitat dispersé typique. Mais il convient de signaler que sur le territoire de cette commune on compte trois écarts ayant chacun plus de 200 habitants, ce qui dans d'autres régions serait considéré comme un groupement.

Les mêmes régions septentrionales présentent un autre cas original d'habitat. Il se situe plus à l'Ouest, autour de Monschau, et est typique des Hautes Fagnes. Le hameau devient plus rare, par contre l'étirement des villages prend des allures grandioses. Kalterherberg se situe en bordure des gigantesques tourbières des Hautes Fagnes, à 550 m. d'altitude. La rue principale, qui est celle d'Aix à Trèves, est bordée de maisons sur

.../...

3,8 km. Celles-ci ne sont jamais accolées. L'habitat est extrêmement aéré puisque 65 % des 492 maisons, sont situés de part et d'autre des 3,8 km. de la route principale. La distance maximum d'une maison à l'autre ne dépasse guère 50 m. Les haies bien taillées donnent aux parcelles attenantes à la route une allure de jardin appartenant à des habitations urbaines. Le parcellaire est irrégulier avec peu de quartiers et beaucoup de pièces aux formes trapues ce qui influe sur l'habitat. De l'axe principal partent quelques rues secondaires qui présentent le même degré d'aération. Kalterherberg est donc une agglomération étirée. Mais malgré ses 2.237 habitants, on ne peut la considérer comme ville. Le plan parcellaire ne permet pas de conclure à un Waldhufendorf. La formule de J.F. Gay ne donnerait aucun résultat ici, car le groupement, mathématiquement, paraît intégral. Mais n'est-ce pas une illusion ? Celui qui va d'un bout à l'autre du village aura une distance beaucoup plus grande à parcourir que celui qui vient de l'écart le plus éloigné au chef-lieu de la commune de Hollerath. A Kalterherberg, l'église se trouve presque à mi-chemin des deux extrémités de l'agglomération. Les fidèles habitant au bout du village ont donc près de 2 km. à parcourir. N'ont-ils pas l'impression d'être désavantagés ?

Et à ce propos on peut s'interroger sur la notion de dispersion. Que signifie-t-elle ? Dans le milieu rural elle peut être synonyme d'isolement. Mais ne peut-elle pas aussi signifier, simplement, éloignement ? Isolement et éloignement, sur le plan psychologique et économique, n'ont pas la même signification. On a trop tendance à considérer la dispersion comme étant un désavantage. Cela peut être vrai lorsque l'environnement géographique est défavorable, c'est-à-dire lorsque les grands centres urbains sont trop éloignés. Sur le plan de l'organisation de la vie agricole cela peut être, par contre, un avantage, le manque de place est moins fréquent et les possibilités d'extension sont plus favorables.

A une époque ou l'automobile, la radio, la télévision, le téléphone, les transports en commun routiers pénètrent largement dans les campagnes, la notion de dispersion a-t-elle encore la même signification qu'en 1900 ? Un écart séparé de 500 m. du chef-lieu de commune, fréquemment, n'est pas plus isolé que ce dernier. Les progrès techniques y sont aussi importants qu'au chef-lieu.

En ce qui concerne les régions des Hautes Fagnes et de leur approches immé

.../...

tes la plupart des écarts ont aujourd'hui une population plus nombreuse qu'un très grand nombre de villages des plateaux schisteux et volcaniques de la région de Daun et Prüm. Pourquoi dans un cas parlerait-on de dispersion et dans l'autre de groupement ? Le géographe ne doit-il considérer que les limites administratives ? Il est intéressant de constater, au cours des enquêtes, que les habitants des hameaux des communes autour de Monschau et Scheiden se sentent moins isolés, souvent, que ceux des petits, voire des gros villages du coeur de l'Eifel. Les grandes villes sont relativement plus proches des Hautes Fagnes que des plateaux de Daun. C'est pourquoi la cartographie de la dispersion de l'habitat ne donnerait dans le présent cas qu'une fausse idée de la réalité.

3. les fermes dispersées

A l'exception de la bordure schisteuse septentrionale où les écarts ont quelque importance, l'ensemble des régions étudiées présente un habitat groupé. Cependant quelques petits "pays" présentent un habitat dispersé intercalaire non dépourvu d'intérêt.

a) Les plateaux de l'Eifel septentrionale à leur grand nombre d'écarts ajoutent souvent des fermes dispersées. Kalterherberg, Höfen en comptent quelques-unes. Elles sont matérialisées sur les cartes au 1/50.000 et ont toujours un toponyme. Ce dernier porte presque invariablement le suffixe "hof". La localisation près des forêts ou dans les tourbières prédomine. Les grosses parcelles trapues dominent autour de ces exploitations.

b) Le prolongement de l'Islek luxembourgeois, dans la région de Neuerburg, présente un cas original. Cette zone fait partie de celle des "Kleindörfer" de W. Muller-Wille. Or, une analyse détaillée révèle qu'en 1961, dans l'Amt de Neuerburg, sur 27 agglomérations 3, dont Neuerburg, comptaient plus de 50 maisons, mais 16 en avaient moins de 20 et pourtant on les appelle village. L'habitat est aéré. Mais en plus chaque petite commune, ou presque, compte une ou plusieurs fermes dispersées. La commune de Karlshausen, 389 habitants en 1961, en compte quatre : Finkenhof, Peiferhof, Lutgeshof, Gashof. Celle, voisine, de Jucken, en compte également quatre, mais Daleiden en a plus de 10, disséminées sur son territoire. La forte proportion de ces fermes, qui peut dépasser 20 % de tous les immeubles communaux, doit être soulignée. La forme d'habitat rappelle fortement celle du Luxembourg voisin à l'Ouest de la vallée de l'Our. Cet habitat dispersé joue un rôle important sur le plan agricole, s'agissant

.../...

presque toujours d'exploitation de taille relativement importante. Vers l'Est, en allant vers le Bitburger-Land cette distribution de l'habitat disparaît au profit du village aggloméré, sans que les fermes dispersées soient totalement absentes.

c) Le Maifeld, à l'opposé de l'Islek, fait partie de l'aire des gros villages. Mais les campagnes du Maifeld présentent également un habitat dispersé qui n'est pas négligeable sur le plan fonctionnel. Sur le plan numérique ces fermes isolées ne représentent pas un grand nombre d'immeubles. Sur le plan agricole, par contre, on y trouve des fermes de taille supérieure à celles du village. Les bâtiments imposants, disposés autour d'une cour fermée, donnent l'impression d'une forteresse. Les terres sont fréquemment groupées autour de l'exploitation. Frappant est aussi le fait que ces grandes exploitations jalonnent d'importantes routes, de fréquentation ancienne, telle celle de Mayen à Coblence.

d) Enfin, les fermes isolées ont encore quelque importance le long du rebord du plateau eifelien dominant la vallée de la Moselle. Ces fermes, de taille respectable, dont les bâtiments sont généralement disposés autour d'une cour centrale, tantôt sont situées sur le territoire des villages viticoles, tantôt sur celui des villages du plateau. On trouve, ainsi, une traînée d'exploitations dispersées depuis le Maifeld jusque dans la région de Trèves. Elles sont particulièrement abondantes aux approches de Coblence. Le suffixe toponymique est de "hof", ce qui semble indiquer leur ancienneté. Souvent ce suffixe est au pluriel : Solligerhöfe près de Kobern, Kergeshöfe au dessus de Löf, Windhäuserhöfe, dominant la vallée de la Moselle à la hauteur de Karden.

Dans une région où l'habitat groupé prédomine largement, on a souvent négligé l'importance de ces grandes exploitations dispersées. Leur localisation et leur importance posent un problème qu'il faudra essayer de résoudre à la lumière de l'analyse historique.

Une carte représentant les types d'habitat présenterait une grande monotonie de signes ou de couleurs, aussi est-il inutile d'en dresser une. Exception faite des Hautes Fagnes l'indice de dispersion serait partout inférieur à 1.

.../...

Aux villages à forte population des Börden et du vignoble s'opposent les petits villages de l'Eifel centrale et occidentale. La partie septentrionale sur le plan administratif, présente des villages à population nombreuse, mais dispersée en un certain nombre de hameaux de population aussi importante que celle des villages de la région de Daun - Prüm.

Ainsi se dégagent à l'intérieur du massif schisteux de l'Eiffel des nuances qu'il s'agira d'éclairer au moyen des facteurs historiques. L'Eifel septentrionale, par son habitat plus aéré, s'individualise nettement. De même l'Islek, prolongement de l'Islek luxembourgeois. Le coeur de l'Eifel avec ses petits villages, constitue une troisième région. D'une manière générale la bande de hautes terres schisteuses bordant la Moselle, ce que l'on pourrait appeler l'Eifel Mosellane, compte des villages de taille plus grande, avec quelques grosses exploitations dispersées. Quant au Bitburger Land, son habitat le place entre l'Eifel et le Maifeld, avec prédominance du village autour de 500 habitants. La répartition de l'habitat reflète des nuances qui sont à mettre en relations avec d'autres phénomènes : aspect du parcellaire, utilisation du sol, structure de la propriété et de l'exploitation, proximité des villes, évolution historique. En cela l'habitat constitue un complexe géographique qu'on ne peut étudier à la lumière d'un seul facteur.

.../...

NOTES DU CHAPITRE IV

1.- Statistik von Rheinland Pfalz. Gemeindestatistik Band III p. 9. Bad Ems 1962

2.- H. Hahn. Die deutschen Weinbaugebiete op. Cit. p. 91

3.- F. Osthoff. Die älteren Flurbereinigungen im Rheinland und die Notwendigkeit von Zweitbereinigungen.
Schriftrenreihe für Flurbereinigung Heft II. 1956

4.- Les photographies aériennes de la région MONSCHAU-IMGENBROICH-HOFEN-ROHREN-KALTERHERBERG montrent remarquablement la localisation de l'aspect bocager autour des agglomérations.

5.- Cela rappelle la rotation du Wildland au XIXe siècle.

6.- Hohes Venn, Hautes Fagnes. Publication de l'Eifelverein. 1966 p. 67

7.- E. Schmidt-Kraepelin, S. Schneider. Lutfbildinterpretation in der Agrarlandschaft. 1966 p. 42 et 50. Inst. für Landeskunde. Bad Godesberg.

8.- L. Timmermann. Das Eupener Land und seine Grünlandwirtschaft, Bonner geographische Abhandl. Heft 5. 1951 p. 27

9.- H. Pilgrim Der Landkreis Monschau 1958 p. 98

10.- Müller Wille. Das Rheinische Schiefergebirge und seine kulturgeographische Struktur und Stellung. Deutsches Archiv für Landes und Volksforschung p. 567.

11.- J.F. Gay. Habitat groupé et dispersé dans le département du Cher. Norois 1958 n° 17 p. 66-72.

12.- Plus la dispersion est grande plus le chiffre est élevé. Ainsi dans le Morvan Mme J. BONNAMOUR obtient des chiffres de 3,4 ou 7. J. BONNAMOUR : Le Morvan, la terre et les hommes. p. 146.

-:-:-

.../...

CHAPITRE V : LES ASPECTS FINANCIERS ET TECHNIQUES. TYPES D'EXPLOITATIONS ET REVENUS.

Il fut un temps où les conditions pédologiques et climatiques, ainsi que l'action du seigneur foncier, contraignaient tous les exploitants d'un village, d'une circonscription, à faire les mêmes cultures. L'importance des revenus était pour ainsi dire uniquement fonction de la taille différentielle des exploitations. Est-ce à dire que les conditions physiques ne jouent plus le même rôle que jadis ?

Y A-T-IL UNE RELATION ENTRE MILIEU PHYSIQUE, UTILISATION DU SOL ET TAILLE DE L'EXPLOITATION ?

La vocation herbagère semble relativement limitée dans le massif de l'Eifel.

La terminologie allemande est d'ailleurs à la fois plus précise et plus vague que la terminologie française. A propos des exploitations d'élevage de la Haute Eifel, les agriculteurs, administrateurs, aménageurs ou autres responsables de l'agriculture ne parlent que de Grünlandwirtschaft ou Futterbaubetriebe, termes qui n'indiquent pas forcément une économie basée sur la culture de l'herbe. Le terme Futterbaubetrieb ne signifie pas exploitation herbagère. Mis à part quelques villages aux alentours de Roetgen, Monschau, Schleiden et Prüm, on trouve rarement des exploitations n'ayant que des herbages. C'est que le problème des fourrages hivernaux les oblige à avoir quelques champs pour faire des cultures céréalières ou betteravières afin d'ensiler des réserves pour l'hiver.

L'observation montre que les cultures restent importantes jusqu'à 550 m. d'altitude. A Duppach, dans l'arrondissement de Prüm, les labours représentent encore 36 % de la surface agricole totale. Pourtant les conditions climatiques ne sont guère favorables. On n'y compte que 160 jours sans gel, mais 845 mm. de précipitations dont 220 de mai à Juillet. A Muxerath dans l'Eifel occidentale, à 535 m. d'altitude, les labours totalisent 68 % de la surface totale. Il est vrai que les précipitations sont plus faibles : 770 mm. Mais la température moyenne de Mai à Juillet n'y est que de 13,5°. A Hallschlag commune de l'arrondissement de Prüm, située sur le plateau schisteux à 560 m. d'altitude il tombe 1020 mm. de précipitations par an. La période de Mai à Juillet reçoit 225 mm. et le nombre de jours sans gel n'est que de 155 par an. Malgré ces conditions peu favorables, céréales et plantes sarclées occupent encore 28 % de la surface agricole.

.../...

Il est donc difficile de dire que les conditions climatiques déterminent d'une manière absolue l'orientation économique des exploitations. La taille des exploitations est souvent plus déterminante, sans être le facteur unique.

Sur les hautes terres eifeliennes au dessus de 500 m. d'altitude les grandes exploitations, à l'échelle de la région bien sûr, ne sont pas exclusivement orientées vers l'exploitation des herbages. L'examen de plusieurs centaines d'exploitations montre qu'il est hasardeux de tirer des conclusions sur le développement préférentiel des herbages par catégorie d'exploitation. On peut même dire que, chaque fois que l'exploitant en a la possibilité, il garde, voire étend, les cultures céréalières au détriment surtout des cultures de pommes de terre et de betteraves. Curieusement et paradoxalement les conditions climatiques sévères semblent justifier un minimum, voire un maximum de surfaces en labours. L'hiver rude avec son manteau neigeux rend le problème de l'alimentation du bétail difficile pendant 3 à 4 mois. De là la recherche ou le maintien des céréales, partiellement ensilées à l'état vert pour l'hiver. La technique du silo explique la survivance de la culture céréalière, mais à d'autres fins que la production des grains. Il y a une dizaine d'années la tentation de coucher en herbes le maximum de surface était plus grande qu'actuellement.

A.- Les types d'exploitations.

Si le paysage géographique semble indiquer la nature des cultures dominantes il n'exprime pas, cependant, la réalité de l'orientation économique des exploitations (1

Tel village peut donner l'impression d'être tourné vers la polyculture où céréa et cultures sarclées paraissent présenter un rapport constant quant à leurs étendues respectives. Cela paraît encore être le cas au niveau des exploitations. Cependant l'analyse des bilans de celles-ci indiquent fréquemment une orientation différente. Cette remarque est fondamentale. Le géographe ne peut plus se contenter d'analyser le paysage. Il ne peut, non plus, se satisfaire de décrire les différences de région à région ou de petit pays à petit pays. L'analyse doit descendre au niveau de l'exploitation. C'est là que la réalité économique et géographique peut être cernée dans sa complexité. Il constate alors que des exploitations de taille analogue, présentant le même rapport entre les différentes plantes cultivées, ont une production finale différente

.../...

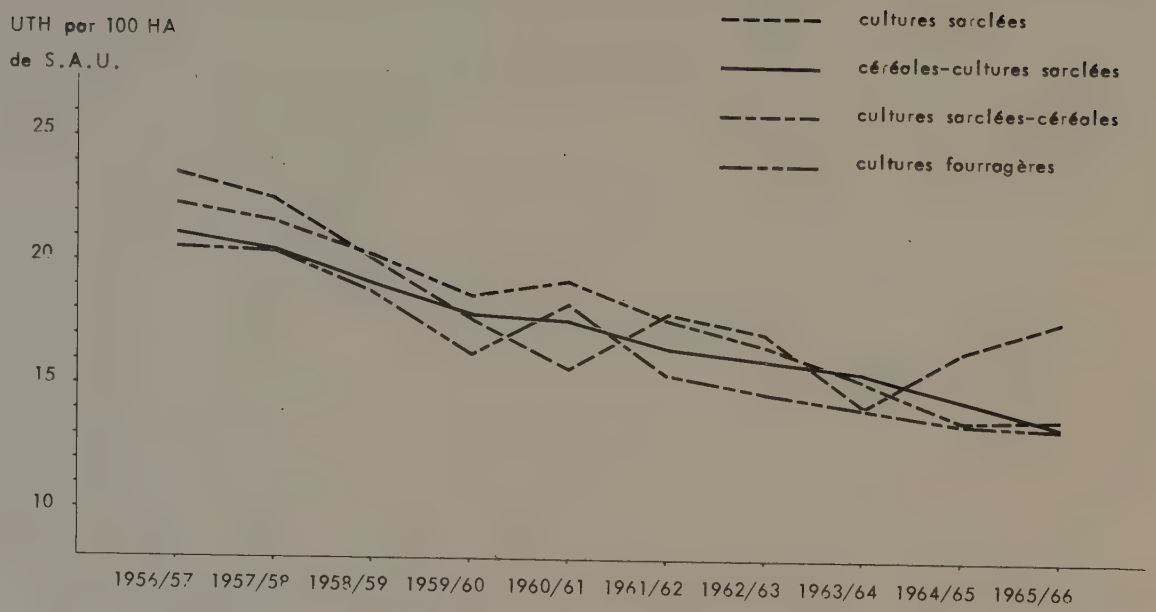


Fig. 27 EVOLUTION DU NOMBRE D'UTH PAR 100 HA DE S.A.U. DANS QUELQUES EXPLOITATIONS TYPIQUES ENTRE 10 ET 20 HA (Plus de 200 exploitations)

Une généralisation des exploitations sur le plan communal risque d'être imprudente et no conforme à la réalité (Fig. 27).

Le problème de la définition des types d'exploitation est délicat, car les éléments descriptifs, c'est-à-dire les plantes cultivées, ne sont pas suffisants. Une définition de types économiques s'imposerait, mais nécessiterait une connaissance exacte des composantes du bilan de chaque exploitation. L'exemple des exploitations associant céréales et cultures sarclées est probant. Extérieurement, par les plantes cultivées marquant le paysage végétal, ces exploitations peuvent passer pour des exploitations polyculturales. En réalité la plupart d'entre elles sont presque exclusivement orientées vers l'élevage qui fournit près de 80 % des revenus.

Le cas des exploitations céréalières peut également prêter à une activité différentielle. Telle exploitation peut faire des céréales pour la vente exclusive des grains. Telle autre peut les valoriser en les utilisant pour l'alimentation d'un important élevage de volailles ou de porcs. Et il est des cas où l'exploitant, vendant la totalité des grains, ne considère la production céréalière que comme une base financière permettant le développement d'une activité plus noble. Ainsi l'on trouve des exploitants ne cultivant des céréales que pour la vente et dont le prix obtenu sert exclusivement à l'entretien d'un élevage de porcs, voire de volailles. Tous les produits alimentaires spécialisés et composés sont alors achetés. Dans ce cas la production céréalière est simplement destinée à fournir l'argent nécessaire à l'élevage. S'agit-il encore d'agriculture ? N'est-on pas à la limite de l'agriculture et de l'industrie ? On voit par cet exemple que les données techniques, financières et économiques jouent un rôle bien plus déterminant que les données purement naturelles et régionales.

1. L'exploitation fourragère de l'Eifel septentrionale

Le qualificatif fourrager est plus précis que celui d'herbager. La typologie allemande l'appelle Futterbaubetrieb. Les exploitations fourragères se rencontrent quasi exclusivement dans l'Eifel septentrionale. Les plateaux schisteux du Nord-Ouest, dans les arrondissement de Prüm, Monschau et Schleiden en comptent le plus grand nombre. On en rencontre aussi quelques unes dans les autres régions, mais elles ne forment jamais de zones homogènes considérables. Aux altitudes inférieures à 400 m. elles sont rares. Dans les régions citées, les surfaces en herbes sont importantes. Comment se

.../...

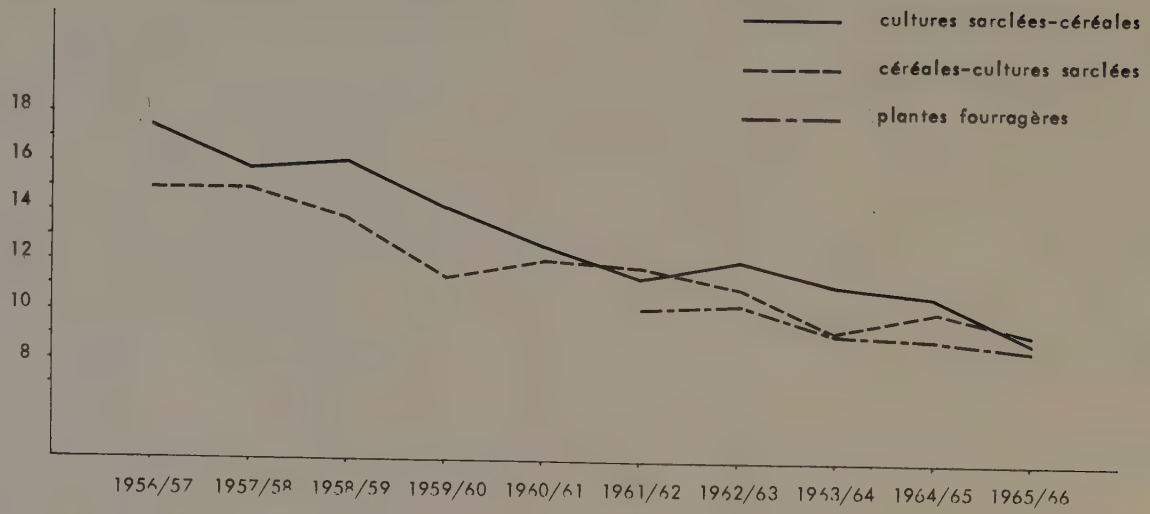


Fig. 28 EVOLUTION DU NOMBRE D'U.T.P. PAR 100 HA DE S.A.U. DANS QUELQUES EXPLOITATIONS TYPIQUES ENTRE 20 ET 50 HA (Moyenne calculée sur plus de 50 exploitations)

présentent de telles exploitations ? Deux exemples peuvent être cités :

- Une exploitation herbagère située dans la Hürtgenwaldsiedlung, zone de colonisation récente (après 1945), sur la bordure septentrionale des hautes terres, s'étend sur 19 ha. entièrement couchés en herges. Il s'agit surtout de prés de fauche bien entretenus et fumés. La dépense en engrais artificiel est de 160 DM par ha. (126 kg de N 145 kg de $P_2 O_5$), chiffre élevé pour une exploitation herbagère. L'exploitation est remarquablement équipée : une voiture utilitaire (Unimog 32 CV), un tracteur (24 CV), une épandeuse d'engrais, une presse à foin, un silo de 300 m^3, une installation de séchage sous toit du foin, une installation de traite. L'intensité des activités s'exprime par le nombre élevé de bêtes : 35 vaches laitières, 30 veaux de boucherie, 80 porcs à l'engrais. L'exploitant achète en moyenne pour 450 DM d'aliments composés par vache laitière. Chaque vache produit une moyenne de 4.000 kg de lait à 3,8 % de matières grasses. Une seule unité de travail, l'exploitant, qui est propriétaire des 3/4 de la surface exploitée, assure le fonctionnement d'une telle exploitation (Fig. 28). Le revenu de l'exploitation est de l'ordre de 17.000 DM (2). Des exploitations de ce genre se trouvent dans l'Eifel du Nord, dans le Land Rhénanie Nord-Westphalie et dans la Siedlung Ahrbruck dont il sera question plus loin. Il s'agit d'exploitation de très haute tenue, valant surtout par la qualité de leur chef. L'aide des services agricoles leur est facilement acquise, ce qui n'est pas un mince avantage.

- Le deuxième cas est celui des exploitations des terres schisteuses enserrant les dépressions calcaires. Avec 18 ha. l'exploitation dont il est question représente à peu près le type de l'exploitation familiale de la Schneifel. Située à Buchet, les champs et prés s'étalent entre 5 et 600 m. d'altitude et reçoivent plus de 960 m. de précipitations. Les prés couvrent 91,6 %, les labours 8,4 % de la surface agricole. Les céréales occupent 83,3 % des labours. L'exploitation possède un silo de 200 m^3. 21,1 unités de gros bétail se répartissent comme suit : 12 vaches laitières, 17 jeunes bovins, 6 porcs à l'engrais. Cela donne 1,17 unité de gros bétail par ha. de surface agricole. L'équipement est moindre qu'ailleurs : un tracteur de 38 CV, une moissonneuse-lieuse, une batteuse et une sarcleuse. Le travail est réalisé par deux unités permanentes. Le revenu familial ne monte qu'à 10.000 DM. montrant les conditions plus dures et l'aspect particulier de la Schneifel, région plus attardée.

.../...

L'exploitation familiale des dépressions calcaires peut servir de transition avec la catégorie associant céréales et plantes sarclées.

Celle qui suit n'est pas une exception. Elle exprime la moyenne des exploitations familiales dans la "Prümerkalkmulde". Avec 840 mm. de précipitations la région paraît favorable à l'herbe. Pourtant sur 26 ha. de surface agricole, l'exploitation-témoin sise à Dingdorf, n'en a que 16,25 en herbes, 9,75 sont en labours. Sur ces derniers les céréales occupent 76,9 %, les cultures sarclées et fourragères seulement 23,1 %. L'élevage est représenté par 11 vaches laitières, 19 jeunes bovins, 2 taureaux et 16 porcs à l'engrais. Au total 27 unités de gros bétail pour 26 ha. L'équipement est moyen : 2 tracteurs (59 CV), une moissonneuse-lieuse, une installation de traite, une batteuse, un chargeur de fourrages, uns installation de déchargement des foins, un silo de 70 m3. Au cours des 10 dernières années le propriétaire a acheté pour 50.000 DM. de matériel. Le revenu de l'exploitation s'élève à 16.500 DM., pour 1,5 d'unité de travail. L'intensité est plus grande que sur les plateaux schisteux environnants. Mais partout l'élevage fournit plus de 85 % des revenus.

2. Les exploitations associant céréales - plantes sarclées et fourragères

En principe ce type est plus intensif que le précédent. Mais il n'est pas sûr que sa rentabilité soit toujours plus élevée. Dans cette catégorie les céréales occupent au moins 30 % de la surface agricole, les cultures sarclées au maximum 15 %, le reste étant constitué par les cultures fourragères. Ces pourcentages indiquent une polyculture moyennement intensive. En réalité ces exploitations sont des exploitations de transformation, de valorisation, ou, selon les techniciens agricoles allemands, des "Veredelungsbetriebe" (littéralement exploitations d'anoblissement).

La structure de ces exploitations peut présenter quelques nuances, ce qui doit inciter à mieux les connaître (Fig. 29).

a) Exploitation polyculturale avec prédominance de la production laitière

La production laitière s'adapte parfaitement à l'exploitation familiale. En assurant des rentrées d'argent frais fréquentes, la production laitière permet, d'autre part, de valoriser au maximum les plantes produites à peu de frais sur l'exploitation. Voici une exploitation de 17,5 ha. de S.A.U. située dans l'Eifel occidentale à 535 m. d'altitude. Le cinquième des terres est de très mauvaise qualité. Les céréales occupent

.../...

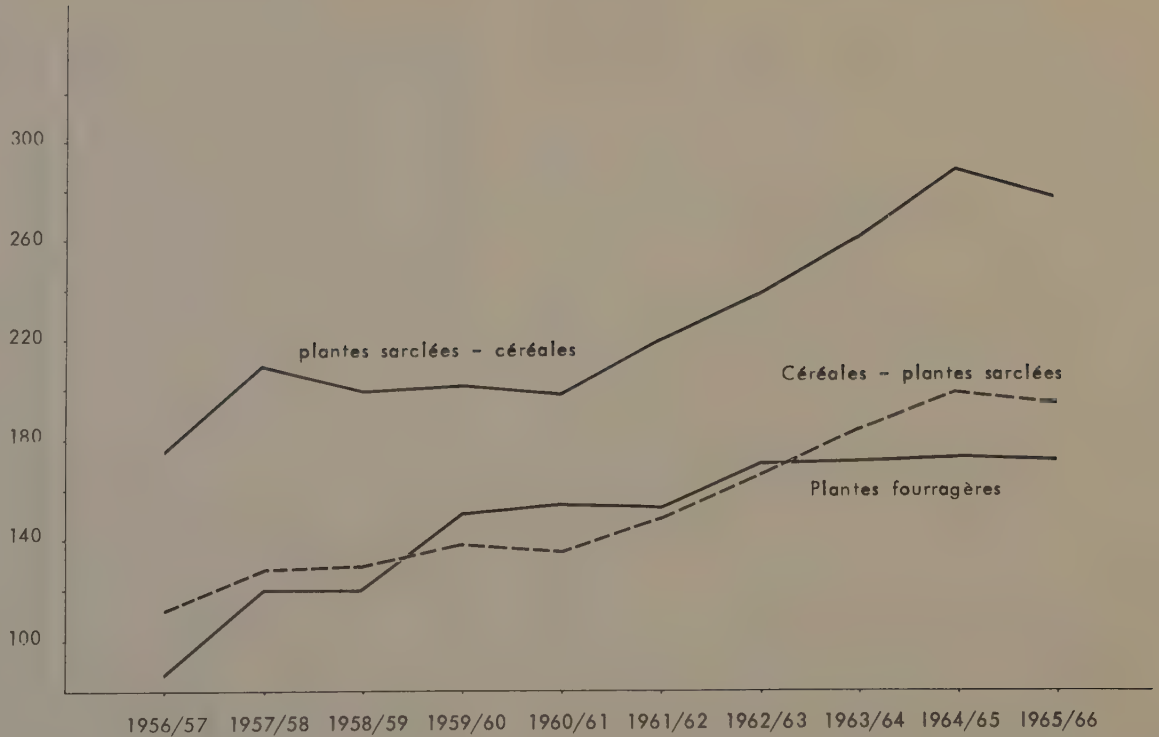


Fig. 29 CONSOMMATION D'ENGRAIS EN FRANCS PAR HA DANS QUELQUES TYPES D'EXPLOITATIONS (MOYENNE DE PLUS DE 300 EXPLOITATIONS) ENTRE 10 ET 20 HA DE S.A.U.

41 % de la S.A.U., les prés 40 %, les plantes fourragères 6 % et les cultures sarclées 13 %. Huit vaches laitières, 3 bovins de plus d'un an, 6 veaux, un taureau et 3 truies sont nourris sur ces 17,5 ha., ce qui donne 0,8 unité de gros bétail par ha. de surface agricole. Un tracteur de 25 CV. avec équipement complet, une installation de traite, une moisonneuse-lieuse appartiennent à l'exploitant qui peut compter d'autre part, sur le travail de sa femme. Le revenu de l'exploitation est à la limite des revenus acceptables, ce qui ne veut pas dire la limite de la rentabilité. En effet, l'exploitant ne consomme que pour 120 DM/ha. d'engrais artificiels et la moyenne de la production de lait par vache n'est que de 3.100 kg par an avec 3,4 % de matières grasses. L'insuffisance des rendements à l'hectare permet d'espérer des améliorations qui font penser que le revenu de 8.800 DM n'est pas une limite. Par sa taille et par ses revenus cette exploitation illustre la situation des exploitations où la valeur de l'exploitant est aussi importante que l'étendue des surfaces.

Dans la même commune une autre exploitation de 17,5 ha. de surface exploitée présente une répartition des cultures différente : 31 % de céréales, 38 % de trèfle, 14 % de pommes de terre et de betteraves fourragères, enfin 17 % de prés permanents. Par rapport au cas précédent on constate donc de notables différences surtout en ce qui concerne la répartition des prés, des plantes fourragères et des céréales. L'orientation est plus intensive, ce qui ressort de la densité de bêtes : 9 vaches laitières, 7 bovins de plus d'un an, 5 veaux, 2 taureaux, 10 truies, soit au total 21 unités de gros bétail pour 17,5 ha. L'équipement est comparable : un tracteur de 15 CV, une moissonneuse-lieuse, une batteuse, sans compter le matériel de culture habituel. L'emploi de l'engrais est plus fréquent : 160 DM par ha. et par an. Les rendements laitiers sont plus élevés : 3.388 kg à 4,24 % de matières grasses, ce qui indique une alimentation meilleure. En conséquence, il est nullement étonnant de constater que les revenus de l'exploitation sont de 14.000 DM, c'est-à-dire de 59 % plus élevés que dans la première, de taille rigoureusement égale et située dans la même commune.

b) Le type d'élevage mixte.

A la polyculture s'ajoute souvent un élevage mixte bovin et porcin. La production végétale est entièrement subordonnée à la production animale.

.../...

Ainsi une exploitation de 22 ha. à Bauler, arrondissement de Bitburg, possède 15 ha. de labours et 7 ha. de prés. Les céréales couvrent 80 % des labours, les cultures sarclées 4 % et les fourrages 16 %. La quasi totalité des revenus provient de l'élevage qui constitue l'activité noble. 6 vaches laitières, 10 bovins de plus d'un an, 2 veaux, et 10 bovins à l'embouche, constituent le cheptel bovin. Il s'y ajoute 11 truies et 295 porcs à l'engrais, qui représentent 29,5 unités de gros bétail. Au total on compte l'équivalent de 52,6 unités de gros bétail, soit 2,4 par ha. de S.A.U. L'intensité de l'exploitation est soulignée par d'autres chiffres : un tracteur de 32 CV. muni de tous les accessoires, installation de traite, batteuse, cinq ventilateurs pour le séchage des foins et pailles. Deux travailleurs masculins sont employés en permanence sur l'exploitation. La femme de l'exploitant ne fournit que l'équivalent de 0,2 unité de travail permanent. Le résultat financier est satisfaisant puisque chaque unité de travail comptabilise un revenu brut de 20.000 DM. Labours, élevage bovin et porcin déterminent un calendrier agricole chargé, mais où ce dernier constitue un élément d'équilibre pendant la saison hivernale. Ce type d'exploitation est fréquent dans le Bitburger-Land, ainsi que dans l'Eifel occidentale.

3. L'exploitation d'élevage spécialisé à base de polyculture

L'attrait des hauts prix de vente des produits de l'élevage explique l'orientation vers certains élevages hautement spécialisés. Cette évolution touche surtout les exploitations supérieures à 20 ha. dont la surface financière est plus stable. L'exemple suivant intéresse la catégorie des exploitations de 20 à 50 ha. des Börden (Fig. 30). Malgré ses 41,7 ha. de labours et 7 ha. de prés, l'exploitation située à Niederdrees, sur les sols loessiques de la Börde d'Euskirchen, est entièrement orientée vers l'élevage porcin. Les céréales occupent 75 % des labours et ont donné 1.250 quintaux en 1966 à raison de 40 quintaux à l'hectare.

Les cultures sarclées sont exclusivement représentées par les betteraves à sucre, c'est-à-dire 25 % des terres labourables. Les prés occupent 7 ha. témoignant de l'importance de l'élevage bovin pratiqué il y a encore cinq ans. Les 3.896 quintaux de betteraves à sucre sont vendus en totalité. On ne reprend que les pulpes pour le bétail. L'activité essentielle tient à l'élevage des porcs, pour la viande : 77 cochons à l'engrais, 107 jeunes porcs et 41 pourceaux. L'exploitation a vendu en 1966 plus de 476

.../...

quintaux de porcs, sans compter les pourceaux qui, en règle générale, sont gardés. La motorisation est très poussée avec trois tracteurs totalisant 120 CV. Le matériel a une valeur de 105.000 DM alors que les immeubles représentent 200.000 DM. dont 50.000 pour un silo de 84 m^3. L'étable a été reconvertie en 1963 en porcherie. En moyenne l'exploitation compte 2,5 travailleurs permanents par an qui arrivent à un revenu global brut de 50.000 DM. Le but est d'arriver à produire, avec la même surface, 1.100 quintaux de porcs

L'élevage porcin est très répandu dans les Börden céréalières. Son développement a plusieurs raisons. Il y a tout d'abord le souci de rentabiliser la production céréalière. Mais le moteur véritable est l'attrait que constituent les marchés urbains de Rhénanie et de la Ruhr, marchés situés à proximité et qui sont susceptibles d'absorber des quantités considérables de viande. Il y a aussi la mentalité paysanne très ouverte et qui ne recule pas devant des investissements importants.

4. Le type d'exploitation associant cultures sarclées-céréales et plantes fourragères de l'Eifel mosellane et de la Wittlicher Senke

Ce type se distingue du précédent en ce sens que les cultures sarclées qui donnent en principe le degré d'intensité de la production végétale, sont plus importantes, atteignent jusqu'à 30 % de la surface agricole utile. Céréales, plantes fourragères et prés peuvent occuper des surfaces plus considérables, mais c'est le secteur des plantes sarclées qui est déterminant. En effet, son importance est liée à la disponibilité en main-d'oeuvre, surtout familiale. Le présent type se trouve donc essentiellement sur les hautes terres eifeliennes, à des altitudes inférieures à 400 m., depuis le Nord du Maifeld jusqu'aux abords du Bitburger Gutland, dans toute l'Eifel Mosellane ainsi que la Wittlicher Senke. Parmi les cultures sarclées, betteraves fourragères et pommes de terre jouent un rôle important. Les betteraves sucrières associées aux céréales déterminent un type à part qui sera analysé plus loin. La taille préférentielle de cette catégorie se situe aux alentours de 20 ha. Les exploitations à temps complet, inférieures à 20 ha., sont le plus souvent de ce genre. En voici un type choisi dans la région d'Andernach, au Nord du Maifeld. Les 16,25 ha. de surface agricole sont occupés à raison de 50 % par les céréales, 26 % par les cultures sarclées, 23 % par les cultures fourragères et 1 % par les prés. Ces plantes constituent la base alimentaire d'un troupeau de 8 vaches laitières, 16 jeunes bovins, dont une partie agrandira le troupeau précédent,

.../...

1 truie et 15 cochons à l'engrais. En équivalent d'unités de gros bétail, cela représente, 18,5 ou 1,15 par ha. de surface agricole. Le degré d'intensité est donc comparable sans plus, aux exploitations du groupe précédent. L'équipement est convenable. L'exploitation dispose d'un tracteur de 25 CV. et d'une installation de traite. Un silo de 40 m emmagasine céréales et fourrages verts. L'exploitant et son épouse sont les seuls travailleurs permanents. Les revenus d'une telle exploitation se situent aux alentou de 12.000 DM.

On constate donc qu'il n'y a pas beaucoup de différences entre les types céréales-cultures sarclées - fourrages et cultures sarclées - céréales-plantes fourragères. Cette différence est souvent factice car elle repose sur une utilisation plus grande de la main-d'oeuvre dans le second type. Dès que celle-ci vient à manquer la part des céréales augmente. Aussi n'est-il pas étonnant de constater que dans l'ensemble de Rhénanie Palatinat les exploitations sarclo-céréalo-fourragères ont diminué fortement passant de 47.796 à 33.025 de 1949 à 1960.

A l'opposé, les exploitations céréalo-sarclo-fourragères ont augmenté, passant de 14.746 en 1949 à 23.849 en 1960. Cette augmentation traduit la céréalisation dont il a déjà été question.

Enfin les exploitations fourragères ont diminué, tombant de 15.116 à 11.608, avec cependant cette nuance que celles qui ont plus de 80 % de cultures fourragères et de prés, ont légèrement augmenté, grimpant pendant la même période de 2.106 à 2.463.

5. l'exploitation rhénane typique

Dans les Börden l'exploitation qui domine d'une manière écrasante associe betteraves sucrières et céréales. Ces dernières l'emportent en surface, mais sur le plan agrologique et économique les betteraves sont plus marquantes.

La taille de l'exploitation joue un rôle médiocre dans l'importance de cette culture. Qu'il s'agisse de petites ou moyennes exploitations, la part des betteraves sucrières est encore importante. Plante commerciale par excellente, la betterave doit son succès non seulement aux sols loessiques fertiles, mais aussi au grand nombre de raffineries de sucre qui permettent de rentabiliser une culture qui, sur le plan technique, s'incorpore très bien dans le système céréalier. Qu'il s'agisse des Börden de Bergheim, Jülich, Düren ou Euskirchen, l'assolement est pratiquement le même. Le pourcentage des betteraves à sucre est de l'ordre de 25 à 35 %, le reste revenant aux

.../...

céréales, au froment surtout, quelque peu aux fourrages et aux pommes de terre. La betterave détermine et l'assolement et l'orientation économique de l'exploitation. L'étude des exploitations montre que l'importance des betteraves à sucre peut varier dans des proportions assez importantes. Dans un même village de la Börde de Bergheim, les pourcentages de betteraves varient, mais d'une manière inégale. Une exploitation de 14 ha. compte 31,4 % de sa surface agricole en betteraves à sucre, une autre de 25 ha. en a 35,4 %, une troisième de 22,5 ha. à 33 % une quatrième de 32,5 ha. a même 39 % ! L'importance de la culture betteravière ne semble donc pas liée à la taille de l'exploitation.

Le fait de cultiver des céréales et des betteraves à sucre ne signifie pas que ces deux productions déterminent exclusivement les revenus. Plusieurs cas peuvent se présenter. Voici une exploitation de 16,75 ha. à Berrendorf, dans la Börde de Bergheim. Les céréales couvrent 57,3 % de la S.A.U., les cultures sarclées 33,4 % dont 30,7 % pour les betteraves à sucre, les plantes fourragères 8 %, les prés permanents 1,3 %. Cette diversité n'exclut pas l'intensité. 370 DM d'engrais artificiels sont dépensés par ha. de S.A.U. Les rendements sont de 46,3 quintaux à l'ha, pour le blé, de 53,5 quintaux pour le seigle et 48 quintaux pour l'avoine. Quant aux betteraves à sucre, elles donnent 516 quintaux à l'hectare, alors que la moyenne fédérale pour la période 1960-1965 a été de 380,7 quintaux seulement. A côté de la vente des betteraves à sucre, les revenus proviennent essentiellement de l'élevage . L'étable contient 15 vaches laitières et 4 jeunes bovins ; 10 porcs élevés en permanence alimentent une petite vente. L'exploitation élève encore 304 poulets pondeuses et 210 poulets. En réduisant le bétail en unités de gros bétail, on arrive au chiffre de 294 unités pour 100 ha. de S.A.U. ou 2,94 unités de gros bétail par ha. La densité animale est donc très élevée, bien que l'aspect extérieur de l'exploitation inciterait à penser à une faiblesse du secteur animal. La production laitière est de 5.183 kg de lait par bête et par an. En plus de la production de fourrages propres, l'exploitant achète pour 650 DM par an et par bête, de nourriture d'appoint. La comptabilité d'une telle exploitation, qui est loin d'être une exception, montre des résultats remarquables. Le revenu brut à l'ha. s'élève, en 1966, à 7.700 DM. Le revenu brut de l'exploitation sur laquelle travaillent deux personnes, a atteint 40.000 DM. L'exploitation est très bien équipée. Deux tracteurs de 50 et 24 CV., une moissonneuse-batteuse, une récolteuse automatique pour les betteraves, un silo de 120 m^3, une installation de traite,

.../...

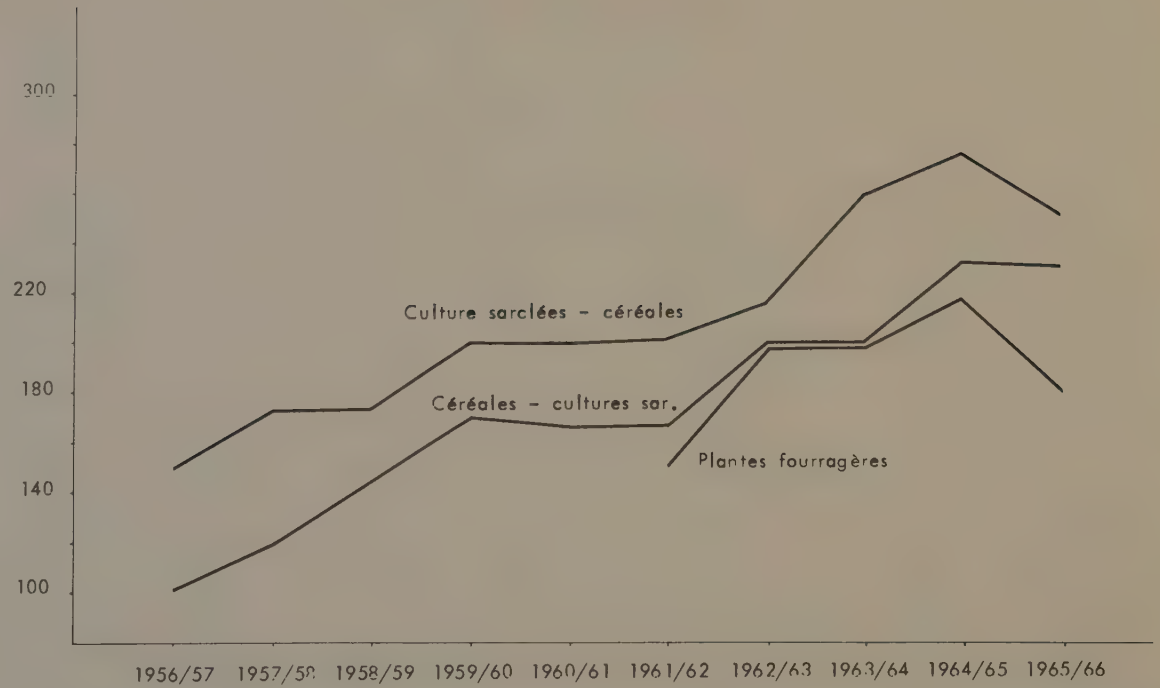


Fig.30 CONSOMMATION D'ENGRAIS EN FRANCS PAR HA DANS QUELQUES TYPES D'EXPLOITATIONS ENTRE 20 ET 50 HA DE S.A.U.(Moyenne établie sur plus de 50 exploitations)

constituent la base de l'équipement.

Une autre variante de l'exploitation betteravière est fournie par l'exemple suivant . D'une superficie de 24,5 ha. l'exploitation décrite est située sur les sols loessiques à 10 km. à l'ouest de Cologne. Les céréales occupent 70,5 % de la surface agricole, contre 27,6 % aux betteraves à sucre. Le reste, c'est-à-dire peu de chose, est essentiellement constitué par le jardin. Les rendements sont un peu moins élevés : 45,4 quintaux à l'ha. pour les céréales, 434 quintaux pour les betteraves. La différence avec le type précédent vient de l'orientation économique. On ne compte pas de bovins sur l'exploitation. Par contre, on nourrit l'équivalent de 82 unités de gros bétail sous forme de porcs à l'engrais, ce qui revient à une moyenne de 300 porcs en permanence. Les porcs sont achetés jeunes, occasionnant une dépense de 850 DM par ha. de S.A.U. L'exploitant et son épouse sont les seuls travailleurs attachés en permanence à l'exploitation. Deux tracteurs, une moissonneuse-batteuse indiquent un équipement satisfaisant. Quant aux revenus, malgré les apparences, ils proviennent pour 71 % de la vente des porcs et seulement pour 29 % de la vente des produits végétaux. Et pourtant la classification officielle appelle ce type "exploitation betteravière". Le revenu brut de cette exploitation intensive a été de 40.000 DM.

Il est possible de citer une troisième variété à l'intérieur de ce type betteravier rhénan. Il s'agit, en apparence, du type le plus logique c'est-à-dire celui où le paysage agricole correspond à peu près à la structure de l'exploitation. L'exemple choisi se situe dans la Börde de Jülich. Les 32 ha. de surface agricole se répartissent à raison de 49 % en faveur des céréales et 51 % des cultures sarclées. Les betteraves à sucre totalisent 40 % de la S.A.U. c'est-à-dire près de 80 % des cultures sarclées, le reste étant constitué par les pommes de terre. L'exploitation fonctionne avec deux travailleurs masculins, père et fils. L'épouse aide partiellement. Aucun bétail n'est élevé sur la ferme. Au cours des dix dernières années l'exploitant a acheté du matériel pour 176.000 DM ainsi que des terres pour 130.000 DM. Trois tracteurs sont utilisés sur l'exploitation. La récolte des betteraves se fait grâce à une récolteuse-chargeuse, de même celle des pommes de terre, ce qui explique leur maintien. Le bilan d'une telle exploitation est intéressant à examiner. La vente des produits végétaux s'est élevée en 1966 à 130.000 DM. Le revenu brut, comprenant les salaires des exploitants ainsi que le revenu net, s'est élevé à 64.000 DM en 1966.

.../...

La comparaison des deux derniers types appelle quelques remarques. L'intensité des assolements de l'une à l'autre des exploitations semble en contraste très net avec les résultats financiers. Ce n'est qu'apparence. L'exploitation d'une vingtaine d'hectares, pour avoir des revenus suffisants, est obligée d'augmenter le secteur "valorisation de la production végétale". L'élevage est ainsi presque une nécessité, permettant d'obtenir des revenus élevés par hectare de surface agricole, mais moins élevés par unité de travail. C'est que dans ce genre d'exploitation les frais sont élevés, provenant : des investissements considérables en matériel, de l'achat de nourriture complémentaire pour le bétail, des dépenses en engrais, de la rétribution de la main-d'oeuvre liée à l'exploitation. Cela réduit les bénéfices. Au contraire, l'exploitation sans bétail est d'un tiers plus grande que la précédente. La rationalisation et la spécialisation sont plus poussées. Trois plantes déterminent les seules activités : céréales, betteraves à sucre, pommes de terre. La récolte de toutes les cultures sarclées est entièrement mécanisée. En ce qui concerne les investissements ils sont plus productifs car ils s'appliquent à une surface plus grande. Les dépenses en main-d'oeuvre sont moins élevées que dans le cas avec élevage. L'agriculteur est plus libre s'il n'a pas de bétail à soigner. Il devient de plus en plus un "entrepreneur d'agriculture". L'âme paysanne se meurt lentement. Le cas de l'exploitation sans élevage (Viehloser Betrieb) devient de plus en plus fréquent, mais se limite aux exploitations d'une certaine taille. On peut dire que 30 ha. est la valeur-seuil de ce type qui devient fréquent à partir de 40-50 ha. dans les Börden.

L'étude des Börden révèle donc plusieurs types d'exploitations qui, cependant, présentent une base végétale relativement analogue. C'est au stade de l'utilisation de la production, qui ne se traduit guère dans le paysage, que se produit la différenciation. Deux orientations fondamentales se dégagent ainsi.

L'exploitation inférieure à 30 ha. est obligée de s'orienter vers un secteur de valorisation très important. Celle supérieure à ce chiffre, pour des raisons de rareté de main-d'oeuvre et de rentabilité des investissements, peut s'orienter vers la simplification des activités agricoles en abandonnant l'élevage. Les deux cas prouvent qu'avec des moyens différents on arrive à faire vivre une famille paysanne d'une façon plus que décente, quoique avec des revenus différenciés.

.../...

6. l'exploitation arboricole de la région de Bonn.

Les cultures fruitières, dans la région bonnoise, sont traditionnelles. Cependant les exploitations exclusivement arboricoles sont de date assez récente. Mais depuis une dizaine d'année la spécialisation a fait de rapides progrès. Ersdorf est un village de la banlieue arboricole de Bonn. L'exploitation arboricole moyenne s'étend sur une dizaine d'hectares. Celle qui sert d'exemple en compte exactement 10, dont 6 en fermage. Les plantations de pommes et poires en basse-tige s'étendent sur 7 ha., le reste étant encore labours. Il est prévu de gagner à la culture des arbres, ces derniers. Le nombre de travailleurs est réduit : l'exploitant et son épouse. Il s'y ajoute des travailleurs saisonniers qui, totalisés, font une unité de travail par an. 2 tracteurs appartiennent à l'exploitant. La valeur des équipements mécaniques s'élève à 42.000 DM ou 4.200 DM par ha. Le revenu brut d'une telle exploitation hautement intensive se situe aux approches de 50.000 DM, les rendements en fruits variant entre 120 et 360 quintaux à l'ha. en fonction de l'âge des plantations.

Dans l'arrondissement d'Ahrweiler les conditions climatiques favorables, à l'approche du Fossé Rhénan, ont favorisé l'extension de l'arboriculture. La taille moyenne des exploitations spécialisées dans cette culture est de 9,8 ha. Les pommiers couvrent 64,6 %, les poiriers 8,6 %, les pruniers 16,4 % des 600 ha. de cultures fruitières. Le reste est occupé par les cerisiers, mirabelliers, pêchers, abricotiers. Les plantations de haies fruitières n'ont cessé de s'étendre depuis 1960. Elles ont été favorisées par l'aide gouvernementale, qui peut atteindre 1.800 DM par ha. à partir d'une surface de 0,25 ha. Cette législation explique l'orientation d'un grand nombre de petits exploitants vers cette culture nouvelle en abandonnant la polyculture traditionnelle. Les exploitations arboricoles de 10 ha. sont viables grâce à l'organisation commerciale qui leur assure l'écoulement des produits. L'arboriculture est ainsi un autre mode d'intensifier les activités agricoles en permettant à un certain nombre d'agriculteurs de rester à la campagne sur des exploitations de taille réduite. Son intérêt dépasse la région bonnoise. La législation et l'aide financière du gouvernement ne sont pas les seuls moteurs de cette évolution. La proximité des grands centres de consommation explique l'attrait de ces cultures. Les usines de fabrication de jus de fruits installées dans les villes, sont prêtes à accueillir cette production locale. Les prix pour les fruits destinés à ces usines ont tendance à monter. Ils étaient de l'ordre de 136 DM le quintal de pommes, en 1965. Cette valorisation d'une partie de la production fruitière

.../...

TABLEAU 9

DONNES CONCERNANT SIX EXPLOITATIONS VITICOLES DES ENVIRONS DE COCHEM/1967

	Exploit. I	Exploit. II	Exploit. III	Exploit. IV	Exploit. V	Exploit. VI
Superficie de l'expl.	1.48 ha.	1.88 ha.	2.47 ha.	1.53 ha.	1.75 ha.	2.0 ha.
dont vigne	1.34 "	1.25 "	1.31 "	1.53 "	1.75 "	2.0 "
Super. en rap.	80 %	75 %	92 %	90 %	75 %	85 %
Riesling	75 %	80 %	50 %	80 %	100 %	80 %
Surf. en forte pente	30 %	60 %	40 %	60 %	40 %	25 %
Plant. en échalas	90 %	100 %	75 %	85 %	100 %	70 %
U.T.H. Famil.	2.5	3.2	2	1.5	2	2.2
Tracteur nombre CV	I/II CV	I/20 CV	I/17 CV	I/17 CV	I/20 CV	I/16 CV
voiture ou break	I	I	I	I	I	I
Poss. de stockage en litres	24 500	19 000	29 000	34 000	19 000	24 000
Récolte en l.	14 000	16 000	19 000	16 000	12 000	20 000
Commercialis. par coop.	10 %	-	10 %	-	10 %	2 %
Vente en fûts au commerce	55 %	100 %	25 %	28 %	-	8 %
Vente en bout. aux consom.	35 %	-	65 %	72 %	90 %	90 %
Rendement brut en D.M.	23 210	24 320	39 475	36 640	40 870	75 740
Frais à l'exception des salaires en DM	8 855	8 965	14 680	12 060	16 060	34 510
revenu de l'exploitation en DM	14 355	15 355	24 795	24 580	24 810	41 230
Sal. aux trav. étrangers. en DM	1 800	-	835	7 400	2 600	5 300
revenu brut en DM	12 555	15 355	23 960	17 180	22 210	35 930
Salaires de la famille en DM	12 500	15 000	10 500	10 000	15 000	16 500
revenu net en DM	55	355	13 460	7 180	7 210	19 430

.../...

est tellement intéressante que certains commerces de gros des vins de Moselle et du Rhin se sont adjoints une installation de fabrication de jus de fruits, y compris de raisin. C'est le cas jusqu'au "sanctuaire" du vignoble, dans la région de Zell-Bernkastel. Aussi est-il fréquent de voir de petites exploitations se tourner vers la production fruitière. Les régions planes sont favorisées, car sur les pentes raides de la Moselle les frais d'investissement et d'exploitation sont trop élevés.

7. L'exploitation viticole

L'exploitation viticole s'accommode des terrains en pente, délaissés par les autres modes d'utilisation du sol, et de superficies plus réduites. Nulle part l'intensité de la culture et des rendements est aussi forte que dans le vignoble.

L'étude des fiches d'exploitation montre qu'une exploitation uniquement viticole peut être rentable, si elle est bien gérée, à partir de 1,5 ha. Quelques exemples le montreront. (3).

Tableau 9

La transcription des bilans de six exploitations viticoles de moyenne importance donne un tableau saisissant par l'intensité de la mise en valeur sur des surfaces aussi réduites. Il y a souvent un travailleur permanent pour moins d'un hectare de vigne. Celle-ci donne des rendements élevés : de 100 à 200 hectolitres à l'ha. Malgré ces chiffres considérables il ne s'agit pas d'un vignoble de quantité mais de qualité. Le Riesling, cépage de qualité, domine, de même les plantations sur échalas. L'équipement de ces exploitations est remarquable. Chacune possède au moins un pressoir. Si le nettoyage des bouteilles se fait souvent à la main, pendant la morte saison, par contre, la mise en bouteille et l'embouchage se font à la machine. Une exploitation sur trois possède une étiquetteuse. La vente du vin rapporte aux différentes exploitations citées dans le tableau, respectivement 1,75 F - 1,80 F - 2,5 F - 2,7 F - 4,0 F et 4,4 F par litre (1967). Ces chiffres sont à mettre en relation avec ceux relatifs aux revenus nets qui montrent que les exploitations faisant les bénéfices nets les plus forts, sont celles où la qualité est la plus élevée. Les prix de vente au litre montrent parfaitement la différence de qualité, mais aussi les variations qu'il peut y avoir d'une exploitation à l'autre, dans un vignoble qui, pourtant, a l'apparence d'être homogène. L'importance des revenus n'est pas seulement fonction de la taille de l'exploitation. Elle dépend aussi du mode de gestion. Le tableau montre que les exploitations les plus rémunératrices sont celles

.../...

qui commercialisent elles-mêmes une partie de leur production. Il est intéressant de constater qu'il y a un certain rapport fixe entre le taux de commercialisation directement au consommateur et le prix moyen obtenu : 35 % et 1,75 F pour l'exploitation I, 72 % et 2,7 F pour la quatrième, 90 % et 4,0 F et 4,4 F pour les deux dernières. En somme c'est comme si la mise en bouteille et la commercialisation directe correspondaient à la "Veredelungwirtschaft", l'élevage des exploitations de cultures sarclées ou à betteraves à sucre. L'attitude du chef d'exploitation est presque toujours déterminante. C'est de lui, beaucoup plus que des conditions naturelles, que dépend la bonne gestion de l'entreprise. Ces résultats sont d'autant plus notables que chaque exploitation n'a que 75 à 92 % de sa superficie totale en production. Ils permettent aussi de fixer le seuil de rentabilité d'une exploitation viticole. On peut ainsi admettre qu'avec deux hectares de vignes en état de produire, une famille de vignerons arrive à obtenir des gains supérieurs à ceux d'un ouvrier moyennement qualifié. Sur le plan du travail il n'y a cependant aucune comparaison possible. Le métier de vigneron, la vocation de vigneron, demandent un labeur incessant et pénible, malgré la mécanisation et la motorisation qui, dans le vignoble, sont peut être plus poussées que dans les autres types d'exploitation. Les données relatives aux six exploitations ont été choisies dans la moyenne vallée de la Moselle, autour de Cochem. Ce n'est pas le coeur du vignoble. Les conditions physiques sont déjà marginales. Les résultats financiers ne prennent que plus de signification.

B. Les revenus paysans

Problème capital que celui des revenus paysans. De la parité des ressources entre agriculteurs et travailleurs urbains ou industriels dépend largement l'avenir de l'agriculture et du monde paysan. Le calcul des revenus paysans n'est pas aisé. D'une part, parce que tous les agriculteurs ne tiennent pas une comptabilité exacte, d'autre part, parce que les revenus du paysan présentent une plasticité plus grande que ceux de l'ouvrier et du citadin. Enfin, il y a les revenus en nature qui sont difficiles à chiffrer.

Le schéma suivant donne un aperçu sur la structure d'un bilan d'une exploitation paysanne (Fig. 31). Il correspond au schéma en usage dans les milieux agricoles rhénans. Sa simplicité et sa clarté peuvent le faire admettre. La difficulté vient plutôt de la collecte des données. Plusieurs organismes détiennent des renseignements relatifs aux revenus du monde agricole : Chambre d'Agriculture, Services Agricoles (Kulturämter) et

.../...

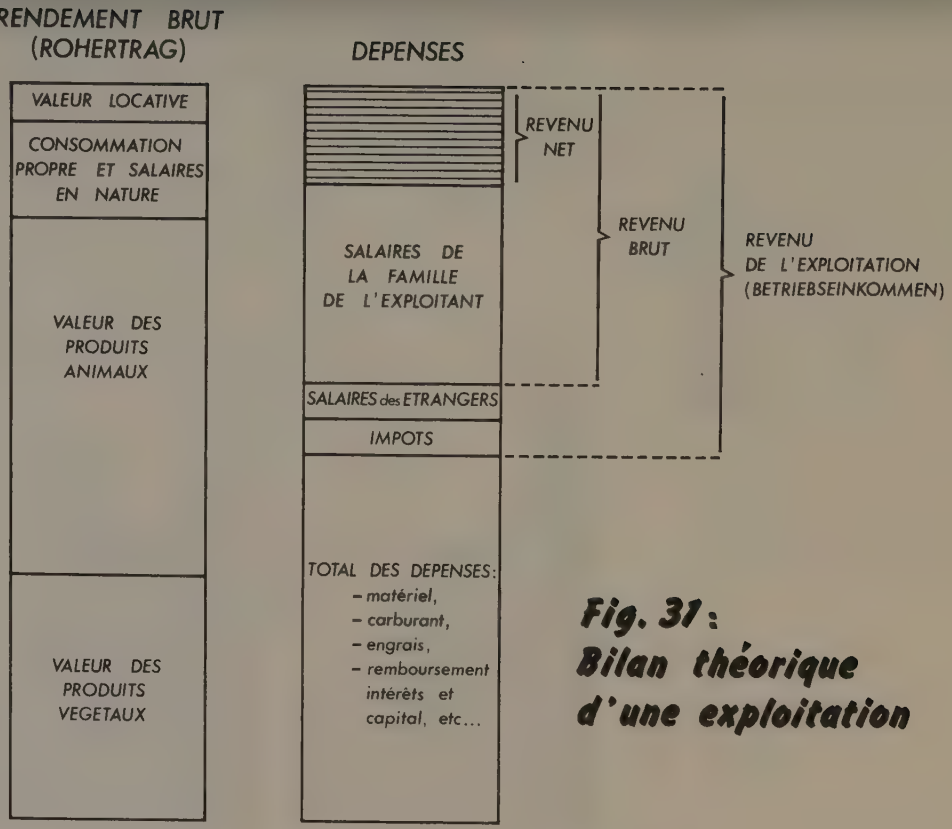


Fig. 31 : Bilan théorique d'une exploitation

Source : Chambre d'agriculture de Rheinland-Nassau

surtout les écoles d'agriculture. Ces dernières sont en étroit contact avec presque tous les agriculteurs à temps complet, si bien que les données qu'on peut recueillir auprès des écoles, sont de première importance. Il eût été intéressant de cartographier les données salariales afin de donner une image socio-économique des campagnes étudiées. Ma heureusement, étant incomplètes, elles ne permettent de citer que les résultats partie Les conclusions qui seront exposées ici sont le résultat de l'examen de plus de quatre cents fiches d'exploitation, dont les revenus se rapportent à l'année 1965-1966. (Fig - 33 - 34). La classification tient compte, surtout, de l'utilisation du sol, moins de nature des revenus. (Fig. 35). Cependant, pour plus de clarté, on précisera dans la me- sure du possible, la branche essentielle des activités des différents groupes d'exploi- tations. Pour que l'aperçu soit plus valable on tiendra également compte de la taille d l'exploitation (4).

1. Les revenus des exploitations de moins de 10 ha.

L'intensité des cultures est une obligation pour ces exploitations, si elles doivent assurer des ressources convenables à l'exploitant. Si, en 1960, beaucoup d'exploitations de cette taille étaient encore à temps complet, ce n'est plus le cas en 1966-67. La plupart d'entre elles sont à temps partiel, destinées à apporter un complément de ressources, voire fournir une éventuelle base de repli en période de crise.

a) le type cultures sarclées-céréales-plantes fourragères

C'est dans la catégorie cultures sarclées-céréales que l'intensité des culture est la plus grande. Pour une vingtaine d'exploitations d'une superficie moyenne de 8,4 ha. les résultats sont les suivants. Les labours occupent 70 %, les prés 30 % de la surface. Les cultures sarclées interviennent pour 25 % contre 61 % aux céréales 14 % aux cultures fourragères.

La densité animale est de 1,5 unités de gros bétail à l'hectare. La production laitière vient au premier rang des revenus, d'autant plus que la production moyenne vache est de 3.315 kg. Le revenu brut d'une telle exploitation, fonctionnant avec un travailleur permanent, se monte à 8.000 DM par an.

b) le type associant céréales-cultures sarclées et fourrages

L'échantillon porte également sur une vingtaine de cas. Avec une superficie moyenne de 8,6 ha. ce type paraît moins productif ; pourtant les résultats montrent l contraire. Les céréales occupent 80 % des labours qui ne font que 55 % de la surface.

.../...

Fig. 32 REVENU MOYEN PAR UNITE DE TRAVAIL EN FONCTION DES TYPES D'EXPLOITATIONS

(1965 - 1966)

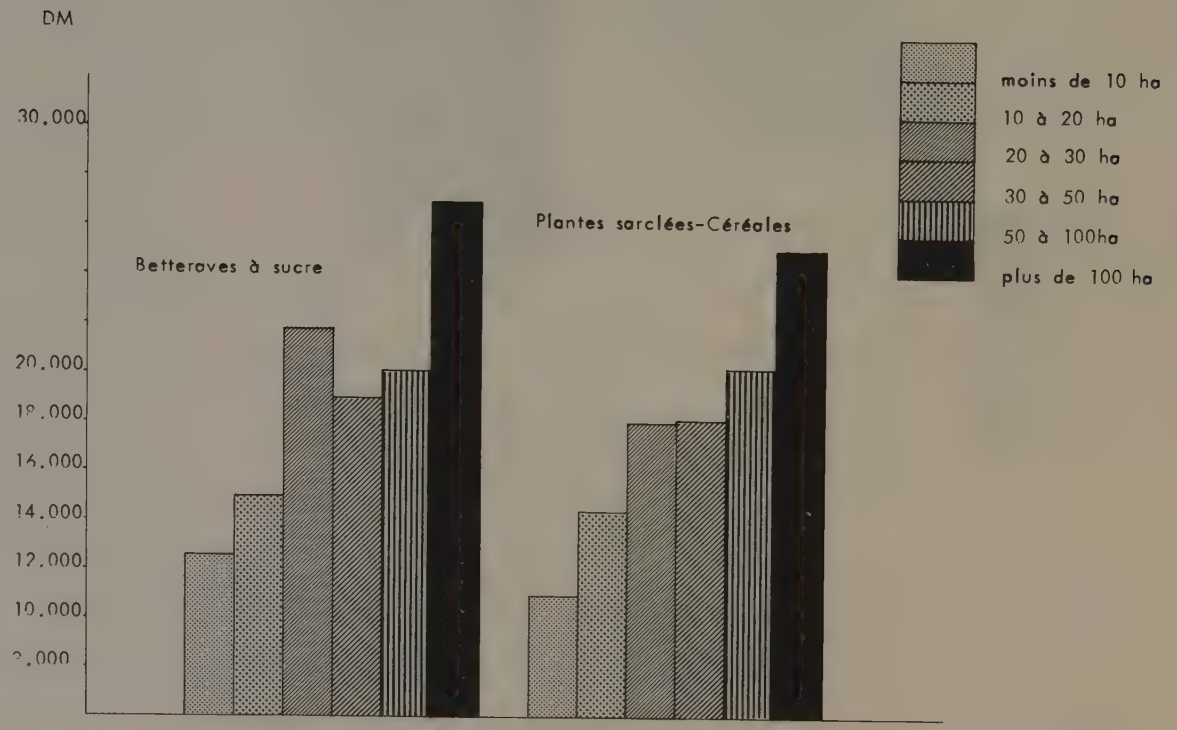
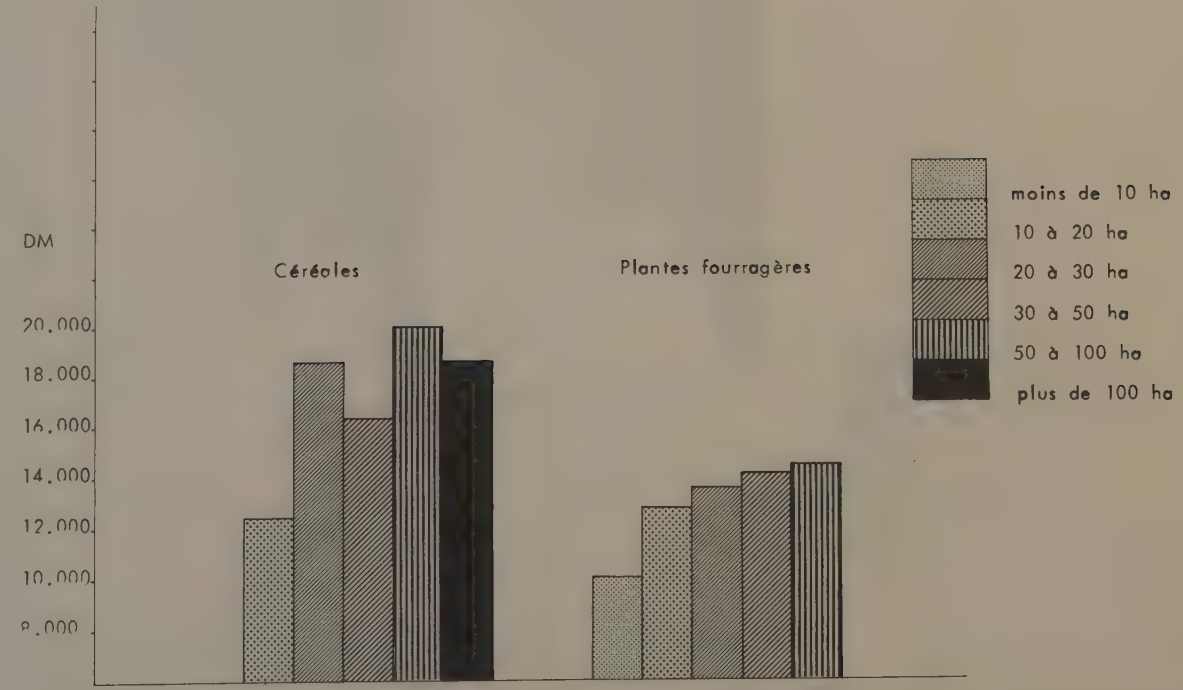


Fig. 33 REVENU MOYEN PAR UNITE DE TRAVAIL EN FONCTION DES TYPES D'EXPLOITATIONS

(1965 - 1966)



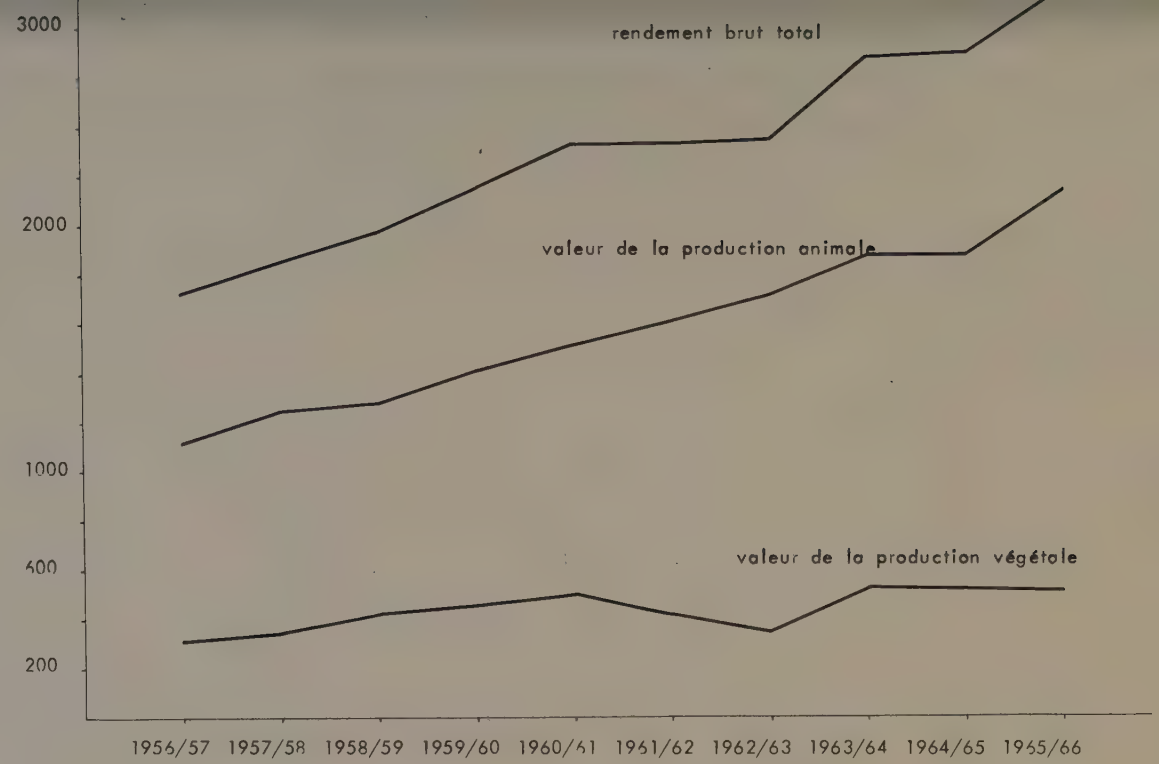


Fig. 34 EVOLUTION DU RENDEMENT BRUT, DE LA PRODUCTION ANIMALE ET VEGETALE, PAR HA DE S.A.U., DANS LES EXPLOITATIONS DE 10 A 20 HA DU GROUPE CULTURES SARCLEES-CEREALES PENDANT LA PERIODE 1956/57 - 1965/66

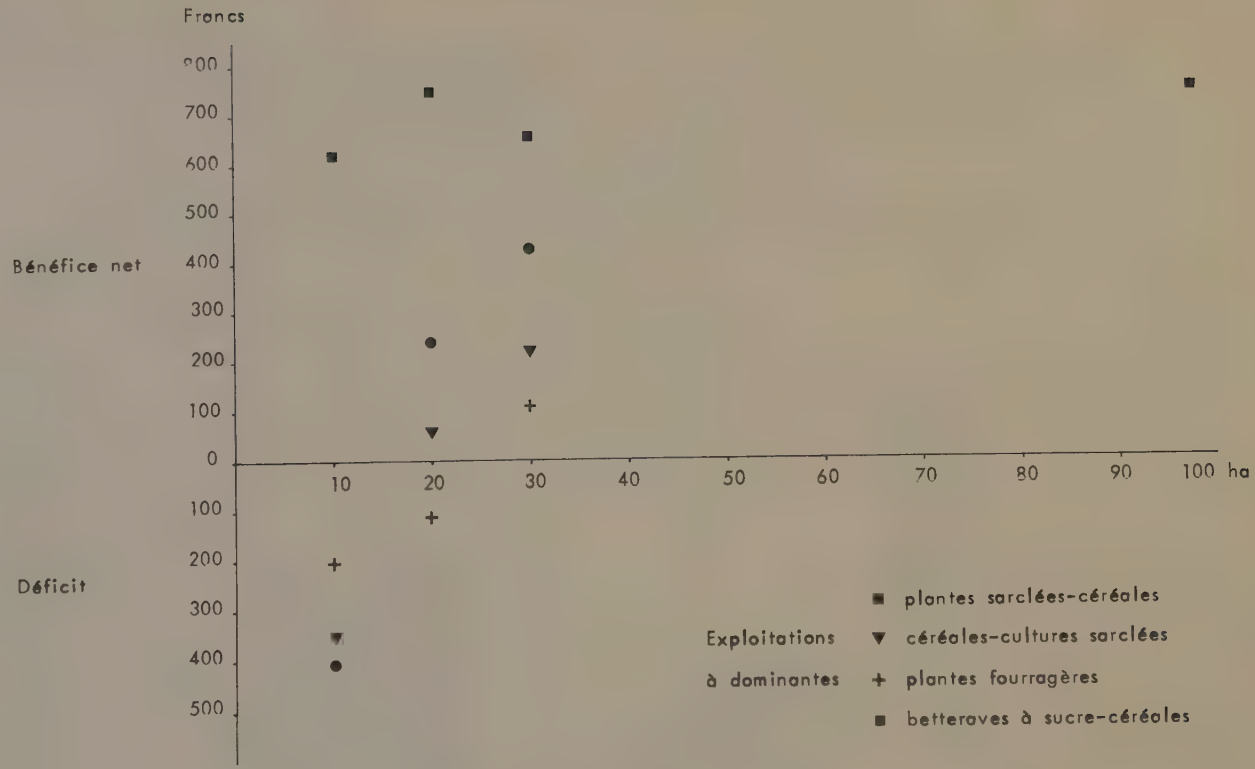


Fig. 35 BENEFICES NETS PAR HA DE S.A.U. EN FONCTION DE LA TAILLE ET DE L'UTILISATION DU SOL DES EXPLOITATIONS (Année 1965-66)

Moyennes calculées sur un total de plus de six cents exploitations.

agricole, les 45 % restants revenant aux prés. Le bétail est nombreux, en moyenne 7-8 vaches laitières. Le pourcentage de vaches laitières est plus important que dans le type précédent où une partie des plantes sarclées, notamment les pommes de terre, était vendue. Ici, presque toute la production végétale est transformée par le bétail : bovins, porcs, volailles. On compte en moyenne 1,5 pièce de gros bétail par ha. de S.A.U. Les revenus sont plus élevés que précédemment. Ils dépassent 10.000 DM alors que la main-d'oeuvre convertie en travailleurs permanents, est de l'ordre de 1,5 (Fig. 36).

c) l'exploitation fourragère

Une dizaine d'exploitations ont pu être étudiées en détail. La surface toujours en herbes atteint 63 % de la S.A.U. Le reste est cultivé intensivement en céréales, 68 % des labours ; les cultures sarclées font 26 % de ceux-ci. Les cultures fourragères viennent en dernier avec 6 %. Le bétail constitue l'élément essentiel. Sa densité est voisine des types précédents : 1,5 unité pour 1 ha. Pour une superficie moyenne de 8,75 ha. ces exploitations comptent environ 1,2 travailleur permanent, assurant un revenu brut de 10.400 DM. à l'exploitation. La production laitière, comme il est logique de s'y attendre, est l'essentiel des ressources : les rendements laitiers ont atteint, en 1966, 3.768 kg. par bête.

La comparaison de ces trois cas permet d'intéressantes conclusions. La productivité est partout élevée, sinon équivalente. L'équipement de ces exploitations est remarquable. Chacune possède un tracteur et les investissements en matériel à l'ha. dépassent toujours 1.000 DM.

Le rôle socio-culturel de ce type d'exploitation est considérable. Il maintient les attaches à la terre de beaucoup de travailleurs qui vont, pourtant, quotidiennement vers la ville ou les zones industrielles. C'est surtout le cas dans l'Eifel où ce type persiste et correspond, dans une certaine mesure, à la mentalité paysanne. On a souvent reproché à l'Eifelbauer d'être casanier, méfiant et paresseux. Ces épithètes sont, certes beaucoup exagérées. Mais l'Eifelien sait comment ont vécu ses ancêtres. On lui a raconté les privations de jadis, les mauvaises récoltes, les disettes (5). Pour lui la situation actuelle, malgré ses points noirs, est un progrès dont-il a presque peur. Il craint que l'amélioration ne soit pas durable. Et c'est cette prudence, en même temps qu'un vieil atavisme terrien, qui le font douter de la ville, de l'industrie, du progrès continu. L'attachement à la terre n'en est que renforcé et explique les hauts rendements

.../...

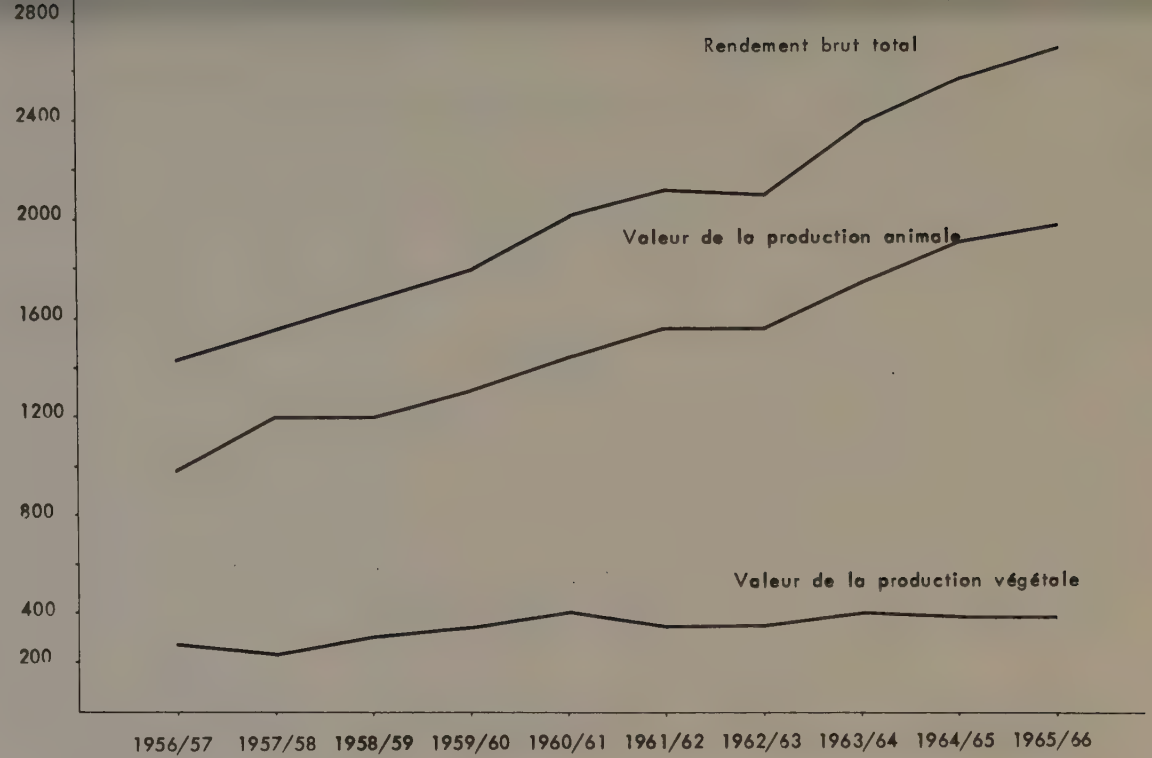


Fig. 36 EVOLUTION DU RENDEMENT BRUT, DE LA VALEUR DE LA PRODUCTION VEGETALE ET ANIMALE PAR HA DE S.A.U., DANS LES EXPLOITATIONS DE 10 A 20 HA DU GROUPE CEREALES-CULTURES SARCLEES PENDANT LA PERIODE 1956/57 - 1965/66.

et les fortes densités de régions que la nature, pourtant, n'a pas comblées.

2. les exploitations de 10 à 20 ha.

Cette catégorie constitue la masse des exploitations à temps complet. C'est le type de l'exploitation familiale intensive. L'étude des revenus est basée sur un échantillonage de plus de 300 exploitations choisies dans les différents types agronomiques.

a) le type d'exploitation associant cultures sarclées-céréales et fourrages

Sur une moyenne de plus de 70 cas on constate que les revenus bruts s'échelonnent entre 16.000 DM et 16.400 DM par exploitation. Le revenu net, c'est-à-dire le bénéfice restant après le versement des salaires à la famille, est de l'ordre de 800 DM par ha. Ces chiffres méritent d'être soulignés car l'ensemble des échantillons présente une superficie moyenne de 15 ha.

Ce type hautement intensif s'explique par une valorisation des produits par l'élevage, ce dernier fournissant plus de 70 % des ressources. L'exploitation achète peu de jeunes bêtes. Il n'y a pas de distinction entre élevage et embouche. Les achats de bêtes se limitent à environ 200 DM à l'ha., alors que les produits de l'élevage se chiffrent à 2000 DM à l'ha. L'élevage est principalement orienté vers la production laitière. Sur l'ensemble des cas analysés la production de lait est de 3.375 kg. par vache. Ce chiffre n'est que légèrement supérieur à celui des exploitations de moins de 10 ha. Cela n'empêche évidemment pas que certains agriculteurs obtiennent des rendements dépassant 4.000, voire 5.000 kg par bête.

b) les revenus de l'exploitation associant céréales-cultures sarclées et plantes fourragères

Plus de 170 exploitations ont fourni des résultats concluants. La superficie moyenne est de 15 ha. ; deux travailleurs permanents, en unités comptables, sont employés sur l'exploitation. Malgré une allure moins intensive des assolements les revenus bruts sont élevés, atteignant 14.500 DM pour l'exploitation. Les produits de l'élevage constituent un pourcentage encore plus élevé que dans le groupe précédent : 85 % des revenus totaux. La valorisation des produits est poussée très loin. En moyenne on ne vend que 3 % de la production céréalière, la quasi totalité de cette dernière étant valorisée par le bétail. L'élevage mixte : pour la viande de boeuf et de veau, le lait, la viande de porc, voire la volaille, peuvent entrer inégalement dans la composition des revenus d'origine animale. Selon les méthodes d'élevage et l'habileté de l'exploitant les revenus bruts

.../...

peuvent dépasser 17.000 DM. Ils sont d'autant plus élevés que l'exploitation approche la vingtaine d'hectares.

c) l'exploitation fourragère de 10 à 20 ha.

Dans cette catégorie vingt hectares constituent le seuil en dessous duquel la rentabilité risque d'être douteuse. Néanmoins les méthodes intensives, la qualité des bêtes élevées, l'utilisation au maximum des fourrages propres, l'achat d'aliments complémentaires, bon marché mais hautement nutritifs, permettent d'obtenir des résultats encore convenables. Sur plus de 70 exploitations analysées dans l'Eifel septentrionale les revenus bruts se situent aux alentours de 12.000 DM pour des exploitations d'une superficie moyenne de 16 ha. L'élevage fournit les revenus à presque 100 %. Le lait constitue plus de la moitié des revenus. La vente de veaux, génisses, taureaux, entre pour près d'un tiers dans les ressources tirées de l'élevage. Le reste peut être fourni par la vente de porcs ou pourceaux, et de volailles. L'analyse des revenus montre que la structure de ces exploitations n'est pas aussi homogène qu'on pourrait le penser. Par opposition au type précédent le revenu net est négatif, ce qui signifie une restriction des exploitants au détriment de leurs salaires.

Les exploitations familiales étudiées constituent la base de l'agriculture des hautes terres et des Börden. Qu'elles appartiennent à l'un ou à l'autre type agronomique, c'est toujours le caractère intensif des activités agricoles qui frappe. Les moyennes présentées ici doivent tenir compte de la superficie des exploitations. Dès qu'on approche de 20 ha. la situation s'améliore. Mais il est déjà significatif que des exploitations de 15 ha. puissent donner à deux travailleurs environ 12.500 DM.

3. les revenus des exploitations de 20 à 30 ha.

Trois cas peuvent être retenus, en fonction des cultures pratiquées.

a) l'exploitation avec cultures sarclées et céréales comme éléments de base

Si les cultures sarclées constituent 27 % des labours, les céréales 68 %, les produits animaux, par contre, fournissent encore plus de 55 % des revenus. La densité animale, dans la vingtaine de cas examinés, n'est que de une unité de gros bétail par ha., mais les rendements laitiers sont de 3.500 kg par vache. Parmi les revenus d'origine animale le lait vient en tête, avec 50 %, suivi de la vente de veaux, taureaux ou génisses avec 35 %, le reste provenant de la vente de porcs, pourceaux, oeufs et volailles. L'étendue moyenne est de 26 ha., ce qui est une belle superficie pour les conditions allemandes. Les revenus bruts de l'exploitation sont, avec 21.500 DM, déjà vraiment

.../...

importants. Ils sont à partager entre deux travailleurs qui, en principe, sont toujours de la famille de l'exploitant. En d'autres termes de telles exploitations sont encore rigoureusement familiales.

b) l'exploitation associant céréales et plantes sarclées

Sur un ensemble d'une quarantaine d'exploitations les revenus restent inférieurs à ceux du type précédent. Avec une superficie moyenne de 24 ha. ce groupe obtient des revenus bruts de 18.400 DM. pour deux travailleurs familiaux. La part de l'élevage est largement prépondérante avec environ 70 % des revenus globaux. A ces derniers s'ajoutent des revenus nets de 210 DM. à l'ha. contre 320 DM. dans le cas précédent, dont l'intensité est peut être un peu supérieure. Au niveau des plantes cultivées il y a des différences avec le groupe précédent, différences qui s'atténuent sur le plan de la valorisation de la production végétale.

c) l'exploitation fourragère de plus de 20 ha.

En apparence c'est le mode le moins intensif, ce qui se traduit, en conséquence, par des revenus moindres. Sur la trentaine de cas envisagés la moyenne des revenus, pour une superficie de 23 ha. est de 16.600 DM. à raison de deux travailleurs familiaux. l'élevage fournit la quasi totalité des revenus. Mais c'est encore le lait qui arrive en tête avec 45 % des recettes, contre 33 % pour la vente de bovins, 15 % pour la vente de porcs, le restant provenant de la basse-cour.

C.- Une agriculture d'une très haute technicité - une motorisation très poussée

Qu'il s'agisse des exploitations à temps complet des hautes terres ou des régions périphériques, l'équipement et le niveau technique sont toujours très élevés. En celà les exploitations des régions étudiées ne diffèrent guère des autres régions allemandes. L'agriculture allemande est caractérisée par une forte mécanisation et une technicité considérable.

La carte de la répartition des tracteurs donne une idée approximative de la motorisation et de la mécanisation. Cependant il faut considérer qu'elle a été réalisée en tenant compte de toutes les exploitations, à temps complet ou non. Si on enlevait les exploitations d'appoint on arriverait à une motorisation encore plus poussée.

1. Les investissements dans le vignoble

Dans le vignoble on peut dire que chaque exploitation de plus de 1 ha. de vigne possède un tracteur. Les mauvaises langues racontent, d'ailleurs, qu'à partir de 1,5 ha

.../...

de vigne, le viticulteur roule en Mercédès ... Il y a même des exploitations de moins de 1 ha. de vigne à avoir leur tracteur. Les exploitations mixtes vignes-cultures, même si elles totalisent moins de 5 ha. de S.A.U., avec seulement 0,50 ha. de vigne, possèdent un tracteur. Mais le tracteur ne constitue pas l'essentiel des investissements en matériel. Il est presque exceptionnel qu'un viticulteur possèdant 1 ha. de vigne n'ait au moins un pressoir. Les pressoirs horizontaux ont de plus en plus la préférence des vignerons.

A côté du pressoir on peut trouver habituellement : un treuil pour les labours dans les vignes, un équipement complet avec pulvérisateur pour la lutte anticryptogamique et antiparasite, un filtre à vin, une ou plusieurs pompes électriques, une embouteilleuse et une machine à étiquetter. Le tout représente, à l'état neuf, une valeur de plus de 32.000 DM, tracteur non compris. Et la voiture, un break le plus souvent, n'a pas été comptée dans ce chiffre. Par ha. de surface cultivée le vignoble présente ainsi, les investissements les plus considérables. Car aux dépenses citées s'ajoute l'achat des fûts. La capacité de stockage étant, en moyenne, de 12 à 15.000 litres, c'est-à-dire 12 à 15 fûts de 1 foudre par ha. de vigne, on voit que le capital immobilisé est considérable. Tout cela suppose un amortissement rapide, donc des rendements élevés. Ces derniers sont un fait courant et s'expliquent par la haute technicité, c'est-à-dire la valeur professionnelle du viticulteur.

2. <u>la situation sur les hautes terres et dans les régions basses voisines</u>

Elle dépend, sur le plan de la motorisation et de la technicité, beaucoup plus de la taille des exploitations et de l'utilisation du sol, que du contexte local ou régional. Partout les exploitations à temps complet sont bien équipées. L'équipement dépend surtout du revenu des exploitations, c'est-à-dire de la possibilité et de l'assurance de pouvoir vendre tel ou tel produit. La proximité des marchés est donc déterminante. Or, les régions situées dans le Land Rhénanie Nord-Westphalie, les Börden, les régions bonnoises et colonaise, ainsi que les arrondissements de Monschau et Schleiden, sont avantagées sur ce plan, car plus proches des marchés industriels et urbains. L'écoulement des produits y est facilité. Par contre, dans les régions relevant du Land moins industrialisé de Rhénanie-Palatinat, la distance du producteur au consommateur est plus grande. Les prix obtenus sont légèrement inférieurs à ceux réalisés dans la Ruhr ou à Cologne ou Bonn ou Aix-la-Chapelle. Ces nuances, beaucoup plus que des différences, se reflètent dans l'équipement des exploitations des deux Länder. En Rhénanie

.../...

Palatinat la motorisation est donc légèrement plus faible, tout en étant encore plus importante que dans la plupart des régions françaises.

Dans l'Eifel les exploitations de moins de 10 ha. pratiquant les cultures sarclées et céréalières comptent, en moyenne, en 1965-66, 236 CV par 100 ha. de surface cultivée, ce qui fait un tracteur de 23 CV pour 10 ha. La catégorie de 10 à 20 ha. ne compte que 193 CV, celle de 20 à 50 ha. 200 CV. Proportionnellement la mécanisation est donc plus poussée dans les petites exploitations, ce qui pose le problème de la rentabilité. Par contre les arrondissements situés en Rhénanie Nord-Westphalie connaissent, pour les exploitations présentant une utilisation du sol identique, des taux de motorisation plus élevés :

- exploitations de moins de 10 ha. ..... 328 CV. par 100 ha. de S.A.U.
- " de 10 à 20 ha. ..... 227 CV. par 100 ha. de S.A.U.
- " de 20 à 30 ha. ..... 219 CV. par 100 ha. de S.A.U.
- " de 30 à 50 ha. ..... 231 CV. par 100 ha. de S.A.U.
- " de 50 à 100 ha. ..... 197 CV. par 100 ha. de S.A.U.
- " de plus de 100 ha. ..... 141 CV par 100 ha. de S.A.U.

Ces chiffres indiquent un ordre décroissant au profit des grandes exploitations, mais font également ressortir la très forte motorisation des petites et moyennes exploitations

Une comparaison entre les exploitations céréalières des hautes terres et des basses terres montre, pour la catégorie de 10 à 20 ha., une différence de plus de 50 % au profit des régions loessiques. Et pourtant sur les hautes terres les exploitations paraissent suffisamment motorisées.

Il est logique de s'attendre à une moindre motorisation dans les exploitations fourragères des hautes terres.

Les exploitations fourragères situées en Rhénanie-Palatinat présentent le même décalage avec leurs homonymes de Rhénanie Nord-Westphalie, que les autres types d'exploitations.

Tableau 10

Taille des exploitations	Motorisation des exploitations fourragères situées sur les hautes terres de :	
	Rhénanie-Palatinat Eifel occidentale et centrale	Rhénanie Nord-Westphalie, Eifel du Nord, Monschau-Schleiden
Moins de 10 ha.	157 CV. pour 100 ha.	251 CV. pour 100 ha.
de 10 à 20 ha.	176 CV. pour 100 ha.	186 CV. pour 100 ha.
de 20 à 30 ha.	136 CV. pour 100 ha.	156 CV. pour 100 ha.
de 30 à 50 ha.	pas d'expl. en nombre suffisant	141 CV. pour 100 ha.
de 50 à 100 ha.		110 CV. pour 100 ha.

.../...

La plus forte motorisation se rencontre, cependant, dans les exploitations betteravières. La diversité des travaux dans ce type d'exploitation, le transport de la récolte, expliquent largement cette forte motorisation. En effet, de telles exploitations pratiquent la culture betteravière sur 20 à 35 % de leur surface, ce qui, à raison d'un rendement moyen d'environ 430 quintaux de betteraves à l'ha. représente un tonnage impressionnant à transporter au moment de la récolte. Les longs cortèges de tracteurs tirant des remorques transportant plusieurs tonnes de betteraves, sont une image familière pour le voyageur traversant en octobre les régions betteravières. Les exploitations inférieures à 10 ha. comptabilisant le chiffre record de 397 CV. pour 100 ha. Pour les catégories plus grandes les chiffres sont les suivants :

- de 10 à 20 ha. ..... 311 CV. pour 100 ha. de S.A.U.
- de 20 à 30 ha. ..... 253 CV. pour 100 ha. de S.A.U.
- de 30 à 50 ha. ..... 268 CV. pour 100 ha. de S.A.U.
- de 50 à 100 ha. ..... 215 CV. pour 100 ha. de S.A.U.
- plus de 100 ha. ..... 185 CV. pour 100 ha. de S.A.U.

Comme dans les autres types d'exploitations, celles de moins de 10 ha. présentent le plus fort taux de motorisation : 39 CV. pour 10 ha., c'est un chiffre extraordinairement élevé et qui dénote une culture hautement intensive. Ces chiffres sont des moyennes calculées sur environ 150 exploitations betteravières, ce qui leur attribue une valeur certaine.

Au terme de l'exposé de ces chiffres impressionnants, on peut s'interroger sur la réalité économique de la motorisation.

3. Peut-on parler d'une surmotorisation ?

Si le géographe raisonne à la manière d'un économiste il sera obligé de reconnaître que les exploitations inférieures à 10 ha. sont suréquipées. Entre celles de moins de 10 ha. et celles de plus de 100 ha., le taux de motorisation peut varier du simple au double. Sans doute sur les micropropriétés le tracteur ne travaille-t-il pas un nombre suffisant d'heures pour être économique, rentable. Et pourtant il semble que l'achat d'un tracteur par une exploitation de 9 ou 10 ha. ne soit pas une hérésie. Les enquêtes sur place montrent le rôle économique, social et psychologique de ce dernier.

Que le tracteur fasse gagner du temps semble une lapalissade, qu'il fasse gagner de l'argent à un exploitant de 9-10 ha., confine, selon certains, à l'hérésie. Et cependant il en peut être ainsi. Au cas où il ne possèderait point de tracteur le paysan est plus exposé aux conséquences des intempéries. Que les pluies d'automne soient précoces

.../...

et il ne pourra semer les blés d'hiver. En été, un transport rapide permet de gagner quelques heures sur l'orage et par conséquent d'évacuer la moisson de tout un champ. On pourrait multiplier les exemples. Dans bien des cas le tracteur c'est l'assurance de sauver une récolte. C'est aussi un moyen de transport de plus en plus usité. Chercher quelques stères de bois dans la forêt voisine est chose courante. En cas de construction nouvelle ou de modernisation des annexes, étables , voire de la maison, le paysan utilise son tracteur pour chercher, souvent très loin, le sable, gravier, ciment, nécessaires à la construction. Dans le cas des Aussiedlungen dont il sera parlé plus loin, le tracteur est un moyen courant de diminuer les frais de construction.

La Bundesbahn en réorganisant son réseau a été amenée à fermer de nombreuses gares ou à supprimer le service marchandises dans de nombreuses localités. Dans la vallée de la Moselle nombreux sont les villages qui pâtissent de ces fermetures. Les expéditions de vins doivent donc se faire par quelques gares qui profitent de la concentration des expéditions. Sans les tracteurs, qui leur permettent d'aller dans les gares, souvent éloignées, bien des vignerons auraient des frais supplémentaires pour écouler leur production.

Et puis il y le côté psychologique. Le paysan eifelien qui n'exploite qu'une dizaine d'ha. a l'air d'être moins pauvre s'il possède son tracteur. Pour lui c'est un signe, une volonté d'attachement à la terre. C'est aussi un facteur qui le pousse à améliorer les rendements, à acquérir de nouvelles terres, par achat ou fermage, en somme à faire de son exploitation une entreprise viable. Ces données ne transparaissent pas toujours à travers les chiffres. Le contact avec les petits paysans montre toute la place que tient, à l'heure actuelle, le tracteur dans la vie d'une famille paysanne. Avoir 7, 8 ou 9 ha. et ne posséder son tracteur, c'est être obligé à plus ou moins longue échéance, de "décrocher", de chercher du travail ailleurs tout en étant amené à réduire la surface cultivée devenue finalement trop grande pour une exploitation d'appoint.

Ainsi la possession d'un tracteur est bien le signe d'attachement, d'appartenance au monde rural. Et c'est pourquoi il est prudent, avant de dire qu'il y a suréquipement, d'examiner une à une les exploitations concernées. La valorisation d'un tracteur dépend autant de la surface agricole que, et peut être davantage, de la valeur de l'exploitant.

.../...

(1) Les chiffres en DM indiquent la valeur réelle en 1956 et 1959 et non la valeur du matériel à l'état neuf. un D.M. 1.25 F.

Tableau 11.

INVESTISSEMENTS EN MATERIEL DANS LES EXPLOITATIONS RHENANES EN 1956 ET 1959 (EN DM PAR HA DE S.A.U.) - (I)

Taille des exploit.	Valeur en DM en 1956	Valeur en DM en 1959	Variation en % par rap. à 1956
EXPLOITATIONS DE CULTURES SARCLEES (Betteraves à sucre)			
- 10 ha.	1527	1780	+ 17
10-20 ha.	1323	1505	+ 14
20-50 ha.	1190	1359	+ 14
Plus de 50 ha.	886	1075	+ 21
EXPLOITATIONS : CULTURES SARCLEES - CEREALES.			
- 10 ha.	1084	1264	+ 17
10-20 ha.	1416	1779	+ 26
20-50 ha.	1057	1143	+ 8
Plus de 50 ha.	708	762	+ 8
EXPLOITATIONS : CEREALES-CULTURES SARCLEES			
- 10 ha.	1614	1736	+ 8
10-20 ha.	1466	1369	- 7
20-50 ha.	982	955	- 3
Plus de 50 ha.	645	648	+ 0,5
EXPLOITATIONS FOURRAGERES DES PLAINES.			
- 10 ha.	1211	1988	+ 64
10-20 ha.	604	642	+ 6
20-50 ha.	595	603	+ 1
Plus de 50 ha.	403	415	+ 3
EXPLOITATIONS FOURRAGERES DES HAUTES TERRES (EIFEL)			
- 10 ha.	968	1262	+ 32
10-20 ha.	1057	1189	+ 12
20-50 ha.	799	876	+ 10
Plus de 50 ha.	421	661	+ 57

.../...

D. Investissement ou endettement ?

Les résultats agricoles et financiers s'expliquent, en partie, par l'ampleur des investissements, notamment en matériel (Fig. 34). A défaut d'une étude générale les fiches d'exploitation renseignent très bien sur le niveau des investissements par catégorie d'exploitation.

Deux types d'investissement doivent être distingués. Le premier concerne le matériel, le second les biens immobiliers. C'est le premier qui sera, surtout, étudié ici.

1. les investissements mobiliers

Ils sont considérables, mais varient en fonction de la taille et du système agricole de l'exploitation, sans parler de la mentalité du paysan.

L'institut IFO de Munich a entrepris en 1960 une étude sur le capital en matériel en Rhénanie, c'est-à-dire dans les arrondissements rhénans du Land Rhénanie Nord Westphalie, dont plus de la moitié concernent notre étude (6). Les chiffres sont donc valables pour illustrer cette partie de l'étude, les résultats étant donnés par taille et par système d'utilisation du sol. Leur examen est instructif à bien des égards. La valeur en DM est celle de l'année de référence et non la valeur à l'état neuf. Se rapportant aux années 1956 et 1959, les chiffres montrent les investissements considérables réalisés dans les exploitations inférieures à 10 ha., ce qui confirme les chiffres relatifs à la modernisation. Dans presque tous les types d'exploitations, celles de moins de 10 ha. présentent les investissements les plus élevés. Par contre les exploitations de plus de 50 ha. montrent des chiffres nettement plus faibles, ce qui semble indiquer un investissement plus rationnel.

Tableau 11

Mais depuis 1959 l'évolution a été considérable. Les investissements ont continué, connaissant même dans certains secteurs une accélération entre 1961 et 1965. Cette situation est à mettre en relation avec l'évolution générale de la République Fédérale qui a vu se continuer "le miracle allemand" jusqu'en 1966. En moyenne les exploitations de cultures sarclées-céréales de moins de 10 ha. ont augmenté le capital-machines de 110 % entre 1956-57 et 1965-66., la valeur du matériel passant de 889 DM à 1877 DM par ha. L'augmentation a été moins rapide dans les exploitations fourragères de même taille, se situant à 66 % seulement.

.../...

Il est à noter que parmi les plaintes des paysans le problème de l'endettement n'est jamais évoqué d'une manière dramatique. Le paysan, qu'il soit petit ou moyen exploitant, a nettement conscience que les investissements en matériel sont une absolue nécessité et ce n'est pas forcément compromettre l'avenir de l'entreprise que d'investir en matériel. Si d'ailleurs dans les exploitations de moins de 10 ha. le rendement net (Reinertrag) est négatif, c'est parce que les investissements en matériels sont très importants. Un calcul montre que si ces derniers étaient dans la même proportion que sur les exploitations de plus de 50 ha. le rendement net serait positif, c'est-à-dire que la rentabilité et la survie de ces exploitations ne se feraient pas au détriment des salaires des exploitants.

Dans les exploitations de 10 à 20 ha., celles qui constituent la masse de la région étudiée, l'accroissement des investissements a été important, quoique inégal. Les exploitations à prédominance de cultures sarclées ont augmenté le capital machines de 100 % entre 1956 et 1965. Celles associant cultures sarclées et céréales, par contre, ont cru de 117 %. L'accroissement a été moins rapide dans celles à prédominance céréalière : 100 % . Pourtant c'est cette catégorie d'exploitation qui a le plus fortement augmenté. Il semble que la rationalisation y soit plus poussée qu'ailleurs.

Lorsqu'on examine la situation des exploitations supérieures à 20 ha. on constate, qu'en moyenne, dans tous les types d'exploitation les investissements en matériel ont doublé entre 1956-57 et 1965-66. L'accroissement le plus fort se situe chez les exploitations à base céréalière avec 113 %, contre 100 à 105 % pour les autres. Ces chiffres confirment ce qui a été dit ailleurs à propos de l'extension de la culture des céréales.

Lorsqu'on regarde le passif de ces exploitations on constate que la charge de la dette a évolué d'une manière plus rapide que l'investissement. Dans les exploitations céréalières la dette annuelle, par ha. a augmenté de 184 % en 10 ans, contre moins de 90 % dans les autres types.

Le cas des exploitations betteravières est particulier. L'essor de la betterave à sucre, est, en grande partie, lié à la possibilité de mécanisation et de motorisation. Dans les exploitations de moins de 10 ha. Le capital machines atteint des chiffres record. En moyenne ce dernier est supérieur à 2.240 DM par ha. L'investissement à l'ha. décroit avec la taille de l'exploitation. Il est cependant, encore de plus de 1.275 DM dans celles de plus de 50 ha. La forte mécanisation caractérise les exploitations betteravières.

.../...

Aussi le service du remboursement de la dette-matériel occupe-t-il une place importante. Le montant de ce remboursement varie entre 240 et 400 DM par ha., selon les exploitations. L'expérience montre que l'importance de la datte n'est pas forcément liée à la taille de l'exploitation, mais le plus souvent, à la qualité de l'exploitant.

Les résultats obtenus dans plus d'une centaine d'exploitations, de toutes tailles, montrent que le remboursement des achats de matériel se monte entre 4,5 et 8 % du rendement brut. Pour prendre un exemple, cela veut dire qu'une exploitation betteravière entre 10 et 20 ha. où le rendement brut à l'ha. est de 4.160 DM., la charge financière au titre du remboursement des achats de matériel au taux le plus élevé de 8 % représente 332 DM. par an et par ha. On ne peut parler dans ces conditions d'endettement grave. Il est normal que dans une région n'ayant pas de problèmes d'écoulement de la production les investissements atteignent 5 à 10 % du revenu brut à l'ha. Or, dans les exploitations étudiées, qui il est vrai sont très bien gérées, ce dernier taux n'est pas atteint. Mais de telles exploitations, on le verra encore à propos d'autres aspects, ne sont pas des exceptions.

2. Les investissements immobiliers

Alors que les investissements en machines sont déterminés par les possibilités d'écoulement de la production, donc par les systèmes de cultures, les investissements fonciers n'obéissent pas tout à fait aux mêmes préoccupations. Les achats de terres sont peu nombreux. Dans les régions betteravières le remboursement concernant l'achat de biens fonciers, immeubles compris, se chiffre en moyenne et par ha. à moins de 80 DM. par an. Dans les exploitations de plus de 100 ha. la moyenne est de 50 DM., ce qui fait 5000 DM. par an pour un domaine de 100 ha. Pour une exploitation céréalière de 20 ha. le service de la dette immobilière s'élève à 60 DM. par an et par ha., ou 1200 DM. au total.

Ces chiffres sont des moyennes établies sur plusieurs centaines d'exploitations. Ils ont l'avantage de montrer le problème d'ensemble, mais masquent les réalités individuelles. Aussi faut-il tenir compte de plusieurs faits intéressants.

Le paysan des exploitations inférieures à 10 ha. ne fait pas volontiers appel au crédit, ce qui ne veut pas dire qu'il n'y fait pas appel. Tel paysan dispose de locaux suffisants et n'éprouve point le besoin de construire. C'est le cas des Börden et des villages de l'Eifel septentrional où l'habitat rural est plus aéré. Sur les hautes

.../...

terres centrales et occidentales les habitations sont plus serrées, le paysan se sentant à l'étroit. Les modifications de l'habitation et des annexes agricoles sont plus fréquentes. Les hauts rendements bruts à l'ha. plus de 4000 DM. à l'ha. dans les exploitations betteravières, expliquent la faiblesse de la dette. Mais il convient surtout de citer les principes de la politique agricole allemande qui octroie des subventions importantes à l'agriculture. Le système de crédit particulier à l'Allemagne explique le faible endettement agricole. A côté des subventions il faut évoquer la longueur des crédits. Pour les problèmes immobiliers la durée du remboursement peut être étalée sur plusieurs dizaines d'années. Ainsi, selon le "Plan Vert", les améliorations apportées à l'habitation rurale ou les nouvelles constructions peuvent bénéficier d'un taux d'intérêt de 1,5 % et d'un remboursement du capital de 2 ½ % par an. En d'autres termes, la différence du taux d'intérêt avec les conditions bancaires habituelles sont de l'ordre de 5 % (au lieu de 6 à 7 %) et le remboursement peut être échelonné sur une période de 40 années. Pour l'achat de matériel le crédit peut atteindre une durée de 8 ans à raison de 3,75 % d'intérêt. Ces exemples montrent que l'endettement dans une exploitation bien gérée, est toujours une charge supportable.

Bien sûr, il y a le cas des exploitations "malades". Il présente certainement un grand intérêt, mais malheureusement ce sont presque toujours des exploitations ne pratiquant pas de comptabilité. C'est pourquoi il ne peut en être question ici. Cette lacune est regrettable, mais non grave.

L'étude des investissements a fait ressortir que dans les conditions politiques et économiques de la République Fédérale Allemande, une exploitation d'une vingtaine d'ha. est, à l'heure actuelle, viable. Le service de la dette n'absorbe qu'une faible part du revenu. Le problème de l'endettement n'est régional que par la prédominance de très petites exploitations dans telle ou telle zone. Comme les exploitations inférieures à 10 ha. sont encore nombreuses dans l'Eifel, on peut dire que le problème y a une plus grande acuité qu'ailleurs. Mais dès qu'on grimpe dans la catégorie des exploitations de plus de 10 ha. et à plus forte raison dans celle de plus de 20 ha., le problème à quelques nuances près, est le même que pour les exploitations de taille équivalente des autres régions.

.../...

NOTES DU CHAPITRE V

1.- La classification des exploitations repose sur les mêmes critères que la carte de l'utilisation du sol. Le schéma est fourni par l'annexe et par la carte hors texte montrant l'utilisation du sol.

2.- Pour la définition du revenu voir le chapitre consacré aux revenus.
Ici, il s'agit de revenu net.

3.- Les données ci-après ont été recueillies auprès de l'école de viticulture de Cochem. Nous avons choisi de reproduire celles concernant une région où la viticulture est déjà marginale. Des enquêtes faites au coeur du vignoble mosellan montrent que des exploitations de 1,2 ha. atteignent des résultats identiques.

4.- Données recueillies auprès des Chambres d'Agriculture et des Ecoles d'Agriculture.

5.- On lira avec intérêt les almanachs eifeliens, "Eiffeljahrbücher", paraissant annuellement. Ils fourmillent de textes racontant la misère passée. Cette littérature très populaire marque les mentalités.

6.- D. Schmitt. Die Entwicklung der Mechanisierung in den rheinischen Betrieben von 1956 bis 1959. IFO Institut München 1960.

-:-:-

.../...

CHAPITRE VI : PRODUCTION AGRICOLE

A.- Les céréales. Leur culture progresse partout.

Pays traditionnellement voué à l'agriculture, Eifel et basses terres avaient connu au XIXe siècle un essor considérable des cultures sarclées, notamment des pommes de terre (1).

Avec la mécanisation rapide des exploitations la culture des céréales connaît un nouveau départ. Ainsi après le stade de l'assolement triennal classique, après la révolution des cultures sarclées, entre-t-on dans une troisième phase, celle où la culture céréalière connaît un regain très net. Alors que jadis on a pu parler de la rigidité du système d'assolement classique, avec sa production céréalière forcée, on peut constater qu'aujourd'hui, la production céréalière présente une très grande souplesse. C'est que différents facteurs économiques et géographiques jouent en faveur de l'extension des céréales. La mécanisation en est un. De celle-ci découle la très grande productivité par unité de travail, contrairement aux cultures sarclées. L'utilisation intensive des engrais accroît les rendements de manière substantielle. Pouvant être utilisées à l'état de fourrages ou sous forme de grains, les céréales présentent une plasticité inconnue des autres plantes. La culture betteravière, du point de vue agronomique comme du point de vue économique, se marie très bien avec la culture des céréales. Enfin, la proximité des grands centres urbains et industriels, joue dans un double sens en faveur de l'extension des céréales, en constituant des marchés pour la production et en raréfiant la main-d'oeuvre agricole. La céréaliculture cadre donc très bien avec le contexte industriel et urbain rhénan. On pourrait dire qu'elle devient un des éléments du complexe géographique rhénan.

En 1961 les céréales occupaient 63 % de terres labourables dans la Börde de Jülich, 68 % dans celle de Düren et 54 % dans celle d'Euskirchen (2). La même évolution s'est produite dans les régions eifeliennes. Sur la base des résultats par arrondissements on constate qu'entre 1949 et 1960, les céréales ont gagné en étendue sur l'ensemble des hautes terres. L'arrondissement de Daun, typiquement eifelien, comptait en 1949, 6.860 ha. emblavés, contre 7.652 ha. en 1965. dans celui de Prüm le gain est de 5.492 ha. soit 60 % par rapport à 1949. La céréalisation a connu un rythme encore plus rapide dans le Bitburger Gutland puisque en l'espace de quinze ans les surfaces emblavées ont augmenté de 7.809 ha., ou 71 %. Partout l'augmentation s'est faite au détriment

.../...

des cultures sarclées. La tendance actuelle est donc à l'extension des surfaces céréalières. Les rapports des Chambres d'Agriculture et des Ecoles d'Agriculture soulignent cette évolution. Dans les régions rhénanes relevant du Land Rhénanie Nord-Westphalie on constate, depuis quelques années, que les surfaces emblavées gagnent 1 % par an. En revanche, les cultures sarclées et fourragères reculent d'autant (3). On assiste, du moins sur le plan du paysage, à une simplification des cultures. Sur le plan des exploitations il en va autrement. Si certaines exploitations de plus de 50 ha. s'orientent exclusivement vers la production végétale, d'autres par contre, pratiquent un élevage intensif.

Très pratiquées dans les moyennes et grandes exploitations des Börden, les cultures intercalaires hivernales ont tendance à diminuer à la suite de l'extension des céréales d'hiver. C'est que la céréalisation se fait nettement au profit de ces dernières. Dans les plaines loessiques, les céréales d'hiver occupent plus de 60 % des surfaces céréalières. Mais l'extension des grains profite surtout au froment.

1. Le froment progresse partout.

On peut dire que le froment ne cesse de progresser depuis le début de XIXe s. Alors, le froment occupait environ 10 % de la surface agricole. Les conditions climatiques favorables, les progrès agronomiques et le développement des villes rhénanes ont favorisé la culture de cette céréale noble. En 1908, dans la Börde de Jülich, le froment couvrait 23,5 % des terres labourables (4). Un demi-siècle après, en 1956, le pourcentage est de 29,7 %. Enfin, au recensement agricole de 1960 le chiffre de 32 % était atteint. L'évolution n'est pas arrêtée. Dans les Börden le froment occupe toujours la première place à l'intérieur des céréales. Il couvre 51 % des surfaces céréalières dans celle de Jülich, 44 % dans celle de Düren et 43 % dans celle d'Euskirchen. Il précède toujours le seigle de très loin, alors qu'il y a un siècle c'était l'inverse. Sur les hautes terres le froment a fait d'incontestables progrès. Au XVIIIe s. on ne le nomme point, sauf dans le Bitburger Land et le Maifeld. Son introduction est donc récente. En 1967 il vient partout en tête des céréales, sauf dans quelques zones des trois arrondissements de Prüm, Wittlich et Cochem. Là il est dépassé par le seigle et par l'avoine. Au pire, il occupe 20 % des surfaces céréalières, contre 27 % au seigle et 25 % à l'avoine. Il est vrai qu'une certaine quantité de froment se retrouve dans le "Wintermengegetreide", mélange de froment et de seigle, que le paysan eifelien continue à semer d'année en année . Le succès du froment tient aussi aux hauts rendements qu'il

.../...

Tableau 12

Evolution des rendements en froment. Sources : Chambre d'Agriculture. en Quintaux

		Moyenne 1954/59	1963	1965
EIFEL	(MONSCHAU	23,7	29,4	24,6
	(SCHLEIDEN	23,8	29,6	30,9
	(PRUM	24,4	29,5	25,9
	(DAUN	24,4	29,5	29,4
MAIFEL		30,4	38,1	37,5
BITBURGER LAND		24,9	29,8	29,4
BORDEN		32,5	33,5	34,5

.../...

donne en bonne année.

Tableau 12

Ces chiffres paraissent importants lorsqu'on tient compte des conditions climatiques des hautes terres eifeliennes. Le rendement moyen des régions de Daun et Prüm est supérieur au rendement moyen français, mais de loin inférieur au rendement moyen de la République Fédérale qui était, pour la période 1960-65, de 33,8 quintaux à l'ha.

Sur les hautes terres, cependant, la qualité des grains laisse souvent à désirer. Le pourcentage d'humidité y est trop grand les années quelque peu pluvieuses. Le mouvement coopératif palie à ce défaut en favorisant l'installation d'appareils de séchage des grains (5).

2. le seigle, une culture traditionnelle qui se maintient surtout dans l'Eifel

Le seigne est tout un symbole. Il rappelle le pain noir des temps passés, en même temps que les conditions agricoles difficiles des régions d'altitude. Il exprime à la fois l'ingratitude du milieu naturel et la rudesse des conditions de vie des populations paysannes.

Pendant tout un siècle, le XIXe, le seigle a livré une bataille acharnée au froment. Il est en train de la perdre définitivement. Si certaines régions le cultivent encore en abondance, les incertitudes météréologiques y sont peut être pour plus que l'intérêt économique. Comme céréale d'hiver il s'intègre bien dans l'assolement triennal amélioré des hautes terres. Sa paille, jadis très recherchée pour la couverture des maisons, n'a plus la même utilité (6). Sa longue culture a, cependant, déterminé des habitudes alimentaires qui persistent. Le pain de seigle constitue, encore de nos jours, sur les tables paysannes de l'Eifel, la forme d'utilisation la plus traditionnelle du seigle. Et on sait combien lentement évoluent les habitudes alimentaires.

Le seigle, petit à petit, fuit les riches terroirs loessiques pour ne plus être que la céréale des hautes terres. Mais même là, le froment lui mène la vie dure. Bien des régions d'altitude cultivent plus de froment que de seigle. Son maintien, sur les hautes terres schisteuses s'explique largement par sa robustesse et sa capacité d'affronter les années humides ou froides. Le gel y cause moins de dégâts. Mais comme son prix est en moyenne de 10 % moins élevé que celui du froment, le paysan a tendance

.../...

à le délaisser au profit de la céréale noble par excellence : le froment. Dans l'ensemble des Börden le seigle ne représente plus que 26 % des céréales, alors qu'il dominait jadis. Mais l'on est tout de même quelque peu surpris de constater que sur les hautes terres schisteuses de la région de Monschau, balayées par les vents et les pluies, le seigle ne représente que 13 % des céréales. Ces dernières sont représentées par l'orge d'été et l'avoine qui totalisent 63 %. Il est vrai que les céréales de printemps sont plus adaptées à ce milieu physique ingrat. Il n'empêche de constater que par rapport au début du XIXe s. l'abandon du seigle est très net (7). Le recul est général. Il s'est accentué depuis 1954. Entre cette dernière date et 1960 il a été de 18 % sur les hautes terres situées en Rhénanie-Palatinat.

La survivance du seigle ne doit pas être interprétée comme un signe d'archaïsme même si cette céréale est plantée par tradition. Grâce au tracteur les sols peuvent être remarquablement préparés. Les opérations de drainage entreprises dès le XIXe s. réduisent les dangers et conséquences du gel hivernal. L'engrais synthétique a permis de multiplier les rendements par trois, quatre ou cinq. A proximité des grandes agglomérations rhénanes la culture du seigle se maintient d'une part parce que sa place dans l'assolement est judicieuse et, d'autre part, du fait de la demande de grains des minoteries rhénanes. Cependant il ne faut pas oublier les hauts rendements : rendements sûrs et plus réguliers peut être que ceux du froment. Il s'y ajoute une dernière considération expliquant sa survivance : la forte production en paille. Si le seigle d'hiver a donné en 1965, 45 quintaux de paille à l'ha. dans les Börden, le froment d'hiver, lui, n'en a produit que 41. Pour les petites et moyennes exploitations tournées vers l'élevage ce fait peut être important car davantage de paille signifie davantage de fumier. Cette dernière observation explique que la culture du seigle est plus le fait des moyennes et petites exploitations que des grandes.

Si le seigle et le froment ont des rendements similaires dans les Börden, il en va autrement dans l'Eifel. Partout où ces deux céréales cohabitent les rendements du froment sont plus forts. A Prüm, de 1954 à 1959, la moyenne a été de 22,6 quintaux pour le seigle, mais de 24,4 quintaux pour le froment.

.../...

Tableau 13

EVOLUTION DES RENDEMENTS DU SEIGLE - EN QUINTAUX PAR HA.

	1954	1954/59	1960	1963	1965
BORDEN	34,3	30,5	31,7	32	33
EIFEL	28,5	25	25,5	28	23
BITBURGER LAND	28,3	23,7	24,8	26	22,5
MAIFELD	31,8	27,3	30,2	20,7	26

Tableau 14

RENDEMENT EN SEIGLE DANS L'ARRONDISSEMENT DE PRÜM : EN QUINTAUX A L'HA

ANNEE	1954	1955	1956	1957	1960	1963	1965
Nombre de quintaux	27,6	18,7	19,1	20,6	22,6	26,3	19,9

.../...

Sur le plan des rendements les Börden et le Maifeld dépassent largement l'Eifel et le Bitburger Land. Les rendements de ces deux dernières régions ne doivent cependant pas être considérés comme négligeables. Ils sont même élevés, vu les conditions pédologiques et climatiques des zones considérées. L'exemple de l'arrondissement de Prüm montre que la céréaliculture donne encore des rendements acceptables en altitude.

Tableau 14

Les fluctuations sont dues aux conditions climatiques et non aux facteurs économiques. Bien sûr il ne peut s'agir de céréales pour la commercialisation. Sur ce plan, les hautes terres ne pourraient concurrencer les plaines limoneuses. Mais sur celui de la viabilité de l'exploitation, ces rendements permettent de valoriser des surfaces de meilleure façon que si on plantait celles-ci en herbes. La cas de la région de Prüm est particulièrement significatif, car c'est le plus mal loti des arrondissements eifeliens. Nulle part les conditions physiques ne sont aussi impératives. Et se rapportant à l'ensemble de l'arrondissement ces chiffres prennent toute leur valeur.

3. Les céréales secondaires

L'évolution des cultures céréalières secondaires est divergente. L'avoine n'a cessé de perdre du terrain. A l'opposé, l'orge n'a cessé de progresser, parallèlement au développement de l'élevage bovin. Sur le plan de l'utilisation, le cas de l'avoine est différent selon les régions. Sur les plateaux eifeliens cette céréale qui constitue un des éléments de l'assolement triennal classique sert à l'alimentation du bétail, et notamment aux rares chevaux qu'on y trouve encore. Dans les Börden le paysan vend une bonne partie de sa production car l'avoine joue un rôle non négligeable dans l'alimentation des populations allemandes. Bien que les assolements soient assez souples, le paysan des Börden aime bien intercaler entre le froment d'hiver et la betterave à sucre une céréale de printemps. L'avoine est alors toute indiquée, à côté de l'orge, car son rendement dépasse en moyenne 30 quintaux à l'HA.

L'orge de brasserie présente un cas particulier. Elle n'est pas cultivée partout, bien que sur le plan climatique il n'y ait pas d'obstacle à sa culture, du moins dans les régions pas trop élevées. Les meilleures qualités proviennent des sols non calcaires. Un excès de calcaire se répercute sur le taux d'albumine de la céréale (8). Or, ce dernier ne doit pas être trop élevé. Les régions où la culture de l'orge de brasserie est importante, se situent sur le piémont où les premiers contreforts du

.../...

Massif Schisteux, ainsi que dans la dépression de Wittlich. Au Nord il s'agit de la Voreifel de la région de Münstereifel, Mechernich et Nideggen, au Sud du Bitburger Land, à l'exception de sa partie calcaire. Les surfaces réservées à l'orge de brasserie n'ont cessé d'augmenter au cours des dernières années. La plantation de sortes uniformes a pu satisfaire aux exigences des brasseurs. La recherche de la qualité reste la préoccupation dominante. Des façons culturales particulières ainsi qu'une fumure intensive ont permis d'atteindre des qualités de niveau international. A l'exposition internationale de l'orge de brasserie, qui s'est tenue en 1963 à Berlin, un échantillon en provenance de la commune d'Altrich, située dans la dépression de Wittlich, a été classé premier sur 263 et a été déclaré "vainqueur d'Europe" (Europa Sieger). Les échantillons des autres communes ont obtenu un classement honorable. Ces résultats montrent qu'en ce qui concerne la qualité, l'avantage ne revient pas automatiquement aux plaines céréalières. Aussi les paysans eifeliens tiennent-ils à développer cette culture qui s'insère bien dans l'assolement triennal, d'autant plus que l'avoine vient de moins en moins en question comme céréale de printemps.

Il faut cependant indiquer que c'est le prix payé pour l'orge, ainsi que la proximité des grandes brasseries à Bitburg, Trèves, Coblence, Weissenthurm, Cologne, Aix-la-Chapelle, qui ont suscité, à l'origine, cet intérêt pour l'orge de brasserie.

B.- Les plantes sarclées connaissent un recul général.

1. le recul est surtout sensible dans les exploitations à temps complet

Alors qu'au XIXe s. les Börden s'orientaient vers la culture du froment, l'Eifel adoptait les plantes sarclées et surtout la pomme de terre. C'est cette dernière qui a sauvé les hautes terres de la famine. Bien adaptée à des régions fortement peuplées la pomme de terre occupait, vers 1910, plus de 20 % des labours sur les hautes terres. Ce pourcentage est très élevé lorsqu'on considère que plantes fourragères et autres plantes sarclées occupaient, au maximum, 33 % dans l'assolement triennal amélioré. Par ailleurs la culture variait en fonction de la taille des exploitations (9). Les grandes exploitations, de tous temps, sauf s'il s'agit de pommes de terre de semence, n'accordaient à cette plante que peu d'intérêt. Les plaines loessiques n'ont jamais été profondément marquées par la culture de la pomme de terre. Ici, c'est la betterave à sucre qui a été et est l'élément déterminant. A l'apogée du cycle de la pomme de terre, vers la fin du XIXe s., la Börde de Jülich ne comptait que 6 % de sa surface consacrée aux

.../...

Tableau 15

SURFACE OCCUPEE PAR LES POMMES DE TERRE PAR RAP./ AUX LAB. EN %

ARRONDISSEMENT	1938	1949	1965
DAUN	15,8	10,2	9,6
PRUM	10,8	7,2	6,5
BITBURG	10,3	7,8	7,5
WITTLICH	20,4	14,7	13
MAYEN	28,9	18,9	11
AHRWEILER	16	10,9	7,8
SCHLEIDEN	11	11,4	6,6

.../...

pommes de terre ; en 1965 ce taux est tombé à 3,5 %. Le cas de la Börde de Jülich reflète celui des autres plaines loessiques. Celle de Düren, sur 27.970 ha. de labours ne présente que 662 ha. de pommes de terre, soit 2,3 % de la surface labourée. Les champs de pommes de terre ne forment que de minuscules îlots dans une gigantesque mer céréalière et betteravière. Au contraire, dans l'Eifel, des quartiers entiers peuvent encore être plantés avec ce tubercule.

La situation marque une étape nouvelle pour l'Eifel et ses régions voisines du Maifeld et du Bitburger Land. On peut parler d'un véritable renversement de la situation si l'on en juge par la place occupée par la pomme de terre dans les différents arrondissements, en 1938, 1949 et 1963.

Tableau 15

La résistance qu'oppose la culture de la pomme de terre dans le Bitburger Land, dans les arrondissements de Wittlich et de Mayen, quoique le recul par rapport au XIXe s. soit incontestable, provient de plusieurs facteurs essentiels. Le premier découle de l'importance des petites exploitations dans ces régions. Celles de moins de 10 ha. ont toujours un pourcentage élevé de leur surface agricole planté en pommes de terre. Ce dernier dépasse généralement 12 %. Les exploitations inférieures à 5 ha. sont encore davantage portées vers cette culture. Le second vient de la proximité des villes, ce qui permet d'écouler une part de la production. Pour les régions de Wittlich, Bitburg et Mayen, joue le facteur pédologique. Les podsols sableux conviennent particulièrement à cette culture, d'où la spécialisation de certains cantons dans cette activité, notamment pour la pomme de terre de semence. Autour de Mayen, ce sont les tufs quaternaires, extrêmement perméables, qui appellent la culture de la pomme de terre. La proximité des marchés urbains joue dans le même sens. Le Maifeld ravitaille non seulement l'agglomération de Coblence, mais encore toute la vallée du Rhin urbanisée, jusqu'à Bonn. Enfin, pour certains cantons de hauts plateaux les conditions pédologiques favorables expliquent le développement des plantations de pommes de terre de semence. Contrôlées par la Chambre d'Agriculture de Rheinland-Nassau, ces plantations servent à alimenter les bas pays en pommes de terre pour la reproduction. Le climat rude des hauts plateaux fournit des produits résistants et à hauts rendements. Cette particularité profite à l'arrondissement de Daun où les villages à pratiquer la culture pour la semence sont nombreux. Il y a une dizaine d'années presque chaque village avait plusieurs ha. en production (10)

.../...

La diminution des petites exploitations et le déclenchement des migrations alternantes ont provoqué un rapide recul de cette culture qui contrastait avec la même activité pratiquée par les autres régions. En effet, la vente des pommes de terre de semence était souvent pour les montagnards eifeliens une des rares ressources en numéraire au XIXe s., alors que partout ailleurs la pomme de terre servait d'abord à l'autoconsommation pour la famille et les bêtes. Il y a là une survivance d'une activité qui marquait un esprit d'initiative et une adaptation remarquable d'une paysannerie considérée, à tort, comme routinière et indolente. Presque tous les villages pratiquant cette culture sont situés à plus de 500 m. d'altitude. Les hauts rendements obtenus sur des sols naturellement pauvres montrent l'esprit progressiste de ces populations trop souvent méprisées.

2. Les betteraves fourragères

Elles accompagnent presque toujours les pommes de terre sur les hautes terres. Sur les sols loessiques on préfère la betterave sucrière.

Dans l'Eifel, la betterave fourragère a été au XIXe s., pour le bétail, ce que la pomme de terre était pour les hommes. L'élevage bovin s'est développé grâce à la culture intensive de cette racine. Chaque paysan avait son champ de betteraves, du plus grand au plus petit. La possibilité de pouvoir les conserver dans des silos creusés dans la terre, fit qu'elle eut la préférence des petits et moyens exploitants où la main-d'oeuvre ne faisait pas défaut. Les rendements élevés par ha. et, surtout, la place idéale qu'elle pouvait tenir dans la rotation triennale à côté des céréales, contribuèrent à son succès. Depuis le milieu du XIXe s. jusqu'à ces dernières années la betterave constituait, avec le seigle et la pomme de terre, la triade agricole qui dominait sur les hautes terres eifeliennes, à l'exception des Hautes Fagnes, où la place de l'herbe était plus importante.

Cependant, à l'heure actuelle, les surfaces consacrées à la betterave ne cessent de se restreindre. De 1952 à 1960 le recul a été, en moyenne, sur les plateaux schisteux, de 7 %. Mais entre 1960 et 1965 la diminution a dépassé 11 %. Et le mouvement de régression se poursuit, à un rythme peut être encore plus rapide. Les causes sont multiples, mais avant tout d'ordre économique général. Le nombre de petits éleveurs diminue. Jadis on voyait dans toutes les régions eifeliennes de petits agriculteurs, possédant moins de 5 ha. élever un troupeau abondant. Le déclin de cette catégorie a amené le recul de la culture betteravière. A l'opposé les moyennes et grandes exploita-

.../...

tions ont abandonné la culture des betteraves par suite de la rareté de la main-d'oeuvre et la cherté de celle-ci. Ne présentant pas le même intérêt que la betterave à sucre, la motorisation et mécanisation de cette culture revient trop cher. Aussi préfère-t-on étendre les surfaces céréalières plutôt que de maintenir une culture absorbante et finalement peu rémunératrice. Enfin la construction des silos emmagasinant les fourrages verts, plus nutritifs, et exigeant moins de travail, donne le coup de grâce à une culture qui avait permis au XIXe s. à l'Eiffel de survivre et de s'orienter vers une polyculture à large éventail. Curieusement donc, mais pour des raisons différentes, la petite, la moyenne et la grande exploitation abandonnent la betterave. Pourtant les rendements ne sont pas en cause. Entre 1952 et 1960 les rendements moyens à l'ha. ont passé de 322 quintaux à 480 quintaux avec des extrêmes de 579 quintaux pour la dépression permienne de Wittlich et 406 quintaux pour les hautes terres de la Schneifel de la région de Prüm.

C. La betterave à sucre.

1. La betterave à sucre marque l'économie des Börden

Si la betterave à sucre ne marque qu'assez faiblement le paysage rural des Börden, par contre elle détermine l'orientation et des exploitations et de l'économie agricole de ces régions.

Venant des hautes terres eifeliennes, le voyageur qui aborde les riches bordures loessiques, peut ne pas faire la différence entre betteraves fourragères et betteraves sucrières. Les premières, pendant longtemps, ont joué un rôle important dans un cycle polycultural orienté vers la satisfaction des besoins de la famille des exploitants ; les secondes, par contre, ont entraîné dès la fin du XIXe s. l'évolution vers une agriculture commerciale. Et malgré la prédominance des surfaces céréalières, les Börden doivent être qualifiées de régions betteravières.

Dans le pays de Jülich la betterave sucrière couvre 25 % des terres labourables alors que les cultures sarclées totalisent seulement 32 % des labours. La Börde de Bergheim présente un pourcentage identique, alors que celle de Düren n'en compte que 20 %. et celle d'Euskirchen 18,2 %. En réalité il s'agit là de moyenne. La culture des betteraves à sucre, plus que toutes les autres cultures, dépend de la proximité des raffineries et des facilités de transport. Les raffineries de sucre sont situées ou bien dans la zone des communes cultivant plus de 25 % de leur surface agricole en

.../...

betteraves, ou bien immédiatement en bordure de ces mêmes zones. Parmi les premières, il faut nommer AMELN (Amt de Titz), Düren, Bedburg (Nord de Bergheim), Elsdorf (Sud Ouest de Bergheim) et Jülich. Celles situées en bordure sont au nombre de deux : Brühl et Euskirchen. De la raffinerie de Bedburg à celle d'Elsdorf il y a environ 6 km., de celle d'Elsdorf à celle de Jülich la distance est de 14 km. Celles d'Euskirchen et de Düren sont les plus éloignées : une vingtaine de kilomètres les sépare. Ce dernier fait n'enlève rien à la forte densité des raffineries sucrières installées dans les Börden. Au total, pour environ 28.500 ha. de betteraves sucrières, on compte 6 raffineries, soit 4.750 ha. en moyenne par usine sucrière. L'implantation des usines, ainsi qu'on le verra ultérieurement, est capitale pour une culture qui exige des transports de masse.

Cette culture épuisante pour le sol n'est possible qu'en utilisant d'importantes quantités d'engrais artificiels. Dans les petites exploitations les dépenses pour les engrais, atteignent en moyenne 320 DM par ha. et par an, contre 240 et 250 DM dans les exploitations supérieures à 30 ha. (1967). Ces dépenses croissantes ces dernières années sont à l'origine de l'évolution presque continue des rendements. Pour la période 1933-1942 ces derniers s'élevaient à 325 quintaux à l'ha. La moyenne de la période de 1951-1955 se chiffre à 366 quintaux. Mais depuis 1958, mise à part l'année 1959 où régnait la sécheresse, les rendements approchent ou dépassent 400 quintaux à l'ha. En 1965, pour l'ensemble de la Börde de Jülich, ils ont atteint 416 quintaux. La betterave à sucre constitue en quelque sorte la plante noble, celle qui permet des rentrées d'argent régulières et élevées.

L'agriculteur des Börden y est très attaché et, volontiers, consentirait à étendre sa culture. Un petit calcul le montre bien. Un ha. de betteraves, à raison d'un rendement moyen de 400 quintaux permet une recette brute de 3000 DM, au prix de 7,5 DM le quintal de betteraves. Le prix du froment étant en moyenne de 42 DM le quintal et le rendement moyen de 42 quintaux, un ha. de froment ne rapporte que 1764 DM. environ. La possibilité de mécaniser presque entièrement cette culture est un des éléments de succès auquel il convient cependant d'en ajouter d'autres. Dans la culture betteravière même sur les petites exploitations, le tracteur est rentable. Le paysan transporte lui-même sa récolte à l'usine, ce qui lui permet d'amortir l'achat. Même si l'avantage financier n'est pas considérable, l'agriculteur a toujours l'impression de faire des économies. Les sous-produits du raffinage, les pulpes, sont reprises et destinées

.../..

Tableau 16

CONSOMMATION ANNUELLE DE BETTERAVES A SUCRE (EN QUINTAUX) PAR LES RAFFINERIES

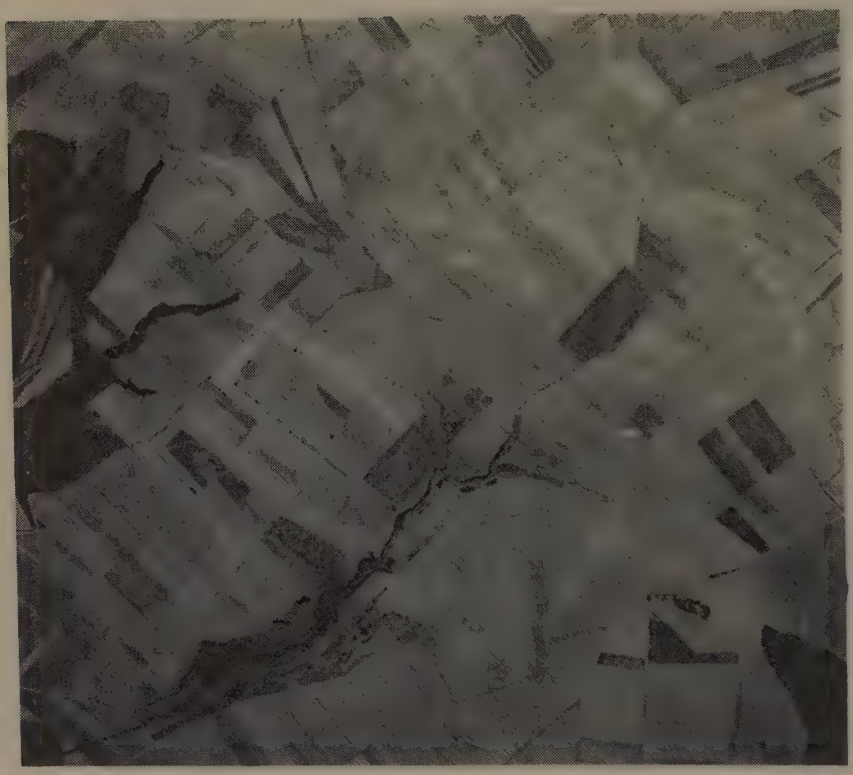
Période	Raffinerie de Bedburg	Raffinerie de Brühl
1900-1920	550 000	450 000
1920-1940	900 CCC	1 000 000
1948-1958	1 600 000	1 700 000
1958-1967	2 150 000	2 200 000

.../...

Agriculture intensive et extraction de lignite dans la Börde de Zülpich. A droite la ville de Zülpich (Tolbiac) enserrée dans son enceinte) fortifiée. Les lignites miocènes sont extraits après enlèvement de la couverture loessique. Parcellaire déjà remembré mais qui sera remodelé après remise en place de la pellicule de loess.

Cliché Hansa-Luftbild. Münster/Westphalie.

Echelle 1:12.000



Le drainage des terrains loessiques lehmifiés, expression de la cherté de la terre. Vue aérienne de la Börde de Julich. Les rayures correspondent aux tuyaux de terre cuite posés à quelques dizaines de centimètres de profondeur.

Cliché Hansa-Luftbild. Munster/Westphalie.

Echelle 1:12.000

surtout sur les petites et moyennes exploitations, à l'élevage par stabulation. Cependant un fait historique, politique, de première importance, doit être invoqué pour expliquer les progrès récents des betteraves sucrières dans les pays rhénans. La partition de l'Allemagne, en 1945, amenant la perte des Börden sucrières de Magdeburg et Leipzig, obligea de trouver des régions de remplacement (11). La Rhénanie avec son économie sucrière, ses raffineries, était toute indiquée pour fournir le supplément. L'évolution de la consommation des betteraves pour les raffineries rhénanes montre assez bien ce mouvement. Cette évolution est tout à fait significative, d'autant plus que le nombre des raffineries n'a pas varié et que l'augmentation des tonnages consommés a été générale.

Tableau 16

L'augmentation est importante. Malgré l'amélioration des rendements elle est due en grande partie à l'augmentation des surfaces. Le fait n'est pas particulier à la région étudiée, ce qui montre bien qu'il s'agit d'un phénomène dont la cause est extra-régionale. Alors que les surfaces betteravières étaient, en 1927, en Rhénanie, de 24.579 ha., elles passent à 36.140 en 1938 et à 53.073 en 1965.

En réalité, la superficie pourrait être plus importante. L'amélioration constante des rendements et l'extension des surfaces entre 1950 et 1965, ont amené une surproduction de sucre. Le problème touche toute l'Allemagne et ne peut qu'être évoqué ici. Du fait des accords commerciaux avec l'étranger, la République Fédérale est amenée à importer du sucre brut qui est raffiné dans les usines rhénanes, ce qui amène un concurrent pour le sucre de betteraves rhénan. Aussi les autorités ont-elles instauré un contingentement annuel de production de betteraves et de sucre. Ce dernier ne tolère pas les dépassements ou, le cas échéant, impose le report du surplus sur l'année suivante. Les betteraviers rhénans sont ainsi empêchés d'étendre les surfaces. Ils regrettent cette situation, malthusienne à leurs yeux. Le succès de la betterave a d'ailleurs suscité sa culture dans des régions éloignées des raffineries. Bitburger Land et Maifeld s'adonnent, sur des surfaces restreintes, à cette culture rémunératrice. Le Maifeld qui pratiquait celle-ci sur 258 ha. seulement en 1952, en compte 812 en 1965. Dans l'Eifel méridionale on plante quelques dizaines d'hectares, de même dans le Bitburger Land. Au total, les arrondissements du Regierungsbezirk Trèves ont passé de 154 ha. en 1952, à 414 ha. en 1965. Même dans les dépressions calcaires de la région de Prüm

.../...

Tableau 17 - Rendements betteraviers

ANNEE	Rendement moyen en betteraves à sucre En quintaux à l'ha.	Pourcentage de sucre
1958	445	15,10
1959	249,3	15,96
1960	456,5	15,31
1961	389,4	14,94
1962	354,4	16,43
1965	400	16,69

.../...

située à 400 - 500 m. d'altitude, on plante 27 ha. de betteraves sucrières ! Bien sûr, les rendements sont moins élevés ici, mais aussi la teneur en sucre. Cette dernière est déterminante du prix de la betterave. Le quintal de betteraves, en 1962, était payé 6,75 DM pour un taux de sucre de 15,5 %. Par tranche de 0,1 % du taux de sucre supplémentaire, l'augmentation du prix était de 0,8 % si bien qu'en 1962 le prix moyen versé par quintal de betteraves s'élevait à 7,25 DM. Si le taux de sucre est inférieur à la moyenne de 15,5 %, la déduction est du même ordre.

Tableau 17

Le pourcentage de sucre est étroitement lié aux conditions atmosphériques. Les années humides connaissent des rendements élevés en poids, mais un taux de glucose faible. Les années sèches présentent une situation inverse. Cependant, la qualité des betteraves dépend également des espèces plantées.

Organismes agricoles, écoles d'agriculture ne cessent d'intervenir pour l'amélioration des plantes. Les façons culturales, le choix judicieux des engrais interviennent également dans les rendements. L'examen des fiches d'exploitations montre des différences assez considérables, pour une année, des prix obtenus par les paysans pour leurs betteraves. Pour l'année 1965-66 on découvre que ces derniers varient de 6,85 à 7,73 DM par quintal, c'est-à-dire, une différence de 0,88 DM ou 12 % par rapport au prix le plus bas. Cette marge différentielle est très importante et permet d'entrevoir qu'en améliorant la productivité une augmentation appréciable des ressources peut être atteinte. Il est à souligner que le prix moyen le plus bas est le fait des exploitations sucrières inférieures à 10 ha. et le prix le plus élevé celui des exploitations de 20 à 30 ha., les chiffres étant calculés pour plus de 150 exploitations. La différence de 0,88 DM prend toute son importance lorsqu'on considère qu'une exploitation de 10 ha. plante entre 2,5 et 3 ha. de betteraves. En comptant le rendement de 400 quintaux à l'ha. la perte s'élève entre 880 et 1052 DM., soit 325 DM. à l'ha.

2. Du rôle primordial des raffineries de sucre pour la prospérité de la culture de la betterave à sucre.

L'implantation des 6 raffineries de sucre est déterminante. Plus que toute autre plante, la betterave est liée à une utilisation rapide, c'est-à-dire, que le problème du transport y prend une signification particulière. Au XIXe s., le chemin de

.../...

Tableau 18

Répartition des moyens de transport dans l'alimentation des usines en betteraves

RAFFINERIE	1950-51 en %	
	Rail	Route
AMELN	20	80
BEDBURG	35	65
BRUHL	61	39
DUREN	33	67
ELSDORF	50	50
EUSKIRCHEN	60	40
JULICH	49	51

.../...

fer assurait l'essentiel du transport. Aujourd'hui, c'est la route, soit par l'intermédiaire des camions des transporteurs, soit par les tracteurs des exploitants.

Alors qu'avant 1939 la part qui incombait aux chemins de fer était prédominante, dès 1950-51, on constate un déplacement au profit de la route.

Tableau 18

Les différences entre rail-route, qui vont en s'atténuant, peuvent s'expliquer, pour 1950-51, en faisant appel à la structure des exploitations, la motorisation étant alors moins avancée. Et le fait qu'elle touchait avant tout les exploitations supérieures à 20 ha. explique que dans les régions où la moyenne et grande propriété prédominent, les livraisons aux raffineries se font précocement par tracteurs et camions. En plus, certaines raffineries, notamment Brühl et Euskirchen, reçoivent des betteraves de régions plus éloignées comme le Maifeld, le Bitburger Land, les régions de Trèves ou Wittlich. Celles-ci étaient amenées jusqu'à ces dernières années, par train. Les raffineries versent des indemnités de transport en fonction de la distance du fournisseur à l'usine. Les tarifs de la campagne 1950-51 étaient les suivants (12) :

- jusqu'à 2 km ..... 10 pfennigs par quintal
- de 2,1 à 3 km ..... 14,5 pfennigs par quintal
- de 3,1 à 4 km ..... 18,5 -d°-
- de 4,1 à 6 km ..... 22,5 -d°-

Au-delà de cette distance les usines appliquaient le tarif de la Bundesbehn, valable pour les chargements supérieurs à 10 tonnes. Naturellement, ces tarifs sont fonction de l'augmentation du coût du carburant et de l'évolution générale. Leur rôle a néanmoins été décisif. Car en se voyant rembourser les frais de transport l'agriculteur, surtout le petit et moyen, avait l'impression de toucher une somme nette. Aussi, pour le transport d'une récolte de 3 hectares, l'agriculteur habitant à 6 km. de la raffinerie touchait en 1950-52, deux cent vingt cinq Marks. Cette politique de remboursement de frais de transport a eu de très heureux effets sur la culture betteravière, et les régions intéressées. Elle a incontestablement encouragé la motorisation. Comme le calendrier agricole est moins chargé en automne, le paysan est volontiers prêt à véhiculer lui-même sa production à l'usine. La culture s'est de ce fait solidement enracinée dans l'esprit de la paysannerie. Enfin, l'amélioration des rendements et de la qualité procède de la politique des fabricants de sucre qui tiennent à des approvisionnements sûrs et réguliers.

.../...

Les raffineries sont implantées dans un milieu à peine rural, Jülich, Düren, Euskirchen, Brühl sont des villes de 14 à 49.000 habitants. Bedburg a encore 9.000 habitants et Elsdorf 5.000. Seule la raffinerie d'Ameln est implantée dans un milieu purement rural. Ameln n'est qu'un écart de la commune de Titz, 2.891 habitants en 1961 qui en comporte plusieurs. En été, la culture betteravière passe inaperçue des citadins. Mais que vienne l'automne, alors, les longs cortèges de camions et surtout de tracteurs envahissent, en convois interminables, les villes. Les services des ponts et chaussées ont été amenés à canaliser, par une signalisation spéciale, ce trafic important. Traversant les rues à petite vitesse, majestueusement, le parcours prend un caractère de démonstration de fierté du monde rural. Pour quelques semaines, la campagne déborde sur la ville. Le spectacle gagne en intensité avec la mise en marche des raffineries. Alors, l'odeur âcre des betteraves cuites se rabat, sous l'action des vents humides d'Ouest, sur d'immenses étendues, enveloppant dans une même atmosphère villes et campagnes. Les sarcasmes à l'adresse des agriculteurs éclatent à profusion dans le milieu urbain. Pour quelque temps, le monde rural prend sa revanche sur le monde industriel et urbain. Les sourires ironiques mais joviaux des betteraviers devisant entre eux devant les portes de l'usine, en disent long sur le contentement du milieu rural au moment où celui-ci est en train de valoriser le labeur d'une année. Il faut avoir vu ce spectacle pour comprendre l'importance de la culture betteravière. A travers les usines sucrières elle exprime admirablement les relations entre villes et campagnes.

L'importance des raffineries se marque encore sur un autre plan, celui de la production et de l'utilisation de la main-d'oeuvre. Cet aspect ne peut être négligé ici.

La campagne betteravière de 1965 a commencé fin septembre et s'acheva au début de décembre. A la raffinerie de Jülich elle dura, en 1966, du 29 septembre au 20 décembre, soit 82 jours. La durée varie en fonction des intempéries et du volume de la production. De 1945 à 1958, à celle de Bedburg, la durée de la campagne a varié entre 55 et 122 jours. Mais cette durée a tendance à se réduire vu l'accroissement de la productivité des usines.

Les raffineries sont des établissements industriels de moyenne importance. En période de campagne leurs effectifs oscillent entre 300 et 500 travailleurs. Une bonne partie de ces derniers est fournie par les ouvriers agricoles et les petits exploitants

.../...

de la région qui trouvent pendant quelques semaines un salaire d'appoint. L'usine de Brühl peut compter sur 100 à 200 petits exploitants de l'avant-pays eifelien. Par contre, entre la raffinerie de Elsdorf et la tuilerie voisine de Zieverich il existe, depuis quelques années, un accord qui permet à une trentaine d'ouvriers de la tuilerie de travailler pendant la campagne sucrière à l'usine. L'usine d'Euskirchen comptait jadis de nombreux ouvriers hollandais. Aujourd'hui, ils sont remplacés par des réfugiés venus des régions à l'Est de l'Elbe. A Brühl, ils constituent près du tiers des effectifs. La main-d'oeuvre utilisée pendant la campagne est constituée pour l'essentiel par des manoeuvres. Par contre, chaque usine compte un personnel permanent de techniciens dont elle ne se défait pas hors campagne (13).

L'importance d'une usine peut être décrite à travers l'exemple de celle de Brühl (14). La raffinerie de Brühl, qui est entre les mains des paysans, a une production de 297.547 quintaux de sucre en 1966-67. Sa capacité de transformation est de 34.437 quintaux de betteraves en 24 heures, c'est-à-dire la production de 85 ha. Au cours de la campagne 1966-67, elle a consommé 2,1 millions de quintaux de betteraves, soit la récolte de 5.362 ha. L'usine a versé 9,5 millions de DM. de frais de transport aux paysans au cours de la campagne précédente. Son capital social s'élève à 2.732.400 DM. et se trouve entre les mains de gros exploitants de la région de Cologne. En 1963-64 elle a versé un dividende de 13,5 %. Pour 1964-65, il a été de 14 % contre seulement 12 % en 1965-66, année où la récolte était de près d'un tiers inférieure à celle de l'année précédente. Le bilan de l'année 1965-66 s'est élevé à 27 millions de DM. et montre que la sucrerie de Brühl est une affaire industrielle non négligeable. Elle possède à Cologne-Mungersdorf une importante usine de fabrication de sirops.

La raffinerie de Jülich est une affaire légèrement plus importante. En 1966, elle a travaillé 3,8 millions de quintaux de betteraves donnant 487.000 quintaux de sucre blanc. Dans son conseil de surveillance figurent quatre agriculteurs et deux représentants des travailleurs, qui sont au nombre de 368. Près de 4000 agriculteurs apportent la totalité de leur récolte à la raffinerie. La distance moyenne des fournisseurs de betteraves est de moins de vingt kilomètres, mais certains sont établis à 150 km.

La concentration des raffineries semble beaucoup plus grande que dans les régions betteravières du Bassin Parisien (15). Les raffineries de Ameln, Elsdorf et Euskirchen appartiennent au groupe Pfeifer et Langen de Cologne. Il s'agit d'une

.../...

affaire familiale, les statuts n'autorisent que des membres des trois familles propriétaires PFEIFER, LANGEN et BREDT, à assurer la direction. S'agissant d'une entreprise familiale on ne connaît aucun bilan, mais c'est incontestablement ce groupe qui domine dans les Börden à l'Ouest du Rhin. En effet, le groupe possède encore deux autres raffineries à Dormagen et Wevelinghoven au Nord et à l'Ouest de Cologne.

Afin de lutter contre la toute puissance du groupe colonais PFEIFER UND LANGEN les raffineries "paysannes" de Bedburg, Brühl, Warburg (Westphalie) et Jülich ont décidé de créer une association de vente en commun sous le nom de "DIAMANT-ZUCKER" pour s'assurer une part du marché du sucre dans la région rhéno-westphalienne, en uniformisant les prix, tout en gardant à chaque participant l'autonomie de la raffinerie. Cet accord montre que l'intérêt des agriculteurs est étroitement lié au bon fonctionnement de l'industrie sucrière.

D. - Les cultures fruitières des régions rhénanes

Il peut être étonnant de trouver à la latitude de Bonn des plantations fruitières de plein champ, rentables. Les conditions naturelles sont favorables dans la partie méridionale de "la baie de Cologne", mais elles n'expliquent pas tout. Certes, de toutes les stations climatiques de la Rhénanie du Nord, Bonn semble être celle où les moyennes thermiques estivales sont les plus élevées. Pour les trois mois de Juin-Juillet-Août, la moyenne s'élevait en 1963, à 17,3° et à 18,4° en 1964. Par contre, la moyenne de janvier était de -5,10° en 1963 et en 1964 seulement de 0,7°. Les gelées printanières ne sont pas absentes. Malgré cela, les plantations fruitières ne cessent de s'étendre, non seulement aux alentours de Bonn mais encore dans la région de Coblence. L'attrait des marchés urbains semble l'élément moteur de cette évolution qui est fortement appuyée par les autorités administratives. Si sur le plan de la structure des exploitations on peut distinguer deux types assez contrastés, sur celui de la commercialisation, par contre, l'homogénéité est plus grande.

Les surfaces en exploitation aux alentours de Bonn s'élevaient, en 1965, à 2920 ha. contre environ un millier aux environs de Coblence. Au nombre des sortes fruitières cultivées il faut d'abord signaler les pommes, puis les poires, les cerises, quetsches, prunes. Les pommiers occupent dans la région bonnoise, plus de 60 % de la surface consacrée aux cultures fruitières. Poiriers et cerisiers viennent, à peu près à égalité. Parmi les pommiers les sortes locales ont longtemps prévalu. Aujourd'hui,

.../...

on introduit des sortes issues de croisements avec des plants étrangers, en partie hollandais ou anglais. C'est que les espèces provenant de régions plus septentrionales sont plus résistantes. La floraison se plaçant dans la deuxième quinzaine d'avril, les gelées sont encore à craindre. Des moyens de défense ont été mis en place et ne cessent de devenir plus nombreux.

Les plantations de basse et moyenne tige sont de loin les plus nombreuses. Celles de haute tige sont arrachées car elles nécessitent une main-d'oeuvre trop abondante. La variété des sortes est nombreuse, on peut citer : Cox Orange, Oldenburg, James Grieve, Ontario, Rambour, Boskoop, Golden Delicious, reinettes, notamment de Landsberg. L'effort est porté beaucoup plus sur le rendement que l'arôme. Les rendements sont élevés. On comptait, en 1965, 16,8 kg. de pommes par arbre de basse tige dans les environs de Bonn. Compte tenu de la jeunesse de nombreuses plantations et de la prédominance des arbres de basse tige, ces chiffres ne sont pas négligeables. Pour les poires, les rendements atteignaient 30,1 kg. par arbre. Les cerisiers fournissent entre 9,3 et 31,7 kg. selon qu'il s'agissait de cerises aigres ou douces.

La production d'autres fruits a pris récemment un essor considérable. Groseilles, framboises et fraises ont gagné des surfaces importantes. La quasi totalité de la production provient d'exploitations inférieures à 2 ha. Les champs de fraises installés sur les cailloutis des terrasses rhénanes souffrent dès le mois de juillet de la sécheresse, d'où la nécessité de les arroser, si les pertes ne doivent pas être trop grandes. Là aussi, il s'agit d'ouvriers, employés, qui s'adonnent à une culture d'appoint. Mais ces cultures sont très sujettes aux fluctuations de prix. L'écoulement de la production est fait en partie par les coopératives de vente. Mais le commerce privé n'est pas éliminé. Le système coopératif possède à Roisdorf une société de vente aux enchères des fruits, compétente pour l'arrondissement Bonn-campagne (Kreis-Obst-und Gemüseversteigerung, Vorgebirge, G.M.B.H.). Dans la même localité le même système Raiffeisen possède une usine de conserves utilisant, en partie, les fruits produits dans la région (Rheinland Konservenfabrik Vorgebirge, G.M.B.H.). Les coopératives de vente de la région de Bonn ont ainsi écoulé, en 1962, plus de 2.600 T. de fraises. En année normale le marché de gros de Coblence absorbe pour près de 10 millions de francs de produits fruitiers de la région. Dans ce chiffre ne sont pas compris les fruits qui quittent la région sans passer par Coblence. Pour la région de Bonn le chiffre peut facilement être doublé, ce qui montre l'importance de la production fruitière rhénane.

.../...

A la production fruitière il convient d'ajouter les pépinières extrêmement nombreuses dans la vallée rhénane. Autour de Coblence on en compte une quinzaine ; c'est cependant la région bonnoise qui en détient le plus grand nombre, plus d'une vingtaine couvrant près de 200 ha.

E. - La production viticole

1. Les contraintes topographiques

Les vignobles des vallées de la Moselle et de l'Ahr allient la quantité à la qualité. Si dans l'ensemble la production présente des aspects communs, il peut être intéressant, malgré tout, de distinguer les différents vignobles, ainsi qu'il en est coutume.

Tableau 19

Quant à l'étendue globale, ces vignobles sont comparables à celui de l'Alsace.

Si ceux de la vallée de la Moselle, la Sarre et de la Ruwer peuvent être placés sur un même plan, il n'en est pas tout à fait de même de celui de la vallée de l'Ahr.

Commun à tous les vignobles est le fait que les parcelles sont de taille réduite et en forte pente. Cela se répercute sur le prix de production.

Tableau 20

Le recul du vignoble dans la basse vallée de la Moselle amène une diminution des parcelles en fortes pentes. Ailleurs, le même phénomène se reproduit, mais avec une plus grande lenteur.

Le morcellement est très élevé, les propriétés d'un seul tenant ne dépassant pas 13,5 %

Tableau 21

Les exploitations viticoles supérieures à 2 ha. étant peu nombreuses, on peut conclure à un grand émiettement des unités de production. Ainsi conditions topographiques et morcellement donnent un aperçu suggestif sur les possibilités de rentabilité des exploitations.

2. Concentration du vignoble au profit de la moyenne Moselle

Malgré ces conditions naturelles défavorables, auxquelles il faudrait ajouter les incertitudes atmosphériques, le vignoble s'est étendu depuis 1957 (16).

.../...

Tableau 19 - Surface viticole et cépages

REGIONS	Surface totale en vignes	Surface en rap. en ha.	Cépages blancs en ha.	Cépages rouges en ha.
Moselle supérieure	828	771	771	-
" moyenne	5 389	4 948	4 947	1
" inférieure	2 875	2 639	2 639	-
Sarre	1 123	997	997	-
Rurver	324	305	305	-
Ahr	560	548	222	326
TOTAL	11 099	10 208	9 881	327

.../...

Tableau 20

Répartition des vignes en fonction des surfaces de pentes

REGIONS	Valeur des pentes en % des surf. viticoles		
	Faible, inférieure à 5 %	Moyenne, de 5 à 20 %	Forte, supérieure à 20 %
Moselle supérieure	37,7	42,2	20,1
" moyenne	11,7	45,7	42,6
" inférieure	19,4	37,6	43
Sarre	8,9	47,7	43,4
Ruwer	9,9	39,4	50,7
Ahr	25,3	40	34,7

.../...

Tableau 21

Morcellement des exploitations viticoles				
REGIONS	% d'exploitat. d'un seul tenant	Exploit. en nombre de parcelles en %		
		2 à 5 Parcelles	6 à 9 Parcelles	10 parc. et plus
Moselle supérieure	13,5	64,4	18,3	3,8
" moyenne	2,1	19,9	23,5	54,5
" inférieure	1,9	26,6	26,2	45,3
Sarre	7,4	36,7	22,2	33,7
Ruwer	10,3	55,8	23	10,9
Ahr	2	38	23,1	36,9

.../...

A cette époque on ne comptait que 32 communes plantant plus de 100 ha. de vignes, contre 40 en 1965. Ce qui est plus caractéristique c'est la concentration du vignoble au profit des communes de la moyenne Moselle, la "Kerngebiet" selon H. Hahn. Alors qu'en 1957 on ne comptait que 4 communes possédant plus de 200 ha. de vignes, le nombre a grimpé à 10 en 1965. Toutes les 4 se trouvaient au coeur du vignoble : Traben-Trarbach, Zell, Zeltingen et Leiwen. En 1965, neuf des dix plus grosses communes viticoles se trouvent autour des grands centres viticoles et commerciaux de Zell, Bernkastel, Traben-Trarbach. C'est la Moselle moyenne qui est à la fois la gardienne de la tradition viticole et le laboratoire où s'élaborent les nouveautés. C'est là aussi qu'est concentré le commerce des vins.

Le cépage qui domine est le Riesling, sauf dans la vallée de l'Ahr où les cépages rouges arrivent au premier rang.

Tableau 22

La fidélité de la moyenne Moselle au Riesling, cépage noble, est une des constantes de l'histoire de la viticulture mosellane des deux derniers siècles. Le vigneron de la région de Bernkastel-Zell croirait trahir l'esprit des anciens s'il se convertissait à un autre cépage. Pourtant, certains ont essayé d'introduire des cépages nouveaux, notamment le Muller-Thurgau, gros producteur mais au bouquet moins relevé. Ses progrès sont lents. On les introduit, car leur fort rendement en poids permet de passer de la culture sur échalas à la culture sur hautain en utilisant le fil de fer. Du point de vue des façons culturales, les rangées étant espacées de 1,80 à 2,20 m. le travail par tracteur ou engins mécaniques, dans les zones de faible pente, devient ainsi possible. Les frais d'exploitation peuvent être diminués. En plus sa faible acidité le fait utiliser comme vin de coupage avec le Riesling, lorsque l'acidité de ce dernier est trop forte. C'est donc plutôt comme vin "médecin" qu'il est utilisé que comme vin pur.

3. Grands crus et rendements élevés

Les rendements ont fait des progrès considérables. Le vigneron estime qu'un pied de Riesling doit fournir l'équivalent d'un litre de vin. Le Muller-Thurgau fournit 20 à 50 % de plus. Mille pieds donnent en moyenne un "Fuder" (1000 litres). Le vigneron à temps complet récolte, en moyenne, une douzaine de foudres sur une exploitation-type.

Tableau 23

.../...

Tableau 22

REPARTITION DES CEPAGES. EN %. (1967)

REGION	Cépages blancs				Cépages rouges		
	Silvaner	Riesling	Muller-Thurgau	Divers	Portugais	Bourguignon	Divers
Moselle supérieure	0,9	0,2	5,0	93,9	-	-	-
Moselle moyenne	-	98,7	1,1	0,2	-	-	-
Moselle inférieure	-	96,1	1,6	2,3	-	-	-
Sarre	0,1	94,8	3,2	1,9	-	-	-
Ruwer	0,2	97,3	0,8	1,7	-	-	-
Ahr	-	15,5	11,2	7,0	29,1	37,1	0,1
Rhénanie-Nassau	13,0	73,4	4,5	5,6	1,6	1,9	0

.../...

Tableau 23

RENDEMENTS, A L'HA, EN HECTOLITRES. ANNEES 1965 et 1966

REGION	Silvaner		Riesling		Muller Thurgau		Elbing		Portugais		Bourgogne	
	1965	1966	1965	1966	1965	1966	1965	1966	1965	1966	1965	1966
Moselle supérieure	72	81	62	84	97	99	100	135	-	51	-	-
" moyenne	-	-	70	107	92	94	72	97	68	54		
" inférieure	-	-	68	89	112	86	106	122	64	51		
Sarre	69	54	55	96	68	80	72	98	62	52	-	-
Ruwer	64		51	81	68	87	-	-	-	-	-	-
Ahr	-	-	37	58	50	66	-	-	62	63	44	47
Rhénanie-Nassau	65	57	65	93	89	72	100	132	62	63	44	47

.../...

L'irrégularité des rendements traduit les conditions climatiques préoccupantes dans une région où la vigne peut déjà être considérée comme marginale. On retiendra les rendements élevés et quelque peu plus réguliers du Muller-Thurgau, ainsi que ceux très forts du Elbing. Ce dernier cépage est surtout localisé dans la vallée supérieure de la Moselle. Gros producteur, l'Elbing, venant bien sur les sols dérivés du Muschelkalk, donne cependant des vins trop acides. Ces derniers sont coupés avec d'autres cépages, souvent des vins du Palatinat, ou utilisés dans la fabrication des mousseux. On ne trouve guère de grands crus dans la vallée de la Haute Moselle.

Il en va tout autrement là où apparaît le Riesling. De Mehring, en amont de Trèves jusqu'à Zell, la moyenne Moselle déroule une dizaine d'énormes méandres, doublant la longueur de son cours. Sur les terrasses, glacis et versants de la vallée se trouvent les crus les plus renommés : Bernkasteler Doktor, Graacher Himmelreich, Piesporter Günterslay, Briedeler Herzschen, Ediger Osterlämmchen, Kröver Paradies, etc... Ces crus plantés sur quelques hectares chacun atteignent des rendements légèrement inférieurs à la moyenne mais leur renommée a passé les frontières allemandes. Restaurants new-yorkais ou londoniens achètent régulièrement une partie de la production, lors de la vente aux enchères de certains vins.

4. L'originalité du vignoble de l'Ahr

La vallée de l'Ahr est la seule région à présenter une certaine bigarrure quant au nombre de cépages. Ce sont les vins rouges qui font son originalité. Surnommée fréquemment "le jardin de vignes le plus septentrional" (Nördlichster Rebgarten), la vallée présente un microclimat favorable qui contraste avec celui des hautes terres qui l'enserrent. La vigne doit beaucoup au couvent de Marienthal fondé par les Augustins en 1137. Sécularisé sous l'occupation française, au début du XIXe s., il fut transformé en 1902 en institut viticole pour la Province de Rhénanie.

C'est le vignoble présentant en raccourcis toute l'évolution des vignobles rhénans. Créé par les instituts religieux , le vignoble porte profondément les marques de ses ancêtres méridionaux. L'influence des villes l'a précocement touché. La sécularisation des biens d'Eglise sous Napoléon Premier a augmenté la propriété paysanne. L'influence des villes, au XIXe s., joue une nouvelle fois, mais sous une autre forme. L'attirance de la main-d'oeuvre par les activités urbaines favorise dès la fin du XIXe s. l'extension des friches sociales. Enfin, plus tôt que dans les autres vignobles

.../...

le tourisme gagne la vallée de l'Ahr, dès le début du XIXe s. Le jeu de ces facteurs ne se retrouve pas pleinement dans les autres vignobles. Incontestablement, ils ont pesé, ils pèsent, sur les conditions de production. Encore aujourd'hui, le marché des vins de l'Ahr se situe avant tout dans la région bonnoise.

5. Des frais de revient très élevés ainsi que des récoltes irrégulières

Mais comme les autres vignobles, les conditions de production sont fortement influencées par les facteurs topographiques. On estimait, en 1965, que un ha. de vigne nécessitait dans la vallée de la Moselle, Sarre-Ruwer, entre 1 et 1,5 travailleur permanent, c'est-à-dire qu'on y trouvait la plus forte densité de travailleurs de tous les vignobles allemands. C'est par rapport à ces derniers qu'il faut donc considérer le problème de production et des revenus. Dans la vallée de la Nahe, on n'a besoin que de 0,6 à 0,9 d'unité de travail permanent, en Rheinhessen de 0,5 à 0,8 et enfin, dans le Palatinat seulement de 0,4 à 0,7. Les différences sont considérables et montrent l'infériorité de la vallée de la Moselle. Par rapport au vignoble du Languedoc ces chiffres sont jusqu'à six fois plus élevés. Il n'est pas étonnant que les frais d'exploitation soient énormes. Les instances viticoles admettent que le montant de ces derniers s'échelonnent entre 8.000 et 17.600 DM. par ha. de vigne en rapport. Les chiffres précis sont les suivants (17) :

- Moselle inférieure ..... 8.000 à 14.000 DM. (1967)
- Moselle moyenne ..... 9.200 à 17.600 DM. "
- Moselle supérieure ..... 8.000 à 13.600 DM. "
- Sarre-Ruwer ..... 8.800 à 14.200 DM. "
- Ahr ..... 8.400 à 14.000 DM. "

Dans l'ensemble les frais d'exploitation sont très élevés. La Moselle moyenne, c'est-à-dire le coeur du vignoble arrive en tête. Les conditions physiques, pourtant, ne sont guère très différentes de celles des autres régions. C'est l'attachement à la viticulture, la défense de la renommée et les succès commerciaux qui, à la fois, justifient et déterminent ces dépenses élevées. Parmi ces frais il faut faire une place à part à l'équipement en matériel qui dans les exploitations supérieures à 1 ha. est toujours considérable. Cet équipement concerne aussi bien l'économie externe que l'économie interne. Par la première il faut entendre tout ce qui concerne le travail de la vigne proprement dit, par la seconde l'équipement relatif à la vinification. Pour rentrer dans ces frais, le viticulteur doit pratiquer une culture intensive, quasi scientifique. Mais la vente du moût ou du vin en tonneau ne saurait être rentable dans une

.../...

Tableau 24

Qualité du moût, en pourcentage de la récolte

source : Chambre d'Agriculture de Rhénanie-Nassau (Coblence)

ANNEE	Très bonne	Bonne	Moyenne	Médiocre	Très médiocre	Rendement HL / HA
AHR						
1962	-	43	35	22	-	35
1963	5	45	45	5	-	12,1
1964	11	33	47	7	2	81,7
MOSELLE-SARRE-RUWER						
1959	57	36	7	-	-	88
1960	4	22	51	20	3	109,6
1961	7	37	45	10	1	68,68
1962	1	16	44	33	6	74,4
1963	3	26	49	18	4	68,3
1964	22	53	22	3	-	115,8

.../...

exploitation à temps complet de seulement 1 ou 1,2 ha.

Le prix de vente dépend de toute une série de facteurs : qualité du cru, c'est-à-dire, situation topographique de la vigne, qualité oenologique du vin, vente en vrac ou en bouteilles, encombrement du marché.

Il est, certes, des vignerons qui ne possèdent que 1 à 1,2 ha. de vignes, vendant la totalité de leur récolte en vrac au commerce de gros. D'autres, vendent la plus grande partie de leur récolte en bouteilles. C'est la seule manière d'augmenter les revenus. On constate depuis une dizaine d'années l'extension de la vente en bouteilles par les vignerons. Cette dernière permet au producteur d'obtenir un prix supérieur, qui oscille aux alentours de 2,4 à 3,2 DM. en moyenne par bouteille de 0,7 l. En tenant compte du fait que les rendements à l'ha. sont supérieurs chez les viticulteurs à temps complet, on peut admettre que les moyennes citées plus haut sont dépassées par ceux qui écoulent une partie de leur production par la vente en bouteilles. L'enquête permet, effectivement, de constater qu'en moyenne les vignerons vivant exclusivement de la viticulture, ont des rendements moyens voisins ou supérieurs à 100 Hl. par ha. En prenant l'exemple d'un viticulteur ayant 1,2 ha. de vignes en rapport, avec un rendement de 100 Hl. à l'ha. et un prix de vente moyen de 2,4 DM. par bouteille, les revenus bruts de l'exploitation s'élèvent à 40.100 DM. En déduisant 16 à 20.000 DM. au titre des frais d'exploitation, il reste pour faire vivre une famille de 4 personnes, entre 20 et 24.000 DM. Ce revenu est très élevé, compte tenu de l'exiguité de la surface de l'exploitation. Mais ce que ne disent pas les chiffres, ce sont les peines, les soucis constants qu'a le viticulteur afin d'obtenir une bonne récolte et de l'écouler au meilleur prix.

Les méthodes de vinification ont fait des progrès importants depuis quelques décennies, permettant d'améliorer les vins en diminuant leur acidité et en augmentant leur degré alcoolique. La chaptalisation est pratiquée et autorisée depuis le XIXe s. Elle permet d'obtenir des vins qui, s'ils ne sont pas "natur" plaisent tout de même à une clientèle de plus en plus nombreuse et surtout féminine. Les progrès de la consommation de vin en République Fédérale ont bénéficié considérablement à ces vins "améliorés" (verbessert). Les procédés d'amélioration dépendent de la qualité de la récolte, mais celle-ci est très irrégulière d'une année à l'autre.

Tableau 24

.../...

L'irrégularité est considérable, se répercutant et sur les prix et sur l'écoulement. L'année 1959 a été exceptionnelle, si bien qu'on a surnommé les vins produits "Jahrhundertweine" ou "vins du siècle". L'acidité moyenne ne se chiffrait qu'à 8,5 ‰ la teneur en alcool moyenne étant de 87° Oechsle c'est-à-dire environ 10° centigrade. En 1960 l'acidité dépassait 12 ‰ et la quantité d'alcool était moindre, les moûts ne titrant que 69° Oechsle. Les contrastes d'une année à l'autre sont ce qu'il y a de très frappant dans l'économie du vignoble mosellan et ahrois. Alors qu'en 1959, 93 % des vins étaient ou de bonne ou de très bonne qualité, le pourcentage tombe à 26 % en 1960, 44 % en 1961, seulement 17 % en 1962 et 29 % en 1963. Si la totalité de la récolte a pu être vendue "naturrein" en 1959 il n'en a pas été de même en 1960, 1961, 1962 et 1963. Au cours de ces deux dernières années les vins non améliorés n'ont constitué qu'une faible partie de la récolte. Sans la chaptalisation et les procédés chimiques permettant de diminuer l'acidité, qui ne doit dépasser environ 10 ‰ la récolte eût été impossible à écouler. Les moyennes cachent les chiffres extrêmes. C'est ainsi qu'au cours des mauvaises années le taux d'acidité peut atteindre près de 20 ‰. Grâce à l'utilisation du carbonate de chaux ce taux peut être ramené à 8 ou 9 ‰, sans dommage paraît-il, pour la qualité du vin et son bouquet. Le coupage avec le Muller-Thurgau permet également de diminuer ce taux. Les meilleures qualités sont produites par les vignobles situés à mi-pente des versants. C'est là que se situent les grands crus mentionnés plus haut. Pour les villages de moindre renommée c'est à ces endroits qu'on trouve les appelations "Sonnenuhr", "Goldberg", "Rosenberg", "Herrenberg", "Sonnenlay" ou "Goldgrube", qui indiquent toujours les meilleurs crus locaux. Les vignobles qui s'y trouvent fournissent l'essentiel des vins "naturrein". Par contre les vignes situées plus haut souffrent fréquemment de la sécheresse, les sols sur les pentes raides étant squelettiques. En contre-bas les vignes des fonds de vallée sont appelées "Weingärten" (jardin de vignes) et n'ont pas excellente réputation, quoique gros producteurs. Les gelées y font plus de ravage qu'ailleurs du fait des inversions de température. Les brûmes réduisent le rayonnement solaire. Souvent il s'agit d'anciens champs ou jardins convertis en vignes à une date plus ou moins récente, d'où le surnom de "Weingärten".

Les vallées affluentes de la Moselle ont vu la vigne s'étendre à partir de la fin du XIXe s. Pourtant les conditions écologiques n'y sont plus tellement favorables. Dans le parler local on distingue nettement les bons vignobles de la vallée de la

.../...

Tableau 25

PRODUCTION VINICOLE

REGION	1959		1965		1966	
	Quantité totale en Hl	vin rouge	Quantité totale en Hl	vin rouge en Hl	Quantité totale en Hl	vin rouge en Hl
Moselle supérieure	74 774	-	74 479	-	104 520	-
" moyenne	361 045	-	350 316	-	533 993	-
" inférieure	182 568	-	190 008	-	238 934	-
Sarre	70 311	-	55 533	-	96 235	-
Ruwer	27 498	-	15 708	-	24 381	-
Ahr	29 479	19 802	27 467	17 832	31 043	18 094
TOTAL	745 675	19 802	713 511	17 832	1 029 106	18 094
République Fédérale	4 298 013	550 000	5 035 473	739 467	4 809 358	608 580
Rhénanie-Nassau	3 324 469	412 594	3 713 674	483 999	3 457 050	358 855

.../...

Moselle de ceux situés sur les ubacs et dans les vallées affluentes. Ubacs et vallées secondaires sont qualifiés de "Schäle Seite", littéralement côté "Pouche". Les vins qui y sont récoltés sont de qualité médiocre et doivent être ou chaptalisés ou coupés. Lors des mauvaises années le taux d'alccol n'y dépasse pas 5° centigrade, mais par contre l'acidité grimpe au-delà de 22 °/$_{oo}$. C'est dans cés coins que la vigne recule en premier, notamment dans la région de la Moselle inférieure.

6. Production et commercialisation

Sur le plan de la production les vignobles des vallées de la Sarre-Ruwer et Moselle présentent les mêmes aspects, d'où le regroupement en un seul vignoble sous l'appellation "Weinbaugebiet Mosel-Saar-Ruwer", par les autorités agricoles et administratives.

Il en est de même sur celui de la commercialisation. La production vinicole place la Moselle moyenne en tête des producteurs.

Tableau 25

La production du coeur du vignoble oscille aux alentours de 50 % de la région étudiée. Cette prédominance est un fait historique qui explique également la localisation dans cette région des grandes maisons vinicoles. Ces dernières sont presque toutes issues du terroir. Elles sont installées à Bernkastel, Traben-Trarbach, Zell et ont des services d'exportation vers de nombreux pays. Sociétés familiales ou en commandite, elles ne publient pas de bilan. Leurs activités commerciales débordent la vallée de la Moselle, si bien qu'elles traitent aussi les vins d'autres régions, notamment du Palatinat. Certaines, importent des moûts de France, soit pour le coupage, soit pour la fabrication de jus de raisin, car elles ont adjoint une installation de jus de fruits, voire de mousseux. Rares sont, cependant, les entreprises traitant un volume supérieur à 200.000 Hl. par an. Il s'agit donc essentiellement de moyennes entreprises familiales disposant encore de quelques hectares de vignes, exception de l'une ou l'autre entreprise installée à Coblence ou Trèves.

Les sociétés sont toujours bien équipées et leur dynamisme doit être souligné. Elles ont lancé sur le marché, depuis peu de temps, des vins de marque faits de coupages, mais qui doivent gagner des milieux plus vastes. Une des plus grandes, autour de laquelle se fait une publicité tapageuse, est "Kellergeister" qui s'est taillé une place importante sur le marché des vins de table. Mais cette innovation ne plaît pas aux vignerons qui restent profondément individualistes.

.../...

EN 1964, les cours du vin sont tombés à leur niveau le plus bas. Le prix du Riesling pour la consommation oscillait entre 750 et 850 DM les 1 000 litres. Si l'Ahr était moins touchée que l'ensemble Mosel-Saar-Ruwer, par contre, le coeur du vignoble fut sévèrement atteint par la crise. Le 7 Août 1964, entre 4 000 et 5 000 vignerons, drapeaux noirs en tête, se groupèrent au coeur du vignoble pour protester à l'exemple des agriculteurs français, contre l'effondrement des cours, exigeant l'intervention de la Chambre d'Agriculture de Coblence, ainsi que celle des gouvernements provincial et fédéral. Nombreux furent les petits et moyens viticulteurs réduits à vendre à vil prix aux commerçants urbains. Mais ces ventes, réalisées pour faire de la place pour la prochaîne récolte, devaient ranimer, par la suite, le marché. Cet épisode illustre une des faiblesses du vignoble. Marginal sur le plan des conditions physiques, il est extrêmement sensible aux moindres variations de récolte. Cette sensibilité lui vient surtout de la prédominance des petits et moyens vignerons.

L'individualisme du vigneron mosellan ne date pas d'aujourd'hui. Il explique la lenteur du développement coopératif dans un vignoble où pourtant ce système apporterait un mieux être.

7. le mouvement coopératif dans le vignoble

Dire que le système coopératif est peu développé est en partie inexact. Il faut préciser que presque chaque commune viticole a sa "Raiffeisenkasse" c'est-à-dire sa coopérative d'achat ainsi que sa coopérative de crédit. Les engrais et autres produits et matériels sont achetés par l'intermédiaire de la coopérative. Vignerons et non vignerons ont un compte à la caisse du crédit mutuel. Mais au niveau de la commercialisation la situation change. Le vigneron moyen s'oppose à la coopérative, notamment sous prétexte que ses raisins de qualité sont mélangés à ceux, moins bons, des petits ou ouvriers-vignerons. Individualiste dans l'âme, il préfère vinifier lui-même et écouler sa production. Le problème ne semble pas uniquement économique. Il est psychologique. Avec la coopération la fierté du vigneron subit une rude atteinte. Ayant l'habitude de traiter avec les "Messieurs de la ville", l'écoulement par l'intermédiaire de la coopérative, le prive de ces contacts humains, de ces relations, dont justement il est fier. C'est pourquoi, nombreux sont les vignerons qui, grâce à la voiture, un break, transportent le vin au domicile du client. Ainsi, un vigneron de la moyenne vallée de la Moselle chargera 300 ou 400 bouteilles, voire plus, pour les apporter à sa clientèle habitant la Ruhr ou ses approches. Certains livrent jusque dans la région

.../...

Tableau 26

LES COOPERATIVES VINICOLES

REGION	1952		1961		1965	
	Nombre de coopérat.	capacité en hl.	Nombre de coopérat.	capacité en hl.	Nombre de coopérat.	capacité en hl.
AHR	15	23 640	13	65 169	12	65 176
Mosel-Saar-Ruwer	64	31 628	52	57 683	50	113 194

.../...

de Hambourg. Une autre partie de la récolte, en bouteilles, est expédiée par train. Un vigneron produisant une vingtaine de milliers de litres de vin a une clientèle de plus de 300 "Weinkunden". Cela suppose un travail considérable, une comptabilité rigoureuse. Mais la fierté du vigneron y gagne. Il se sent un homme libre, indépendant, tenant à son titre de "Weingutsbesitzer". Il n'est qu'à traverser les villages pour remarquer sur les plaques de marbre noir les expressions gravées en lettres dorées : J.X. WEINBAU UND WEINHANDEL, H.X. UND ERBEN WEINGUT, P.X. WEINBAU UND WEINVERSAND.

Chaque village viticole présente au moins une douzaine de moyens propriétaires manifestant de la sorte leurs activités. Souvent des enseignes gothiques en fer forgé, ou des légendes se rapportant à l'histoire de la vigne, peintes sur les murs des maisons égaient les villages qui présentent un aspect urbain. Les maisons gothiques ou baroques, méticuleusement entretenues, en traduisant l'ancienneté de l'installation, accentuent la fierté et le particularisme du monde viticole. Cependant, tout n'est pas tradition et l'on est frappé, en traversant la région, qu'il s'agisse des petits centres urbains ou des villages, de cette heureuse alliance entre le culte du passé et l'acceptation du progrès mécanique et scientifique. L'intérieur des demeures vigneronnes respire cette dualité. Aux vieux meubles de la "Stube" font pendant dans la cuisine ou la salle à manger, les dernières acquisitions dans le domaine des arts ménagers et du confort. Tout cela explique la répugnance du vigneron "à donner" sa récolte à la coopérative.

En 1959, moins de 15 % de l'ensemble de la récolte passait par les coopératives viticoles. L'Ahr forme cependant une exception. C'est la région qui a vu naître dans la deuxième moitié du XIXe s. le mouvement coopératif viticole. Depuis elle ne cesse d'être à la tête de ce dernier par le pourcentage de la récolte qu'absorbe le secteur coopératif. En 1959, ce pourcentage était de 65 %. A l'heure actuelle, c'est la quasi totalité. La situation est différente dans les autres régions, comme l'indique le nombre de coopératives et la capacité de stockage de ces dernières.

Tableau 26

La capacité de stockage des coopératives de la vallée de l'Ahr dépasse largement une récolte moyenne. Par contre, pour le reste, la capacité atteint environ le septième d'une récolte moyenne. L'individualisme du vigneron se traduit par ces rapports. Il est assez curieux de souligner que ce peuple, qui par ailleurs est très

.../...

porté vers les manifestations collectives et communautaires, présente à l'égard de la coopération sur le plan commercial, une si grande réserve, pour ne pas dire aversion.

La Chambre d'Agriculture de Rheinland-Nassau incite, avec le système Raiffeisen, à la création de coopératives centrales (Gebietsgenossenschaften). En 1964, il en existait trois :

- La Saarwinzerverein à Wiltingen : capacité 4 millions de l.
- Gebietswinzergenossenschaft à Wehlen : capacité 1,6 million de l. (Kreis Bernkastel Moyenne Moselle)
- Gebietswinzergenossenschaft à Ernst : capacité 1,8 million de l. (Kreis Cochem-Moselle inférieure)

Le mouvement est ainsi lancé mais ne se développe que lentement. Il a touché d'abord les petits vignerons pour qui l'achat d'un pressoir et d'autres matériels n'était pas rentable. La stagnation prolongée du système coopératif a encore une autre cause : la faible réputation commerciale des coopératives. En effet, le producteur n'était pas obligé de livrer toute sa récolte à la coopérative, si bien qu'il gardait et commercialisait la meilleure part, demandant à son association de faire du bon vin avec des raisins de qualité inférieure. Il est incontestable que la prédominance des tous petits producteurs a ralenti l'essor d'un système de commercialisation qui, cependant, dans la vallée de l'Ahr, a fait ses preuves.

L'exemple de la coopérative centrale de Ernst semble montrer que le mouvement coopératif doit faire de rapide progrès. Créée en 1961, elle ne comptait alors que 350 membres. En 1967, le chiffre de 500 est dépassé. 22 communes sont rattachées à la coopérative. La taille des exploitations faisant partie de la coopérative s'échelonne entre 0,3 et 1 ha., ce qui montre la prédominance exclusive de la petite exploitation. La capacité de stockage de la cave coopérative s'élève, en 1967, à 1,8 million de litres. Naturellement, la qualité des raisins apportés, n'est pas homogène. Les meilleures qualités atteignent 3 à 4 fois le prix des plus mauvaises, ce qui donne une idée de l'éventail des productions. Cependant, sur le plan commercial, le système coopératif n'a pas encore trouvé sa place originale. La commercialisation présente encore un aspect hybride. Une partie de la production est écoulée par la Centrale

.../...

Coopérative sise à Coblence. Mais à côté de cela, on trouve un écoulement important par l'intermédiaire du commerce de gros traditionnel. Une faible partie est vendue directement par la coopérative au consommateur. Il subsiste donc encore une situation paradoxale : la dépendance du système coopératif à l'égard du commerce de gros privé, qui arrive à imposer ses prix. Aussi le problème essentiel est-il de trouver des débouchés sûrs et d'établir un réseau commercial qui soit adapté à la conception coopérative.

NOTES DU CHAPITRE VI

1. - J.N. Schwerz - op. cit. p. 154 et suivantes.

2. - Ces chiffres ainsi que les suivants se rapportent uniquement aux céréales-grains. Les céréales consommées à l'état vert sont comprises dans les plantes fourragères.

3. - Jahresbericht 1959-60 et 1961-62. Landwirtschaftskammer Rheinland, Bonn. Dans l'ensemble de la Rhénanie les céréales occupent, en 1962, 63 % des labours, contre seulement 53 % en 1950.

4. - "50 Jahre Landwirtschaftschule und Wirtschaftsberatungstelle Jülich 1907-1957". Publication de l'association des anciens élèves de l'école.

5. - Dr Roos. Die hofeigene Trocknung. Rheinische Bauernzeitung Sonderdruck. Le taux d'humidité végétale peut atteindre 30 %. Or les grains ne se conservent qu'en dessous d'un taux de 14 %. Le prix des appareils varie entre 3.500 et 11.00 DM.

6. - Encore au XIXe s. les toits de chaumes, faits avec la paille de seigle, dominaient sur les hautes terres.

7. - Hans Pilgram. Der Landkreis Monschau. Bonn 1958.

8. - Jahresbericht 1961-62 Landwirtschaftskammer Rheinland p. 201. Les podsols sur grès semblent convenir particulièrement à la production d'orge de brasserie de qualité.

9. - Localement le pourcentage pouvait dépasser 35 %, ce fut le cas de certains villages des environs de Daun.

10. - En 1955, la circonscription de la Chambre d'Agriculture Rhénanie-Nassau comptait 503 ha. consacrés à la production de pommes de terre de semence. En 1964, ce chiffre était tombé à 208 ha. Les 2/3 sont situés dans les régions étudiées.

11. - En 1938-39, l'actuelle R.F.A. ne produisait que 31 % du sucre allemand, le reste provenait des territoires appartenant aujourd'hui soit à la R.D.A., soit à la Pologne.

12. - G. Kŭfferath-Sieberin. Die Zuckerindustrie der Linksrheinischen Bŏrdenlandschaft. Arb z. Rhein Landeskunde. Heft 9 - 1955.

13. - G. Kŭfferath-Sieberin op. cit.

14. - 75 Jahre Zuckerfabrik Brŭhl AG. 1884-1959 édité par l'entreprise. Nous remercions l'entreprise et notamment ses directeurs qui nous ont fourni de précieuses informations.

15. - P. Brunet. Structure agraire et économie rurale des plateaux tertiaires entre la Seine et l'Oise - 1960 p. 177.

16. - Der Weinbau in Rheinland-Pfalz 1950-57 Stat. Amt Bad-Ems 1958 Band 55

17. - Landwirtschaftskammer. Rheinland-Nassau Jahresbericht 1962-64 p. 183.

.../...

CHAPITRE VII - L'ELEVAGE

Les régions viticoles et arboricoles mises à part, l'élevage fournit presque partout l'essentiel des revenus. C'est même le cas dans l'ensemble des régions betteravières où les "viehlose Betriebe", les exploitations céréalières sans bétail, ne commencent à se multiplier que depuis peu d'années. L'élevage, sous toutes ses formes, est l'aspect fondamental de l'agriculture et des hautes terres et des régions basses périphériques. Si l'on fait abstraction de la topographie, du paysage, si l'on ne considère les activités agricoles qu'à travers les fiches et bilans des exploitations on constate que les exploitations des différentes régions sont proches les unes des autres. Sans doute les conditions naturelles influent-elles sur l'orientation de l'exploitation, mais de plus en plus, c'est la taille de l'exploitation et l'abondance de la main-d'oeuvre agricole qui déterminent la structure économique des entreprises agricoles. Quelques chiffres globaux situent l'importance et les possibilités de l'élevage dans les régions des Börden. Dans la région Nordrhein, composée des Regierungsbezirke de Cologne et d'Aix-la-Chapelle, on tuait en 1937, 1.762.000 porcs, 306.000 bovins, 359.000 veaux, 86.000 moutons et 15.000 chevaux. La population de cette région s'élevait alors à 6,5 millions d'habitants, avec une densité de 530 habitants au km2. En 1961, la population avait atteint 8,4 millions de personnes, représentant une densité de 673 habitants par km2. Et immédiatement contiguë à Nordrhein, se trouve la Westphalie, c'est-à-dire, l'énorme marché de la Ruhr. Ces chiffres, il n'est pas inutile de le rappeler, expriment l'attraction des centres urbains de la Rhénanie et des régions proches. Celle-ci se fait sentir jusque sur les hautes terres eifeliennes où l'écoulement des productions agricoles est grandement facilité par les besoins en produits laitiers et en viande de ces régions à haut niveau de vie. Qu'il s'agisse des hautes terres ou de la périphérie, l'élevage sous toutes ses formes, présente un caractère commun : la recherche d'une très haute productivité par travailleur et par unité de surface. Depuis quelques années s'est développée une expression qui a cours dans le monde agricole et qui exprime bien cette tendance nouvelle : "Veredelungswirtschaft", littéralement "économie d'anoblissement" (Fig. 37-38). Ainsi l'élevage n'est pas uniquement un stade de transformation des produits végétaux, mais un moyen de les valoriser davantage. Cette évolution est très nette depuis les années 1960-61. Elle est, bien sûr, favorisée par la demande du marché intérieur, mais aussi par la création du Marché Commun Agricole. L'attitude des responsables vise à amener les exploitations agricoles

.../...

NOTES DU CHAPITRE VI

1. - J.N. Schwerz - op. cit. p. 154 et suivantes.

2. - Ces chiffres ainsi que les suivants se rapportent uniquement aux céréales-grains. Les céréales consommées à l'état vert sont comprises dans les plantes fourragères.

3. - Jahresbericht 1959-60 et 1961-62. Landwirtschaftskammer Rheinland, Bonn. Dans l'ensemble de la Rhénanie les céréales occupent, en 1962, 63 % des labours, contre seulement 53 % en 1950.

4. - "50 Jahre Landwirtschaftschule und Wirtschaftsberatungstelle Jülich 1907-1957". Publication de l'association des anciens élèves de l'école.

5. - Dr Roos. Die hofeigene Trocknung. Rheinische Bauernzeitung Sonderdruck. Le taux d'humidité végétale peut atteindre 30 %. Or les grains ne se conservent qu'en dessous d'un taux de 14 %. Le prix des appareils varie entre 3.500 et 11.00 DM.

6. - Encore au XIXe s. les toits de chaumes, faits avec la paille de seigle, dominaient sur les hautes terres.

7. - Hans Pilgram. Der Landkreis Monschau. Bonn 1958.

8. - Jahresbericht 1961-62 Landwirtschaftskammer Rheinland p. 201. Les podsols sur grès semblent convenir particulièrement à la production d'orge de brasserie de qualité.

9. - Localement le pourcentage pouvait dépasser 35 %, ce fut le cas de certains villages des environs de Daun.

10. - En 1955, la circonscription de la Chambre d'Agriculture Rhénanie-Nassau comptait 503 ha. consacrés à la production de pommes de terre de semence. En 1964, ce chiffre était tombé à 208 ha. Les 2/3 sont situés dans les régions étudiées.

11. - En 1938-39, l'actuelle R.F.A. ne produisait que 31 % du sucre allemand, le reste provenait des territoires appartenant aujourd'hui soit à la R.D.A., soit à la Pologne.

12. - G. Küfferath-Sieberin. Die Zuckerindustrie der Linksrheinischen Bördenlandschaft. Arb z. Rhein Landeskunde. Heft 9 - 1955.

13. - G. Küfferath-Sieberin op. cit.

14. - 75 Jahre Zuckerfabrik Brühl AG. 1884-1959 édité par l'entreprise. Nous remercions l'entreprise et notamment ses directeurs qui nous ont fourni de précieuses informations.

15. - P. Brunet. Structure agraire et économie rurale des plateaux tertiaires entre la Seine et l'Oise - 1960 p. 177.

16. - Der Weinbau in Rheinland-Pfalz 1950-57 Stat. Amt Bad-Ems 1958 Band 55

17. - Landwirtschaftskammer. Rheinland-Nassau Jahresbericht 1962-64 p. 183.

.../...

CHAPITRE VII - L'ELEVAGE

Les régions viticoles et arboricoles mises à part, l'élevage fournit presque partout l'essentiel des revenus. C'est même le cas dans l'ensemble des régions betteravières où les "viehlose Betriebe", les exploitations céréalières sans bétail, ne commencent à se multiplier que depuis peu d'années. L'élevage, sous toutes ses formes, est l'aspect fondamental de l'agriculture et des hautes terres et des régions basses périphériques. Si l'on fait abstraction de la topographie, du paysage, si l'on ne considère les activités agricoles qu'à travers les fiches et bilans des exploitations on constate que les exploitations des différentes régions sont proches les unes des autres. Sans doute les conditions naturelles influent-elles sur l'orientation de l'exploitation, mais de plus en plus, c'est la taille de l'exploitation et l'abondance de la main-d'oeuvre agricole qui déterminent la structure économique des entreprises agricoles. Quelques chiffres globaux situent l'importance et les possibilités de l'élevage dans les régions des Börden. Dans la région Nordrhein, composée des Regierungsbezirke de Cologne et d'Aix-la-Chapelle, on tuait en 1937, 1.762.000 porcs, 306.000 bovins, 359.000 veaux, 86.000 moutons et 15.000 chevaux. La population de cette région s'élevait alors à 6,5 millions d'habitants, avec une densité de 530 habitants au km2. En 1961, la population avait atteint 8,4 millions de personnes, représentant une densité de 673 habitants par km2. Et immédiatement contiguë à Nordrhein, se trouve la Westphalie, c'est-à-dire, l'énorme marché de la Ruhr. Ces chiffres, il n'est pas inutile de le rappeler, expriment l'attraction des centres urbains de la Rhénanie et des régions proches. Celle-ci se fait sentir jusque sur les hautes terres eifeliennes où l'écoulement des productions agricoles est grandement facilité par les besoins en produits laitiers et en viande de ces régions à haut niveau de vie. Qu'il s'agisse des hautes terres ou de la périphérie, l'élevage sous toutes ses formes, présente un caractère commun : la recherche d'une très haute productivité par travailleur et par unité de surface. Depuis quelques années s'est développée une expression qui a cours dans le monde agricole et qui exprime bien cette tendance nouvelle : "Veredelungswirtschaft", littéralement "économie d'anoblissement" (Fig. 37-38). Ainsi l'élevage n'est pas uniquement un stade de transformation des produits végétaux, mais un moyen de les valoriser davantage. Cette évolution est très nette depuis les années 1960-61. Elle est, bien sûr, favorisée par la demande du marché intérieur, mais aussi par la création du Marché Commun Agricole. L'attitude des responsables vise à amener les exploitations agricoles

.../...

Fig. 37 NOMBRE D'UNITES DE GROS BETAIL PAR TYPE D'EXPLOITATION (1965)

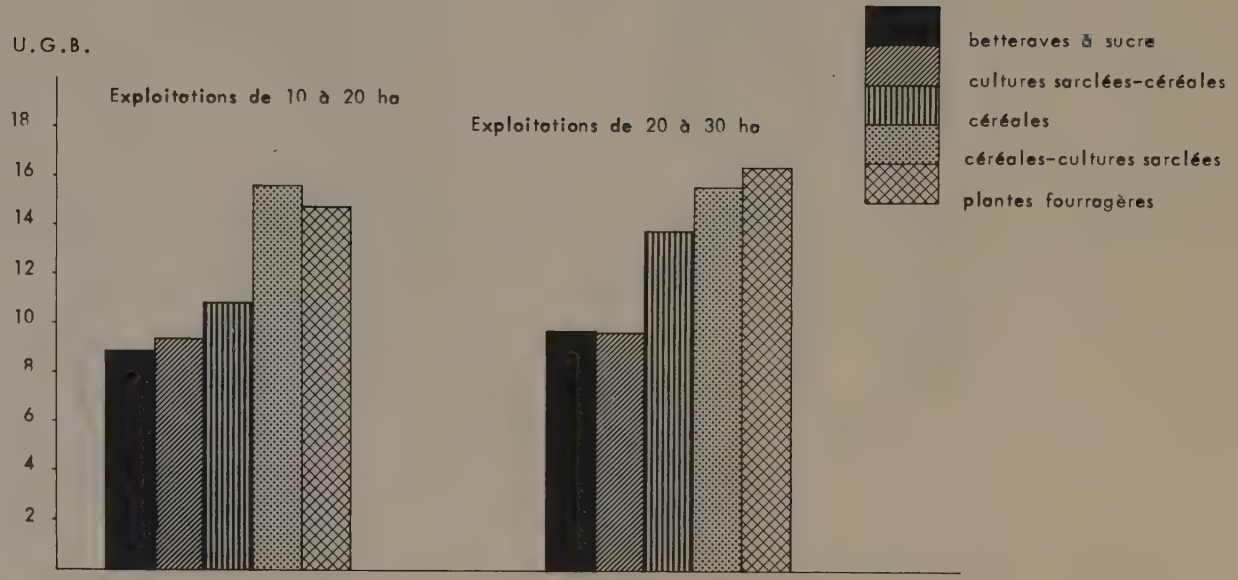
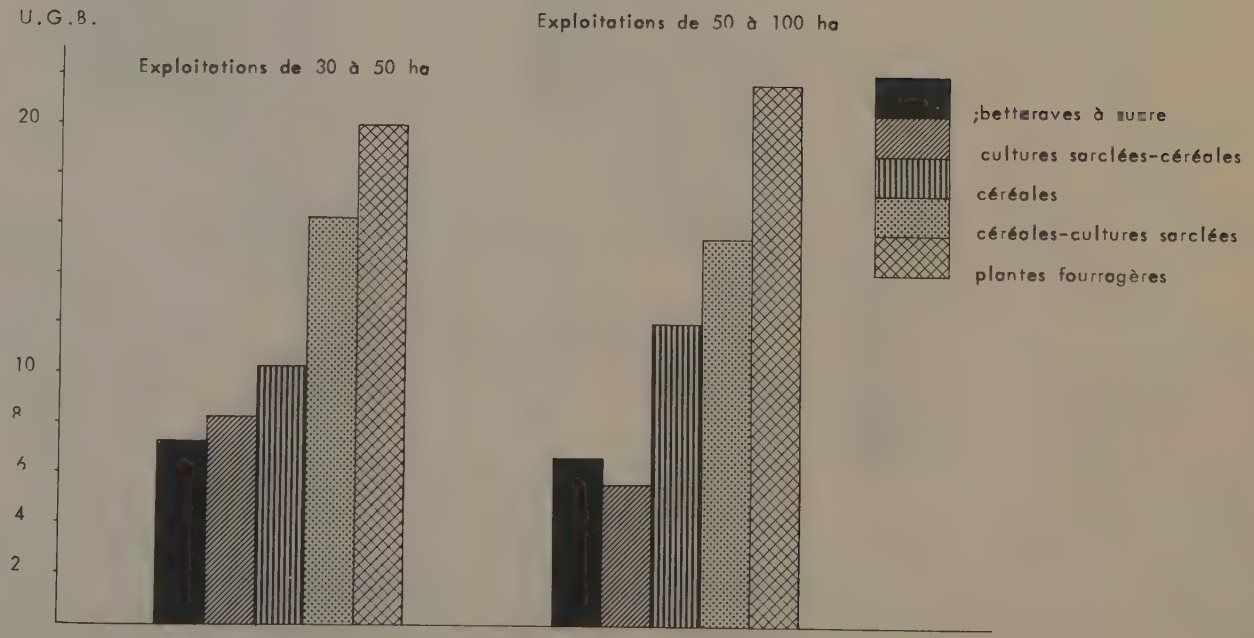


Fig. 38 NOMBRE D'UNITES DE GROS BETAIL PAR TYPE D'EXPLOITATION (1965)



à un tel niveau technique et économique que sur le plan de la rentabilité elles n'aient rien à craindre de la concurrence étrangère. Cette idée revient comme un leitmotiv dans les publications agricoles, les réunions, les cours des écoles d'agriculture, la bouche des agriculteurs (1).

Sur le plan géographique il faut noter l'avance traditionnelle des exploitations de la plaine sur celles des hautes terres. C'est des premières que viennent les influences et les incitations au progrès. Les pays qui font immédiatement suite, vers le Nord, aux Börden, sont par tradition tournés vers l'élevage bovin (arrondissements de Grevenbroïch, Geldern, Kleve). Fréquents sont les voyages d'études des écoles d'agriculture de l'Eifel vers les bas pays rhénans, orientés vers l'élevage bovin. Il s'est nouée une solidarité technique, humaine et économique entre hautes et basses terres, solidarité qui ne cesse de se renforcer. L'influence des contrées septentrionales se voit dans la prédominance de la race pie rouge des pays bas rhénans. Aussi bien dans les zones de l'Eifel septentrionale que dans les Börden, cette dernière a supplanté les races locales. Les bêtes trapues, aux membres assez courts, s'adaptent facilement au climat plus rude des hauteurs. L'avantage sur les races locales vient du fait qu'elle est aussi apte à l'élevage pour le lait que pour la viande. Et cela, au niveau des exploitations, est un facteur de succès car l'élevage a souvent un caractère mixte, s'orientant vers ces deux activités.

Depuis une dizaine d'années, on assiste à une avancée rapide de la race pie rouge du Nord au Sud. Les arrondissements eifeliens du Land Rhénanie-Palatinat voient se substituer très rapidement la race bas-rhénane à la race Glahn, originaire de la région Hunsrück-Nahe. De taille réduite, d'un aspect quelque peu frêle, avec sa robe rouille clair, la bête de race Glahn était parfaitement adaptée au milieu montagnard et ses exigences au siècle dernier. Utilisée pour le trait, aussi bien que pour le lait, elle se caractérise par sa frugalité. Sa robustesse et sa sobriété font que les petits exploitants hésitent longuement à s'en défaire. Mais à l'âge du tracteur et de la comptabilité le maintien de cette race est remis en cause. Malgré ses résultats plus faibles, elle n'a cessé d'être améliorée. Lors de la "Grenzlandschau", à Trèves en 1961, les résultats des bêtes exposées témoignaient des différences entre les deux races, encore qu'il faille tenir compte de la différence de poids et de taille des bêtes. Les vaches pie rouge produisaient en moyenne 5.039 kg de lait à 3,94 % de matières grasses,

.../...

c'est-à-dire 199 kg de beurre. Les bêtes de race Glahn obtenaient 4.057 kg de lait à 4,24 % de matières grasses, ce qui fait 172 kg de beurre. Sans doute s'agit-il là de bêtes d'élite, mais les résultats comparés expliquent la préférence des éleveurs pour la race des régions basses. Significative est l'évolution du nombre des éleveurs des deux races inscrits dans les associations d'élevage respectives. L'association des éleveurs Glahn comptait 1057 membres en 1953, 967 en 1960 et plus que 565 en 1964. Lorsqu'on tient compte qu'entre temps un certain nombre d'éleveurs, pour profiter des avantages de l'association, s'est fait inscrire on se rendra mieux à l'idée du recul de la race Glahn qui, entre 1960 et 1967, a complètement disparu dans de nombreux villages de l'Eifel. L'association a son siège à Trèves alors que celle des éleveurs de race pie rouge a le sien à Coblence. Cette localisation à elle seule traduit l'orientation géographique des deux races.

A l'opposé le nombre des éleveurs de la race tâchetée rhénane ne cesse d'augmenter. De 570 en 1953, pour l'association établie à Coblence, il a passé à 1359 en 1958 et 1674 en 1964. Les effectifs ont donc presque triplé, mais sont encore loin de comprendre tous les éleveurs de bovins.

A. - L'élevage bovin

Considéré comme le meilleur moyen de valoriser la production végétale, l'élevage bovin constitue l'activité essentielle et des régions céréalières et des régions à cultures sarclées. Cela n'est pas uniquement vrai pour le zootechnicien, mais encore plus pour l'agriculteur qui, limité par la taille de son exploitation, est obligé de chercher une productivité de plus en plus élevée pour atteindre la parité de niveau de vie avec le monde industriel. Le problème est évidemment plus important sur les hautes terres où les conditions physiques limitent la période végétative. Mais la recherche de hauts rendements n'y prend que plus de place.

La prédominance des bovins, cependant, ne s'est pas manifestée par une augmentation spectaculaire du nombre de bêtes. La comparaison des chiffres entre 1949 et 1965 de quelques régions typiques, en fait foi.

Tableau 27

.../...

Tableau 27

ELEVAGE BOVIN. EVOLUTION DU TROUPEAU PAR REGION

	1949		1965	
	Total	dont vaches laitières	Total	dont vaches laitières
EIFEL SEPT. ET CENT.	93 964	45 691	132 942	57 982
BITBURGER LAND	33 743	16 023	43 555	18 857
MAIFELD	25 883	13 698	39 964	13 149
BORDE DE JULICH	14 813	8 694	17 067	7 812
BORDE DE DUREN	17 524	11 015	22 921	9 868
COLOGNE CAMPAGNE (ARROND.)	5 751	4 202	5 334	1 884
AIX-LA-CHAPELLE CAMP. (id.)	19 181	11 316	21 707	11 033
COBLENCE CAMPAGNE (id.)	4 461	3 069	5 431	2 091
TREVES CAMPAGNE (id.)	27 042	15 308	27 884	10 939
BONN CAMPAGNE (id.)	13 672	8 065	15 586	6 278

.../...

Le tableau ci-dessus mérite d'être examiné minutieusement, car il permet de constater et d'illustrer l'évolution économique et surtout géographique intervenue depuis 1949.

1. Augmentation de l'élevage sur les hautes terres et démantèlement des ceintures laitières urbaines

Les zones encore essentiellement rurales ont augmenté d'une manière très importante leurs effectifs bovins. Pour l'Eifel septentrionale et centrale (Monschau-Schleiden-Prüm-Daun) l'augmentation globale atteint 41 % en l'espace de 16 ans, mais celle concernant les vaches laitières ne se monte qu'à 27 %. L'accroissement est moindre dans le Bitburger Land, mais atteint 56 % dans le Maifeld. Il oscille entre 15 et 30 % dans les Börden.

A travers ces constatations chiffrées il apparaît que la céréalisation dont il a été question plus haut n'a pas empêché l'essor de l'élevage bovin. Bien au contraire, elle l'a favorisé.

Examine-t-on la situation des arrondissements périurbains et l'on constate une évolution assez différente. Ainsi dans l'arrondissement de Cologne-campagne, le nombre total a régressé. Dans ceux d'Aix-la-Chapelle, Coblence et Trèves, l'augmentation a été relativement faible, oscillant entre 3 et 22 %. Le recul ou cette évolution lente ne s'expliquent pas uniquement par l'urbanisation des zones périurbaines et la perte de terroirs agricoles. Il est dû à un changement de structure important qui se confirme à travers l'évolution du nombre de vaches laitières. Ce dernier a diminué, souvent de façon considérable, à l'approche des villes. Dans l'arrondissement de Cologne-campagne, la régression est de 55 %, chiffre record pour les cinq arrondissements périurbains examinés. A cette évolution s'en ajoute une autre : le recul de l'élevage laitier à l'intérieur du périmètre urbain. Dans les grandes villes les agriculteurs abandonnent de plus en plus l'élevage bovin, laitier en particulier, au profit d'autres activités spéculatives, les cultures légumières par exemple. Entre 1949 et 1965, à l'intérieur de la zone urbaine de Cologne, le nombre de bovins a passé de 3.050 à 2.006, mais celui des vaches laitières a décliné plus fortement, passant de 2.407 à 933. L'évolution est analogue à Bonn, Coblence et Trèves. Par contre, la ville d'Aix-la-Chapelle présente une exception. Non seulement le chiffre global des bovins a augmenté, mais encore celui des vaches laitières. Le taux d'accroissement de ces dernières est, il est vrai, faible, de l'ordre de 3 %, mais témoigne d'une tradition

.../...

laitière plus solide. Les fermes laitières y ont toujours été nombreuses. Dès le XVIIIe s. on trouvait à l'intérieur du périmètre urbain, des "Melkereien" qui sont les proches parentes des fermes laitières de la Hollande voisine. Le cas aixois est donc original et complexe. Il traduit plusieurs influences. Celle de la Hollande avec laquelle les relations ont toujours été suivies. Les migrations dans les deux sens n'ont jamais été interrompues entièrement. Bien des familles bourgeoises d'Aix-la-Chapelle sont originaires des régions rurales hollandaises voisines. Propriétaires terriens, ces familles ont appliqué la même économie à leurs exploitations situées de part et d'autre de la frontière.

L'industrie chocolatière d'Aix-la-Chapelle est la plus puissante de la République Fédérale. Les établissements Trumpf sont les plus grands d'Allemagne et se placent parmi les tous premiers de leur genre en Europe. Ils emploient plusieurs milliers de salariés et exportent une grande partie de leur production ; leur consommation de produits laitiers est importante. A cela il faut ajouter l'existence de sept établissements fabriquant des biscuits et notamment les célèbres "Aachener Printen", sorte de pain d'épice. La plupart de ces établissements sont situés dans l'agglomération aixoise, ce qui explique le maintien d'une forte production laitière et beurrière, dans celle-ci. L'exemple d'Aix-la-Chapelle montre combien l'agriculture est solidaire d'une puissante industrie alimentaire. Cette dernière constitue un marché important et régulier pour les exploitants agricoles.

Ces faits traduisent une évolution qui n'a cessé de s'accentuer depuis une dizaine d'années. Si avec Van Thünen on pouvait parler jadis d'une banlieue laitière, d'un dairy belt, autour des grandes agglomérations, il devient de plus en plus difficile d'en constater l'existence en 1965. Le prix de revient du litre de lait semble être plus élevé à l'approche des villes que sur les hautes terres. Les petites et moyennes exploitations des zones proches des grandes villes s'orientent rapidement vers une intensification des cultures, afin de tirer de hauts revenus par ha. Les grandes exploitations, par contre, à la suite de la cherté de la main-d'oeuvre abandonnent l'élevage laitier pour se tourner soit vers l'élevage bovin pour la viande, soit l'agriculture sans élevage. Dans les deux cas, la production laitière fait les frais de l'évolution. En même temps la ceinture laitière est démantelée. Elle l'est d'autant plus que les transports routiers par camions-citernes permettent de collecter le lait sur les hautes terres de Monschau, Prüm, Daun et de l'écouler dans les grands

.../...

Tableau 28

EVOLUTION DU NOMBRE D'ELEVEURS

ARRONDISSEMENTS	Nombre d'éleveurs (tous bétails)		Diminution 1962-1965 En %
	1962	1965	
DAUN	4 746	4 230	11 %
PRUM	5 358	4 937	8 %
AHRWEILER	5 552	4 520	19 %
TRIER	7 903	6 629	16 %
WITTLICH	5 769	5 093	12 %
COCHEM	4 128	3 333	19 %

.../...

centres urbains rhénans. A cette évolution, qui a profité aux régions déshéritées de l'Eifel, correspond un essor considérable des coopératives laitières de ces mêmes régions, comme il sera montré plus loin. Même les Bördén réduisent la production laitière si bien que la zone de ravitaillement laitier des villes, est reportée loin au Sud.

2. Diminution du nombre des exploitations d'élevage, mais augmentation du nombre de bêtes par exploitation

L'augmentation de l'effectif global des bovins ne doit pas faire ignorer une autre évolution en cours. Elle se caractérise par la diminution du nombre d'éleveurs, mouvement qui est amorcé depuis une quinzaine d'années, mais qui a pris une ampleur plus grande depuis les toutes dernières années. De 1951 à 1962, le nombre d'éleveurs de bovins a diminué, dans le Regierungsbezirk de Coblence, d'environ un tiers, passant de 48.172 à 32.097. Dans celui de Trèves, qui comprend l'Eifel occidentale et méridionale, le Bitburger Land et une partie de la vallée de la Moselle, la chute est moindre, 23 %, le nombre des éleveurs passant de 37.333 à 28.714. Cette évolution qui peut être chiffrée pour des circonscriptions assez vastes doit être pondérée par des analyses plus détaillées.

Dans les zones de vignobles, l'élevage bovin a presque complètement disparu. Il n'existe plus que dans quelques villages au sein d'exploitation mixtes. Le renversement est tel, que les crèmeries et les hôtels sont approvisionnés en lait et beurre soit par les coopératives de l'Eifel ou du Hunsrück, soit encore par l'intermédiaire des villes.

La régression du nombre d'éleveurs a cependant touché toutes les régions. Le Bitburger Land a vu tomber son nombre de 6187, en 1962, à 5402 en 1965. Le Maifeld a connu le même déclin : 7.496, en 1962, et 6.011, en 1965. L'orientation de plus en plus ferme des zones les plus élevées vers l'élevage n'a pas permis aux arrondissements purement eifeliens de Prüm et Daun d'échapper à cette évolution générale.

Tableau 28

La diminution est donc importante vu la période aussi courte sur laquelle elle a été calculée. Elle porte surtout sur les petites exploitations inférieures à 5 ha.

Dans les Bördén ce genre d'élevage n'a pratiquement jamais existé, du fait de la rareté de la toute petite propriété et de la proximité des villes où l'on trouvait facilement du travail plus rémunérateur.

.../...

Tableau 29

DENSITES BOVINES

TYPE D'EXPLOITATION SELON LES SYSTEMES DE CULTURES	Densité bovine pour 100 ha de surface agricole utile dans les exploitations de 10 à 20 ha	
	Nombre d'unités de gros bétail	dont vaches laitières en % du cheptel bovin
Betteraves à sucre	76,7	46,2
Pommes de terre	91,2	51,5
Cultures sarclées mixtes	97,5	59,2
Cultures sarclées-céréa.	104,1	62,2
Cultures céréalières	53,7	27,9
Cultures céréalières et sarclées	105,6	63,8
Cultures fourragères (régions d'altitude)	127,5	75,4

A l'heure actuelle la petite exploitation, inférieure à 5 ha. abandonne presque systématiquement l'élevage. Celles inférieures à 2 ha. pratiquent des cultures sarclées, pommes de terre surtout. Entre 2 et 5 ha. la part des céréales tend à augmenter. Cette double orientation est la caractéristique des exploitations où le revenu essentiel ne provient plus de l'agriculture. Elle marque aussi un allègement du travail de la femme qui, restant au foyer, avait la charge et des travaux domestiques et de la plupart des travaux agricoles, notamment la traite des vaches. Ce recul du nombre des éleveurs touche toutes les régions où les cultures sarclées étaient importantes, c'est-à-dire les Börden et toutes les régions eifeliennes inférieures à 500 m. d'altitude. Maifeld et Bitburger-Land n'y échappent pas. Par contre, sur les plateaux des Hautes Fagnes, de la Schneifel, autour de Prüm, Daun, Monschau, Schleiden, les petits exploitants persévèrent dans les traditions d'élevage, mais en abandonnant petit à petit l'élevage laitier. Ce dernier est de plus en plus fonction et de l'abondance de la main-d'oeuvre familiale et des données techniques. Celles-ci évoluent rapidement. L'achat d'un équipement de traite n'est guère rentable pour un éleveur de 2 à 4 vaches. Le ramassage du lait qui se faisait quotidiennement par camion-citerne est de plus en plus espacé. L'achat d'une installation frigorifique pour la conservation du lait devient désormais souhaitable, sinon indispensable (2). Maint éleveur recule devant ces nouveaux investissements et abandonne l'élevage laitier au profit de celui pour les jeunes bêtes ou la viande.

Ainsi l'élevage laitier devient la caractéristique des exploitations moyennes de 10 à 20 ha. Sur les 8.677 vaches laitières de la Börde de Jülich, 3.644 relèvent d'exploitations entre 10 et 20 ha. et seulement 2.200 de celles de moins de 10 ha.

Si l'on croit les statistiques officielles le nombre moyen de vaches laitières par exploitant oscille entre 3 et 5,2 dans les différents arrondissements de l'Eifel et des régions périphériques. Cette moyenne cache évidemment de très grosses inégalités. En réalité, les exploitations voisines de 20 ha. possèdent une densité bovine proche ou supérieure à 100 unités de gros bétail pour 100 ha. de S.A.U.

Tableau 29

Les résultats ci-dessus ont été calculés sur plus de 200 exploitations du Land Rhénanie Nord-Westphalie. De leur examen il se dégage la constatation que les exploitations fourragères présentent la densité bovine la plus importante. Cela doit éloigner

.../...

l'idée qu'une exploitation tournée vers l'élevage est à priori une exploitation à caractère extensif. L'utilisation des engrais, la sélection animale, l'achat de nourriture complémentaire font disparaître d'éventuels caractères extensifs. Ainsi, à peu d'exceptions, toutes les exploitations des Hautes Fagnes sont intensives, obtenant des rendements laitiers importants.

Les exploitations orientées vers l'association des cultures sarclées et céréalières, dans des proportions variables, ont encore des densités élevées. Elles constituent, en somme, une seconde catégorie après celles orientées vers les cultures fourragères. La troisième catégorie serait constituée par les exploitations à culture plus spécialisée, pommes de terre ou betteraves à sucre. La densité bovine y est encore importante, mais les plantes commerciales contribuent à assurer des revenus annuels aussi réguliers que la vente des produits laitiers.

En dernier lieu se place la catégorie des exploitations céréalières. De taille plus considérable que les précédentes, certaines ont déjà abandonné l'élevage. De ce fait la moyenne semble vraiment faible en comparaison des types différents.

La deuxième colonne du tableau exprime l'importance de l'élevage pour la production laitière. On peut dire que toutes les exploitations sont essentiellement tournées vers la production laitière. La seule réserve porte sur les exploitations céréalières. En effet, nombreux sont les agriculteurs céréaliers qui pratiquent l'élevage mixte : laitier et d'embouche.

Par contre, sur les hautes terres l'élevage laitier prédomine, permettant ainsi de valoriser des exploitations de taille moyenne.

3. Types d'élevages bovins et régionalisation

Trois grands types d'élevages bovins peuvent être distingués. Le premier est le plus courant et porte essentiellement sur la production laitière.

a) l'élevage laitier

Issu du système polycultural l'élevage pour le lait touche de nos jours la plus grande partie des exploitations. C'est le cas surtout sur les hautes terres de l'Eifel où, dans les exploitations petites et moyennes, la vente du lait assure des revenus hebdomadaires réguliers.

Ce type d'élevage est nettement prédominant et explique que la totalité des besoins en produits laitiers, et de la région et de l'Allemagne, soit couverte.

.../...

La production laitière est particulièrement poussée dans les régions de cultures sarclées. C'est le meilleur moyen de valoriser celles-ci. L'essor de la technique de l'ensilage a largement contribué à ce développement. Un des slogans des écoles d'agriculture est d'atteindre un revenu brut laitier de 1.000 DM. par vache et par an, ce qui correspond à une production laitière supérieure à 3.000 l. par bête et par an (3) (Fig. 39).

Une exploitation de 19 ha. de l'Eifel occidentale comporte 8 vaches laitières, 3 bovins de plus d'un an, 6 veaux de moins d'un an et un taureau, soit 80 unités de gros bétail pour 100 ha. de S.A.U. Le rendement laitier est de 3.100 kilogrammes à 3,4 % de matières grasses. La composition du troupeau laisse entendre que la relève est assurée par l'exploitation elle-même. Dans ce type d'exploitation les fiches montrent que l'achat de bétail est toujours faible, n'excédant pas 260 à 320 DM. par ha. En général, l'achat se réduit à l'acquisition d'un taureau de race ou à une génisse inscrite au herdbook. L'achat est rarement systématique.

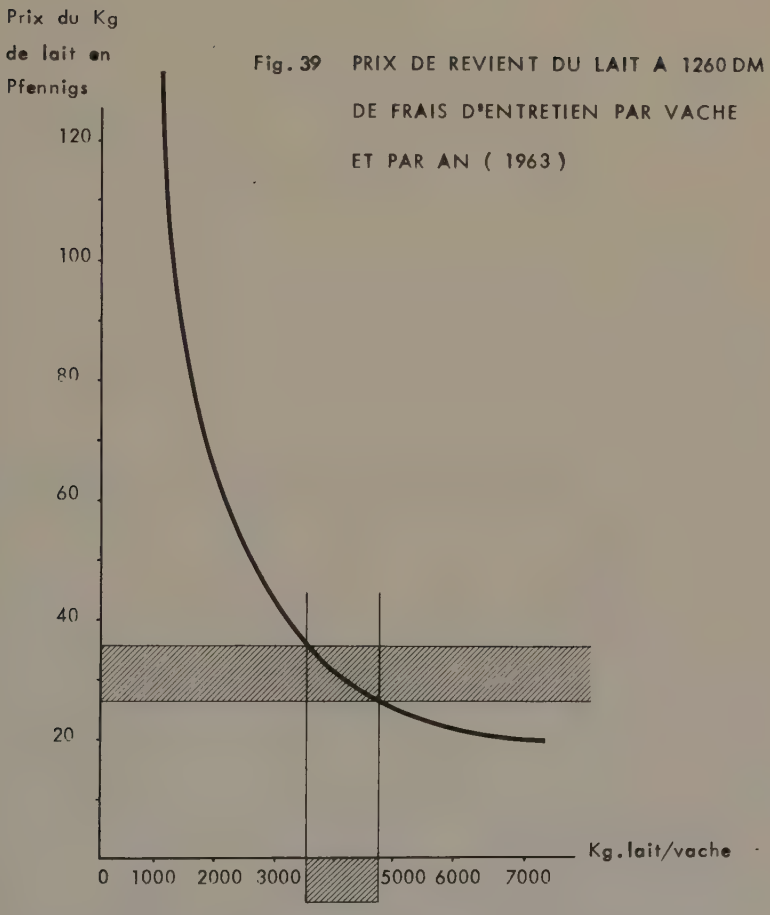
Naturellement, ce type présente des variantes. Dans les zones betteravières la densité bovine est plus faible. La conjoncture y a plus d'influence. Selon que le contingentement touchant les betteraves à sucre est plus ou moins avantageux, l'élevage laitier prend plus ou moins d'importance.

Sur les plateaux schisteux l'abondance de la main-d'oeuvre, surtout féminine, assure à l'élevage laitier une stabilité plus grande. Souvent il est l'élément essentiel d'un système qui combine la polyculture et les élevages bovins et porcins.

La stabulation prédomine dans les zones à cultures sarclées. Seules les jeunes bêtes sont envoyées sur les prés proches de l'exploitation ou du village. Rarement les vaches laitières ont droit aux herbages. Les régions d'altitude supérieure à 500m sont seules à mettre systématiquement leur troupeau laitier sur les pâturages, d'avril à septembre. Les grandes exploitations, dans ce cas, laissent les vaches laitières dehors pendant 5 à 6 mois, réalisant la traite, grâce à l'électricité amenée spécialement, sur les prés. Les petits exploitants, par contre, ramènent leurs bêtes à la tombée du jour, soi-disant pour faire la traite à domicile, en réalité pour ne pas perdre trop de fumier. Le pâturage tournant, grâce à la clôture électrique mobile, est largement pratiqué dans toute l'Eifel, dans les exploitations à partir de 10 ha. L'exploitation laitière composée uniquement, ou presque, de vaches laitières, est rarissime, même à l'approche des villes. La production laitière n'exclut pas la vente de quelques

.../...

Fig. 39 PRIX DE REVIENT DU LAIT A 1260 DM DE FRAIS D'ENTRETIEN PAR VACHE ET PAR AN (1963)



Source : Landes-Lehr-und Versuchsanstalt . Trêves

veaux. En effet, comme la qualité du troupeau n'a cessé de s'améliorer, chaque éleveur eifelien est préoccupé de tirer le maximum de profit de son troupeau. Aussi les jeunes bêtes femelles sont-elles gardées pour assurer la relève du cheptel laitier. Les bêtes mâles sont en partie vendues comme veaux de boucherie ou, s'il s'agit d'individu de valeur, élevées et vendues comme taureau. Il n'est pas rare de voir des éleveurs eifeliens vendre des taureaux, de race bas-rhénane, d'une valeur de 4 à 5.500 DM. Certains éleveurs des hautes terres vendent des reproducteurs dans les bas pays rhénans ce qui est une reconnaissance des progrès faits par l'élevage sur les hautes terres de l'Eifel. Cet aperçu démontre combien il est difficile de systématiser les activités d'élevage.

Bitburger Land et Maifeld sont à ranger dans ce type d'élevage qui, à vrai dire, est plus économique que régional. Depuis une dizaine d'années il n'a cessé de se développer, faisant des hautes terres une zone d'approvisionnement laitier importante des régions industrielles et urbaines rhénanes.

b) L'élevage mixte pour le lait et la viande est pratiqué dans toutes les régions

La production laitière est étroitement dépendante de la disponibilité en main-d'oeuvre. Dès que cette dernière devient trop chère, l'agriculteur évolué se pose la question de la reconversion vers l'élevage pour la viande.

Certains paysans, issus de la très petite paysannerie, hésitent à se lancer dans l'élevage pour la viande. Pour vendre des veaux, des bêtes adultes, il faut discuter avec l'acheteur ; au besoin il faut spéculer. Une mentalité dynamique est donc nécessaire. Lorsqu'on s'est hissé, à force de privation, à un niveau moyen, bien des agriculteurs refusent d'abandonner l'élevage laitier. L'élevage mixte pour le lait et la viande peut alors les tenter. Dans ce cas un tiers du troupeau est constitué par des bêtes laitières, le reste est destiné ou à la relève ou à la boucherie après engraissement. L'exploitation d'élevage mixte présente donc plusieurs aspects, l'un structural, l'autre "psychologique". Dans le premier cas il s'agit d'exploitations qui sont proches de la taille ou l'élevage pour la viande serait possible. Celle-ci se situe aux alentours de 25 ha. La possibilité d'agrandir l'exploitation sera souvent décisive. Vu la cherté et la rareté de la main-d'oeuvre on réorganise la structure en sacrifiant la production laitière. On peut donc dire que ces exploitations expriment des situations transitoires. Le second cas est typique des régions en retard où l'agriculteur, tout en se modernisant, hésite à renoncer à un système qui a fait ses preuves

.../...

C'est qu'il faut penser au contexte général. Le système coopératif assure au paysan un écoulement facile de sa production quotidienne de lait. Les revenus sont assurés sans qu'il ait d'initiative à prendre. Il en va tout autrement s'il s'agit de vendre des bêtes vivantes. Jusqu'à présent, les coopératives Raiffeisen ne se sont guère occupées de ce problème, la vente du bétail étant le fait des grands propriétaires ayant plus de contacts avec le milieu urbain. Structure mentale et organisation économique expliquent donc largement les types d'exploitations.

c) Le pays de Monschau présente le seul type d'élevage régional

Il existe un troisième cas répandu sur les seuls hauts plateaux des arrondissements de Monschau et Schleiden et notamment dans les Hautes Fagnes. Les conditions naturelles jouent, ici, un rôle plus important qu'ailleurs. Sur le versant exposé aux vents d'Ouest la part des labours est toujours réduite. Les prés prennent une importance considérable dans les Hautes Fagnes, de même dans la Schneifel. La "Koppelwirtschaft" domine. Grâce aux clôtures électriques on délimite des surfaces d'environ trois ares par vache. Les vaches laitières restent au maximum trois jours sur ces parcelles temporaires ; les jeunes bêtes peuvent rester jusqu'à 4 jours. L'exploitation est relativement intensive et demande une main-d'oeuvre nombreuse pour déplacer les clôtures. Sur le plan phytogéographique, le système est avantageux : les herbes sont broutées uniformément et la composition floristique reste favorable. Les "refus" sont rares, le paysan les arrachant si besoin en était. L'influence du Pays d'EUPEN se fait nettement sentir et, à travers elle, celle du Pays d'HERVE (4). Jadis, régnait dans la région la Feldgraswirtschaft. Aujourd'hui, la séparation entre terres de labours et prés, est catégorique. Les prés ne sont qu'exceptionnellement labourés. Ils servent surtout au pâturage, mais sont soumis au moins une fois tous les deux ans à une coupe. L'éleveur apporte toute son attention aux prés. Les excréments des bêtes sont aplatis grâce à une espèce de bêche, la "Flatteschöpp" donnant ces "demi-lunes" caractéristiques des prés de la région de Monschau. Cette méthode intensive est pratiquée dans le pays d'Eupen et fait comprendre l'allure régulière et bien soignée des prairies de ces hauts plateaux. Le ravitaillement du troupeau pose des problèmes en hiver. Certes, l'ensilage apporte une solution moderne, mais l'agriculteur tient à récolter son propre foin. Les étés secs ont joué dans un passé proche de mauvais tours aux paysans.

.../...

Par temps pluvieux, le foin séché sur le sol peut perdre jusqu'à 50 % de son taux d'albumine et 60 % de sa teneur en amidon (5). Aussi les services agricoles ont-ils favorisé la diffusion de perroquets en bois appelés "Schwedenreuter" et sur lesquels le foin sèche plus facilement. Cette technique exigeant beaucoup plus de travail, est de plus en plus remplacée par l'ensilage. Il est en effet rare qu'une exploitation de 15 ha. n'ait pas son propre silo pour fourrages verts. Les énormes cylindres contigus à l'étable marquent d'une manière caractéristique le paysage rural.

d) L'élevage d'embouche est le fait des exploitations de quelques vallées ou de quelques exploitants isolés

L'embouche à l'état pur est rare. Contrairement à ce qui se passe dans des régions analogues, les hautes terres ne sont pas des pays naisseurs et les régions périphériques des contrées d'embouche (6).

On ne trouve point de zone homogène où l'engraissement soit pratiqué. Ce que l'on peut dire, c'est que les régions céréalières et betteravières présentent un plus grand nombre d'exploitations orientées vers la production de viande. Comme la recherche de très gros rendements est toujours la préoccupation première, il s'agit beaucoup plus d'engraissement à l'étable que d'embouche sur les prés. Cette dernière est réalisée par quelques grosses fermes des vallées de l'Erft, Inde, Wurm et Ruhr (7).

L'élevage pour la viande est déjà une spéculation, les effectifs bovins varient en fonction des prix de la viande, alors que le cheptel laitier, lui, reste beaucoup plus constant. C'est pourquoi l'élevage des bovins pour la boucherie est presque toujours propre aux fermes d'une certaine taille. Ainsi une exploitation de 60 ha. à Niederdrees au centre de la Börde d'Euskirchen, pratique l'engraissement de bovins et de porcins, 35 ha. sont cultivés en céréales, 15 en betteraves à sucre ; 35 bovins sont placés à l'étable à l'engrais, auxquels il faut ajouter 79 porcs dont 28 pourceaux. L'orientation vers cette activité est récente, ce qui se voit à l'étable qui, construite en 1900, est inadaptée aux besoins actuels. La proximité des raffineries de sucre facilite l'engraissement grâce à la possibilité d'achat bon marché des sous-produits du raffinage. La vente des betteraves en provoquant des rentrées d'argent intéressantes, autorise l'achat d'aliments complets préparés pour le bétail. Dans ce type d'exploitation on achète, couramment, pour plus de 500 F. par ha. de S.A.U. d'aliments pour les bovins. Contrairement aux autres formes d'élevage, celui-ci

.../...

C'est qu'il faut penser au contexte général. Le système coopératif assure au paysan un écoulement facile de sa production quotidienne de lait. Les revenus sont assurés sans qu'il ait d'initiative à prendre. Il en va tout autrement s'il s'agit de vendre des bêtes vivantes. Jusqu'à présent, les coopératives Raiffeisen ne se sont guère occupées de ce problème, la vente du bétail étant le fait des grands propriétaires ayant plus de contacts avec le milieu urbain. Structure mentale et organisation économique expliquent donc largement les types d'exploitations.

c) Le pays de Monschau présente le seul type d'élevage régional

Il existe un troisième cas répandu sur les seuls hauts plateaux des arrondissements de Monschau et Schleiden et notamment dans les Hautes Fagnes. Les conditions naturelles jouent, ici, un rôle plus important qu'ailleurs. Sur le versant exposé aux vents d'Ouest la part des labours est toujours réduite. Les prés prennent une importance considérable dans les Hautes Fagnes, de même dans la Schneifel. La "Koppelwirtschaft" domine. Grâce aux clôtures électriques on délimite des surfaces d'environ trois ares par vache. Les vaches laitières restent au maximum trois jours sur ces parcelles temporaires ; les jeunes bêtes peuvent rester jusqu'à 4 jours. L'exploitation est relativement intensive et demande une main-d'oeuvre nombreuse pour déplacer les clôtures. Sur le plan phytogéographique, le système est avantageux : les herbes sont broutées uniformément et la composition floristique reste favorable. Les "refus" sont rares, le paysan les arrachant si besoin en était. L'influence du Pays d'EUPEN se fait nettement sentir et, à travers elle, celle du Pays d'HERVE (4). Jadis, régnait dans la région la Feldgraswirtschaft. Aujourd'hui, la séparation entre terres de labours et prés, est catégorique. Les prés ne sont qu'exceptionnellement labourés. Ils servent surtout au pâturage, mais sont soumis au moins une fois tous les deux ans à une coupe. L'éleveur apporte toute son attention aux prés. Les excréments des bêtes sont aplatis grâce à une espèce de bêche, la "Flatteschöpp" donnant ces "demi-lunes" caractéristiques des prés de la région de Monschau. Cette méthode intensive est pratiquée dans le pays d'Eupen et fait comprendre l'allure régulière et bien soignée des prairies de ces hauts plateaux. Le ravitaillement du troupeau pose des problèmes en hiver. Certes, l'ensilage apporte une solution moderne, mais l'agriculteur tient à récolter son propre foin. Les étés secs ont joué dans un passé proche de mauvais tours aux paysans.

.../...

Par temps pluvieux, le foin séché sur le sol peut perdre jusqu'à 50 % de son taux d'albumine et 60 % de sa teneur en amidon (5). Aussi les services agricoles ont-ils favorisé la diffusion de perroquets en bois appelés "Schwedenreuter" et sur lesquels le foin sèche plus facilement. Cette technique exigeant beaucoup plus de travail, est de plus en plus remplacée par l'ensilage. Il est en effet rare qu'une exploitation de 15 ha. n'ait pas son propre silo pour fourrages verts. Les énormes cylindres contigus à l'étable marquent d'une manière caractéristique le paysage rural.

d) L'élevage d'embouche est le fait des exploitations de quelques vallées ou de quelques exploitants isolés

L'embouche à l'état pur est rare. Contrairement à ce qui se passe dans des régions analogues, les hautes terres ne sont pas des pays naisseurs et les régions périphériques des contrées d'embouche (6).

On ne trouve point de zone homogène où l'engraissement soit pratiqué. Ce que l'on peut dire, c'est que les régions céréalières et betteravières présentent un plus grand nombre d'exploitations orientées vers la production de viande. Comme la recherche de très gros rendements est toujours la préoccupation première, il s'agit beaucoup plus d'engraissement à l'étable que d'embouche sur les prés. Cette dernière est réalisée par quelques grosses fermes des vallées de l'Erft, Inde, Wurm et Ruhr (7).

L'élevage pour la viande est déjà une spéculation, les effectifs bovins varient en fonction des prix de la viande, alors que le cheptel laitier, lui, reste beaucoup plus constant. C'est pourquoi l'élevage des bovins pour la boucherie est presque toujours propre aux fermes d'une certaine taille. Ainsi une exploitation de 60 ha. à Niederdrees au centre de la Börde d'Euskirchen, pratique l'engraissement de bovins et de porcins, 35 ha. sont cultivés en céréales, 15 en betteraves à sucre ; 35 bovins sont placés à l'étable à l'engrais, auxquels il faut ajouter 79 porcs dont 28 pourceaux. L'orientation vers cette activité est récente, ce qui se voit à l'étable qui, construite en 1900, est inadaptée aux besoins actuels. La proximité des raffineries de sucre facilite l'engraissement grâce à la possibilité d'achat bon marché des sous-produits du raffinage. La vente des betteraves en provoquant des rentrées d'argent intéressantes, autorise l'achat d'aliments complets préparés pour le bétail. Dans ce type d'exploitation on achète, couramment, pour plus de 500 F. par ha. de S.A.U. d'aliments pour les bovins. Contrairement aux autres formes d'élevage, celui-ci

.../...

entraîne l'achat de jeunes bêtes. Celles-ci sont achetées un peu partout, aussi bien dans les régions basses que dans les régions d'altitude. L'achat se fait au printemps soit par l'intermédiaire des marchands de bestiaux, soit sur les marchés qui se tiennent à Jülich, Euskirchen, Düren, Cologne, ou d'autres centres urbains. Les bêtes sont achetées à l'âge de quelques mois jusqu'à un an. Elles sont gardées jusqu'en automne ou hiver, selon les cours de la viande. Si ces derniers ne sont pas intéressants on ne vendra les bêtes qu'en hiver ou au printemps.

Certains éleveurs associent l'engraissement à l'élevage pour la reproduction. Il s'agit d'une spéculation analogue à celle pour la production pour la vente, mais qui demande des soins particuliers quant au régime alimentaire donné aux bêtes. La vente des bêtes de classe constitue alors environ la moitié des revenus de l'exploitation.

L'élevage pour l'engraissement se localise essentiellement dans les régions céréalières et betteravières, c'est-à-dire, celles où la mentalité paysanne a toujours été davantage tournée vers la spéculation. Cette activité est à mettre sur le même plan que les cultures commerciales qui relèvent de la même mentalité. Les coopératives agricoles ne s'intéressent guère encore à la vente du bétail, si bien que la pratique de l'engraissement est abandonnée aux exploitations les plus grandes, et techniquement les mieux outillées.

e) Production laitière et rendement laitiers

Il serait évidemment intéressant de pouvoir rapporter la production laitière à chaque milieu naturel. Malheureusement, les statistiques sont établies sur la base de l'arrondissement ce qui provoque quelque difficulté d'interprétation. A la lumière de l'expérience acquise au cours des enquêtes individuelles et locales les chiffres ci-dessus permettent, néanmoins, de se faire une idée sur l'évolution et l'importance de la production laitière.

Tableau 30

La valeur géographique de ce petit tableau doit à peine être soulignée. En l'espace de quinze ans les progrès ont été considérables. Les arrondissements "arriérés" de Daun et Prüm ont plus que doublé leur production laitière. Bitburger Land et Maifeld, malgré une céréalisation continue, ont augmenté d'une manière remarquable leur production de lait. A travers ces chiffres, on peut également comprendre la disparition des

.../...

Tableau 30

EVOLUTION DE LA PRODUCTION LAITIERE. EN TONNES

sources : Chambres d'Agriculture

ARRONDISSEMENT	1950	1955	1965
AHRWEILER	11 561	16 272	27 864
COCHEM	11 699	14 851	19 220
DAUN	21 394	21 274	44 041
PRUM	22 940	29 237	73 628
TRIER	18 682	24 127	37 975
WITTLICH	20 705	25 669	33 714
BITBURG	21 837	37 881	61 742
MAYEN	23 390	34 208	44 809

.../...

banlieues laitières des grandes villes, celles-ci se ravitaillant facilement sur les hautes terres.

Les progrès de la production laitière s'expliquent en partie par l'augmentation du nombre des vaches laitières, mais aussi par l'importance des rendements laitiers.

Tableau 31

Les chiffres ci-dessus concernent l'ensemble du troupeau laitier et non seulement les bêtes sous contrôle.

Les cantons eifeliens sont partis de très bas, mais ont atteint, en l'espace de quinze ans des résultats vraiment remarquables. Partout, les rendements sont supérieurs à 3.000 kg par an. Parmi les arrondissements eifeliens du Land Rhénanie- Palatinat, celui de Prüm a le rendement le plus élevé, ce qui donne une indication quant à la valeur du troupeau laitier et des éleveurs. Si on prend uniquement les bêtes sous contrôle laitier on constate que le rendement est supérieur de 10 à 30 % à celui indiqué dans le tableau ci-dessus. Au niveau des exploitations des différences sont, évidemment, encore plus considérables. Certains exploitants de la Schneifel atteignent des rendements de 5.000 kg de lait par an pour l'ensemble de leur troupeau laitier. A raison de plus de 40 centimes par litre de lait, on peut calculer le rapport d'une vingtaine de bonne vaches laitières.

Les rendements du Bitburger-Land et du Maifeld sont voisins de ceux des régions typiquement eifelienne. Par contre, les Börden s'originalisent à nouveau par les chiffres très élevés. Les différences avec les régions schisteuses sont considérables, pouvant atteindre le tiers du rendement annuel. Les raisons sont multiples. Les Börden n'emploient que la race pie-rouge, excellente pour la production laitière. La qualité des reproducteurs est meilleure et l'insémination artificielle plus pratiquée. Mais il faut noter, surtout, que la nourriture hivernale est mieux assurée que dans l'Eifel où la courbe de production s'infléchit fortement au moment des froids hivernaux. Ainsi au mois de Janvier dans la Schneifel, la production laitière peut être inférieure de 30 % à celle du mois de juin, alors que dans les Börden la différence se tient aux alentours de 15 %. Le problème de la nourriture en hiver prend ainsi toute sa valeur. L'ensilage de fourrages verts peut aider à régulariser la production laitière des hautes terres et, ainsi, améliorer les revenus paysans.

.../...

Tableau 31

EVOLUTION DU RENDEMENT LAITIER PAR VACHE EN KG

ARRONDISSEMENT		1951	1955	1960	1965
AHRWEILER	Rhénanie-Palatinat	1 331	1 640	2 670	3 269
COCHEM		1 510	1 803	2 267	3 027
DAUN		1 802	1 660	2 469	3 299
PRUM		1 966	1 841	2 783	3 470
TRIER		1 273	1 572	2 520	3 024
WITTLICH		1 643	2 092	2 660	3 193
BITBURG		1 529	2 142	2 364	3 245
MAYEN		2 228	2 321	2 755	3 432
MONSCHAU	Rhénanie Nord Westphalie - CAMPAGNE	3 200	3 346	3 700	4 159
SCHLEIDEN		2 300	2 883	3 300	3 697
BERGHEIM		3 390	3 954	4 290	4 770
DUREN		3 200	3 479	4 040	4 142
EUSKIRCHEN		3 000	3 529	4 120	4 452
JULICH		3 600	3 906	4 350	4 464
AIX-LA-CHAPELLE		3 250	3 808	4 300	4 521

.../...

f) Des producteurs qui n'ont pas de soucis pour l'écoulement de leur production laitière

Il ne suffit pas de produire, encore faut-il vendre sa production aux conditions les meilleures. Si les producteurs des régions basses ne sont jamais très éloignés des centres de consommation, il n'en va pas de même pour ceux des hautes terres. A la distance s'ajoute le relief tourmenté. Les neiges, le verglas, ne favorisent guère les solutions individuelles de transport.

Le système coopératif Raiffeisen avait implanté dans chaque arrondissement une ou plusieurs coopératives laitières. Les processus de concentration ont réduit le nombre des coopératives. Celles qui restent sont de puissantes entreprises, ayant le statut de G.M.B.H., c'est-à-dire, l'équivalent de nos sociétés à responsabilité limitée. Pour l'ensemble du Land Rheinlant-Pfalz les livraisons de lait aux coopératives totalisaient, en 1965, 72,1 % contre 49,8 % en 1951. Le secteur coopératif n'a cessé d'augmenter sa part et ce, surtout sur les hautes terres où ce sont plus de 80 % de la production qui sont collectés par les coopératives. Le reste est utilisé par les producteurs ou donne lieu à une vente locale.

Les Börden commercialisent leur importante production laitière par l'intermédiaire du même système Raiffeisen. Par rapport aux hautes terres, les pourcentages commercialisés par les coopératives sont encore plus élevés : arrondissements de Aix-la-Chapelle 90,3 %, Düren 89,6 %, Jülich 91,6 %, Bergheim 88,2 %, Euskirchen 85,2 %.

La structure différente des deux Länder de Rhénanie Nord-Westphalie et de Rhénanie-Palatinat se marque à travers le pourcentage collecté par les coopératives des arrondissements eifeliens de Monschau et Schleiden, avec respectivement 84 et 83,5 %, pourcentages nettement plus élevés que ceux des arrondissements des hautes terres plus méridionales. Ces chiffres élevés dénotent en même temps l'attraction considérable exercée par les grandes cités rhénanes sur la partie septentrionale de l'Eifel.

N'ayant pas de soucis quant à l'écoulement de leur production, les paysans avaient tout intérêt à améliorer leur troupeau. C'est cela qui explique l'essor laitier des hautes terres depuis 1950. Fabriquant beurre, fromage et boissons à base de lait, les coopératives sont de véritables usines de transformation. Comme leurs statuts leur interdisent de faire des bénéfices, elles réalisent des ristournes à leurs

.../...

membres. En 1967, le prix minimum payé aux coopérateurs s'élevait à 38 Pfennigs ou 47 centimes. Mais l'importante coopérative de Hillesheim, installée au coeur de l'Eifel dans l'arrondissement de Daun, versait en août 1967 à ses membres, 44 Pfennigs par litre, toutes ristournes et subventions comprises, c'est-à-dire, 55 centimes. On peut facilement imaginer combien une politique de prix élevé est susceptible de promouvoir un élevage de qualité, sans oublier les conséquences globales et sur l'agriculture et sur la démographie d'une des régions les plus rudes de l'Eifel, puisque les villages qui livrent à la coopérative de Hillesheim, sont situés à 500 m. d'altitude en moyenne.

B. - L'élevage porcin

Au XIXe s. l'élevage porcin n'avait de loin pas l'importance qu'il a de nos jours. P. Schönhoffen note qu'en 1801 cet élevage n'existait pas encore dans la région des hauts plateaux autour de Monschau (8). Plus au sud, au coeur de l'Eifel, chaque famille propriétaire élevait ou essayait d'élever, son porc annuel. Les bas pays loessiques semblaient plus privilégiés car les mentions de cet élevage sont fréquentes (9

La forme de l'élevage porcin a beaucoup changé depuis le XIXe s. bien que nombre de familles continuent à élever un à deux porcs par an. Le Bitburger Land compte, en 1965, 4.506 exploitations pratiquant l'élevage du porc. 1.156 exploitants n'en élèvent que un à deux par an. Sur un total de 56.000 porcs les exploitants qui en ont plus de 20 totalisent 35.000 bêtes. La production devient la caractéristique des éleveurs moyens qui en élèvent entre 50 et 100 annuellement. Lorsqu'on regarde la répartition par taille d'exploitation on constate que celles de 10 à 30 ha. totalisent près des 4/5e de cet élevage. A côté du Bitburger Land, le Maifeld est une autre région d'élevage porcin importante. Avec 46.000 porcs il vient immédiatement après la région du Bitburg. La structure de l'élevage y est identique. On est étonné de trouver sur les plateaux de la Schneifel et des Hautes Fagnes, ainsi que dans les environs de Prüm, Daun, Monschau et Schleiden, des densités porcines importantes. La région de Prüm compte 0,6 porc par ha. de S.A.U., contre 0,8 pour le Bitburger-Land réputé pour ses élevages porcins. Les plateaux venteux autour de Daun descendent à 0,56 et ceux de Monschau à 0,2. Ces densités sont encore remarquables lorsqu'on tient compte de l'étendue des herbages à ces altitudes. Traditionnellement, le porc

.../...

est nourri de pommes de terre qui occupaient de ce fait une place importante dans les labours. Mais aujourd'hui, on achète des aliments composés afin d'augmenter la productivité et d'abréger la période d'élevage. L'amélioration des bêtes est une des préoccupations essentielles. Les races dominantes sont : le porc blanc amélioré du pays, le porc tâcheté noir amélioré du pays et la race Berkshire. Ces races ont l'avantage de convenir aussi bien pour la boucherie que pour la reproduction, (Merhrzweckschwein ou porc polyvalent). Les reproducteurs sont en partie achetés au Luxembourg et aux Pays-Bas. Des contrôles sévères, une surveillance constante des verrats, assurent à cet élevage une très grosse rentabilité.

Une évolution rapide touche l'élevage porcin. Pratiqué jusqu'à présent sur de nombreuses exploitations en même temps que l'élevage bovin, il a tendance à gagner son autonomie. L'élevage devenant de plus en plus scientifique et économique, il n'est souvent plus possible de s'adonner au sein d'une même exploitation à des activités qui demandent un travail considérable et où les problèmes de rationalisation ne sont pas de même nature. A l'heure actuelle, l'élevage des porcs, ainsi d'ailleurs que celui de la volaille, peut être entièrement artificiel. La nourriture peut être dosée et distribuée mécaniquement. Pour les bovins on n'est pas encore arrivé à se libérer de la nourriture traditionnelle. La raison est simple : il s'agit de ruminants qui ont besoin d'aliments fibreux. L'absence de ces derniers provoque des lésions graves du rumen. Ces raisons techniques expliquent la dissociation des deux types d'élevage, du moins dans les exploitations supérieures à 20 ou 30 ha. Dans celles inférieures à cette taille, l'abondance de la main-d'oeuvre maintient cet élevage mixte bovin-porcin. L'évolution ainsi énoncée touche davantage les régions céréalières et betteravières que les hautes terres. La proximité des grands marchés urbains où se trouvent aussi les usines fabriquant les aliments composés, n'est pas étrangère à la localisation des exploitations porcines dans les Börden. Mais à l'intérieur des exploitations porcines on dénote une autre tendance. Les unes font la reproduction, les autres l'engraissement. Les premières exigent un très haut niveau technique et un personnel hautement qualifié. Mais dans les deux cas les capitaux exigés sont élevés. La localisation n'est pas systématique. On trouve dans un même village des exploitations laitières, à côté d'autres mettant l'accent sur la production de viande bovine, porcine ou encore sur la reproduction de jeunes bêtes.

.../...

La conjoncture économique générale ainsi que les initiatives individuelles sont beaucoup plus déterminantes que les facteurs physiques ou agricoles.

C. - L'élevage ovin

La consommation de viande de mouton est faible en Allemagne. Le fromage de mouton est pratiquement inconnu. Quant à la laine, la République Fédérale l'importe à bon compte de l'hémisphère austral. Toutes ces considérations font comprendre que l'élevage ovin n'a guère sa place dans une agriculture à la recherche de très hauts rendements. Et pourtant l'élevage ovin n'est pas totalement absent, ni des régions céréalières, ni des hautes terres.

Börden et Eifel totalisent environ 47.000 moutons dont 29.000 pour les premières et 18.000 pour la seconde. Rappelons qu'en 1965 le troupeau allemand s'élevait à 918.000 bêtes. La faiblesse du troupeau ovin ne doit pas frapper. C'est une donnée originale des Mittelgebirge germaniques. A partir du moment où la moindre parcelle est cultivée, où les friches sociales sont extrêmement rares, le mouton se voit refuser l'accès de presque tous les terrains. Au XIXe s. il y avait encore les "Hütungen", mauvais pâturages communaux sur les terres schisteuses. Leur reboisement a accentué le recul de l'élevage ovin. Sans doute le mouton est-il moins répandu dans l'Europe hercynienne, mais l'exemple des Hautes Terres d'Ecosse montre que cet élevage peut avoir sa place. Il est vrai qu'au Moyen-Age les troupeaux de l'Eifel et de l'Ardenne ont contribué à alimenter l'industrie lainière des Pays-Bas, de Verviers et Aix-la-Chapelle. La concurrence de la laine australe a porté un coup mortel à un élevage encore florissant aux XVIIe - XVIIIe s. comme en témoignent les textes (10). Jadis l'élevage ovin avait quelque autonomie, en ce sens qu'il pouvait disposer de terres que nulle autre activité ne lui disputait guère : les pâturages et jachères. Bien au contraire, à l'époque où l'on ignorait l'engrais chimique, les troupeaux ovins étaient les bienvenus sur les terres des céréaliculteurs. Cependant, les déplacements de troupeaux de l'Eifel vers les Börden n'étaient jamais importants. Le morcellement politique s'opposait à de longs déplacements. Aujourd'hui, ces dernier sont encore réduits. L'agriculture intensive des hautes et basses terres a entraîné la sédentarisation des troupeaux ovins. Néanmoins, on peut distinguer deux types d'élevage : le premier est lié à une exploitation polyculturale, le second concerne les troupeaux "transhumants". Le second aspect est peut être le plus grandiose, mais c'est aussi celui qui se heurte aux plus grandes difficultés. Le plus souvent il

.../...

s'agit d'entrepreneur d'élevage, sans attache avec une exploitation importante. Le troupeau compte quelques centaines de bêtes, près de 3 à 500, qui se déplacent tout au long de l'année. 91 % des moutons de la circonscription de la Chambre d'Agriculture de Rhénanie-Nassau qui couvre tous les arrondissements eifeliens à l'exception de ceux de Monschau et Schleiden appartiennent à des "Wanderherden" ou troupeaux "transhumants", 6 % sont liés à de grandes exploitations, 3 % à de petites exploitations. Le berger propriétaire du troupeau loue des terres, des prés en majorité. Les baux à court terme prédominent ce qui implique la recherche incessante de nouveaux terrains de parcours. L'intensification de la fumure minérale enlève aux troupeaux, des prés de plus en plus nombreux. Le terme de transhumant est quelque peu usurpé, car les troupeaux sortent très rarement d'un milieu homogène. Les troupeaux eifeliens se cantonnent le plus souvent dans l'Eifel ou ses bordures. Les Börden sont inaccessibles. La rareté des prés, les semailles de céréales d'hiver, les cultures intercalaires hivernales y interdisent l'exploitation par les troupeaux. Seules les vallées herbagères de l'Erft, Inde, Wurm et Rur autorisent quelque exploitation. Mais le développement des clôtures métalliques et l'utilisation intensive de ces herbages font que les troupeaux importants sont inadaptés à l'économie de ces régions. Börden et hautes terres s'opposent donc une nouvelle fois. Les principaux troupeaux sont localisés dans l'Eifel centrale, dans la région de Daun. Autour de Daun deux troupeaux comptent à eux seuls 2.490 bêtes. Un des propriétaires est d'ailleurs le président de l'association pour l'élevage ovin de la Rhénanie Moyenne (Schafzuchtverband Mittelrhein E.V.). Le second type d'élevage est plus étroitement lié à l'exploitation. Le nombre de moutons est toujours réduit, une dizaine à une vingtaine. Les ovins s'intègrent alors dans un cycle intensif, étant chargés d'exploiter les prés que les bovins avaient pâturés préalablement. En "tondant" les prés d'une manière égale les moutons éliminent les refus et assurent l'équilibre de la composition floristique. En somme le troupeau joue le rôle de "récupérateur" en utilisant ce qui serait sans aucun doute perdu. L'utilisation des engrais minéraux permet, d'autre part, la repousse rapide de l'herbe. Il arrive aussi que quelques grands domaines aient quelques hectares de mauvaises terres qui sont abandonnées aux ovins. Un autre type d'élevage est le propre des Börden, du Maifeld et du Bitburger Land. Il a tendance à se développer au détriment du premier type qui se heurte à la difficulté de recruter des bergers. Certes à

.../...

l'époque du transistor l'isolement est moins grand, mais la rudesse du climat et les possibilités de gain dans l'industrie, ne font qu'accroître la désaffection d'une profession entourée de trop de poésie. Si l'élevage ovin n'a pas complètement disparu cela est dû à deux causes. Tout d'abord le mouton a encore sa place, si petite soit-elle, dans l'agriculture moderne. Mais surtout les possibilités d'écoulement sur le marché européen sont intéressantes, avec l'ouverture de la C.E.E. La densité ovine a quelque importance dans les régions de Trèves, Wittlich et Bitburg. Or, ces trois villes se trouvent être le siège de garnisons françaises dont les intendants s'approvisionnent, contrairement aux troupes américaines qui sont voisines, sur place, auprè des paysans ou coopératives agricoles. Ainsi chaque année, quelques centaines de moutons sont achetés par les troupes françaises. Il s'y ajoutent les achats de familles françaises auprès des commerçants locaux. De ce fait, les prix sont soutenus et l'écoulement assuré. Depuis quelques années on assiste à l'accroissement des ventes de moutons de l'Eifel sur le marché parisien. En 1964 dans le ressort de la Chambre d'Agriculture de Rheinland-Nassau les exportations vers Paris ont dépassé 10.000 bêtes (11). Ce fait illustre, à lui seul, l'évolution qui s'est réalisée depuis une dizaine d'années. Au lendemain de la guerre l'élevage ovin était orienté vers la production de laine. A l'heure actuelle, 80 % des revenus proviennent de la vente de viande et seulement 20 % de celle de la laine. La race locale à tête noire n'a cessé d'être améliorée par des apports étrangers, angrais et mérinos. Les rendements en laine atteignent 3,5 kg par bête, mais c'est l'attrait du prix de la viande des jeune bêtes qui a contribué à stabiliser le troupeau depuis 1964. Comme pour les autres élevages, celui des ovins devient donc de plus en plus intensif, s'orientant vers la recherche de produits de qualité.

D. - L'élevage de la volaille

Il n'est sans doute pas d'agriculteur qui se respecte sans avoir quelque volaille. Mais de la basse-cour traditionnelle à la ferme d'élevage il y a un pas qui n'a été franchi que récemment. A l'origine de ce développement on trouve plusieur faits dont certains ont déjà été cités, mais qui reviennent comme un leitmotiv dans cette étude. Les énormes concentrations humaines et les importantes possibilités d'écouler et la volaille et les oeufs, sont à citer en premier. C'est cet attrait qui a décidé certains paysans à se lancer dans cette nouvelle activité. L'invasion du marché allemand par les producteurs américains et hollandais a constitué la

.../...

pierre d'achoppement qui a fait réfléchir maint agriculteur dynamique sur les possibilités nouvelles. 60 % du marché de la volaille ne sont-ils pas entre les mains des importateurs étrangers, pourtant éloignés des marchés de consommation ? La valorisation de la production céréalière et l'esprit d'initiative d'une paysannerie bien instruite ont fait le reste. La préférence va à l'élevage pour la ponte. Sur les quelques deux millions de poules que comptaient, en 1965, les régions périphériques septentrionales, les deux tiers étaient destinés à la ponte. En moyenne, on compte une centaine de poules par exploitant dans la Börde Jülichienne, mais en réalité, la concentration est plus grande. Il suffit d'ailleurs de parcourir les villages des Börden pour voir sur les portails des vénérables fermes, l'écriteau "Hühnerhof", Hühnerfarm" pour se rendre compte de la densité croissante de ces exploitations. Elles se sont d'abord développées dans les Börden, mais ont rapidement gagné les autres régions. En 1965, le Maifeld comptait 42 exploitants ayant entre 500 et 1000 poules, 21, de 1000 à 2000 et un avec plus de 3000. La situation est analogue dans les Börden. Dans le Bitburger-Land on compte 16 exploitations avec chacune plus de 1000 poules. L'exploitation type est celle tenue par une famille travaillant entre 10 et 20 ha. Ainsi, une exploitation du bassin de Neuwied cultive sur ses 20 ha., 15 ha. de froment, seigle et orge d'été. La luzerne récoltée sur les 5 ha. restants, est vendue. Il y a une dizaine d'années, l'exploitation était orientée vers la polyculture céréales-cultures sarclée-élevage mixte bovin-porcin. Pour s'orienter vers la nouvelle activité des travaux d'un montant voisin de 80.000 DM. étaient nécessaires. L'exploitation produit en moyenne 12.500 poulets avec seulement 1,4 unité de travail humain. La production est écoulée par le commerce local et régional dans les cités rhénanes. Plus fréquentes, sont les exploitations se tournant vers la vente des oeufs. Les installations sont toujours très modernes, quoique de taille variable. Tantôt il s'agit de ferme élevant 300 pondeuses, tantôt plus de 500 ou 1000. La commercialisation est assurée soit par le commerce de gros de la région, soit par les coopératives, soit individuellement, tel ce distributeur automatique place devant l'exploitation du château de Langendorf (Börde d'Euskirchen) et où les passants, notamment les ouvriers migrants, peuvent au moyen d'une pièce de 1 DM. obtenir cinq ou six oeufs, selon les cours (cf photographie). Pour l'ensemble des régions céréalières relevant de cette étude on peut évaluer à plus

.../...

de 200 les exploitations s'adonnant à l'élevage de la volaille, ce qui ne signifie nullement que toute autre activité soit exclue. Le mouvement gagne petit à petit l'Eifel. Les arrondissements de Daun et Prüm comptent une dizaine d'exploitations avicoles. Dans ces régions si peu céréalières, l'aviculture est un moyen de valoriser au maximum la faible production de céréales. Mais dans ces régions il n'est pas rare de trouver des exploitants élevant 100 à 200 poules, avec l'espoir d'élargir cette activité, dès que les moyens financiers le permettront.

Il est extrêmement intéressant de noter l'éveil des hautes terres occidentales de l'Eifel à cette nouvelle spéculation. Elle est révélatrice de la fin de l'isolement de ces contrées si souvent décriées et taxées d'archaïsme. Le développement de l'aviculture dans des régions aussi rudes est significatif de l'esprit dynamique de la paysannerie eifelienne.

.../...

NOTES DU CHAPITRE VII

1. - cf Les rapports des Chambres d'Agriculture et des Ecoles agricoles à partir des années 1960-61.

2. - Certaines coopératives ne ramassent le lait qu'une ou deux fois par semaine, ce qui nécessite pour le paysan l'acquisition d'une installation de réfrigération, à moins que la coopérative ne prenne l'initiative d'en faire installer dans les villages.

3. - cf Les rapports bisannuels des écoles d'agriculture des années 1958-60. Ceci est valable pour Rheinland-Pfalz, dans les Börden. Les rendements étant supérieurs à 3.000 l.

4. - L. Timmermann. Das Eupener Land und seine Grünlandwirtschaft Bonner géographische Abhandlungen Heft 5 - 1951 p. 74.

5. - H. Winter. Die Entwicklung der Landwirtschaft und Kulturlandschaft des Monschauer Landes unter besonderer Berücksichtigung der Rodungen. Forsch. Z. Deut. Landeskunde. Band 147. 1965 p. 155

6. - J. Bonnamour. Le Morvan, la terre et les hommes. P.U.F. 1966

7. - H. Reiners Agrarstruktur und Korbweidenwirtschaft in der Rur-Würm-Niederung. Forsch. z. Deut. Landeskunde Band 129-1961.

8. - P. Schönhoffen Geographische und naturhistorische Beschreibung des Amtes Monschau von Dr Chr. Jonas. In Heimatblätter, 1928 p. 123. L'opinion est sans doute exagérée. Lorsqu'on consulte les archives on constate que celui-ci était faible mais existait dans de nombreux villages.

9. - K. Lamprecht dans "Deutsches Wirtschaftsleben im Mittelalter" (tome 1. p. 11) écrit que le porc est le plus vieil animal domestique allemand. La Lex Salica énumère les types de porcs, donnant une véritable terminologie porcine.

10. - H.J. Hamacher. Die Aachener Tuchindustrie in ihrer Entwicklung seit dem ersten Weltkrieg. Aachen 1962.

11. - Jahresbericht. Landwirtschaftskammer Rheinland-Nassau 1962-64. p. 145.

-:-:-:-:-

.../...

CONCLUSION

Le tableau ainsi tracé se présente en diptyque. D'un côté les hautes terres, de l'autre les régions périphériques. Les premières sont marquées par l'écrasante domination de la petite propriété. Les secondes expriment, Bitburger Land et Maifeld mis à part, une prospérité séculaire. L'Eifel porte encore les traces de ses archaïsmes alors que les plaines céréalières sont bien engagées dans la civilisation urbaine et industrielle du XXe siècle. Les oppositions entre les deux contrées sont vives. Elles l'ont toujours été. Et pourtant l'Eifel de 1971 n'est plus celle du milieu du XIXe s. L'évolution économique générale de la République Fédérale Allemande, depuis 1945, lui a été favorable. On est agréablement surpris par tous les aspects positifs qu'on y rencontre, alors que d'autres moyennes montagnes sont en voie de dépeuplement. Les rendements agricoles, laitiers en particulier, sont élevés. Les facteurs démographiques sont favorables. Quels contrastes avec la situation de jadis ! Si le tableau de l'Eifel n'est pas trop sombre, il l'est encore moins pour les plaines loessiques.

L'étude montre qu'à travers de petites régions, jadis plus ou moins homogènes, une évolution générale se fait jour partout. Le cadre régional, certes, au niveau de la "Kulturlandschaft" marque l'héritage du passé. Incontestablement, il y a plus d'analogie entre des types d'exploitations identiques de taille semblable, situés dans des régions différentes, qu'entre exploitations de taille différente sises dans le même village. Ainsi la notion de région homogène perd de sa valeur. Le rôle de l'agriculteur devient primordial. L'évolution économique générale intéresse, de nos jours, davantage l'agriculteur que les facteurs purement régionaux. Pour les Börden cela est vrai depuis longtemps ; pour l'Eifel c'est une donnée plus récente. Aussi est-il intéressant de voir le chemin parcouru par l'ensemble des régions étudiées.

.../...

LIVRE DEUXIEME

LE CHEMIN PARCOURU

ARUA PER ANNOS MUTANT, ET SUPEREST AGER, NEC ENIM CUM UBERTATE ET AMPLITUDINE SOLI LABORE CONTENDUNT, UT POMARIA CONSERANT ET PRATA SEPARENT, UT HORTOS RIGENT : SOLA TERRAE SEGER IMPERATUR.

ILS PRENNENT CHAQUE ANNEE D'AUTRES CHAMPS ET JAMAIS LA TERRE NE MANQUE ; C'EST AUSSI QU'ILS NE SOUCIENT PAS DE RIVALISER PAR LEUR TRAVAIL AVEC LA FECONDITE ET LES VASTES ESPACES DE LEUR SOL POUR PLANTER DES VERGERS ET CREER DES PRAIRIES, POUR IRRIGUER DES JARDINS : ON NE COMMANDE A LA TERRE QUE LA MOISSON.

TACITE-GERMANIA XXVI

CHAPITRE PREMIER : Les éléments ayant contribué à l'élaboration de la civilisation traditionnelle.

A. - La région allemande la plus romanisée

La géographie ne peut ignorer le passé d'une région, à plus forte raison, d'un ensemble de régions hétérogènes où les facteurs historiques ont eu une action différenciée.

1. La pénétration romaine

Eifel, Bitburger-Land, Maifeld et Börden ont connu une pénétration romaine inégale.

Les hautes terres sont souvent décrites comme étant une zone impulsive. Certes, la colonisation romaine ne les a guère entamées. Mais vu la proximité du limes, elles ont été parcourues de routes stratégiques, dont la plus importante reliait Metz à Cologne en passant par la capitale Trèves. D'autres reliaient le centre des hautes terres aux régions rhénanes ou reliaient celles-ci aux contrées périardennaises (Bavai, Tongres).

L'occupation romaine ne montre pas la première mainmise de l'homme sur le milieu physique. A l'âge du bronze les régions périphériques, moins boisées, sont déjà pénétrées par l'homme.

Du 6me au 2me siècle avant Jésus-Christ date la civilisation "Hunsrück-Eifel" (Hunsrück-Eifel Kultur) qui s'exprime à travers les tumulus funéraires. Ces tumulus d'une hauteur actuelle de 0,50 m. à 1,50 m. sont au nombre de 3.000 pour le Regierungsbezirk de Trèves (1). La répartition de ces tumulus intéresse le géographe. Le prolongement de l'Islek luxembourgeois en est dépourvu. Par contre, la partie inférieure de la Moselle et la zone de Wittlich à Daun, présentent d'assez fortes densités. Même les bords des Maare sont habités à cette période, qui correspond à la civilisation de la fin de l'époque halstattienne de l'Allemagne du Sud. Mais le coeur de l'Eifel n'en compte que peu.

La colonisation romaine des hautes terres n'a créé que des clairières dans l'immense manteau forestier. Et les routes romaines, sur d'interminables kilomètres, ont encore dû traverser ces surfaces boisées. Lorsque César se rend chez le peuple insoumis des Trévires, il trouve la population ennemie cachée "dans la forêt des Ardennes, qui s'étend sur une immense surface, au milieu des Trévires, depuis le Rhin jusqu'à la frontière des Rêmes" (2). A cette époque la forêt est à peine entamée. Il faut attendre le Moyen Age pour qu'elle recule devant la hache des défricheurs.

Malgré l'extension de la forêt l'Eifel s'éveille à la vie agricole sous l'occupation romaine. Deux milieux sont concernés par la mise en valeur : les bordures et les dépressions calcaires. Il faut entendre le terme de bordure au sens large. Les parties schisteuses aussi bien que le Bitburger Land sont touchés. Les preuves matérielles de cette romanisation sont nombreuses. Les trouvailles archéologiques montrent l'existence de grandes villae gallo-romaines dans toutes ces zones. Elles sont particulièrement nombreuses sur les bordures méridionales, dans la région de Bitburg et, bien entendu, à proximité de Trèves (3). Certains de ces domaines ont pu être reconstitués, permettant par là de montrer leur importance économique et agricole. Le pays des Trévires semblait particulièrement prospère au deuxième siècle après Jésus-Christ. La ville de Trèves au moment où elle sera capitale comptait 80.000 habitants, c'est-à-dire à 7.000 habitants près, autant que sa population actuelle. Par là elle était un

.../..

marché important pour les agriculteurs des environs. Le vignoble, dont on reparlera, lui doit son extension. Les documents iconographiques réunis au Landesmuseum de Trèves montrent le développement de la céréaliculture et de l'élevage. D'après les fouilles réalisés à Otrang, non loin de Bitburg, certaines exploitations agricoles appartenant à de riches trévirois ou romains, pratiquaient l'élevage spéculatif.

La photographie aérienne a permis de faire des découvertes intéressantes quant à l'implantation ancienne, romaine ou antérieure. Le Landesmuseum de Bonn a pu faire réaliser des photographies aériennes grâce auxquelles les connaissances sur la colonisation romaine vont pouvoir faire des progrès incontestables (4). C'est ainsi qu'à quelques kilomètres de distance sur les rebords du plateau eifelien dominant la vallée inférieure de la Moselle les traces d'une demi douzaine de domaines gallo-romains ont pu être décelées. Ces exploitations ne subsistent plus que sous forme de ruines.

Le Maifeld est une terre de vieille colonisation. Sa végétation, sans doute plus clairsemée, favorise les premiers établissements dès le Paléolithique. La colonisation romaine est marquée par l'installation d'un certain nombre de grands domaines dont certaines grandes exploitations de la région de Mayen et Münstermeifeld sont vraisemblablement les descendants. Une légende locale veut que l'Empereur Caligula soit né dans un de ces grands domaines.

A côté de la région tréviroise les Börden ont été terres de colonisation romaine. La richesse naturelle des plaines loessiques et la situation stratégique peuvent expliquer cette pénétration importante, beaucoup plus que sur les hautes terres (5). Quelques régions présentent des densités d'établissements considérables : Düren, Jülich, Bonn, Cologne, Marmagen.

L'influence romaine se marque encore de nos jours à travers la toponymie, qui dans bien des régions est très peu germanique. Sur quelque 55 agglomérations rurales établies dans un rayon de 10 km. autour de Zülpich (Tolbiac) 22 se terminent par le suffixe gallo-romain ich. La densité est particulièrement grande de part et d'autre de la route de Zülpich à Euskirchen. Les villages sont établis ou au milieu de la plaine limoneuse ou sur les légers rebords dominant les petites vallées faiblement encaissées.

.../..

Aux abords de Bonn ces toponymes sont moins nombreux, mais deviennent très fréquents à proximité de Cologne qui était un des importants points d'appui romains sur le Rhin (Colonia Claudia Ara Agrippinensium, fondée 50 ans après Jésus-Christ) et première ville romaine fondée sur sol allemand.

La grande période de colonisation romaine remonte à la fin du 2me siècle et a début du 3me siècle de notre ère. C'est de cette période que datent, vraisemblablemen nombre de villages des Börden de Zülpich et Jülich. Le peuplement semble avoir fait des progrès particulièrement rapides sous Trajan, Hadrien et Marc Aurèle. La grande exploitation domine alors dans les régions basses.

De l'époque romaine datent, en partie, les limites des grandes circonscriptio administratives. Les régions basses faisaient partie, avec quelques contreforts de l'Eifel, de la province Germania inferior, alors que les hautes terres, la vallée de la Moselle et le Bitburgerland étaient rattachés à la province Belgica. Le Maifeld par contre était compris dans la province de Germania Superior. Les limites des diocè de Cologne et Trèves, des Länder de Rhénanie-Palatinat et Rhénanie Nord-Westphalie so calquées sur les limites des provinces romaines.

L'individualité de certains pays se dégage dès cette époque. C'est le cas du Maifeld appelé sous les Francs, Maigau. La Jülicher Börde correspond à cette époque à un vicus qui est à l'origine de sa particularité. L'occupation romaine s'est égalemen manifestée sur le plan de la mise en valeur des richesses minérales.

L'extraction du minerai de plomb était déjà importante dans la vallée de l'Ur dans l'Eifel septentrionale. Un autre gisement important a été exploité près de Keldenich dans les couches du grès bigarré moyen. Le gisement a une certaine importan s'étendant sur près de 8 km. entre Kall et Mechernich. Le pourcentage de plomb variai entre 0,8 % et 2,5 % (6). Des terrils impressionnants, datant de l'époque romaine, se trouvent encore près des localités de Blankenheim, Schmidtheim, Marmagen et Mechernic Au XIXème siècle certains ont été utilisés pour une nouvelle extraction de minerai.

Les mêmes couches triasiques contenaient en faible quantité du minerai de zin qui fut également utilisé.

Il semble que dans le Bitburger Land, dans les couches gréseuses l'extraction du minerai de cuivre ait également eu quelque importance.

.../..

Des recherches toutes récentes ont permis de découvrir, entre Trèves et Bitburg, dans les grès de la vallée de la Kyll, sur le territoire de Butzweiler, trois puits d'une profondeur de 25 m. avec galeries latérales, remontant à l'époque romaine (7).

Mais une des régions les plus actives a été le piémont septentrional du massif schisteux, autour de Stolberg, Gressenich (Gratiniacum), non loin d'Aix-la-Chapelle. La calamine fut extraite du socle schisteux près de ces deux localités. Une industrie du laiton florissait aux siècles de la prospérité romaine. Cette activité devait durer jusqu'à nos jours et explique les origines industrielles de Stolberg dont les "Galmailager" avaient une réputation européenne (8).

Une autre matière première devait être valorisée à l'époque romaine : le minerai de fer. Ces origines sont diverses : roches du socle dévonien (Nohner Schichten) sables sidérolithiques tertiaires. Des vestiges rappelant les premières exploitations se trouvent sur toute la périphérie de l'Eifel, mais surtout sur les retombées Nord et Sud. La région de Stolberg semble avoir été un centre important. La proximité du limes, celle aussi des centres d'Aix-la-Chapelle et Cologne, peut expliquer cette importance. Plus au Sud la présence de Trèves est à l'origine d'une industrie disséminée, sans doute, mais qui marque également le recul de la forêt. Car ces industries vivaient en symbiose avec le milieu végétal. Le déboisement des zones concernées est en liaison avec la colonisation agricole et l'essor des activités extractives et "industrielles" (9).

L'industrie du feu, la poterie, enfin, est une autre activité de ces mêmes régions. Elle est étroitement liée aux gisements d'argiles tertiaires. Sur les hautes terres les kaolinites sont fréquentes, bien que les gisements ne soient pas toujours étendus. Encore de nos jours les paysans, en labourant profondément, mettent à jour des poteries du IIIème et du début du IVème siècles. Les cartes géologiques au 1/25.000 portent fréquemment la mention "römische Töpferei" ou "römische Thongrube". La localisation de ces poteries ou carrières est intéressante. Sur la feuille Landscheid on trouve trois poteries romaines situées, actuellement, en pleine forêt. Sur le territoire de la commune de Pommern, au lieu dit le Martberg (Mons Martis ?), situé sur le rebord du plateau eifelien dominant la vallée de la Moselle, on trouve les restes d'une poterie et d'un temple romain. L'intérêt vient du fait que ces restes, enfouis

.../..

sous environ 0,50 m. de terre arable, sont situés sur des terres appartenant à la commune et qui jadis étaient cultivées selon les procédés de la Wildlandswirtschaft (10).

Les cartes géologiques présentent d'autres mentions "römische Baureste, Römergrab", toujours situés en pleine forêt.

Ces faits permettent de dire qu'à l'époque romaine bien des zones occupées aujourd'hui par les forêts étaient des "paysages ouverts", en partie gagnés à la culture. La toponymie des terres communales où sont situés à Pommern les restes romains, indique un nouveau défrichement à l'époque médiévale.

L'époque romaine est donc marquée par une colonisation assez poussée autour de Trèves, des bordures eifeliennes et rhénanes et des zones loessiques. Cette mainmise romaine a un quadruple aspect : agricole, industriel, commercial et urbain. Il est intéressant de signaler que toute une série de villes importantes datent de l'époque romaine : Aix-la-Chapelle (Aquae Granni), Trèves (Augusta Treverorum), Bitburg (Beda vicus), Bonn (Bonna), Zülpich (Tolbiacum), Cologne (Colona Claudia Ara Agrippinensium), Jülich (Juliacum). Aix-la-Chapelle était déjà une ville d'eau fréquentée par les soldats des légions romaines.

Ainsi les régions à l'Ouest du Rhin se distinguent de celles de l'Est par la profonde romanisation subie sous le Bas Empire. Les invasions germaniques devaient annihiler une partie des réalisations romaines notamment le remarquable aqueduc long de 77 km., captant les eaux de l'Urft eifelienne, pour les amener au moyen d'innombrables ouvrages d'art jusqu'à Cologne (12). L'héritage romain reste vivant et dans la culture populaire et dans les arts, mais surtout dans la civilisation vinicole.

2. l'occupation franque et ses conséquences géographiques.

Le limes commence à être battu en brèche dans la seconde moitié du IIIème siècle. Sur le plan économique tout comme sur celui de la civilisation, on assiste à un recul très net. La civilisation urbaine décline. L'exploitation des minerais est arrêtée. Le commerce se meurt. La forêt regagne de grands espaces et la viticulture, en perdant sa clientèle urbaine, se réduit aux terroirs les plus favorisés.

Dans le domaine de l'habitat des changements profonds transforment et les hautes terres et les contrées septentrionales. En 259 - 260 les Alamans saccagent Trèves. Pendant près de deux siècles la région tréviroise fut exposée aux assauts et dévastations

.../..

des Francs et Alamans. Ces derniers furent vaincus dans les Börden, à Tolbiacum (Zülpich) par Clovis en 496. A partir de cette époque commence un nouveau chapitre de l'histoire de la civilisation des régions à l'Ouest du Rhin.

Après une période de déclin très net la reprise semble se dessiner avec l'avénement de la dynastie carolingienne dont le siège sera Aix-la-Chapelle. Le piémont eifelien prend donc une importance politique et économique considérable, et avec lui les Kalkmulden qui sont les premières à s'éveiller à une économie nouvelle (13).

Les suffixes dorf, heim et ingen témoignent d'une occupation à l'époque franque, aux 5me-6me siècles. Ces toponymes ne semblent pas indiquer des défrichements nouveaux, mais assurer la continuité de l'occupation de la période romaine.

Le Prümer Urbar, le premier document valable pour la période médiévale date de 893. Il se place à une époque où le défrichement est déjà entrepris. L'étude des documents jusqu'au Xme siècle montre que pendant toute cette période les suffixes heim et dorf l'emportent sur les toponymes de défrichement. La lenteur du défrichement du plateau schisteux s'explique, selon A. Schütler, par les départs d'un certain nombre d'habitants de l'Eifel et de la vallée de la Moselle vers les zones de colonisation de l'Allemagne de l'Est. Cette opinion peut être discutée car il semble que la pression démographique dans l'Eifel et la vallée de la Moselle n'ait pas atteint un point tel que l'émigration vers l'Est fut le seul exutoire.

La grande période de défrichement se place du Xme au XIIIme siècles. Selon les auteurs allemands les toponymes avec suffixes en heim, dorf et ingen marquent l'époque de la prise de possession du pays par les Francs mais ces suffixes n'impliquent pas de créations nouvelles. Ceux se terminant par weiler, hofen et hausen seraient intermédiaires, c'est-à-dire se placeraient au début de la grande période de défrichement. Le plus souvent on trouve ces toponymes à proximité des dépressions calcaires, notamment près de celles de Prüm, Gerolstein, Blankenheim et Dollendorf, ou encore près des zones de vieille colonisation.

Vers le Xme siècle, dépressions calcaires et terroirs loessiques se caractérisent par l'absence de couverture forestière. L'Eifel par contre, connait à partir du Xme siècle un mouvement de défrichement d'une grande ampleur.

De l'époque franque il subsistera pendant longtemps la subdivision en "Gaue de l'ensemble des terres : Bitgau, Maigau, Ahrgau.

.../..

Le passage au christianisme devait favoriser la mise en valeur ultérieure. Dès la fin de l'époque franque d'importantes communautés religieuses s'implantent dans les solitudes boisées de l'Eifel et, surtout de sa périphérie : St-Maximin de Trèves, Clervaux et Echternach au Luxembourg, cette dernière fondée par St Willibrod l'évangélisateur des Frisons, l'abbaye de Prüm qui était en étroite liaison avec l'abbaye de Gorze en Lorraine à l'époque de St-Chrodegang, les abbayes de Himmerod, Maria Laach, Malmédy-Stavelot, Kornelimünster, Munstereifel, sans parler des couvents, chapitres ou instituts religieux établis à Trèves, Coblence, Bonn, Cologne, Aix-la-Chapelle ou d'autres lieux.

La multiplication des abbayes, presque toutes situées sur la périphérie de l'Ardenne-Eifel, est un facteur décisif pour la mise en valeur. Soutenues par le pouvoir civil elles reçoivent, en dotations, des terres très étendues. En 896, l'évêque de Trèves et le chapitre de St-Maximin reçoivent de l'empereur un bois de 12 milles carré au Nord Est de la ville.

En 973 Otton III donne à l'archevêché une zone boisée de 14 milles carré, dont l'essentiel est situé entre Manderscheid et Echternach.

Le même archevêché possèdait sur les bordures eifeliennes, à l'ouest du Maife une étendue de 10 milles carré qui, en 840, ne comprenait que deux petites localités issues de défrichements récents : Retterath et Welcherath (14). A l'heure actuelle on y compte 47 agglomérations rurales, hameaux et villages.

La liste des donations pourrait être allongée. Elle montrerait les énormes étendues dont disposent les communautés religieuses et qui seront en partie mises en valeur au cours de la grande période de défrichement.

B.- Importance des défrichements médiévaux : une région de Neusiedelland présentant les caractères de l'Altsiedelland.

1. les défrichements des hautes terres ont eu un caractère moins grandiose que ceux à l'Est de l'Elbe

Le XIme siècle voit l'accélération du mouvement de défrichement amorcé à la période franque. Il part, bien sûr, de la périphérie. Le démembrement de l'empire carolingien amenant la féodalité, entraîne un morcellement politique de l'Eifel qui comptera jusqu'à la Révolution Française une poussière de petits états d'où n'émerge que l'Electorat de Trèves.

.../..

L'émiettement territorial, favorisé par le morcellement morphologique, explique dans une certaine mesure l'absence d'un grand mouvement de défrichement planifié et exécuté sous une autorité centrale. On ne retrouve nulle part dans l'Eifel ces terroirs où le parcellaire trahit un aménagement rationnel, sous forme de grandes unités, analogues à celles des territoires à l'Est de l'Elbe.

Il est curieux de constater que le mouvement de défrichement a été contemporain de celui qui gagne les territoires slaves, mais qu'il a eu sur le plan cadastral, et donc du paysage, des répercussions toutes différentes. Les nombreux cadastres du XIXme siècle examinés ne permettent pas de conclure à de véritables Waldhufendörfer, tels ceux que la colonisation orientale a réalisés. Bien que Neusiedelland, les hautes terres gardent l'aspect de l'Altsiedelland. Déjà K. Lamprecht avait souligné le fait que la surface agricole des villages eifeliens était la plupart du temps exiguë (15). La mise en valeur se fait sous forme de clairières culturales discontinues, ce qui est encore nettement visible à l'heure actuelle. Une statistique se rapportant à l'arrondissement de Daun montre que de nos jours les communes de moins de 200 ha. de surface agricole utile, constituent 32 % de l'ensemble, celles de 2 à 300 ha. groupent encore 27 % et celles de 3 à 500 ha. 32 %. Les communes de plus de 500 ha. de surface agricole ne se montent qu'à 9 % du total. Les plus petites ont des suffixes indiquant une origine datant de l'époque des défrichements. Une partie des villages de plus de 500 ha. se situe dans les dépressions calcaires, ce qui fait encore mieux ressortir l'originalité des terres schisteuses.

Les suffixes caractéristiques des plateaux schisteux sont : berg, tal, bach, born, feld et surtout : rath, rod, roth et scheid. Ils ne forment pas de groupes compacts mais sont dispersés un peu partout.

Les documents manquent pour retracer l'histoire du développement du paysage rural. Mais certaines données permettent d'entrevoir l'allure générale.

Les défrichements par petites communautés devaient prévaloir. A. Meitzen admettait que chaque Hufe ou manse comportait initialement environ 8 ha. (16). Si l'on tient compte du fait que les chiffres relatifs aux surfaces agricoles citées plus haut sont plutôt des maxima, on peut admettre qu'un village de 150 à 200 ha. comptait approximativement, à l'origine, entre 20 et 25 feux. En comptant d'autre part une moyenne de 5 personnes par feu, on constate que rarement la centaine d'habitants

.../..

devait être dépassée. Elle ne l'était certainement pas dans les villages de 150 ha. Et cela pour plusieurs raisons. La valeur de la Hufe estimée à 8 ha. parait bien minime. L'Eifel pratiquait alors, en partie, une Feldgraswirtschaft, associée à la culture sur brûlis. Ces méthodes culturales, entraînant des jachères prolongées, ne s'accomodaient à une époque où la terre était encore disponible, que difficilement à une exploitation de 8 ha. Une autre raison vient du mode de colonisation de certaines région

L'Eifel Occidentale prolonge l'Islek luxembourgeois. Les défrichements ont été en partie individuels, comme l'indique les toponymes confirmés par certains textes. Le nombre d'exploitations isolées se terminant par hof, déformation de Hufe, est particulièrement élevé dans la région de Neuerburg (Bornhof, Hasenhof, Bayerhof, Schranzenhof etc...). Au Luxembourg voisin ces exploitations correspondent à des "Voueries" appelée en Allemand "Lehnsgüter". N. Majerus définit les biens de Vouerie comme étant des "fermes héréditaires" louées à des serfs qui devaient payer certaines redevances fixes à leur seigneur. Il ajoute "dans le quartier (région de langue allemande, notamment l'Ouest du Bitburger Land) les voueries étaient très nombreuses" (17). La localisation indiquée dans les textes montre que la plupart du temps il s'agit d'exploitations agricoles de plus de 10 ha., certaines étant de véritables domaines pour l'époque. Les terres, le plus souvent, sont groupées autour de l'exploitation. Un seul héritier reprend l'exploitation à la mort du titulaire. Dans les documents des XVII - XVIIIme siècles l'énumération des biens indique l'existence de WILDLAND, cultivé sur brûlis.

Dans le calcul des surfaces agricoles il faut donc faire abstraction dans certaines régions des surfaces occupées par les voueries, ce qui limite les terroirs agricoles proprement villageois.

En fait l'EIFEL était une région de petites communautés rurales. L'exploitation du WILDLAND réduisait les possibilités agricoles, car cette méthode peu intensive, en allongeant les jachères, n'est pas comparable à celle pratiquée sur le Dungland, continuellement assolé.

La partie septentrionale de l'EIFEL, autour de KALTERHERBERG, BREINIG, MUTZENICH, présente des villages très étirés. Le premier s'allonge sur 3,8 km. et est très aéré. Les parcelles de certaines maisons sont perpendiculaires à la rue, alors que celles situées derrière sont parallèles à celle-ci. S'agit-il, ici, d'une esquisse d'aménagement planifié ? MARTINY n'y voit aucune influence planificatrice. Il considèr

.../..

les villages de l'EIFEL septentrionale comme étant des villages-rues (Einwegedörfer) (18). Mais l'essentiel de la "FLUR", les terres situées loin du village, présentent une disposition irrégulière, une BLOCKFLUR, qui n'indique pas un défrichement selon un plan préétabli.

Ainsi il manque dans l'EIFEL la forme d'habitat classique des terres de défrichement : le WALDHUFENDORF. Les quartiers sont toujours nombreux, la longueur des champs est réduite. Le droit successoral, mis à part quelques petites zones, a été très tôt égalitaire. Ce dernier n'est-il pas, dans l'Eifel septentrionale, l'expression de l'individualisme qui a dû se manifester dès l'époque des défrichements ? Il semble bien que l'action des grandes abbayes n'a pas eu raison de ce comportement.

2. le rôle géographique de quelques abbayes et communautés religieuses.

La participation des communautés religieuses au grand mouvement de défrichement a été considérable. Certaines abbayes ont joué un rôle particulièrement important.

Une des plus précoces fut celle de Prüm. Elle fut fondée en 721 par BERTRODA de Mürlenbach, une soeur de Charles MARTEL, à côté de la villa royale. Prüm devint l'abbaye "familiale" de la dynastie carolingienne. Ses biens étaient des immunités, localisées, pour les plus importants, autour de la dépression calcaire. D'autres se trouvaient dans la vallée du Rhin et en Belgique.

Au IXme siècle l'abbaye possède environ 50.000 Morgen, c'est-à-dire plus de 10.000 ha. de terres, prés et forêts. Une centaine de "Güter" sont situés à proximité de l'abbaye, sous forme de Lehnsgüter héréditaires et transmissibles à un seul héritier seulement. La communauté bénédictine, a ainsi favorisé le développement du droit d'aînesse. Par là s'explique la coutume qui de nos jours veut que dans la région de Prüm un seul enfant hérite l'exploitation en bloc. L'abbaye tenait à ce droit pour éviter, sans doute, toute confusion. Le premier inventaire, on pourrait dire terrier, remonte à 893. Au XIIIme siècle la situation sera tellement confuse que l'abbé CAESARIUS rédigera un nouvel "Urbar" déclinant toutes les propriétés. Il parle notamment des forêts défrichées et des villages édifiés. Les Lehnsgüter sont énumérés. La puissance économique fut telle que l'abbé de Prüm devint un abbé territorial, entrant en conflit avec l'évêque de Trèves. Par achats et échanges l'abbaye arrive à être une des plus puissantes abbayes de l'Empire. Mais en 1576, après une lutte de près de trois siècles, Prüm est rattaché à l'Electorat de Trèves. Cet événement reprend une vieille tradition :

.../..

la prédominance des influences culturelles méridionales. Lors de l'occupation française les biens furent nationalisés, en 1803, et vendus aux enchères. Prüm devint siège d'une préfecture, grâce à la présence de la ci-devant abbaye.

Si l'abbaye de Prüm n'a joué qu'un rôle indirect dans le mouvement de défrichement, celle d'Himmerod du fait de ses statuts, y a participé plus directement.

Avec Himmerod c'est Citeaux et l'ordre de St-Bernard qui s'installent dans l'EIFEL. Fondée en 1135 dans la vallée de la Salm, à proximité des villages de Grosslittgen et Eisenschmitt, sous l'invocation de Notre-Dame, l'abbaye prit le nom du propriétaire de la terre sur laquelle elle s'établit : HAYMO qui donna Haymenrode puis Himmerod. L'archevêque de Trèves avait doté le couvent d'abondants biens fonciers. Des donations augmentèrent le patrimoine de l'abbaye. Un document du pape Honorius III datant de 1219, énumère 12 granges appartenant à Himmerod. Plus de la moitié est située dans l'actuel arrondissement de Wittlich.

Himmerod a débuté comme les autres créations de Citeaux en interdisant l'exploitation en faire-valoir indirect, mais à partir du XIIIme siècle, avec la cléricalisation de l'ordre, l'exploitation directe décline rapidement. Les granges cisterciennes issues de défrichement restèrent presque toutes des exploitations isolées. Seules les exploitations viticoles dans les villages mosellans ne sont pas à l'écart des agglomérations.

Le couvent organisait des plaids annaux aussi bien dans l'EIFEL que dans la vallée de la Moselle. Tous les exploitants d'une Hufe, appelés Höber, Hufer, Höfer ou Gehöfer, devaient paraître à ces derniers jusqu'à la fin du XVIIIme siècle. On voit par là que la Hufe continuait à être considérée comme une entité alors que le nombre de ceux qui en vivaient pouvait être considérable.

L'abbaye encouragea les défrichements au détriment de la forêt eifelienne. Chaque Morgen défriché devait payer un setier de grain et la dîme. Ces conditions relativement favorables devaient inciter de nombreux paysans à entreprendre des conquêtes sur la forêt.

A. SCHNEIDER écrit que Himmerod accepta toujours les décisions du chapitre général de Citeaux, ce qui montre la prédominance des relations avec les contrées méridionales, notamment la Bourgogne (19).

.../..

Le rôle de Himmerod, sur le plan économique, a été remarquable. L'extension des cultures vers EIFEL en découle immédiatement. La céréalisation du XIIme et XIIIme siècles dont ont parlé les historiens, se constate également dans l'EIFEL. Par les redevances en céréales qu'impose l'abbaye elle favorise l'extension de ces dernières. L'assolement triennal avec seigle, avoine et jachère est généralisé par l'intermédiaire des baux que contracte l'abbaye. Mais dans certains villages l'avoine prend la place des céréales d'hiver, l'épeautre celle des céréales d'été.

Himmerod semble avoir joué un rôle important dans l'évolution de l'économie et de la société : l'extension et la transformation du fermage, le développement de l'élevage et la viticulture.

En 1312 le chapitre général interdit le fermage héréditaire et le fermage à vie des granges et des celliers, afin d'éviter toute aliénation des biens. Mais devant l'évolution générale Himmerod est obligé de céder.

Le premier bail de fermage héréditaire concerne un vignoble à Pommern, au XIVme siècle. Les autres formes de fermage, à vie et à temps, suivront au cours de la même période. La durée minimum d'un bail était de 3 ans. Le maximum était de 60 ans. Les délais intermédiaires étaient de 9, 10, 14, 20, 21, 27 et 30 ans. L'évolution du fermage doit être mise en relations avec l'évolution foncière. L'emprise de l'abbaye semble se relâcher dès le XIVme siècle. Le mouvement de défrichement est arrêté ou considérablement ralenti. Aucune souveraineté supérieure, comme la puissance royale par exemple en France, ne prend la relève dans l'EIFEL. La paysannerie ne sent pas le poids d'un pouvoir royal allant se renforçant. Par là on assiste à une espèce de libération du monde rural, du moins dans les régions périphériques et dans la vallée de la Moselle. Le fermage doit être replacé dans ce contexte général car il amène petit à petit le démembrement des propriétés monastiques. Sous la poussée démographique des siècles ultérieurs les Hufen éclatent, même si elles conservent encore valeur juridique.

Ainsi l'évolution vers le fermage se situe sur le même plan que l'évolution vers le régime successoral égalitaire pratiqué dès la fin du Moyen-Age dans l'EIFEL, en dehors des régions de Prüm et Bitburg.

Dans un deuxième domaine Himmerod a joué un rôle non négligeable. A partir du XIVme siècle apparait dans les baux de fermage l'obligation pour le preneur d'élever du 'Faselvieh", c'est-à-dire des reproducteurs, taureaux et verrats (20). Il semble

.../..

que ce sont surtout les grosses communes du vignoble qui avaient cette obligation, ce qui montre la prééminence de ces dernières et la dépendance de celles des hauteurs à l'égard des agglomérations de la vallée de la Moselle.

La culture de la vigne retint l'attention de Himmerod dès la fondation de l'abbaye. Sans doute la vigne ne donnait-elle pas de bonnes récoltes dans les environs immédiats du couvent. Mais ce dernier n'était pas très éloigné de la vallée de la Moselle où dans de nombreuses communes il possédait des "Weinhöfe".

C.- De la viticulture romaine à la viticulture moderne.

Le peuplement de la vallée de la Moselle et des autres petites vallées viticoles est en étroite relation avec l'expansion de la vigne. Développée par les Romains elle n'a cessé de résister aux nombreuses crises qui l'ont affectée. Ce n'est pas qu'elle a été importée par ces derniers, mais son essor, son perfectionnement, elle le doit incontestablement aux Romains. La vigne à l'état sauvage existait à l'époque celte dans tout le Fossé Rhénan.

1. l'origine romaine du vignoble

On a avancé une origine grecque pour le vignoble rhénan et mosellan. Les preuves paraissent cependant bien minces : forme grecque du couteau de vigneron, culture sur échalas rappelant les vignobles grecs (21). En réalité la culture de la vigne est plus récente. TACITE écrit dans sa "Germanie" : "quant à l'automne, ils (les Germains) en ignorent le nom et les fruits" (22). Doit-on en conclure que la véritable viticulture est postérieure à TACITE ? Roger DION mettait en doute l'existence d'une viticulture commerciale au Nord de Lyon dès le début du siècle des Antonins (23). De fait c'est vraisemblablement seulement à partir de cette époque qu'elle s'est développée. Jusque là les agglomérations rurales de la vallée vivaient de l'agriculture. En effet la toponymie permet de constater qu'à l'époque celte les lieux de confluence des affluents de la Moselle, ou encore les rebords du plateau eifelien étaient relativement peuplés, mais guère les sites favorables à la culture de la vigne.

A cette première phase marquée par le peuplement des Celtes trévires succède la phase romaine, marquée par la "Pax Romana" (24).

L'Empereur PROBUS a laissé un souvenir indélébile qui s'exprime encore à travers le folklore mosellan. En proclamant la levée de l'interdiction de planter des vignes il a permis l'extension de ces dernières jusqu'aux limites septentrionales de

.../..

l'Orbis Romanus. La toponymie de la vallée traduit largement l'influence romaine. De nouveaux villages sont fondés, cherchant les facilités de communications. Le peuplement se fait plus régulièrement, ne laissant pas de grands espaces vides. A l'extension des vignes correspond un mouvement de défrichement sur les pentes schisteuses de la vallée. Les toponymes laissent penser que les bois de noisetiers, châtaigniers, bouleaux, font place aux cultures et surtout à la vigne.

Dès le début du IVme siècle la viticulture semble très importante dans toute la vallée de la Moselle, mais surtout immédiatement en aval de Trèves. Cette prospérité correspond à l'époque des séjours impériaux à Trèves. AUSONE, précepteur à la cour impériale de Trèves au IVme siècle, chante dans son poème "Mosella" les souvenirs et la beauté des vignobles établis dans des amphithéâtres naturels. Au Vme siècle, FORTUNAT, évêque de Poitiers, marchant sur les traces d'AUSONE, vante à nouveau l'opulence de ce vignoble septentrional.

L'empreinte romaine marque encore profondément le pays viticole. Presque tous les noms se rapportant à la technique de la vigne et à l'outillage viticole sont d'origine latine : Wein (vinum), Winzer (vinitor), Keller (cella), Most (mustum), Küfer (cuparius), Pfahl (palus), Kelch (calix), Pokal (poculum), Kelter (calcatura), Pichter (pictura), etc...

L'origine romaine du vignoble, ainsi que le souligne R. DION n'est pas douteuse. Il est à remarquer, comme le fait le même auteur, que le vignoble mosellan, quoique plus septentrional était plus précoce que le vignoble alsacien. Les Romains ont demandé à la vallée de la Moselle, et non à celle du Rhin alsacien, d'assurer les liaisons importantes entre Marseille et les Bouches du Rhin (25). La raison est d'ordre naturel. La Moselle au cours plus calme était plus facile à naviguer que le Rhin alsacien. Le premier attirait donc un trafic important qui a suscité la création d'une corporation de "nautae mosallici" qui fut, aux IIIme et IVme siècles l'une des causes de la prospérité tréviroise. Le fameux navire de Neumagen montrant le transport du vin sur la Moselle porte témoignage (26).

Ainsi vers la fin de l'Empire Romain le vignoble de la Moselle était devenu un vignoble commercial.

.../..

2. le christianisme et le développement de la viticulture au Moyen Age

Avec les invasions germaniques le vignoble subit une grave crise qui met en question son existence. Pendant trois à quatre siècles le vignoble mosellan tombe dans l'oubli. Ce n'est que vers la fin du VIIIme et au début du IXme siècle que se déssine une reprise. L'époque carolingienne parait particulièrement brillante. De nouveaux villages sont créés. Sur une centaine d'agglomérations rurales de la vallée de la Moselle une vingtaine date de cette époque.

Le renouveau du vignoble est lié à un fait de civilisation : le développement du christianisme qui favorise la culture de la vigne. CHARLEMAGNE passe pour un des grands patrons de la vigne et du vin. Ainsi les relations entre la religion et la viticulture se resserrent-elles à travers les siècles. Le christianisme imprègne profondément le peuple mosellan. Les patrons des paroisses ont souvent des liens étroits avec la viticulture. Mais c'est la Vierge, grâce à son intervention aux Noces de Cana, qui détient la palme. L'art populaire, jusqu'à nos jours, se nourrit à cette source. Le vin a souvent été comparé au sang du Christ. Les artistes locaux en ont tiré des thèmes nombreux, tel ce "Christ dans le pressoir", sculpté et représentant le Christ à la place des raisins. Le poids de la croix faisant office de pressoir, le sang lui jaillit des blessures. Erigé à Ediger, au coeur du vignoble, ce chef d'oeuvre du début du XVIme siècle illustre admirablement les relations entre le côté mystique du christianisme et le travail du vigneron. Ainsi la nature, la religion et l'art populaire sont étroitement associés. Et celà ne se voit que dans la vallée de la Moselle.

Les défrichements du XIme au XIIIme siècles ont été opérés en partant de la vallée. L'initiative revenait aux communautés de la vallée et aux abbayes.

On pourrait en citer au moins une dizaine (Himmerod; Engelport, Maria-Laach, Malmedy-Stavelot, Rosental, Stuben, St-Maximin, etc...) sans compter les chapitres installés dans les villes.

Bien des communautés de la vallée ont agrandi leur territoire en s'étendant sur le plateau. Certaines communes ont même défriché sur l'autre versant de la rivière. Le dynamisme des communautés de la vallée provenait de leur population plus importante que celle des agglomérations du plateau. Au moment où la vigne s'étendait à nouveau, l'extension des autres terres devenait inévitable. En effet sans les terres arables ou le Wildland la vigne ne pouvait que difficilement occuper de nouvelles surfaces,

.../..

car elle demandait une fumure que seules les premières lui permettaient d'obtenir.

Les lieux nouvellement défrichés concernaient les forêts couronnant le rebord du plateau eifelien et que les communes viticoles avaient pu sauvegarder par endroit. Certaines communes viticoles ont pu de ce fait étendre considérablement leurs terres. Le statut de ces dernières pouvait être privé ou collectif c'est-à-dire communal. De nouvelles agglomérations rurales furent ainsi fondées. Sur le plan administratif et religieux elles furent, le plus souvent, rattachées à des communes viticoles. L'organisation religieuse actuelle porte encore la trace de cette colonisation : les communes du plateau sont rattachées aux paroisses de la vallée d'où la desserte a lieu. Sur le plan agricole l'interdépendance entre les deux milieux physiques devait s'affirmer par la suite : du plateau on tirait les céréales, l'engrais naturel ainsi que la main-d'oeuvre saisonnière. Pour beaucoup de communes du plateau les relations devinrent unilatérales, les communes viticoles, à la puissance économique supérieure, imposant leurs conditions aux petites communautés du "Berg".

La féodalité marque de son empreinte le vignoble. Innombrables sont les villages à posséder encore leur "Burg". Le grand nombre de ces derniers marque l'émiettement territorial des XIme - XIIme siècles et la volonté des multiples dynasties locales de posséder leur vignoble propre. Souvent deux ou trois seigneurs se partagent le ban d'un village. Sur le plan de la viticulture cela a laissé des traces : de nombreux crus célèbres, Schlossberg, Herrenberg, sont issus des vignobles féodaux.

Le vignoble prospéra à partir des XIme - XIIme siècles jusqu'au début du XVIme siècle. La navigation, sur la Moselle, restera active jusqu'à l'avènement du chemin de fer. Le commerce utilise, pendant le Moyen-Age la voie d'eau. Le commerce des vins fit déjà la prospérité de certains petits centres de la Moselle moyenne. Ce commerce était souvent entre les mains des juifs qui étaient relativement nombreux à Trèves, Coblence, mais aussi dans les localités rurales viticoles. Ainsi à Beilstein, petite commune viticole de seulement 54 ha. de surface agricole, on comptait, au XIVme siècle une dizaine de familles juives, sur une centaine. En 1319 la localité obtient une charte urbaine (Stadtrecht). Le commerce du vin et de l'argent était pratiqué par nombre de ses habitants.

.../..

Les couvents accordaient toute leur sollicitude à une richesse aussi précieuse que le vin. Himmerod eut une influence considérable sur le maintien et l'amélioration du vignoble. On peut même parler d'une véritable politique viticole qui repose sur un certain nombre de principes auxquels l'abbaye tenait vigoureusement, bien que la demande de vins augmenta notablement à partir du XIIIme siècle. L'abbaye évita que les vignes ne changeassent trop souvent d'exploitant. C'est pour cette raison qu'elle limite au minimum le fermage à temps, préférant pour les vignes, le fermage héréditair L'intérêt des exploitants à des récoltes abondantes fut ainsi plus évident. Elle favorisa aussi le métayage, pour les mêmes raisons. L'exploitant fut plus exposé à l'influence de l'abbaye qui put l'obliger à certains travaux précis : choix des cépages, procédés de vinification. Recevant la moitié des raisins le cellier abbatial put procéder à une vinification plus avantageuse pour la communauté religieuse. La qualité fu maintenue par l'obligation pour les fermiers ou métayers, de replanter chaque année, un certain nombre de pieds de vigne (27). En plus l'abbaye surveille régulièrement, pa l'envoi de véritables inspecteurs, l'état des vignes données en fermage. En cas de no rentabilité d'une vigne, l'arrachage fut imposé. Des noyers furent généralement plant à la place. La qualité des vins des possessions d'Himmerod était différemment appréci L'acheteur précisait l'origine du vin désiré. Des textes du XIVme siècle montrent qu' existait déjà de véritables crus. Les vins de Kues, Graach, Kröv, se vendaient plus chers que ceux des localités de second ordre. Jusqu'à la veille de leur dissolution les communautés religieuses devaient jouer un rôle important dans le maintien de la viticulture. Mais à travers la propriété ecclésiastique apparait le problème foncier. La part des couvents, chapitres et abbayes aux surfaces en vignes, fut considérable.

Les revenus découlant de la viticulture expliquent les nombreuses guerres féodales qui ont eu pour théâtre et enjeu la vallée de la Moselle. L'évêque de Trèves dut lutter contre les féodaux locaux, mais aussi l'évêque de Mayence et de Cologne, ainsi que l'électeur du Palatinat. Mais dès le XVme siècle l'évêque de Trèves devenu Electeur, domine toute la vallée : la viticulture, principale source de revenus des évêques - électeurs de Trèves, pourra désormais compter sur l'appui du prince-électeu A voir le grand nombre de monuments, de constructions de toutes sortes, l'on peut cons dérer la fin du XVme siècle et le début du XVIme siècle comme l'époque la plus brillan pour le vignoble mosellan.

.../..

Contrairement à la plupart des autres régions d'Allemagne la Réforme n'eut dans la vallée de la Moselle pas de conséquences graves pour la viticulture. Les sécularisations y furent pratiquement inconnues. Les abbayes et autres communautés religieuses continuèrent à disposer de leurs terres, les agrandissant même jusqu'à la sécularisation proclamée par l'occupant français au début du XIXme siècle. Encore de nos jours la population protestante est minoritaire. Seulement quatre agglomérations sont à majorité luthérienne : Traben - Trarbach, Winningen, Mülheim et Veldenz. Il est à noter que ces quatre localités figurent parmi les fleurons de la viticulture mosellane.

Les guerres du XVIIme siècle, notamment celle de Trente Ans, déferlèrent sur la vallée et les régions voisines. Zone de passage, la vallée fut dévastée à de nombreuses reprises. L'attrait de la viticulture et de ses richesses y sont, certainement, pour quelque chose. Pendant la seule guerre de Trente Ans, l'Electorat perdit, croit-on, 300.000 habitants (28). Pendant les guerres de Louis Quatorze, notamment la campagne du Palatinat, tous les châteaux sauf un, furent détruits. Ce fut la fin d'une époque. Le XVIIIme siècle devait être à la fois une période de reconstruction et l'apogée du système traditionnel.

.../..

NOTES DU CHAPITRE I

1.- R. LAUFNER - Geschichte des Trierer Landes t. I p. 62. Pour la partie occidentale du Massif Schisteux Rhénan on a inventorié plus de 10.000

2.- La guerre des Gaules Livre V, 3 - Traduction Germaine ROUSSEL.

3.- R. LAUFNER op. cit. p. 134 et suiv.

4.- Luftbild und Archeologie. Spuren der Vergangenheit im Rheinischen Boden - édité par le Landschaftsverband Rheinland, du : Rheinisches Landesmuseum à Bonn - 2me éd. 1962.

5.- Le Landesmuseum de Bonn expose une carte-plan montrant la localisation des différents établissements romains.

6.- Erläuterungen zur geologischen Ubersichtskarte der nördlichen Eifel 1 : 100.000 - p. 52 - 53. Krefeld 1962.

7.- Saarbrücker Zeitung - 19 Avril 1967 p. 15 - L'auteur de la découverte est le Dr. SCHINDLER, Landeskonservator de Sarre.

8.- H. VILLERS. Die römische Messingindustrie in Niedergermanien - Bonn 1906.

9.- Karte der nutzbaren Lagerstätten Deutschlands 1 : 200.000 feuille Trier - Mettendorf - 2me édition.

10.- cf les cartes géologiques 1 : 25.000 : Landscheid, Bendorf

11.- Nous avons pu personnellement déterrer des poteries datant du début du IVme siècle après Jésus-Christ.

12.- Die Römer am Rhein, de P. LA BAUME - Stollfuss Verlag Bonn - Sammlung Rheinisches Land t.4 - 2me édition

13.- A. SCHUTTLER - Kulturgeographie der Mitteldevonischen Eifelkelkgebiete - Beiträge zur Landeskunde der Rheinlande - 1939.

14.- A. MEITZEN - op. cit. p. 572

15.- K. LAMPRECHT - Deutsches Wirtschaftsleben im Mittelalter - 3 vol. Leipzig 1886.

16.- A. MEITZEN - Siedlung und Agrarwesen der Westgermanen und Ostgermanen.

17.- N. MAJERUS - Histoire du Droit dans le Grand Duché de Luxembourg - t. 1 p. 266 - Luxembourg 1949.

18.- R. MARTINY. Grundrissgestaltung der deutschen Siedlungen. - Pettermanns Mitteilungen Heft 197 - 1928.

19.- A. SCHNEIDER - Die Cistercienserabtei Himmerod im Spätmittelalter. Edit. Ab. Himmerod 1954.

.../..

20.- A. SCHNEIDER p. 94. Le fait est prouvé pour Pommern, dans la vallée de la Moselle et Gelsdorf, sur le plateau de l'Ahreifel.

21.- K. CHRISTOFFEL : zwei Jahrtausende rheinischer Reben, in "Weinland" édité par le Bauern und Winzerverband Rheinland - Hessen 1960.

22.- TACITE - Germania XXVI

23.- R. DION - Histoire de la vigne et du vin en France, des origines au XIXme siècle - 1959 - p. 137.

24.- Les noms des affluents de la Moselle sont d'origine celte : Sauer (Sura), Ruwer (Erubris) Dhron (Drahonus) Lieser (Lesura) Salm (Salmona) Eltz (Alisontia) Prüm (Promea) - Selon A. BACH - Die deutschen Ortsnamen - 1954.

25.- R. DION - op. cit. p. 163.

26.- Il s'agit d'une magnifique sculpture en pierre montrant le transport du vin sur la Moselle. L'oeuvre a été trouvée à Neumagen mais est exposée au Landesmuseum de Trèves.

27.- A. AMBROSIUS - op. cit. cite des cas allant de 25 à 150 pieds par an.

28.- H. AUBIN - Erläuterungen zum geschichtlichen Atlas der Rheinprovinz - Bonn 1926.

.../..

CHAPITRE II : L'apogée du système traditionnel au XVIIIme siècle.

A.- Les hautes terres sont une région céréalicole mais où le "Wildland" joue un rôle fondamental.

1. les sources

Le XVIIIme siècle marque l'épanouissement de la civilisation rurale traditionnelle. Aux guerres du XVIIme siècle succède une période de restauration qui nous a valu de nombreux documents, si bien que la situation peut être assez bien connue. Il nous a paru préférable d'étudier à fond la situation au XVIIIme plutôt que la période médiévale pour laquelle nos sources sont insuffisantes.

L'Electeur de Trèves a fait rédiger vers 1719 - 1721 des livres terriers ou "Grundt und Extrakten Bücher" qui recensent toutes les terres. Les livres de redevances de la dîme et du cens ainsi que les baux de fermage, complètent notre information. Nous avons pu étudier 95 terriers concernant des communes de toutes les régions des hautes terres (1). Leur contenu permet de saisir l'apogée de la civilisation traditionnelle. En effet c'est à cette époque que certains usages sont rédigés alors que selon l'aveu de nombreuses communautés rurales il n'existait pas auparavant de coutume rédigée Et encore ces livres ne sont-ils pas l'équivalent d'un recueil de coutumes. C'est si vrai que, lorsque dans une lettre du 3 Février 1810, le Conseil d'Etat demande au Préfet de Rhin et Moselle de lui adresser "un ouvrage avec les anciennes coutumes du Pays de Trèves" le Préfet répond "qu'il n'en trouve point". Cette constatation nous semble très importante. L'absence de coutume rédigée semble indiquer une latitude assez grande dans le domaine agricole. Jamais les paysans n'ont trouvé en face d'eux un pouvoir souverain fort. L'influence de la royauté, par l'intermédiaire des intendants, a été beaucoup plus tracassière dans le monde paysan en France. Les seigneurs eifeliens sont des princes de peu d'envergure et leur action sur le plan agricole a été faible.

2. le village eifelien au début du XVIIIme siècle

L'étude des terriers montre, à travers tout le XVIIIme siècle, la prédominence de la céréaliculture. Seigle et avoine sont les deux grandes céréales. Les villages eifeliens se caractérisent, vers 1720, par la faible étendue des terres cultivées et le médiocre nombre de ses habitants.

.../..

Les terriers énumèrent les différentes sortes de terres de chaque village. L'enquêteur, un officier de l'Electeur, interroge les "meilleurs habitants" du lieu sur la nature des terres, ce qui nous vaut des précisions intéressantes. Partout on distingue tout d'abord le Flohrland, Ackerland, Bauland, Dungland ou Mistland. Ces cinq termes concernent les terres fumées et assolées. Les deux dernières expressions sont surtout utilisées dans les régions où l'on pratique la Feldgraswirtschaft et où le fumier semble jouer un rôle particulièrement important.

Les documents nous apprennent que les terres labourables sont groupées en trois classes, selon leur rendement. La première, la meilleure, est toujours très réduite. A Steiningen sur 123 Morgen, 7 seulement sont en première catégorie. Dans la même région des Maare, à Mehren, la première classe compte 94 Morgen sur 815. Même dans la région de Wittlich, qui passe pour un bon pays par rapport au coeur de l'Eifel la proportion n'évolue guère. A Grosslittgen les meilleures terres ne s'étendent que sur 20 Morgen, c'est-à-dire près de 5 ha., les labours totalisant 397 Morgen. Il est même des villages qui ne comptent aucune terre de première classe. Le cas n'est pas rare et montre combien l'agriculture se heurte à des conditions naturelles peu favorables (2).

Les terres de labours ne sont jamais très étendues. Les paroisses les plus grandes possèdent 8 à 900 Morgen de Ackerland, c'est-à-dire environ 250 ha. Les terroirs cultivés sont donc réduits. A vrai dire 800 Morgen sont presque l'exception. Ce grandes étendues se trouvent dans l'EIFEL Mosellane, à l'approche du Bitburger Land et dans la dépression de Wittlich, ou dans les dépressions calcaires. Mais au coeur du massif les finages se restreignent. Nombreux sont les villages où l'on compte moins de 200 Morgen de labours. Immerath, au pays des Maare, totalisait 177, Sarmersbach non loin de là, en avait 112, mais le village de Neichen n'en comptait que 61. Les terriers du XVIIIme siècle indiquent plusieurs dizaines de villages des environs de Daun et Prüm avec moins de 100 Morgen de labours. La capacité nourricière du village eifelien était réduite.

A côté des labours les prés occupèrent des surfaces non négligeables. Alors que les premiers étaient confinés aux plateaux ou aux surfaces de faible pente, les seconds occupaient, de préférence, les fonds des vallées. Selon qu'un village s'étend à proximité d'une vallée ou non, ses prés étaient plus ou moins étendus. Leur qualité

.../..

était médiocre. Tous les terriers montrent que les prés de 3me catégorie étaient plus nombreux que ceux de première ou seconde. Mal draînés, innondés en hiver, les sols des prés s'acidifient, sans que le paysan y apporte un remède.

Mais le village eifelien était surtout caractérisé par l'étendue des terres de Wildland ou "terres sauvages" ou sartables comme on disait à la même époque en Ardenne française.

A vrai dire dans certains villages on parle de Schiffelland, Wildland et Rottland. Les deux premiers termes sont synonymes. Le dernier se rapporte à des terres qui sont défrichées à des intervalles plus longs que les terres de Wildland ou Schiffelland. Tandis que les dernières sont cultivées à la houe le Rottland est cultivé au "Rottpflug", c'est-à-dire à la charrue (3).

A côté de ces taillis périodiquement cultivés on trouve la forêt de futaie, d'étendue minime mais qui permettrait aux habitants de tirer des fruits sauvages et de la litière, des rares forêts qui subsistaient.

Dans la Schneifel et les Hautes Fagnes la Feldgraswirtschaft imposait une rotation céréales-prés. Les terres soumises à cette rotation sont souvent appelées "Wechselland". Les parcelles abandonnées aux herbes, celles-ci venant spontanément ou après avoir diffusé les semences tombées du foin, s'appelaient "Dresche" ou "Driesch". Un champ en "Driesch" était donc une parcelle subissant une rotation céréales-herbes d'une dizaine d'années. Les terres Driesch, dont le terme équivalent en Français est trieux, se trouvaient également dans le reste de l'EIFEL (4). Bien des "Wiesen" (prés) ont dû être Driesch à un moment donné. Encore aujourd'hui lorsqu'un vigneron laisse en jachère, pendant quelques années, une parcelle de vigne, il l'appelle Driesch ou Dresch.

B. - Le Wildland, sa nature, son utilisation, son importance.

1. TACITE, CESAR, et le Wildland

Tous ceux qui ont pénétré les hautes terres avant le XIXme siècle, ont été frappés par la juxtaposition de deux agricultures : celle des terres assolées, celle faite périodiquement sur brûlis après la coupe des taillis.

L'origine de cette pratique est impossible à élucider. Néanmoins on peut se demander si la phrase de TACITE ne se rapporte pas davantage aux terres de Wildland qu'aux terres assolées. Il nous semble que le texte de TACITE convienne davantage à

.../...

la description de la culture sur brûlis qu'aux terres assolées. Sa description se place dans un contexte où il est souvent question de la forêt. J. CESAR semble opiner dans le même sens lorsqu'il écrit dans la guerre des Gaules, à propos de l'agricultur des Germains :

"Les magistrats et les chefs attribuent, pour une année, aux familles et aux groupes de gens qui vivent ensemble, une surface de terrain dont ils fixent, à leur convenance, l'étendue et l'emplacement; à la fin de l'année, ils les obligent à aller ailleurs ..... ils ne veulent pas que les Germains, réduits par la vie sédentaire, perdent le goût de la guerre pour celui de l'agriculture ..." (Livre VI - 22 - traduction Germaine ROUSSEL).

Cette phrase sonne curieusement lorsqu'on regarde comment les terres sur brûlis sont encore, en partie, attribuées au XVIIIme siècle. Lorsqu'elles sont communale les lots égalitaires sont tirés au sort, ce qui rappelle le partage égalitaire de l'époque antique. Cette pratique remonte-t-elle si haut ? Toujours est-il qu'à trave tout le Moyen Age les textes parlent des haies et buissons qui sont périodiquement abattus. Déjà le Urbar de Prüm, de l'an 893, mentionne le Wildland. A cette époque les villages des dépressions calcaires, installés sur la périphérie de ces dernières défrichent les forêts sur les terres schisteuses voisines. Leur Dungland est situé dans la dépression calcaire, alors que le Wildland se trouve sur le plateau schisteux

Il semble que les défrichements médiévaux se soient faits en partie par le moyen de la Wildlandwirtschaft. L'EIFEL n'est pas une exception. L'Ardenne française, l'Ardenne belge et l'Islek luxembourgeois présentent les mêmes aspects de la civilisation rurale médiévale (5). Au XVIme siècle on parle de terres "emboschées" à Regniove sur le plateau de Rocroi. Le XVIIme siècle voit une reprise de la végétation forestiè à la suite des nombreuses guerres qui provoquent le déclin de l'agriculture; cela permet une exploitation plus intensive de la forêt au siècle suivant.

Mais c'est au XVIIIme et au début du XIXme qu'on peut le mieux saisir l'importance d'une agriculture qui repose sur la dualité Dungland - Wildland. On ne peut mie présenter le Wildland qu'en citant un extrait de la lettre du Maire de Bouillon, JOBA au 1er Consul en 1803 : (6)

"le sol du pays est naturellement ingrat et stérile, l'immensité d'engrais nécessaire pour vaincre cette opiniâtre stérilité y rend la culture ordinaire, absolument impra-

.../..

tivable. Le blé est inconnu; les habitants n'ont d'autres ressources pour se procurer quelques grains de très mince qualité, que de lever le gazon, de le brûler et de se servir de la cendre comme engrais, travail long et pénible dans lequel l'homme ne peut se faire aider par les animaux, dont la terre néanmoins n'est susceptible que tous les 15 ou 18 ans, ce qui fait que les 15/16me au moins du territoire sont ordinairement en jachères et ne fournissent alors que de très mauvais pâturages ou des plantes uniquement propres à la litière des bestiaux; travail enfin dont le produit a les plus grands dangers à courir de la part des fréquentes intempéries du climat" (7).

De l'Ouest à l'Est les triots, terres de sart, le Wildland, le Schiffelland, traduisent une même réalité géographique. Qu'il s'agisse de l'Ardenne ou de l'EIFEL partout on lève le gazon, on forme des "fourneaux" qui, séchés, sont allumés. Les cendres sont éparpillées à la houe. Le grain est semé dans les cendres. Le défrichement commence au printemps. Les premiers "fourneaux" sont allumés en Juin, selon les années. De tout le massif, de hautes colonnes d'une fumée âcre montent vers le ciel. Lorsque le temps est aux vents d'Ouest la fumée est rabattue et enveloppe le paysage comme dans un voile bleuâtre. Que l'année soit humide et les fourneaux ne s'allumeront que timidement; les surfaces défrichées seront moins étendues. La disette guette des populations trop nombreuses dans un milieu trop ingrat.

2. localisation du Wildland

D'une manière générale les terres assolées, fumées, sont situées à proximité du village. Le Wildland ou Schiffelland se trouve, en général plus éloigné. Nous disons en général, car la situation change d'un village à l'autre.

Certains auteurs ont voulu schématiser la répartition des terres en distinguant un "infield" d'un "outfield". Autour du noyau central constitué par les terres assolées se dérouleraient des anneaux plus ou moins concentriques et comprenant, de l'intérieur vers l'extérieur, les champs, les prés, le Wildland, la forêt. Cette description peut exister mais n'est pas systématique (8).

Il est intéressant de constater que sur 95 terriers consultés un seul parle de "Innenfeld" et "Aussenfeld". Et encore le village où l'on en parle n'est-il pas typique. Thur est une agglomération rurale située au Nord-Ouest de Mayen, sur les tufs non consolidés du quartenaire. Une coulée basaltique crée au Nord du village une colline allongée. Le village n'est ni eifelien, les chistes font défaut, ni maifeldois, puisqu'-

.../..

on ne trouve point de loess. Les terres appelées Aussenfeld, sont certes éloignées, mais ne constituent pas un anneau qui s'opposerait à un véritable Innenfeld. Le text déclare que le "Aussenlandt ist auf Bergen und an Höhen gelegen" (9). Les terres son cultivées une fois tous les 4 - 5 ou 6 ans. Il faut ajouter qu'à Thur, en 1720, l'as lement biennal est de rigueur, contrairement à l'ensemble de l'EIFEL.

La localisation du Schiffelland peut varier d'une commune à une autre. En moyenne les terres exploitées périodiquement sont plus éloignées que les labours, ma elles ne forment jamais un véritable anneau. Il suffit de confronter les terriers du XVIIIme siècle avec les cadastres du XIXme pour s'en rendre compte. Le Wildland ne c titue jamais des surfaces très vastes. Il est fractionné en une série de morceaux de 50 à 80 Morgen, souvent moins, rarement plus.

Les "quartiers" sont éparpillés un peu partout sur le territoire de la commu Dans certains villages on parle de "Wildflohr" entendant par là un quartier. Il arri même que ces terres soient aussi proches du village que les parties assolées. A Nied tadtfeld les cantons de "Auf dem Vogelsang" et "Auf Sommerscheid" sont à 400 m. du village. En 1720 ils étaient encore Wildland. Dans le même village on rencontre des terres de labours situées à plus de 1 km. D'après le terrier de Hontheim, les terre sur brûlis s'étendaient jusqu'aux murs de la chapelle de l'écart de Wispelt. Le vill de Beuren, dans l'EIFEL mosellane, présente encore aujourd'hui un canton appelé "Schiffel" qui est immédiatement contigu aux dernières maisons. A Beinhausen les qua tiers de "Ober Luckenberg" et "Auf Rothenwies" sont très proches du village. Ils con tituent comme des enclaves dans les labours et les prés. Un plan de 1793 concernant commune de Nerlen montre que le Wildland constitue un gigantesque hiatus entre deux contrées assolées (10). Il serait facile de multiplier les exemples démontrant que l terres sur brûlis ne formaient pas systématiquement un anneau enserrant les labours, éventuellement l'Esch. D'ailleurs le relief s'y opposait le plus souvent. C'est tell ment vrai que l'étude minutieuse des terriers et des cadastres montre qu'au milieu d quartiers de terres de labours, se trouvent quelques petites parcelles de Wildland. En gros on peut, sur le plan de la localisation, distinguer deux types de terres sar tables : celles qui sont relativement proches du village et qui forment des étendues restreintes, celles plus éloignées et qui constituent des surfaces plus vastes. Cer- taines communes du vignoble présentent une originalité. Il s'agit de celles qui sont

.../..

installées au pied des versants assez raides. La partie inférieure de ces derniers est occupée par les vignes. La partie supérieure constitue le Schiffelland qui était périodiquement mis en culture. Les quelques terres possédées sur le plateau étaient également abandonnées, généralement, aux cultures sur brûlis. Mais il arrivait que les terres des hautes surfaces étaient labourées. De la sorte le Wildland s'étendait entre les vignes de la vallée et les terres labourables du plateau. Ce cas était fréquent, mais non exclusif, dans la vallée inférieure de la Moselle, en aval de Cochem. Les vignerons ont encore le souvenir de cette répartition du finage.

3. le Wildland est tantôt propriété communale, tantôt propriété privée.

Le statut juridique du Wildland est variable. Lors de leur déposition devant l'officier de l'Electeur, les habitants de Karl dans la région de Manderscheid déclarent : "Sie hetten Gemeinwildland welches sie jährlich austheilten". (1720)
A Berlingen la commune possède l'essentiel des terres sartables. On apprend, lors de la rédaction du terrier à Maring - Noviand - Siebenborn, que les terres privées (Eigenthümlich) sont plantées tous les 12 ans, les communales (Gemeindliche) tous les 20 ans. Beuren présente un éventail très large : commune, seigneurs, abbayes et l'Electeur se partagent le Wildland. Sur 580 jours la commune en détient 330, le reste appartient à des nobles laïcs et ecclésiastiques. La part directe des paysans est nulle. Les terres sartables qu'ils cultivent sont celles que la commune leur octroie.

Le terrier de Sarmersbach, près Daun, indique huit propriétaires qui chacun dispose de quelques jours de terres sartables. Les surfaces vont de 3 à 18 jours. Dans le village on trouve un "Hof", le Scheidthof, qui appartient à l'abbaye de Springiersbach. Lui aussi possède quelques lopins de Wildland. Ici la quasi totalité de ce dernier est entre les mains des exploitants. La même abbaye possède à Mehren 136 jours tandis que la commune dispose du reste, à savoir 523 jours. Une partie des 136 jours était exploitée par le domaine qu'y possédait l'abbaye, l'autre était louée aux paysans.

La situation est différente dans le vignoble. Les terriers révèlent qu'une bonne partie du Wildland était entre les mains des vignerons. Le Wildland était d'une grande utilité pour les vignerons qui en tiraient les échalas et la fumure. Bien que les surfaces appartenant aux communes de la vallée étaient souvent réduites, l'importance était accrue du fait de la rotation très courte du Wildland. Celle-ci était de l'ordre de 8 années, dans bien des villages.

.../..

Dans la dépression de Wittlich, à Neuerburg, les habitants déclarent qu'ils ignorent le Wildland communal et que les 212 jours qui y existent sont biens individue

La même situation se retrouve dans les régions où règne le Stockerbenrecht (droit d'aînesse). A Borler on compte quatre exploitations, tous Stockerben, ainsi qu'un domaine ecclésiastique, le Heyer Hof. Il est curieux de constater que chacun des quatre exploitants possède rigoureusement la même étendue de Wildland, 13 Morgen. Plus encore, cette somme résulte de l'addition de 10 parcelles qui dans chaque cas ont une taille exactement semblable.

A la lumière de l'étude des terriers, il est impossible de conclure à une natu unique des terres de Wildland. Les documents prouvent que dès 1720, l'essentiel de ces terres est, soit entre les mains des communes, soit entre celles des paysans. Les tribunaux tout au long du XVIIIème siècle ont tendance, lors des inévitables conflits qui surgissent à propos des terres sartables, de considérer que ces dernières sont biens paysans (11). Celà ne devait cependant pas empêcher les domaines ecclésiastiques de disposer d'une certaine quantité de ces terres.

4. la rotation du Wildland est variable

Les villages du XVIIIme siècle étaient peu peuplés. La pression démographique n'augmentera qu'à la fin du siècle et surtout dans la première moitié du XIXme siècle.

Si certaines communes disposent de plus de 600 Morgen de Wildland, le degré d'utilisation varie dans de très grandes proportions.

Dans presque tous les villages on distingue deux catégories de Wildland, l'une à rotation courte, l'autre à rotation longue. Rien que cette distinction suggère que la pratique des cultures sur brûlis est ancienne.

Une régionalisation de la durée de rotation du Wildland n'est guère possible. Cette dernière, semble-t-il, est beaucoup plus liée à l'importance de la population et à l'étendue des terres cultivables. Là où la population est réduite la durée de rotati est longue. Elle peut atteindre 33 ans. Pour les terres appelées Rottland, la durée es même de 40 ans.

D'une manière générale la durée est de 18 ou 20 ans.C'est le cas de l'EIFEL mosellane aux environs de COCHEM. Mais non loin de là, à Mehren, la durée est de 12, 15, 18, 20, 24 et 30 ans. Dans la dépression de Wittlich la périodicité est de 26 ans à Grosslittgen, mais quelques kilomètres plus loin, à Flussbach, elle descend à 22 ans.

.../..

La situation n'est guère différente dans les communes des dépressions calcaires. Lorsqu'il y a deux catégories le rythme est de 30 et 15 ans. Des variantes locales existent également. A Gondelsheim la durée est de 30 et 25 ans; à Giersdorf 30 et 18 ans.

Mais la rotation ne signifie pas grand chose. Il convient de connaître également la durée d'utilisation du Wildland.

5. la durée d'utilisation du Wildland

Terres sartables comme on dit dans l'Ardenne française, le Wildland est uniquement travaillé à la main, à la houe. Le sol n'est jamais labouré. La seule fumure qu'il reçoit lui vient, éventuellement, des troupeaux qui paturent au bout d'un certain temps. Dans ces conditions, la durée d'utilisation ne peut être très longue. Elle varie d'un village à l'autre et là encore, il est difficile de tirer des conclusions définitives.

Après la dispersion des cendres, la première année on sème du seigle; souvent les moutons sont chargés de piétiner les grains dans la terre. Cela est un fait quasi général. Lorsque les conditions atmosphériques sont bonnes la récolte est prometteuse. Dans tous les terriers on considère que la première récolte faite sur le Wildland équivaut en quantité à une récolte réalisée sur les terres de première classe du Mistland ou Ackerland. En plus le grain est plus beau, plus gros. Le champ est libre de mauvaises herbes. Les grains de semences destinés au Mistland ou Dungland sont récoltés sur le Wildland.

La paille est également plus haute, si bien qu'on la réserve pour la réfection des toits de chaumes. Mais elle peut également servir de litière, voire de fourrage.

Les villages des dépressions calcaires cultivaient leur Schiffelland pendant trois ans consécutifs; après une année de seigle suivaient deux d'avoine. Certains, c'est le cas de Weinsheim, ajoutaient une troisième année d'avoine. Les textes reconnaissent que lors de la première année de culture d'avoine le rendement était égal à celui des terres de labours de première catégorie, plantées avec la même céréale.

A Karl la rotation céréalière s'étend sur deux ans : seigle et avoine. Mais non loin de là à Gillenbeuren on ajoute une seconde année d'avoine. La même rotation se retrouve souvent dans l'EIFEL mosellane.

.../..

Dans les régions très humides de la Schneifel ou de Monschau, il arrive que le seigle soit banni, l'avoine étant cultivée pendant trois ou quatre années de suite. Cette succession a pu faire penser certains à l'existence d'une "culture continue de l'avoine" (Ewiger Haferbau). En réalité il n'en est rien puisque une jachère de 18 à 30 ans succède à quelques années de céréaliculture.

L'intérêt apporté au Schiffel ou Wildland par les paysans s'exprime mieux par quelques chiffres. Dans la Kalkmulde de Hillesheim, à Belsdorf, on récoltait la première année 2 Malter et un Fass de seigle, ce qui fait plus de trois hectolitres d'un excellent grain. Pendant deux années de suite on récoltait la même quantité d'avoine.

Le Wildland était particulièrement intéressant pour les communes des dépressions calcaires. En effet sur les terres assolées on plantait du seigle et de l'épeautre, céréales nobles, qui pouvaient être complétées par l'avoine du Wildland. Aucune autre région de l'EIFEL ne présente un éventail de céréales aussi large. Nul étonnement donc à ce que les "Kalkmulden" passaient pour de bons pays.

A Gondelsheim, dans une de ces dernières, le Wildland se monte à 450 jours. Par contre les terres assolées se répartissent comme suit :

1re classe .... 106 jours	)	
2me " .... 103 "	(	total = 265 jours
3me " .... 56 "	)	

En tenant compte de l'assolement triennal qui impose une jachère sur 1/3 de la surface, il reste 176 jours pour la culture, ce qui donne en moyenne une saison de 88 jours. Sur les 450 jours de Wildland 386 subissent une rotation de 25 ans et le reste de 30 ans, ce qui donne des surfaces à cultiver annuelles de 15 et 2 Morgen. Lorsqu'on tient compte du fait que le Wildland est cultivé pendant trois années de suite il convient de multiplier ces derniers chiffres par trois. L'on obtient ainsi la somme de 51 Morgen de Wildland qui sont annuellement en culture. L'on n'est donc pas loin des 88 Morgen d'une des trois soles du Dungland. Ce petit calcul montre l'importance des terres "sauvages" qui dans de très nombreux villages atteignent, voire dépassent l'étendue d'une sole. Cela est d'autant plus capital à souligner que la qualité des grains est remarquable, supérieure à celle des champs du Dungland.

.../..

Il serait facile de faire les mêmes opérations pour d'autres communes. Les résultats, sans être absolument identiques, démontreraient toujours l'importance de la culture céréalière pratiquée sur les terres sartables. Dans le cas ci-dessus ces dernières produisent environ la moitié des grains produits sur les terres fumées. Ailleurs cela peut être moins, mais ce n'est pas sans raison que le paysan eifelien considérait son Wildland comme un de ses meilleurs champs. C'est là sans doute une raison pour laquelle le paysan a très tôt essayé de s'approprier le Wildland. Ce dernier a côté de son importante production céréalière était encore destiné à d'autres usages.

6. Le Wildland comme pâturage

Composé presque exclusivement de taillis de chêne, le Wildland, après une période de douze à trente trois ans, présentait un aspect de "Niederwald" (12). Mais pour que la végétation repousse il fallait mettre le Wildland, après la culture céréalière, en "défens". La durée de cette dernière était généralement de 5 ans, c'est-à-dire que pendant cinq ans, après la dernière culture de céréale, il était interdit d'y faire paître le troupeau collectif ou d'y mener individuellement ses bêtes. Les textes concernant les régions allemandes sont peu explicites à ce sujet. Il semble que dans de très nombreux villages cette interdiction n'existait pas ou était régulièrement transgressée. Il y a là une différence fondamentale avec l'Ardenne française où à partir de l'Ordonnance sur les Eaux et Forêts de 1669, la législation forestière est devenue très stricte et dans les termes et surtout dans son application. Cette souplesse dans l'utilisation du taillis a permis le maintien de l'élevage dans l'EIFEL.

Le village eifelien ne disposait que de peu de ressources pour l'élevage. Les prairies étaient de mauvaise qualité. La jachère sur les terres assolées ne donnait que des ressources médiocres, sur des surfaces très réduites. Restait le Wildland. Le "Weidgang", c'est-à-dire le pâturage collectif se faisait sur ce dernier, sous la conduite d'un berger communal (13). J.N. SCHWERZ note, au début du XIXme siècle, que fréquemment les bêtes étaient gardées par les enfants, qui furent à l'origine de nombreux délits forestiers ou culturaux. Celà nous paraît important à une époque où la scolarisation n'existait pas. La qualité du pâturage ne pouvait être excellente. Lorsqu'on tient compte de toutes les surfaces disponibles et du nombre de bêtes l'on se rend compte de la surcharge animale qui régnait dans ces régions.

.../...

A Mehren pour un peu plus de 200 ha. de labours, 80 ha. de prés et 160 ha. de Wildland on a 106 bovins, 245 moutons et 114 chèvres. Il serait intéressant de pouvoir convertir le cheptel en unités de gros bétail pour pouvoir faire des comparaisons. Malheureusement on ne connaît pas exactement la composition par âge du cheptel. On peut admettre grosso modo, une grosse bête pour deux hectares. Ce chiffre ne doit pas être loin de la réalité. Il indique une densité de bétail considérable, vu les conditions de l'époque.

Dire que le bétail était d'une grande valeur serait exagéré . Les bêtes restaient dehors le plus longtemps possible, de la St-Michel au mois d'avril. On ne les rentrait que lorsqu'il faisait trop froid, ou lorsque la neige eut fait son apparition ou en été pendant la moisson. Alors elles étaient enfermées dans des étables sans lumière, basses où l'air humide favorisait la tuberculose. Le peu de foin qu'on avait récolté était vite épuisé. La paille entrait rapidement dans l'ordinaire de l'alimentation. Le regain était quasi inconnu. Aussi attendait-on avec impatience le retour du printemps afin de pouvoir "sortir" les bêtes. Leur état était souvent lamentable. J.N. SCHWERZ exagère quelque peu lorsqu'il affirme que la stabulation n'existait pas. Par contre sa description de l'état du bétail est judicieuse. La qualité des pâturage est souvent si insuffisante que les bêtes s'effondrent et doivent être ramenées, sur un brancard, à l'exploitation (14). Dans certains textes on parle de "Schwanzvieh" c'est-à-dire de bétail qu'on devait sortir de l'étable en le tirant par la queue pour l'amener,au printemps, sur les pâturages. La situation que décrit SCHWERZ devait convenir à tout le XVIIIme siècle. Selon lui, au début du XIXme siècle, une vache maigre ne pesait que 150 à 200 livres, un boeuf 300 livres. La valeur économique d'un tel bétail ne devait être considérable. La vache eifelienne ne produisait que peu de lait. Elle servait d'ailleurs plus au trait et à la production de fumier, qu'à celle du lait.

C.- Symbiose entre exploitation de la forêt et des champs dans l'EIFEL - le passage du Waldbauer au Feldbauer

Le village eifelien ne se conçoit pas sans la forêt ou les bois taillis. Son aspect de clairière suggère des relations étroites entre exploitation de la forêt et celle des champs assolée.

.../..

1. les utilisations de la forêt

Au XVIIIme siècle la forêt de futaie se fait rare. D'une manière courante celle-ci est utilisée comme terrain de parcours. C'est ainsi qu'au dessus de Pommern se trouve la forêt de Sohn Wald qui est utilisée comme "Weydgang" par les communautés de Pommern, Kail et Briden (15). A Fankel les habitants déclarent, en 1720, que le bois leur manque maintenant et que chaque habitant est obligé d'acheter le bois dont il a besoin. Des textes du début du XVIIIme siècle il ressort que la majorité des communes de la vallée de la Moselle est obligée d'acheter son bois dans d'autres communes. Or, la quasi totalité de celles-ci ont du Schiffelland qui pourrait croître en futaie.

Dans la Schneifel la déforestation est également déjà très avancée au XVIIIme siècle. A Schönberg on déclare que la forêt est "spärlich verteilt" (littéralement : parcimonieusement répartie, donc rare). Mais on est étonné d'apprendre que chaque "Hausstatt" (foyer) a droit à 10 charrettes de bois par an ! Certains paysans, chose rare dans l'Eifel, ont des forêts individuelles. Ainsi Johannes SCHMITT de Schönberg possède un bois particulier d'où il peut tirer annuellement deux charrettes de bois. Johannes MARX a un grand district (sic) de haies qui vient d'être utilisé pour la fabrication de charbon de bois (Köhlerei). La forêt est, en partie, entre les mains des paysans dans la Schneifel, ce qui explique son exploitation intensive, tant pour le Wildland que pour le bois de chauffage et de construction, ainsi que la préparation du charbon de bois. Tous les 10 ans chaque habitant, en plus de sa propriété forestière privée, a droit à 3 cordes de bois pour la fabrication de charbon de bois (1 corde = environ 4 stères).

A Schönbach les habitants déclarent, au début du XVIIIme siècle, qu'ils ont quelque forêt mais que celle-ci n'était pas suffisante (16). Les habitants de Sarmersbach disent, à la même époque, que leurs bois sont en mauvais état. La commune de Kradenbach n'a pas de forêts, seulement quelques taillis. Les habitants de Hörscheid n'ont qu'une petite forêt d'où ils tirent annuellement 4 ½ charrettes de bois. A vrai dire, ils n'ont que l'usage, car la forêt appartient à l'Electeur de Trèves. A Darscheid les habitants ont droit à 6 charrettes de bois par an.

Les bois servaient encore à la glandée. Il est rare qu'un village ait élevé ses porcs autrement qu'en faisant appel à la glandée. La "capacité d'élevage" de la forêt donne une idée approximative de l'état des forêts. A Steineberg (Région de Daun)

.../..

on pouvait mettre, par feu, un porc à la glandée tous les six ans. Au village de Steiningen la durée est également de six ans, contre cinq à Allscheid. Les habitants de Kradenbach affirment, en 1720, qu'ils ne peuvent nourrir des porcs dans leurs taillis. IL faut attendre 10 ans pour avoir une bonne glandée à Dennerath. Alors les habitants peuvent engraisser 1 ½ porc. Utzerath (arr. Daun) est presque privilégié. Ses habitants ont suffisamment de forêts pour engraisser 3 porcs lors d'une glandée. L'élevage porcin est étroitement lié à l'exploitation de la forêt. Mais cet élevage est victime de l'extension du Wildland. Au Moyen-Age lorsque la forêt de futaie était encore très étendue, la glandée était importante. Avec l'extension du Wild-ou Schiffelland la futaie se fait rare. En conséquence les arbres qui arrivent à produire des glands sont en petit nombre dans une forêt. L'élevage recule ainsi devant l'agriculture.

Tout au long du XVIIIme siècle la dégradation de la forêt ira en s'aggravant, d'autant plus que la fabrication du charbon de bois est active. Celle-ci semble particulièrement importante dans l'EIFEL septentrionale. Là, elle est liée à l'industrie métallurgique qui est bien implantée sur le plateau à Jünkerath, autour de Monschau et surtout Schleiden. Les environs des tourbières font exception. La situation de l'EIFEL n'est pas originale. Dans le Hunsrück voisin la carbonisation a pris une allure encore plus grandiose en donnant naissance à des "Waldhüttendörfer" dont l'un prendra le nom significatif de Abentheuer (aventure) (17). La forêt charbonnière met entre 20 et 30 ans à se reconstituer, selon les textes de l'époque. Il est évident que pendant les premières années elle est utilisée comme Wildland puis comme pâturage. En somme, elle n'est jamais mise en "défens". L'EIFEL centrale et méridionale fabriquaient moins de charbon de bois, mais utilisaient, à certains endroits, la cendre végétale pour fabriquer de la "Potasche" (potasse) qui, diluée, est utilisée comme engrais liquide dans la région de Kaisersesch.

La fabrication de charbon de bois, ou "Köhlerei", était pratiquée dans toute l'EIFEL. Il est impossible de séparer Wildlandwirtschaft, Köhlerei et Loheschälerei. Cette dernière consistait en l'écorçage des taillis de chêne aux fins de production du tan. On peut dire que chaque village avait quelque "Lohschälwald" l'équivalent des "wêbes" ardennaises (18). La rotation était déterminée par la communauté si bien que la durée n'est pas identique partout. Déjà l'Urbar de Prüm de 893 parlait de redevances paysannes sous forme de "Lohbündel" (fagots d'écorce de chênes).

.../..

La Lohe ne concernait que les forêts-taillis de chênes, ce qui donne une idée de l'extension du chêne jadis. La sorte préférée est Quercus Robur à écorce fine et à fort pourcentage de tan, mais on utilise aussi Quercus Scessiliflora (Traubeneiche).

Les meilleurs crus de Lohe étaient fournis par les versants schisteux. Les sols sableux ou calcaires convenaient peu. Les altitudes maxima auxquelles on exploitait les taillis de chênes se situaient à près de 600 m., mais l'optimum se plaçait entre 350 et 500 m.

L'absence de forêts de futaie s'explique en partie par la transformation en forêts de taillis de chênes, des forêts de futaie, par de nombreuses communautés rurales. On est vraiment étonné de constater le peu d'étendue des futaies au XVIIIme siècle.

La localisation des forêts de Lohe est aussi en relation avec les moulins à tan (Lohmühlen) qui s'échelonnaient sur tous les cours d'eau de l'EIFEL. Leur taille était réduite mais compensée par leur grand nombre. Les statistiques manquent pour le XVIIIme siècle. L'époque française fournira des indications plus précises.

2. Relations entre Dungland et Wildland : peut-on parler d'un véritable assolement triennal ?

Chaque village eifelien comptait sur ses terres de Wildland, non seulement pour la qualité des produits, mais aussi pour la quantité. Dans de nombreux villages la production céréalière du Wildland équivalait à la moitié de celle des terres assolées. Sans ce précieux appoint la famine eut régné bien souvent. Mais malgré cette production supplémentaire la disette sévissait fréquemment.

A cela il faut ajouter la production de paille. Cette dernière était plus belle, plus haute que celle du Flohrland. En tenant compte de la proportion de la récolte de grains on peut évaluer, dans d'innombrables cas la récolte de paille du Wildland, à plus de 50 % de celle du Flohrland. On la soignait particulièrement, du fait de la longueur des tiges qui la prédisposait pour la fabrication des toits de chaume. Dans ce cas elle fut fauchée. Lorsqu'on la destinait au bétail on la coupait à la faucille. Après l'enlèvement de la maison le Wildland était ouvert à tous, la pâture était collective.

.../...

C'est peut être sur le plan agronomique que le Wildland jouait le plus grand rôle. Sans le Wildland les petits paysans ne pouvaient entretenir de bêtes. Les terrier montrent très bien que les prés échappaient presque totalement aux paysans. Il ne leur restait que les pâtures collectives : jachère et Wildland.

La situation était un peu différente dans les grandes exploitations, les Höfe. Là, le bétail pouvait profiter du foin récolté sur les prés. Le Wildland prolongeait ces derniers et autorisait un élevage par stabulation qui est, au XVIIIme siècle, le fait, surtout, des "grandes" exploitations. On voit que la production de fumier est très différente. Les petits paysans laissaient leurs bêtes pendant 7 à 8 mois de l'année, ce qui réduit la quantité de fumure naturelle disponible pour les labours. Sur les grandes exploitations toute la fumure peut être récupérée. Et cela explique la différence entre petits et grands paysans. Sans la paille et la litière du Wildland le petit paysan était condamné. Il a été dit que dans certains villages le Wildland était proche des habitations. Cette localisation était même recherchée car elle pouvait permettre au propriétaire d'amener les vaches laitières à l'étable, soi-disant pour la traite, en réalité pour recueillir la fumure.

Une grande partie de la fumure apportée au Dungland ou Flohrland avait son origine dans le Wildland. Il existait ainsi une véritable symbiose entre la forêt, le milieu boisé et les terres d'assolement triennal. Peut-on encore parler, dans ce cas d'assolement triennal ? Il nous semble que non. Ce dernier n'est pas un "accident". Il est quasi "institutionalisé". Ainsi dans la dépression du Wittlich plusieurs villages ont au XVIIIme siècle, une ou plusieurs "soles" de Wildland appelée Wildflohr.

Il semble inexact de parler d'assolement triennal à partir du moment où le Dungland est littéralement alimenté par du Wildland qui, lui, peut connaître une rotation céréalière sur trois voire quatre années. Pour éviter la confusion avec les pays d'assolement triennal classique, sans apport extérieur, il convient de préciser dans le cas de l'EIFEL que l'assolement triennal est étroitement lié à l'exploitation d'un milieu végétal complémentaire.

Le même problème se pose pour les communes de la région de Kaisersesch, entre l'Eltz et la Endert, où règne au début du XVIIIme siècle l'assolement biennal. Là aussi les méthodes culturales ne peuvent s'expliquer, en partie, que par l'appel fait, aux grains, à la paille et à la fumure, fournis par les terres sur brûlis. La spécia-

.../..

lisation des terres, le seigle produit sur les terres assolées, l'avoine sur le Wildland, n'a été possible que grâce à l'exploitation des taillis. Donc, le cas de Kaisersesch et de sa région s'éclaire à la lumière du Wildland.

Il est une troisième région où le Wildland, nous semble-t-il, est intervenu dans le choix du système cultural : la Feldgraswirtschaft. Celle-ci est pratiquée dans des régions qui connaissaient l'utilisation du Wildland. Le schéma est le même qu'ailleurs. Les terres à céréales dans ces régions sont alimentées, en partie, par la fumure produite sur les terres sartables. Sans cet apport extérieur la durée de la culture céréalière eut dû être réduite.

Dungland et Wildland forment un cycle dans lequel les deux composantes réalisent un certain équilibre. Que l'un des éléments vienne à être troublé et tout le système risque d'en pâtir.

Au début du XVIIIme siècle le système semble fonctionner avec une certaine harmonie puisque les terres sur brûlis ont le même rendement que les terres fumées de première classe. La cause de cet équilibre est double : la pression démographique n'est pas encore très forte si bien que la durée de la rotation peut être allongée. Par ces deux faits liés entre eux on voit combien l'agriculture des hautes terres forme un complexe agricole où interfèrent le facteur démographique, le facteur pédologique et le facteur agronomique. Cela est d'autant plus vrai que dans la première moitié du XVIIIme siècle le Wildland joue le rôle d'un véritable laboratoire. Les "Grundbirnen" ou "Erdäpfel" commencent à être plantés dans le Wildland, aussi bien dans l'Islek que dans les communes viticoles. Dans la région de Neuerburg (Islek) on déclare en 1767 que les pommes de terre sont cultivées sur toutes les terres depuis 44 ans. Les surfaces cultivées s'échelonnent entre 1/2 et 3/4 de Morgen par exploitant (19). Il est fréquemment fait mention de plantations de pommes de terre "auf Dreissigst"(terres cultivées tous les 30 ans ?)

Les topinambours (heliantus tuberosus), introduits d'Amérique, au XVIIme siècle seulement, sont mentionnés peu après 1750 dans l'Islek (20). Il est vraisemblable que les "Wurzeln" cultivées dès au moins 1720 dans les terres sartables de bon nombre de communes viticoles, soient ou des topinambours ou des raves ou encore des betteraves.

Enfin, on peut, peut être, considérer l'exploitation du Wildland comme un stade agricole intermédiaire entre l'agriculture itinérante et l'agriculture sédentaire. Mais

.../..

il nous semble difficile de comparer la Wildlandwirtschaft à l'agriculture sur brûlis des pays tropicaux du fait que cette dernière ne s'appuyait nullement sur des terres assolées, ni sur un élevage destiné avant tout à la production de fumier. C'est au XVIIIme siècle, par l'utilisation plus diversifiée des terres, que se fait le passage du Waldbauer au Feldbauer.

D.- Les structures sociales

Les structures sociales à l'intérieur de l'EIFEL présentent relativement peu de contrastes, alors qu'ils sont courants dans les Börden.

Le village eifelien est marqué par un nivellement des conditions sociales. Les paysans aisés sont rarissimes. Les petits paysans pauvres forment l'essentiel d'une population qui a du mal à trouver une nourriture suffisante. Cependant il faut tenir compte du régime successoral qui, au XVIIIme siècle, présente deux aspects : le régime égalitaire et le droit d'aînesse.

1. les régions de droit successoral égalitaire

Dans les régions où règne le régime successoral égalitaire la pulvérisation de la propriété est un fait accompli dès le début du XVIIIme siècle.

Le village de Niederstadtfeld, typique du pays des Maare de la région de Daun comptait d'après le terrier de 1720, soixante propriétaires fonciers, sur lesquels 27 étaient étrangers au village. Lorsqu'on regarde la répartition de la propriété on est étonné de voir une prédominance aussi nette de la très petite propriété. En effet, le finage ne s'étend que sur 147 Morgen de labours et 126 Morgen de prés. Sur la première somme les indigènes en cultivent 108 Morgen, 39 étant cultivés par des paysans des villages voisins. En retour, les habitants de Niederstadtfeld exploitent vraisemblablement autant, selon un sondage, dans les villages voisins. On peut donc considérer que les 30 propriétaires fonciers se répartissent l'équivalent de 147 Morgen de terres labourables. Cela donne une moyenne de presque 5 Morgen de terres labourables par propriété, c'est-à-dire 1,5 ha. Or, ce chiffre n'est atteint que par une dizaine de propriétaires. Quatre seulement disposent entre 6 et 10 Morgen. Aucune propriété, si l'on ajoute les terres possédées dans les villages voisins, ne dépasse la quinzaine de Morgen de labour c'est-à-dire 5 ha. Lorsqu'on totalise labours et prés on constate que trois exploitations possèdent entre 10 et 20 Morgen, treize en ayant entre 6 et 10. Les propriétés de moins de 6 Morgen sont au nombre de 14, se répartissant ainsi :

.../..

- moins de 2 Morgen 2
- de 2 à 4 Morgen 3
- de 4 à 6 Morgen 7

A l'époque il y a concordance presque absolue entre propriété et exploitation. Précisons que la plus grande propriété dispose de seulement 14 Morgen, toutes terres comprises, au village, soit moins de 5 ha. Au total 27 foyers détiennent chacun moins de 10 Morgen (3 ha.) de labours et prés. Ces chiffres expriment avec brutalité peut être, l'état de misère qui régnait dans l'EIFEL, en général. Et encore ne tiennent-ils pas compte de ceux qui ne possédaient aucune terre et qui étaient réduits à utiliser le Schifelland. Heureusement que le village possédait 428 Morgen de Schiffelland qui étaient ensemencés tous les 18 ans. De ce fait chaque habitant recevait en moyenne près de 2 Morgen de terres à cultiver chaque année. Pour beaucoup c'était la plus belle parcelle ! La pauvreté s'exprime encore par le fait que dans le terrier on ne nomme que 16 "Einwohner"(habitants) payant le "Ehegulden", alors que l'énumération des propriétés permet de trouver 33 propriétaires habitant le village. Plus de la moitié ne devait pas verser de taxe du fait de leur pauvreté. Le fait est courant au XVIIIme siècle et J.N. SCHWERZ, au début du XIXme siècle, soulignera la misère qui règne dans les chaumières eifeliennes. Et le XIXme siècle n'est pas tellement loin !

A Beuren, village de l'EIFEL Mosellane, les conditions ne sont guère différentes. En 1720 au moment des déclarations pour l'inscription dans le livre terrier on énumère 151 propriétaires pour 352 Morgen de la bours (115 ha. environ), 118 Morgen de prés et 596 Morgen de Wildland. Les terres labourables de première classe, c'est-à-dire les meilleures, ne couvrent que 24 Morgen, celles de troisième, par contre, 245 Morgen. Mais sur les 151 propriétaires, seuls 36 sont des villageois. Les autres sont établis dans les environs, y compris la vallée de la Moselle, et disposent, au total, de 233 Morgen. Dans ce dernier chiffre sont compris trois "Höfe" appartenant à l'Electeur de Trèves, au comte de Pyrmont et à l'abbaye mosellane de Stuben, avec respectivement 42 Morgen de labours et prés ainsi que 87 Morgen de Wildland pour le premier Hof, 29 Morgen de labours, 7 1/2 Morgen de prés et 71 Morgen de Wildland pour le second, ,et 25 Morgen de terres arables, 10 Morgen de prés et 44 Morgen de Wildland pour le troisième.

.../..

La situation des propriétaires indigènes s'éclaire mieux en comparaison des fermiers de ces trois exploitations. Sur les 36 propriétaires 8 disposent de moins de 2 Morgen, 14 entre 2 et 4, 4 entre 4 et 6, encore 4 entre 6 et 10 Morgen. On ne trouve que 6 propriétés paysannes entre 10 et 30 Morgen, dont une seule entre 20 et 30.

Lorsqu'on tient compte de la médiocrité des terres et de la pratique de l'assolement triennal qui immobilise chaque année 1/3 des terres, l'on mesure mieux la petitesse des exploitations et les faibles possibilités de production.

Les propriétés non paysannes ne sont pas de taille considérable, mais suffisamment grandes pour comprendre que leurs fermiers, même s'ils n'étaient que métayers, avaient une situation plus enviable que le plus grand des paysans propriétaires. Il ne faut pas uniquement tenir compte des terres exploitées par les fermiers, mais encore des rendements plus élevés chez ces derniers. Les fermes, les documents le montrent, avaient plus de bétail que les paysans. De ce fait la fumure était plus fréquente et les rendements meilleurs. Ainsi on arrive au paradoxe que dans les villages eifeliens ce sont les fermiers qui devaient connaître la situation matérielle la meilleure. Mais la différence avec les Börden vient du fait que dans ces dernières les fermiers étaient bien plus nombreux et la taille des exploitations affermées, plus grande.

2. les régions où régnait le Stockerbenrecht

S'il est impossible de connaître l'origine du Stockerbenrecht, par contre, on peut en connaître sa nature au XVIIIme siècle. Il est pratiqué dans la région de Prüm, principalement dans la Schneifel, mais aussi autour de Daun et dans le Bitburger Land.

A Sarmersbach (près de Daun) on trouve, en 1721, huit propriétaires, sans compter le Scheidthof appartenant à l'abbaye de Springiersbach. Les terres labourables sont de 20, 8, 11, 23, 9, 12, 15 et 12 Morgen, soit 110 Morgen. A côté des terres labourables chaque propriétaire dispose de quelques Morgen de prés et de Wildland. Ce dernier inclus, les propriétés sont de : 35, 18, 38, 55, 30, 24, 25 et 40 Morgen.

Les propriétés semblent donc supérieures à celles des autres régions eifeliennes.

Non loin de Sarmersbach, à Kradenbach, on ne note que quatre propriétés, en 1721, totalisant 55 Morgen de terres labourables. A Gefell le nombre est de 5 pour 80 Morgen de labours. En faisant abstraction des propriétaires forains, on ne compte que neuf propriétaires à Rengen et quatre à Hörscheid. Les propriétés n'étaient cependant pas égalitaires. Les quatre propriétaires de Hörscheid possédaient : .../..

	Labours	Prés	Wildland
1er propriétaire	5 M.	10 M.	19 M.
2me propriétaire	6 M.	1 M.	36 M.
3me propriétaire	10 M.	3 M.	28 M.
4me propriétaire	41 M.	13 M.	27 M.
TOTAL	62 M.	27 M.	110 M.

Dans le village voisin de Borler, dont la situation au XIXme siècle sera évoquée plus loin, les propriétés semblent plus importantes :

	Labours	Prés	Wildland
1er propriétaire	34 M.	18 M.	19 M.
2me propriétaire	34 M.	19 M.	13 M.
3me propriétaire	19 M.	19 M.	13 M.
4me propriétaire	30 M.	19 M.	13 M.
TOTAL	117 M.	75 M.	58 M.

A l'intérieur de la zone du Stockerbenrecht, régnait donc une assez grande différenciation.

Le cas de Borler, nullement isolé, peut être intéressant pour retracer la genèse de la structure agraire. En effet, à côté des quatre exploitations paysannes l'on trouve le Heyer-Hof qui cultive 82 Morgen de labours, 32 Morgen de prés, mais aucun Wildland. On peut se demander si le Heyer Hof n'est pas le reste de la réserve seigneuriale, les quatre exploitations étant issues du partage d'un domaine seigneurial. Le Heyer Hof se serait réservé les terres de labours, le reste étant divisé en quatre lots à peu près égaux. Ce qui frappe dans la structure des quatre exploitations c'est précisément, à l'exception des labours d'une seule, leur quasi équivalence.

A travers la structure sociale on peut donc, peut être, avoir quelque lumière sur l'évolution de la structure agraire.

Dans les livres terriers du XVIIIme siècle, le nom du propriétaire est cité, suivi du mot "Erben"(héritiers) ou "consortes". Lorsqu'on confronte les noms avec ceux des habitants dont les noms et prénoms sont inscrits sur la liste des contribuables, on constate que presque toujours les noms et prénoms ne coïncident pas. L'exploitation porte donc le nom du "fondateur". Il est curieux, aussi, de constater que le terrier de 1721 s'intitule "Feldbuch des Dorfes Borler" alors qu'il n'y a au total que quatre exploitations. Il est vraisemblable que sur les exploitations vivent des familles nombreuses.

.../..

3. la structure sociale des Börden

L'importance du fermage doit être soulignée à différents égards. Il est l'expression de l'emprise terrienne de l'Eglise. Celle-ci s'exerce de trois manières au moins. D'une part, les communautés religieuses, y compris l'Electeur ecclésiastique de Cologne, détenaient la dîme dans la quasi totalité des villages. D'autre part, on peut évaluer à plus de 50 % la surface agricole relevant de ces communautés, ces étendues étant données en fermage. Enfin, commercialisant une bonne partie de la production céréalière, ces communautés avaient tendance à figer les rotations culturales.

Dans certains villages la propriété ecclésiastique touchait 70 % de l'ensemble (21). Ainsi à Freimersdorf près de Cologne, l'abbaye de Brauweiler possédait quatre Höfe totalisant 1212 Morgen. A Rondorf un peu plus au Sud les communautés religieuses disposent de 999 Morgen. Le Seigneur Von Einatten qui vendra son Hof à un couvent colognais, y avait une exploitation de 279 M de labours. Il ne restait que 51 Morgen de terres labourables et 14 M de prés aux 12 "Haussmannshäuser", c'est-à-dire paysans du village. Il subsistait donc environ 5 Morgen (1,5 ha.) par feu.

Ces chiffres expriment nettement la structure sociale des Börden. A côté de l'un ou l'autre riche paysan on trouve une foule de très petits paysans qui n'ont que 2 - 3 - 4 ou 5 Morgen à eux. Les plus chanceux d'entre eux prennent en fermage quelque terre ecclésiastique ne faisant pas partie d'un Hof. D'autres s'engagent comme "Tagelöhner" ou ouvriers saisonniers sur les grandes exploitations. Leur sort est peu enviable. Ils forment un prolétariat rural difficile à évaluer mais qui devait être assez nombreux. Il suffit d'ailleurs de voir, encore de nos jours, les très petites maisonnettes des anciens ouvriers agricoles pour se faire une idée sur leur nombre. Constituées d'une ou deux pièces, leur pittoresque ne doit pas faire illusion quant au niveau de vie de leurs habitants au XVIIIme siècle.

La grande ferme engendrait deux autres catégories sociales : les fermiers et le "Gesinde".

Il sera encore parlé de ces fermiers qui sont presque toujours à la tête d'exploitations considérables. Incontestablement, malgré, peut-être, leur condition juridique de Halfmann ou Halbwiner, ils constituent l'aristocratie du monde agricole. Pouvant garder au moins la moitié de la récolte leur sort est enviable. La dégradation de la monnaie et l'institution du fermage en espèces avantagent considérablement cette

.../..

classe sociale. J.N. Schwerz sera étonné lorsqu'il parcourera les Börden vers 1818, de la faiblesse du taux de fermage. Il l'accuse d'être responsable de la paresse d'un certain nombre de fermiers. Mais ne peut-on pas retourner l'argument ? Au XVIIIme siècle nombreux furent ceux qui devaient trouver profit. C'est d'ailleurs de cette classe de fermiers avisés que devait sortir à la fin du XVIIIme siècle et au début du XIXme siècle, la révolution agricole. C'est que le milieu fermier est un milieu spécial. Habitué à discuter, négocier avec le "Herr" ou le représentant du couvent ou de l'abbaye, il est amené à contacter un milieu plus évolué. Dans bien des cas le propriétaire a chargé le fermier de la commercialisation de la production. Lorsqu'il est à la tête d'une grande ferme il est obligé d'écouler lui-même la part qui lui revient. Tout cela crée des contacts, ouvre l'esprit. Et dans une région où les villes sont nombreuses et influentes cela compte doublement.

Un fermier ne peut, cependant, pas s'occuper tout seul d'une exploitation de plusieurs centaines de Morgen. De ce fait, il était obligé d'engager un personnel assez nombreux. Selon les normes de l'époque on peut admettre qu'il fallait environ un travailleur permanent pour 5 ha. ou 15 Morgen. A ce régime une exploitation de 150 Morgen nécessitait une dizaine de travailleurs. Ces derniers constituaient le "Gesinde" le personnel domestique, les valets. Il s'y ajoutait le personnel féminin, chaque grande ferme avait au moins une "Magd" ou domestique.

Une exploitation d'une cinquantaine d'hectares réunissait donc au moins une douzaine de travailleurs salariés. La majorité vivait au village et pouvait exploiter, à leur compte, un petit lopin. Le fermier avait donc des frais importants. La rétribution du "Gesinde" lui incombait et c'est pourquoi, sans doute, le métayage n'était plus approprié. Le paiement en espèces s'imposait ou alors la part du fermier augmentait. Dans les baux de la deuxième moitié du XVIIIme siècle, la part revenant au fermier, lorsque le paiement en nature est maintenu, est de deux tiers, le dernier tiers étant réservé au propriétaire. La condition du fermier semble s'améliorer. Alors qu'au XVIme siècle il était courant que le propriétaire imposât au fermier la reconstruction de l'immeuble démoli ou incendié lors des hostilités, au XVIIIme siècle, par contre, c'est le propriétaire qui prend la reconstruction à sa charge (21).

.../..

Le propriétaire avait intérêt à choisir un fermier capable et dynamique. C'est de ce dernier que dépend la bonne productivité. Aussi n'est-on pas étonné d'apprendre de temps à autre que la valeur de la ferme a décliné. C'est ce qui est arrivé au Frohnhof du chapitre de St-Cassius de Bonn, installé à Meckenheim. on apprend, en 1780 qu'au cours des 48 dernières années, soit la durée de 4 baux, le "Hof" n'a rien gagné, mais a perdu de sa valeur.

La compétence des fermiers est donc un point capital pour la réussite des grandes exploitations rhénanes.

E.- Les parcellaires

Les documents du début du XVIIIme siècle nous permettent de nous faire une idé assez précise sur les parcellaires d'alors; quelques cartes de la fin du XVIIIme siècl ancêtres des premiers cadastres, nous ont été conservées (22). Pour le début du XIXme siècle nous avons deux catégories de documents : les premiers cadastres ou extraits, datant de l'occupation française, les cartes au 1/25.000, en couleurs, levées d'abord par le Commandant français Tranchot et continuées par le gouvernement prussien après 1815 (23). Ces dernières donnent moins de renseignements sur l'allure des parcellaire que sur l'aspect du paysage en général.

La comparaison des documents permet d'opposer les hautes terres et les Börden.

1. les parcellaires des hautes terres

Dans l'ensemble le morcellement des parcelles est déjà très avancé. La descrip tion des terres indique que les petites parcelles sont, de loin, les plus nombreuses.

La Kurzstreifenflur est la règle générale, sauf peut être dans l'Eifel septen trionale où l'irrégularité des dimensions et des alignements est plus grande.

La distribution en quartiers est de règle. Sur les cadastres examinés il n'a jamais été possible de noter un véritable "ESCH" autour du noyau d'habitation. Ce der nier trop aéré ne l'eût sans doute pas permis. De ce fait, le finage cultivé est compo d'une série de quartiers disposés autour du noyau central. La distribution des quarti et des parcelles souligne le caractère de clairière du village eifelien.

Le village de Beuren présente, en 1720, 16 quartiers consacrés aux terres ara bles. Comme ces dernières couvrent 352 Morgen on peut attribuer en moyenne 22 Morgen à chaque quartier, soit 7 à 8 ha. de surface. Le parcellement du Flohrlandt est extraor dinaire pour l'époque. On compte au total 1767 parcelles, ce qui donne une superficie

.../..

moyenne de 7 ares ! On ne compte que 22 parcelles de plus de 1 Morgen (0,30 ha.) La plus grande atteint 10 ½ Morgen (3,5 ha.) et appartient au Comte de Pyrmont qui a un Hof ici. D'autres ont 3, 4 ou 5 Morgen. Mais toutes appartiennent soit à des communautés religieuses, Kloster Stuben, Hôpital de Trèves, soit au Kurfürst (électeur), soit au Comte de Pyrmont. Les parcelles paysannes sont toujours de taille réduite. Les parcelles des roturiers subissant la loi du partage égalitaire s'opposent à celles des collectivités.

La pulvérisation du parcellaire affecte encore davantage les prés. Les 119 Morgen de prés sont répartis en 1615 parcelles, ce qui fait une moyenne de 2,2 ares ! Cet amenuisement des prés est un caractère général sur l'ensemble des hautes terres. Le morcellement est sans doute favorisé par l'étroitesse des vallées profondément encaissées, mais les facteurs physiques ne sont pas suffisants. La poussée démographique, la rareté des prés, seuls espaces réservés à la récolte du foin, expliquent également le grand intérêt porté aux surfaces en herbes.

Le morcellement était aussi considérable dans les exploitations paysannes d'une certaine étendue, que dans celles de surfaces insignifiantes. Un exploitant possédant au total 17 ½ Morgen à Beuren avait 88 parcelles de labours totalisant près de 5 ha. et 77 parcelles de prés faisant 1,5 ha. Un autre ayant 2 ½ de Morgen (0,75 ha.) comptait 15 parcelles de terres labourables et 11 de prés. Les biens ecclésiastiques étaient plus grands. L'abbaye de Stuben disposait de 24 3/4 de Morgen de labours en 27 parcelles et 9 ¼ Morgen de prés en 19 parcelles.

La situation ne différait guère à Niederstadtfeld (Daun). Les 147 Morgen de terres arables étaient répartis en 535 parcelles, en 1721, donnant une moyenne de 9 ares. Aucune parcelle n'atteint 2 Morgen. La plus grande s'étend sur 1 ½ Morgen et seulement 8 dépassent 1 Morgen. Comme il n'y a pas de Hof les grandes parcelles sont absentes. 27 quartiers forment les terroirs labourés. Les quartiers sont encore plus petits qu'à Beuren; certains s'étendent sur moins de 2 hectares. Quant aux prés, les 126 Morgen sont répartis en 900 parcelles, la superficie moyenne étant de 4 ares.

Ce morcellement se retrouve dans tous les villages où règne le droit successoral égalitaire, aussi bien dans la région des hautes terres proprement dite que dans la dépression de Wittlich ou le vignoble. On le retrouve même dans le Bitburger Land et le Maifeld où il touche la propriété paysanne, les biens ecclésiastiques n'étant pas

.../..

affectés par le morcellement.

2. le cas des régions de droit d'aînesse

Le morcellement est évidemment moindre dans les régions où l'on pratique au XVIIIme siècle le droit d'aînesse.

Le village de Darscheidt (Arr. de Daun) comptait une surface labourable de 141 Morgen répartie seulement en 34 parcelles. La taille de ces dernières variait considérablement allant de quelques Ruthen (verges) à 7 Morgen. Les documents du XVIIIme siècle n'indiquent pas la longueur et la largeur. Cependant en comparant avec les premiers cadastres on peut affirmer que la longueur dépassait rarement 2 à 300 M. Par contre la largeur pouvait être assez considérable. Ainsi des éléments de Breitstreifenflur pouvaient voisiner avec des éléments de Schmalstreifenflur, le tout s'insérant dans une Kurzstreifenflur. Les parcellaires de ces régions diffèrent donc, au XVIIIme siècle, de ceux des précédentes. Mais une remarque s'impose. A la même époque les parcellaires de la Schneifel et des Hautes Fagnes ressemblent à ceux des régions de droit d'aînesse de la région de Daun. Il y a cependant une différence génétique ou historique entre cette dernière région et les autres. Dans la région de Daun, les Stockgüter semblent provenir de biens démembrés, partagés. Des indices permettent d'avancer cette hypothèse. Il en a déjà été fait allusion dans la partie consacrée à la structure sociale. On peut ajouter que dans de nombreux villages des environs de Daun, la taille des parcelles possédées par les différents Stockerben, qui disposent souvent de surfaces identiques, est rigoureusement égale. Comme ces parcelles sont réparties dans la "Fluhr", que la plupart, de taille égale, sont juxtaposées, l'origine d'un partage égalitaire est difficile à mettre en doute. Le cas est particulièrement net à Borler, mais nous l'avons retrouvé dans au moins une dizaine de villages des environs.

A l'opposé dans la Schneifel et les Hautes Fagnes les Stockgüter sont souvent d'un seul tenant et semblent provenir de défrichements individuels. Mais nombreuses sont les exploitations où les parcelles sont disséminées, présentant le même aspect que dans la région de Daun. Des éléments de Blockflur, font alors leur apparition.

Cependant on peut affirmer que le système du Stockerben est déjà battu en brèche dans nombre de villages. Cette remarque concerne autant la Schneifel, les Hautes Fagnes, le Bitburger Land, que l'Islek. La liste des habitants des villages

.../..

montre que le nombre de personnes vivant sur un Stockgut est relativement élevé. N'est-ce pas pour cette raison que l'officier de l'Electeur, dans les terriers, fait suivre le nom du propriétaire présumé du terme de "Consortes" ? Toujours est-il que les textes parlent de "Beysassen" ou "Backhäuser". Ainsi les conditions démographiques pour une pulvérisation des parcellaires sont réunies. La législation française fournira l'occasion de faire éclater dans nombre de villages la pratique du droit d'aînesse. Mais retenons que celle-ci touchait un nombre de villages plus considérable que celui qu'on admet souvent.

3. les Börden présentent un openfield déjà très contrasté

Dès le XVIIIme siècle, le voyageur qui, venant de l'Eifel, traversait les plaines céréalières, devait être frappé par les finages plus contigus et les parcelles plus grandes.

L'absence de terriers ne permet pas de faire une analyse aussi précise que pour l'Eifel. Néanmoins les indications sont suffisantes pour donner une idée de ce qu'était le parcellaire rhénan. Ce dernier est marqué par deux facteurs : la grande propriété ecclésiastique et la très petite propriété paysanne.

Quelques exemples peuvent illustrer l'allure de l'openfield des régions loessiques.

Le village de Busdorf compte 1544 Morgen de terres labourables, se répartissant en 591 parcelles. Le contraste est grand en comparaison avec l'Eifel. Mais là dessus 342 Morgen, avec 37 parcelles, appartiennent au Frohnhof du chapitre Ste Ursule de Cologne. Les biens du Frohnhof ne sont pas d'un seul tenant. La plus petite parcelle mesure 1/2 Morgen (15 ares), la plus grande 48 Morgen (16 ha.). L'exploitation compte des parcelles de 15, 19, 16 et 30 Morgen. Dix sept parcelles ont moins de 5 Morgen, vingt en ont plus.

Les autres biens, 1002 Morgen, se répartissent entre plusieurs Höfe et quelques petits paysans, pour lesquels nous n'avons pas de détails.

Le cas de Busdorf et de son Frohnhof sont intéressants car ils illustrent parfaitement l'openfield rhénan.

Les grandes parcelles aux formes trapues voisinent avec des parcelles plus étroites. La disposition en quartiers est générale. Chaque village peut en avoir plusieurs dizaines, voire plus de 100. Mais les champs très allongés sont rares. Une lon-

.../..

gueur de 3 à 400 m. est exceptionnelle. Elle n'arrive que lorsque toutes les terres sont regroupées.

Des éléments de Breitstreifenflur et Schmalstreifenflur, voire de Blockflur sont étroitement associés. Mais il existe aussi des quartiers entiers où le parcellement est très poussé. Le cas de la commune de Schaufenberg dans la Börde de Jülich est significatif. En 1730, selon les documents écrits, les grandes parcelles trapues sont juxtaposées à d'autres de dimensions plus médiocres. Les documents cartographiques datant de 1792 montrent que bien des parcelles ont été démembrées entre temps. Il s'agit souvent de biens ecclésiastiques qui ont été divisés et affermés.

Le chapitre de St-Cassius de Bonn possède à Mechenheim le Frohnhof qui s'étend sur 150 Morgen. La taille des parcelles est la suivante : 1,5 ; 51 ; 1 ; 5 ; 3 ; 35 ; 3 ; 46 ; 9 et 16 Morgen. Ainsi 3 parcelles totalisent 132 Morgen sur 150. De même le Hof du chapitre Dietkirchen de Bonn qui se trouve à Buschhoven présente de forts contrastes dans le dessin parcellaire. Les 130 Morgen sont répartis en 19 parcelles dont la plus petite mesure 3/4 de Morgen et la plus grande 23.

Les biens de l'Electeur de Cologne n'échappaient pas à la règle générale (23). Les documents de 1751 nous indiquent que les propriétés de l'Electeur étaient très morcelés; mais la taille des parcelles est très variable. Une carte de la même année nous montre la répartition des 432 Morgen possédés par l'Electeur à Brühl. Au total cette superficie est répartie entre 13 parcelles dont la plus grande couvre 101 Morgen et la plus petite 1 Morgen. Une autre compte 58 Morgen et 5 ont plus de 30 Morgen. Ces parcelles sont entourées de parcelles paysannes bien plus petites.

Cette juxtaposition de grandes, moyennes et petites parcelles peut étonner. Elle est, pourtant, le fruit d'une évolution séculaire. Lesné avait déjà signalé que les communautés religieuses rhénanes, contrairement à celles du centre de la France, ne disposaient que de biens d'étendue moyenne (24). Ces biens n'étaient jamais de dimensions très considérables. Cependant la politique des communautés a consisté, par achats, donations ou échanges, à arrondir les biens. La chose n'était pas facile, car les communautés religieuses étaient très nombreuses, ce qui accentuait la concurrence. Aussi les biens religieux sont ils faits de pièces de toutes tailles. La "Einzelflur" est toujours rare. Même les biens de l'Eglise sont en "Gemengelage", c'est-à-dire dispersés.

.../..

Les documents cartographiques les plus remarquables pour l'étude de la grande propriété rhénane proviennent des extraits de cadastres établis par les géomètres du Premier Empire, à l'occasion de la nationalisation des biens d'Eglise en Rhénanie (25). Ils nous montrent que les domaines ecclésiastiques sont constitués par des pièces de terres aux allures souvent bizarres qui n'indiquent pas une situation originelle. Les pièces sont voisines les unes des autres sans toujours être contiguës. Les formes traduisent les achats ou échanges successifs aux fins d'arrondir le patrimoine et faciliter une exploitation rationnelle. Les formes en blocs l'emportent souvent, mais certains aspects défient tout essai de classification.

L'openfield rhénan à la fin du XVIIIme siècle présente donc souvent un aspect désordonné et qui ne rentre dans aucune classification courante. Tout au plus pourrait-on parler d'un openfield géométrique désordonné qui reflète assez bien les vicissitudes historiques des pays rhénans.

A travers cette bigarrure on constate l'opposition entre la grande propriété ecclésiastique et le microfundium paysan. Sans doute les exploitations ecclésiastiques n'étaient-elles pas de taille monstrueuse, mais leur répétition dans tous les villages, fait qu'il s'agissait d'une véritable expropriation paysanne, que les nationalisations sous l'Empire mettront en lumière. Ainsi, à travers le parcellaire on voit s'affronter l'aristocratie foncière et le prolétariat rural.

.../..

NOTES DU CHAPITRE II

1.- Les "Grundt und Extrakten Bücher" se trouvent au Staatsarchiv de Koblenz, dans la série 1 C.

2.- Le village de Flussbach, dans la dépression de Wittlich, sur 198 Morgen, n'en compte aucune en première classe.

3.- Le cadastre de Marie-Thérèse concernant les communes luxembourgeoises de l'Islek fait la même distinction. Nous l'avons consulté à Luxembourg.

4.- M. Bloch. Les caractères originaux de l'histoire rurale française 1955 - p. 29

5.- Nous avons effectué de nombreux sondages dans les archives des différents pays voisins : Luxembourg, France, Belgique.

6.- Archives Nationales - F 14 - 773 (2)

7.- Ce texte en français, se rapportant à l'Ardenne, a été délibérément choisi pour montrer l'unité de civilisation qui règnait à l'époque dans le Massif Schisteux occidental. Nous aurions pu citer de multiples textes allemands tirés des archives, qui vont tous dans le même sens.

8.- W. Ballensiefen. Die Agrarlandschaft der Wittlicher Senke und ihre Nachbargebiete, Arb. z. Rhein. Landeskunde, Heft 12. Abb. 13-1957. H. Winter
Die Entwicklung der Landwitschaft und kulturlandschaft des Monschauer Landes op. cit. p. 77

9.- St A. Coblence 1 C 15 021

10.- St A. Coblence Abt 702

11.- R. Hennewig. Die Landwirtschaft der Eifel im 18. ten Jahrhundert. 1926 - p. 21.

12.- J. Schmithüsen. Der Niederwald des Linksrheinischen Schiefergebirges Beiträge zur Landeskunde der Rheinlande 1934.

13.- Il semble que tous les villages n'aient pas eu de berger communal. Souvent les bêtes pâturaient librement.

14.- J.N. Schwerz op. cit. p. 143

15.- Aujourd'hui elle s'appelle : Pommerer Hochwald

16.- "Hetten etwas Waldung ohne Ackerung (glandée) für die beholtzigung wer nicht sufficient".

17.- J. Schmithüsen. Der Niederwald des Linksrheinischen Schiefergebirges Beitr. z. Landeskunde der Rheinlande 1934 - p. 15

18.- Dans les Ardennes françaises, l'Administration des Eaux et Forêts française réglemente strictement, au XVIIIme, la coupe des wêbes. Cf. les cartes des bois de Donchéry (1736) ou des bois de Hamillons (1731) Archives Dép. des Ardennes.

.../..

19.- Arch. Dép. de la Moselle 7 F 382 - Fonds de l'Abbaye de Clervaux (Luxembourg) qui avait des terres dans l'Islek.

20.- Arch. Dép. Moselle 7 F 266 - idem -

21.- Ce fut le cas, surtout, autour de Bonn et Cologne. Voir aussi R. Zschocke op. cit. carte n° 2.

21.- En 1598 le fermier du Frohnhof de Liblar doit reconstruire l'immeuble à ses frais. En 1792, le Hof du chapitre de Dietkirchen de Bonn sis à Buschhoven est reconstruit aux frais du chapitre. Pourtant dans les deux cas, le propriétaire est le même. Archives Dusseldorf, Dietkirchen 26 D.

22.- Staatsarchiv Coblence Abt 702 n° 731, 733, 726.

23.- Par le Commandant TRANCHOT de 1803 à 1813, puis par le Général Major Freiherr von Muffling de 1816-1820. Les originaux se trouvent à la Staatsbibliothek de Marburg.

24.- Archives de Düsseldorf. Karten Abt. 389 B. Le document énumère les biens de Kurköln à Deutz, Zülpich, Mehlen, Morenhoven, Gielsdorf, Buschhouven, Rheinberg, Sechtem, Brühl, Badorf, Pingsdorf, Meckenheim, Linn, soit plusieurs milliers de Morgen donnés en fermage.

24.- Lesné. Histoire de la propriété ecclésiastique en France. Lille 1910 - p. 206.

25.- Archives Düsseldorf - Abt. Karten.

.../..

CHAPITRE III : Les aspects régionaux au XVIIIme siècle.

Le cloisonnement du relief et les nuances climatiques se répercutent différemment sur le plan de l'aménagement rural, si bien que l'étude des documents révèle des nuances régionales, nettement affirmées pour le XVIIIme siècle.

A.- L'Eifel.

1. la Hocheifel de Daun et Prüm est la région la plus typique dans le domaine agricole

Elle se caractérise par l'exiguité des terroirs agricoles et l'importance de l'association Wildland-Dungland. L'examen de 22 terriers du plateau schisteux entre Daun et Kelberg révèle qu'aucun village ne dépasse 27 feux, vers 1720. Huit n'en comptent même pas une dizaine : Neichen 7, Kradenbach 6, Beinhausen 5 ½, Utzerald 6, Hörscheid 6 ½, Gefell 5, Gelenberg 7 ½, Nerdlen 9. Douze réunissent entre 10 et 20 feux entiers et seulement deux plus de 20 : Kelberg siège de l'Amt avec 27 ½ et Dennerath qui arrivait à 22 feux en comptant les occupants du Lindelhof. Il est difficile de savoir si le nombre de feux correspond effectivement au nombre de foyers. Dans cette région le Stockerbenrecht était déjà pratiqué et il est vraisemblable que les célibataires n'étaient pas comptés dans ces chiffres. Ainsi à titre de prudence on peut accorder à chaque foyer un effectif de six personnes ce qui permet d'estimer la population de l'époque. Il va sans dire qu'avec 160 habitants, Kelberg, le plus gros village, n'était qu'un grand hameau. La fragilité des autres villages ne ressort que mieux. L'équilibre démographique pouvait être aisément rompu dans des communautés aussi petites (1). Les finages de plus de 100 Morgen de terres arables étaient rares. Neichen en comptait 60, Kradenbach 55, Beinhausen 31, Kelberg en réunissait 199. Les plus grandes étendues dépassent légèrement 300 Morgen. Dennerath en a 323. On voit qu'au maximum les finages atteignent la centaine d'hectares de terres labourables. Mais très nombreux sont ceux qui n'en ont qu'une vingtaine. La majorité des villages n'atteint pas la centaine d'hectares de surface agricole utile. Rapportés à la population, ces chiffres indiquent un réel surpeuplement. Or, lorsqu'on considère l'étendue de la surface agricole de ces villages, en 1961, on constate que le finage cultivé a augmenté dans des proportions considérables. Neichen compte 144 ha. de S.A.U., Kradenbach 162, Beinhausen 114, Kelberg 204 ha. Des changements importants sont donc intervenus en l'espace de deux siècles.

.../..

L'aspect prédominant du paysage d'alors est celui de petites clairières culturales dont l'étendue variait en fonction du nombre de bouches à nourrir et de l'intensité de l'exploitation du Wildland. La densité animale semble moindre que dans la Schneifel. La proportion de bovins est environ de 2 par feu. A Kradenbach on compte au total 13 bovins, à Neichen 18 bovins. Le troupeau de moutons est inégal selon les villages. Ainsi Rengen avec ses 258 Morgen de labours et ses 141 Morgen de prés, entretient 40 bovins, 160 moutons et 20 chèvres. Non loin de là, Darscheidt bien que n'ayant que 141 Morgen de labours et 104 Morgen de prés, possède 60 bovins, 180 ovins et 24 caprins. Cette intensité différentielle de l'élevage n'est pas à mettre au compte du Wildland qui est équivalent dans les deux communes : 132 Morgen à Darscheidt, 128 Morgen à Rengen. La médiocrité des conditions agricoles ressort encore mieux lorsqu'on analyse la répartition des terres en fonction de leurs qualités. A Gefell 4 Morgen sur 81 étaient classés en première catégorie. A Darscheidt ce sont 4 sur 141, à Nerdlen 2 sur 140, à Rengen 9 sur 258. Les terres de troisième catégorie constituent presque toujours plus de 75 % de l'ensemble. 70 Morgen sur 81 à Gefell, 125 sur 141 à Darscheidt, 118 sur 140 à Nerdlen.

On comprend donc mieux pourquoi les paysans tenaient à leur Wildland. Celui-ci était d'importance inégale. En générale, les communes étudiées avaient une centaine de Morgen ce qui avec une rotation de 18 ans et une utilisation de 3 ans permettait à ces petites communautés de planter annuellement une quinzaine de Morgen. Cet apport est donc vital pour la survie de ces villages. Mais toutes les communes n'ont pas la chance de posséder beaucoup de Wildland. Gefell n'en possédait que 10 Morgen, Neichen 37, Nerdlen 41. Avec 118 et 116 Morgen, Demerath et Hörschaidt étaient privilégiés.

Le seigle est la céréale noble et est planté la première année, l'avoine la seconde. L'assolement triennal avec jachère nue est exclusif sur le Flohr ou Dungland.

2. les dépressions calcaires : de bons pays où l'on cultive l'épeautre

Par rapport aux hautes terres schisteuses les pays calcaires sont privilégiés. Ce n'est pas que les conditions climatiques soient tellement plus favorables, mais la structure des sols se répercute, en partie, sur les possibilités culturales. Les dépressions calcaires sont le pays de l'épeautre, même si ce dernier n'occupe pas toujours la première place dans les assolements. D'une manière générale il occupe la tête de l'assolement qui est triennal : épeautre, avoine, jachère nue. Dans certaines communes

.../..

on mélange le seigle et l'épeautre. A Boldsorf on mélange 15 Fass d'épeautre à 15 Fass de seigle pour faire les semailles. A Hillesheim la proportion est de 2/3 d'épeautre et de I/3 de seigle. Mais après battage on sépare les deux céréales par vannage dans la grange.

A côté de cette originalité, il convient de signaler l'étendue plus grande des finages. Berndorf possédait 687 Morgen de labours, 50 Morgen de prés et 220 Morgen de Wildland. Hillesheim comptait 744 Morgen de terres labourables, 212 Morgen de prés et 281 Morgen de terres sartables ou Wildland. A Bolsdorf les labours s'étendaient sur 562 Morgen, mais le Schiffelland se limitait à 41 Morgen. Dans la dépression de Prüm les conditions sont analogues. Le finage de Gondelsheim se répartit comme suit : 265 Morgen de labours, 44 Morgen de Schiffelland et 132 Morgen de prés, Weinsheim totalise 326 Morgen de terres assolées, 553 Morgen de Wildland ou Schiffelland et 133 Morgen de prés. Non seulement les terres assolées sont plus vastes dans les dépressions calcaires, mais encore la surface des terres sartables est plus considérable. Ce double avantage auquel il faut ajouter celui de la possibilité de planter de l'épeautre ainsi que l'assurance de rendements plus élevés, montrent clairement la supériorité des alvéoles calcaires montagnardes.

Les rendements céréaliers étaient à Hillesheim de 3 Malter pour les terres de première classe, 2 pour celles de seconde et 1 pour celles de troisième. De ce fait ils sont de plus du double de la moyenne des villages installés sur les surfaces schisteuses. Par rapport à certains de ces derniers ils sont même du triple, et celà aussi bien pour le seigle que pour l'avoine. Qu'il s'agisse des céréales d'hiver ou de printemps, l'avantage reste aux dépressions calcaires.

Lorsqu'on considère que le Wildland était relativement étendu et que l'on y faisait trois récoltes successives d'avoine, ou une de seigle et deux d'avoine, l'on peut s'imaginer que le bilan alimentaire était nettement plus favorable ici que dans les pays schisteux.

Sur le plan de l'élevage, l'avantage revenait également aux dépressions. On compte en moyenne, dans la dizaine de villages étudiés, entre 3 et 4 bovins par feu. En plus, il faut ajouter que selon les documents le rendement en foin était nettement supérieur. Alors qu'on récoltait en moyenne, entre 6 et 8 Zentner (demi-quintaux) de foin sur les plateaux schisteux, le rendement des pays calcaires se situait entre 10 et 12 Zentner.

.../..

Un dernier indice de richesse est la quasi absence des chèvres des dépressions, alors qu'elles étaient nombreuses sur les hauteurs.

Tous ces avantages ont été réunis dans l'expression "Spelzland" conférée aux dépressions calcaires et dont le souvenir est encore vivant de nos jours. Les populations des régions calcaires étaient conscientes de leurs avantages. Aussi était-il de mauvais goût d'épouser un garçon ou une fille qui ne soit pas du Spelzland. Ce n'est qu'à une date récente que les comportements ont évolué.

3. la Feldgraswirtschaft de la Schneifel et des Hautes Fagnes

La Schneifel, vers le milieu du XVIIIme siècle, a bien son individualité. Celle-ci lui vient, en partie, de la Feldgraswirtschaft qui est pratiquée à cette époque.

La distinction entre "Mistlandt" (terres fumées) et "Schiffelland" ou "Wildland" est souvent peu nette. Dans les documents du début du XVIIIme siècle, ces deux sortes de terres sont énumérées pêle-mêle dans beaucoup de communes. Dans d'autres, on fait la distinction qui se caractérise surtout par la durée de la jachère.

A Albersteg et Rötgen, en 1719, le Mistland est divisé en deux classes quant à la qualité des terres. En première classe il est planté de seigle pendant la première année, et pendant trois années successives d'avoine. La jachère qui suit dure six années. Les terres de deuxième classe subissent la même rotation céréalière, mais le repos est plus long, il dure neuf années. Après la troisième année d'avoine, la chute des rendements est telle qu'il n'est plus rentable d'ensemencer (2).

La première année, le rendement en seigle est de 2 Malter 9 Sester. Ce rendement est très honorable pour l'époque et pour la région. Il est supérieur à ceux qu'on trouve dans certains villages de l'Eifel Mosellane. Le long repos semble bénéfique.

Le rendement en avoine est légèrement inférieur à celui du seigle. Mais à Alberstegg et Rötgen, pendant les trois années, la production dépasse 6 Malter en moyenne.

Le terrier de 1748 montre quelques changements. En première classe le "Mistland" subit une jachère de 12 ans et n'est cultivé que pendant trois ans : une année de seigle, deux d'avoine. En deuxième classe, la durée des cultures céréalières reste inchangée, mais la jachère est portée à 20 (3). Entre 1719 et 1748, on assiste donc à un allongement de la durée de la jachère et à une diminution de la culture céréalière. La jachère étant pâturée, cette évolution signifie-t-elle une orientation vers

.../..

l'élevage ? Ou bien est-elle due à d'autres causes, par exemple une crise démographique ? Il est curieux de constater qu'entre 1719 et 1748, la répartition des différentes terres a changé. Ainsi à Rodt, en 1720, on distingue trois catégories de terres labourables, contre seulement deux en 1748.

TABLEAU 32 REPARTITION DES TERRES A RODT ENTRE 1720 et 1748

	CLASSE	1720	CLASSE	1748
Terres labourables	1	147 jours	1	39 jours
	2	71 "	2	132 "
	3	53 "	3	-
Schiffellandt	1	274 jours	1	81 jours
	2	378 "	2	562 "
	3	339 "	3	
Prés	1	60 jours	1	30 jours
	2	62 "	2	37 "
	3	67 "	3	56 "
TOTAL :		1.451 jours		937 jours

En faisant abstraction du Schiffelland on constate que les terres labourables et les prés ont considérablement diminué entre les deux dates. Ce phénomène se répète dans de nombreuses communes voisines. Il est difficile d'en saisir la cause qui est peut être d'origine démographique. Ce qui est le plus intéressant à souligner c'est que l'étendue des terres a été variable, entraînant un rétrécissement du paysage cultivé. A Schlausenbach on comptait 163 jours de terres labourables en 1720. Elles ne sont plus que de 50 jours en 1748. Les prés diminuent également, passant de 122 jours à 98 jours. Alors que partout ailleurs, sur les hautes terres, l'espace cultural a tendance à s'étendre, le phénomène inverse de la Schneifel doit être souligné.

A Albersteg et Rötgen le terrier de 1719 énumère 16 propriétaires contre seulement 11 pour celui de 1748. La comparaison des documents est instructive. Les deux communes ne présentent, à la première date que cinq propriétaires établis dans celle-ci. Leurs terres labourables totalisent 110 jours, c'est-à-dire environ 25 ha. Le faible nombre de propriétaires et la faiblesse de la superficie cultivée font penser à une ancienne Hufe qui a été en partie démembrée. En 1748, le nombre de propriétaires forains a diminué, par contre celui des propriétaires indigènes a augmenté, en passant à 6. A Schlausenbach le document de 1720 énumère 19 propriétaires, mais seulement 7

.../..

sont dignes d'être appelés agriculteurs, vu l'étendue des terres cultivées. Sur les 163 jours de labours, le sept exploitants en cultivent 160.

L'originalité de la Schneifel vient de la Feldgraswirtschaft pratiquée dans ce milieu d'altitude. Mais la nature de celle-ci doit être précisée. Elle est en liaison avec les terres de labours et les terres de Wildland. Le Mistland est tourjours d'étendue réduite.

Chaque village possède des terres cultivées sur brûlis. Schlausenbach en compte 187 jours en 1720 et 214 jours en 1748, Alberstegg et Rötgen en possèdent 294 jours en 1719 et Losheim 442 jours.

La rotation du Schiffel ou Wildland varie en fonction de la classification des terres. Le tableau 33 montre la durée de la rotation qui peut varier de 20 à 40 ans, ce qui est un rythme plus lent que dans la plupart des autres régions eifeliennes. Le fait tend à renforcer l'opinion émise plus haut, que vers le milieu du XVIIIme siècle la Schneifel ait subi une crise démographique, ce qui permet à ses habitants de disposer de surfaces relativement plus considérables que dans les autres régions schisteuses De ce fait, le Wildland qui était cultivé à Alberstegg et Rötgen pendant trois ans, revenait à la pâture du gros bétail et pouvait apporter un complément à la Feldgraswirtschaft.

TABLEAU 33 ROTATIONS CULTURALES SUR LE MISTLAND ET LE SCHIFFELLAND DE LA SCHNEIFEL VERS 1720

Nom de la Commune	Durée de la jachère du Mistland sur les terres de ... classe			Assolement du Mistland ... année - (2)					Durée de la rotation du Schiffelland sur les terres de ... classe		
	1re	2me	3me	1re	2me	3me	4me	5me	1re	2me	3me
VERSCHNEIT	4	7	-	S	A	A	-	-	20	30	-
MERLESCHEIT-et-HULSCHEIT .	12	18	-	A	A	A	A	-	24	30	40
SCHLAUSENBACH	6	10	15	S	A	A	A	-	24	30	-
RODT	7	7	10	S	A	A	A	-	20	24	30
ALBERSTEG et ROTGEN (1) ..	6 (12)	9 (20)	-	S	A	A	A	-	20	30	-
LOSHEIM	12	-	-	S	A	A	A	A	24	30	40

(1) Les chiffres entre parenthèses concernent l'année 1748.
(2) S = seigle - A = avoine

.../..

Cette dernière semble être une adaptation remarquable et aux conditions physiques et aux conditions démographiques. Mais croire qu'elle était surtout axée sur l'élevage serait une grave erreur. En effet, les documents de 1720 à 1748 permettent de préciser le rôle exact des terres cultivées selon les méthodes de la Feldgraswirtschaft.

Le troupeau bovin était toujours assez réduit. A Rötgen-Albersteg on comptait 30 bovins, à Losheim 50, à Rodt 80 et à Schönberg, qui était le siège de l'Amt, 120. Les chiffres bruts ne disent sans doute pas grand chose s'ils ne sont pas rapportés aux surfaces agricoles. A Losheim, on comptait une bête pour environ 2 ha. de prés et de champs. La densité était semblable à Rodt. Ce chiffre peut paraître élevé. En réalité il faut tenir compte du fait que dans le calcul des surfaces, le Wildland n'a pas été englobé. Or, ce dernier, après avoir été planté est abandonné à l'élevage. En plus, la taille des bêtes était extrèmement réduite ce qui diminue les surfaces nécessaires à l'entretien. Bien que les textes ne soient pas explicites, on devine que l'élevage n'est pas la préoccupation essentielle. Le bilan céréalier montre que la production céréalière, conditionnée par l'utilisation de l'engrais animal, était la préoccupation principale du paysan de la Schneifel. Ainsi à Rodt la production annuelle de seigle s'élevait à 1092 setiers, celle d'avoine à 1920 setiers. Il est intéressant de constater que sur ces chiffres 617 setiers de seigle et 811 setiers d'avoine provenaient du Wildland (4). A raison de 12 setiers par muid, la production totale de grains était de 165 muids ce qui est un chiffre bien supérieur à celui de certaines communes de la région de Daun. De cette somme il faut déduire la dîme et un quart pour les semailles. Malgré cette déduction, le bilan alimentaire de la population qui s'élevait à une quinzaine de feux, ne devait être plus mauvais que dans le reste de l'EIFEL, puisqu'il restait environ 240 litres de grains par personnes et par an.

La vie rurale dans les Hautes Fagnes rappelle celle de la Schneifel. Il s'y ajoute cependant quelques particularités. L'habitat, à l'époque, était plus dispersé. On y trouve des Höfe d'une quarantaine de Morgen, ayant presque toutes leurs terres groupées autour de l'exploitation. La Feldgraswirtschaft est le système agricole exclusif, mais il s'y ajoute l'exploitation des tourbières. Celles-ci servent de réserve de foin, soit pour l'alimentation, soit pour la litière.

Dans cette région où passe la frontière linguistique, le Torf allemand est aussi bien exploité que la tourbe ou le "troûf" des Wallons. C'est en Mai que le

.../..

tourbeur se rend à sa tourbière pour peler le "sté", c'est-à-dire enlever la couche superficielle d'humus et de végétation. Après quoi il débite la tourbe, qui peut atteindre une épaisseur de deux mètres, en briques ayant les dimensions de la bêche dont il se sert (0,30 m. de côté - 0,10 m. d'épaisseur). Le séchage dure quelques mois et peut être contrarié par un été pluvieux. La tourbe donne un combustible bon marché et d'un pouvoir calorifique supérieur à celui des briquettes de lignite. L'exploitation subvenait essentiellement aux besoins locaux. Ce n'est que dans les environs de Monschau qu'on fit quelque commerce. La possibilité d'obtenir un combustible abondant et sans grande peine autorisait un ménagement des forêts, plus grand ici qu'ailleurs, encore que la pratique du Wildland était courante. Mais on avait moins de raisons de faire du charbon de bois. Il faut dire aussi, que de nombreuses fermes, situées sur les routes menant des Hautes Fagnes walonnes vers la région de Monschau, Aix-la-Chapelle, étaient en même temps des auberges, ancêtres des hôtels actuels. C'est le cas à l'approche de la Fagne Wallonne, dans les environs de Sourbrodt, Baraque Michel, Kalterherberg.

La persistance de la maison en colombage des Hautes Fagnes est à mettre en relation avec la survivance de la forêt qui était encore susceptible de fournir du bois de construction au XVIIIme siècle. Cela n'empêchait évidemment pas les paysans de se tailler quelque clairière, de l'entourer d'une clôture et d'y semer des grains (5). La mise en culture ne durait que deux ou trois ans. Ces défrichements réalisés en plein XVIIIme siècle, se faisaient à l'insu de l'autorité. Cette tolérance du seigneur foncier à l'égard des paysans qui défrichent sans autorisation, est frappante et contraste d'une manière absolue avec le comportement des agents des Eaux et Forêts de l'Ardenne française.

A la même époque, les plantations de haies autour des propriétés, se multiplient. Il parait que leur mention antérieurement au XVIIme siècle soit rare (6). C'est dans la deuxième moitié du XVIIIme siècle, à une époque où la population s'accroit rapidement, que les haies sont plantées. C'est aussi l'époque où le mouvement physiocrate a de profonds retentissements dans les régions rhénanes.

4. l'Islek, pays des voueries et du sarrasin,

L'étude de la région est plus délicate car les terriers sont pratiquement inexistants.(7). La région est intéressante à au moins trois égards. Elle est déjà au

.../..

XVIIIme siècle une région où l'habitat dispersé a beaucoup d'importance. Les villages actuels sont alors de petits hameaux d'une dizaine de feux, souvent moins. Les voueries ou Lehnsgüter sont traditionnels ici et correspondent, essentiellement, aux fermes dispersées. Le seigneur de Clervaux en donne une dès 1474, à Roder. Au XVIIIme siècle, le seigneur de Hosingen possède 24 voueries dans les environs de Dasburg, dont 17 sont de servile condition.

La céréaliculture prédomine également. Elle repose sur la rotation triennale : seigle, avoine, jachère.

Le Wildland par contre, a une utilisation quelque peu particulière. A partir de la seconde année, souvent seulement au cours de la troisième, l'on sème du sarrasin (Buchweizen ou Heidekorn). Par là, l'Islek rappelle déjà l'Ardenne française où le sarrasin remplaçait presque constamment l'avoine.

Par l'habitat plus dispersé, par la culture du sarrasin, l'Islek constitue une région de transition entre l'Ardenne française et la Hocheifel de Daun d'une part, le Bitburger Land d'autre part.

Sur le plan des structures l'Islek est cependant bien eifelienne. Les rendements céréaliers, à voir les redevances seigneuriales, sont faibles et le bilan alimentaire n'est guère favorable.

5. la dépression de Wittlich

Elle contraste sur bien des points avec l'Eifel voisine, mais en porte aussi les marques.

Son hétérogénéité physique fait affleurer les couches de grès permiens et triasique. Alvéole intramontagnarde, elle profite de la proximité de la Vallée de la Moselle par où lui est venue la vigne. Aussi présente-t-elle une polyculture diversifiée, reposant sur la culture des céréales, l'élevage et la viticulture.

La vigne ne donne pas les mêmes produits que sur les versants de la Moselle. A Flussbach on récolte au total, en bonne année, une moyenne de 9 foudres (9000 litres) Les habitants avouent, d'ailleurs, la mauvaise qualité de leurs vignes et de leurs vins. A Neuerburg les vignes sont peu importantes et sont énumérées avec les terres de labours. Chaque village où les conditions climatiques le permettent quelque peu, a une dizaine de Morgen de vignes.

.../..

La Wittlicher Senke présente de nombreux caractères de transition avec l'Eifel, le Bitburger Land, la vallée de la Moselle.

Les finages agricoles rappellent ceux du pays de Bitburg. Ils sont plus étendus que ceux de l'Eifel. Grosslittgen compte 400 Morgen de labours. Hontheim même 835, Neuerburg 451 et Bombogen 413. La taille n'est pas uniforme, mais nettement supérieure à celle des villages eifeliens.

Nombreuses sont les communes à posséder d'importantes surfaces de Wildland. Neuerburg en possède 212 Morgen, utilisés tous les 12 ans et Grosslittgen même 784 Morgen. Dans ce dernier village la récolte céréalière réalisée sur le Wildland se monte à un tiers de celle réalisée sur les terres assolées. L'association terres assolées - Wildland est donc essentielle. L'élevage n'est pas négligé. Il profite des finages plus grands mais aussi des prés qui sont mieux soignés qu'ailleurs. Sur les prés non clôturés on ne récolte que du foin. Après son enlèvement le bétail l'utilise comme pâture commune. Le rendement en foin est semblable à celui du Bitburger Land : 10 à 12 Zentner par Morgen (5 à 600 kg. pour 0,30 ha.). Mais certaines communes ont des rendements plus élevés. A Flussbach on récolte jusqu'à 900 kg. par Morgen. L'élevage constitue un élément important. La nourriture semble plus abondante qu'ailleurs. Presque chaque village a ses "Peschen", prés clôturés attenant à l'exploitation. Bien fumés ces prés sont à deux coupes : foin et regain, chose rarissime dans l'Eifel. Malgré un rendement de 32 Zentner (16 quintaux) les habitants de Neuerburg les considèrent, en 1721, comme médiocres.

L'élevage est important et diversifié. Altrich qui ne compte que 31 feux élève 70 vaches et 300 moutons. Neuerburg dont la population doit être semblable, compte 74 vaches, 300 moutons et 98 chèvres. Les terriers ne parlent pas de chevaux, bien que d'autres textes nous montrent que ces derniers étaient fréquents dans les villages de la dépression. De même, il n'est pas question de porcs alors que leur élevage était courant, donnant naissance à la foire aux cochons de Wittlich, qui de nos jours, offre un grand spectacle folklorique.

Mais c'est sur le plan de l'habitat que le pays de Wittlich dégage peut être le mieux, dès cette époque, son originalité. Wittlich est un centre urbain actif qui domine le pays. L'habitat rural donne à l'ensemble de la dépression son cachet particulier. Après les destructions du XVIIme siècle les villages sont reconstruits selon

.../..

le style qu'on trouve en Lorraine. Le village allongé ou village-rue se développe alors. Les dates gravées sur les linteaux en grès, montrent que la fin du XVIIme siècle et le début du XVIIIme siècle furent une période d'active construction.

Les zones privilégiées sont celles du centre de la dépression. Là, le froment l'emportait. Dès 1720 la jachère nue est mise en culture, partiellement. Raves et légumes secs étaient plantés dans certains villages. Par contre, presque tous les habitants avaient des cultures sarclées sur le Wildland. Cette particularité se retrouve dans le vignoble.

6. l'Eifel mosellane, une région de transition ou coexistent assolements triennal et biennal

Le plateau Eifelien qui s'étend au Nord de la dépression de Wittlich jusqu'au Maifeld s'individualise des autres régions voisines. Elle forme transition vers le vignoble, le Maifeld, la cuvette de Wittlich et la Haute Eifel. Encore au XIXme siècle, J.N. Schwerz la distinguera des autres régions en écrivant : "L'industrie agricole montagnarde est vraiment chez elle ici" (8). A vrai dire elle n'est pas homogène ce qui lui vient des facteurs physiques, mais aussi des contacts humains avec les environs.

Deux types de régions peuvent être distingués.

Le premier est situé sur les terres schisteuses et pratique l'assolement triennal de l'Eifel : seigle, avoine et jachère. Le coeur de cette région se trouve à Lützerath. Mais ces pratiques se retrouvent dans la région des Maare voisine. Tous les villages possèdent du Wildland dont la durée de rotation oscille entre 12 et 40 ans. A Kliding et Urschmitt le Wildland est utilisé pendant trois ans : à une récolte de seigle succèdent deux d'avoine. C'est la pratique généralement utilisée, bien qu'à Dohr l'utilisation est réduite à deux ans, l'avoine suivant le seigle. L'élevage n'est pas absent. On peut même dire que vu la nature des sols la densité animale est très élevée. Kliding et Urschmitt, qui totalisent 31 feux, comptent 30 bovins, 200 moutons et 50 chèvres sur le Wildland et la sole en jachère. La proportion est comparable à Illerich : 40 bovins, 225 ovins, 75 caprinc, pour 36 ½ feux.

Seigle et avoine dominent, seuls quelques paysans cultivent l'orge et l'épeautre

La région se caractérise par ses faibles rendements qui, en moyenne, ne dépassent pas un Malder et demi par Morgen. Le Wild ou Schiffelland est ici plus indispensable qu'ailleurs, du moins d'après les dires des paysans. Cette affirmation peut être

.../..

Soulignons encore l'existence d'un certain nombre de grandes exploitations, de Höfe, dans certains villages. A Kail on en trouve quatre, en 1721, l'un appartenant au chapitre de Trèves, les trois autres à des nobles de la région. Landkern compte deux "Höfe". Le Neue Hoff compte 47 Morgen de labours, 36 Morgen de Wildland et 7 Morgen de prés. Le comte de Greimersburg, petit seigneur des environs, possède le Hof Espers qui existe toujours au Sud-Est du village et qui s'étendait sur 71 Morgen de labours, 40 Morgen de Wildland et 20 Morgen de prés.

Le village de Karden, siège du chapitre St-Castor, était essentiellement viticole au XVIIIme siècle. Les seules terres labourables qu'il possèdait, se trouvaient sur le plateau. Celles exploitées par les vignerons étaient insignifiantes. Deux Höfe se partageaient l'essentiel des terres : le "Windhäuserhof" et le "Kluckerthof". Ce dernier appartenait à St-Castor, alors que le premier relevait de l'Electeur de Trèves. Le Hof Kluckert, appelé aujourd'hui Klickerterhof comprenait 62 Morgen de labours,en 3 parcelles, et 8 Morgen de prés. Le Windhäuserhof comptait, vraisemblablement, 139 Morgen de terres labourables et 10 Morgen de prés.

Si nous citons ces exploitations dispersées, c'est parce qu'elles pratiquaient l'assolement biennal. Selon les textes il paraît que l'élevage s'y faisait par stabulation, ce qui contraste avec l'élevage "prolétaire" des paysans des environs, qui utilisaient les jachères de la St-Michel jusqu'au mois d'avril, pour le pâturage.

Nous retrouvons ici une permanence du fait humain depuis l'époque gallo-romaine qui connaissait dans cette région un certain nombre de grands domaines isolés.

Le bilan alimentaire de ces villages semble favorable. Brieden comptait 12 feux et avait, toutes redevances et provisions pour les semailles déduites, 172 Malter de grains disponibles, c'est-à-dire près de 400 litres de grains par personne. A Brohl on disposait, en 1721, de 386 Malter pour 23 Feux, autrement dit chaque habitant disposait en moyenne de près de 450 litres de grains par an. La supériorité est donc nette par rapport aux villages eifeliens des plateaux schisteux. Ce bilan plus favorable est peut être aussi un facteur d'explication de l'adoption du système biennal.

On ne peut s'empêcher de noter que ces villages sont situés à proximité du vignoble, ce qui a pu les inciter à rechercher de hauts rendements céréaliers alimentant les ventes de grains au profit des viticulteurs mosellans.

.../..

mise en doute lorsqu'on examine la situation des villages qui font suite à cette région, vers le Nord.

En effet, la région de Kaisersesch, constituée par une vingtaine de villages, fait le contact entre la région de Lützerath et le Maifeld. Limitée par la vallée de l'Eltz vers le Maifeld, par celle de l'Endert vers le Sud, le plateau schisteux est recouvert par une mince pellicule de sols bruns (Staublehm) de ranker et pseudogley. Les formations loessiques sont fréquentes, mais bien des finages présentent des étendues considérables d'argiles compactes provenant de l'altération du soubassement schisteux. Mais de toutes façons, sur le plan pédologique, les sols n'ont pas la valeur de ceux du Maifeld voisin. En plus la région de Kaisersesch, historiquement, n'a jamais fait partie du Maifeld.

Pourtant l'assolement biennal y est très répandu. On le trouve à Brohl, Kail, Kaifenheim, Illerich, Landkern, Brieden, Wirfus, Kaisersesch (9). Le seigle est cultivé exclusivement sur les terres assolées. Les rendements sont supérieurs à ceux de la région de Lützerath, mais n'atteignent pas ceux du Maifeld. Ils oscillent entre 1 Malder et demi et 2 Malders. L'avantage de la région vient aussi du fait que les terres de 2me et 3me classe ont des rendements nettement supérieurs, d'environ 30 %, que celles des catégories équivalentes dans la région de Lützerath. La jachère, une année sur deux, peut expliquer en partie cette supériorité.

Le Wildland existe dans toutes les communes, ce qui démontre nettement l'existence de zones argileuses étendues. Mais les confrontations des lieux dits des terres cultivées avec la localisation des sols limoneux et argileux, ne permet pas de conclure à une localisation exclusive des terres assolées sur les sols plus ou moins limoneux. Bien des sols argileux sont soumis à l'assolement biennal. L'existence du Wildland marque la différence profonde avec le Maifeld voisin.

Autre originalité : sur le Wildland la culture de l'avoine est quasi exclusive. A Kail, tous les 18 ans, on sème pendant deux ans de l'avoine. Sur le Wildland à Landkern on récolte bon an mal an, 164 Malter d'avoine. Cela fait la moitié de la production de seigle des terres assolées : 319 Malter.

L'élevage concerne bovins, ovins et caprins, mais ces derniers, signe de plus grande prospérité, semblent être beaucoup moins nombreux que dans la région de Lützerath.

.../..

7. le Bitburger Land est encore proche de l'Eifel

Sur le plan physique le Bitburger Land n'est guère homogène.

Les régions septentrionales gréseuses (Neidenbach, Usch, Zendscheid) rappellent par leur pauvreté l'Eifel tout proche. Le centre marneux et argileux s'oppose au Sud plus calcaire.

Le finage du village bitburgeois était composé du Dungland appelé ici Bauland. A côté des terres assolées existait le Wildland qui, cependant, était moins abondant que dans l'Eifel. C'est qu'au XVIIIme siècle le déboisement était avancé ce qui a permis aux finages de s'étendre sur des surfaces plus considérables que sur les hautes terres. Le Schiffelland était, par contre, plus étendu sur la bordure gréseuse, mais beaucoup moins dans les zones calcaires (10). Là, son importance était grande, car dans certaines communes de la région de Kyllburg il constituait plus de la moitié de la surface plantée en céréales. La rotation céréalière s'étendait sur trois ans, comprenant le seigle ou l'épeautre, et, deux années de suite l'avoine. Dans la région gréseuse de Kyllburg, la troisième année le sarrasin remplaçait l'avoine.

A bien des égards le Bitburger Land est un pays de transition et de contrastes. Aux yeux des contemporains il passe pour un bon pays où pousse le seigle, l'épeautre et, sur les calcaires coquilliers, le froment. Mais chose curieuse le seigle occupait le sommet de la hiérarchie céréalière, le froment n'était pas planté sur les meilleures terres, celles-ci étant réservées au seigle. L'orge était destinée en partie aux brasseries de Bitburg et Trèves.

Sur le plan du paysage les terres arables augmentent du Nord au Sud. Alors qu'au Nord l'aspect de clairière, associé à la Wildlandwirtschaft l'emporte, vers le Sud les finages sont plus continus. Les influences méridionales se font de plus en plus sentir. La maison lorraine est le type d'habitation qui s'étend tout au long du XVIIIme siècle. L'aspect de village-rue tend à s'imposer.

Du Luxembourg voisin le Bitburger Land a hérité sa hiérarchie sociale. Dans les villages, la structure sociale est déjà différenciée. La moyenne et la grande propriété, à l'échelle de l'époque, ne sont pas absentes. Les Lehnsgüter correspondent aux voueries luxembourgeoises. Nombre de fermes dispersées actuelles étaient des Lehnsgüter.

Lehnsgüter ou voueries passaient à un seul héritier. Frères et soeurs étaient obligés de travailler sur l'exploitation, mais rarement avaient le droit de se marier.

.../..

Habitant dans la partie arrière de la maison ou dans une dépendance de la maison principale, on les surnommait les "Beysassen" ou, dans le pays de Neuerbugr les "Backhäusler" (littéralement ceux qui habitent à l'arrière). En guise de compensation de leurs droits à l'héritage, ils avaient généralement celui de commander les travaux agricoles. Le même système se retrouve dans la partie occidentale du Bitburger Land.

Sur un dernier plan le Bitburger Land était opposé à l'Eifel. Le cheval était d'un usage courant ici, surtout sur les grandes exploitations où l'élevage avait quelque importance. En effet sur les terroirs des marnes du keuper la céréaliculture était concurrencée par l'élevage.

B.- Le Maifeld, un îlot d'assolement biennal au XVIIIme siècle.

L'examen des terriers des communes du Maifeld montre qu'au début du XVIIIme siècle l'assolement biennal était couramment pratiqué. Les textes montrent que vers 1719 le système biennal est bien en place et qu'il ne s'agit pas d'une innovation. Les déclarants assurent que de date immémoriale les terres étaient groupées en deux soles. A Mertloch, au coeur du Maifeld, sur les meilleurs sols de la première saison on plante le seigle et des petits pois; sur les plus mauvais, de l'avoine, du sarrasin et d'autres céréales d'été. Wassenach est une commune dont les sols sont en partie constitués par les tufs quaternaires. La rotation biennale y est également de règle sur les meilleures terres. Par contre, sur les sols les plus mauvais on cultive de l'avoine et du sarrasin; puis la terre est laissée au repos pendant six ans. Dans la localité voisine de Trimbs, les meilleures terres sont cultivées tous les deux ans, mais les mauvaises "selon les circonstances" restent en jachères pendant trois à quatre années.

L'étude des terriers amène quelques constatations importantes. La culture céréalière est prédominante mais n'est pas exclusive. De nombreux terriers montrent que la culture des petits pois était très répandue sur la meilleure sole. Les rendements élevés et les bonnes conditions de conservation de ces produits permettaient l'extension de cette culture. La proximité de Coblence et des autres centres rhénans moins importants facilitaient, sans doute, l'écoulement. C'est peut être autant pour ces cultures commerciales que les soi-disant hauts rendements céréaliers que l'assolement biennal a été adopté. Malheureusement nous n'avons aucune indication sur le rendement en petits pois. En ce qui concerne le rendement céréalier, il convient de souligner que le Maifeld ne produisait guère de froment, les terriers n'en parlant guère. De plus le rendement

.../..

du seigle n'était pas supérieur à celui des dépressions calcaires. A Hillesheim, à 550 m. d'altitude on récoltait 3 Malter de seigle, en moyenne; on atteignait le même rendement à Pillig, au coeur du Maifeld. Bien plus, dans les communes de la périphérie de ce dernier on restait en dessous de ces chiffres.

A côté du seigle et des petits pois apparaissent l'épeautre et l'orge. Mais il est particulièrement curieux de constater que dans tous les terriers que nous avons consultés, une dizaine environ, les petits pois soient mentionnés. Il est vraisemblable que l'on ait accordé plus d'attention à cette culture qu'à celle des céréales.

Une autre observation frappe le chercheur. Les villages du Maifeld sont considérés comme essentiellement céréaliers. Mais à regarder de près l'on constate que le cheptel n'est pas négligeable. Aussi Metternich compte 80 vaches, 46 veaux et boeufs et 398 moutons (11). Wellig possède 25 bovins et 300 moutons. Toutes ces bêtes, sous la surveillance d'un berger communal, ont accès aux terres en jachère et à celles où la moisson vient d'être enlevée. Il est permis de penser qu'à une époque où les enfants étaient nombreux et non scolarisés, bien des propriétaires ont poussé leurs rejetons à "aider" le pâtre, en attirant les bêtes sur leurs terres propres afin de mieux les fumer. Les petites ruses paysannes ne sont pas exclues. Mais même sans cela on constate qu'un seul paysan possédait 8 vaches, 5 veaux ou boeufs et 48 moutons. Un autre, dans le même village de Metternich, a 8 vaches, 3 veaux ou boeufs et 42 moutons. Plusieurs ont au moins 5 vaches et une dizaine de moutons. Comparativement aux autres régiond on voit qu'une quantité importante de fumier pouvait être utilisée par certains propriétaires, si bien que les rendements affirmés dans les terriers ne sont que des moyennes. Lorsqu'on tient compte de l'importance du troupeau animal, de l'ouverture d'esprit des "gros paysans" on peut admettre que les rendements de ces derniers étaient plus importants que ceux de la moyenne. J.N. Schwerz souligne au début du XIXme siècle, l'esprit éclairé des paysans du Maifeld et "la loi immuable de l'assolement biennal avec jachère" Dans les conversations qu'il a eues avec des exploitants "raisonnables", à la suite de ses remarques critiques, il lui fut rétorqué "avec un système triennal nous sèmerions plus, mais récolterions sans doute beaucoup moins". En plus le système biennal a l'avantage de s'accommoder de densités humaines assez faibles. Effectivement on constate que les villages du Maifeld, par rapport à leur production agricole, sont peu peuplés. Au début du XVIIIme siècle le village moyen compte une trentaine de feux. Metternich, qui

.../..

en 1961, n'a que 222 habitants, comptait en 1719, 32 feux et 5 veufs. Les labours couvraient 1246 Morgen, de quoi faire rêver les habitants des villages eifeliens. La production céréalière, selon les estimations du contrôleur fiscal, s'élevait à 2467 Malter ou muids.

En plus de cette richesse naturelle le Maifeld porte une autre caractéristique. Les Höfe ne sont pas rares. Il s'agit souvent d'exploitations dispersées. A Nauenheim on en dénombre trois. Dans chaque village il y en a un ou deux. Ce sont les exploitations pilotes de l'époque.

C.- Le vignoble : une prospérité bien exagérée

Dans la grisaille du XVIIIme siècle le vignoble tranche quelque peu. Par rapport à l'agriculture eifelienne celle de la vallée de la Moselle est déjà très évoluée. La culture de la vigne marque d'une manière tyrannique l'économie de la Moselle. A étudier les terriers des années 1720-21 et à comparer les chiffres relatifs aux vignes, l'on arrive à la conclusion que c'est vers la fin du premier quart du XVIIIme siècle vraisemblablement, que se place le maximum d'extension du vignoble mosellan. Celui-ci comptait plus de 11.800.000 pieds (12). Il est frappant de constater combien la viticulture était dans certains villages une véritable monoculture à laquelle on sacrifiait toutes les autres activités.

On est étonné par le nombre élevé, pour ne pas dire invraisemblable, de pieds de vignes plantés dans les communes. Pommern qui compte en 1961, 51 ha. de vignes totalisait en 1720 exactement : 663.587 pieds, dont :

232.094 en première classe
135.789 en seconde classe et,
295.704 en troisième classe.

Les plantations étaient très sérées, les distances entre pieds étaient : 3 pieds pour la largeur et 4 pieds pour la hauteur. La situation de Pommern dans la vallée inférieure de la Moselle n'est pas unique. Piesport, village viticole réputé dès le XVIIIme siècle, situé au coeur du vignoble, avait 307.220 pieds et Ediger, autre haut lieu du vignoble, 414.690 pieds. Avec 424.750 pieds Urzig a un vignoble d'étendue semblable, mais Briedel totalise 720.062 pieds.

Ces surfaces considérables contrastent avec l'étendue actuelle (13). Mais ces surfaces doivent être pondérées par les rendements obtenus. Dans la moyenne vallée de

.../..

la Moselle, il fallait 6.000 pieds, en première classe, pour obtenir un foudre (1.000 litres), 8.000 pieds dans la seconde et 12.000 pieds dans la troisième. Appliqué à Urzig, ce barême, admis par les services de l'Electeur, donne une récolte de :

9 foudres en 1re classe
19 " en 2me classe
17 " en 3me classe
---
45 "

Il est inutile de souligner ce chiffre de 45 foudres ou 45.000 litres. En 1968 cela représente la récolte de deux exploitants à temps complet, ayant chacun environ 2 ha. de vignes.

Parler de prospérité dans ces conditions est beaucoup exagéré. Dès que l'on descend la Moselle les rendements deviennent plus aléatoires. A Ellenz-Poltersdorf on compte, en première classe, 8.000 pieds pour obtenir un foudre. A Fankel, le chiffre monte à 16.000 ! En troisième classe il faut 24.000 pieds pour 1.000 litres de vin !

La propriété est extrèmement fractionnée. Dans un gros village viticole on trouve facilement 200 propriétaires, sans compter les fermiers et les métayers. Pommern comptait ainsi 202 propriétaires, dont 19 couvents, chapitres ou autres communautés religieuses. Au total, 4 vignerons possédaient plus de 10.000 pieds, le maximum étant de 12.878 pieds. En gros, cela permet d'obtenir 1,5 foudre. La masse des propriétaires possède moins de 5.000 pieds. On compte 42 propriétaires ayant moins de 2.000 pieds. Il est difficile de parler d'une aristocratie viticole au vu de tels chiffres. Les ressources étaient encore limitées du fait des redevances seigneuriales. Pour récolter 2.000 litres de vin, le vigneron n'avait pas besoin de beaucoup de place, ce qui explique le volume médiocre de beaucoup de caves.

La structure sociale du vignoble est donc assez peu différenciée. Les grands exploitants sont partout absents. Il est extrèmement rare de trouver un vigneron possèdant plus de 20.000 pieds. Par contre, les fermiers et métayers sont nombreux. Malheureusement ils n'apparaissent pas dans tous les textes. Pourtant les biens nobles et ecclésiastiques sont exploités par ce monde de gagne-petit.

Toutes les activités étaient axées sur la culture de la vigne, si bien que l'agriculture, stricto-sensu, fut négligée. Ce n'est pas pourtant que les villages viticoles manquaient de terres. Ils les trouvaient sur les glacis-terrasses ou le plateau. Mais déjà la mentalité du viticulteur considérait que seul le travail de la vigne était

.../..

digne d'être réalisé. Les vignerons trouvaient d'ailleurs des arguments pour défendre la monoculture. Un des leurs, le Maire de Pommern, écrira en l'An VIII au Préfet de Coblence cette phrase significative "Il est démontré par l'expérience que l'agriculture sur les hauteurs est nuisible à la culture des vignes, vu que le fumier nécessaire aux vignes devrait être réservé pour les terres". Ce malthusianisme agronomique est assez étonnant lorsqu'on regarde la composition sociale de la population d'alors. La main-d'oeuvre pour la culture de ces terres ne manquait pas. Certaines communes de la vallée possèdaient plus de terres labourables que beaucoup de communautés de la montagne.

Nombreux sont les villages viticoles qui utilisèrent leurs terres sans les soumettre à un assolement précis. Les habitants de Piesport déclarent en 1719 qu'ils n'ont pas de saison et que le peu de terres qu'ils ont est cultivé à la bêche. Ceux de Wehlen déclarent "die wenige ihr Länderey mit der Handarbeith umb hacken müsten, darin sähten sie das erste jahr nur Korn oder ahn dasselben statt etwas Sommerfrucht" (15). Il est donc inexact de parler de terres labourables puisque l'on utilise la bêche. Un peu plus loin ces mêmes habitants déclarent qu'ils ont du Schiffelland "Auf dem berg" et qu'ils y sèment la première année du seigle, la seconde des "Wurzeln" (racines), la troisième de l'avoine, après quoi la terre repose pendant sept ans. Les vignerons de Bremm affirment qu'ils n'ont pas de "Florfeld"(terres assolées) mais seulement un peu de Schiffel et Rottland qu'ils cultivent en seigle tous les 10 ans. A Sehl, les habitants se plaignent de la mauvaise qualité des terres. Ils ajoutent que "celles-ci ne sont cultivées que depuis quelques années et que l'on en tire du seigle et de l'avoine", sans autre précision. La déclaration des habitants de Pommern montre combien les assolements sont variables d'un village à l'autre. Ils affirment que "leurs terres de labours le Rottland et le Wildland sont répartis en trois Günsten (soles) et que ces terres sont laissées en jachère pendant quatre ans, pour celles de première classe, 5 ans pour celles de seconde et 8 ans pour celles de troisième (16). L'utilisation du sol varie encore à Briedel où les habitants déclarent "die wenige Flohhrfelder würden über das 2te und die Rothfelder über das 12.te Jehr gewonnen". Ces affirmations montrent la complexité de la situation du vignoble où l'exploitation des terres semble être adaptée aux conditions, on pourrait presque dire aux conceptions locales. Le cas du vignoble mosellan n'est pas unique. La même situation se trouve dans la vallée de l'Ahr et dans celle du Rhin. A Salzig, au Sud de Coblence, les habitants déclarent qu'ils n'ont pas

.../..

de soles et que les champs sont plantés librement (17).

De ces différentes citations se dégage la constatation fondamentale que l'agriculture est partout une occupation secondaire. On ne s'est pas beaucoup préoccupé de codifier l'utilisation des terres et les façons culturales. Cela montre un autre trait capital : aucune autorité souveraine n'a imposé aux communes viticoles une pratique uniforme. Les différentes façons d'utiliser les terres dans le vignoble peuvent être intéressantes pour la genèse du paysage rural. Dans de nombreux villages, le mode d'exploitation se situe entre une agriculture extensive, sans assolement, et un système d'assolement véritable, en train de naître.

Si les terres du plateau n'avaient qu'un intérêt secondaire pour la production céréalière, il en va tout autrement pour l'alimentation du bétail. Ce dernier était toujours important. Pommern comptait 140 bovins, Briedel 90, Urzig 150. Les communes plus petites telles Sehl, Fankel, en avaient une cinquantaine. Les bêtes étaient en partie nourries sur le Wildland, mais passaient une partie de l'année à l'étable. Leur raison d'être essentielle était la production de fumier pour les vignes. Quelques prés situés dans les vallées donnaient le foin pour l'hiver ou fournissaient la nourriture aux bêtes élevées par stabulation par certains.

A côté de l'élevage bovin les autres élevages étaient insignifiants. Le vignoble compte très peu d'ovins et presque pas de caprins. Par contre, les porcins ont quelque importance. A Briedel on en élève 150, c'est-à-dire qu'il y en a à peu près deux par famille. Le cheval manque totalement, sauf pour la traction des navires utilisant la Moselle.

D. - Les Börden : des régions céréalières découvertes à structure agraire et sociale différenciée

1. Finages et assolements

L'opposition entre hautes terres et plaines loessiques éclate à tous les niveaux en étudiant les textes des XVIIme et XVIIIme siècles.

Les plaines loessiques sont déjà un pays découvert où il ne subsiste que peu de forêts. Les finages sont largement contigus, sauf quelques régions où le relief plus différencié a permis le maintien de quelques lambeaux de forêts. L'unité des Börden apparaît à travers tous les documents. De la plaine de Düren à celle de Cologne en passant par les Börden de Zülpich, Jülich, Euskirchen et Bergheim, on rencontre les

.../...

mêmes caractères fondamentaux : des finages ouverts, une céréaliculture prédominante, l'assolement triennal, des structures agraires et sociales différenciées au niveau du village et une importance considérable de la propriété ecclésiastique.

Les finages cultivés sont de taille moyenne. Ils ont autour de 1.500 "Cölnische Morgen" (le cöl. Morgen = 0,31 ha.). En 1774 le village de Busdorf (Bergheim) totalise 1.544 Morgen. Celui de Rondorff en compte 1.400. Sur ces chiffres les labours constituent presque toujours plus de 90 % de la surface. Ce n'est qu'à l'approche des vallées de l'Erft, Roer et Wurm, que les villages ont davantage de prés. Les Börden sont déjà des pays de labours au XVIIme siècle. En 1968, la répartition n'est guère différente.

L'assolement triennal est exclusif. Il est basé sur l'association seigle-avoine-jachère. Dans certaines régions, l'orge et le froment ont quelque importance. Le froment est cultivé sur les sols de la moyenne terrasse à l'approche de Cologne. L'orge connait un certain développement à proximité des villes et aussi dans les régions de contact avec l'Eifel. Mais à côté des céréales on trouve fréquemment les petits pois (Erbsen) et la navette (Rübsamen). La culture de ces deux plantes ne semble pas nouvelle. Déjà au XVme siècle, dans certains baux, on en trouve la mention (19). Il est cependant intéressant de noter qu'au XVIIme siècle, selon la "Landes-description des Kurfürstentums Köln" de 1670, petits pois et navette étaient déjà semés sur la sole en jachère. A.Wrede avait noté que dans un bail datant de 1251 un fermier de la région colonaise avait obtenu le droit de planter annuellement 4 à 5 Morgen de vesce dans la sole en jachère (20).

A Liblar (arrond. Euskirchen) la diversité des plantes cultivées est grande : seigle, froment, orge, épeautre, avoine, navette, petits pois, haricots. Un texte datant de 1668, indique que toutes ces plantes ont été semées "Auf Zenbar Acker" sur les champs dîmés, c'est-à-dire assolés, mais ne dit pas s'il s'agit pour les dernières de la sole en jachère. Il ajoute cependant, qu'il y a quanrante ans la navette était encore plantée dans les jardins et que depuis cette durée, donc depuis environ 1628, elle était semée régulièrement sur les champs. Par contre, en 1668, betteraves (Rüben) et carottes (Möhren) sont encore plantées dans les jardins.

En 1767 le Mausbacher Hof, près de Gressenich dans le Sud de la Börde de Zülpich, au contact du massif schisteux, doit conformément à son bail, livrer à côté de 63 muids ou Malder de seigle, 63 d'avoine et un Malder de petits pois. Si dans cer-

.../..

tains villages ces derniers sont destinés à l'alimentation du bétail, le fait que le propriétaire exige des légumes secs semble indiquer qu'ils étaient également destinés à l'alimentation des hommes.

L'originalité des villages des Börden, par rapport à ceux des plateaux eifeliens, est accentuée par la rareté des terrains communaux et la faiblesse générale de l'élevage, ce dernier étant d'importance différente selon la taille de l'exploitation.

En effet, ce qui frappe, ici, c'est la taille différenciée des exploitations, reflétant une structure sociale toute différente de celle de l'Eifel. A Liblar, sur 47 propriétaires terriens, vers 1750, 19 paient comme dîme, au maximum un Malter de céréales, 10 en versent entre 1 et 2, 6 entre 3 et 5, encore 6 entre 5 et 10. Deux propriétaires doivent donner entre 10 et 15 et un entre 15 et 20. Au sommet de la hiérarchie, si l'on peut s'exprimer ainsi, figurent trois exploitants avec 21, 56 et 60 Malter. Celui qui verse 56 Malter est fermier du domaine du "Stift Dietkirchen" à Bonn. La rareté et l'hétérogénéité des documents n'empêchent point de se faire une idée sur la société paysanne d'alors. Celle-ci peut être schématiquement décrite comme suit. Les gros paysans, les coqs de villages, possédant des exploitations étendues étaient rares. Tout au plus en trouve-t-on un ou deux par village détenant entre 50 et 100 Morgen, exceptionnellement plus.

Un plus grand nombre détient moins de 50, mais plus de 20 Morgen. Leur effectif varie en fonction de la taille de la localité et de l'éloignement des villes. A l'écart des villes, ils sont légèrement plus nombreux. Mais la masse des paysans possède moins de 20 M., le plus souvent moins de 10.

Les textes ne parlent pas explicitement des manouvriers ou "Täglöhner", ceux qui travaillaient au jour le jour, mais on devine qu'ils étaient assez nombreux, qu'ils aient possédé un ou deux Morgen ou simplement leur masure.

Jusque là la structure ne paraît pas très originale. L'étude des baux permet cependant de parler d'une catégorie à part et qui fut fort nombreuse et fort influente; il s'agit des fermiers.

2. le fermage marque profondément les Börden au XVIIIme siècle

Si la catégorie des coqs de village n'a pas joué un grand rôle, on ne peut en dire autant des fermiers.

.../..

L'étude des documents d'archives montre que dès le Moyen Age le fermage et le métayage ont joué un rôle fondamental dans les régions rhénanes. La propriété ecclésiastique a été exploitée, essentiellement, par ces deux modes de faire valoir.

Les communautés religieuses installées dans les villes se taillèrent la part du lion. Pour les régions rhénanes, stricto-sensu, on peut en nommer deux dont le patrimoine foncier a été important : le chapitre St-Géréon de Cologne et le chapitre St-Cassius de Bonn (21). On verra qu'il faudra nommer encore d'autres communautés religieuses.

St-Cassius possède, dès 1280, un "Hof" à Meckenheim qui paie 25 Malter de grains. En 1511 le chapitre acquiert un autre Hof à Wormersdorf qui doit 3 Malter de froment par an. Dans un document de 1131, on apprend que le chapitre possède 32 églises et 3 chapelles dans la région, c'est-à-dire plus d'une trentaine de paroisses dépendent de lui. Au XVme siècle, elles sont plus de 40. Les possessions du "Stift" sont importantes autour de Bonn, dès le Xme siècle. Elles ont été élargies soit par donation, soit par achat. D. Höroldt énumère des possessions dans plus de 55 localités de la région de Bonn, Euskirchen, Coblence et Cologne. Les recherches dans les archives confirment et permettent de préciser ces biens (22). A Meckenheim, le chapitre possède un Frohnhof de près de 150 Morgen, réparti en trois "Gewand" de chacun 49 1/4 Morgen. Il n'y avait aucun pré, bien que le fermier possédait 3 boeufs. La taille des parcelles varie entre 2/4 de Morgen et 24 Morgen. A Mulheim, au XVIme siècle, le chapitre touchait d'un Hof, 118 Malter de froment, 2 de seigle, 23 d'avoine et 2 d'orge. Le Hof de Buschdorf donnait, en 1312, 60 Malter de seigle et 10 Malter de froment. Lorsqu'il est vendu en 1802, comme bien national, on apprend qu'il mesurait 70,9 ha. de terres labourables et 1,58 ha. de prés. L'énumération pourrait se continuer, les exploitations possédées ayant presque toutes plus de 40 ha.

L'abbaye Dietkirchen de Bonn n'était guère plus pauvre. Ses possessions s'étendent jusque dans la zone d'influence des communautés religieuses de Cologne. Le Frohnhof de Dietkirchen situé à Liblar (Börde d'Euskirchen) est appelé dans les textes "Ackerhof". Il compte une centaine de Morgen et est loué contre argent. Un autre Hof se trouve à Buschhoven et verse par an 24 Malter de seigle et 24 Malter d'avoine, plus 32 Reichstaler à la place du porc. Là aussi les parcelles sont inégales. L'exploitation dépasse légèrement 100 Morgen. Les plus grandes parcelles mesurent 23 et 15 Morgen,

.../..

les plus petites 3/4 de Morgen. Il est à noter qu'en 1589 les terres sont énumérées pêle-mêle, alors qu'en 1650 elles sont classées en trois soles : Korn Gewandt, Haber Gewandt, Brach Gewandt. Y a t-il eu des changements, un remembrement par exemple, entre 1589 et 1650 ?

Le chapitre St-Géréon de Cologne est un autre grand propriétaire foncier de la région, le plus grand vraisemblablement (23). C'est aux XIIIme et XIVme siècles que le chapitre a fait le plus d'acquisitions dans les Börden et autour de Cologne. Des "Frohnhöfe" existaient dans de nombreux villages. Leur taille était supérieure, généralement, à 100 Morgen. Mais comme pour les autres communautés religieuses la politique du chapitre St-Géréon consistait à concentrer ses biens dans un rayon proche de la maison-mère.

Il conviendrait de citer d'autres noms, d'autres institutions religieuses qui avaient des biens importants. L'abbaye Ste-Cécile de Cologne possédait à Rondorf le Frohnhof mesurant 460 Morgen. Dans le même village le chapitre colonais de St-Séverin détenait un Hof de 154 Morgen. L'Electeur de Cologne (Kurköln) était propriétaire de "Höfe" dans de nombreux villages dans les environs immédiats de la ville, mais aussi à Zülpich, Meckenheim et la région de Bonn (24).

Dans la région colonaise les Höfe étaient généralement de taille supérieure à ceux de la région de Bonn, ce qui se répercute encore aujourd'hui sur les dimensions respectives des exploitations (25). Kurköln possédait à Deutz un Hof de 208 Morgen. La taille des parcelles était extrêmement variable. A Morenhoven, dans la région bonnoise, les extrêmes sont de 37 et 1/2 Morgen.

Tous ces biens étaient donnés en fermage ou métayage. Nominalement c'était ce dernier qui prévalait, en réalité la tendance allait au fermage. Le "Halbwiner" "Halbmann" ou "Halfmann" était celui qui devait donner la moitié de sa récolte au propriétaire. Cela était vrai jadis.

Au XVIIIme siècle le métayage se transforme insensiblement en fermage, du fait de la fixation dans le passé, des taux de redevances alors que la production a augmenté. En somme, même lorsqu'on parle de "Halbwiner" les redevances se montent à moins de 50 % de la récolte. A travers les redevances on peut d'ailleurs saisir l'importance des exploitations, leur structure et la puissance des fermiers.

.../..

La durée du fermage-métayage était presque partout de 12 ans. Le Krayen Hof à Amel (Jülich) appartenait au Marienstift d'Aix-la-Chapelle. La durée du bail était de 12 ans et le fermier devait remettre chaque année 26 Malter de froment, 36 Malter de seigle et 20 Malter d'orge. Obligation lui était faite de planter chaque année "10 arbres fruitiers, 6 chênes et quelques cerisiers" et de "pourvoir ces derniers avec de bonnes haies vivantes et d'entretenir la clôture à ses frais" (26). Au cas où il partirait le fermier devait ensemencer, la dernière année, 3 ou 4 Morgen de trèfle. Le même Marienstift a un Hof à Bettendorf (Jülich) d'où il touche annuellement 36 Malter de seigle, 8 de froment, 16 d'orge. Le bail datant de 1779 fait obligation au fermier de planter 6 arbres fruitiers et 12 chênes. Ces stipulations reviennent régulièrement dans les baux des communautés religieuses d'Aix-la-Chapelle pour leurs possessions dans les terres loessiques. Sont-elles à l'origine de l'aspect arboricole des environs des villages des plaines céréalières, tels qu'on les voit sur certaines cartes du XVIIIme siècle ?

Petit à petit le fermage se verse en argent. A côté des redevances en nature, on note déjà au XVIIme siècle des versements en espèces. Dans certains baux, ces derniers sont exclusifs au XVIIIme siècle. En 1759, un fermier à Boslar paie chaque année, 222 Reichstaler pour environ 140 Morgen de terres.

L'importance des redevances des fermiers incite à penser que leurs gains étaient élevés, mais oblige aussi à se poser la question de l'origine de ces grands fermiers sur qui repose l'essentiel de la vie agricole dans bien des villages.

3. origine des fermiers

Lorsqu'en 1778 le chapitre de Ste-Marie d'Aix-la-Chapelle loue le Frohnhof à Bettendorf il fait appel à un paysan du village voisin de Niedermers (Jülich). Une partie du fermage est en nature, l'autre en numéraire ("Fünfzig species patacones"). Le document nous apprend que pour prendre la ferme, il hypothèque tous ses biens, environ 6 Morgen de champs au total (27). Les mentions d'hypothèques se rencontrent souvent dans les prises de bail. Il semble donc qu'une partie des fermiers soit issue de la classe des petits paysans. Il est même possible que ces gagne-petit aient souvent travailler sur les fermes comme Taglöhner avant de devenir Halbwiner. Une autre méthode de recrutement est la succession de père en fils. Le chapitre Dietkirchen de Bonn, accepte la transmission du bail de père en fils, de son Frohnhof de Liblar. Le bail est

.../..

l'occasion de faire apparaître des considérations morales. Le jeune couple est obligé "de garder à vie ses parents ou beaux-parents, de vivre paisiblement, de les nourrir et entretenir".

Les Börden contrastent fortement avec l'Eifel. Les terroirs cultivés par un seul fermier des pays du loess dépassent, souvent, le finage cultivé de tout un village eifelien. En plus les rendements sont du double. On récolte facilement 4 à 5 Malter sur les terres limoneuses. Les grains sont plus diversifiés. Le fermier des Börden est plus aisé que le propriétaire eifelien. La production en grains d'un seul fermier rhénan dépasse fréquemment celle de tout un village des hautes terres.

E.- La région d'Aix-la-Chapelle : des exploitations déjà spécialisées dans la production laitière.

La propriété ecclésiastique était aussi répandue dans les environs d'Aix-la-Chapelle que dans les régions rhénanes.

La structure de la propriété, à en juger à travers les documents qui nous restent, n'était guère différente. Le fermage prédominait, les paysans propriétaires aisés étaient rares. Cependant c'est sur l'exploitation du sol que porte la différence avec les régions rhénanes.

Dans les baux du Marienstift du XVIIIme siècle on peut lire l'obligation pour le fermier de protéger les jardins et les vergers avec de bonnes haies vivantes. Il a déjà été dit que les communautés religieuses aixoises obligeaient les fermiers des terres limoneuses à planter des arbres. Dans le pays aixois, cette obligation semble une tradition. Aussi lit-on pour 1703 dans un bail du Marienstift concernant le "Stiftshof" à Hoengen que le fermier est chargé "de planter 12 arbres fruitiers par an à la distance pratiquée communément" (Landesüblich).

Le bocage semble déjà être bien développé si l'on en juge par les documents concernant le Marienstift (28).

L'on apprend, lors de la vente par trois frères et soeurs d'une "Melkerey" que les parcelles de prés sont cernées par des haies. Une Melkerey est une exploitation essentiellement laitière. Dans le cas présent elle comptait 24 Morgen, c'est-à-dire environ 7 ha. Les fermes spécialisées sont généralement dispersées. Mais certaines ont du être scindées en deux, ainsi celle située au "Sandkuhlsteinweg", comme l'affirme un document en 1699.

.../..

En effet, on lit dans les baux concernant les deux exploitations, que l'une s'appelle le "Unterster Wolf", l'autre le "Oberster Wolf" et que "die Hecken oder Zäume per Halbscheidt von jeder Melkerey unterhalten werden". On peut conclure que les haies sont mitoyennes et que l'entretien revient à chaque exploitant. Une autre caractéristique de ces "Melkerey" est le fait que, le plus souvent, les parcelles sont peu nombreuses et groupées autour de l'exploitation. Malheureusement, les textes n'indiquent rien quant à l'importance du bétail.

Le fermage est payé en espèces et en nature. Une exploitation de 25 Morgen paie couramment 240 Taler de fermage et doit, en plus, au propriétaire "Zwölf grosse Pfund Botter". Enfin, chaque ferme doit vendre à ce dernier 100 livres de beurre à un prix convenu. Comparé aux exploitations rhénanes le fermage parait plus élevé ici.

Ce type d'exploitation parait limité aux environ d'Aix et était lié au marché urbain. Il semble que la consommation de lait ait été assez importante. L'influence de la Hollande n'est certainement pas étrangère. A l'époque certains aixois possédaient des censes de part et d'autre de la frontière actuelle. Or, à l'approche de la Meuse les herbages prenaient une extension considérable. L'habitat dispersé n'était pas insignifiant.

Mais dès qu'on quitte les sols argileux ou sableux crétacés et éocènes de la région immédiate d'Aix, ainsi que le fond de la vallée de la Wurm, les pâturages diminuent rapidement, le paysage de haies est remplacé par celui des champs ouverts. Sur les loess, à l'Est, le paysage et la structure des Börden font rapidement leur apparition.

La région de Kornelimünster fait la transition entre les hautes terres et les Börden et par la géologie et par les structures, bien que le pays avait une certaine individualité historique qui lui venait de l'action de son abbaye.

Pays de transition il l'est d'abord par l'habitat. Le groupement commence à devenir plus serré, mais n'exclut pas la présence d'un grand nombre de fermes dispersées, presque toutes biens ecclésiastiques. Ces exploitations existent encore de nos jours et sont les plus grandes, sauf exception, de la région.

Il est encore un pays de transition par l'économie qui est nettement plus diversifiée qu'ailleurs, si l'on juge par les baux des grandes fermes. En 1767, le Mausbacher Hof près de Gressenich doit à l'abbaye de Kornelimünster : 63 Malder de

.../..

seigle, autant d'avoine, 1 de petits pois, 2 Sömmer de froment, (29). A cela il faut ajouter : 300 livres de beurre, 5 moutons, 5 béliers, 1 veau gras à Pâques, 2 porcs de 500 livres de poids chacun.

La diversité de ces redevances donne un aperçu sur les activités d'une ferme de la région. La polyculture était de règle. Les activités d'élevage n'étaient sans doute pas négligeables. L'abbaye faisait obligation au fermier de prendre, de l'abbaye, 25 moutons et 3 boeufs et de les nourrir en hiver (30). Cette dernière stipulation n'était pas du tout exceptionnelle. Nous l'avons rencontrée dans presque tous les baux de l'abbaye.

Le bail concernant le Busbacher Hof, en dehors des redevances céréalières, stipulait la remise d'un "Fasel Schwein" (verrat),de 50 livres de beurre, 2 foudres de paille, trois livres de sucre des Canaries, 1/2 livre de noix de muscade. Certains fermiers devaient livrer 200 livres de beurre, 200 oeufs à Pâques, en dehors d'un loyer en argent très élevé. Nous avons pu étudier plus d'une vingtaine de descriptions de grandes fermes où, partout, reviennent les mêmes redevances.

La structure des exploitations de la région de Kornelimünster est donc intermédiaire entre celle d'Aix-la-Chapelle et celle des Börden. A 300 m. d'altitude le limon apparaît déjà et autorise la céréaliculture, alors que les vallées bocagères sont orientées vers l'élevage. Mais ce dernier, nous semble-t-il a été stimulé autant par les conditions de fermage imposées par l'abbaye, que par la vocation du milieu naturel.

.../..

NOTES DU CHAPITRE III

1.- Sur la fragilité des villages on consultera les travaux de H. Mortensen, notamment : Uber einige Probleme deutscher historisch - siedlungsgeographischer Forschung in Geographiska Annaler, 1961 - p. 221-228.

2.- St A. Koblenz. I C. 15 246

3.- St A. Koblenz. I C. 15 247

4.- Le muid mesure environ 150 litres et le setier une douzaine de litres.

5.- H. Winter op. cit.p.59. Il s'agit de la région de Kalterherberg.

6.- H. Pilgram op. cit.p.99.

7.- A défaut de terriers l'on peut consulter les documents de la série 7 F Fonds de l'Abbaye luxembourgeoise de Clervaux (Archives de la Moselle). Cette abbaye avait de nombreuses possessions dans les régions aujourd'hui allemandes.

8.- J.N. Schwerz op. cit. p.154

9.- Dans ces communes les terriers de 1720 parlent de Zwei Günsten, Flöhr ou Gewandt.

10.- Contrairement à une opinion répandue la Schiffelwirtschaft était également pratiquée sur les sols à soubassement calcaire (Ex. Kersch, Dahlem).

11.- En réalité le village en possède 698, car le chiffre de 398 remonte à la taxation d'il y a 63 ans !

12.- R. Hennewig op. cit. p.22; cela équivaut à environ 11.800 ha. Un pied vaut 1 m2.

13.- Voici les résultats du recensement de 1961 : Piesport 60 ha., Ediger 101 ha., Urzig 67 ha., Briedel 107 ha.

15.- St. A.Koblenz Série I C. 15 392

16.- St. A.Koblenz I C 14 957 date 1720

17.- St. A.Koblenz I C 14 803 date 1720

19.- En 1468 dans un bail de l'abbaye de SULZ.

20.- A. Wrede. Das Klostergut Sülz bei Köln in Beilage zum Jahresbericht des Schillergymnasiums zu Köln-Ehrenfeld 1909 p. 21-22.

21.- D. Höroldt. Das Stift St Cassius zu Bonn. Bonner Geschichtsblätter 1957.

22.- Le chapitre possédait, p. ex. en 1553, un Hof à Buschdorf ainsi que 250 Morgen. Le Kappelenhof de Godesberg lui appartenait. Le Hof de Berkum mesurait 125 Morgen de labours et 53 de haies. Il possédait d'autres biens importants à Oberbachem, Friesdorf, Plittersdorf, etc... On peut évaluer les terres à plusieurs milliers de Morgen.

23.- E. Darapsky. Die Ländlichen Grundbesitzverhältnisse des kölnischen Stiftes St Gereon bis zum Jahre 1.500

.../..

24.- Landesarchiv Nordrhein-Westfalen -Dusseldorf Abt IV 389 B : Vermessungskarte der kurkölnischen Domanialgüter 1751.

25.- Le chapitre Ste Ursule de Cologne possédait un Frohnhof de 342 Morgen à Busdorf. La plus grande parcelle contenait 48 Morgen, ou 14,8 ha.

26.- Landesarchiv Dusseldorf. Marienstift Aachen Akten 13, date 1722

27.- Landesarchiv Dusseldorf Marienstift Aachen Akten 15.

28.- Les herbages sont appelés Benden ou simplement Graswuchs.

29.- Le Sommer est l'équivalent du Setier. Il vaut 1/10 de Malder.

30.- Archives Dusseldorf. Abbaye de Kornelimünster : "Muss ferner 25 Schaaf und 3 Ochsen oder Rinder auswintern".

.../..

CHAPITRE IV : L'habitat - du passé au présent.

Du Bitburger Land jusqu'à la Börde de Jülich l'habitation rurale présente des aspects variés. Si la maison paysanne est fonctionnelle, elle trahit en même temps l'héritage du passé. Son étude est révélatrice des différents stades d'évolution ainsi que des préoccupations paysannes. Elle permet aussi de saisir les courants civilisateurs qui ont affecté nos régions.

A. - L'habitation : ses variétés régionales et fonctionnelles.

1. Caractères généraux de la maison des hautes terres

La maison rurale peut s'étudier selon de nombreux critères : forme, genèse, taille, fonction, disposition. Il ne peut être question, dans le cadre de ce travail, de faire une étude exhaustive, qui par sa complexité relève de nombreuses disciplines. L'important est, avant tout, de décrire les divers aspects de l'habitation rurale et son insertion dans le milieu géographique.

D'une manière générale le Massif Schisteux Rhénan relève du domaine de la maison élémentaire (1). Cependant celle-ci présente de multiples variantes. Une classification est difficile, car trop de facteurs entrent en jeu.

Si l'on se tient à la technique de construction du toit on peut distinguer deux grandes familles : la Kehlbalkenhaus, Hallenhauss ou Längshaus et la Pfettendachhaus ou Ernhaus (2).

Dans la première les chevrons sont posés l'un contre l'autre, et au-dessus on place la couverture du toit. Il n'y a pas d'éléments de soutien de la ligne de faîte. L'intérieur prend un aspect de salle ou halle, d'où son nom. L'entrée se fait du côté du pignon qui est dirigé vers la rue. La Hallenhaus, d'origine bas-allemande (Niederdeutsch) est exceptionnellement représentée dans le Massif Schisteux et les Börden. Cette méthode de construction du toit est tout au plus réservée à certaines annexes.

La Pfettendachhaus présente un toit en pannes. Ce sont ces dernières qui portent les chevrons. Des appuis centraux soutiennent des chevrons, ce qui encombre les parties du milieu et incite à une répartition en plusieurs cellules intérieures. La pente du toit atteint 30 à 40°, réduisant la profondeur de la maison. Les pièces se répartissent perpendiculairement à l'axe de la maison. Cette disposition donne le nom à la maison (Quer ou Ern = perpendiculaire en bas Allemand). La place du grenier est réduite. Dans sa forme rudimentaire la Ernhaus ou Querhaus est mixte c'est-à-dire

.../...

abrite bêtes et hommes (Wohnstallhaus), la place pour ces derniers se réduisant à une cuisine et à une chambre. Mais les variétés sont nombreuses (3). A. Demangeon a bien décrit ce type pour l'Ardenne sans, toutefois, mettre l'accent sur la genèse de cette forme. Il pourra être intéressant de replacer l'habitat dans son contexte historique et géographique. Mais avant d'y procéder il est indispensable d'analyser les différentes formes d'habitation.

2. la maison eifelienne typique

La maison eifelienne est généralement peu profonde. Le rapport entre longueur et profondeur est presque toujours de l'ordre de 3 à 1. On ne trouve qu'une seule pièce dans le sens de la profondeur, contrairement à la maison lorraine. La cuisine se trouve à l'extrémité de la maison puis, vers l'étable, la Stube ou chambre. La grange occupe l'autre extrémité, mais est fréquemment flanquée de deux petites étables. La chambre ou Stube est munie d'un poêle ou en faïence ou de plaques en fonte décorées, les célèbres "Takenplatten", produits de la métallurgie eifelienne. Le grenier qui occupe peu de place se trouve au-dessus de l'étable. Dans le type simple tout est sous le même toit. Par contre, on trouve dans de nombreux villages, des maisons eifeliennes où la ligne de faîte est brisée, dénivelée. La maison d'habitation s'isole par un mur de l'étable et de la grange. Le toit qui abrite ces dernières est surélevé, les locaux destinés à l'agriculture prennent donc plus de place. Il semble que cet aspect se soit développé au XIXme siècle, alors que les rendements céréaliers augmentaient, nécessitant davantage de place, et que le nombre de bovins s'accroissait également. La partie consacrée à l'habitation s'agrandit. Le rez-de-chaussée est surmonté d'un étage où l'on peut trouver 2 ou 3 pièces. Cette maison se trouve à travers toute l'Eifel, du Sud au Nord et de l'Ouest à l'Est.

3. la maison des Hautes Fagnes

Elle fait partie du groupe des maisons élémentaires, réunissant sous le même toit, hommes, bêtes et réserves. Les murs sont presque secondaires car le toit repose sur des fûts de chênes, appelés "König" dans les régions germaniques et "mès montant" (maître montant) dans les Fagnes wallonnes et qui vont du sol au faîte (4). La disposition intérieure est en tous points semblable à celle de la maison eifelienne; avec cette particularité fréquente qu'au lieu d'avoir la cuisine et la Stube juxtaposées, elles sont disposées en profondeur. La cuisine devient la "Stüvche" et la Stube la

.../..

"Hustuv". Le rapport longueur-largeur diminue. En règle générale la longueur atteint 12 à 13 m. et la profondeur 8 à 10 m. La Vennhaus, avec son toit en chaumes qui descend très bas, a une allure plus carrée que la maison eifelienne. Le mur aveugle est disposé face au Nord-Ouest, l'entrée de la maison, de la grange et de l'étable étant à l'abri des vents d'Ouest. Le toit de chaumes de seigle est fréquemment doublé d'une pellicule de mousse. Du côté des entrées le toit descend moins bas et il est souvent évasé, découpé, pour laisser passer les charrettes chargées. La porte de la grange peut être légèrement en retrait si bien que la façade intérieure, celle tournée vers le jardin, est légèrement crénelée. Cette maison présente quelques variantes. La grange se trouve détachée de la maison et placée en équerre à l'extrémité. Dans ce cas on peut parler du "Zweikanthaus". La disposition est fréquente au XIXme siècle. Est-elle plus ancienne? Elle a l'avantage d'agrandir la surface à l'abri du vent.

Une autre variante montre une disposition dissymétrique par rapport à la ligne de faîte. Le toit descend plus loin et plus bas vers l'extérieur qui se termine toujours par un mur aveugle. Les locaux d'habitation sont plus abondants. Le premier étage peut compter deux ou trois chambres. Un second étage qui s'encastre sous la ligne de faîte peut encore compter une ou deux pièces.

4. la maison lorraine

La région de Trèves et la dépression de Wittlich présentent des habitations qui rappellent étrangement la Lorraine voisine. Il est sans doute inutile d'analyser dans les détails la maison de type lorrain telle qu'on la trouve dans le Massif Schisteux Rhénan. On se bornera surtout aux particularités qui la distinguent de celle de Lorraine.

D'une manière générale elle est moins profonde que la maison typique. Des profondeurs de 20 m. sont exceptionnelles. La largeur, côté rue, est plus considérable, si bien que le rapport largeur-profondeur, comme le voudrait la théorie, n'est pas toujours en faveur de cette dernière. Les murs en pierres sont crépis. Grès et schistes servent de matériaux de base, mais le sable gréseux rose utilisé pour le crépi donne aux façades un air plus gai. Etant moins profonde, la maison porte un toit plus incliné recouvert de tuiles plates, voire d'ardoises.

Quant à l'usoir ou l'aisance, le vocabulaire allemand n'a pas de terme précis. Pour les habitants c'est le Hof (cour) ou "Vor'm Hus" (devant la maison) ou simplement

.../..

"Vorn" (devant). Cette particularité semble indiquer que l'introduction de la maison lorraine n'ait pas été suivie ou déterminée par le développement des usoirs. Dans quelques villages de la région de Wittlich, ainsi que dans les régions tréviroises et sarroises, les limites des usoirs sont marquées par un mur perpendiculaire à la rue. Dans de nombreux cas ils sont mitoyens. La façade à la hauteur du grenier est percée de lucarnes ressemblant à des meurtrières. Il semble difficile d'admettre une cause militaire à ces aménagements qui, lorsque le grenier est rempli, étaient d'accès difficiles. L'explication la plus vraisemblable nous paraît d'ordre agricole. Le climat relativement humide devait amener fréquemment, pour éviter les pertes, un engrangement hâtif. Des foins ou pailles humides ne pouvaient que fermenter et se détériorer. Aussi, pour aérer, sécher, a-t-on percé les murs de chaque côté , d'ouvertures qui rappellent les meurtrières des châteaux forts.

Le type traditionnel présente des locaux d'habitation à même le sol. Mais dans le Bitburger Land et l'Islek on trouve une variante qui nous semble dérivée de la maison lorraine et que l'on peut appeler la maison lorraine en hauteur.

5. la maison lorraine en hauteur de l'Islek et du Bitburger-Land (Hochscheunenhaus).

Elle ressemble à la maison lorraine, mais comporte un premier étage destiné à l'habitation des hommes. L'étable, éventuellement l'écurie et la porcherie, se trouvent au rez-de-chaussée, à côté de la cuisine. Le grenier est au-dessus du rez-de-chaussée et l'accès se fait par une rampe qui peut être en remblai ou simplement l'utilisation d'un replat du relief. La porte du grenier, c'est-à-dire la rampe, se place soit latéralement soit derrière la maison. Le grenier prend un certain volume donnant à la maison un air cubique. L'exploitation est généralement axée sur la céréaliculture et l'élevage, mais les étables sont basses et mal aérées.

6. la maison vigneronne

La maison vigneronne défie l'analyse car, à vrai dire, on ne constate point de type dominant. C'est tellement vrai que les études allemandes relatives aux maisons du vignoble sont rarissimes. Le seul fait qu'on peut avancer avec fermeté, c'est qu'elle est essentiellement en hauteur et construite en pierres. Les vignerons aisés laissaient toujours les murs sans crépi, afin de mieux assurer la "respiration de la pierre". Les petits vignerons et les manouvriers avaient des maisons crépies par dessus le colombage

.../..

ou le mauvais blocage. Cette différence d'aspect reflète des structures sociales divergentes. En réalité l'évolution historique permet de dire que la maison de pierres s'est imposée, dans le vignoble, à partir du XVIIIme siècle. Les magnifiques constructions baroques, en colombage, de Bernkastel - Traben-Trarbach - Zell et de nombreuses autres agglomérations viticoles montrent que jusqu'au XVIIIme siècle les constructions en colombage et en encorbellement étaient les plus nombreuses.

Dans la maison baroque, où le toit pointu est terminé par des pignons crénelés décoratifs, le rez-de-chaussée est presque toujours en retrait. Les caves anciennes voûtées sont accessibles de la rue, la maison étant le plus souvent dépourvue d'une cour. Lorsqu'on dispose d'une annexe elle est séparée de la maison d'habitation. Malgré sa beauté et son aspect déjà urbain, la maison baroque est une maison élémentaire en hauteur. La cave contient aussi le pressoir et autres outils ce qui nous donne une idée sur l'ampleur des récoltes susceptibles de trouver place dans les caves aux dimensions réduites.

Le XIXme siècle a vu la construction de nombreuses maisons de vignerons. La pression démographique, la cherté du sol, ont entraîné la construction en hauteur, si bien que de nombreuses maisons présentent de bas en haut des styles architecturaux différents marquant les diverses étapes de l'extension. Aussi de nombreux vignerons ont-ils préféré quitter le centre du village pour construire des maisons à la fois plus fonctionnelles et plus prestigieuses.

Le style n'est plus régional. Le plan, les formes, dans presque tous les cas, sont ceux du "Mitteldeutsches Gehöft" adaptés à la viticulture. Un porche central est flanqué de la maison d'habitation et d'une annexe agricole, qui sont groupées autour d'une cour centrale. La maison d'habitation, aux dimensions impressionnantes, dans de nombreux cas, est placée parallèlement, par rapport à la ligne de faîte, à la rue. Le grand nombre de fenêtres atténue l'allure rurale de la maison. A une des extrémités de la maison se trouve le porche par lequel on arrive dans une cour autour de laquelle sont disposés les bâtiments agricoles. Ce type de maison, construit tout au long du XIXme siècle, s'adapte assez bien aux exploitations mixtes, celles qui pratiquent la viticulture et la polyculture. L'étable prend une grande importance dans certaines maisons.

.../...

A travers l'habitat il est donc possible d'étudier les activités économiques. On est frappé de constater dans les maisons viticoles qui nous sont conservées du XVIIIme siècle, le peu de place laissée à l'élevage, c'est-à-dire à l'étable. Il semble donc, conformément à ce que les documents nous ont permis d'affirmer, que la monoculture de la vigne ait été déjà largement répandue. Par contre, il apparaît qu'au XIXme siècle la polyculture s'est développée, sans doute en liaison avec la conversion du Wildland en terres assolées.

Il est évident que les formes de transition sont nombreuses. Elles le sont plus qu'ailleurs. De la maison du vigneron cossu jusqu'au manouvrier, il y a toute une gamme de formes dont les caractères dominants sont l'étroitesse de la façade et, fréquemment, l'absence d'une cave. Certaines maisons ont une largeur inférieure à 5 mètres. Il arrive aussi qu'on trouve des habitations en équerre. La maison habitée se trouve à quelque distance de la rue, l'annexe agricole placée en équerre arrivant jusqu'à cette dernière. Le propriétaire obtient ainsi une cour qui peut être fermée par un mur.

L'orientation des pignons et des lignes de faîte est extrêmement variable et ne permet pas de dégager une conclusion générale. Pour les vignerons les plus aisés la préoccupation essentielle était d'obtenir une cave fraîche et humide. Pour celà ils choisirent de construire sur l'une ou l'autre terrasse de la Moselle, car en creuser une dans les schistes revenait cher et entraînait des travaux très longs. Il est donc facile de comprendre que la morphologie se répercute sur la localisation des différentes couches sociales. Les gros vignerons s'installèrent sur les cailloutis ou alluvions, les plus pauvres établirent leur masure sur la rocaille schisteuse où les caves sont toujours très petites, si toutefois on en a creusé une (5). Celà explique que le quartier des manouvriers soit essentiellement développé vers l'amont du village.

De la Moselle à l'Ahr, le style ne change guère. Tout au plus constate-t-on que dans cette dernière vallée les maisons sont plus basses.

Plus anciennes dans l'ensemble que les maisons du plateau schisteux, les maisons vigneronnes sont aussi plus attrayantes. De ce fait, elles s'adaptent mieux au tourisme qui n'a cessé de gagner les vallées viticoles.

Les maisons en ordre serré du Maifeld et des Börden.

a) la maison à cour fermée, en pierre du Maifeld

Le Maifeld s'oppose à l'Eifel par la prédominance écrasante de la maison en

.../..

QUELQUES TYPES D'HABITATION

Habitation et bocage eifeliens dans la région de la Schneifel.

Cliché F. Reitel

"Bauerndorf" du Maifeld. (commune de Metternich).

Cliché F. Reitel

Habitations de "gros" viticulteurs. Vallée de la Moselle (Commune de Pommern).

Cliché F. Reitel

Maison à cour fermée des Börden (commune de Burvenich), datant de la fin du XVIIe s. comme le prouve une inscription sur la poutre supportant le premier étage. Le soubassement en pierre est de date récente.

Cliché F. Reitel

Un village-rue de la Börde (commune de Burvenich). Les petites maisons sont d'anciennes demeures d'ouvriers agricoles transformées en habitations ouvrières. Village fortement urbanisé.

Cliché F. Reitel

Le modernisme dans les Börden. Automate distribuant des oeufs devant le château de Langendorf dont l'exploitation est donnée en fermage.

Cliché F. Reitel

ordre serré, ou maison à cour fermée (Vierkantgehöft). Il faut remarquer que cette maison est répandue dans les régions céréalières, c'est-à-dire les plus évoluées. Mais contrairement aux Börden, elle est en pierre de taille, le célèbre "Mayenerstein" ou basalte tertiaire. La particularité du Maifeld consiste dans le fait que des villages entiers sont formés du même type de maison. Un cas intéressant est présenté par la commune de Metternich, à proximité de Münstermaifeld. Deux alignements de maisons à cour fermée sont disposés le long de la seule rue du village. La maison d'habitation est perpendiculaire à la rue. Un porche monumental sépare la cour de cette dernière. Autour de la cour sont disposés les annexes agricoles, grenier, étable, porcherie, hangar. Dans certains cas un passage est aménagé pour gagner les terres ou prés situés derrière la maison. La maison d'habitation est haute et comprend au moins un rez-de-chaussée et un étage. Appelée jadis Fränkisches Gehöft, cette habitation exprime la moyenne propriété paysanne dans un pays tourné traditionnellement vers la polyculture, associant céréaliculture et élevage. La traversée d'un tel village éveille un sentiment quasi paradoxal L'agglomération de l'habitat est une évidence. Mais néanmoins on ne peut se défaire d'une impression d'isolement de chaque maison, le village semblant être une juxtaposition d'un certain nombre de cellules autonomes. Ces villages prennent une allure presque aristocratique lorsqu'on les compare à ceux de l'Eifel. Et cependant les pratiques communautaires y existent au XVIIIme siècle. Au XXme siècle les coopératives agricoles sont extrêmement influentes dans ces villages que le langage populaire appelle paradoxalement "Bauerndörfer" voulant dire par là qu'il s'agit de paysans aisés.

b) la maison à cour fermée domine dans les Börden

La traversée des Börden de Bonn vers Aix montre la juxtaposition de plusieurs variantes de la maison à cour fermée, ce qui n'exclut pas des maisons élémentaires, expression d'une société traditionnelle plus hiérarchisée que dans l'Eifel.

Deux types forment essentiellement le village traditionnel des Börden, mais dont la disposition à l'intérieur du village donne un aspect presque diamétralement opposé (6).

Le premier, pour ce qui est de la disposition du plan, ressemble à la maison du Maifeld et est appelé Längstorgehöft, du fait de la direction du porche. Ce dernier a une position médiane entre deux immeubles dont la séparation forme la cour et dont l'un est destiné à l'habitation, l'autre aux besoins agricoles : étable, porcherie,

.../..

grenier, etc... Comme les deux immeubles sont placés perpendiculairement à la rue, le porche a une position longitudinale d'où l'expression de maison à cour fermée et à porche longitudinal. L'immeuble agricole a un toit dépassant d'un ou deux mètres celui de l'immeuble d'habitation. La cour intérieure a au minimum 10 m. de large si bien que la façade globale vers la rue atteint facilement 25 m. de développement. Le fond de la cour est fermé partiellement ou totalement par une troisième construction, généralement réservée à l'élevage. Dans certains cas la maison se prolonge vers l'arrière par une "Pesch" ou prairie destinée au pâturage des jeunes bovins.

Les représentants les plus caractéristiques de ce type sont, aujourd'hui, en briques rouge. Leur densité est grande dans l'Ouest de la Börde de Jülich, mais on le retrouve également dans les autres régions céréalières et betteravières. Les plus anciens, remontent au XVIIIme siècle et sont en colombage dont les pans sont construits en pisé.

Il est à souligner que de nos jours cette maison correspond aux exploitations villageoises de plus de 20 ha., souvent plus de 40 ha. Un sondage dans les archives permet de constater la pérennité de ces exploitations. Sauf quelques exceptions, elles existaient déjà au XVIIme siècle et vraisemblablement depuis plus longtemps. A cette époque, la plupart était en fermage.

On peut noter que cette forme est assez neutre. Les fenêtres importantes donnent sur la cour. Mais dans l'ensemble son insertion dans l'espace villageois ne pose pas de problème. Elle est quasi indépendante du groupement. C'est tellement vrai que ce type constitue une bonne partie des grandes fermes dispersées de la Börde de Jülich, et notamment à proximité de cette dernière ville. Convenant à la céréaliculture et à l'élevage, cette variété du "niederdeutsches Gehöft" semble avant tout d'ordre fonctionnel. Sans doute les bâtiments d'exploitation ont-ils un grand développement, mais ceux destinés à l'homme n'ont pas été négligés. En effet, cette forme plus que toutes les autres était au XVIIIme siècle un "Gesindebetrieb", employant et hébergeant souvent une dizaine de valets et domestiques. Dans le langage populaire ces exploitations sont appelées "Höfe" ce qui les distingue des "Bauernhäuser" de taille plus réduite.

Le second type est de taille moins grande. L'axe de la maison est parallèle à la rue. Des pignons secondaires peuvent être tournés vers cette dernière. La maison occupe toute la largeur de la parcelle. Un porche de la hauteur du rez-de-chaussée

.../..

perce la façade et permet de gagner la cour qui est moins large que dans le premier cas. D'un côté de la cour on trouve une partie des annexes agricoles, l'autre côté de la cour est presque toujours constitué par le mur qui marque la limite avec le voisin.

Ce type est essentiellement représenté dans le Sud des Börden au contact avec les plateaux eifeliens. De très beaux exemples se trouvent dans les villages de la Börde de Düren (Quertorhaus).

Ce second type donne un aspect tout à fait différent du premier. Les murs aveugles du côté-rue sont totalement absents. Le blanc et le noir des colombages donnent une note gaie, qui se marie harmonieusement avec les nombreuses fenêtres des façades contigues. Seuls les porches donnent un aspect rural mais, où il est, à l'heure actuelle difficile de distinguer les exploitations agricoles de celles qui ne le sont plus.

Sur le plan agricole ces exploitations correspondent aux régions céréalières où l'élevage joue un rôle non négligeable. Mais les surfaces cultivées sont inférieures à celles du type précédent. Fréquemment il s'agit de fermes typiquement paysannes, c'est-à-dire appartenant à la catégorie de la moyenne paysannerie indigène.

En réalité les villages qui sont composés exclusivement de l'un ou l'autre de ces types, voire des deux à la fois, sont rares. L'état actuel permet encore d'observer un grand nombre de formes plus modestes. Le plus souvent des maisons élémentaires s'intercalent entre les types précédents. De petites maisons d'un rez-de-chaussée, avec pignon sur rue, disposant d'une petite cour, jouxtent les maisons à cour fermée. Certaines sont simplement des habitations résidentielles, d'autres ont une annexe consistant en une petite étable avec grenier et une remise. Un autre type est quasi une réduction simplifiée des deux grands types cités précédemment. Une maison placée perpendiculairement à la rue occupe avec un porche construit à côté , toute la largeur de la parcelle. Dans le type originel, la maison d'habitation comporte au moins un étage, sinon deux. Ici, l'on se contente d'un rez-de-chaussée. A quelque distance du porche une annexe médiocre vient rappeler le caractère agricole de l'exploitation, sans convaincre profondément. Il s'agit, à l'origine, d'une maison résidentielle de manouvrier ayant quelques jours de terre.

Enfin, on peut observer le long des routes principales, des masures en torchis disposées soit perpendiculairement, soit parallèlement à la route et ne renfermant qu'une ou deux pièces.

.../..

Si les Börden présentent des types caractéristiques il ne faut pas négliger les formes intermédiaires qui marquent une société très différenciée.

B - Formes d'habitat et courants culturels

1. les courants de civilisation et l'habitation rurale

A. Demangeon écrivait que "De tous les éléments qui composent ce paysage artificiel, il n'en est pas de plus vivant que l'habitation du paysan, la maison des champs; elle représente ce qu'il y a de permanent et de personnel dans l'établissement de l'homme; ..." (7). A la lumière de cette affirmation, il est possible de déceler les grands courants civilisateurs, les "Kulturströmungen", de définir des aires de civilisation.

Evoquer ces importants problèmes impose de faire appel à l'histoire. Et à ce propos il convient de faire quelques constatations préliminaires. Les maisons qui subsistent ne remontent jamais au delà du XVme siècle (8). Dans l'Eifel, aucune habitation n'est antérieure à la guerre de Trente Ans. Il en va de même dans les Börden. C'est dans le vignoble, où l'habitat a toujours été très aggloméré, que se trouvent les monuments architecturaux les plus anciens. En plus, l'Eifel n'a jamais été une barrière au même titre que le Hunsrück. De la vallée de la Moselle, en venant du Sud, en passant par la dépression de Wittlich et les Kalkmulden de Hillesheim, Prüm, Sötenich, il était possible de gagner le Nord sans difficultés majeures. Le tracé des voies romaines a emprunté les dépressions calcaires, et les chemins de fer n'ont fait que suivre les données naturelles. A celà il convient d'ajouter les grands courants religieux venus du Sud, de la France.

La population groupée domine. Malgré la colonisation récente l'Eifel ne présente pas de véritables formes d'habitat rappelant cette prise de possession du sol. Le village-tas (Haufendorf) domine d'une manière écrasante. Son caractère aéré, à l'origine, est altéré par l'augmentation de la population qui comble petit à petit les interstices du tissu villageois. Ce mouvement peut être suivi grâce aux documents du XVIIIme siècle et des cadastres de la première moitié du XIXme siècle.

Frappante est la prédominance de la maison élémentaire dans l'Eifel; non moins frappante est l'analogie entre la maison eifelienne et la maison lorraine. La différence est beaucoup plus d'ordre quantitatif que d'ordre qualitatif. La construction de la charpente révèle qu'elles ne subissent nullement l'influence du Nord. Par contre

.../..

celle du Sud est évidente. L'opinion de F. Steinbach qui pense "qu'il est faux de parler d'un type d'habitation Ouest-Allemand comme étant un envahisseur méridional" ne nous paraît pas judicieuse, (9). Les courants civilisateurs ont souvent été déshumanisés, nous voulons dire par là qu'on n'a pas mis en avant le rôle particulièrement actif de certains groupements humains, voire de certains individus. La maison lorraine n'a pas toujours été ce qu'elle sera au XVIIIme siècle. Les gravures de J. Callot, les documents écrits, montrent que vers le XVIme siècle la maison élémentaire peu profonde (einraumtiefes Haus) devait être caractéristique de la Lorraine. La guerre de Trente Ans et les guerres du XVIIme siècle ont amené une véritable transformation de la Lorraine qui n'a pas épargné l'habitat rural (10). J. Bendermacher indique que la première maison élémentaire peu profonde peut être prouvée à Cologne pour le XIIme siècle. Or, à l'époque romaine toute la partie à l'Ouest du Rhin était drainée vers le Sud. Au Moyen-Age, la navigation sur la Moselle créait des liens entre la Lorraine et les parties germaniques. A l'époque de la réforme de St-Chrodegang, l'abbaye lorraine de Gorze avait des relations extrêmement étroites avec celle de Prüm, une des plus grandes puissances territoriales de l'Eifel. Au XIIIme siècle, Metz eut comme évêque un chanoine de Cologne, l'évêque BERTRAM. Les archives départementales de la Moselle recèlent d'innombrables documents montrant les liens économiques entre la Lorraine et les régions situées au Nord. Ces relations ont été particulièrement suivies au cours des XVIIme - XVIIIme siècles. On peut en citer des preuves manifestes. Certains seigneurs eifeliens ou mosellans possèdent des terres importantes en Moselle actuelle. Le seigneur de Fénétrange n'est autre que "Wallard, Wildgrave de Daun et de Kirbourg" (11). Celui de Puttelange se nomme Jean Comte Sauvage du Rhin (12). A Halling le seigneur a pour nom : Frédéric Ernst baron d'Eltz, qui sera maréchal sous Louis XIV, ce qui lui vaudra la sauvegarde de son château mosellan, le seul qui sera épargné par Louvois lors du sac du Palatinat et de la vallée de la Moselle (13). En 1699 la comtesse palatine de Bavière, comtesse de Veldentz (vallée de la Moselle), Salm et Morhange (département de la Moselle), fait procéder à un remembrement dans ce dernier village.

Si nous avons évoqué certains seigneurs eifeliens et mosellans, c'est pour montrer les liens humains, économiques, voire agricoles, qui devaient exister alors entre les régions françaises et germaniques, nonobstant le problème de la langue. La Lorraine a connu au XVIIIme siècle un vaste mouvement de rénovation rurale qui s'est

.../..

manifesté, entre autre, par d'innombrables remembrements. Les seigneurs allemands possessionnés en Lorraine y participèrent activement. Il n'est pas exclu que la rédaction des terriers autour de 1720, dans l'Electorat de Trèves, ne soit pas une conséquence des relations entre les régions lorraines et septentrionales. Et l'oeuvre de restauration entreprise par l'Electeur au XVIIIme siècle s'inspire des mêmes principes qu'en Lorraine.

La politique de Louis XIV a provoqué une mainmise française sur bien des régions eifeliennes. A la suite de la politique des "Réunions" le Parlement de Metz fut amené à instruire un certain nombre de procédures relatives aux possessions du Luxembourg. Les documents entreposés aux archives départementales de la Moselle montrent que pendant les deux dernières décennies du XVIIme siècle l'Ouest de l'Eifel, l'Islek, et les régions de Prüm ont subi d'une manière constante l'influence de l'administration française. Or, cette période est une époque de reconstruction. Toute l'Eifel, y compris la région de Trèves, à la suite des incessantes guerres, sont prises dans un mouvement de restauration. L'influence française est alors incontestablement prédominante. Et lorsqu'on reconstruit on prend comme modèle la maison du voisin. C'est de cette époque que date l'expansion de la maison lorraine. Les mentions de date au dessus des portes permettent de conclure que c'est après 1685 que la maison lorraine pénètre vers le Nord. La Sarre, la région de Trèves, la dépression de Wittlich et les dépressions calcaires sont les principaux foyers d'expansion de la maison lorraine. Régions les plus riches, elles étaient aussi les régions les plus ravagées pendant les guerres. Le type lorrain se retrouve dans les villages des dépressions calcaires de Prüm et Hillesheim, donc dans le Nord de l'Eifel. Cette extension s'explique aussi par le rattachement de l'abbaye de Prüm à l'Electorat de Trèves. Ainsi, la Haute Moselle et notamment la région de Trèves, constituent une zone de diffusion des influences méridionales à travers l'Eifel. On remarquera, au passage, que le Hunsrück a opposé une résistance plus vive à ces dernières.

Au cours de l'étude il a été distingué une habitation lorraine en hauteur. On remarquera qu'elle s'est développée presque exclusivement dans les régions de vouerie où la famille s'entendait dans un sens patriarcal et où le nombre de personnes à abriter incitait à construire en hauteur ou, comme ce fut aussi le cas, de construire un "Backhaus". Le Luxembourg avait, au XVIIIme siècle, des attaches institutionnelles

.../..

avec l'Autriche. Est-il possible que l'influence de la maison montagnarde d'Autriche construite en hauteur ait servi d'exemple ? A voir le sérieux avec lequel le cadastre dit de Marie-Thérèse a été réalisé au Luxembourg, une telle influence n'est pas à exclure de prime abord.

2. Villages et peuplement : la genèse des formes agglomérées

Il n'est peut-être pas inutile d'essayer d'expliquer la genèse de trois types de villages qu'on peut trouver dans l'Eifel et les Börden : le village-tas, le village allongé et le village-rue. Ces deux derniers ne se présentent qu'en nombre très faible, ce qui constitue évidemment, leur originalité.

a) Les villages-tas

Le village-tas constitue plus de 95 % de tous les villages étudiés. Mais deux types peuvent être distingués sur le plan de la genèse. Le premier se rencontre dans l'Eifel et dans son voisinage immédiat, il est constitué par une nébuleuse d'habitations disposées en ordre lâche au XVIIIme siècle. Les rares cartes de cette époque permettent de voir la disposition du village : une dizaine de maisons, séparées par des "Peschen". Sur les cadastres du XIXme siècle, les intervalles ont été en partie bâtis. On a même pu mordre sur les prés du voisinage. Aujourd'hui ces villages ressemblent à de gros hameaux qui ont cru anarchiquement.

Cette forme s'adapte à un finage assolé, réparti en quartiers. Mais autour des habitations n'apparaît aucune esquisse d'Esch.

Le deuxième type est plus complexe et peut être appelé polygénique. Il affecte des groupements de plus d'importance. Un exemple a été remarquablement étudié par J. Dietz (14). Niederbachen occupe une petite vallée dans le "Drachenfelser Ländchen", au sud de Bad-Godesberg. L'auteur a pu prouver en remontant jusqu'en l'an 798, que la commune actuelle résulte de la réunion de sept noyaux habités : Urschheim, Bohndorf, Alkersheim, An der Kirche, Göllesheim, Belzem, Am End. La partie la plus ancienne est celle située en amont qui portait à côté de la dénomination de Belzem, le nom de Bachem. En 1671/72 le village compte au total 43 maisons paysannes avec 416 Morgen de labours. A côté des hameaux qui ont fusionné au cours des siècles, le village compte encore plusieurs fermes isolées ou Höfe (Broichhof, Wüstenhof, Holzfolderhof). L'auteur ajoute que Niederbachem n'est pas un cas isolé. Les villages voisins de Beuel (aujourd'hui ville), Merten, Brenig et Bornheim présentent la même évolution. La situation dans

.../...

la vallée n'est pas seule responsable, puisque les mêmes formes se retrouvent sur le plateau loessique.

L'étude de J. Dietz est intéressante. En la complétant par un examen du dessin parcellaire, on constate une prédominance de petits quartiers aux champs allongés, mais sans longueurs excessives. La structure agraire est donc en étroite liaison avec la mise en place du peuplement. Il serait peu sérieux de vouloir généraliser cette genèse à l'ensemble des régions de vilages en tas. On peut, néanmoins, penser que dans des régions qui ont connu aux XVIme et XVIIme siècles des guerres incessantes, la reconstruction du village ne s'est pas toujours faite au même emplacement, ce qui a amené une certaine "migration" des immeubles en attendant que les emplacements originels aient pu être valorisés à nouveau.

b) les villages-rues

Il est assez paradoxal de constater que dans des régions où l'habitat groupé est prédominant, le village-rue soit rare. Pourtant il existe, mais ne forme jamais de grandes zones homogènes.

Région de Bitburg, région de Trèves et dépression de Wittlich, forment une première zone où une partie au moins des villages présente des aspects de village-rue. Les raisons nous semblent assez claires, au vu des documents d'archives.

La maison lorraine est l'élément principal. Comme il s'agit de villages reconstruits après les hostilités de la guerre de la Ligue d'Augsbourg, la maison lorraine a été adoptée. De même qu'en Lorraine voisine l'alignement devient de rigueur (15). La généralisation de l'assolement triennal, au risque de déséquilibrer le système, oblige à construire, lors de la poussée démographique du XVIIIme siècle à l'intérieur du village. Ainsi les vides, jusque là occupés par les jardins ou vergers, sont comblés et l'aspect de village-rue se développe. Mais la genèse même du défrichement initial et du repeuplement expliquent la prédominance d'une Kurzstreifenflur qui enserre le village.

Une seconde zone peut être délimitée dans les Börde, autour de Zülpich, Düren et Euskirchen.

Cette localisation autour des villes nous semble déjà significative. La région de Zülpich est la plus intéressante. Au Sud et Sud-Ouest de cette ville, qui a conservé ses anciens remparts, on peut voir encore de nos jours, une dizaine de villages-rues

.../..

presque intacts : Lückerath, Kommern, Hergarten, Berg, Bürvenich, Eppenich, Merzenich, Langendorf, etc... Ces villages se trouvent dans une région stratégique, sur la route qui mène depuis Trèves, par Losheim, à Zülpich (Tolbiac) et Cologne.

Les villages énumérés plus haut constituent la zone de villages-rues la plus compacte des Börden. Ils sont situés au pied de l'Eifel mais sur les riches terroirs loessiques. Nous savons que cette région a été ravagée totalement au XVIIme siècle, car elle constituait déjà le grenier à grains des villes rhénanes. Ces villages présentent encore de nos jours dés alignements de façades où domine le type du Quertorgehöft, maison à cour fermée et à habitation parallèle à la rue. Le style des maisons est donc très différent des villages "lorrains" de la région méridionale. Une partie des maisons est encore en colombage et sur plusieurs d'entre elles on peut lire les dates de construction qui se situent vers 1696-1720. Il n'est pas rare d'y trouver des invocations à la Vierge, implorant la protection contre les incendies et guerres (16). Deux des villages possèdent encore une Burg, château fortifié d'origine médiévale, phénomène qui ne s'explique, dans ce plat pays, que par le besoin de couvrir l'approche de la forteresse de Zülpich. Les villages ne peuvent qu'avoir été reconstruits, rapidement, à la fin du XVIIme et au début du XVIIIme siècle. Leur forme n'est certainement pas originelle puisque trois se terminent par le suffixe gallo-romain ich et que la route romaine passe tout près.

Il est difficile d'admettre que des villages de générations aussi différentes que ceux se terminant en ich, dorf, garten, rath, aient été construits sur le même plan. Chose à noter, les parcellaires ne sont pas conformes au plan du village. Nous voulons dire par là que le Eschkern est absent ou se réduit à quelques prés faisant suite aux habitations. La disposition n'est donc pas conforme à la théorie de G. Niemeier (17). On ne peut donc parler d'un Esch ni d'un Drubbel car l'élément essentiel, une Langstreifenflur, fait défaut.

Il est donc évident que l'aménagement rural des siècles passés reflète beaucoup plus que l'application de théories rigides, les vicissitudes historiques et politiques d'une région. Et les Börden dans ce domaine, ont toujours passé pour des régions riches enviées et par conséquent ravagées à maintes reprises. Les disponibilités en argent, en bois de construction, en argile, en main-d'oeuvre, en terres à cultiver, ont été plus déterminantes que les conceptions tribales. Bien sûr l'exemple des constructions

.../..

traditionnelles, le poids de l'inertie, jouèrent un rôle non négligeable. Mais nous ne pouvons partager l'opinion de W. Müller-Wille lorsqu'il affirme que : "... Mit dieser Auffassung scheine ich ganz auf den älteren Standpunkt zurückzukehren, nach dem Haustypen und Haustypengrenzen, stammesbedingt sind" (18). W. Müller-Wille défend ainsi l'origine tribale (Stamm = tribu) ou ethnique de l'habitation. F. Steinbach par contre, pense que les formes attribuées à la Basse Allemagne et à l'Allemagne Centrale ont été mêlées dès l'origine.

Il nous semble fondamental de tenir compte des facteurs locaux c'est-à-dire des conditions climatiques et pédologiques, mais aussi des facteurs humains. Il n'y a jamais eu de société égalitaire. En conséquence, la taille des exploitations devait être variable, celle-ci entraînant des formes d'habitation disparate. L'étude du Massif Schisteux Rhénan et des Börden incite à rejeter toute interprétation ethnique, car il faudrait assimiler à un même groupe humain et la Lorraine française et certaines régions allemandes du Massif Schisteux. On sait que sur le plan ethnique il n'y a pas unité. Par contre, sur le plan de la vie agricole, certains éléments communs expliquent certaines ressemblances notamment dans le domaine de l'habitation. L'habitation des Börden appartient au groupe des grandes exploitations qu'on trouve depuis le Bassin Parisien jusque dans les Börden, en passant par les riches terroirs belgo-néerlandais.

Enfin, on retiendra la prédominance des influences méridionales dans l'Eifel, zone de contact entre la civilisation latine et germanique.

.../..

NOTES DU CHAPITRE IV

1.- A. Demangeon. L'habitation rurale en France. Essai de classification des principaux types. Anales de géo. 1920 p. 352-375.

2.- W. Müller-Wille. Das Rheinische Schiefergebirge und seine Kultur-geographische Struktur und Stellung. Deutsches Archiv Für Landes-und Volksforschung Heft 4 - 1942 p. 573 et suivantes.

3.- W. Müller-Wille. op. cit. p. 576.

4.- Carl Kamp. Das Hohe Venn, Gesicht einer Landschaft. Eifelverein 1964.

5.- La taille des maisons des vignerons aisés s'explique aussi par le fait qu'il fallait loger un personnel, surtout saisonnier, assez nombreux. Un village comme Pommern employait au XIXme siècle plus de 200 saisonniers lors des vendanges.

6.- H. Jansen. Die Sozial-und siedlungsgeographische Entwicklung im westlichen Jülicher Land.Kölner geo. Arbeiten Heft II - 1957 p. 73.

7.- A. Demangeon. L'habitation rurale en France. Ann. de Géo 1920 p. 352.

8.- J. Bendermacher. Vom Eifeler Bauernhaus. Der Eifelverein 1956 p. 100.

9.- F. Steinbach. Das Bauernhaus der westdeutschen Grenzlande Rhein.Vierteljahrsbl. 1931 - p. 30

10.- Voir F. REITEL. A propos de l'Openfield lorrain. R.G.E. 1966 n° 1-2 p. 30-49

11.- Archives dép. de la Moselle 4 E, 265, date 1725.

12.- Archives dép. de la Moselle 4 E, 338 date 1697.

13.- Archives dép. de la Moselle 4 E, 229 date 1692.

14.- J. Dietz Niederbachem und seine Ortsteile : Rheinische Vierteljahrsblätter Heft 1-4, 1942, p. 152-161.

15.- La coutume de l'abbaye de Gorze, rédigée en 1626, fait obligation d'aligner les immeubles.

16.- Village de Bürvenich.

17.- G. Niemeier. Gewannfluren. Ihre Gliederung und die Eschkerntheorie Pet. Mitteil. 1944, p. 57-44.

18.- W. Müller-Wille op. cit. p. 583.

.../..

CHAPITRE V : Les premières atteintes au système traditionnel.

A.- Les progrès agricoles sous l'Ancien Régime.

1. l'influence du mouvement physiocratique français

La deuxième moitié du XVIIIme siècle annonce des transformations qui mettront quelques décennies à devenir choses courantes. Les causes ne sont pas particulières à l'Eifel et la Rhénanie. Il s'agit d'un mouvement de fond qui touche les pays rhénans traditionnellement ouverts aux nouveautés, mais qui est alimenté par le courant physiocratique français. L. Réau a montré combien l'influence de la langue française et des arts français était grande en Rhénanie dans la deuxième moitié du XVIIIme siècle (1). Il convient d'ajouter que dans le domaine agricole cette influence n'a guère été moindre Le mouvement physiocratique français trouve un profond écho dans les milieux rhénans. Le dernier Kurfürst de l'Electorat de Trèves était Clémens-Wenzeslaus, un fils de Auguste III roi de Pologne et Electeur de Saxe. Monté sur le trône en 1768, il ne le quittera qu'en 1792 à la suite de l'intervention française. Significative était l'installation du Kurfürst à Coblence, ville rhénane (2). Clémens-Wenzeslaus était l'oncle du roi de France Louis XVI. Non seulement il fit venir à Coblence les architectes français Ixnard et Peyre pour la construction du Palais électoral, un des meilleurs spécimens du style Louis XVI, hors de France selon L. Réau, mais encore s'inspira-t-il de l'exemple des physiocrates qui étaient bien en cour à l'époque.

En 1768 la restauration rurale, consécutive aux guerres du XVIIme et du début du XVIIIme siècle n'est pas encore achevée dans l'Electorat. Cela n'empêche nullement Clémens-Wenzeslaus de rompre avec le passé. En 1776, il supprime toutes les servitudes pastorales qui pesaient sur les prés. Désormais le propriétaire ou l'exploitant peut s'opposer au pâturage collectif sur les prés, après l'enlèvement du foin. Du coup la production de regain devient possible. Deux ans après, en 1778, il abolit le pâturage de la jachère, ce qui permet l'utilisation de la troisième sole. Les réformes de 1776 et 1778 ne furent pas partout bien accueillies. En 1782 les communautés de Prüm rédigent une supplique dans laquelle elles protestent contre l'introduction de ces nouveautés (3). Les réclamations viennent de toutes les régions. Les plus lésés sont les petits agriculteurs qui ne pouvaient guère compter que sur le pâturage de la jachère et des prés, après l'enlèvement du foin, pour nourrir leurs bêtes. Par contre, les grands propriétaires se sentent moins touchés. Ces deux réformes accentuèrent l'évolution vers

.../..

l'élevage par stabulation. Celui-ci n'était pas inconnu, certes, mais désormais là où la jachère fut cultivée il n'y avait plus de place pour le bétail errant. Une troisième réforme découle des précédentes : l'autorisation de clôturer les prés par des haies. C'est surtout dans la Schneifel rattachée à l'Electorat qu'on en fit usage.

On ne touche pas au Wildland. La Schiffelwirtschaft continua d'être une des méthodes agricoles les plus sûres (4).

Ce ne sont pas les résistances paysannes qui sont responsables de la non-application des réformes du Kurfürst, du moins pas partout. La résistance nobiliaire n'est pas à invoquer, d'autant plus que la noblesse, contrairement à d'autres Etats, ne formait pas un "Stand" ou Etat. En effet, l'Electeur de concert avec le clergé, avait engagé un procès devant la cour de justice impériale de Spire (Reichskammergericht) déniant à la noblesse le droit de se constituer en Etat. Le procès s'acheva en 1727, alors qu'il était engagé depuis 1577, à la satisfaction de l'Electeur. Il ne restait que deux Etats : le clergé et le "Tiers Etat" (weltlicher Stand). Ce dernier était représenté par les villes de Trèves, Coblence, Bernkastel, Boppard, Cochem, Limburg, Mayen, Montabaur, Münstereifel, Oberwesel, Pfalzel, Saarburg, Wittlich, Zell. L'effacement de la noblesse explique que la réaction nobiliaire au XVIIIme siècle, ait été relativement faible à l'intérieur de l'Electorat.

La raison essentielle de la non observance des édits de 1776 et 1778 réside dans la structure agraire des régions concernées. Mises à part les régions de Stockerbenrecht, les hautes terres présentaient déjà un morcellement parcellaire tel que la réforme ne pouvait être appliquée sans de profonds bouleversements agraires et sociaux. Les terres assolées souffraient d'un manque de voies d'accès. A peine les trois soles étaient-elles cernées par des chemins. Le passage sur les champs du voisin était obligé. Il faudra attendre la seconde moitié du XIXme siècle pour l'amélioration des accès des parcelles. A la fin du XVIIIme siècle la poussée démographique était déjà telle que la masse de la population eifelienne était constituée par des gagne-petit. La réforme ne fut appliquée que timidement. J.N. Schwerz, au cours de son périple à travers l'Eifel, au début du XIXme siècle, rencontrera encore dans maint village la pratique de la "Schwarzbrache" ou jachère nue. C'est le cas également des paysans du Maifeld, qui maintiennent farouchement l'assolement biennal, avec jachère nue.

.../..

Il paraît donc que les progrès n'aient pas été généraux. L'examen des documents d'archives confirme cette impression, mais permet de voir que les essais furent timides, se plaçant presque toujours au niveau des grandes exploitations. F. Monheim avait déjà montré que dans la région du cône alluvial du Neckar l'élevage se fait presque exclusivement par stabulation, à partir de 1772 (5). A la même époque les cultures commerciales occupent et la sole jadis réservée à la jachère et une partie de celle réservée traditionnellement aux céréales d'été.

Dans les régions rhénanes qui nous préoccupent, l'évolution n'est pas aussi avancée. Le Maifeld tient à son assolement biennal, quoique pratiquant la culture des petits pois et du chanvre. Vers 1780 l'élevage par stabulation y est connu, du moins sur les exploitations de quelque importance. La jachère sert surtout aux pauvres puisqu'on la laboure plusieurs fois au cours de l'année de repos. Mais dans l'ensemble l'agriculture traditionnelle domine encore.

2. les lenteurs de la révolution agricole dans les Börden

Dans les registres de redevances de la deuxième moitié du XVIIIme siècle on peut lire des mentions de chanvre, petits pois, haricots. Les fermiers avaient le droit, dès le XVIIme siècle, de semer des vesces dans la sole des céréales de printemps. Certains sont autorisés à les planter sur la sole réservée à la jachère. Mais il convient de noter que les Börden étaient, dans l'ensemble, dépourvus de prés et, souvent, de communaux. De ce fait il résulte que la place de l'élevage était réduite. Le pâturage de la jachère était une nécessité pour les petits mais, fréquemment, aussi pour les exploitants plus importants. La vaine pâture s'est maintenue plus longuement dans les Börden que dans les régions pourvues de prés. Dans le bail de fermage du Frohnhof du chapitre Saint-Cassius de Bonn à Meckenheim, on peut lire pour l'année 1780, que le Stadtrat vient d'abolir la "Gemeine Heide" (vaine pâture), d'où il résulte une perte pour les Höfe qui sont privés de pâturages pour leurs bêtes. L'abolition de la vaine pâture indique que cela "bouge" en 1780 à Meckenheim. Cela est d'autant plus vrai que le fermier répond, par écrit, à la direction du chapitre que les champs sont soumis à l'assolement triennal et que pour de multiples causes ("aus mehreren Ursachen") l'assolement bienaal ne peut être introduit (6). Malheureusement l'auteur de la lettre n'énumère pas ces causes. La chose peut paraître étonnante lorsqu'on constate que les 149 Morgen du Frohnhof se composent de 9 parcelles dont les plus grandes ont : 24, 18

.../..

et 13 Morgen. Il semble donc que la taille des parcelles ne soit la cause directe.

Les textes montrent que les communautés religieuses n'étaient pas toujours enthousiastes pour l'adoption des nouveautés. Ainsi peut-on lire dans les baux du chapitre Sainte-Marie d'Aix-la-Chapelle, concernant les fermes situées dans les Börden, la phrase très significative : "der Pächter darf keine umgewohnte Wege noch Stege gehen" (7). Toute innovation était interdite au fermier. Le chapitre avait-il à craindre pour ses revenus ? L'orientation nouvelle favorisait l'élevage, alors que le système traditionnel poussait à la production de grains qui pouvaient être facilement stockés. On peut même dire que les céréales se prêtaient plus à la spéculation que les produits de l'élevage. La remarque insérée par le chapitre ne touchait peut-être pas uniquement l'assolement. En étudiant les baux des années 1780-90 on a la surprise de constater que les redevances pour un seul Hof sont versées par 2,3, 4 fermiers. Les 109 Malder de céréales dûs par le Andernacher Hof au prince Electeur de Trèves, en 1790, sont versés par quatre fermiers, à raison de 40, 40, 14 et 15 Malder. Le domaine que l'Electeur possède à Cottenheim dans le Maifeld est, à la même date, entre les mains de quatre fermiers (8). Le Hof de Thur est réparti entre deux fermiers. Celui de Trimbs est morcelé en trois parties. Trois fermiers se partagent celui de Welling. Le morcellement des grandes fermes semble amorcé à la fin du XVIIIme siècle, ce qui peut expliquer la prudence des communautés religieuses qui craignent que le morcellement ne s'accompagne d'un changement dans les assolements et, donc, des redevances.

La pomme de terre n'a pas joué partout le même rôle. Tantôt elle est plantée dans les jardins, tantôt sur les terres assolées. Les discussions à propos de la dîme des pommes de terre sont interminables, jusqu'en 1794, date de l'occupation française de la rive gauche du Rhin. En 1765 les villages de la seigneurie de Clervaux refusent d'acquitter la dîme des pommes de terre et des topinambours au seigneur de Clervaux (9). Le Conseil Provincial du Luxembourg répond que le seigneur a le droit d'exiger la dîme, à moins que les habitants "ne puissent justifier que depuis 40 ans passés ils aient planté des pommes de terre et topinambours en telle quantité qu'il aurait valu la peine d'en exiger la dîme sans néanmoins l'avoir acquittée". En 1787 on continue à planter des pommes de terre sans que les habitants s'acquittent régulièrement du paiement de la dîme.

La dîme de la pomme de terre est décrétée sur l'ensemble du territoire de l'Electorat de Cologne dès le 17 Avril 1765, ce qui permet de penser que sa culture

.../...

était déjà répandue. Dans les principautés plus petites la situation est variable. Dans le duché de Jülich-Berg, à Sittard, les paysans déclarent en 1787, pour ne pas payer la dîme sur les pommes de terre, que celles-ci sont exclusivement destinées à la consommation de leur foyer, donc "peu importe qu'elles soient dans les jardins ou dans la Flur" (10). Ils se déclarent prêts à payer la dîme, à condition qu'on permette la culture de 40 Ruthen (1/4 de Morgen) aux laboureurs et 20 Ruthen (1/8 de Morgen) aux manouvriers. Ces chiffres montrent que les plantations de pommes de terre, à la veille de la Révolution, ne couvraient que des étendues minimes. En 1793 un particulier se plaint, dans la même région, de ce que le curé l'ait dénoncé en vue de l'obliger à payer la dîme. Or le curé détient la petite dîme, alors que le particulier assure que ses pommes de terre ont été plantées dans son jardin. Le réglement de 1787 libère les jardins clos du versement de la dîme (11). C'est sans doute cette disposition qui avait incité les habitants de la région de Münstereifel à développer, selon un document de 1790, les haies. En effet, l'autorité engage des poursuites contre les habitants qui ont multiplié les haies afin de soustraire des champs aux terres assolées soumises au paiement de la dîme. Les années précédentes les terres plantées en pommes de terre produisaient de l'orge. Ainsi, ce n'est qu'à la fin du XVIIIme siècle que les pommes de terre gagnent, ici, les champs assolés. En même temps le bocage gagne en étendue. Ce mouvement a été inauguré, semble-t-il dans la région de Montjoie (Monschau), aux alentours de 1772, c'est-à-dire avant l'édit de 1787. Les particuliers plantent depuis plusieurs années des pommes de terre dans leur jardin ou Hofgärten et étendent considérablement ces derniers au détriment du "Flohrland". Ils entourent les jardins d'une clôture de haies vives et essaient, ainsi, de se soustraire au paiement de la dîme. L'Amtmann ne voit d'autre solution que de faire mesurer les jardins afin de voir combien ces derniers ont été étendus.

Sur les terres schisteuses, situées plus au Sud, la pomme de terre a d'abord été plantée dans les jardins et sur le Wildland. Ce dernier était particulièrement spécialisé dans les cultures sarclées dans la dépression de Wittlich.

La situation est donc différente selon que l'on considère les Börden ou les plateaux schisteux.

.../..

L'introduction du trèfle dans les régions proprement rhénanes, ne date pas du XVIIIme siècle. On trouve des mentions pour les siècles antérieurs. Cependant dans les baux du milieu du XVIIIme siècle, on fait obligation au fermier qui quitte son exploitation d'ensemencer la dernière année de 3 à 5 Morgen de trèfle. L'absence de biens communaux, la rareté des prés, dans les régions loessiques, ont poussé les fermiers à développer les cultures de fourrages artificiels aux fins d'augmenter la quantité de fumier. J.N. Schwerz affirme que l'assolement traditionnel de la Börde de Jülich était l'assolement biennal (12). Les baux montrent qu'il n'en était rien, bien que certains exploitants aient essayé de l'introduire à la fin du XVIIIme siècle. Si la pomme de terre n'avait pas besoin des encouragements officiels pour se développer, il n'en allait pas de même pour le trèfle. Le Kurfürst de Trèves dans une lettre-circulaire de 1776 démontre les avantages de la culture du trèfle. Il encourage les paysans à en semer sur les terres laissées d'habitude en jachère. La production d'engrais augmente, affirme-t-il; une vache nourrie à l'étable donne autant de lait que 2 à 3 bêtes n'utilisant que les pacages traditionnels. Cette recommandation venue de haut n'eût pas l'effet désiré. Les structures agraires se prêtaient peu à ces innovations. Là où les possibilités d'écouler les produits laitiers furent intéressantes le succès fut plus net. La Wittlicher Senke grâce à la proximité de la Moselle viticole fit de rapides progrès, comparativement aux hautes terres. Mais l'élevage ne fit que des progrès minimes vu le mélange de races invraisemblable et la mauvaise qualité des reproducteurs.

B.- L'occupation française et ses importantes conséquences sur la vie rurale : le poids du facteur politique.

L'occupation française de la rive gauche du Rhin est décisive à un double point de vue. D'abord parce qu'elle bouleverse l'ancienne société où la propriété féodale et ecclésiastique prédominait, ensuite parce qu'elle se situe à l'époque du passage de l'économie rurale ancienne à l'agriculture moderne. En d'autres termes, elle coïncide assez largement avec l'époque de la révolution agricole.

1. les bouleversements fonciers sont la conséquence directe de l'occupation française

L'Eifel n'a jamais passé pour un grenier à grains. Pourtant au XVIIIme siècle, 34,8 % des terres labourables sont entre les mains des seigneurs laïcs et ecclésiastiques, 19,4 % relèvent de la propriété religieuse, 15,4 % de la propriétaire nobiliaire.

.../..

Un tiers des prés est entre les mains de ces mêmes représentants privilégiés.

Sur 11.815.907 pieds de vignes, le Kurfürst de Trèves en possèdait 1.042.600. Le clergé et la noblesse possédaient directement 38,3 % de toutes les vignes de la vallée de la Moselle (13).

Ces chiffres ne concernent que la propriété directe. Il faudrait ajouter les revenus provenant de la dîme et les redevances de fermage ou de métayage pour avoir une idée exacte sur la part de la production qui était soustraite au monde paysan. Globalement elle dépassait 50 %.

Est-il étonnant que la Révolution Française soit accueillie avec joie par les uns, avec angoisse par les autres ?

Le 9 Juin 1802 (20 Prairial An X), 10 jours après la proclamation du Concordat, les couvents et communautés religieuses sont supprimés dans les départements de la Sarre, Rhin et Moselle, Mont-Tonnerre et Roer. Le régime féodal avait été aboli auparavant. Dans le département de la Roer, qui correspond approximativement au Regierungsbezirk d'Aix-la-Chapelle, 223 institutions religieuses furent supprimées (14). La décision napoléonienne eut, en Rhénanie, plus de conséquences que la Réforme n'en eut près de trois siècles avant. Les suppressions durent toucher un nombre à peine moindre dans les autres départements, notamment celui de Rhin et Moselle.

L'administration française mit en vente, après recensement, les terres et domaines confisqués au titre des Biens Nationaux. Malheureusement on ne connaît pas le chiffre global des terres touchées par la sécularisation. La vente ne fut pas immédiate s'échelonnant sur plusieurs années. A la chute de l'Empire tous les biens nationaux n'étaient pas vendus. L'administration prussienne liquida encore de nombreux cas, soit en restituant les biens aux spoliés, soit en les vendant ou les attribuant à des collectivités publiques.

La départementalisation des territoires situés sur la rive gauche du Rhin entraîne donc l'introduction des lois françaises, alors que les territoires de rive droite gardèrent un statut différent. On ne peut souligner suffisamment ce fait qui, en abolissant le statut seigneurial en vigueur, libère la paysannerie de toutes les redevances et entraves inhérentes à l'Ancien Régime.

Sur le plan foncier cela amena un transfert de propriété sans précédent. La propriété ecclésiastique disparut presque complètement. Les exploitations détenues par

.../..

les chapitres et communautés religieuses de Trèves, Coblence, Bonn, Cologne et Aix-la-Chapelle, passèrent entre les mains ou des fermiers ou des citadins (15). La nationalisation concernait aussi les biens de fabrique. La petite paysannerie ne put profiter que des petits lots. Selon l'article 4 du réglement concernant l'adjudication, celle-ci se faisait au plus offrant et au dernier enchérisseur. Et pour enchérir il fallait être propriétaire de biens fonds dont la valeur était au moins égale au montant de deux années du bail de l'objet en question.

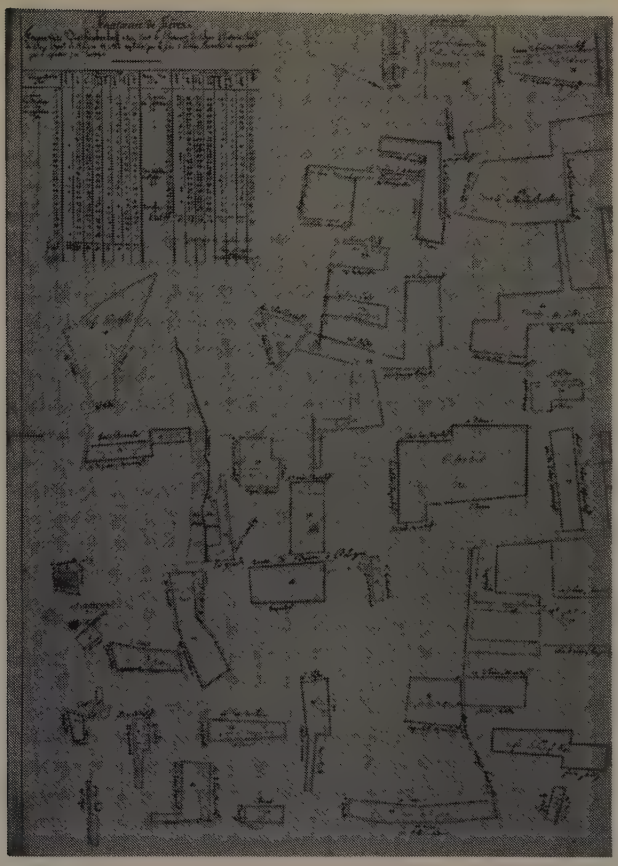
Dans les Börden les anciens fermiers sont très nombreux parmi les acquéreurs, à en juger selon les procès-verbaux de vente ou les baux. Mais c'est aussi l'occasion pour les citadins d'acquérir des biens fonciers.

L'histoire rurale des pays rhénans montre que jusqu'à l'occupation française la propriété bourgeoise était peu étendue dans les villages des Börden. Dans d'innombrables villages on ne comptait, à la fin du XVIIIme siècle, pas 5 Morgen de terres entre les mains de bourgeois ou citadins.

La situation change avec la mise en vente des biens confisqués. Les biens que possédaient, à Trierweiler et Udelfangen, l'abbaye St.Irminion de Trèves et l'Ordre des Chevaliers Teutoniques, ont été réunis en un seul domaine par l'administration française. L'acquéreur est le Conseiller Commercial Jakob Kleutzen qui achète les 619 Morgen pour 13.100 F. de l'époque. En ce qui concerne les domaines vendus autour des villes rhénanes on voit souvent apparaître la mention indiquant que l'acquéreur habite Bonn, Cologne ou Aix-la-Chapelle, sans qu'on puisse préciser la nature de sa condition sociale. Dans certains cas on trouve des paysans indigènes parmi les acquéreurs (16). Un gigantesque transfert de propriété s'opère ainsi au profit de la bourgeoisie urbaine et de la catégorie des fermiers.

Lorsque les biens ne sont pas vendus, c'est l'administration des Domaines qui encaisse les fermages, dont les taux sont ceux de l'ancien régime. Ce fermage d'Etat n'est pas du tout défavorable aux fermiers. En effet il faut replacer ce problème dans son contexte général. Le début du XIXme siècle voit le développement de la révolution agricole. L'essor de l'élevage par stabulation en est un signe. Les revenus des fermiers dynamiques augmentent régulièrement, en même temps que les prix des produits agricoles. Nombreux sont donc les fermiers qui amassent un pécule qui leur permettra de devenir propriétaire de la terre qu'ils exploitent. Certains acquièrent l'exploita-

.../..



Structure parcellaire d'une grande exploitation rhénane au début du XIXe siècle. Répartition (in situ) des parcelles de la Sénatorie de Trêves, ancienne propriété écclésiastique dite ferme "Dietkirscherhoff", située sur le territoire de Bonn. Aspect typique des grandes exploitations avant les remembrements récents. Les 44 pièces de dimensions et de formes inégales couvrent 47,56 ha. Les bâtiments de la ferme sont situés en bas à droite.
Archives Düsseldorf.

Naissance d'un neo-openfield dans l'Eifel. Extrait du plan cadastral de la commune de Niederstadtfeld de l'année 1824 montrant la distribution du Wildland, après partage, sous la dénomination de "geteiltes Erbland". Aucun chemin n'a été aménagé pour la desserte des parcelles dont la superficie reste minime.

Archives d'Etat. Coblence.

tion sous le régime français, d'autres ne l'achètent qu'après 1815, sous le régime prussien.

Le système des sénatoreries est également introduit en Rhénanie. Ainsi deux exploitations de 31 et 48 ha., sises respectivement à Godesberg et Rheindorf, dans les environs de Bonn, font partie en 1814 de la "Sénatorerie de Trèves".

La propriété nobiliaire semble moins touchée. Il est vrai qu'elle était moins nombreuse que l'ecclésiastique. Elle renaîtra faiblement, après 1815, grâce au système électoral qui permet aux nobles propriétaires de "Rittergüter" d'avoir un collège électoral spécial.

Si les biens des communautés religieuses ont été vendus en bloc, il n'en allait pas de même pour les biens de fabrique. Moins étendus, ils étaient aussi plus épars. Vendus en petits lots ils étaient plus accessibles aux paysans. Ce furent pratiquement les seuls biens nationaux vendus, en dehors de quelques exploitations isolées, au coeur de l'Eifel, dans les régions de Daun, Prüm, ainsi que dans les environs de Monschau. Dans la Schneifel, l'agent des domaines note que les propriétés domaniales y sont rares.

Ainsi une nouvelle fois les hautes terres s'opposent aux bordures loessiques. Grâce à la législation introduite par Napoléon les Börden reçoivent leur structure sociale pour près de 150 ans, l'actuelle portant profondément la marque des transformations subies sous l'occupation française.

2. les premières atteintes importantes portées à la Wildlandwirtschaft, sont l'oeuvre des préfets français

Le Wildland ou les terres sauvages constituent des surfaces considérables dont l'étendue a frappé les préfets nommés par l'Empereur. Aussi est-il intéressant de noter les efforts réalisés par l'administration française en vue de réduire la surface des terres cultivées périodiquement. L'administration des Eaux et Forêts française voulait régir à l'instar des bois et communaux français les étendues de Wildland et Rottland. On se serait cru dans les Ardennes françaises au lendemain de l'ordonnance de 1669 qui voulait interdire les "sarts". Mais le ministre des Finances décide que "les habitants continueraient à en jouir suivant leur ancien usage, que l'administration forestière ne s'immiscerait en aucune façon et sous quelque prétexte que ce soit dans la manière dont ces hayes sont exploitées et cultivées"(17). Cette solution permit aux préfets d'intervenir dans un domaine qui, en principe, ne leur était pas familier. Aussi le

.../..

préfet Lezay-Marnésia, nommé préfet du département de Rhin et Moselle en 1806, écrit-il dans une lettre circulaire en date du 16 Juin 1807 : "Le préfet du département de Rhin et Moselle considérant que la disproportion trop sensible qui se trouve entre les terres cultivées de l'Eifel et les prairies, d'où résulte une disproportion non moins opposée aux progrès de l'agriculture, entre ces terres et engrais exige une prompte intervention de la part de l'administration pour parvenir par les moyens qui sont en son pouvoir à la faire disparaître, successivement, arrête :

1) Dans toutes les communes de l'Eifel comprises dans l'étendue de ce département, il sera clos, labouré et hersé une étendue de deux arpents de terres communales et à défaut de propriété communale deux arpents seront loués aux frais de la caisse communale.
2) Dans un délai de 15 jours à compter de la réception du présent arrêté, le premier labour ainsi que le hersage et la clôture devront être exécutés et Messieurs les Maires rendront directement compte au préfet de l'exécution de cette mesure.
3) Il sera nommé par le préfet un inspecteur pour vérifier les labours, hersages et clôtures.
4) Un second labour sera donné en automne.
5) Les frais de labours et de clôture seront pris sur la caisse communale.
6) Les terres seront moitié ensemencées dès l'automne en sainfoin, l'autre moitié le sera au printemps après un 3me labour.
7) Les grains seront fournis gratuitement par le préfet.

Tout particulier de l'Eifel qui voudra ensemencer, recevra gratuitement la semence ..." (18).

Le ton de cette lettre frappe incontestablement. Mais il y avait tant de routine à vaincre que, selon Lezay-Marnésia, seule la manière autoritaire peut triompher des préjugés. Pour la première fois une autorité supérieure intervient dans la vie agricole en ordonnant quelque chose qui n'est pas "coutumière" (Landesüblich). L'attitude de Lezay-Marnésia n'est pas surprenante. Né d'un père qui portait un vif intérêt au jardinage, Adrien Lezay-Marnésia, noble originaire du département du Doubs, était imprégné des idées physiocrates. En plus, son père l'avait envoyé faire ses études à Brunswick et à l'Université de Goettingen, ce qui explique sa connaissance de l'Allemagne et le souci des réalisations pratiques (19). Surnommé le "préfet des paysans", il

.../..

s'entoura essentiellement de Rhénans,ceci lui permettant de mieux agir sur le milieu local (20).

Mais certaines résistances se manifestent. Des habitants de la commune de Lutzerath s'adressent directement au préfet, sans doute parce que le maire est contre, pour obtenir le droit de labourer des terres sauvages et de les planter en sainfoin, "afin d'augmenter leurs subsistances et nourrir leur bétail". Le préfet envoie la lettre au maire en inscrivant au dos de celle-ci "renvoyée au maire de Lutzerath qui est invité à prendre des mesures promptes et efficaces pour qu'il soit déféré à la demande des pétitionnaires". Lezay-Marnésia souligne cette initiative venant de particuliers, mais va plus loin, dévoilant sa politique visant à faire reculer le Wildland : "Vous inviterez sur le champ le conseil municipal à céder en bail de neuf ans, avec promesse de renouvellement, des terres sauvages à tous ceux qui s'engageront à les mettre en sainfoin d'ici au printemps prochain. Il ne doit pas être question d'un prix de loyer pour les neuf premières années, si ce n'est peut-être une prestation insignifiante pour assurer la propriété de la commune. C'est pour elle un assez grand bénéfice que de voir s'établir une culture aussi importante et disparaître peu à peu ces terres sauvages qui sont la misère et la honte de notre agriculture. Le conseil municipal ne se réunit que quinze jours après la réception de la réponse du préfet; il considère "que les demandes énormes formées par quelques particuliers font craindre que les pâturages des communes en souffriront, que quelques habitants ont eu la folie à demander 10,75 hectares, ce qu'un bon fermier a peine à cultiver", mais arrête "que chaque particulier qui demandera des terres sauvages pour les mettre en sainfoin, aura une parcelle de 18 ares, ou demi arpent".

L'épisode de Lutzerath est très significatif de l'attitude du préfet, de celle des possédants et, enfin, de celle des petits paysans qui seraient prêts à faire l'expérience de la culture du sainfoin. Ce dernier, appelé encore esparcette, semble conquérir une place importante sur le Wildland. En 1808 et 1809 le préfet fait expédier 70 maldres de graines de sainfoin à la mairie d'Adenau, 23 ½ maldres à celle de Kelberg, 78 maldres à la mairie de Virnebourg et 31 hectolitres à celle de Münstereifel (21).

Les résultats ne furent pas à la hauteur de l'effort. Le maire d'Adenau fait remarquer en 1809 que "le sainfoin avait fait espérer beaucoup à la première année, mais à la deuxième il s'est totalement perdu". A Ahrweiler le son de cloche n'est guère dif-

.../..

férent : "l'ensemencement n'a eu point de suite et les propriétaires ne trouvant leur intérêt à ce genre de culture ont donné à leurs champs une autre destination". Cette dernière remarque est intéressante, car elle indique que l'on n'est pas retourné, simplement, à l'exploitation routinière du Wildland. A Remagen selon le maire "la semence faite par les habitants a réussi, mais celle faite par la commune a manqué". D'une manière générale vers 1810 la culture de l'esparcette est en recul très net. A Ulmen, le maire estime que la faute revient au sol. Celui de Münstereifel déclare : "à présumer que le sainfoin ne réussit pas dans l'Eifel". L'échec semble moins total à Virnebourg, mais dans de nombreuses communes des environs la culture a été arrêtée.

La "campagne de l'esparcette" qui dure près de trois ans n'a pas abouti à introduire d'une manière décisive cette culture pourtant riche de promesse. Les études ultérieures ont montré que cette plante était moins adaptée que d'autres aux sol et climat de l'Eifel. Les argiles trop compactes n'étaient pas un milieu favorable.

Mais l'expérience sur le plan psychologique, fut d'une importance capitale, dont les Prussiens, après 1815, sauront tirer les conséquences. Pour la première fois on avait fait un essai général pour gagner à la culture continue les terres sauvages, afin de permettre une alimentation meilleure du bétail. En effet nombreux furent les paysans qui entrevirent la possibilité de généraliser l'élevage par stabulation et donc d'améliorer la production d'engrais. L'amélioration de l'agriculture eifelienne passe par une meilleure utilisation des énormes étendues de terres sauvages.

Une autre expérience mérite d'être signalée. Pour donner l'exemple, Lezay-Marnésia fit installer un hameau à Barweiler, non loin de Adenau. "Tout dans cet établissement doit servir de modèle : construction, cultures, ustensiles, meubles d'agriculture, charrues", écrit Lezay-Marnésia. Le domaine sera clôturé en entier. L'exploitation doit compter un grand nombre de bovins et une bergerie modèle. On met beaucoup d'espoir dans cette expérience. Le maire d'Ahrweiler, responsable de l'exécution de l'entreprise, écrit au préfet, en août 1807, "tout présage le plus beau résultat de vos soins pour l'Eifel, il n'est pas douteux que la face de ce pays sera changée tout à fait". Chaque exploitant-propriétaire obtint près de 100 arpents qui devaient être utilisés de la manière suivante :

.../..

" 15 arpents à former en boquetaux
25 arpents à mettre en sainfoin
38 arpents à mettre en seigle-orge et autres "bled"
8 arpents à mettre en pommes de terre
8 arpents à mettre en raves
2 arpents à mettre en potager et verger".

On fit venir quelques colons de Longkamp dans le Hunsrück, car les habitants de la région étaient jugés trop méfiants. L'affaire tourna court car les récoltes furent mauvaises. Le curé de Barweiler fut chargé de liquider l'affaire qui avait laissé un déficit de 7.633 F. Les causes de l'échec sont nombreuses : l'expérience ne dura que deux ans; les terrains étaient exposés face au Nord; les plantes étaient, en partie, mal choisies.

La malheureuse expérience de Barweiler est un des éléments de la gigantesque tentative d'un préfet français pour résoudre le problème des subsistances dans l'Eifel. Celle-ci connut un déficit céréalier chronique. Les états des récoltes en céréales établis par les sous-préfets des régions eifeliennes montrent qu'à part quelques exceptions tous les cantons n'ont pas suffisamment de céréales. Dans la haute Eifel des environs d'Adenau la récolte est déficitaire en 1810. L'état des récoltes porte la mention "le déficit se remplit par la grande quantité de pommes de terre qu'on plante ainsi que des choux, raves, etc...". Cette phrase se rencontre de très nombreuses fois et montre le rôle alimentaire joué par les pommes de terre. Celles-ci sont plantées partout, dans les jardins, sur la sole en jachère et sur les terres sauvages. Le froment est très peu cultivé. Au maximum il atteint, par mairie, 5 % de la production de seigle. L'avoine vient toujours en seconde position, avant l'orge et l'épeautre. Dans de nombreuses communes des plateaux schisteux on produit fèves, haricots, lentilles et pois pour l'alimentation humaine et animale, afin de palier le déficit chronique de la production céréalière (22).

Les chiffres déficitaires avaient engagé Lezay-Marnésia à entreprendre cette vaste campagne. Son départ, en 1810, pour la préfecture du Bas-Rhin à Strasbourg, sera déploré par tous les hommes de progrès en Rhénanie, car il laissera un grand vide.

La résistance opposée par certains à l'utilisation du Wildland amena le gouvernement impérial à confisquer toutes les terres communales qui ne sont pas affectées à une jouissance commune. Cela devait inciter les communes à attribuer les terres sauva-

.../..

ges à l'usage des particuliers, ou bien à réaliser une utilisation commune.

3. le soutien aux plantes nouvelles ou commerciales : un tournant dans l'histoire de l'agriculture

Les conditions politiques et économiques générales étaient favorables à l'introduction et au développement de cultures nouvelles. Les paysans, surtout dans les régions strictement rhénanes, pouvaient compter sur l'appui de l'administration. Inversement, les fermiers des anciens domaines ecclésiastiques étaient prêts à tenter un effort. Il y eut jusqu'à l'agronome J.N. Schwerz, ce fils de Coblence, à mettre son expérience au service de l'administration française, avant d'offrir ses services au gouvernement prussien, après 1815 (23).

Sans doute les plantes qu'on essaie de cultiver sur des étendues plus considérables n'étaient-elles pas des inconnues en Rhénanie, mais il convient néanmoins, de citer l'effort fait par les autorités françaises qui marque un tournant dans l'histoire de l'agriculture. En effet, jusqu'à présent on interdisait systématiquement aux paysans d'innover. Les contrats de fermage de la fin du XVIIIme siècle en font foi. Or, les autorités d'occupation encouragent les paysans à tenter des expériences, à abandonner le système traditionnel. Pour la première fois, les agriculteurs peuvent compter sur l'aide, le soutien et la bienveillance d'une administration qui jusqu'alors était tatillonne et préoccupée avant tout d'empêcher toute évolution. C'est sur ce plan que l'occupation française de la Rhénanie nous semble capitale, marquant une rupture très nette avec le passé.

Le froment était faiblement cultivé dans toute la Rhénanie avant l'occupation française. L'action des préfets, mais aussi les besoins en pain des troupes françaises ont favorisé l'essor de cette culture qui se substitue petit à petit au seigle. Dans les mairies de Adendorf et Rheinbach la récolte de froment, dépasse en 1810, largement les besoins. Le mouvement gagne surtout les Börden, dont les sols loessiques sont favorables à la culture du froment. Mais géographiquement ces régions sont aussi plus proches des grands centres urbains rhénans, donc des garnisons françaises. La culture du froment débute sur le Maifeld à partir de 1810. A cette date le maire de Mayen déclare que dans sa mairie, qui comprend une quinzaine de communes, on ne plante pas encore le froment. Même observation du maire de Mertloch, à la même date. Mais à Münstermaifeld et à Polch, le froment prend un timide essor à partir de 1810. Dans la première de ces mairies on récolte 368 hectolitres de froment contre 17.189 de seigle. Pour l'ensemble

.../..

du département de Rhin et Moselle les besoins en froment s'élèvent, en 1810, à 58.000 hectolitres, la récolte étant de 62.000 hectolitres. Il y a donc excédent. Mais les chiffres relatifs au froment paraissent faibles en comparaison de ceux du seigle : 617.000 hectolitres nécessaires à la consommation et 750.000 hectolitres récoltés. Le froment n'atteint donc pas le 1/10 du seigle. Des céréales importantes il vient au dernier rang, après le seigle, l'avoine (production 410.000 hectolitres), l'orge (production 185.000 hectolitres), l'épeautre (production 112.000 hectolitres).

La culture des plantes commerciales fut considérablement encouragée. Certaines plantes, telles le colza et la navette, n'étaient pas entièrement inconnues. Dès 1812 on compte 1048 ha. plantés en "colzat" dans l'arrondissement d'Aix-la-Chapelle. C'est cependant dans les régions rhénanes, stricto sensu, que le mouvement eut le plus d'ampleur. A la même date, dans l'arrondissement de Cologne, on plante 3297 ha. en navette et 410 en colza. Les zones qui sont à la pointe de cette culture, sont le canton de Bergheim avec 1.270 ha., celui de Brühl avec 529 ha., et celui de Juliers avec 397 ha. La production des graines était déjà satisfaisante, puisque en moyenne un hectare donnait 3 hectolitres d'huiles (24).

L'attrait d'une telle culture pouvait être considérable vu les besoins des villes rhénanes. Aussi apprend-on qu'en 1812 la ville de Cologne est obligée de faire venir 9.789 hectolitres d'huile de colza et de navette du département de la Roer, de Hollande du Brabant et du Haut-Rhin. Quant à l'arrondissement de Cologne il doit importer 9.655 hectolitres des mêmes régions. La solidarité entre Börden et centres urbains rhénans ne fait que s'accentuer avec l'essor des cultures commerciales. Le canton de Bergheim, sur 5.000 hectolitres d'huile produits, en écoule 3.400 à Cologne. Le canton de Brühl vend la quasi totalité de sa production sur les marchés colonais et bonnois.

Ce sont les grands fermiers qui pratiquent la culture des plantes oléagineuses, tout comme les autres plantes commerciales. La raison est double. Il s'agit presque toujours, à en voir les quelques indices que nous avons, de personnes éclairées et entreprenantes. De plus ce sont ces fermiers qui disposent proportionnellement, de plus de bétail, et par voie de conséquence de plus de fumier. Car les plantes nouvelles sont exigeantes quant à la qualité du sol. Enfin les conditions de fermage changent. Les interdictions d'introduire des nouveautés disparaissent dans la rédaction des baux.

Le tabac rencontrait des conditions moins favorables. Pourtant sa culture fut

.../..

tentée et dans les Börden et dans la dépression de Wittlich. A cette fin fut imprimé un "Manuel du cultivateur de tabac à l'usage des arrondissements de Clèves et de Cologne, département de la Roer" (25). L'ouvrage était bilingue et sortit des presses de l'imprimeur de la préfecture, fait qui lui donne un caractère officiel. L'ouvrage indique les sols qui conviennent le mieux au tabac, la façon de préparer la terre, le choix de la semence, la constitution des couches, la distance à laquelle il faut planter les pieds de tabac, la manière de dessication des feuilles, etc... L'engrais de mouton est recommandé. Des rangées de haricots à rames, plantées tous les 9 à 10 m., permettent de briser la force des vents. Si la plante réussit, le contrôleur principal des droits réunis promet à l'agriculteur un revenu net de 1.540 francs par hectare. Le tabac était cultivé quelque peu au XVIIIme siècle dans les jardins des particuliers. Avant 1806, 40 à 50 hectares étaient cultivés dans le duché de Clèves. Vers 1812, on y dénombre quatre cents hectares. Mais dans les Börden proprement dites sa culture ne se développe guère. La raison est simple. La quantité de fumure susceptible d'être mise dans les terres à tabac était réduite. Par contre, dans l'arrondissement de Clèves, l'élevage sur les terres argileuses était beaucoup plus ancien et plus important.

La culture du tabac s'était développée, plus sûrement, dans la dépression de Wittlich. W. Ballensiefen pense que son introduction remonte vers 1790, mais avoue que les documents n'en parlent qu'en 1815, lorsque l'administration prussienne veut introduire la régie prussienne. Nos recherches ont permis de constater qu'il est fait mention dès 1811, mais que la culture est vraisemblablement plus ancienne (26). Les meilleures terres, pourvues de fumier de moutons, étaient réservées à cette culture exigeante et délicate.

Les plantes textiles profitèrent du même soutien officiel. Parmi celles-ci le lin devait occuper la première place. Sa culture montre les progrès agronomiques accomplis. Il n'est planté que sur les terres qui, précédemment, avaient été ensemencées en trèfle. Le sol est fréquemment travaillé à la bêche et engraissé du fumier de la meilleure espèce. Les façons culturales qu'on lui applique exigent beaucoup de main-d'oeuvre fumure ainsi que deux labours avant l'hiver; au milieu de ce dernier un bêchage; hersage en mars jusqu'à ce que la terre soit comme une planche de jardin; semailles entre le 10 et le 20 Avril. Les graines utilisées viennent de Riga, mais petit à petit elles sont remplacées par celles, moins bonnes, de la région d'Erkelenz (au Nord de la Börde de Jülich).

.../..

D'autres plantes sont introduites. En 1812 le préfet du département de la Roer fait distribuer 230 kg . de graines de pastel aux habitants de son département. La plante, inconnue ou presque en Rhénanie, n'eut que peu de succès, bien que l'administration envisagea la construction d'une fabrique de pastel et d'indigo à Brühl, en 1813.

L'arboriculture n'était pas inconnue en Rhénanie. Lezay-Marnésia s'y intéressa plus particulièrement. A la fin du règne de l'Electeur Clémens-Wenzeslaus dans les six villages maifeldois de Metternich, Rübenach, Bubenheim, Mülheim, Kärlich et Kettig on vendit pour 18.000 Florins ou 9.800 Thaler prussiens de cerises par an. Vers 1812, la seule commune de Rübenach écoula pour 10.000 Francs de cerises. Le transport se faisait par bateau, soit sur la Moselle soit sur le Rhin, au profit du marché de Coblence. Lors de l'entrée des Français en 1794, le village de Metternich, selon J.N. Schwerz, perdit ses 14.000 arbres fruitiers. Ils furent remplacés, sous l'occupation française par 16.000 jeunes arbres.

Lezay-Marnésia s'occupa de généraliser l'arboriculture, en invitant les maires à créer des pépinières. Il fit planter, avant de le faire en Alsace, le long des chemins et routes, des arbres fruitiers qui devinrent propriétés communales. Le pommier à cidre de Normandie fut introduit à son initiative. Et encore aujourd'hui on fait du "Apfelwein" ou "Fitz" dans bien des régions eifeliennes. L'arboriculture souffrit cependant de la structure parcellaire trop étriquée. Les arbres furent plantés à 16 pieds de distance, ce qui donnait une densité exagérée, empêchant un développement normal.

A Coblence, Lezay-Marnésia fit transformer le jardin du Palais de l'Electeur en pépinière départementale où l'on planta toutes les espèces susceptibles d'être introduites dans la région. Ce jardin de démonstration eut plus qu'un succès de curiosité auprès des agriculteurs rhénans.

Mais la grande affaire fut l'introduction de la betterave à sucre.

4. l'introduction de la betterave à sucre et son échec provisoire

La betterave était déjà connue en Rhénanie à l'arrivée des Français. Sa variété sucrière servait comme la variété fourragère, à l'alimentation du bétail. Le Blocus Continental amena une tentative intéressante de développer une nouvelle culture commerciale. Elle se place surtout aux alentours de 1810-11. Les travaux de Friederich Achard chimiste allemand d'origine française, avaient montré l'intérêt des betteraves sucrières

.../..

pour la production de sucre. Mais Achard avait travaillé en Silésie. Ses travaux ne furent bien connus, en Rhénanie, qu'après le Blocus Continental (27). La culture trouva un écho inégal, car la production de sucre ne dépendait pas que de la culture des betteraves sucrières.

L'obligation de disposer de raffineries nombreuses et importantes fut un obstacle majeur. Avec l'appui des préfets elle fit néanmoins des progrès. Une autre difficulté vint des sortes trop nombreuses et peu riches en sucre. Au moins quatre sortes étaient plantées dans les environs de Cologne en 1811 : la rouge, la rouge et jaune, la blanche, la rouge et blanche.

Il existait déjà des raffineries de sucre de canne dans les régions rhénanes. Dès 1808, celle d'Herstall se proposait de se convertir à la fabrication du sucre de betteraves. C'est surtout à partir de 1811 que les préfets agissent auprès des agriculteurs pour le développement de la betterave à sucre. A cette date on plante 27 hectares dans l'arrondissement de Cologne et 14 hectares dans celui d'Aix-la-Chapelle. Deux ans après on arrivait à 300 ha. dans ce dernier et 300 ha. dans celui de Cologne. On pouvait y ajouter 600 ha. des arrondissements de Clèves et Créfeld. Les progrès étaient, somme toute assez rapides, même s'ils n'atteignaient pas les chiffres prescrits. En effet, par décret du 15 janvier 1812, Napoléon ordonna qu'on cultivât 4.000 ha. de betteraves à sucre dans le seul département de la Roer, 1.000 ha. dans celui de Rhin et Moselle.

Plusieurs difficultés ou obstacles expliquent l'essor peu rapide de cette culture qui marque aujourd'hui l'agriculture des Börden. Les paysans n'étaient pas préparés à une culture commerciale de masse. La betterave demandait une fumure intensive que des exploitations céréalières disposant de peu de bétail n'étaient pas susceptibles de fournir. Les raffineries étaient encore peu nombreuses et inadaptées à un produit aussi pondéreux et volumineux. Pourtant les raffineries de sucre n'étaient pas rares sur la rive gauche du Rhin. On en comptait dix neuf, en 1813, à l'Ouest du Rhin. Elles étaient déjà relativement denses dans les environs de Cologne. Il est remarquable de constater que presque toutes les localités où l'on trouve aujourd'hui une raffinerie de sucre, on notait dès 1813, la présence d'un fabricant de sucre ou de sirop.

La culture dépendait beaucoup de l'influence des maires ou de quelques gros propriétaires. Ainsi un propriétaire de Nörvenich (Börde de Düren) en plante 1,40 ha. en 1811, mais dans certains villages voisins on ne note que quelques ares pour l'ensem-

.../..

ble des exploitants. L'ensemble des villages du canton de Zülpich n'en cultive que 2 ha. Dans tel village le maire écrit au préfet : "malgré tous les soins possibles que j'ai employés pour donner la plus grande publicité aux dispositions de la circulaire, personne ne s'est présenté".

Parmi les griefs que font les paysans on peut noter des allusions aux mauvaises qualités de certains sols. Mais à notre avis les reproches les plus importants sont les suivants : "Ce qui empêche les cultivateurs de s'adonner à la culture de la betterave, c'est la crainte où ils sont de se défaire avantageusement de cette plante ... De plus, le prix que donnent les raffineries est trop modique et ne comprend pas les frais de travaux et de transport"(29. Ces paroles d'un maire de l'arrondissement de Cologne, nous semble-t-il, expriment le fond du problème. La culture de la betterave est exigeante quant aux engrais et aux façons culturales. La betterave est une matière première encombrante et fragile. Sa conservation est plus limitée que les céréales. En conséquence, elle nécessite des transports de masse et une transformation rapide. Aussi longtemps que la machine à vapeur tarde à être utilisée, que les chemins de fer seront ignorés, sa culture ne peut guère progresser. Il ne faut donc pas attacher trop d'importance à l'échec de cette culture qui correspond à la chute de l'Empire. Néanmoins la graine est semée, elle lèvera à la fin du XIXme siècle.

Le rendement sucrier n'était pas tellement en cause. D'après les chiffres de 1812 le pourcentage de sucre extrait s'élevait à 10 %, ce qui pour les méthodes de l'époque est remarquable.

5. les progrès de l'élevage

Deux facteurs déterminaient les progrès de l'élevage : l'amélioration de la nourriture des animaux, un meilleur choix des races. Les préfets s'attaquèrent à l'un et l'autre problème.

L'introduction et la généralisation des cultures fourragères bénéficient de l'appui officiel, sans que les plantes aient été inconnues auparavant. L'esparcette, appelée aussi Türkischer Klee, semble mieux réussir dans les régions périphériques que sur les hautes terres. Dans bien des villages l'épandage de plâtre fut utilisé pour améliorer les rendements du trèfle. Le préfet de la Sarre qui administre également les cantons de Daun, Gerolstein, Manderscheid, Wittlich, Blanckenheim, sis dans l'Eifel, écrit le 30 Août 1812 : "Jusqu'à présent la culture des prés avait été négligée, mais

.../..

les habitants instruits par l'expérience et les exemples que leur donnent les propriétaires aisés, commencent à reconnaître les avantages à s'y livrer. Le trèfle rouge est maintenant la culture principale", (30).

De ces transformations il résulte l'adoption de l'élevage par stabulation qui se généralise de plus en plus. Seules les régions où existe encore le Wildland, pratiquent un élevage mixte par stabulation et en plein air sur les terres sauvages. C'est ainsi que Lezay-Marnésia put admirer et faire admirer des vaches donnant 34 litres de lait par jour, alors que la moyenne se situait aux alentours de 15 litres.

Un grand effort fut porté sur l'amélioration des races. Le problème avait déjà retenu l'attention des seigneurs territoriaux. Mais il n'y eut jamais d'action bien cohérente pour une grande région.

La qualité du bétail restait médiocre. Le choix des taureaux n'avait guère fixé l'attention des communes, ni du gouvernement précédent. "On voyait souvent, avec des troupeaux de 250 à 300 vaches, un taureau défectueux qui avait à peine atteint la moitié de son développement", écrit le préfet de la Sarre. Sur le plan des races régnait un désordre indescriptible qui explique la faiblesse des bêtes. Les petits paysans faisaient couvrir les vaches dès l'âge de 1 an et demi, alors qu'elles n'avaient pas encore atteint une taille suffisante. La politique des préfets consiste à obliger chaque commune à tenir un taureau pour 80 vaches. Son âge minimum doit être de 3 ans et il ne doit pas servir plus de deux ans. On oblige les communes à tenir un bélier pour 30 brebis et un verrat pour 100 femelles.

On hésite sur le choix de la race bovine à introduire. Certains proposèrent la race frisonne, d'autres des races suisses, d'autres la généralisation de la race Glahn, solidement implantée dans le Hunsrück. Cette dernière l'emportera et marquera l'élevage eifelien pendant un siècle.

L'administration s'occupe aussi à améliorer l'élevage ovin. Des bergeries furent créées à Oberemmel, dans la vallée de la Moselle, sur le Maifeld et dans la région de Prüm. L'introduction des mérinos fut très encouragée. En 1809, les bêtes mérinos semblent nombreuses dans les environs de Prüm et grâce à elles on espère améliorer les races locales. Mais les caractères des mères mérinos se perdent assez rapidement si bien que les résultats sont décevants.

Les résultats ne furent pas toujours à la mesure des ambitions. Dans la mairie

.../..

d'Inden (Börde de Jülich) on comptait encore 140 vaches pour un taureau. Non loin de là à Gevenich, c'était 180 vaches pour un reproducteur.

Le poids des bêtes restait réduit. A Bergheim un boeuf pèse 175 Kg ; à Jülich par contre, le poids est de 250 kg . Il atteint exceptionnellement 300 kg . à Frechen (près Cologne). Le poids d'une vache oscille entre 116 et 220 kg . Dans les meilleurs cas, un boeuf engraissé pesait 500 kg .

Le problème de la nourriture n'est pas résolu, ni pour l'hiver ni même pour l'été. Il y a bien trop de bêtes pour pas assez de surface agricole. On compte fréquemment un bovin pour 2 ha. de surface agricole, mais dont une partie est encore en jachère et l'autre mal cultivée. Les griefs contre le pâturage de nuit qui débouche fréquemment sur des délits agraires est condamné, mais toléré à bien des endroits. Au sortir de l'hiver les bêtes sont souvent dans un état lamentable. Aussi ne faut-il pas s'étonner si la mortalité animale est élevée. A Bergheim on compte 195 naissances de bovins en 1814, mais 39 bêtes sont enlevées par la maladie. A Pütz on en compte 56 sur 339. Là où l'on dispose de prés l'état sanitaire est supérieur. C'est le cas des localités qui débordent sur les vallées de l'Erft, Inden, Roer, Wurm. Ainsi Jülich situé sur les bords de la Roer n'a qu'une mortalité de 21 veaux sur 378.

L'élevage chevalin, ne serait-ce que pour des raisons militaires, retint l'attention des autorités françaises (31). A vrai dire il n'y eut nulle part un véritable élevage de chevaux. Le préfet de la Roer note que les chevaux sont mélangés des races de Deux-Ponts, Holstein, Lorraine, Eifel et Pays-Bas. L'Eifel s'est toujours opposée aux Börden par la rareté des chevaux. Mais dans tout l'arrondissement de Bonn on n'élève pas 80 chevaux par an. Les chevaux sont importés de Hollande et de Belgique et achetés sur les marchés, dont un des plus importants, est celui d'Euskirchen.

Le bilan des réalisations sous l'occupation française peut paraître maigre. Pour le géographe il ne s'agit pas d'émettre un jugement de valeur sur un épisode historique. Il est permis cependant de constater l'extraordinaire foisonnement d'idées et d'expériences. Et l'on sait que les échecs de ces dernières sont souvent aussi riches d'enseignements que les réussites. Il faudrait citer, par dizaines, les publications ayant trait à l'agriculture, éditées sous l'occupation française. Le ministre de l'agriculture adresse de Paris toutes les publications susceptibles d'intéresser les agriculteurs. Les préfets sont chargés de leur diffusion. Ainsi il adresse, en

.../..

1807, "le 4me rapport sur le concours relatif au perfectionnement de la charrue fait à la Société d'Agriculture de la Seine par M. François de Neufchâteau".

A Trèves se crée une "Société des recherches utiles" qui s'intéresse au progrès de l'agriculture et qui s'inspire des académies françaises, notamment de celle de Metz dont la devise est "L'utile".

Lorsque la Rhénanie devient prussienne en 1815, elle dispose de tout l'arsenal végétal pour réaliser et achever la révolution agricole. La période française a été une période de tâtonnement, de fermentation des idées, dont tout le bénéfice se dévoilera quelques décennies plus tard, lorsque, surtout, les voies de communications seront améliorées, ainsi que les moyens de transport.-

-:-:-:-

.../..

NOTES DU CHAPITRE V

1.- L. Réau. L'Europe Française au siècle des lumières. Ed. A. Michel, 1951. Les châteaux de Coblence, Brühl et Bonn sont appelés par l'auteur des satellites de Versailles.

2.- L. Réau. Ouvrage cité p. 122. L'auteur écrit : "C'est par l'intermédiaire de la province d'Alsace, qui était devenue depuis son annexion par Louis XIV, une petite France Rhénane, que la Rhénanie allemande prend contact avec l'art français". Nous ne partageons pas entièrement ce point de vue. Des contacts fréquents existaient entre Metz et Trèves. En 1761, l'Electeur Jean-Philippe avait demandé à Jean Antoine de Metz les plans de sa résidence de Wittlich. Il est vraisemblable que la pénétration des architectes français dans les vallées de la Moselle s'accompagne de l'extension de l'aire géographique de la maison lorraine.

3.- Staatsarchiv Coblence Abt 18. "Bittschrift der Prüm'schen Unterthanen ...".

4.- Sur la rive droite du Rhin, sur les hautes terres schisteuses, la Haubergwirtschaft fut réglementée, en 1743, par un édit du Markgraf Carl Wilhelm Friedrich von Brandenburg, Graf zu Sayn. Cf. J.J. Scotti Sammlung der Gesetze und Verordnungen ... 1836, p. 687.

5.- F. Monheim-Agrargeographie des Neckarschwemmkegels, historische Entwicklung und heutiges Bild einer kleinräumig differenzierten Agrarlandschaft (Heidelberger geo. Arb. Heft 5. 1961).

6.- Landesarchiv. Düsseldorf. Cassiusstift Bonn. 68.

7.- Landesarchiv. Düsseldorf. Marienstift. 13.

8.- Staatsarchiv Coblence Abt. 170-305. Ce document se rapporte à une quinzaine de Höfe qui sont, à deux exceptions près, morcelés.

9.- Archives de la Moselle 7 F. 266. La seigneurie de Clervaux comprenait un certain nombre de villages situés dans l'Eifel.

10.- Archives Düsseldorf. Jülich-Berg 4488.

11.- Archives Düsseldorf. Jülich-Berg 4488 : le réglement de 1787 stipule : "Die für genuss in der Haushaltung auf den sa genannten mohren oder verschlossenen Gärten gezogen werden den erdäpfel als zehnfray erklärt ...".

12.- J.N. Schwerz. oP. cit. Bäuerliche Verhältnisse und zustand der Landwirtschaft in dem Herzogthume Jülich p. 102.

13.- R. Hennewig. op. cit. p. 22.

14.- F.W. Oediger. Das Hauptarchiv Düsseldorf. Volume IV. 1964.

15.- Archives Düsseldorf. Cf. les extraits de cadastre réalisés entre 1814 et 1815. Abt IV, 28, 30, 36, 40, 166 à 176, 1811.

.../..

16.- A. Brohl, dans l'Eifel Mosellane, un cultivateur du lieu veut acquérir 26 arpents de terres labourables et 6 arpents de prairies provenant de l'abbaye de Rosenthal. Non loin de là, à Dünfuss, Jean Mohr de Dünfuss acquiert 79 arpents de terres arables, 10 arpents de prés, en provenance des biens de la même abbaye. Staatsarchiv Coblence Abt 256/6274.

17.- Staatsarchiv Coblence Abt 256/141.

18.- Staatsarchiv Coblence Abt 256/586. Le dossier très complet de l'oeuvre remarquable de ce grand préfet mériterait une étude historique et géographique plus complète de la part des chercheurs français.

19.- Ch. Eckert. Adrien Lezay-Marnésia. Saisons d'Alsace. numéro 11. Strasbourg 1964.

20.- L'agriculture en Alsace sous l'administration du Préfet Lezay-Marnésia, "Préfet des Paysans", 1810-1814. Plaquette éditée par la Manufacture des tabacs de Strasbourg, 1964. Le titre de Préfet des Paysans lui fut donné par les habitants du département de Rhin et Moselle.

21.- Ces indications ne sont que des exemples. A Kempenich le préfet fit distribuer 60 hectolitres, à Ulmen 300 doubles décalitres, à Rheinbach 4 ½ maldres. L'exemple déborda sur le département voisin de la Rur ou Roer.

22.- Staatsarchiv Coblence Abt. 256 11/587b. Récoltes en grains des différentes mairies par année.

23.- Le fonds du département de Rhin et Moselle au Staatsarchiv à Coblence possède une abondante correspondance entre le préfet et l'agronome J.N. Schwerz.

24.- Ces chiffres sont calculés d'après les indications de récoltes fournies par les sous-préfets pour l'an 1812. Archives Düsseldorf 256/587.

25.- Archives Düsseldorf Département de la Roer III-2.8 n° 5. Imprimerie J.G. Beaufort imprimeur de la Préfecture. 1812.

26.- Staatsarchiv Coblence Abt. 276.

27.- M. F.S. Sinsteden. Kurze Anweisung zum Runkelrübenbau aus den Werken des Herrn Direktor Achard und Herrn von Koppy über die europäische Zuckerfabrikation ausgezogen und dem Landmann des Ruhrdepartements gewidmet. 1811. Archives Düsseldorf. Abt. Roer Département.

28.- Localités où se trouvaient des fabricants de sucre en 1813 : Créfeld (3), Cologne, Urvenich, Suechtelen, Bürvenich, Viersen, Urdingen, Düren, Birgel, Bruggen, Neuss (2), Juliers, Dulken, Kerpen, Langst, Kempen. Entre parenthèse le nombre de fabriques.

29.- Archives Düsseldorf Roer Département III. Division. 1811.

30.- Staatsarchiv Coblence Abt. 276/1640.

.../..

31.- Le préfet de Rhin et Moselle projette l'établissement d'un haras dans l'Eifel. "C'est une folie de croire que les Polonais seuls sont en état d'élever des chevaux" écrit le maire de Bassenheim, dans le Maifeld, où l'on établit un dépôt d'étalons.
Staatsarchiv Coblence 256 II/ 598.

-:-:-:-

PITRE VI. INDUSTRIALISATION, URBANISATION ET PROGRES AGRICOLES DONNENT AUX REGIONS SEPTENTRIONALES UNE AVANCE DECISIVE.

A. L'INDUSTRIALISATION DE L'AVANT PAYS ACCENTUE LES DIFFERENCES ENTRE HAUTES ET BASSES TERRES.

L'industrie, sous de multiples aspects, s'était implantée dans l'Eifel avant l'avènement de la machine à vapeur. L'extraction minière est ancienne, bien que le massif schisteux soit moins minéralisé que d'autres montagnes hercyniennes du monde germanique, Harz et Erzgebirge, par exemple.

C'est cependant la métallurgie qui faisait l'originalité de la bordure Nord des hautes terres. On la trouvait également, quoique plus dispersée, dans les autres parties du massif. Présence de minerais, abondance d'une eau de qualité, richesse en bois constituaient les bases de l'activité industrielle de l'époque préhouillère (1). Les mentions d'exploitation minière abondent au Moyen-Age (2). La partie Nord qui est la plus richement dotée en richesses minières connaît au XVIe siècle une situation prospère. Le minerai de fer est intensivement exploité dans la région de SCHLEIDEN. Les forges s'installent sur les cours d'eau qui se dirigent vers le Nord où la vie urbaine est déjà intense. SCHLEIDEN, HEIMBACH, VICHT, ZWEIFALL, GEMUND et HELLENTHAL sont les centres les plus importants, d'où sortent les produits les plus réputés. Grâce à la qualité du charbon de bois et à l'eau peu calcaire, les objets en fonte et en fer de l'Eifel avaient gagné une flatteuse réputation en Rhénanie et aux Pays-Bas. Au XVIe siècle, les taques eifeliennes sont non seulement des produits de qualité, mais encore des oeuvres d'art que les amateurs d'antiquités s'arrachent de nos jours à prix d'or. Pendant les XVII-XVIIIe siècles, certaines familles gagnent une renommée considérable grâce au travail des métaux. C'est la famille HOESCH qui a ses forges disséminées dans la région de ZWEIFALL et JOHAN de L'EAU qui, en 1687 obtient du Comte de MANDERSCHEIDT le droit d'édifier une "Hüttenwercke", une fonderie sur la Kyll à JUNKERATH. Ce dernier est vraisemblablement d'origine française. L'entreprise qu'il fonde subsiste encore de nos jours et passe entre les mains des familles PEUCHEN et POENSGEN, deux familles qui s'illustrèrent dans le travail des métaux. D'autres familles célèbres furent les WOLGART venus des Pays-Bas et les VIRMOND et POENSGEN immigrés français. Les persécutions dont les protestants furent victimes au XVIe siècle

dans les Pays-Bas et en France amenèrent de nombreux réfugiés dans la région de SCHLEIDEN. L'apport protestant à la sidérurgie eifelienne est capital au XVIe siècle.

La métallurgie entièrement basée sur le charbon de bois n'était pas considérée comme un danger pour la forêt. La preuve en est fournie par le fait que les maîtres de forges furent nommés agents des eaux et forêts ; c'est que la richesse forestière est encore considérable au XVIIe siècle. Cependant, le règlement forestier de 1641 interdit l'exportation de charbon de bois en dehors des territoires où il est produit (par exemple Duché de JULICH).

L'activité des forges était, d'une manière générale, saisonnière. Si les marteaux pouvaient être actionnés pendant 8 mois d'une année, on s'estimait satisfait. Aussi les ouvriers retournent-ils aux champs, dont le travail n'a jamais été abandonné, même là où les forges sont les plus nombreuses. Le rythme des forges se calque sur le rythme des cours d'eau. Les inondations hivernales imposent l'arrêt, tout comme les étiages des mois de juillet-août. En période de mauvaise conjoncture, certaines forges sont transformées en moulins à grains. Le Duc de JULICH, le Comte de MANDERSCHEIDT-SCHLEIDEN ainsi que l'abbé de CORNELIMUNSTER favorisaient l'essor des activités industrielles. Le Comte de MANDERSCHEIDT obligea JOHAN de L'EAU à verser la dîme sous forme de "Herreneisen", c'est-à-dire "le fer seigneurial".

Dans le Sud de l'Eifel le minerai est moins abondant et les gisements sont très morcelés. Il s'agit d'hématites mêlées de beaucoup de silice qu'on trouve à DUDELDORF (arrondissement de BITBURG), EHRANG (arrondissement de TREVES), THAL VELDENZ (arrondissement de BERNKASTEL). Les mines de plomb se trouvent près de BERNKASTEL et à WALDRACH près de TREVES. Il est souvent mélangé au cuivre et à l'argent, mais la teneur reste faible. Au total peu de choses dans la partie Sud ; quelques centaines de personnes y trouvent une ressource d'appoint.

Les besoins de l'Empire sous Napoléon Ier constituent un stimulant pour l'industrie eifelienne. L'élargissement du marché, ainsi que l'introduction des lois françaises sur les concessions d'exploitation suscitent un essor important. Les fabriques d'armes liégeoises s'approvisionnent en fonte et acier de l'Eifel. A. DORSCH cite une dizaine de communes dans le canton de GEMUND où l'on extrait et travaille le fer (3). Dans le canton d'ESCHWEILER il cite quatre autres communes. C'est à SCHMIDTHOF, toponyme révélateur, qu'est installé un fourneau de 10 mètres de haut, dont le feu est animé par des soufflets. Le minerai

des environs est si excellent qu'il n'a pas besoin d'être lavé. E. VIRMOND, lui-même maître de forge, écrit en 1896 que presque chaque commune de l'arrondissement de SCHLEIDEN avait, au début du XIXe siècle, un haut-fourneau ou une forge.

Cette industrie qui a donné du travail à quelques milliers d'ouvriers-paysans dans la partie Nord subit un déclin irrémédiable à partir du milieu du XIXe siècle. Le charbon de bois devient de plus en plus rare, les forêts ayant été ruinées par cette exploitation et la Wildlandwirtschaft ; les gisements de minerais s'épuisent ; les régions de plateaux sont évitées par les voies ferrées. Mais c'est surtout l'ouverture des bas pays à la vie industrielle qui condamne les hautes terres. Le charbon de la région d'ESCHWEILER et STOLBERG donne naissance à de nouvelles industries qui s'installent dans la plaine. Sans doute, comme l'indique A. DORSCH, le charbon a déjà été exploité ici, sous l'Empire, mais les progrès de la technique minière déclenchent une véritable révolution industrielle au pied du massif ancien. A l'époque de DORSCH les houilles de diverses qualités, grasses, sèches ou maigres, "servent aux ateliers de teinture, brasseries, boulangeries, clouteries et forges, et en général à presque toutes nos fabriques qui exigent une forte chaleur" (4). L'essor d'ESCHWEILER date de 1834 lorsque Christine ENGLERTH fonde la "Société minière d'ESCHWEILER" qui est à l'origine de l'exploitation houillère dans le "Inderevier" (région de l'Inde). C'est là que débutèrent des entreprises comme HOESCH et PHOENIX qui, plus tard, lorsque l'exploitation sera moins rentable, s'établiront dans la Ruhr où elles acquerront une renommée mondiale. La construction d'un pont sur le Rhin, à COLOGNE, en 1859, permit à la concurrence westphalienne de prendre pied dans les régions aixoises. Une reconversion de celle-ci fut nécessaire. La métallurgie de transformation (cables, machines à coudre, appareils de mesure), l'industrie chimique (colorants) assurèrent le relais. Dès la fin du XIXe siècle, la zone est reconvertie à des activités diverses. Les hautes terres ne peuvent concurrencer les nouvelles installations des basses terres (hauts-fourneaux au coke à ROTE ERDE et ESCHWEILER). Faute de chemin de fer, les produits sidérurgiques eifeliens ne sont plus compétitifs. La famille POENSGEN essaye bien d'installer le puddlage et le laminage à GEMUND. Ce fut un échec. En 1860, elle transfère ses ateliers à DUSSELDORF. Les établissements GIESBERT qui, à la même époque, tenteront d'introduire le procédé BESSEMER à GEMUND suivent la même voie : leurs nouvelles installations furent montées à DUSSELDORF. La seconde moitié du XIXe siècle marque donc la lente agonie de la sidérurgie eifelienne. La dernière forge est arrêtée en 1881 et 1898 voit s'éteindre le dernier

haut-fourneau au charbon de bois dans l'Eifel (5). Seuls quelques petits établissements subsistèrent sous forme de fonderie. A JUNKERATH la forge s'arrête en 1867. Onze ans après, plus aucun haut-fourneau n'est en activité dans la vallée de SCHLEIDEN. En 1891, les établissements de JUNKERATH, les plus considérables dans l'Eifel, installent une fonderie d'acier utilisant de la fonte foraine. L'usine s'oriente vers la métallurgie de transformation, notamment la fabrication de laminoirs complets. 482 ouvriers constituent l'effectif en 1899. L'établissement se consacre à une élaboration de plus en plus poussée de ses produits, ce qui le détache davantage des conditions locales. Ce détachement est consacré, en 1938, par l'absorption de la "Junkerather Gewerkschaft" par le géant de DUISBOURG, DEMAG. C'en est fini de la "heimische" métallurgie de l'Eifel.

L'industrie textile remonte au moins au XIIe siècle dans la région d'AIX-LA-CHAPELLE-VERVIERS-EUPEN. Elle s'était développée sur la retombée septentrionale de l'Eifel en milieu rural, mais à l'initiative d'un patriciat urbain. La force hydraulique, l'eau non calcaire, le climat humide, la proximité des marchés urbains constituaient les facteurs favorables. Au début du XIXe siècle, on trouvait ainsi une véritable zone d'industrie textile disséminée dans un espace considérable, dans un milieu physique varié, à cheval sur une frontière linguistique répartie entre la Belgique, les Pays-Bas et l'Allemagne (6). Cet essor est incontestablement en relation avec le déclin de la draperie dans les Flandres et les Pays-Bas. AIX-LA-CHAPELLE vit croître son industrie textile au XVe siècle, lorsque la municipalité interdit de distribuer du travail à la population rurale. Mais les troubles religieux amenèrent de profonds changements. En 1598 et 1614, des milliers de protestants quittèrent la ville pour ne pas être inquiétés au sujet de leur foi. La majeure partie s'établit à BURTSCHEID, VAALS, VERVIERS, EUPEN, MONSCHAU et DUREN, ce qui amena la création de centres lainiers concurrentiels. Le gigantesque incendie qui ravagea AIX-LA-CHAPELLE en 1656 détruisit la majeure partie des métiers à tisser. Du coup, les centres les plus proches : MONSCHAU, VAALS et BURTSCHEID virent accroître leur importance. Malgré les interdictions répétées de faire exécuter des travaux à l'extérieur, les entrepreneurs aixois s'adressèrent aux bureaux du "Wiesenland" (pays herbager) entre EUPEN et AIX ainsi que du Limbourg. Les autorités françaises, en décidant le 26 mars 1798 la suppression des corporations, furent à l'origine d'une nouvelle phase de développement de l'industrie textile aixoise, dont la valeur de la production passe de 5,5 à 9 millions de francs or entre 1784 et 1804. Mais VERVIERS, EUPEN, VAALS et MONSCHAU deviennent d'autres centres actifs. La "Schleibler'sche Fabrik" de MONSCHAU qui, dès 1808

concentra tous les stades de la fabrication des draps passait pour un "Unikum" (un fait unique). Cette entreprise fit travailler à MONSCHAU et dans les campagnes environnantes jusqu'à 6 000 travailleurs, pour la plupart des paysans-ouvriers. L'adoption de la machine à vapeur amena une concentration des usines dans les centres urbains. De ce fait, les villages comme ROETGEN, IMGENBROICH, MÜTZENICH et KALTERHERBERG virent partir un grand nombre de paysans-ouvriers vers les villes, notamment AIX-LA-CHAPELLE. Il y a dissociation entre le travail agricole et le travail textile. Alors que la ville d'AIX-LA-CHAPELLE ne comptait que 4 000 ouvriers textiles en 1813, l'effectif passe à 10 200 en 1838 et 15 160 en 1847, malgré l'augmentation de la production. Au milieu du XIXe siècle, 80 % de la population active de la ville travaillent dans les usines textiles qui ont en moyenne 200 salariés. Le développement d'AIX se fait au détriment des campagnes environnantes. Ainsi la commune d'IMGENBROICH, située dans les Hautes-Fagnes, avait vu passer sa population de 807 personnes en 1817 à 1271 en 1852. C'est l'époque de l'apogée des industries rurales, si bien qu'en 1905, la population tombe, du fait du déplacement des usines textiles, à 795 habitants. Même la petite ville de MONSCHAU qui était devenue un centre industriel actif où affluaient les migrants quotidiens vit décliner sa population qui passe de 3 284 habitants lors du maximum en 1852, à 1 865 en 1905. On pourrait multiplier les exemples des communes où le travail mixte de la terre et du textile avait fixé une population abondante au début du XIXe siècle. L'industrie textile subit la même évolution que l'industrie métallurgique. Le glissement vers l'avant-pays est inexorable et creuse le fossé entre les régions basses et les hautes terres, en déterminant d'autre part, une dépendance accentuée entre ces dernières et les basses plaines qui se caractérisent par l'intensité de la vie agricole, l'essor urbain constant et le développement foudroyant de l'industrie. Ainsi le développement de l'industrie dans la zone allant d'AIX-LA-CHAPELLE à COLOGNE introduit, en plus, une ligne de démarcation à l'intérieur des hautes terres. En effet, les plateaux et vallées correspondant aux arrondissements de MONSCHAU et SCHLEIDEN s'orientent vers le Nord et vivent dans la dépendance des grandes cités rhénanes. Ces deux arrondissements correspondent, sur le plan physique, aux zones drainées vers le Nord au profit du Rhin et de la Meuse.

L'exploitation intensive des gisements de lignite des Börden et de la région de VILLE ne fait qu'accroître la distorsion économique et sociale entre hautes et basses terres amorcée à partir du début du XIXe siècle. Le lignite a été extrait avant le XVIIIe siècle, dans la région

de VILLE. Son exploitation faisait partie des droits régaliens sous Napoléon. Le rattachement de la Rhénanie à la Prusse, en 1815, ne voit pas de grands changements. Les exploitations sont de petite taille. En 1816, l'Oberbergamt royal de Prusse incite au regroupement de la centaine de puits que l'on compte alors. Après de longs efforts, les puits de KIERDORF, LIBLAR et BLIESHEIM sont regroupés en 1824, dans une seule concession la mine "Concordia". D'autres regroupements donnèrent lieu aux concessions "Gotteshilfe" (1825 communes de GLEVEL et BERRENRATH), "Schallmauer" (1836 à BACHEM) et "Glücklicher Fall" (1843 à FRIMMERSDORF). Le mouvement de concentration, toutefois, ne prendra de l'ampleur qu'à partir de 1880, nécessité par l'importance des capitaux à engager et la non rentabilité des petites exploitations marginales. L'exemple vint des gisements de lignite de MAGDEBOURG, HELMSTEDT et HALBERSTADT qui fusionnèrent cette année au sein de la "Magdeburger Bergbau Verein". La concurrence provenant de la houille joua en faveur d'un renforcement des exploitations. Les producteurs rhénans se regroupèrent dans une association propre "Verein für die Interessen der rheinischen Braunkohlen-Industrie", fondée en 1893. Cela n'empêcha pas la survie provisoire de nombreuses petites exploitations d'intérêt strictement local. Sur les 233 concessions que totalise la Rhénanie en 1900, 53 sont de taille infime. Mais en 1908 le total se limite à 32 entreprises dont 13 sociétés par actions. Ce développement se place à une époque où les progrès techniques sont profonds et rapides. L'année 1848 avait connu une extraction de 96 000 t de lignite ; 690 personnes exploitaient 38 puits. L'extraction dépasse pour la première fois le million de tonnes en 1895. Cinq années plus tard, les 5 millions sont dépassés. Et en 1915 la production dépasse 20 millions de tonnes. Ce rapide essor s'explique par l'utilisation d'un matériel de plus en plus perfectionné. A partir de 1893, on utilise la première drague à godets pouvant extraire 90 m^3 à l'heure. Pour l'évacuation des masses de produits on emploie les wagonnets à bascule transportant 2 tonnes. L'exploitation à ciel ouvert est équipée d'un éclairage électrique permettant l'extraction par deux équipes successives. L'utilisation des pompes à eau autorise une exploitation de plus en plus profonde. Mais surtout le lignite est utilisé sous forme de briquettes, ce qui facilite et l'écoulement de la production et la diversification de son emploi. Jusque vers 1870, on avait utilisé le procédé consistant à mélanger le lignite avec de l'eau en formant une sorte de brai qui fut comprimé dans une presse. C'est en 1876 que l'exploitation du lignite de BRUHL utilise pour la première fois le procédé de compression à sec. Ces nouveautés techniques assurèrent l'écoulement d'une production en

constante augmentation. Les bassins de lignite rhénans comptèrent 17 presses géantes en 1889, mais 284 en 1908.

Situés entre la Ruhr et le bassin houiller d'AIX-LA-CHAPELLE, les bassins de lignite des Börden conquirent rapidement le marché rhénan, et en premier la région de COLOGNE.

Tableau 34

EVOLUTION DE LA PRODUCTION DE LIGNITE DANS LES BASSINS RHENANS - En tonnes.

Année	Production de lignite	Production de briquettes
1848	96 000	-
1866	147 000	-
1875	360 000	60 000
1890	660 000	120 000
1895	1 080 000	410 000
1900	5 200 000	1 270 000
1905	7 900 000	2 020 000
1910	12 600 000	3 640 000
1915	20 860 000	5 650 000
1920	30 370 000	6 660 000
1925	39 530 000	9 000 000
1930	44 190 000	10 100 000
1935	45 650 000	10 080 000
1940	63 530 000	13 770 000
1945	16 600 000	3 670 000
1950	63 677 000	13 410 000
1955	77 775 000	14 786 000
1959	79 807 000	13 740 000

De nombreuses industries trouvèrent dans le lignite et surtout les briquettes un combustible bon marché. Les raffineries de sucre de BRUHL, BEDBURG et ELSDORF utilisèrent à partir des années 1880 le lignite comme combustible. Mais bientôt le lignite fut utilisé comme matière première pour la production d'énergie électrique. La première centrale thermique Fortuna I près d'OBERAUSSEM est mise en route en 1910 ; une seconde, dont la puissance actuelle est de 900 megawatts, est achevée en 1913 à HURTH-KNAPSACK. La clientèle ne manque pas. Des contrats de production lient ces usines aux autorités du Kreis de BERGHEIM, ainsi que la ville de COLOGNE dès 1911. Les villages des Börden furent parmi les premiers, en Rhénanie, à profiter de l'électrification. L'utilisation de matériels mûs par l'électricité se répandit très vite dans les campagnes rhénanes.

L'essor industriel des régions basses fut favorisé par le développement précoce d'un réseau ferré dense. Inversement, ce dernier accentua le développement industriel au détriment des hautes terres eifeliennes. A la fin de 1865, le Regierungsbezirk de TREVES comptait 23,2 milles de voies ferrées. On comptait alors en milles et non en kilomètres, ce qui dénote l'influence des constructeurs anglais. Les Regierungsbezirke de COLOGNE, AIX, COBLENCE et DÜSSELDORF comptaient respectivement 24,7, 19,5, 29,7 et 62,1 milles de lignes ferrées. Cependant, il faut dire que sur les 23,2 milles de la région de TREVES, 19 milles concernaient le bassin houiller de la Sarre. Les régions purement rhénanes avaient déjà pris de l'avance. La "Rheinische Bahn" reliant AIX à COLOGNE a été achevée en 1841. L'état prussien avait construit le premier chemin de fer national, la Saarbrücker Bahn en 1848. L'extraction de la houille et la sidérurgie poussèrent au développement ferroviaire en Sarre qui, sur ce plan, était en avance vers 1850 sur la Ruhr.

Si le centre des hautes terres ne présentait que peu d'attrait pour la périphérie Nord de l'Eifel, dès les années 1840-1845, il s'était fondé un "Mouvement pour le chemin de fer" (Bahnbewegung) dans la vallée de SCHLEIDEN. Les maîtres de forge de cette vallée industrielle espéraient pouvoir remplacer le charbon de bois par la houille du bas pays, soit de la région d'AIX, soit de la Ruhr. Le président de la Compagnie Ferroviaire Rhénane (Rheinische Eisenbahngesellschaft) projeta en 1844 une ligne DUREN-SCHLEIDEN qui devait venir en aide à l'industrie du plomb et à la petite métallurgie de l'Eifel. La mauvaise situation du marché des capitaux fit échouer le projet. La révolution de 1848 devait retarder de nombreux projets de construction de lignes.

En 1852, une association groupant des notables de SCHLEIDEN et DUREN obtient du Parlement Provincial Rhénan la concession pour la ligne DUREN-SCHLEIDEN qui doit désenclaver l'Eifel septentrionale. Si le gouvernement prussien accorda son autorisation, il refusa cependant sa participation financière. De ce fait, on sollicita des concours financiers anglais. Mais lors de la guerre de Crimée la société anglaise disparaît. La Rheinische Eisenbahngesellschaft reprend le projet, mais arrête les travaux en 1857 pour proposer une ligne plus longue : DUREN-EUSKIRCHEN et TREVES-COLOGNE. Le trajet DUREN-EUSKIRCHEN-CALL est achevé en 1868. Deux ans après GEROLSTEIN est relié à CALL. C'est au moment où l'Allemagne réalise son unité politique en 1871 que GEROLSTEIN est relié à TREVES. La traversée complète de l'Eifel est ainsi réalisée. La jonction entre EUSKIRCHEN et COLOGNE est achevée en 1876. La ligne COLOGNE-EUSKIRCHEN-CALL-GEROLSTEIN-TREVES est une réalisation capitale, quoique tardive,

pour l'Eifel. Son tracé n'a pas été choisi au hasard. D'EUSKIRCHEN à CALL, la voie emprunte une vallée affluente de l'Erft, puis celle de l'Urft, qui coulent toutes deux dans le sens Sud-Nord. De la vallée de l'Urft elle passe à celle de la Kyll dont l'écoulement est Nord-Sud. La Kyll est le grand couloir menant vers TREVES. Empruntant essentiellement les vallées la ligne COLOGNE-TREVES traverse également quelques bons pays, notamment les dépressions calcaires de SOTENICH, BLANKENHEIM, HILLESHEIM et GEROLSTEIN. De longues discussions avaient précédé la construction de la Moselbahn, reliant TREVES à COBLENCE par la vallée de la Moselle. Les nombreux méandres de cette dernière firent que les constructeurs préférèrent recouper les méandres de la vallée moyenne, faisant passer la voie par la dépression permienne de WITTLICH. Ce tracé évite la moyenne vallée de la Moselle, c'est-à-dire le coeur du vignoble mosellan. Des tractations prolongées entre constructeurs, administrateurs et vignerons portèrent sur la possibilité d'installer la voie dans la vallée de la Moselle moyenne afin de ne pas défavoriser les vignerons des régions de BERNKASTEL et TRABEN-TRARBACH. Les ingénieurs anglais auxquels la construction de la "Moselbahn" avait été confiée tinrent au tracé passant par la dépression de WITTLICH qui, finalement, fut réalisé. Une bretelle raccordant BERNKASTEL à la voie principale, à la hauteur de WENGEROHR fut la seule concession faite aux vignerons mosellans. La voie mosellane ne fut achevée qu'en 1879, reliant COBLENCE à TREVES par la dépression de WITTLICH, sans que cette dernière ville ne fut touchée. La réalisation de cette ligne avait nécessité le percement de nombreux tunnels dont celui de COCHEM, de 4,2 km de long, le plus grand d'Allemagne, construit entre 1874 et 1877. Après la guerre franco-allemande de 1870, les deux lignes COLOGNE-CALL-GEROLSTEIN-TREVES et COBLENCE-COCHEM-BULLAY-TREVES acquirent un intérêt stratégique indéniable qu'elles n'ont perdu que depuis 1945. L'intérêt industriel des deux grandes voies ferrées n'était pas considérable, sauf pour les exportations de houille de la Ruhr vers la Lorraine. Les plus à en profiter étaient peut-être les vignerons des villages touchés par le chemin de fer. Les possibilités de vente des vins mosellans étaient nettement améliorées. En effet, l'amélioration générale de la situation du vignoble mosellan, à la fin du XIXe siècle, coïncide avec le développement ferroviaire.

Les villages des plateaux, par contre, durent attendre longtemps souvent pour voir venir à eux la voie ferrée susceptible de désenclaver des régions entières. Voies d'intérêt local, ces lignes étaient souvent à voie unique (7).

Tableau 35

DEVELOPPEMENT DES CHEMINS DE FER DANS L'EIFEL

LIGNES (1)	Longueur en km	Nombre de voies	Date d'achèvement
EUSKIRCHEN - MUNSTEREIFEL	13,9	1	1890
CALL - HELLENTHAL	17,8	1	1884
BLANKENHEIM - AHRDORF	24,9	1	1913
JUNKERATH - LOSHEIM - BELGIQUE	19,6 (2)	2	1912
JUNKERATH - DUMPELFELD	47,7	2	1912
REMAGEN - ADENAU (Ahrtalbahn)	42,3	2	1888
GEROLSTEIN - MAYEN - ANDERNACH	94	1 (de Mayen à Gerolstein)	1895
MAYEN OST - COBLENCE	34,1	1	1904
GEROLSTEIN-STEINEBRUCK (ST WITH)	59 (3)	2	1887
ERDORF - IGEL - TREVES	34,8	1	1871
WENGEROHR - BERNKASTEL	15	1	1885
WENGEROHR - DAUN	40,7	1	1910

(1) Ce tableau n'indique pas toutes les voies ferrées eifeliennes.

(2) Par le traité de VERSAILLES l'Allemagne dut céder à la Belgique les 3/5 de cette ligne qui, coupée par la frontière, perdit de son intérêt économique.

(3) Le traité de VERSAILLES accorde environ 9 km de la ligne à la Belgique. En 1930 la conférence des Ambassadeurs décide de ramener la ligne à une seule voie.

Les résultats économiques du développement du réseau ferroviaire furent profondément altérés par les clauses du traité de VERSAILLES qui donnèrent à la Belgique les territoires d'EUPEN-MALMEDY et SAINT VITH. Donnés à la Prusse en 1814, ces territoires furent enlevés à l'Allemagne lors de la défaite en 1918, ramenant la frontière loin vers l'Est et privant les villes d'AIX-LA-CHAPELLE et MONSCHAU d'une partie de leur arrière-pays agricole et industriel.

Parmi les conséquences heureuses du développement ferroviaire sur la vie agricole, il faut citer en premier lieu l'essor de l'élevage et les expéditions de bétail vers la plaine et les villes de l'avant-pays. JUNKERATH, pourtant bourg industriel, expédie en 1904, par voie ferrée, 1 030 têtes de gros bétail et, en 1906, plus de 1 200. ERDORF, près de

BITBURG, voit embarquer, en 1904, plus de 2 100 gros bovins et plus de 6 700 veaux, génisses ou moutons. Alors qu'auparavant le bétail était obligé de parcourir à pied des dizaines voire plus de cent kilomètres avant d'arriver sur les grands marchés urbains, la voie, en abaissant les frais et délais de transport, suscite un intérêt considérable pour l'élevage. L'introduction de génisses ou taureaux reproducteurs des régions agricoles périphériques avancées est également facilitée. Sans bouleverser l'économie agricole le développement ferroviaire contribue à la lente amélioration de la condition paysanne. Engrais chimiques, tourbe, chaux, matériel agricole, commencent à être achetés à des prix relativement accessibles par les paysans eifeliens. Tandis que dans l'arrondissement de SCHLEIDEN on ne consommait aucun engrais potassique en 1880, la moyenne est de 101 kg pour 100 ha en 1901, 253 kg en 1904 et 344 kg en 1906. Par contre, dans celui de PRUM qui dispose d'un moindre équipement ferroviaire, la consommation en 1907 n'atteint encore que 26 kg pour 100 ha de surface agricole. On est loin du chiffre de 558 kg relatif à l'ensemble de la Rhénanie.

Parmi les régions privilégiées figurent la plupart des dépressions calcaires qui, traversées par les lignes ferrées, évoluent plus rapidement que les plateaux schisteux environnants. Ainsi l'évolution historique ne subit-elle point d'accroc, les bons pays continuant à l'époque contemporaine de se développer plus rapidement que les croupes du massif ancien. Les villages des "Kalkmulden" sont ceux qui expédient en moyenne, le plus grand nombre de bêtes à la fin du XIXe siècle.

B. LA CONQUETE DES BÖRDEN PAR LA BETTERAVE SUCRIERE.

Lorsque J. N. SCHWERZ traverse dans la quatrième décennie du XIXe siècle le pays de JULICH, il ne peut se retenir d'admirer la richesse agricole de cette contrée. Ce "Jardin de Cérès", selon ses propres paroles, constitue la province agricole la plus riche que la Prusse possède à l'Ouest de la Weser (8). Pourtant la jachère nue y subsiste encore sur nombre d'exploitations. Si certains assolements s'étendent sur 6 à 9 ans, il est toutefois intéressant de constater que vers 1836 la betterave à sucre n'est pratiquement pas cultivée. J. N. SCHWERZ dans son chapitre "Culture de plantes commerciales" ne fait nullement allusion à cette dernière. Ainsi, vers la fin de la première moitié du XIXe siècle, la culture de la betterave à sucre avait quasi complètement disparue des Börden alors que sous Napoléon son

essor semblait prometteur. Il faudra attendre le dernier tiers du XIXe siècle pour assister au succès de cette culture qui est aujourd'hui le fondement de l'agriculture des Börden et la pièce maîtresse de l'assolement dit rhénan. Quelles peuvent être les causes de la lenteur de l'adoption de la betterave à sucre ?

L'opposition entre planteurs de betteraves et raffineurs.

Les paysans céréaliculteurs n'étaient, du moins pas au début du XIXe siècle, de chauds partisans de cette nouvelle plante sarclée exigeante en main-d'oeuvre et en engrais. La céréaliculture simplifiait le calendrier des travaux agricoles. La récolte tardive des betteraves pouvait compromettre les semailles d'automne. D'autres plantes commerciales pouvaient paraître plus rémunératrices. Le lin était cultivé sur les terroirs humides des vallées de l'Erft, Roer, Inde et Wurm. Plus importante était la culture du colza. Exigeant en engrais on lui apportait aussi du plâtre ou des cendres de lignite, notamment aux approches de la Ville où se trouvent de nos jours les principaux sièges d'extraction de ce combustible. Ces dernières avaient un effet considérable sur les rendements selon les indications de l'époque. La navette connaissait une faveur moindre (9). Dans l'ensemble ces plantes commerciales tenaient peu de place, le pays du loess restait un grenier à grains. Elles n'entraient pas toujours dans les assolements réguliers.

Il semble bien que les facteurs extra-agricoles soient les principaux responsables de la lenteur de l'évolution. Le matériel de raffinage n'était pas encore au point. Avec les méthodes d'extraction de l'époque on n'arrivait que rarement à extraire plus de 10% de sucre. Les raffineries de sucre n'utilisaient que la matière première provenant de la canne à sucre, ce qui impliquait une localisation des raffineries sur les grandes voies de communications et, en premier, sur le Rhin. Entre 1840 et 1850 on comptait treize raffineries de sucre de canne rien qu'à COLOGNE. Elles exportaient le sucre blanc en Allemagne du Sud ainsi qu'en Suisse. La législation prussienne, curieusement, interdisait aux raffineries de produire en même temps du sucre de canne et du sucre de betteraves (10). La même législation interdisait la construction de raffineries uniquement destinées aux betteraves à sucre. Cette législation fut modifiée après 1850 à la suite d'une longue campagne en faveur de la culture betteravière menée par le Landwirtschaftlicher Verein für Rhein-Preussen.

Le sucre de canne revenant moins cher que celui extrait des betteraves fut responsable du peu d'espoir qu'on pouvait avoir dans cette

plante à racine, d'autant plus que les sortes riches en glucose n'étaient pas encore sélectionnées. Enfin, le manque de capitaux du monde rural empêcha ce dernier d'implanter les raffineries au coeur des zones susceptibles de se lancer dans la culture nouvelle.

Il est hautement intéressant de suivre à travers les documents la lente évolution qui s'accéléra cependant vers la fin du XIXe siècle, entraînant un complet renouvellement de l'agriculture des Börden.

Achevé en 1837, le Zollverein créa un espace économique allemand unique. A la même époque, la création d'une taxe sur le sucre de canne importé à l'intérieur des pays concernés par le Zollverein fit comprendre, petit à petit, à quelques gros cultivateurs, l'intérêt de la betterave à sucre. Malheureusement, la taxe qui était de 11 Talers par quintal de sucre en 1837, tomba à 5 1/2 Talers en 1845. Les quelques petites raffineries de sucre de betteraves qui s'étaient créées à CONZ (près TREVES), HERSEL, ZONS, KEMPEN, RUMELN, URDINGEN et KNECHSTEDEN dans le Bas Rhin fermèrent leurs portes en 1845. Ce nouvel insuccès comportait cependant un côté positif. Les paysans qui avaient pratiqué la culture des betteraves à sucre pendant quelques années s'étaient rendus compte de l'augmentation générale de la production agricole dans leur exploitation et notamment celle des céréales. L'utilisation des déchets de betteraves permettait en outre une meilleure alimentation du bétail.

Entre temps, le Landwirtschaftlicher Verein für Rhein-Preussen s'était lancé dans une vigoureuse campagne en faveur de l'introduction de la racine à sucre. Les articles en faveur de cette dernière se multiplient à partir de 1835 dans le bulletin de l'association. La même année le professeur Dr KAUFMANN écrit dans le journal "Der Niederrheinische Anzeiger für Staats und Landwirtschaftslehre, Natur und Gewerbekunde" que 250 quintaux de betteraves donnent 15 quintaux de sucre cristallisé, que les importations de sucre de la Prusse s'élèvent à 544 816 quintaux par an et qu'un mille carré pourrait produire 330 000 quintaux de sucre. Selon lui deux milles carrés suffiraient pour rendre la Prusse indépendante dans ce domaine ; les Börden pourraient contribuer à cette oeuvre nationale.

SCHMITZ-HUBSCH écrit en 1850 dans le bulletin de l'Association Agricole pour Rhénanie-Prusse que "la fabrication du sucre en partant de nos betteraves à sucre constitue la couronne de l'agriculture".

Il termine son article en lançant un vibrant appel aux agriculteurs, car aucune autre production n'offre une activité aussi rémunératrice au paysan, à l'ouvrier agricole et à l'artisan.

La même année, l'Association adresse à ses sections locales un questionnaire demandant la rédaction d'un rapport sur l'opportunité d'introduire la betterave à sucre. Dix-sept rapports sont rédigés, dont quinze souhaitent l'adoption de la nouvelle plante. Curieusement, ce sont les dépressions de la Rur et de l'Erft qui sont considérées comme les plus aptes à recevoir les betteraves. Toujours en 1850, à l'initiative de l'Association, des betteraves rhénanes sont envoyées aux raffineries de sucre de MAGDEBOURG aux fins d'analyses. Les résultats sont convaincants, les betteraves rhénanes ne paraissent pas inférieures aux betteraves saxonnes. L'Ecole Supérieure d'Agriculture de POPPELSDORF se déclare, avec enthousiasme, partisanne de la nouvelle culture. Il n'est pas jusqu'aux sous-préfets (Landräthe) qui ne soient acquis à l'innovation culturale. Ainsi, vers le milieux du XIXe siècle, le climat psychologique est en train de changer, surtout dans les sphères dirigeantes. Mais il reste à convaincre certains paysans. L'Association Agricole pour Rhénanie-Prusse s'y emploie. Au début de 1858, elle fait discuter trois questions par ses membres :

1. Est-ce que la culture des betteraves à sucre entraîne une diminution de la production céréalière ?
2. Quelle est la valeur alimentaire des déchets de betteraves ? Combien d'engrais nécessite un Morgen de betteraves à sucre ?
3. Est-il économiquement rentable pour la nation d'intégrer la betterave à sucre dans les rotations culturales s'il y a possibilité d'écouler les racines dans des raffineries situées à proximité ?

On voit que par l'importance de ces questions, le problème dépassait le monde agricole proprement dit. Les responsables en faisaient un problème d'économie nationale. La réponse devait être fournie par les industriels rhénans. Dès 1858, les raffineurs de sucre de canne colonais expriment le vif désir de voir prendre la betterave à sucre une extension rapide. Désormais la clé du problème est entre les mains des raffineurs rhénans. Seulement 3 000 ha sont consacrés, dans toute la Rhénanie, à la betterave à sucre en 1860 ; en 1878, on compte 7 457 ha. Ce n'est que vers la fin du siècle que l'essor est rapide : 14 970 ha en 1883, 19 398 ha en 1900. C'est que de nouveaux facteurs favorables sont apparus : l'essor démographique considérable des pays rhénans ; le développement des chemins de fer ; la création d'appareils perfectionnés et la mise au point

de procédés d'extraction du sucre de betteraves ; l'utilisation des lignites extraits dans les Börden comme source d'énergie. La raffinerie de BRUHL, créée en 1884, acquiert et exploite dès avant 1890 son propre gisement de lignite. Parmi les noms les plus illustres ayant contribué au développement du raffinage du sucre de betteraves, il faut citer les familles CARSTANGEN, JOEST, LANGEN et VOM RATH, issues du Bergischland (rive droite du Rhin). Ces dynasties de raffineurs ont d'abord débuté dans les villes rhénanes en travaillant le sucre de canne. VOM RATH et JOEST avaient de petites raffineries à COLOGNE. Mais c'est la "Firma JOEST" qui érige la première raffinerie de sucre de betteraves de Rhénanie, en 1851, à COLOGNE-OSSENDORF, si l'on fait abstraction de celles construites sous le Premier Empire. Peu de temps après, elle fut reprise par la famille PFEIFFER qui devait devenir une des toutes premières dans le monde des raffineurs. Originaire de DUREN, comme les SCHOELLER, PEILL et SCHWENGERS, elle devait s'allier plus tard à la famille LANGEN dont les intérêts sucriers sont à l'heure actuelle prédominants dans les Börden de rive gauche.

Afin de lutter contre la concurrence naissante, les entreprises familiales VOM RATH, JOEST et CARSTANGEN fusionnent en une société commerciale en 1855, avec siège social à COLOGNE. La société qui, en 1864, construit la raffinerie de DORMAGEN, en plein pays de betteraves, devient en 1869 la "Rheinischer Aktien-Verein für Zuckerfabrikation".

La construction de raffineries s'accélère après 1870 : DUREN 1870, ELSDORF 1871, AMELN 1873, WEVELINGHOVEN 1874, EUSKIRCHEN 1879, JULICH 1880. Ces établissements, tous entre les mains des familles citées plus haut, sont à capitaux urbains. Leur implantation au coeur du pays betteravier marque le déclin des petites raffineries urbaines. Mais l'emprise urbaine sur le monde rural persiste, elle se rapproche même de ce dernier. Les hautes tours des raffineries dominant la platitude du pays betteravier expriment d'une manière saisissante la domination du monde industriel et technique sur le monde agricole.

Le cheminement de l'idée coopérative avait amené certains agriculteurs à entrevoir la possibilité d'édifier une "raffinerie paysanne". Un premier projet élaboré en 1858, prévoyant une usine à COLOGNE-EHRENFELD, échoua. Il fallut attendre la réalisation du système RAIFFEISEN pour que l'idée devienne réalité. Ainsi naquirent la raffinerie de BEDBURG en 1883 et celle de BRUHL en 1884. Mal vues par les entreprises capitalistes, elles ne cessèrent d'affirmer leur puissance qui s'illustra en 1928-1929 par le rachat de l'usine SCHOELLER de JULICH.

L'énumération des dates de construction des raffineries montre qu'en l'espace d'une quinzaine d'années l'essentiel du potentiel de raffinage avait été mis en place (1869-1884); c'est l'époque de la rapide extension de la betterave à sucre dans le "Kerngebiet", celle-ci passant de 7 457 ha en 1878 à 14 970 ha en 1883. Mais au début il existait un véritable suréquipement en installations de raffinage. Presque toutes les raffineries se plaignirent de manquer de betteraves. Plusieurs solutions furent choisies. Les raffineries conclurent des contrats de plantation avec les paysans et fermiers. Mais vu les prix payés par les raffineurs, les volontaires étaient peu nombreux. Les usines fixèrent unilatéralement un prix tel que les betteraviers ne trouvèrent plus leur compte, d'autant plus que les frais de cultures étaient en Rhénanie supérieurs de 20 % à ceux de la province betteravière de Saxe. Toutes les raffineries privées se virent contraintes d'acheter ou de louer des exploitations agricoles et de faire cultiver des betteraves à sucre afin de pouvoir compter sur des approvisionnements suffisants et réguliers. Les raffineries coopératives n'échappèrent pas à ces difficultés. L'exemple de celle de BRUHL montre comment elles résolurent ce grave problème. Fondée le 12 avril 1883 par des paysans aisés de la région de BONN-COLOGNE, la société fixa son capital à 450 000 Marks réparti en 900 actions de 500 Marks, somme élevée pour l'époque. A l'origine on compte 108 souscripteurs, ce qui montre la prépondérance d'une minorité de paysans aisés. A chaque action était liée l'obligation de cultiver 2 1/2 Morgen (62,5 ares) de betteraves à sucre assurant à l'usine la production de 2 250 Morgen ou 562 ha. Mais avant l'achèvement de l'usine, le capital fut porté à 700 000 Marks garantissant une surface sous contrat de 3 500 Morgen ou 875 ha. La première année, elle travailla 313 000 quintaux de betteraves, soit la production d'environ 1 100 ha. On voit combien au début les surfaces sous contrat jouèrent un rôle primordial. Rapidement la masse des paysans saisit l'intérêt de la culture betteravière sur de multiples plans, ce que les organismes agricoles responsables, l'Association Agricole pour la Prusse Rhénane entre autres, sans compter les raffineurs, firent comprendre aux cultivateurs. Tout d'abord, la betterave donne des rendements à l'hectare que seules quelques plantes peuvent donner. Succédant à une culture betteravière, le froment fournit des rendements que nul autre assolement ne permet d'obtenir. Par la production des feuilles, l'utilisation des pulpes de betteraves, fournies gratuitement par l'usine, la betterave sucrière constitue un des facteurs essentiels de "l'économie d'anoblissement", en autorisant un élevage bovin laitier intensif et rémunérateur. Ces constatations furent déterminantes dans l'orientation des Börden vers la culture betteravière. Le seul obstacle

en dehors de la question du prix de la betterave, qui faisait hésiter les paysans à se lancer dans la culture nouvelle provenait de l'importance des cultures dérobées qui arrivaient à maturité à peu près à la même époque que la récolte des feuilles de betteraves.

Restait le problème du prix de la betterave. Au début les raffineurs imposèrent un prix peu rémunérateur, malgré les récriminations des planteurs. L'argumentation des premiers reposait sur deux points : l'importance des capitaux engagés dans la construction de raffineries, la faible teneur en sucre de certaines betteraves. En réalité, la situation financière des raffineries n'était pas aussi mauvaise. La raffinerie paysanne de BRUHL fit, dès la première année de son fonctionnement, un bénéfice de 21 827 Marks autorisant le versement d'un dividende de 3 % (11).

Les raffineries privées firent la loi jusqu'au jour où les paysans se regroupèrent dans la "Rheinischer Rübenbauer-Verband". C'est justement la question du prix qui contribua à la formation de cette importante association.

En 1888, on estimait que le prix versé par les raffineurs était de 25 % inférieur au prix de revient. Dès 1884, le bulletin de l'Association Agricole demande le paiement des betteraves en fonction de leur pourcentage de sucre. Cette exigence est répétée sans cesse par les betteraviers. Mais en 1895, les raffineurs continuèrent à verser invariablement 75 Pfennig par demi-quintal (Zentner). De nombreux paysans limitent leurs cultures de betteraves devant cette incompréhension des usiniers. A la fin du siècle, la question du prix des betteraves à sucre semble conditionner l'avenir de cette culture pourtant prometteuse. L'Association Agricole pour la Rhénanie-Prusse demande, à partir de 1891, la participation des agriculteurs aux débats ayant pour objet les contrats de cultures et la fixation du prix. Il se crée pour la défense des intérêts paysans des associations sur la base des arrondissements, mais celles-ci n'ont pas le poids suffisant pour résister à la puissance des raffineurs. Aussi, en 1902-1903, les représentants betteraviers des arrondissements rhénans se réunissent-ils à COLOGNE et fondent la "Rheinischer Rübenbauer-Verband" à laquelle devaient adhérer très rapidement tous les planteurs de betteraves. Le problème du prix domina l'existence de l'association (12). Les affrontements avec les raffineurs continuèrent. En 1907, l'association des betteraviers conseilla à ses membres, en guise de riposte aux industriels sucriers, de réduire les surfaces cultivées. Dans l'arrondissement de JULICH elles diminuèrent de 50 % ! Le succès ne se fit pas attendre : en 1908 les raffineurs consentirent un prix de 1,15 Marks le demi-quintal. L'armistice ne fut que de

courte durée. Devant la nouvelle résistance de ces derniers, les betteraviers songèrent à créer une nouvelle raffinerie paysanne en 1911. Les industriels cédèrent sur le prix et accordèrent des contrats de cultures de 3 ans.

Petit à petit les sucriers se rendirent compte que désormais il fallait vivre avec l'association des planteurs de betteraves, ce qui profita incontestablement à cette culture qui maintenant avait une place bien solide dans l'agriculture rhénane.

Le prix plus rémunérateur, versé au début du XXe siècle, en suscitant l'extension des plantations "volontaires", permit aux usines de se débarrasser des exploitations agricoles qu'elles avaient dû acquérir pour assurer leur approvisionnement. De même les "Pflichtrüben" disparurent petit à petit ; les usines pouvant maintenant compter sur des récoltes importantes et régulières. A BEDBURG l'obligation de planter 1 Morgen de betteraves par action ne cessa cependant qu'en 1917.

CONSEQUENCES DU DEVELOPPEMENT DE LA CULTURE BETTERAVIERE.

Si, au XIXe siècle, la révolution agricole de l'Eifel peut être caractérisée par l'introduction de la pomme de terre, celle des Börden l'est par l'adoption de la betterave à sucre. Sans doute dans la transformation des assolements y avait-il une place pour les cultures sarclées dans les pays loessiques. Cependant, la pomme de terre n'y a jamais eu beaucoup d'estime de la part des agriculteurs rhénans. Elle convenait d'ailleurs assez mal aux sols lourds et compacts des Börden. J.N. SCHWERZ a trouvé au coeur du pays betteravier, en 1836, des assolements sexennaux où les pommes de terre n'apparaissent jamais, alors que sur les hautes terres elles revenaient tous les trois ans, associées souvent aux betteraves fourragères (13). Aussi n'est-il pas étonnant que les agriculteurs avisés aient entrevu la possibilité de faire disparaître la jachère nue et de réduire l'importance de la place des céréales dans les assolements bördiens.

L'introduction des betteraves à sucre a été le fait des gros agriculteurs et fermiers, mais les petits exploitants y ont trouvé la possibilité d'intensifier les cultures et de tirer des revenus qu'une simple agriculture céréalière ne laissait pas espérer. Il y a eu conjonction des intérêts de tous les agriculteurs mais qui, sans l'appui de l'industrie du raffinage n'auraient pu se concrétiser.

Restait à trouver, pour le paysan rhénan, la place exacte et judicieuse de la betterave sucrière à l'intérieur des assolements. L'expérience montra qu'elle devait précéder une céréale, de préférence le froment. A la fin du XIXe siècle, la betterave à sucre ne revenait, sur les meilleures terres, qu'une seule fois tous les six ou sept ans. Mais très rapidement, les rotations culturales durent s'adapter à la place que l'agriculteur décida d'accorder aux racines sucrières. On vit dès 1900 des exploitants réserver 20 % de leur surface labourable à cette culture. Un tel pourcentage réduisit la longueur de la rotation, surtout là où le paysan réservait les meilleurs champs à la culture betteravière. Comme par la suite la culture ne fit qu'augmenter, certains paysans arrivèrent à un pourcentage de 30 à 35 %, ce qui ramena aux proportions du système triennal classique : deux tiers de céréales, un tiers pour les cultures sarclées où les betteraves à sucre constituèrent plus de 80 %. L'assolement n'est pas uniforme. Pour éviter un épuisement des sols, la rotation peut s'étendre sur quatre années : I. betterave à sucre ; 2. froment d'hiver ; 3. seigle ou avoine ; 4. trèfle ou avoine. Mais ce qu'on appelle l'assolement rhénan (Rheinische Fruchtfolge) se précise à la fin du XIXe siècle et se limite à une rotation triennale : 1. betterave à sucre ; 2. froment d'hiver ; 3. seigle ou orge de printemps. Ainsi l'assolement rhénan devient un des plus intensifs qui soient, avec 1/3 de plantes sarclées et 2/3 de plantes à épis. L'utilisation des engrais est générale. Les arrondissements betteraviers de JULICH, BERGHEIM, DUREN, COLOGNE se placent en tête de la consommation d'engrais dès la fin du XIXe siècle. A une époque plus récente, la différence avec les autres régions allemandes reste notable.

Tableau 36

CONSOMMATION D'ENGRAIS CHIMIQUE EN 1953-1954. EN KG PAR HECTARE			
rrondissements betteraviers	Azote pure	Acide phosphorique	Potasse
OGNE - BONN - KIRCHEN - RGHEIM - JULICH	77 à 110	62 à 69	105 à 201
NANIE NORD STPHALIE	53,5	50,9	97,7
UBLIQUE FEDERALE	31	32,1	58,4

L'utilisation des engrais artificiels a sans doute été un élément de consolidation de la culture betteravière. Elle a permis également de substituer à la culture prédominante du seigle et de l'avoine le froment qui a ainsi été le grand bénéficiaire de la révolution agricole des Börden. Le froment succédant aux betteraves donne dès 1890 des rendements supérieurs à 30 quintaux à l'ha.

Au début de l'extension de la culture betteravière on peut dire que cette dernière fut totalement à la discrétion des raffineurs. Le monde paysan a dû lutter pour l'obtention de contrats de plantation d'une durée minimale de trois ans. En effet, toute durée inférieure risquait de perturber dangereusement les rotations culturales. Les usines livrèrent aux paysans les semences et les engrais. Elles fixaient la distance à laquelle il convenait de planter les betteraves. Le travail des agriculteurs était contrôlé par des inspecteurs envoyés par les usines. En cas de non observation des directives, des amendes étaient imposées ; la pénalisation pouvait aller jusqu'au refus d'accepter la livraison. Des rendements maxima et minima étaient exigés. Au cours de la campagne 1885-1886, ils étaient de 90 à 50 quintaux par hectare. La culture betteravière rhénane, cependant, fut largement influencée par celle de la "Magdeburger Börde". Les semences, pendant longtemps, vinrent de cette dernière. Mais les essais faits par l'Ecole Supérieure de POPPELSDORF sur ses champs d'essais de BONN-POPPELSDORF et du domaine de DIKOPSHOF permirent de sélectionner des plantes d'un rendement élevé (14). L'importance de la culture betteravière ne s'illustre pas seulement par l'extension continue des surfaces cultivées, mais aussi par l'augmentation des rendements. Or, si en 1885 un rendement de 80-90 quintaux était remarquable, à la veille de 1914, 200 à 300 quintaux à l'hectare deviennent la norme. Et plus près de nous 400 quintaux à l'ha sont considérés comme absolument indispensable pour une bonne rentabilité. L'accroissement des rendements ne s'est pas faite au détriment du rendement sucrier. Si, au début du XIXe siècle on n'arrivait qu'à tirer 3 à 4 % de sucre, dès la fin du siècle on atteignit 15 %, grâce à l'amélioration des procédés d'extraction mais surtout à la sélection des plantes. Il fallut toutefois attendre 1940 pour que, pour la première fois, les betteraves soient payées en fonction du pourcentage de sucre (15).

L'évolution de la culture betteravière dans la première moitié du XIXe siècle ne se fit pas sans heurts. Guerres, crises mondiales, régime économique national-socialiste eurent de profondes répercussions qu'on ne peut passer sous silence, car chaque recul de la surface betteravière bouleversait un équilibre agronomique difficilement atteint. La

première guerre mondiale amena une baisse considérable de la culture de la betterave à sucre. En 1916, les surfaces étaient tombées au niveau de 1893. Le point le plus bas fut atteint en 1917, ramenant les surfaces cultivées dans toute la Rhénanie à 12 298 ha, c'est-à-dire à peu près autant qu'en 1880, période de démarrage de la culture betteravière. Les céréales panifiables et les pommes de terre prirent la place des racines à sucre. Le manque de main-d'oeuvre et surtout d'engrais artificiels furent les principaux facteurs de diminution, à côté de la politique générale d'encouragement des cultures céréalières. Le recul ne fut pas uniforme. Il fut plus important dans les régions périphériques, le coeur de la Börde de JULICH résistant plus. Il est vrai que l'éloignement des raffineries et les difficultés de transports par chemin de fer défavorisèrent les régions marginales qui s'étaient lancées plus tardivement dans la culture betteravière.

Une seconde alerte se place en 1923 lors de la période d'inflation qui fit chuter la culture. L'inflation galopante détournant les agriculteurs d'une culture trop dépendante des aléas monétaires. L'inflation jugulée, la reprise fut rapide. A la veille de la crise mondiale, en 1930, la surface réservée à la betterave sucrière atteignit une extension jamais connue jusque là : 32 000 ha pour l'ensemble des cantons betteraviers rhénans. Il est inutile de rappeler le mécanisme de la crise mondiale. L'Allemagne exportait en 1923-1924 près de 30 % de sa production de sucre. L'année 1930-1931 fut même l'année des exportations records à un prix, il est vrai, inférieur à celui du marché mondial.

Le contingentement imposé sur le plan international à partir de 1931 devait régulariser le marché du sucre. En conformité avec l'accord Chadbourne, les exportations sucrières allemandes furent fortement réduites pour une durée de 4 ans. La production intérieure fut ramenée à 65 % de la moyenne des années précédentes. Toutes les sucreries allemandes durent fusionner en formant l'"Association Economique de l'Industrie Sucrière Allemande" (Wirtschaftliche Vereinigung der Deutschen Zuckerindustrie). La production de chaque raffinerie fut prescrite. Après de multiples démarches de l'Association Rhénane des Planteurs de Betteraves, les cantons rhénans se virent attribuer un contingent équivalent à une production d'une surface de 25 000 ha.

L'avènement du régime national-socialiste changea les données économiques. Le Ministère de l'agriculture (Reichsnährstand) chargea les organismes professionnels des betteraviers et des raffineurs de répercuter dans les différentes régions les contingents de plantations autorisées. Il

naquit ainsi au bénéfice de chaque planteur de betteraves un droit de culture mais obligeant celui-ci à livrer sa production à une raffinerie indiquée, généralement la plus proche. Dès 1934, le contingentement put être augmenté de 15 % par rapport à 1931. Un tribunal d'arbitrage (Bezirksschiedsgericht) fut constitué pour la Rhénanie, chargé de règler les litiges se rapportant à la nouvelle législation planificatrice. La politique d'autarcie du Reich entraîna une reprise de la culture betteravière qui atteignit un nouvel apogée en 1939. La politique betteravière du IIIe Reich n'est qu'un des aspects de "la bataille de la production" (Erzeugungsschlacht). Sur le plan sucrier cette politique fut incontestablement une réussite. Elle rapprocha les intérêts des raffineurs et des agriculteurs. Ces derniers avaient droit, en dehors du prix fixé par le Ministère à : 50 % de pulpes fraîches comportant au moins 10 % de matières sèches ou 3,8 % de pulpes Steffen (procédé Steffen) renfermant 30 % de sucre. En plus de ces attributions gratuites, chaque agriculteur pouvait acquérir à raison de 0,45 RM un demi-quintal de pulpes fraîches. Par là, l'élevage bovin était grandement favorisé puisque les raffineries rhénanes mettaient à la disposition de leur clientèle des quantités alimentaires considérables à des prix extrêmement intéressants. La seconde guerre mondiale vit la même évolution que la première. Mais c'est par ses conséquences qu'elle en diffère. La partition de l'Allemagne priva la R.F.A. de ses territoires betteraviers orientaux, où était née la culture betteravière au XIXe siècle. Les difficultés alimentaires de l'Allemagne persistant jusque vers les années 1950, la betterave sucrière eut du mal à reconquérir la surface d'avant-guerre. Elle était de 33 610 ha en 1949, c'est-à-dire inférieure à celle de 1939. Cette production était le fait de 12 852 planteurs. Sur ces chiffres valables pour l'ensemble de la Rhénanie betteravière, les deux tiers concernent les régions qui sont l'objet de notre étude. L'arrondissement de BERGHEIM vient en tête avec 20,5 % de la surface agricole utile consacrés à la betterave à sucre, puis suivent ceux de JULICH avec 19,7 %, COLOGNE 16,1 %, DUREN 14,9 %, EUSKIRCHEN 14 %. Les autres comptent moins de 10 %.

Entre 1949 et 1960 la culture betteravière fait de nouveaux progrès. De 31 800 ha en 1949, elle passe à 57 976 ha pour l'ensemble de la Rhénanie-Nord et à 29 691 ha pour nos régions. Le résultat de cette évolution est la concentration de la betterave à sucre dans la région de BERGHEIM, JULICH, DUREN, EUSKIRCHEN et COLOGNE où les pourcentages occupés par la betterave à sucre sont respectivement de : 25,1 %, 25,8 %, 19,3 %, 18,3 %, 17,4 % des terres labourables en 1965. Aujourd'hui la culture de la betterave à sucre est indissociable de l'agriculture des Börden, tout comme l'industrie l'est de la région rhénane. Elle est largement responsable du haut niveau technique de l'agriculteur rhénan et du haut niveau de vie de ce dernier.

NOTES DU CHAPITRE VI

(1) Le charbon de bois de l'Eifel se caractérisait par son haut degré thermique et sa faible teneur en humidité. Cette dernière était due à un mélange de hêtre commun et de charme.

(2) E. VIRMOND. Geschichte der Eifeler Eisenindustrie 1896.

(3) A.J. DORSCH. Statistique du département de la Roer - AIX-LA-CHAPELLE 1804 p. 138.

(4) A.J. DORSCH op. cit. chap. les houillères.

(5) E. VIRMOND o. cit.

(6) H.J. HAMACHER. Die Aachener Tuchindustrie in ihrer Entwicklung seit dem ersten Weltkrieg AIX-LA-CHAPELLE 1962. p. 6.

(7) Au lendemain de la guerre de 1918, l'Eifel compte environ 750 km de voies ferrées pour une surface de plus de 8 100 km^2. La densité ferroviaire semble acceptable, mais en dehors des deux grandes voies de passage (EUSKIRCHEN-TREVES : 139 km, COBLENCE-TREVES : 112 km) la quasi totalité des lignes est à voie unique, d'où un intérêt économique moindre.

(8) J.N. SCHWERZ op. cit. p. 71.

(9) En 1812, dans le canton de BERGHEIM, on plantait le colza et la navette sur 1 270 ha. La production d'huile était de 5 000 hectolitres. Dans l'arrondissement de COLOGNE, ces plantes couvraient 3 297 ha donnant 8 020 hectolitres d'huile. L'huile était destinée essentiellement à l'éclairage, mais ne suffisait pas à la consommation des cités rhénanes qui étaient obligées d'en importer du Haut-Rhin, de Brabant ou de Hollande. Par exemple en 1812 l'arrondissement de COLOGNE dut importer 9 655 hectolitres des Pays-Bas (Archives DUSSELDORF).

(10) Publication : "50 Jahren Rheinischer Rübenbauer-Verband". Publié par l'Association Rhénane des Planteurs de Betteraves. BONN 1953 p. 10.

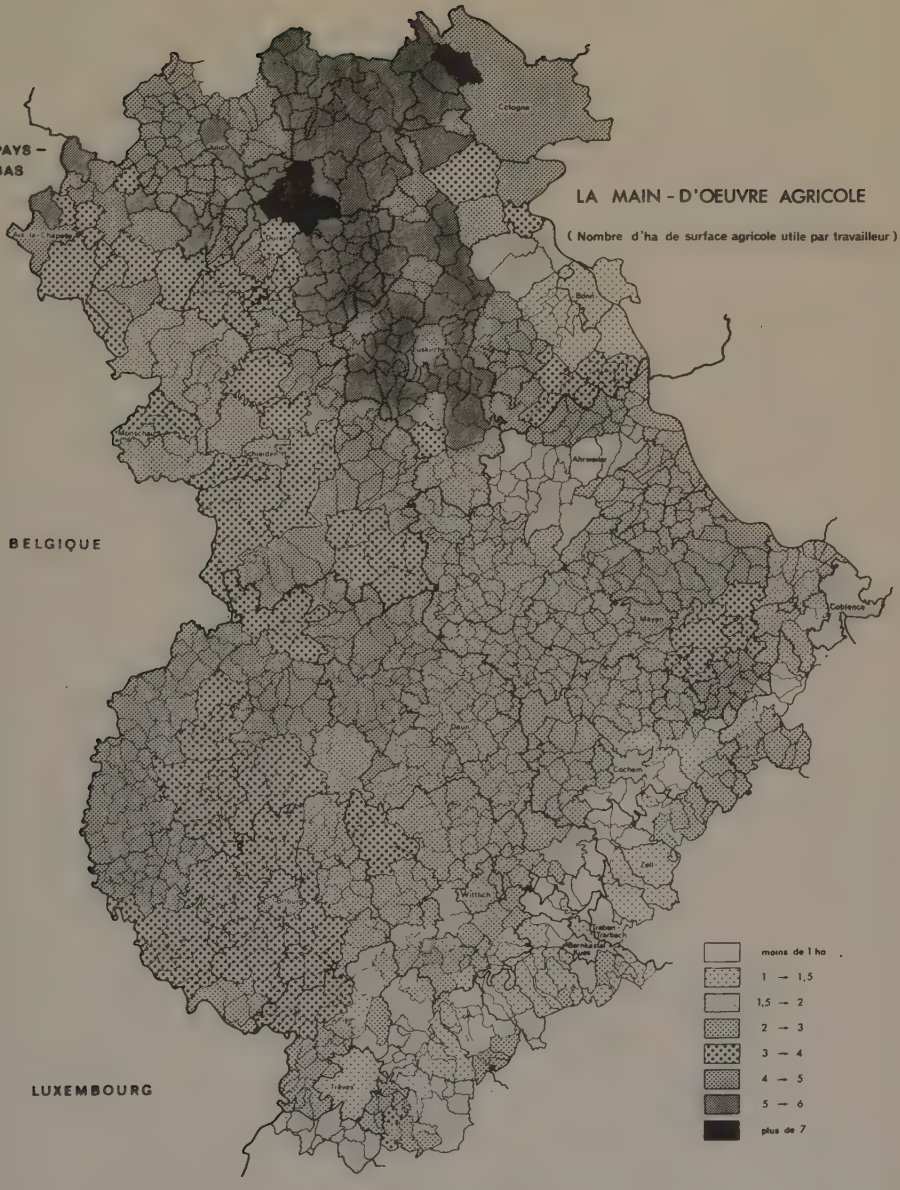
(11) La raffinerie de BEDBURG fut fondée par 176 agriculteurs qui souscrivirent 2 220 actions de 300 Marks chacune, soit 666 000 Marks. A chaque action était liée une obligation de planter 1 Morgen de betteraves. L'exploitation fut bénéficiaire dès le début.

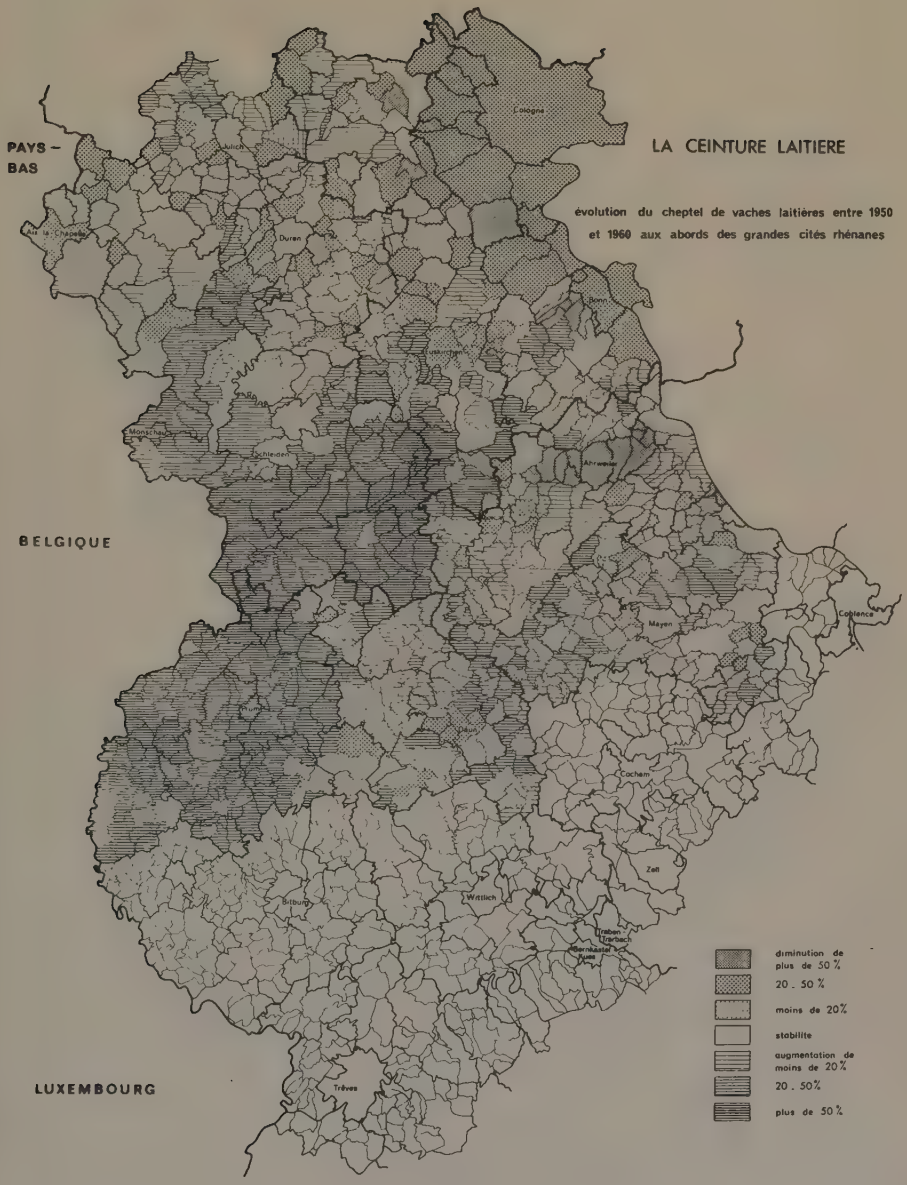
(12) La noblesse rurale joua un rôle important dans l'évolution du monde paysan rhénan. Ses membres furent nombreux et dans le "Landwirtschaftlicher Verein Rhein-Preussen" et la "Rheinischer Rübenbauer-Verband". Le premier Président de cette dernière fut le Freiher (marquis) SCHUTZ von LEERODT, originaire de GEILENKIRCHEN.

(13) A FROITZHEIM l'assolement était le suivant : 1. jachère fumée - 2. seigle ou froment - 3. jachère fumée - 4. seigle ou froment - 5. trèfle - 6. avoine.

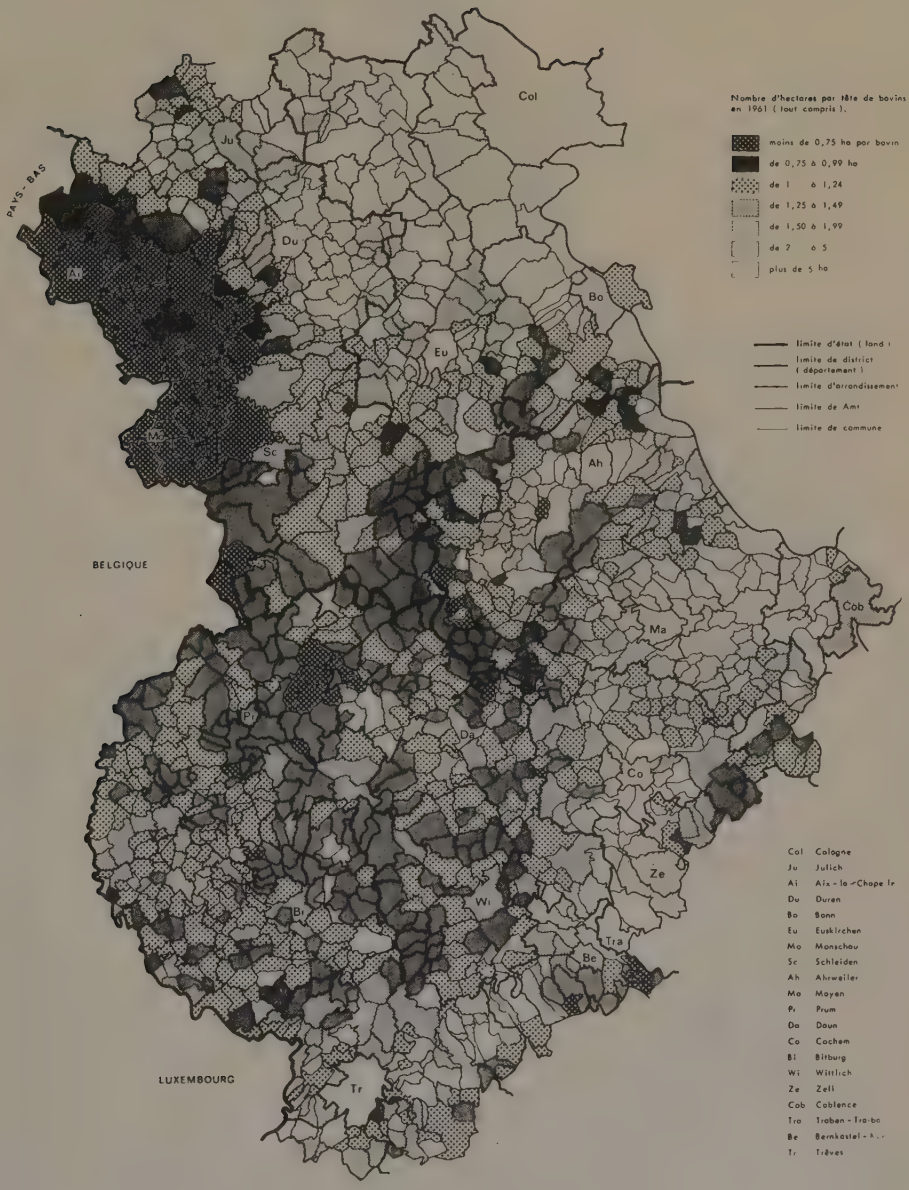
(14) La sorte qui eut la préférence est KLEIN-WANZLEBENER E. dont le rendement sucrier était le plus élevé ; en deuxième position venait DIPPES E. KLEIN-WANZLEBENER Z. Les essais réalisés par le Professeur REMY, Directeur de l'école de POPPELSDORF, montrèrent que les attributions de plus de 80 kg d'azote pur diminuèrent la teneur en sucre d'où le conseil donné aux agriculteurs d'utiliser des composés d'azote (ammoniaque, calcaire azoté, sulfate d'ammoniaque).

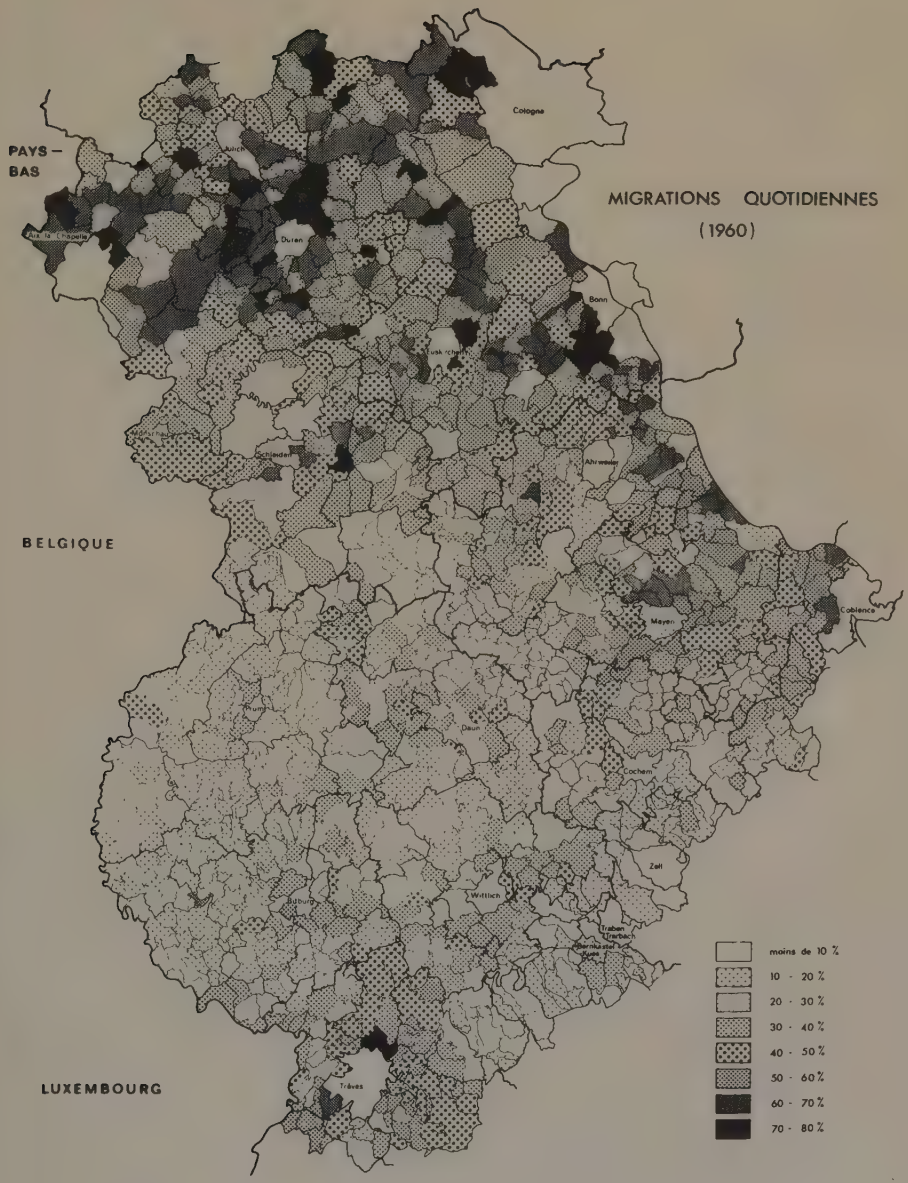
(15) Chaque tranche de 0,1 % au dessus d'un minimum de 15 % de sucre était payée en supplément. Ainsi les betteraviers étaient encouragés, tardivement il est vrai, à planter des espèces à fort pourcentage de glucose.


LA MAIN - D'OEUVRE AGRICOLE
(Nombre d'ha de surface agricole utile par travailleur)
PAYS - BAS
BELGIQUE
LUXEMBOURG
Cologne
Bonn
Aix-la-Chapelle
Malmédy
Stavelot
Verviers
Arlon
Neufchâteau
Bastogne
Marche
Ahrweiler
Coblence
Mayen
Daun
Cochem
Zell
Wittlich
Bernkastel
Kues
Trèves
Saarburg
moins de 1 ha
1 — 1,5
1,5 — 2
2 — 3
3 — 4
4 — 5
5 — 6
plus de 7

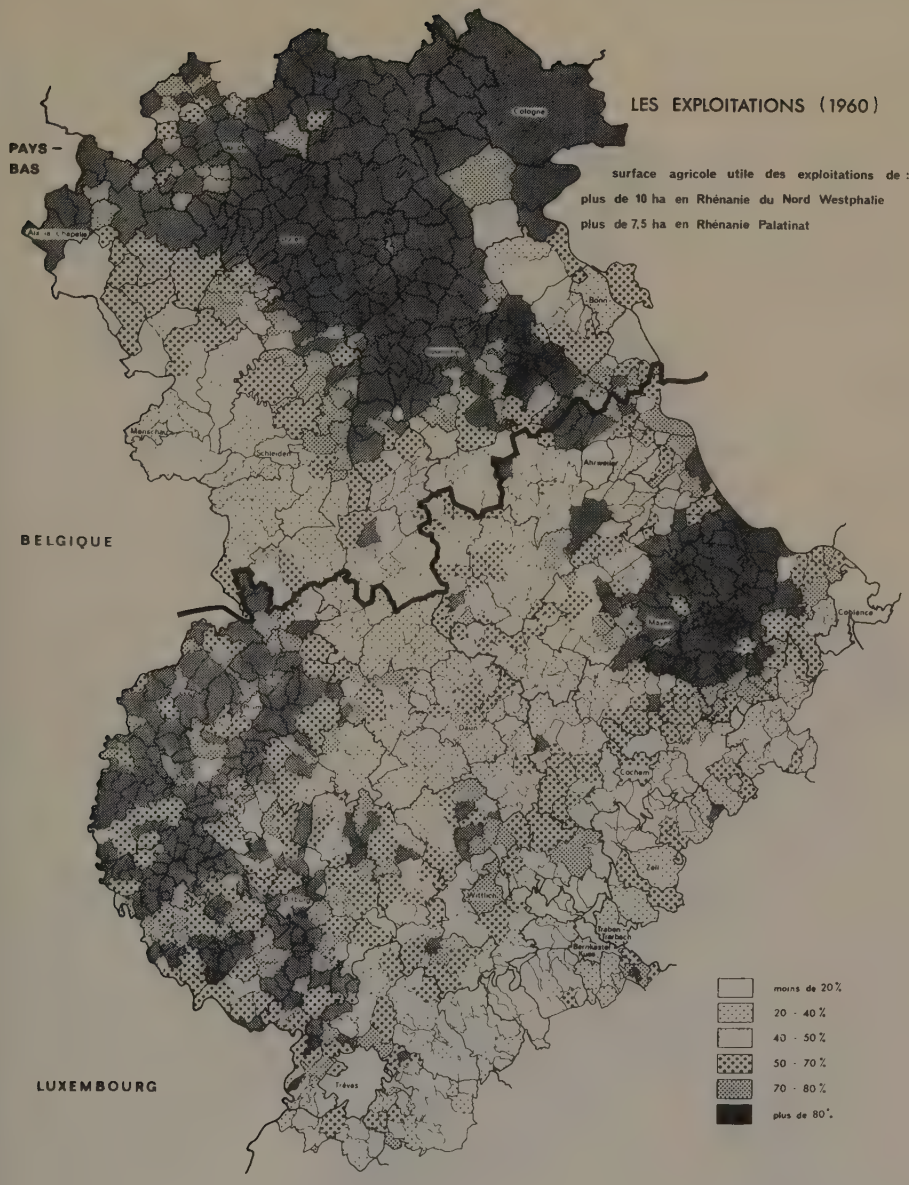

PAYS – BAS
LA CEINTURE LAITIERE
évolution du cheptel de vaches laitières entre 1950 et 1960 aux abords des grandes cités rhénanes
Cologne
Aix-la-Chapelle
Düren
Bonn
Monschau
Schleiden
Ahrweiler
BELGIQUE
Mayen
Coblence
Cochem
Zell
Bitburg
Wittlich
Traben-Trarbach
Trèves
LUXEMBOURG
diminution de plus de 50 %
20 . 50 %
moins de 20%
stabilité
augmentation de moins de 20 %
20 . 50%
plus de 50 %

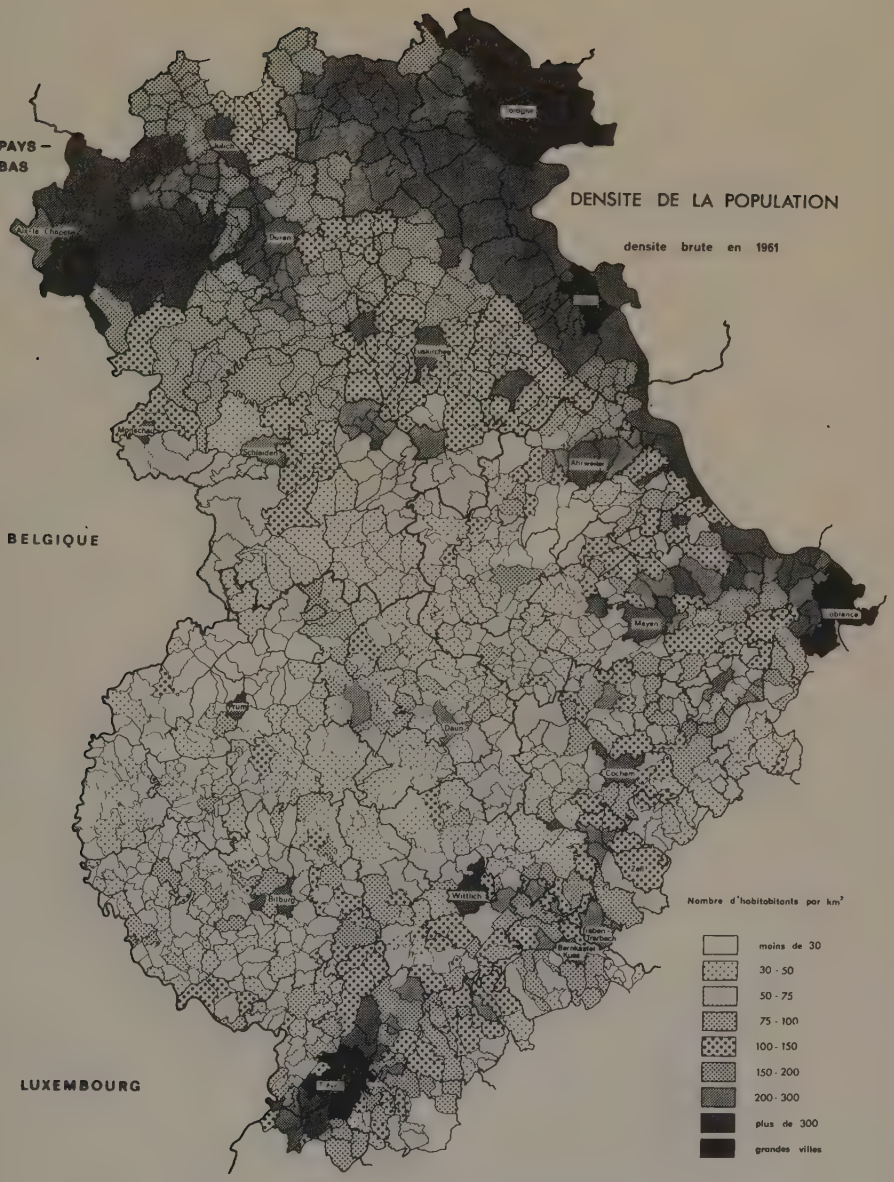
LES DENSITÉS BOVINES

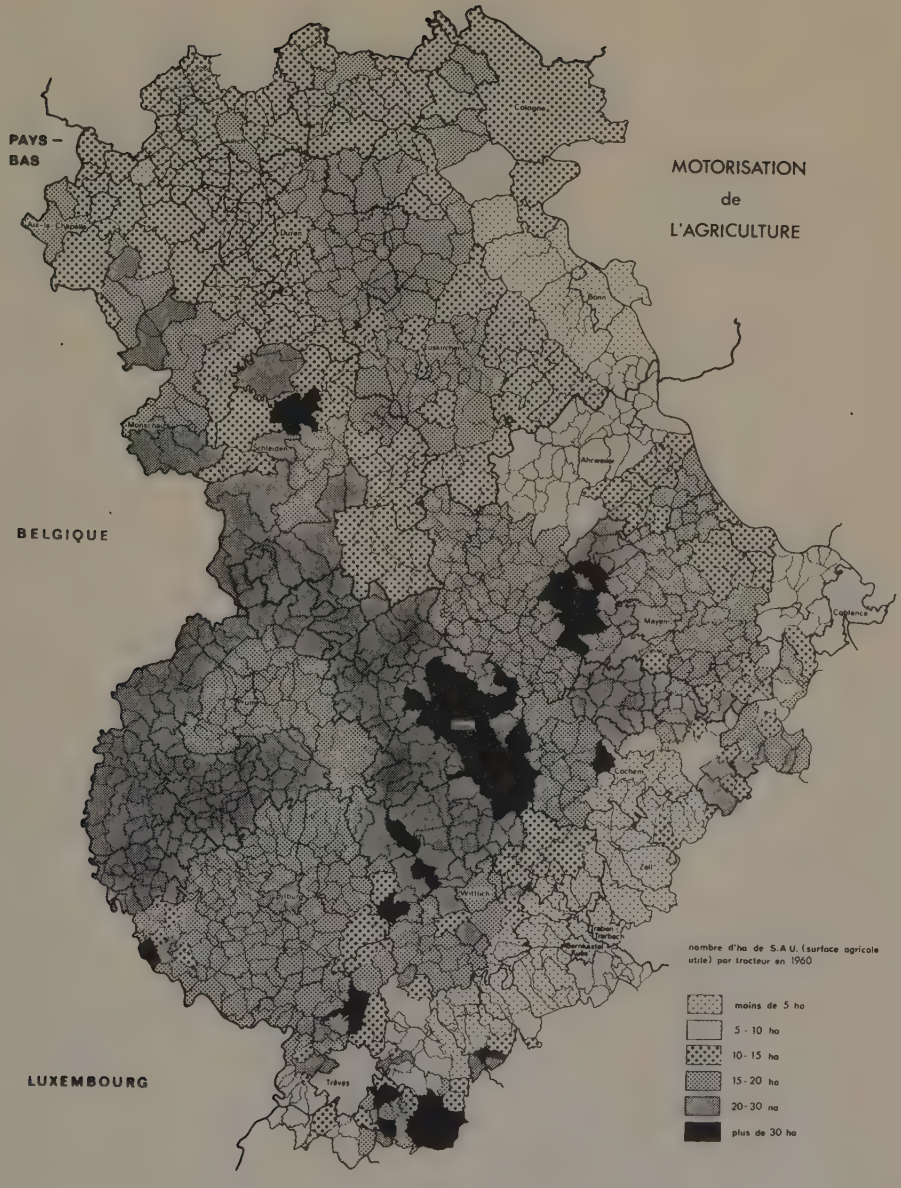


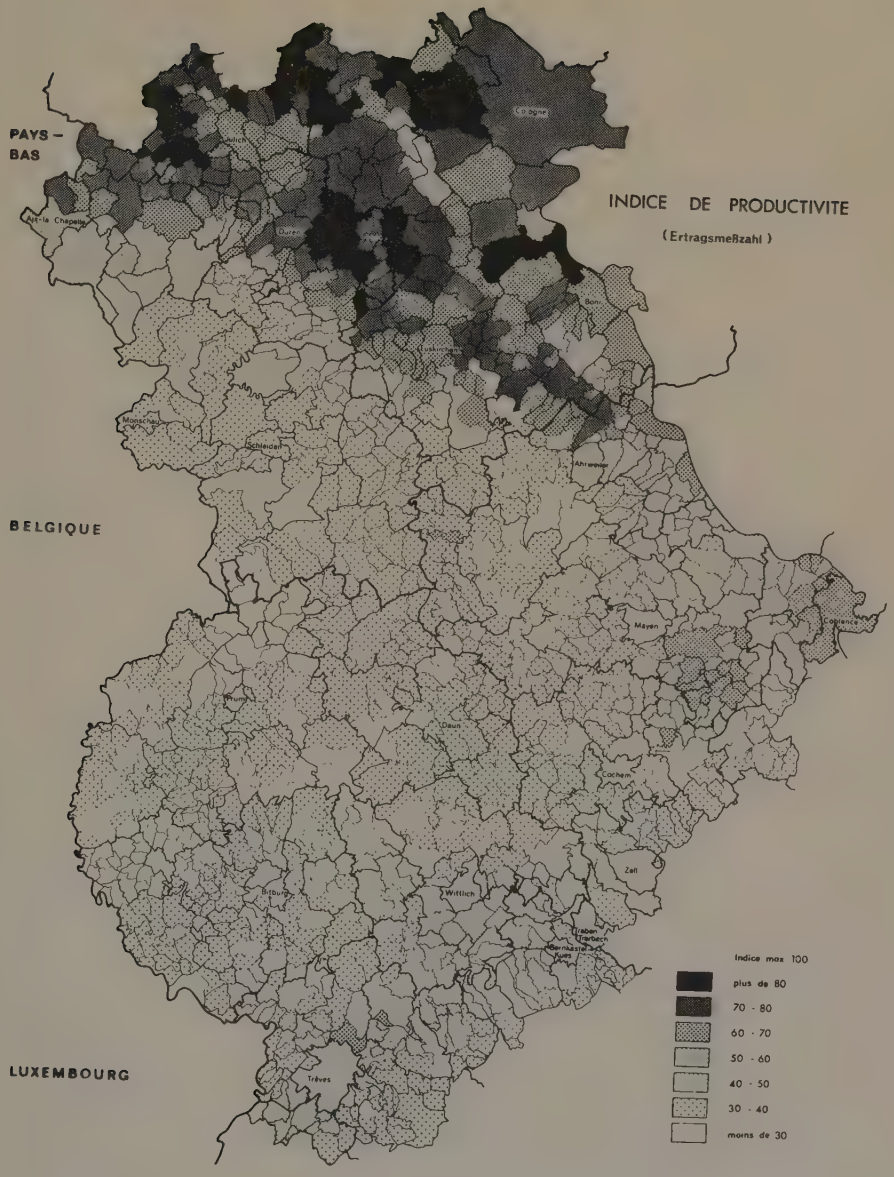

MIGRATIONS QUOTIDIENNES
(1960)
PAYS – BAS
BELGIQUE
LUXEMBOURG
Cologne
Aix-la-Chapelle
Duren
Bonn
Ahrweiler
Coblence
Mayen
Daun
Cochem
Zell
Wittlich
Trèves
moins de 10 %
10 - 20 %
20 - 30 %
30 - 40 %
40 - 50 %
50 - 60 %
60 - 70 %
70 - 80 %

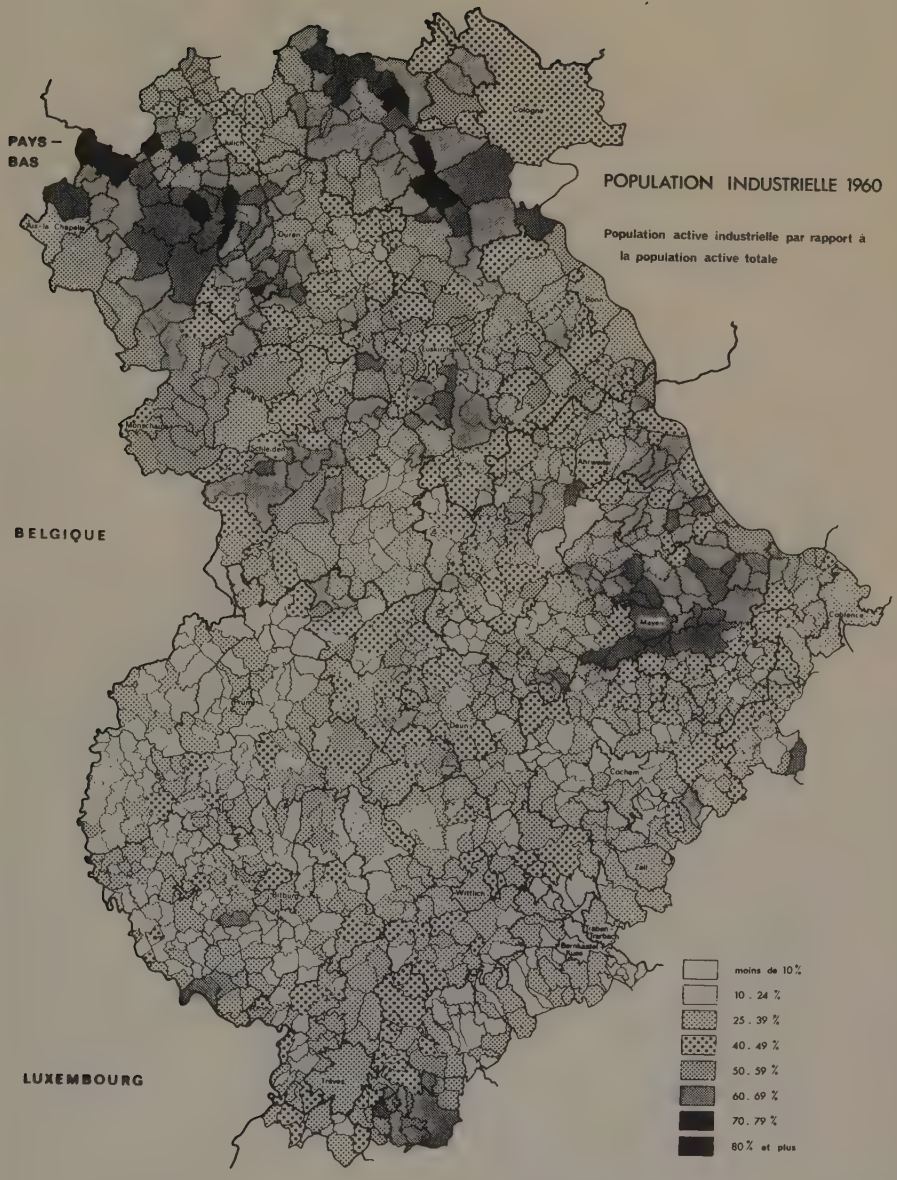
L'ORGANISATION COOPERATIVE

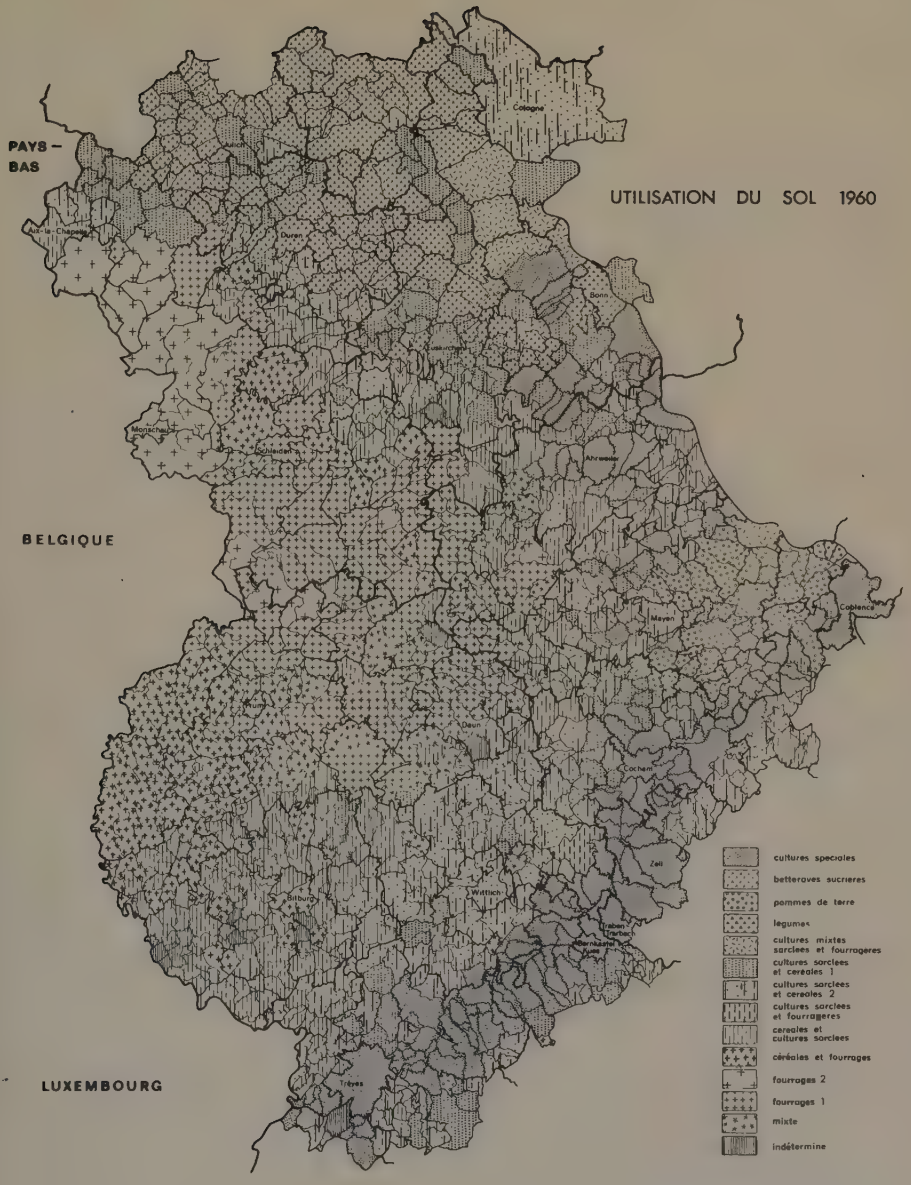

LES EXPLOITATIONS (1960)
surface agricole utile des exploitations de :
plus de 10 ha en Rhénanie du Nord Westphalie
plus de 7,5 ha en Rhénanie Palatinat
PAYS – BAS
BELGIQUE
LUXEMBOURG
Cologne
Bonn
Coblence
Trèves
moins de 20 %
20 - 40 %
40 - 50 %
50 - 70 %
70 - 80 %
plus de 80 %

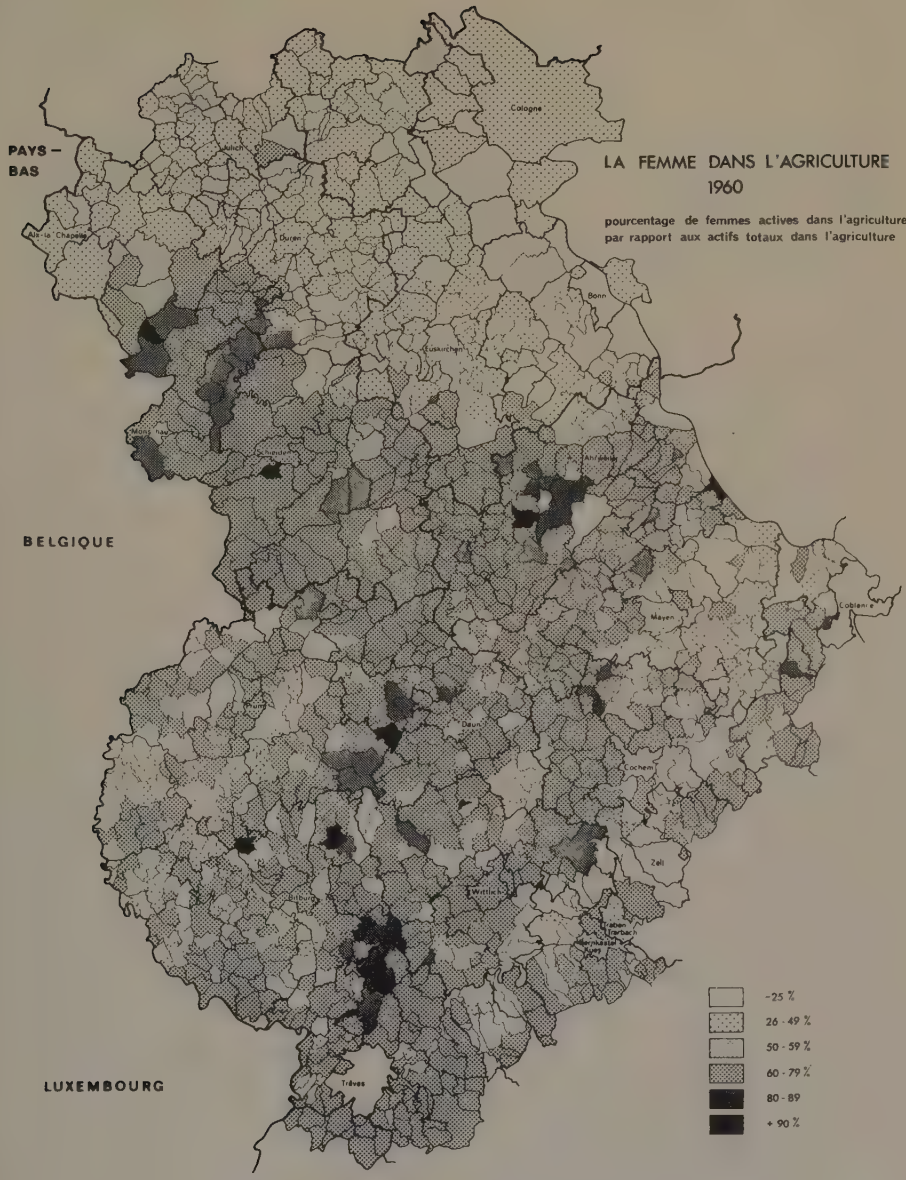

PAYS – BAS
BELGIQUE
LUXEMBOURG
DENSITE DE LA POPULATION
densite brute en 1961
Aix-la-Chapelle
Düren
Euskirchen
Schleiden
Ahrweiler
Mayen
Wittlich
Bitburg
Prüm
Cochem
Nombre d'habitabitants por km²
moins de 30
30 - 50
50 - 75
75 - 100
100 - 150
150 - 200
200 - 300
plus de 300
grandes villes


PAYS – BAS
MOTORISATION
de
L'AGRICULTURE
BELGIQUE
LUXEMBOURG
Cologne
Bonn
Coblence
Trèves
nombre d'ha de S.A.U. (surface agricole utile) par tracteur en 1960
moins de 5 ha
5 - 10 ha
10 - 15 ha
15 - 20 ha
20 - 30 ha
plus de 30 ha


PAYS – BAS
BELGIQUE
LUXEMBOURG
INDICE DE PRODUCTIVITE
(Ertragsmeßzahl)
Aix-la Chapelle
Düren
Bonn
Schleiden
Ahrweiler
Mayen
Prüm
Bitburg
Wittlich
Cochem
Zell
Trèves
Indice max 100
plus de 80
70 - 80
60 - 70
50 - 60
40 - 50
30 - 40
moins de 30


PAYS – BAS
BELGIQUE
LUXEMBOURG
POPULATION INDUSTRIELLE 1960
Population active industrielle par rapport à la population active totale
moins de 10 %
10 . 24 %
25 . 39 %
40 . 49 %
50 . 59 %
60 . 69 %
70 . 79 %
80 % et plus


UTILISATION DU SOL 1960
PAYS – BAS
BELGIQUE
LUXEMBOURG
Cologne
Bonn
Coblence
Mayen
Cochem
Zell
Wittlich
Bitburg
Trèves
Prüm
Daun
Ahrweiler
Schleiden
Monschau
cultures spéciales
betteraves sucrières
pommes de terre
légumes
cultures mixtes sarclées et fourragères
cultures sarclées et céréales 1
cultures sarclées et céréales 2
cultures sarclées et fourragères
céréales et cultures sarclées
céréales et fourrages
fourrages 2
fourrages 1
mixte
indéterminé


LA FEMME DANS L'AGRICULTURE
1960
pourcentage de femmes actives dans l'agriculture
par rapport aux actifs totaux dans l'agriculture
PAYS – BAS
BELGIQUE
LUXEMBOURG
Cologne
Aix-la-Chapelle
Düren
Bonn
Euskirchen
Ahrweiler
Mayen
Cochem
Zell
Trèves
-25 %
26 - 49 %
50 - 59 %
60 - 79 %
80 - 89
+ 90 %